HAL
open science

Missions et chrétientés en transition : la paroisse urbaine de Pékin au XVIIIe siècle

Qinghua Liu

▶ To cite this version:

Qinghua Liu. Missions et chrétientés en transition : la paroisse urbaine de Pékin au XVIIIe siècle. Histoire. Université Paris sciences et lettres, 2017. Français. NNT : 2017PSLEP046 . tel-02106781v2

HAL Id: tel-02106781
https://theses.hal.science/tel-02106781v2

Submitted on 24 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE DE DOCTORAT

de l'Université de recherche Paris Sciences et Lettres
PSL Research University

Préparée à l'**École Pratique des Hautes Études**

Missions et chrétientés en transition :
La paroisse urbaine de Pékin au XVIIIe siècle

École doctorale de l'EPHE – ED 472

Spécialité : Histoire moderne et contemporaine

Soutenue par :

Qinghua LIU

le 8 décembre 2017

Dirigée par :

Jean-Robert ARMOGATHE

COMPOSITION DU JURY :

M. Jean-Robert ARMOGATHE
EPHE
Directeur de thèse

M. Luca GABBIANI
EFEO
Rapporteur, membre du jury

M. Vincent GOOSSAERT
EPHE
Président

M. Nicolas STANDAERT
KU LEUVEN
Rapporteur, membre du jury

École Pratique des Hautes Études | PSL RESEARCH UNIVERSITY PARIS

Missions et chrétientés en transition :
La paroisse urbaine de Pékin au XVIIIe siècle

LIU Qinghua

Thèse de doctorat

soutenue le 8 décembre 2017

Directeur de thèse	M. Jean-Robert Armogathe	EPHE
Rapporteur	M. Luca Gabbiani	EFEO
Président	M. Vincent Goossaert	EPHE
Rapporteur	M. Nicolas Standaert	KU LEUVEN

Remerciements

Mes remerciements vont tout d'abord à mon directeur, M. Jean-Robert Armogathe, théologien, historien, philosophe. En acceptant de diriger mon travail, il m'a fait bénéficier de son expérience de la recherche, de ses connaissances érudites sur l'histoire générale du christianisme et de la mission. Je lui sais gré de l'attention et de la patience dont il a fait preuve en répondant à mes questions, en relisant ce texte et en écrivant des lettres innombrables pour me faciliter l'accès aux archives et aux colloques. Je remercie M. Vincent Goossaert, historien d'une étude globale des religions chinoises, de m'avoir fait prendre conscience de l'intérêt de regarder la chrétienté de la mission dans le cadre de l'histoire religieuse locale, comme une étude sociale et économique de la Chine moderne, ouvrant ainsi de nouvelles perspectives. Une école doctorale active sous sa direction m'a permis de me consacrer en toute sérénité à terminer ce travail.

Je remercie les institutions pour leurs soutiens : China Scholarship Council (CSC), pour les quatre années de bourse doctorale ; le Penn-State et Mellon Foundation Dissertation Seminar on « European Expansion, Catholic Missions, and the Early Modern World », dirigé par Ronnie Hsia (mai et juin 2009) ; l'École française de Rome (EFR), qui m'a donné une bourse à deux reprises pour mes travaux au sein des archives romaines (avril 2010 et mai 2011) ; l'EPHE, qui m'a financé à l'occasion d'un colloque à Rome (septembre 2010) ; et l'Institut Ferdinand Verbiest, pour ses invitations aux colloques à Leuven (2012 et 2015). Deux projets scientifiques m'ont amené à travailler aux archives : 1° à Rome : « les archives de la mission en Chine », avec la coopération du Vatican et du Diocèse de Macao, financé par l'Institut polytechnique de Macao (MPI, octobre 2010) ; 2° En Chine, « la collection de l'ancienne bibliothèque du Beitang », financé par la Bibliothèque provinciale du Ningxia (mai et juin 2010).

Je dois beaucoup au père Claude Lautissier CM, archiviste de la Maison-Mère des Lazaristes de Paris, qui m'a accueilli très chaleureusement et m'a présenté avec une grande compétence tous les fonds inédits qu'ils sont chargés de conserver. Je remercie Wing-Fong Leung et ses collègues de la bibliothèque de l'Institut des Hautes Etudes Chinoises, qui m'ont donné les informations sur les nouvelles acquisitions d'ouvrages asiatiques. Je remercie les archivistes, conservateurs et bibliothécaires : le père Robert Bonfils de l'ASJF à Vanves, le père Jean Charbonnier et Brigitte Appavou de l'AMEP, Roberta Ciocci de l'APF, Barbara Brejon de

Lavergnée et Nathalie Monnet de la BnF, les pères jésuites de l'ARSI, les amis de Casanatense, etc. L'atelier Camille Schmitt m'a communiqué le dossier de la restauration et les photos de la peinture du Beitang. Le père Peter Zhao Jianmin, du Diocèse de Pékin, m'a fait partager la vie religieuse contemporaine du Beitang.

Je remercie Monsieur et Madame Ricard, qui m'ont accompagné depuis plusieurs années, qui se sont prêtés de bonne grâce au travail de la relecture, de la discussion, et des échanges quotidiens autour de cette thèse. Je remercie Mlle Andrée Villard qui, dès mon arrivée en France, m'a guidé dans la lecture de Leibniz, en souffrant de ma mauvaise prononciation « parisienne ».

Je remercie également l'aide de tous ces chercheurs : Françoise Aubin (CNRS), Marianne Bastid-Bruguière (Académie des Sciences morales et politiques), Adam Yuet Chau (Cambridge), Jean-François Chauvard (EFR), Elisabetta Corsi (Sapienza), Michele Fatica (Napoli), Noël Golvers (Leuven), Huang Yinong (Tsinghua), Ronnie Hsia (Penn State), Li Yuzhong (Tsinghua), Lin Meicun (Peking), Luo Feng (Ningxia), Eugenio Menegon (Boston), Thierry Meynard (SYSU), Nicolas Standaert (Leuven), Pierre-Etienne Will (Collège de France), Xu Minglong (CASS), Zhang Xianqing (Xiamen), Zhu Pingyi (Academia Sinica) et Zhuo Xinping (CASS) ; les enseignants-chercheurs des diverses institutions de PSL : Dejanirah Couto, Pierre-Antoine Fabre, Isabelle Landry-Deron, Luca Gabbiani, Pierre Marsone et Ines G. Županov.

Je remercie M. Tang Kaijian (Macao), sans qui je n'aurais peut-être pas eu l'idée de travailler sur la paroisse du Beitang. Sa connaissance de la Chine des Ming et des Qing et de la mission en Chine a attisé mon intérêt pour ce domaine de recherche. Les professeurs et les amis de l'Université de Jinan à Canton, Chen Wenyuan, Jiang Caifang, Ma Guang, Lam Fat Iam, Wei Yu et Zhang Zhongpeng, m'ont encouragé à continuer mes études à Paris durant ces années.

Je remercie les confrères au « Rez-de-Jardin » de la BnF : Du Xiao, Geng Xing, Lei Yang, Li Jun, Lü Yuchen, Ma Ji, Pan Junliang, Xavier Paroutaud, Wang Huayan, Wu Huiyi, Wu Nengchang, Xu Hui, Zhang Huiming et Zhao Yihan. Je remercie encore Paolo Aranha et les amis rencontrés au Penn State, avec qui nous avons partagé nos expériences de la mission sous divers horizons.

Enfin, je remercie les personnes qui m'ont prodigué leurs encouragements au quotidien : mon épouse Dan et nos parents, qui m'ont soutenu fermement durant cette longue marche.

Résumé

Ce travail présente une histoire sociale de la paroisse du Beitang à Pékin.

La première partie montre l'évolution de la paroisse, depuis son émergence en 1688 dans la Cité impériale à sa fermeture en 1827. Après avoir rappelé les services rendus à la Cour par les jésuites suivant leurs divers « métiers », nous avons analysé la situation des jésuites de Pékin après 1773, au moment de la crise de la Compagnie en Europe et en Chine. Les lazaristes arrivèrent en 1785 dans une situation de chaos où se trouvaient les jésuites et leur succédèrent à la Cour des Qing. À la suite des révoltes et des crises de l'Empire, l'état de la mission à Pékin devint de plus et plus fragile, et se posa alors le problème du maintien des chrétientés fragmentées avant l'expulsion des lazaristes par l'empereur mandchou.

La seconde partie illustre la constitution d'un réseau, d'une structure et de la vie religieuse d'une paroisse urbaine. En mettant en lumière la coopération de tous les membres de la paroisse, on voit comment cette communauté a pu établir et maintenir une église, une maison charitable et un séminaire dans la société locale. On y voit une religiosité chrétienne sous une forme française ; mais d'autre part, elle rejoint également la tradition des diverses religions chinoises. Nous avons présenté les formes de la piété, les missionnaires, les procureurs, les clergés indigènes et les laïcs dans toutes leurs fonctions pour former une paroisse active au centre ville, dans l'exercice de sa vie religieuse. Avec une liste des livres sacrés et livres de morale chrétiens de langue chinoise, les confréries et les laïcs jouèrent un rôle important dans cette vie, dans le contexte de la Révolution française où le nombre de missionnaires envoyés en Chine était particulièrement réduit.

Mots clés : Paroisse urbaine, mission catholique, chrétienté, jésuite, lazariste, Pékin

Abstract

This dissertation explores a social history of the Beitang parish in Beijing.

The first part presents the evolution of the parish from its emergence in 1688 in the Imperial City to its closure in 1827. After an examination of the services rendered to the Qing Court by the Jesuits according to their various "metiers", we have discussed the situation of the Jesuits in Beijing after 1773, at the time of the crisis of the Society in Europe and China. The Lazarists arrived in 1785 in a situation of chaos where the Jesuits were embroiled and succeeded them to the Qing Court. Following the revolts and crises of the Empire, the state of the mission in Beijing became more and more fragile, and the problem arose of maintaining a fragmented Christianity before their expulsion by the Manchu emperor.

The second part illustrates the constitution of a network, a structure and the religious life of an urban parish. In the cooperation of all the members of the parish, we see how this community was able to establish and maintain a church, a charitable house and a seminary within the local society. It developed a Christian religiosity in a French form; but on the other hand, it also rejoins the tradition of the various Chinese religions. We have presented the forms of piety, missionaries, procurators, indigenous clergy and laity in all their important functions to form an active parish in the city center, in the exercise of its religious life. As documented by the list of the Christian scriptures and morality books in Chinese language, the confraternities and the laity played an important role, in a context of a lack of missionaries during the French Revolution.

Keywords: Urban parish, Catholic mission, Christian community, Jesuit, Lazarist, Beijing

Table des matières

Remerciements 1

Résumé 3

Table des illustrations et des tableaux 9

Abréviations et acronymes 12

Introduction 13

PREMIÈRE PARTIE - MISSION À LA CITÉ IMPÉRIALE

Chapitre 1 - Naissance des chrétientés pékinoises 27

1.1 La terre et les hommes : aperçu physique 29

1.2 La « Ville Sainte » : temples et divinités 35

1.3 Implantation du christianisme : de Macao à Pékin 41

1.4 Schall et l'église du Nantang 46

1.5 Deuxième église à Pékin : Dongtang 49

Chapitre 2 - Une paroisse à la Cité impériale 52

2.1 Beitang : une chapelle dans la Cité impériale 53

2.2 L'église du Beitang et l'expansion de sa communauté 58

2.3 Les premiers lazaristes, le légat pontifical au Beitang 63

2.4 Pedrini et le Xitang 67

2.5 Entrer à Pékin : « piao » et procédures du service 71

2.6 La Maison Impériale et la gestion des missionnaires 77

2.7 Charte de l'administration des églises de Pékin 81

Chapitre 3 - Au service de l'empereur **86**
3.1 Typologie de carrière 87
3.2 Cours scientifique de Kangxi : enseignants et médecins 89
3.3 Traduire pour l'empire : interprètes et collège impérial du latin 94
3.4 Laboratoires du palais : la verrerie et l'observatoire 97
3.5 Musée de Qianlong : artistes et horlogers 103
3.6 Conditions de travail et vie à la Cour 109
3.7 « Service pour la sainte Religion » : le rôle de la mission de Pékin 115

Chapitre 4 - Face à la suppression **122**
4.1 Beitang sous la suppression 123
4.2 Conflit d'autorité dans le diocèse de Pékin 127
4.3 Schisme du Beitang : la direction et les biens 133
4.4 Procès de Bourgeois et Ventavon au palais 141
4.5 Les projets de Paris 147

Chapitre 5 - La mission mouvante **155**
5.1 Projet de réunion et transfert de la direction 156
5.2 Les lazaristes à Pékin 162
5.3 A l'ombre de la Révolution 166
5.4 Les ambassades à Pékin : mission Macartney et ambassade hollandaise 169
5.5 Napoléon, George III et la mission 175
5.6 Derniers missionnaires et exil de Lamiot 179
5.7 Séjour en Mongolie : fin d'une époque 189

SECONDE PARTIE - FORMATION D'UNE PAROISSE URBAINE

Chapitre 6 - Procure et réseau missionnaire **196**
6.1 Provinces et procures : l'institution de la mission 197
6.2 « Luoma dangjia » : procureur à Macao et à Canton 200
6.3 Paroisses de Canton et naissance de la procure jésuite française 208

6.4 Procureurs jésuites français sous le règne de Qianlong 215
6.5 Procureurs après la suppression des jésuites 218
6.6 Procureurs de la mission lazariste 223
6.7 Contenus d'une procure 229

Chapitre 7 - Prédication et conversion dans la ville 234
7.1 Les statistiques des jésuites 236
7.2 Fruits spirituels des lazaristes 242
7.3 Motivations variées des conversions 246
7.4 Les convertis des bannières 251
7.5 Joseph Ma et l'affaire de sorcellerie de 1768 256
7.6 Question de genre : les femmes dans les temples 262
7.7 Beitang et la naissance de l'Église de Corée 267

Chapitre 8 - Une religion des livres 272
8.1 « Recevoir l'enseignement » par le livre 274
8.2 Ecrire des livres sacrés à Pékin 278
8.3 Catéchisme, prières et sacrements 287
8.4 Livres de morale chrétienne : vers les Quatre Enseignements ? 295
8.5 Diffusion des livres pour eux-mêmes 305
8.6 Édit Sacré et l'interdit des livres chrétiens 312

Chapitre 9 - Les membres chinois 321
9.1 Les clergés indigènes de la mission en Chine 322
9.2 Formation des prêtres chinois en France, 1740-1766 326
9.3 Séminaire lazariste de Pékin, 1790-1812 334
9.4 Derniers séminaristes à Pékin et à Macao, 1813-1830 342
9.5 Les rôles des Chinois : prêtres et catéchistes 351
9.6 Question de l'ordination des clergés indigènes 357

Chapitre 10 - Confréries et dévotions 361

10.1 Congregatio devotorum et xianghui 362
10.2 Fondation des confréries en Chine 367
10.3 Confrérie du Saint-Sacrement du Beitang 373
10.4 Une « véritable piété filiale » : les règlements 378
10.5 Les laïcs dans les confréries 387
10.6 Dévotions et fêtes 392

Conclusion 400

Sources primaires 405
Archives et bibliothèques 405
Sources imprimées chinoises 405
Sources imprimées latines 407

Bibliographie 409

Annexes 449
Annexe 1. Évêché de Pékin, 1690-1856 449
Annexe 2. Approche chronologique 452

Note concernant la date et la transcription

Dans cet ouvrage, les dates sont fournies dans le calendrier grégorien. Nous avons adopté la transcription *Pinyin* en vigueur en Chine, pour les termes chinois, ainsi que pour la plupart des noms propres chinois. Nous avons néanmoins conservé l'usage traditionnel pour les noms propres les plus connus : Pékin, Nankin, Canton, au lieu de Beijing, Nanjing et Guangzhou.

Table des illustrations et des tableaux

Cartes

Carte 1. L'empire des Qing, ca. 1800 28
Carte 2. Carte de Pékin sous la dynastie des Qing 31
Carte 3. Les temples consacrés au christianisme, au bouddhisme tibétain et à l'islam à Pékin 40
Carte 4. Beitang et ses environs, Da Guangming dian (1557-), un temple taoïste sur son coté .. 60
Carte 5. Les endroits consacrés aux « manufactures » à la Cite Interdite 79
Carte 6. Plan de la verrerie, obtenu par la Légation de France 101
Carte 7. Carte de Canton et de ses environs du coté de l'ouest, Liébaut fecit 1720 201
Carte 8. Carte de la ville ancienne et la ville nouvelle de Canton, 1835 229
Carte 9. La procure, la mission et les missionnaires de la Propagande en Chine, 1760 231

Figures

Figure 1. La procession dans les jardins du Beitang 25
Figure 2. L'inscription de la résidence et la chapelle jésuite à Zhaoqing, 1584 44
Figure 3. L'extérieur du Nantang, anonyme, 1776, dessin sur papier en encre chinoise 48
Figure 4. Arc de triomphe 1 « 敕賜通微佳境 »
Figure 5. Arc de triomphe 2 « 敕建天主堂 » 48
Figure 6. Nantang, église de l'Immaculée Conception, ancienne cathédrale (1650) 49
Figure 7. Dongtang, église Saint Joseph 51
Figure 8. Lettre de Louis XIV à l'Empereur de Chine. Marly, 7 août 1688. 55
Figure 9. Le décret de Kangxi : « Temple du Seigneur du Ciel, bâti par ordre de l'empereur »... 61
Figure 10. Les inscriptions du couplet, « Au vrai Principe de toutes choses » 61
Figure 11. Plan du Beitang, au temps de Kangxi 62
Figure 12. Beitang, église Saint-Sauveur, architecte le frère Charles de Belleville 63
Figure 13. Portrait de Pedrini

Figure 14. Chapelle de Haidian.....69
Figure 15. Contrat de terre du Xitang
Figure 16. Plan du Xitang 70
Figure 17. La liste des membres de la mission française qui ont sollicité un « billet », 1708 74
Figure 18. Les jésuites du Beitang au service de la Cour de Qianlong 89
Figure 19. Raux, 1er supérieur lazariste du Beitang.....164
Figure 20. Témoignage de Lamiot sur son rapport avec Clet, 1819 189
Figure 21. Deux mémoires de Goville pour soumettre le *piao* « billet », à Canton, 1712 213
Figure 22. Dirigeants de l'Église coréenne rédigeant une lettre aux missionnaires de Pékin 270
Figure 23. Titre du *Zhendao zizheng*, de Chavagnac, 1721. 282
Figure 24. Préface du *Xingli zhenquan*, de la Charme, 1753. 284
Figure 25. *Guxin shengjing*, juan 32. Lettre de saint Paul Apôtre aux Romains, chapitre 1.....285
Figure 26. Titre du *Shengnian guangyi*, de Mailla, 1740 288
Figure 27. *Tianzhu shengjiao zhanli zhaiqi biao*, 1729 294
Figure 28. *Tianzhu shengjiao zhanli zhaiqi biao*, 1732 295
Figure 29. La premier page du *Ru jiao xin*, ca. 1729, de Prémare 301
Figure 30. Préface du *Shengshi churao*, Thomas Yang, ca. 1733 302
Figure 31. Préface et la première médiation du *Sizheng enyan*, ca. 1752 304
Figure 32. *Shengjiao shumu*, Catalogue des livres chrétiens de la mission du Sichuan, 1747.....311
Figure 33. L'Édit de Jiaqing, sur le *Shengnian guangyi* de Mailla, 1805.....314
Figure 34. La liste des livres catholiques de Zhengfu si, 1840 319
Figure 35. La liste des livres catholiques de Zhalan, 1840.....320
Figure 36. Fac-similé de la réponse publique de Joseph Li, à Paris, 1829.....347
Figure 37. Les quatre séminaristes chinois à Paris, 1829 350

Tableaux

Table 1. « Les trois montagnes et cinq palais » du nord-ouest de Pékin.....32
Table 2. La population des bannières et des hans de la ville interne (1647-1910) 34
Table 3. La population des bannières et leur proportion à Pékin (1647-1910) 35
Table 4. Divers termes désignant les temples de Pékin. 36
Table 5. Les missionnaires directeurs ou directeurs-adjoints du Bureau de l'astronomie 80

Table 6. Les métiers des artisans dans quelques manufactures de la Maison Impériale 88
Table 7. Les interprètes ou traducteurs missionnaires français à la cour 97
Table 8. Les peintres missionnaires à Pékin 106
Table 9. Les horlogers missionnaires du Beitang.....108
Table 10. Les clergés durant le conflit d'autorité de Pékin 130
Table 11. Supérieurs généraux de la mission jésuite française en Chine 198
Table 12. Supérieurs de la mission lazariste française, 1785-1860.....199
Table 13. Procureurs de Macao de l'ancienne mission jésuite du Japon 202
Table 14. Procureurs de vice-province jésuite à Goa et à Macao 203
Table 15. Procureurs de la société MEP à Canton 204
Table 16. Procureurs de la société MEP à Macao 206
Table 17. Procureurs du Sacre Propagande à Canton et à Macao, 1705-1923 207
Table 18. Supérieurs du Beitang, la résidence française de Pékin 210
Table 19. L'organisation de l'église française *Qingshuihao* à Canton, 1732 212
Table 20. Procureurs des jésuites français à Canton et à Macao 217
Table 21. Procureurs de la mission lazariste français à Canton et à Macao.....226
Table 22. Catalogue du Luis da Gama, 1663 237
Table 23. Fruits spirituels obtenus à Pékin (Beitang, bt), 1694-1780 240
Table 24. Les chrétiens dans quelques provinces.....241
Table 25. Fruits spirituels obtenus dans les Missions françaises de Pékin, 1785-1803.....243
Table 26. Fruits spirituels obtenus dans les cinq missions du Beitang hors de Pékin, 1794.....244
Table 27. Etat des Chrétientés en Chine et des royaumes adjacents, 1810.....245
Table 28. Les livres sacrés rédigées dans la paroisse Beitang au XVIIIe siècle.....286
Table 29. Catéchisme et livres liturgiques dans la paroisse Beitang au XVIIIe siècle 292
Table 30. Les livres de morale chrétienne rédigés à la paroisse Beitang au XVIIIe siècle.....304
Table 31. Les Chinois en formation au collège jésuite en France, 1740-1766.....332
Table 32. La liste des prêtres indigènes formés au séminaire interne de Pékin, par Ghislain.....341
Table 33. La liste des prêtres indigènes formés au séminaire interne de Pékin, par Lamiot.....344
Table 34. Les lazaristes chinois en formation en France, 1828-1831.....346

Abréviations et acronymes

AAE	Archives des Affaires étrangères, La Courneuve
AAE-CADN	Centre des Archives diplomatiques de Nantes
ACM	Archives de la Congrégation de la Mission, Paris
ACM-ALP	Archives des Lazaristes de Pékin, Paris
ASJF	Archive des jésuites de la Province de France, Vanves
AMEP	Archives des Missions Étrangères de Paris
AN	Archives nationales, Paris
APF	Archivio Storico della Congregazione per l'Evangelizzazione dei Popoli o de Propaganda Fide, Rome
ARSI	Archivum Romanum Societatis Iesu
AHSI	*Archivum Historicum Societatis Iesu*
ASV	Archivio Segreto Vaticano
BAV	Bibliotheca Apostolica Vaticana
BC	Biblioteca Casanatense, Rome
BCP	*Bulletin catholique de Pékin*
BnF	Bibliothèque nationale de France
BPR	Bibliothèque de la Société de Port-Royal
BUA	*Bulletin de l'Université l'Aurore*
CM	Congrégation de la Mission, Lazariste
Inst.	Bibliothèque de l'Institut, Paris
MEP	Missions étrangères de Paris
MS	*Monumenta Serica*
NZM	*Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft*
SJ	Jésuite
TP	*T'oung Pao*

Introduction

En 1976, Madame Seguy, conservatrice à la BnF, a publié un bref rapport sur une peinture représentant une procession dans une église de Pékin, figurant parmi les récentes acquisitions du Cabinet des estampes (voir Figure 1)[1]. Cette œuvre est une peinture sur soie de 1, 89 m de haut sur 1, 20 m de largeur[2]. C'est une image exceptionnelle de la vie religieuse chrétienne dans la Chine moderne, en particulier en raison de sa taille et du détail de la scène représentée. Malheureusement, cette œuvre n'était ni datée, ni signée, ne portait ni sceaux, ni marques de possesseurs. Mme Seguy la présentait ainsi :

« En tête du cortège, les confréries, bannières déployées, sont suivies des musiciens jouant du Pipa 琵琶 ou de la flûte traversière ; viennent ensuite les membres du clergé, cierges en main, précédant les thuriféraires, brandissant les encensoirs, et le dais sous lequel l'officiant porte l'ostensoir d'or. Tout autour, les fidèles sont prosternés en prières. Chaque détail est minutieusement exécuté ; jusqu'à la présence inopinée d'une femme qu'un personnage semble prier de se retirer ».

Pendant les années 1990, des études sur la forme du jardin et le style des beaux-arts utilisé dans cette peinture ont permis d'identifier le lieu comme l'église du Beitang au XVIIIe siècle ; la peinture n'a cependant pas attiré davantage d'attention de la part des historiens de la mission[3].

Selon le livre d'acquisitions de la BnF, cette peinture est arrivée à la BnF le 30 décembre 1968, avec notamment deux autres peintures de scènes de martyre, les représentations les plus courantes pour les lecteurs européens de scènes de chrétienté en Chine vers la fin du XVIII^è^ et le début du XIX^è^ siècle[4]. Dans le même livre d'acquisitions, on trouve également une série d'œuvres (« Les conquêtes de l'empereur de la Chine ») dessinées par les missionnaires de la Cour

---

[1] Seguy 1976, 228-230.

[2] Selon le rapport de restauration, la taille est 1,875m*1, 3m, sans monture. Voir Camille Schmitt 2010, « Rapport de restauration, Église du Beitang - Bnf ». Cette œuvre a été transférée à l'Atelier Camille Schmitt pour sa restauration de 2008 à 2011. A son retour, il fut interdit de la consulter sur place. Grâce aux sources données par la conservatrice Barbara Brejon de Lavergnée et l'atelier Camille Schmitt en 2012, j'ai pu consulter le dossier de restauration et les images de la peinture.

[3] Par exemple : Golvers 1993, 12-13, reproduction de figure, 502 ; Wang Lianming 2014.

[4] *Livre d'acquisition de la bibliothèque de 1963 à 1987*, 65, n° A 15717 et 15718, sous le titre de « peintures sur soie représentant la mission jésuite à Pékin et les supplices subis par les chrétiens au XVIIe siècle », le prix d'acquisition : 1,853 francs, origine : Étude Ader-Picard. Voir les *Catalogues de vente* de l'hôtel Drouot, où les registres originaux du 9 décembre 1968 portent, au n° 214 « Peinture en hauteur sur papier marouflé sur toile représentant l'Office de la Messe dans une Congrégation catholique en Chine. Ecole du Père Castiglione » ; n° 215 « Deux peintures en hauteur sur papier marouflé sur toile représentant des scènes de cortèges. Cadre bois », in INHA V.P. 1968-1126, *Objets d'art Extrême-Orient*, Commissaires-Priseurs : Etienne Ader, Jean-Louis Picard et Antoine Ader. Paris, Hôtel Drouot, salle n° 8, lundi 9 et mardi 10 décembre 1968.

de Qianlong, gravées et imprimées à Paris de 1767 à 1774 et représentant les victoires que l'empereur des Qing a remportées lors de la conquête du royaume des Dzungars (Oirat) et des pays musulmans voisins[5]. Dans le fonds des manuscrits chinois de la BnF, nous pouvons également trouver des « billets rouges » de Kangxi, lettres spéciales apportées en Europe, écrites en latin, en chinois et en mandchou, pour une « mission impossible » au début de la controverse des rites chinois[6]. Par ailleurs, il existe des dizaines de livres chinois, édités par la paroisse du Beitang, qui sont les principaux manuels pour les communautés catholiques chinoises des XVIII-XIXe siècles. Ces diverses peintures et textes nous présentent l'interaction entre Pékin, Canton et Paris au XVIIIe siècle, y compris les missionnaires à la Cour de Pékin, les procures missionnaires et les marchands de Canton, la Compagnie Française des Indes et les artisans de la Cour de Paris. Cette scène croisée iconographique et textuelle entre la procession chrétienne, le cortège du martyre, les victoires de l'empereur mandchou, et les livres d'instruction des chrétientés locales, nous montre la mosaïque complexe de la présence des missions catholiques en Chine au XVIIIe siècle.

La mission française était partie pour la Chine en 1685. Quelques années plus tard, en 1692, Kangxi a donné à la mission catholique en Chine le premier édit de tolérance[7]. La controverse sur les rites chinois, qui se déroula jusqu'en 1715, devint un problème insoluble, les missionnaires ayant demandé à garder leurs « couvents », et n'étant autorisés que pour continuer leur service à la Cour mandchoue. A partir du 1723, avec l'accession au trône de l'empereur Yongzheng, le christianisme à la Cour des Qing fut contrôlé, cependant le canal normal pour les missionnaires à Pékin a continué de fonctionner jusqu'au début du XIXe siècle. Dans ce cas, si on considère l'histoire religieuse du XVIIIe siècle dans la perspective politique des rapports État-religion ou selon les controverses théologiques entre la Chine et Rome, il est facile de conclure à une répression particulière envers le christianisme, et donc de se demander si la société

---

[5] Bnf acquisition n° 15901, prix d'achat : 13,000 francs. Les dessins préparatoires, réalisés en Chine par quatre peintres dans les quatre églises de Pékin : Giuseppe Castiglione (1688-1766 郎世寧), Jean Damascène Sallusti (安德義 ?-1781), Ignatius Sichelbart (ou Ignace Sickelpart 艾啓蒙 1708-1780) et le jésuite française du Beitang, Jean-Denis Attiret (王致誠 1702-1768). Les peintures ont été envoyés à Paris, par le marchand haniste de Canton, Pan Tongwen 潘同文. Les seize gravures ont été exécutées à Paris, par huit artistes sous la direction de Charles-Nicolas Cochin (1715-1790) de l'Académie Royale de la Cour de Louis XVI. Jean-Philippe Le Bas (1707-1783), le maître de Helman, était l'un des graveurs. Pour assurer la bonne réception de copies en Chine, une édition de 200 exemplaires a été imprimée, ils ont été répartis sur deux navires en lots de 100. Le tout a été reçu en Chine en 1775. Pour cette livraison, la Compagnie Française des Indes à Canton a reçu la somme de 240,000 livres. Le contrat de l'envoi du 1765, avec une prépaiement de 3,000 *liang* argent : Bnf ms chinois 9199, *Guangdong yanghang Pan Tongwen gongyue* 廣東洋行潘同文等公約. Les études sur cette œuvre sont : Cordier 1913 ; Pelliot 1920/1921 ; Pirazzoli t'Serstevens 1969 et 2007.

[6] Bnf ms chinois 1335. Sur ses envoyés jésuites de Kangxi à Rome, voir Liu Qinghua 2008 et 2009.

[7] Pour une étude complète sur le contexte et les diverses versions de l'édit de 1692, voir Standaert 2012a. Voir aussi Zhang Xianqing 2006 ; Ronnie Hsia 1999.

chinoise est plus ou moins réceptive, ou plus ou moins tolérante à la culture chrétienne. La perspective ci-dessus a toute son importance ; il faut cependant essayer des recherches nouvelles, en cherchant à mieux comprendre la réalité complexe de la présence chrétienne, en particulier dans une société multi-ethnique et de diversité religieuse comme l'était la Chine moderne. Dans une perspective d'histoire politique et juridique, Pierre-Emmanuel Roux a montré dans sa thèse de 2013 que les transitions entre les périodes dites de tolérance et de répression furent bien plus floues et graduelles que l'historiographie ne le suggérait jusqu'alors. Pour notre part, à partir d'une lecture renouvelée des politiques de la tolérance et de l'interdiction, et en considérant que coopération et conflits coexistaient, nous allons essayer de mener une étude d'histoire sociale sur une communauté catholique de Pékin, sur l'organisation et les pratiques quotidiennes de la paroisse, des missionnaires jésuites et lazaristes, des clercs indigènes et des laïcs, pour « une religion vécue » dans la société chinoise[8].

Découverte de la paroisse urbaine en Chine

La ville est le lieu de naissance du christianisme ; dans l'espace qu'il avait conquis, elle le voit florissant. Les chrétiens doivent d'abord se cacher dans la ville avant de pouvoir s'en emparer. Au Moyen-Âge, dans les villes divisées entre chrétiens et musulmans, ou au temps des Réformes, les luttes ont fait rage pour le contrôle de l'espace urbain. Au contraire, la sécularisation observée depuis le XVIIIe siècle a d'abord concerné les villes, premières influencées par la « déchristianisation », la politique de laïcisation engagée en France à partir de la Révolution visant à éliminer tous les signes du christianisme. La ville devenait ainsi un terrain de conflit entre les chrétiens et leurs adversaires[9].

Selon l'historiographie récente, la paroisse urbaine est plus difficile à appréhender que la paroisse rurale. Si la seconde correspond généralement à une communauté d'habitants vivant et priant à l'ombre d'une même église, l'autre résulte d'une division plus ou moins artificielle au sein de l'unité d'habitations et de l'administration qui est la ville. Depuis les villes de l'antiquité

[8] Une religion vécue ne veut pas dire une « histoire de la vérité », mais une partie de l'histoire religieuse, du point de vue de la dimension sociale des chrétientés. Armogathe 2010, introduction et conclusion : « Une histoire du christianisme n'est pas seulement une histoire de l'Église, ou des Églises chrétiennes, ou des institutions : c'est nécessairement une histoire générale, qui intègre le christianisme dans les sociétés qu'il a engendrées, qu'il a nourries et qui l'ont parfois rejeté ». Sur les discussions de « la religion vécue » et des pratiques, dévotions et croyances dans les communautés chrétiennes, voir Vauchez 1987 ; Croq et Garrioch (dir.) 2013 ; Guillaume Cuchet 2013, in Dumons et Sorrel (dir.) 2013, 181-196.

[9] Boudon et Thelamon (dir.) 2006.

tardive jusqu'aux époques les plus récentes, on constate l'établissement d'une géographie paroissiale, l'avènement de la paroisse comme lieu obligatoire de la vie religieuse, abritant la prédication, les confréries, le catéchisme, l'administration paroissiale et les relations avec les autorités urbaines. Les derniers siècles du Moyen-Âge connaissent une apogée de la paroisse urbaine, la Réforme catholique s'appuie sur les paroisses, en mettant l'accent sur la responsabilité pastorale des évêques et des curés. Une large place est réservée à la volonté de remodeler, à la fin du XVIIIe siècle, la carte paroissiale en fonction des besoins des peuples et des difficultés que rencontre l'Église au cours du XIXe siècle, pour adapter ses structures à l'urbanisation et à l'industrialisation, ce qui a conduit à l'apparition de nouveaux établissements et de populations déracinées[10].

Il est à noter que la paroisse urbaine ne concerne pas seulement l'histoire romaine ou européenne, mais également l'histoire des Amériques et de l'Asie, de toutes les missions et des chrétientés « étrangères ». Quant aux premières chrétientés établies en Chine, Nicolas Standaert nous en donne une définition en deux points :

1° un endroit qui possède une église ou chapelle et un prêtre en résidence fixe, ou au moins un noyau de chrétiens visités de temps à autre par un missionnaire, souvent centrée dans les « résidences » des missionnaires jésuites ;

2° un endroit où existe une présence chrétienne, qui est centrée sur les convertis chinois, avec un statut plus stable par la suite.

La première période du développement des communautés chrétiennes est caractérisée par une mission qui part de la frontière vers le centre administratif, de Macao à la capitale Pékin, qui comporte une forte concentration de lettrés et de magistrats. Par ailleurs, depuis sa fondation en Europe, la Compagnie de Jésus était une Société urbaine, la majorité de ses activités s'exerçaient dans les villes, ses nombreuses recrues venaient également des villes. Lorsque les jésuites arrivèrent en Chine, ils trouvèrent une société qui était déjà nettement urbanisée, et les confrères ont tout naturellement été attirés par les villes. Dès le XVIIe siècle, les jésuites continuèrent à établir des résidences dans les villes au centre des provinces. Dans les années 1630, les Dominicains et les Franciscains les rejoignirent, notamment dans la province du Fujian. Dans cette évolution, le rôle des chrétiens chinois fut également important. Une fois établies dans le centre d'une province, les chrétientés essaimaient dans des lieux « périphériques ». Développant un mode spécifique de « recevoir l'enseignement » (*lingjiao* 領教), les chrétiens invitaient également souvent les

[10] Venard, « pour conclure », in Bonzon, Guignet et Venard (dir.) 2015, 487-490.

missionnaires à venir dans leurs villages, pour prêcher par la lecture de livres, et pour guider leur vie morale. Ces communautés établies par les convertis eux-mêmes et rejointes ensuite par les missionnaires connurent une existence plus stable que celles qui furent établies par les missionnaires durant leurs déplacements[11].

Cependant, la communauté catholique en Chine, qui semblait prospérer dans les villes, notamment dans la région du Jiangnan, était plus représentative de l'histoire du XVIIe siècle[12]. Les invasions mandchoues dans les années 1640 détruisirent un certain nombre de communautés du Jiangnan, mais elles contribuèrent à la création de nouvelles communautés dans les provinces inexplorées jusqu'alors, comme la région montagneuse du Fujian et les plaines du Sichuan. Dès le XVIIIe siècle, la communauté chrétienne s'installa loin du centre politique de la ville, elle se stabilisa peu à peu dans les provinces intérieures et les régions frontalières, pour établir un « royaume indépendant » de chrétiens.

On a récemment observé qu'il existe de nombreuses communautés chrétiennes dans les régions rurales, qui ont traversé des centaines d'années au point d'être devenues une « religion locale ». Dans ces exemples, avec les sources nouvelles chinoises et latines, nous pouvons trouver les diverses communautés établies au Sichuan par les missions étrangères, la communauté à Fu'an 福安 du Fujian établie par les dominicains espagnols, ainsi que la communauté de Chayuangou 茶園溝 dans montagne Mopan 磨盤山 du Hubei central, depuis l'arrivée des jésuites français jusqu'à nos jours[13].

Dans un ouvrage récent, croisant l'histoire orale avec la recherche dans les archives à Rome et en Chine, Henrietta Harrison présente la vie de la petite communauté d'un village éloigné à Cave Gully (Dong'er gou 洞兒溝) dans la province du Shaanxi, établie par les missionnaires franciscains italiens et les chrétiens locaux, dans un contexte plus vaste de l'histoire du christianisme mondial. Avec un sondage chronologique sur la présence catholique dans les villages, l'auteur analyse les effets sur les chrétiens du Shaanxi des événements se déroulant en Chine depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours : un catholicisme indigène chinois s'est développé dans ce petit village. Par ailleurs, il convient de noter que, en dehors de la communauté du Sichuan connue par le journal latin du prêtre indigène André Li au XVIIIe siècle, tous les autres cas ont été analysés par les chercheurs dans une perspective de « longue durée », pour dessiner

[11] Standaert 2003, 12-15 ; 21.
[12] Voir le cas de Changshu, Golvers 1999.
[13] Parmi les meilleures études des communautés catholiques rurales : Harrison 2013 ; Weber 2010 ; Menegon 2009 ; Zhang Xianqing 2009 ; Kang Zhijie 2006. Parmi ces communautés, la chrétienté de Chayuangou fut une branche de la mission jésuite française de Pékin.

une scène complète de la vie religieuse locale.

Ces exemples d'un « catholicisme chinois » dans les villages, semblent s'opposer aux jésuites qui résidaient souvent en centre ville, ou autour du palais du pouvoir politique à Pékin, avec une stratégie « par le haut » touchant de rares élites converties au XVIIIe siècle, mais très limités pour les œuvres évangéliques[14]. En plus, du point de vue des XIXe et XXe siècles, il semble que les missionnaires catholiques évitaient les conversions isolées, ils se concentraient souvent sur certains villages, et les conversions se faisaient surtout par mariages[15]. Faut-il penser dès lors que la mission du XVIIIe siècle n'avait pas vraiment besoin des missionnaires urbains et d'une communauté en ville ? Ou bien ces groupes qui étaient les principaux territoires des jésuites, auraient-ils progressivement disparu au cours des deux siècles suivants ?

Beitang et le christianisme dans la société chinoise

L'histoire d'une chrétienté de mission est souvent traitée comme l'histoire de l'expansion de l'Europe, et tenue comme singulière dans l'histoire religieuse de la Chine. La mission fait évidemment partie de l'histoire européenne[16], mais si on considère la religion dans son existence universelle, la chrétienté hors de l'Europe ne peut pas être traitée comme une histoire isolée, sans contexte local. Les études sur Pékin et ses habitants sont innombrables depuis un siècle, de même que les enquêtes sur les pratiques missionnaires et les écrits scientifiques, surtout la période de Matteo Ricci au début de la mission française de Pékin[17]. Et les jésuites de Pékin aux XVIIe et XVIIIe siècle, ont souvent servi de source « anthropologique » pour les philosophes et sinologues, pour la découverte la Chine[18].

L'histoire religieuse de Pékin est toujours un sujet très populaire, surtout à partir des années 1990, avec un projet « Pékin ville sainte » à l'EPHE, dirigé par Kristofer Schipper, pour étudier l'histoire sociale des temples et de la vie religieuse de Pékin[19]. Ensuite, Susan Naquin nous a donné une étude complète sur les temples de Pékin à l'époque moderne, bien que la partie concernant les églises chrétiennes soit un peu courte, mais elle fut un des premiers érudits à s'intéresser à toutes les catégories religieuses dans la capitale. Au cours des dernières années, avec

[14] Bays 2011.
[15] Goossaert et Palmer 2011, 380-387.
[16] Brockey 2007 « Introduction ».
[17] Le premier colloque sinologique de Chantilly en 1974, s'était concentré sur la mission de Pékin.
[18] Parmi les études les plus récentes sur les œuvres scientifiques de la mission française au début des Qing, voir Wu Huiyi 2017 ; Cams 2017 ; Jami 2012 ; Florence Hsia 2009.
[19] Projet « Pékin ville sainte », 1996-1999.

le déchiffrement des matériaux épigraphiques à Pékin, les études se sont progressivement diversifiées, à partir des temples, pour s'étendre aux clergés et à la pratique religieuse, pour envisager l'histoire sociale de la religion à Pékin de manière globale[20]. Liu Xiaomeng écrivit en 2008 une étude sur la société des Bannières (les armées mandchoues cantonnées dans la capitale et les grandes villes) de Pékin, sur l'histoire religieuse des Bannières dans la ville[21]. Il a pu s'inspirer des travaux de John Witek, l'expert sur le figurisme jésuite français. Il a commencé une introduction à l'émergence d'une communauté chrétienne à Pékin de la fin des Ming et au début des Qing, ainsi que sur les premiers convertis mandchous dans la ville. En 2006, Huang Xiaojuan a terminé une thèse sous la direction de Susan Naquin, pour une étude comparative des chrétiens et des dévotions alternatives des chrétientés de Pékin et du Jiangnan, pendant la période 1780-1860[22]. Après une analyse des textes chinois conservés à Rome, Nicolas Standaert nous a présenté le réseau des chrétientés au début du XVIIIe siècle. Il illustre une diversité de convertis à Pékin et dans cinq provinces (Shaanxi-Shanxi, Jiangnan, Huguang, Jiangxi, Fujian). En ce qui concerné la mission du vice-provincial jésuite portugais de Pékin, il présente une communauté chrétienne dans le Bureau de l'Astronomie, dépendant du ministère des Rites[23].

Avant d'entamer notre présentation de la paroisse du Beitang, nous devons noter certains points essentiels sur la structure liturgique des religions chinoises : si on tient l'église paroissiale comme le centre des clercs et des laïcs en Europe, en Chine, les organisations de laïcs ont toujours une certaine indépendance par rapport au clergé et aux monastères. Dans la circulation des livres de morale (*shanshu* 善書), les laïcs peuvent recomposer tous les types de courants religieux. Par ailleurs, les fidèles peuvent souvent demander ou inviter les maitres rituels ou les clercs pour faire les rituels chez eux ou dans un lieu public. Dans les temples des religions chinoises de Pékin, les foules viennent pour prier et faire les pèlerinages au sein de leurs propres congrégations.

Si nous nous tournons vers la mission catholique, nous trouvons une conception différente. Les devoirs du profane et de ses relations avec l'Église et avec le prêtre appartiennent à une conception typiquement occidentale. Selon les normes chinoises, la foi chrétienne devait paraître extrêmement exigeante. Chaque laïc est associé à l'Église, il est lié à une paroisse et sa famille est

[20] Naquin 2000 ; Goossaert 2000, 2007. Sur les nouvelles sources et le projet de recherche, voir Bujard et Dong Xiaoping (éds.) 2011-2013 ; Gabbiani (éd.) 2016.
[21] Liu Xiaomeng 2008.
[22] Witek 1993, 2005, 2013. Huang Xiaojuan 2006.
[23] Standaert 2012 ; compte-rendu de Landry-Deron 2014 *TP*, 275-279. Les textes chinois avaient été rédigés par des convertis qui protestaient du caractère non superstitieux des rites.

baptisée et enregistrée. Il est soumis à l'autorité du prêtre, même en ce qui concerne sa vie personnelle. Le contrôle clérical pénètre dans l'intimité de ses affaires familiales et constitue un obstacle à la réalisation de certaines obligations rituelles non-chrétiennes. Les missionnaires ont introduit une sorte de religiosité laïque qui était commune en Europe, mais qui, dans le contexte chinois, était inconnue et très difficile à accepter[24]. C'est là tout l'intérêt d'étudier la paroisse urbaine en Chine : la ville chinoise avait un paysage religieux particulièrement diversifié, c'est un des défis pour une imposition unifiée des doctrines chrétiennes. Nous montrerons de quelle manière les missionnaires, les prêtres indigènes et les chrétiens locaux proposèrent des réponses appropriées à la société locale. En d'autres termes, contrairement à la politique d'adaptation à la culture chinoise, nous allons discuter de quelle manière les différentes communautés religieuses partagent leurs expériences religieuses et trouvent ainsi progressivement la meilleure distance dans le conflit entre différentes normes religieuses.

En fait, l'église du Beitang est le centre d'une paroisse très vivante, elle a toujours représenté le bouclier pour la sauvegarde des « intérêts » de la mission en Chine :

« [le Beitang] est, si la comparaison est permise, aux missions du Céleste Empire ce que le Vatican est à la catholicité : qu'on touche au Beitang, et toutes les églises de Chine en ressentiront le contrecoup. En même temps qu'il atteste et garantit la liberté religieuse, le Beitang, debout à l'entrée du Palais Impérial, proclame aussi l'influence française (...) La question du Beitang ne concerne pas les seuls missionnaires de Pékin ; mais toutes les missions de la Chine, autant que la France, et que toute l'église catholique y sont intéressées »[25].

L'origine de l'établissement du Beitang remonte à l'année 1693. L'empereur Kangxi, guéri d'une fièvre par l'intervention des Pères Gerbillion et de Visdelou, au moyen de pâtes médicinales et de quinquina, voulut témoigner de sa reconnaissance en leur donnant, le 4 juillet 1693, une résidence dans la ville impériale ou première enceinte de son palais. Le 11 juillet les jésuites prirent possession de leur maison. Tout était prêt le 19 décembre : ils en consacrèrent la chapelle, et le lendemain, l'ouvrirent avec de grandes cérémonies. Sur une nouvelle demande, les Pères Gerbillon, de Fontenay et de Visdelou obtinrent un nouveau terrain pour y bâtir une église ; l'empereur fournit même une partie des matériaux. La construction dura quatre ans. L'empereur donna pour le fronton de l'édifice une inscription gravée sur une plaque de marbre, inscription protectrice de l'édifice *Chijian tianzhu tang* 敕建天主堂 (église catholique bâtie par

[24] Zürcher 1990, 33.
[25] AAE MD Chine 12, folio 362-364, Delaplace, 9 février 1875, « 1875 Note sur l'établissement français de Pékin, dit Pétang ».

ordre de l'empereur). L'église mesurait 75 pieds de long, 33 de large et 30 de haut ; la dédicace de cette église consacrée au « Saint Sauveur des hommes », fut faite en grande solennité le 9 décembre 1703.

Après la suppression de la Compagnie de Jésus par le Pape Clément XIV, par un décret de la Congrégation de la Propagande (7 décembre, 1783) et des lettres patentes du roi Louis XVI (25 janvier 1784), après la promulgation qui en fut faite à Pékin par Mgr Alexandre de Gouvea, évêque de Pékin, le 8 mai 1785, en la fête de l'Ascension, les lazaristes succédèrent dans la résidence et l'église du Beitang aux jésuites, qui y étaient depuis 92 ans. Raux et Ghislain et le Frère Paris en furent désormais les nouveaux et légitimes occupants, « les rapports que M. Raux était obligé d'avoir avec la Cour, ne lui firent pas oublier ni les missions, ni les chrétiens. Plus de 3,000 baptêmes d'adultes furent donnés sous son administration. Les offices solennels et les processions se faisaient avec grande pompe au Beitang et étaient très suivis »[26].

En conséquence des crises qua traversa l'Église catholique en France et en Europe pendant et après la Révolution et aussi à cause des persécutions en Chine, le Beitang eut beaucoup à souffrir dans les premières années du XIXe siècle. Après le départ de M. Serra et la mort de M. Ribeiro, l'empereur Daoguang, en 1827, vendit le Beitang au mandarin Yu, et l'église fut démolie. Mathieu Xue, le supérieur chinois, qui habitait précédemment au Beitang, se retira au Nantang, où il put rester quelque temps, auprès de Mgr Pirès, spectateur désolé de ces ruines.

Nous avons choisi cette période de la paroisse de Pékin, entre 1735 et 1827, pour connaître avec plus de précision la chrétienté urbaine d'une « ancienne mission » en Chine[27]. En fait, cette « transition » ne fut pas seulement importante pour la société chinoise, ce fut aussi une grande transformation pour l'Europe et l'Église elle-même[28]. Pour comprendre la pertinence d'une histoire de cette « transition » et des caractères particuliers du Beitang, nous voudrions ici répondre à quelques questions qui se sont imposé d'elles-mêmes dès le choix de notre sujet :

1° *Pourquoi le Beitang* ? Cette communauté a traversé tout le XVIIIe siècle, paroisse unique autour du noyau de la puissance impériale mandchoue, ce qui offre une perspective unique pour mieux comprendre les rôles des Occidentaux entre les Mandchous et les Chinois au milieu de la « transition » des Qing. Les Mandchous avaient établi un empire vaste et pluriel, avec une crise d'identité « étrangère » comme les missionnaires. Ils ont joué un rôle diversifié : Empereur pour les Chinois, Bodhisattva pour les Tibétains et les Mongols, Conquérant pour les musulmans et

[26] Favier 1897, 228 ; Ph. Clément, BCP, 1917, 42-48.
[27] Avant le Traité de Nankin et le retour de nouveaux jésuites à Shanghai en 1842.
[28] Sur le caractère de transition dans l'histoire moderne du règne de Jiaqing, de 1796 à 1820, voir Rowe 2011, 74-88.

d'autres ethnies des régions frontalières. Que pensent-ils de la présence des communautés catholiques dans l'empire ? Pourquoi interdisent-ils aux Bannières mandchoues de se convertir à cette religion ?

2° *Les territoires du Beitang* : le réseau des missionnaires et la composition des chrétientés urbaines et aux périphéries. Nous montrons une scène connectée entre les paroisses et les procures de Canton et de Macao, et les acteurs mobilisés par les missionnaires entre l'Europe et les provinces de Chine. Avec les propriétés cachées en Chine, la division du territoire paroissial et son conflit entre les nationalités européennes, le Beitang offre un exemple particulièrement bien documenté des difficultés institutionnelles qui constitueront l'un des problèmes les plus complexes de l'Église en Chine.

3° *La structure liturgique du Beitang*. Dans la paroisse urbaine de Pékin, quelle est la relation entre les missionnaires, le clergé indigène et les laïcs ? Comment les chrétiens locaux comprennent-ils les livres, les organisations, les dévotions et les fêtes chrétiennes ?

Sources et structure du texte

Nous voulons ici présenter les sources et archives principales relatives à la paroisse de Pékin. Il faut souligner d'abord les correspondances des missionnaires jésuites et lazaristes, notamment dans les *Lettres édifiantes* et les *Mémoires lazaristes en Chine.* Ces enregistrements journaliers fragmentés nous montrent les perspectives de base d'une communauté, ils nous proposent également des détails sur la vie quotidienne et la vie religieuse de la paroisse. En outre, afin de mener une étude comparative des textes chinois et français, nous avons lu un grand nombre d'archives Qing, récemment imprimées en Chine. Ces sources de la Cour des Qing, nous fournissent non seulement les détails du travail missionnaire dans la Cour, mais aussi le réseau des chrétiens locaux. La précieuse collection des livres religieux de la paroisse du Beitang est importante pour notre étude. Ces livres représentent le savoir collectif de l'Église catholique chinoise au XVIIIe siècle, qui avait assumé l'héritage et renouvelé la théologie chinoise depuis l'époque de Matteo Ricci. Ces livres nous instruisent sur la vie religieuse quotidienne, non seulement dans la paroisse jésuite de Pékin, mais aussi dans les villages des missions étrangères. Les catéchismes et les règlements de confréries de dévotion, fournissent les formes particulières aux croyants, pour maintenir par eux-mêmes la vie religieuse communautaire.

La structure de la thèse s'ouvre par l'évolution historique d'une mission à la Cité impériale (Première partie). A partir de la naissance d'une chrétienté dans une ville « sainte », le premier chapitre présente le contexte de l'implantation du christianisme, de Macao à Pékin, pour mettre en scène la paroisse dans un environnement local. Le chapitre 2 expose le rôle des missionnaires à la Cour et la gestion des missions par les Qing. En ce qui concerne la mission française de Pékin, elle fut rattachée à la Maison Impériale. Nous étudions précisément les règlements de la gestion missionnaire et leurs procédures de service à la Cour. Nous proposons une typologie des carrières des jésuites français à la Cour : nous verrons au chapitre 3, comment les missionnaires faisaient tous leurs efforts pour servir les empereurs mandchous, tout en élargissant leurs communautés religieuses, afin de consolider le statut du christianisme dans l'empire.

L'histoire de la mission après la suppression des jésuites est importante pour comprendre les chrétientés à la fin du XVIIIe siècle (chapitres 4 et 5). La suppression des jésuites mettait en question l'avenir de la mission française de Pékin, elle a également conduit à un schisme de l'Église et dans la paroisse, autour des biens communs. La Révolution française eut également des effets néfastes sur les œuvres de la mission de Pékin : on verra les projets pour la transition des jésuites aux lazaristes, pour continuer leurs œuvres missionnaires à Pékin, mais avec des caractéristiques différentes. Par rapport aux persécutions occasionnelles de la deuxième moitié du XVIIIe siècle au début du XIXe siècle, du point de vue des chrétiens et des gouvernements locaux, l'église de Pékin se trouvait dans « un état d'anarchie complète », sans règlement, sans discipline et sans autorité centrale.

Dans la deuxième partie, nous examinons l'organisation et la pratique religieuse dans cette paroisse urbaine de Pékin. Tout d'abord, le chapitre 6 est consacré au réseau missionnaire en Chine : procures, paroisses de Pékin et en provinces. La croissance et le pouvoir des missions auraient été impossibles sans le travail considérable accompli par les différents procureurs du réseau jésuite et lazariste au cours du siècle. Nous discutons le rôle des procureurs des missions modernes en Chine, particulièrement celui des procures de la mission française à Canton et à Macao, compte tenu des relations privilégiées qui ont alors existé entre la France et les chrétientés chinoises. Ensuite, nous passons à la présentation de la prédication et de la conversion (chapitre 7), notamment pour les chrétiens dans la ville, les chrétiens des bannières, le réseau des métiers urbains, et jusqu'à la lointaine communauté de Corée. La paroisse du Beitang de Pékin au XVIIIe siècle recevait les conversions de fidèles très divers, soldats des bannières, petits artisans ou modestes marchands, communautés de femmes, sans compter les chrétiens des environs de Pékin

qui suivaient les traces de la mobilité missionnaire.

La fabrication et la diffusion des livres religieux sont des vecteurs importants pour la construction des communautés religieuses. Le chapitre 8 présente ce rôle particulier de la paroisse urbaine de Pékin, dans la traduction, la rédaction et l'utilisation des livres pour les communautés catholiques en Chine. Nous verrons comment les missions utilisent et révisent les sources chrétiennes en chinois, afin de fabriquer une forme de piété analogue à celle développée par les livres de morale traditionnelle dans la société chinoise. Compte tenu de l'état de la production et de la circulation des textes chrétiens à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle, notre étude s'attache à révéler ses motivations et l'utilisation de certains de ces textes ainsi que les formes et types de contenus. On peut voir que, dans la ville ou aux environs de Pékin, comme il y avait davantage de missionnaires, les chrétiens pouvaient demander ou diffuser les livres par les églises. Mais dans les provinces et dans les petites chrétientés à la campagne, les chrétiens faisaient souvent eux-mêmes des copies.

Les derniers chapitres 9 et 10 portent sur l'institution paroissiale des clergés indigènes et des congrégations de laïcs, par les chrétiens locaux : on peut voir une activité religieuse fébrile dans la ville de Pékin. Selon les sources missionnaires et les archives chinoises, beaucoup de Chinois étaient occupés au service de la paroisse, clercs, catéchistes, chrétiens dans les congrégations de laïcs, ou juste pour gérer les affaires quotidiennes des missionnaires, de l'église et des résidences. Les jésuites choisirent d'envoyer les jeunes Chinois se former dans des collèges français de la Compagnie. Mais les lazaristes préfèrent créer un nouveau séminaire interne à Pékin, pour former les séminaristes adaptés aux périodes d'hostilité. On peut voir en effet que, utiles en tout temps pour venir en aide aux missionnaires européens, les prêtres indigènes devenaient indispensables aux époques de persécution. Dans la tradition vivante des associations laïques pour les pratiques religieuses locales, la mission catholique de Chine, partageant des expériences religieuses locales et européennes, confère une place active à la piété et aux pratiques de dévotion dans les paroisses aux XVIIe et XVIIIe siècles. Surtout dans la transition de l'église en Chine, dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, la Confrérie de la mission joua un rôle irremplaçable. Cette étude nous donne ainsi une perspective plus vivante sur les réalités de la vie religieuse en Chine. A la fin, nous présentons les dévotions et la vie collective pendant les fêtes, pour répondre la question posée dans cette introduction par le grand panneau peint sur soie.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Figure 1. La procession dans les jardins du Beitang

Gouache sur toile contrecollée sur papier xuan ; 187 x 119 cm

Source : BnF Réserve Musée Tab-11

PREMIÈRE PARTIE - MISSION À LA CITÉ IMPÉRIALE

Chapitre 1 - Naissance des chrétientés pékinoises

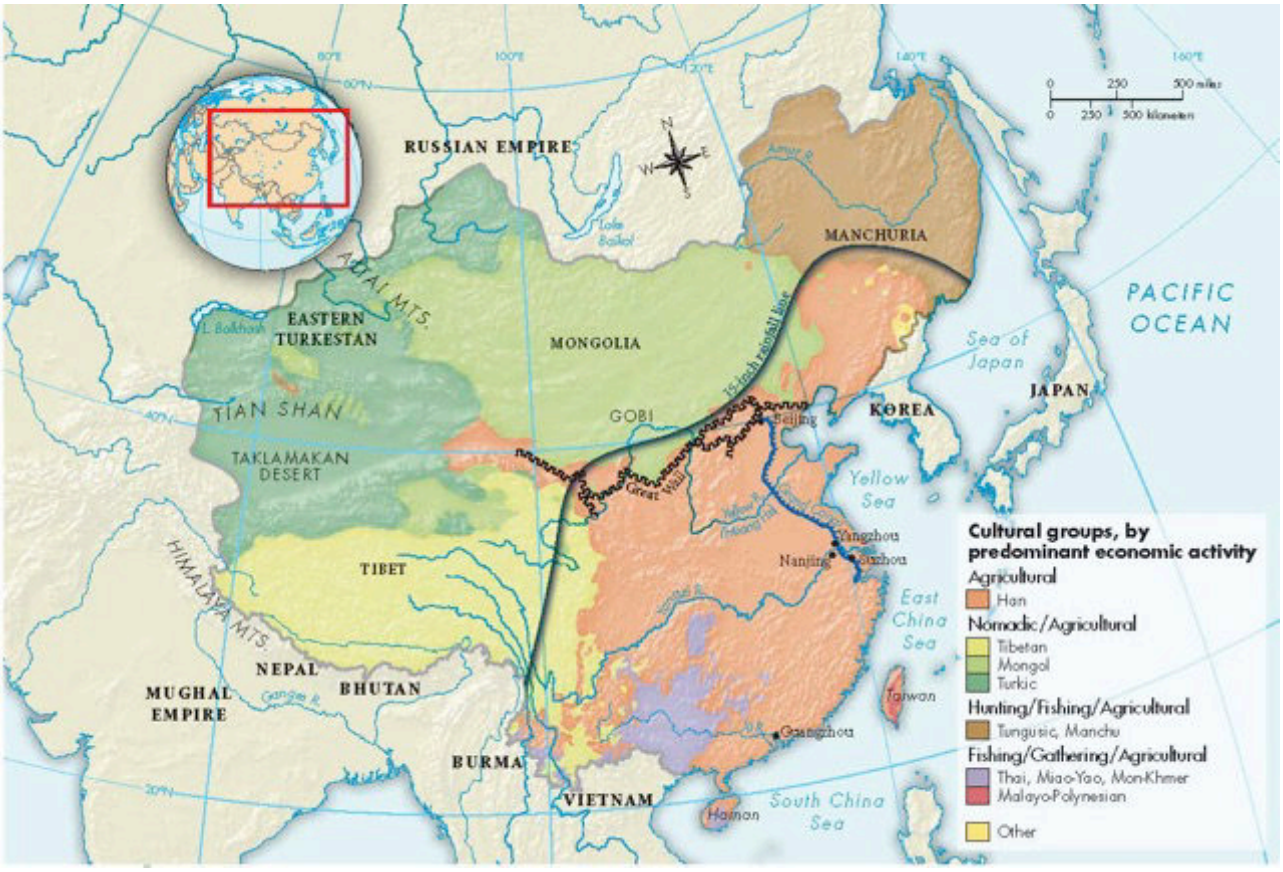
En 1688, l'empire des grands Qing était en paix. Les gens bien informés avaient entendu parler de difficultés avec les Russes, de l'ascension de Galdan Khan, chef des Dzoungars, et de l'exode des Khalka vers la région de la Grande Muraille, mais tout cela leur paraissait très lointain. Une mutinerie avait bien éclaté dans une ville au centre de la Chine – Wuchang 武昌, quand les soldats avaient été menacés de démobilisation, mais elle fut vite réprimée en deux mois. La même année, le château de Versailles était encore tout neuf et le complexe architectural en pleine expansion, puisque le palais du Trianon sera achevé cette année-là[29].

Six jésuites français partirent de Brest début 1685 sur le navire qui emmenait les ambassadeurs français au Siam. En 1687, cinq d'entre eux continuèrent leur voyage sur une jonque chinoise et arrivèrent à Ningbo en juillet. Ensuite, ils parvinrent à Pékin le 7 février 1688. Alors ils demeurèrent tous dans la résidence du Dongtang 東堂, la paroisse de la vice-province des jésuites portugais. Le 11 mars, ils participèrent aux obsèques solennelles de Ferdinand Verbiest (1623-1688), un des pionniers des jésuites à Pékin, et directeur du Bureau impérial de l'astronomie (*Qintianjian* 欽天監)[30].

L'histoire de la naissance des églises de Pékin est bien connue, en particulier l'histoire générale de la formation et du développement des quatre églises principales dans la ville de Pékin[31], ainsi que celle des circulations des savoirs des premières générations des jésuites du XVIIème au XVIIIème siècle[32]. L'histoire des communautés chrétiennes dans la ville commence également à intéresser les historiens depuis quelques années[33]. Nous allons associer les histoires des missions et celles des chrétientés dans ce chapitre et les suivants, pour montrer l'évolution des paroisses urbaines de Pékin, dans le double contexte des missions mondiales et de la société locale.

---

[29] Wills Jr. 2003, 121, 174.
[30] LEC III, 82-113, lettre du Fontaney au père de la Chaise ; Wills 2003, p. 134-149.
[31] Favier 1897 ; Devine 1930 ; Planchet 1923-24 ; Bornet 1937, 1938 et 1945 ; Toshihiko Yazawa 1987 ; Yu Sanle 2006 ; Yang Jingyun 2009.
[32] Jami 2001, Florence Hsia 2009, Benjamin Elman 2005, Wu Huiyi 2017.
[33] Witek 2005 ; Huang Xiaojuan 2006.



Carte 1. L'empire des Qing, ca. 1800

Source : McKay et al. 2011, 627.

1.1 La terre et les hommes : aperçu physique

Ce qui forme la ville de Pékin marque la limite septentrionale de la plaine de Chine du Nord, à peine ondulée, située à une très faible altitude. Cette plaine a été formée par les alluvions des fleuves tels que le Fleuve Jaune 黄河 et d'autres petites rivières (Yongding, Juma, Chaobai, Qingshui). Cette plaine est limitée à l'Ouest, au Nord-Ouest et au Nord par une longue chaîne de montagnes, qui partant du massif de Wutaishan 五台山, se prolonge au Nord sur la frontière de la Mongolie, et va se terminer sur les bords de la mer, à Shanhaiguan 山海关. Ces montagnes constituent la limite symbolique et physique de ce qu'il est convenu d'appeler la Chine proprement dite. Rempart naturel contre les populations nomades des steppes d'Asie centrale et du Nord, elles furent renforcées par des murailles courant le long des lignes de crête par les souverains qui se succédèrent à la tête des divers royaumes de la région ou de l'empire. Le climat est sain, quoique avec des températures extrêmes : froid et sec en hiver, chaud et pluvieux en été[34].

La ville de Pékin est une des villes les plus anciennes qui soient au monde, qui a changé plusieurs fois de nom, dans le cours de sa longue existence. L'histoire du site de Pékin remonte à la période des Royaumes combattants (403-222 av. notre ère). La ville, appelée Ji 蓟 à l'époque, était la capitale du royaume septentrional de Yan 燕. Ji fut complètement détruite par Qinshihuang 秦始皇(premier empereur) qui s'empara de toute la Chine en 221 avant Jésus-Christ. Dès lors, et pendant la majeure partie du premier millénaire de notre ère, elle remplit, sous des noms divers, les rôles de capitale préfectorale ou provinciale. Elle n'en demeura pas moins à la marge du rayonnement de la culture chinoise situé à l'époque le long de l'axe est-ouest formé par la rivière Wei 渭 et le fleuve Jaune. Son essor débuta à la fin du premier millénaire, sous l'impulsion de puissantes populations nomades d'Asie centrale et septentrionale, qui, à tour de rôle, choisirent d'y implanter leurs capitales principales ou secondaires. Pékin fut la capitale de l'empire des Liao, de 947 à 1124, puis de celui des Jin de 1125 à 1215, avant d'être adopté comme Grande Capitale (Khan-Balick 大都) de 1267 jusqu'en 1368 par les empereurs mongols Yuan qui régnèrent sur l'ensemble de la Chine. En 1368, un bonze du Anhui, connu sous le nom de règne de Hongwu 洪武, chasse les Yuan, et fait de leur capitale une simple préfecture, à laquelle il donne le nom de Beipingfu 北平府. À cette date, Nankin devint la capitale du nouvel empire des Ming. En effet dès le 12e siècle, pendant la dynastie Song, la région

[34] Planchet 1923, 11-12 ; Wu Honglin, in Hou Renzhi 2000, 1-3 ; Gabbiani 2011, 23.

du cours inférieur du fleuve Bleu (Yangtsé) s'était progressivement imposée comme le cœur de la Chine Han. Avec l'unification de l'ensemble du pays sous le pouvoir Han, il était logique que le centre politique et administratif y fût installé. 1368 marque donc une interruption de la centralité de Pékin. C'est le troisième empereur de la dynastie Ming, Yongle 永樂 qui à nouveau transférera la capitale à Pékin, Capitale du Nord, après avoir destitué l'empereur légitime, son propre neveu. Le transfert de 1403 rendit à Pékin son statut de capitale. Le Pékin qui surgit dans les premières années du XVème siècle fut entièrement repensé et réaménagé[35].

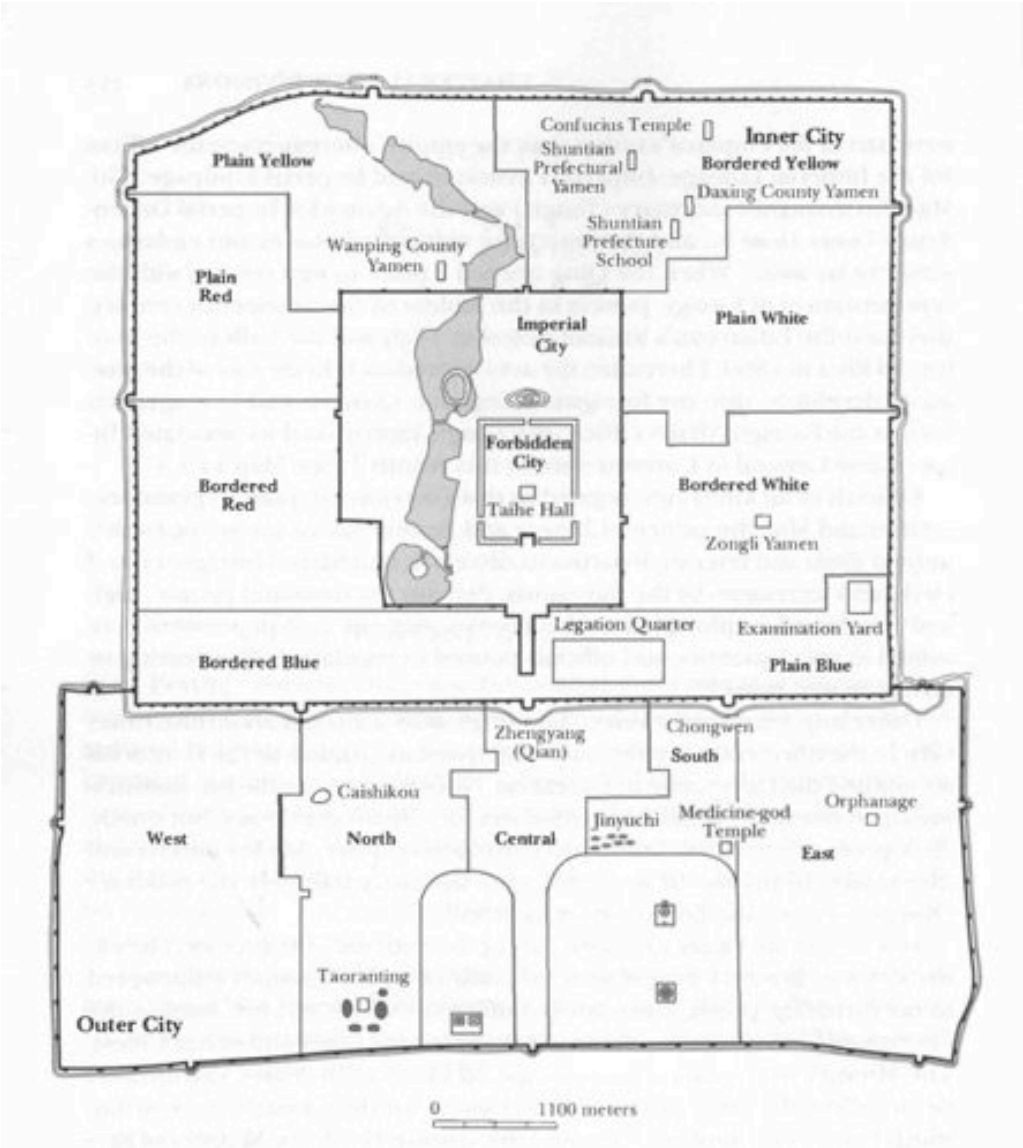
Les empereurs tartares de la dynastie Qing, successeurs des Ming, conservèrent à Pékin le gouvernement central, et ne cessèrent jamais d'y résider. Lorsque les Mandchous conquirent le pourvoir pour le conserver pendant 267 ans, contrairement à leurs prédécesseurs, ils ne transformèrent guère la capitale avant de s'y installer. Aussi, au moment où les arpenteurs ont procédé aux relevés qui permirent de dessiner l'immense carte commandée par l'empereur Qianlong, la ville présentait la physionomie qu'elle avait acquise durant la dynastie des Ming[36].

La ville de Pékin sous la dynastie des Qing présentait quatre parties limitées par des enceintes : la cité interdite (le Palais), la ville impériale, la ville interne (ville tartare du Nord), et la ville externe (ville chinoise du Sud). La ville impériale avait été construite par Yongle. Le nom de ville tartare lui vient de ce qu'au début de l'occupation mandchoue, les vainqueurs chassèrent tous les Chinois de cette enceinte. Tous les palais des grandes familles mandchoues, tous les grands tribunaux se trouvaient dans cette enceinte. C'est encore l'empereur Yongle des Ming, en 1437, qui fit revêtir les murs en terre battue d'un parement de briques, et qui divisa la ville en trois enceintes. Le faubourg du sud fut appelé ville chinoise. Ce n'est guère qu'un siècle plus tard, en 1553, que l'empereur Jiajing 嘉靖 (1522-1566) des Ming, entoura d'une muraille la ville externe[37].

En fait, sont plusieurs fois mentionnées dans les lettres des jésuites des descriptions des divisions des villes suivant des quartiers « tartare » et « chinois »[38]. Dans la description de sa première impression de Pékin, un des premiers jésuites venu à Pékin – Fontaney, à l'occasion de l'audience donné par Kangxi en mars 1688, mentionne que Pékin est composé de deux villes : ville des Tartares, et ville des Chinois, il mentionne aussi la fameuse cloche, l'observatoire, tous les instruments en bronze, qui « sont beaux et dignes de la magnificence de l'empereur », et les

[35] Favier 1897, 1-9 ; Hubrecht 1928, 397 ; Hou Renzhi et Deng Hui, 2001 ; Gabbiani 2011, 23-26.
[36] Planchet 1923, vol. 1, 15 ; Bujard 2011, in Dong Xiaoping et Marianne Bujard eds. 2011, vol. 1, 20.
[37] Favier 1897, 337-343 ; Planchet 1923, 17-18. Liu Bowen (劉伯溫, 1311-1375) dans l'histoire et la légende de construction de la ville Pékin, voir Chan Hok-Lam 2008.
[38] Pour Canton, voir Gaubil : 42, cf. Elliot 2001, 114.

portes de la ville qui ont « quelque chose de plus grand et de plus magnifique que les nôtres »[39].



Carte 2. Carte de Pékin sous la dynastie des Qing

Source : Susan Naquin 2000, 356.

La Cité interdite est le palais impérial au sein de la Cité impériale de Pékin dont la construction fut ordonnée par Yongle, et réalisée entre 1406 et 1420. La dynastie Qing s'établit également dans la Cité interdite des Ming, rompant avec la tradition qui voulait qu'une nouvelle dynastie s'installe dans un nouveau palais. Elle suivit la disposition des Ming, bien que la plupart des palais ait été reconstruite à plusieurs reprises et utilisée différemment. Dix empereurs des Qing vont se succéder à la Cite interdite de 1644 à 1912. Comme sous les Ming, les quartiers

[39] LEC III, 95. Lettre du P. de Fontaney au père de la Chaise, 15 février 1703.

privés impériaux englobaient à la fois le palais et le parc de l'Ouest (Xiyuan 西苑) adjacent. Les espaces confinés de la Cité interdite et du parc de l'Ouest étaient trop petits pour les familles des empereurs mandchous, par conséquent après le renouveau du parc de chasse du sud (Nanyuan 南苑), ils ont commencé à occuper les banlieues du nord-ouest de Pékin, déjà favorisées par les aristocrates des Ming[40].

Table 1. « Les trois montagnes et cinq palais » du nord-ouest de Pékin

Cinq palais 五園	**Trois montagnes 三山**
Yuanming yuan 圓明園	
Changchun yuan 暢春園	
Qingyi yuan 清漪園	Yuquan shan 玉泉山
Jingming Yuan 靜明園	Xiang shan 香山
Jingyi Yuan 靜宜園	Wanshou shan 萬壽山

Source : Siu 2013, *Gardens of a Chinese Emperor,* xxviii.

Les empereurs du XVIIIe siècle, comme les rois en France, en Russie et ailleurs, ont réquisitionné des sites attractifs pour leurs palais d'été. Les investissements des fonds impériaux et le cantonnement des bannières[41] de soldats ont colonisé cette zone pour le trône, son intégration dans le domaine des bannières la rendant moins accessible à la population en général. Le projet de ces banlieues est appelé « trois montagnes et cinq palais » (sanshan wuyuan 三山五園), et cet espace est devenu le nouveau centre politique de Pékin. Il se trouve que de nombreux événements majeurs des Qing ont eu lieu ici, y compris les audiences et les travaux quotidiens des jésuites[42].

Si Pékin est la capitale primaire de l'empire Qing et Shengjing 盛京 (actuel Shenyang 沈陽) la capitale symbolique « originale », la capitale d'été de Chengde 承德 a été sélectionnée

[40] Hou Renzhi et Deng Hui 2001, 120-143 ; Susan Naquin 2000, 302-318.

[41] Le système des Bannières était une institution essentielle pendant les Qing, il servit à préserver l'identité mandchoue, tout en se dotant d'institutions civiles et militaires permettant de contrôler la Chine. Les peuples des bannières (*qiren* 旗人, en mandchou, *Gusai niyalma*) dans les « Huit Bannières 八旗 », se composaient de trois groupes ethniques essentiels : les Mandchous, les Mongols, et les Chinois Han, et les « esclaves » (*booi, Baoyi* 包衣). Cependant on pouvait trouver quelques Russes dans les Bannières. Liu Xiaomeng 2008, 475-505. « La dynastie des Qing se considérait comme la nation mandchoue, mais les Mandchous s'appelaient eux-mêmes des « bannières » (*qiren*). On pense généralement que les Mandchous étaient la « nation » originale des Qing. Tous les Mandchous étaient dans les bannières, de sorte que dans la nation [Mandchoue] se trouvaient les huit bannières et, en Chine, contenait la nation mandchoue ; un jour, les deux ont été mélangés ». Meng Sen 1936, *BIHP* 6(3) ; cf. Elliot 2001, 40. Sur l'institution des *Huit Bannières*, voir Ding Yizhuang 1992/2003 ; Crossley 1997 ; Elliot 2001 ; Du Jiaji 2008. Pour une étude approfondie sur l'histoire sociale des huit bannières de Pékin, voir Liu Xiaomeng 2008.

[42] « Yuan » a été traduit par plusieurs termes comme jardin, palais ou villa. Dans ce contexte présent, nous préférons le terme de « palais » impérial. Voir Naquin 2000, 312. Pour l'étude sur le palais de Qianlong, voir Victoria M. Cha-Tsu Siu 2013.

comme un nouveau lieu de pouvoir pour des raisons symboliques et pratiques. Elle se trouvait au nord de la Grande Muraille, à la frontière entre la Chine de la plaine du nord et la steppe mongole. Les Liao, Jin, et Yuan avaient tous eu des capitales dans cette région, et l'empereur Kangxi suivit consciemment leur précédent quand il décida d'y créer une capitale d'été. La prise par les Qing de responsabilités comme empereurs des sujets Han, comme Khans des populations Manchu-mongoles, et comme bodhisattvas pour les croyants bouddhiques tibétains conduisit à l'élaboration d'un système de trois capitales, une en Mandchourie (Shengjing), une en Chine proprement dite (Pékin), et une en Mongolie intérieure (Chengde), Chengde servant également comme « capitale religieuse pour le Tibet »[43].

La construction de la résidence de Chengde dura presque un siècle, de 1702 à 1792. Symboliquement, elle a été la capitale du dehors, où les Mongols, les Ouïgours et les Tibétains effectueront des rituels sous la direction du Bureau des affaires frontalières (Lifanyuan 理藩院). Les terres de chasse impériales à Mulan 木蘭 étaient situées à 117 kilomètres au nord de Chengde. Son nom vient du mot mandchou *Muran* (pour appeler le cerf), se référant à la méthode Manchu de la chasse au cerf. L'objectif était de renforcer l'administration sur la région habitée par les Mongols, et la défense des frontières au nord du pays. A l'automne, l'empereur conduisait ses ministres, sa famille et ses troupes chasser à Mulan. La chasse a donné l'occasion aux membres des élites d'Asie intérieure de venir en contact étroit avec l'empereur tout en participant à une activité qui reliait les empereurs mandchous à l'Asie intérieure[44].

La paix mandchoue, la stabilité politique, instaurées dès la fin du XVIIe siècle, ainsi que la reprise du développement agricole s'accompagnent tout au long du XVIIIe siècle d'une poussée démographique extraordinaire. On passe en effet sous les Qing d'environ 120 millions d'habitants en 1680 à 430 en 1850. La population de l'empire double entre 1750 et 1800[45]. Dans l'édit de Qianlong en 1793, la population totale est évaluée à 374 millions[46]. Durant les premières années du nouveau régime des Qing, entre 1644 et 1648, les résidents chinois de la ville intérieure furent contraints d'abandonner leurs maisons pour aller s'installer dans la ville extérieure, alors que les nouveaux venus, répartis dans le système dit des Huit Bannières, prenaient leur place. Dès lors, les habitants de Pékin se scindèrent en deux catégories, par un système connu sous le nom de « gouvernance séparée entre bannières et ordinaires » (Qimin

[43] Anne Chayet 2004, in James A. Millward et al. 2004, 33-52.
[44] Rawski 1998, 19-23. Sur le rôle de Chengde sous les Qing, voir James A. Millward et al. 2004 ; Philippe Forêt 2000.
[45] Chaussende 2013, 103-104 ; Ding Guangling 2004 ; Will 1980, 17-18.
[46] « 查上年各省奏報民數，共三萬七百四十六萬七千二百餘名口 », *QSL*, juan 1441, 14.

fenzhi 旗民分治): les peuples des bannières (*qiren*) et les ordinaires (*minren*)[47]. L'essentiel des activités commerciales se concentra dans la ville sud où se multiplièrent les sièges de guildes (*huiguan* 會館) construits par les commerçants chinois venus de tout l'empire, sans pour autant que les boutiques de détail, les marchands ambulants et les artisans ne disparaissent de la ville intérieure[48].

La Cité interdite et la ville impériale, domaines réservés par excellence, étaient bien sûr à part, un univers consacré aux empereurs et à leur entourage, aux impératrices, aux épouses secondaires, aux princesses du sang, à la foule de leurs dames de compagnie et à leurs nombreuses servantes, à quelques hauts fonctionnaires et dignitaires religieux, à des membres de la haute noblesse et l'armée d'eunuques qui, selon une hiérarchie bien établie et semble-t-il longtemps respectée, servaient les besoins et les intérêts de la Cour. Au total, on estime à près de 15,000 le nombre de personnes qui vivaient dans la Cité interdite et la ville impériale dans les années 1660, et 411,700 total dans la ville interne en 1657[49].

Table 2. La population des bannières et des hans de la ville interne (1647-1910)

	1647	1657	1681	1711	1781	1882	1910
bannières	315,000	341,700	393,500	511,600	496,100	494,400	196,617
hans	80,000	70,000	60,000	55,000	45,000	41,576	273,353

Source : Han Guanghui 1996, 126.

Dans les premières années des Qing, près de 395,000 personnes s'installèrent dans la ville interne de la capitale. À la fin du XVIIIe siècle, ils étaient 541,100 dans la ville interne, donc à peu près la moitié de la population de la ville totale en 1781[50]. Les Huit Bannières formaient l'institution cardinale de l'organisation militaire et socio-économique des Mandchous. La montée en puissance des Mandchous et l'extension progressive de leur possessions aux marges de l'empire chinois durant la première moitié du XVIIe siècle permirent le ralliement de populations d'origines diverses qui furent intégrées dans l'institution des Huit Bannières. De ce processus

[47] Liu Xiaomeng 2008, 240-275 ; Rhoads 2000, 35.
[48] Au XIXe siècle, la ségrégation entre les gens des bannières au nord et les Chinois au sud était devenue moins rigoureuse. Mais si l'étanchéité entre les deux parties de la ville fut peu à peu rompue, des recherches récentes tendent à prouver que jusqu'en 1949, les gens issus des bannières restèrent majoritairement dans la ville intérieure et les Chinois dans la ville extérieure. Bujard 2011, 20-22.
[49] Gabbiani 2011, 63 ; Naquin 2000, 395-396 ; Han Guanghui 1996, 126.
[50] Donc 986 978 personnes dans la ville en 1781, parmi 235 142 dans la ville extérieure, et 210 738 dans les suburbains. Han Guanghui 1996, 128.

naquit leur division suivant des critères ethniques. Huit bannières mongoles distinctes des bannières mandchoues virent le jour entre 1635 et 1642, suivies de huit bannières chinoises. Deux ans donc avant la conquête de la Chine, l'institution des Huit Bannières, qui en comptait en réalité vingt-quatre, prit la forme définitive qu'elle conserva jusqu'à l'hiver 1911-1912. Dans la hiérarchie des vingt-quatre bannières, les huit qui regroupaient la population mandchoue jouissaient logiquement d'un statut prééminent. Venaient ensuite les huit bannières mongoles puis les huit bannières chinoises. En les énumérant systématiquement dans cet ordre, les sources consacrent toutefois une priorité qui ne correspond à pas leur importance numérique respective. Sur un total d'environ 37,000 soldats des Huit Bannières dans Pékin en 1657, on estime aujourd'hui qu'un peu plus de la moitié appartenait aux bannières chinoises, un tiers aux bannières mandchoues et 15% aux bannières mongoles. En 1720, la proportion était similaire : 50%, 40%, 10% respectivement[51].

Table 3. La population des bannières et leur proportion à Pékin (1647-1910)

Année	**1647**	**1657**	**1681**	**1711**	**1781**	**1882**	**1910**
Bannières	400,462	428,315	480,840	621,218	658,638	679,086	448,172
Total	1304,500	1415,060	1643,700	1815,000	2180,293	2458,638	2719,917
Pourcentage	30.7%	30.3%	29.3%	34.2%	30.2%	27.6%	16.5%

Source : Han Guanghui 1996, 129.

1.2 La « Ville Sainte » : temples et divinités

« D'abord il y avait le Temple de Tanzhe, puis il y avait la ville de Youzhou » 先有潭柘寺，後有幽州城, est l'un des proverbes locaux qui nous présente qu'un temple bouddhique, qui avait été fondé pendant la dynastie Jin (265-420), a joué un rôle important dans l'histoire de la ville[52].

Nous examinons dans ce chapitre les divers temples de Pékin, pour mieux comprendre le contexte des *jiaotang* (église) et leur adaptation dans la société locale[53]. À Pékin, capitale de cinq

[51] Gabbiani 2011, 64-65 ; Elliott 2001, 119.

[52] Naquin 1998, « Sites, saints, and sights at the Tanzhe Monastery ». In: *Cahiers d'Extrême-Asie*, Vol. 10, 183-211 ; pour une étude récente sur l'histoire des temples bouddhiques à Pékin, voir Shi Yongyun et Yue Hong 2015, *Beijing jialan ji* 北京伽藍記, Beijing : Shangwu yinshuguan.

[53] Pour le commencement de l'étude sur les religions de Pékin, voir le projet de Kristofer Schipper « Pékin ville Sainte : structures

dynasties successives depuis le XIe siècle (Les Liao, les Jin, les Yuan, les Ming et les Qing), la présence régulière de l'empereur et de l'aristocratie, des fonctionnaires de l'appareil d'État et des cohortes de candidats aux examens impériaux, des eunuques et des militaires, des grands marchands et des familles puissantes, sans parler des représentants les plus éminents des clergés bouddhiques, lamaïste et taoïste, donnait aux temples de la ville un faste inégalé. Susan Naquin compte 2,564 temples dans Pékin et ses proches environs entre 1403 et 1911, nombre qu'elle considère comme probablement en dessous de la réalité. Dans la carte de Pékin en 1750, Naquin trouve 1,275 temples dans la ville interne et la ville externe[54]. Parmi 867 temples dans la ville interne, 11 temples ont été établis avant les Yuan, 25 temples pendant les Yuan, 120 temples pendant les Ming, et 711 temples pendant les Qing. Leur nombre est donc en forte croissance sous les Qing[55].

Pour désigner les édifices religieux ou « temples » en Chine sous les Ming et Qing, différents termes chinois précis ont été utilisés : les temples ordinaires (*miao* 廟), les monastères (*si* 寺, *guan* 觀), les « ermitages » (*an* 庵), les « autels » (*tan* 壇), les temples des ancêtres (*ci* 祠), les palais (*gong* 宫), les halls (*dian* 殿, *tang* 堂)[56], les pavillons (*ge* 閣), etc. Certains de ces termes visaient à transmettre une information sur le type de divinités abritées, certains indiquaient les genres de cultes religieux pratiqués dans la résidence, et d'autres décrivaient les édifices eux-mêmes[57].

Table 4. Divers termes désignant les temples de Pékin.

Terme	*Miao*	*Si*	*An*	*Ci*	*Guan*	*Gong*	*Chanlin*	*Tang*	*Dian*
Quantité	859	783	415	143	68	65	40	37	34
Terme	*Yuan*	*Ge*	*Chapeng*	*Tan*	*Ta*	*Jiamiao*	autres	TOTAL	
Quantité	29	28	14	13	7	6	23	2,564	

Source : Naquin 2000, 23.

Les rites des sacrifices de l'État ont été initialement mis en place par le fondateur de la

liturgiques et société civile » (1996-1999, GDR1196) ; Schipper 2008, 355-382.

[54] Naquin 2000, 709-710, « Data on Temples » ; Bujard 2011, 23.

[55] Deng Yi et Mao Qizhi 2004, « Quantification analysis of the formation of the community pattern in the old city of Beijing: Based on Qianlong Map ». *City Planning Review*, 28(5): 61-67.

[56] « Tang » : grande salle, terrasse couverte pour des cérémonies ou des réceptions, salle centrale ouverte sur l'extérieur du bâtiment. Pourquoi choisir le terme *tang* pour nommer une église, Naquin indique que c'est un espace de communication avec les lettrés. Voir Naquin 2000, 20 ; HdO, 580-581. Autrement dit, l'émergence d'une communauté chrétienne chinoise semble « privée et familiale ».

[57] Schipper 2008, 371 ; Naquin 2000, 20 ; Goossaert 2000, 207-221.

dynastie des Ming à Nankin, rétablis à Pékin par l'empereur Yongle, puis transformés dans les années 1530 sous l'empereur Jiajing. Les rituels et les structures physiques pour les sacrifices majeurs et intermédiaires (*daji* 大祭、*zhongji* 中祭) ont été entièrement réorganisés à cette époque[58]. Les autels de la banlieue sud ont été reconstruits, élargis, et reconstitués : l'Autel du Ciel (Tiantan) et le grand complexe pour les montagnes, les rivières et les autres dieux (plus communément appelé le Shanchuantan). Les autels de la Lune, de la Terre et du Soleil ont été créés dans la banlieue ouest, au nord et à l'est. Les autels du sol et des grains (Sheji tan) ont été construits comme un complément au Temple Ancestral Impérial (Taimiao), qui a été redessiné. Le Temple des empereurs anciens (Lidai Diwang miao) a été construit, et les rites au Premier Maître (Xianshi, Confucius) ont été substantiellement modifiés. Bâtiments et autels en plein air ont été planifiés avec une attention accrue portée à la symétrie, symbolisme impérial[59].

Lors de leur entrée à Pékin, les empereurs des Qing ont confirmé leur suzeraineté pour célébrer les rites de la religion d'état des Ming. Les offrandes ont été faites pour honorer le Ciel à l'automne de 1644, et une série régulière de rituels formels était bientôt mise en place. Les grands autels dans la capitale ont ensuite été maintenus, et le nombre des rituels d'État a été doublé. Parmi eux, trente et un étaient nouveaux dans les cinquante temples soutenus par le ministère des Rites tout au long de l'époque des Qing. La relation entre le trône et la bureaucratie a été renforcée, elle est devenue plus solide ; le rôle politique des eunuques ayant été radicalement réduit, elle est devenue à la fois plus collégiale et plus autocratique. Sous les Qing, le temple de Confucius dans la partie nord-est de Pékin a continué à profiter du sacrifice intermédiaire, et le culte a été partagé avec un public plus large[60]. Le temple lui-même, généralement appelé le Wenmiao (Temple de la Culture), Kongzimiao (Temple de Confucius), ou Xianshimiao (Temple du Premier Maître), a été restauré en 1657 et de nombreuses fois par la suite, aux frais du gouvernement, et il a souvent reçu des visites impériales. Les rites bisannuels ont été repris dans les écoles dans chaque centre administratif de l'empire, comme les rituels annuels à

---

[58] 鄭玄註：大祭，天地；中祭，宗廟；小祭，五祀。《周禮 · 天官 · 酒正》. Sur les cérémonies religieux de l'état, voir Chen Shuguo 2010, in Lagerwey et Lü Pengzhi, eds. HdO *Early Chinese Religion*, 53-142 ; Joseph P. McDermott 1999.

[59] Naquin 2000, 144-145 ; Liu Zuochen 2000.

[60] L'empereur Yongzheng confirma le rôle essentiel du Confucius dans l'empire des Qing : 聖人之道，其為福於群黎也甚溥，而為益於帝王也甚宏，宜乎尊崇之典與天地共悠久也。《清世宗聖訓》卷 4《聖學》. En 1727, il monta le sacrifice majeur pour l'anniversaire de Confucius : 明年（雍正五年），定八月二十七日先師誕辰，官民軍士，致齋一日，以為常。《清史稿卷八十四·禮志三·吉禮三》. En 1737, l'empereur Qianlong confirma le sacrifice et donna un ordre pour renouveler les toitures du Wenmiao. 《乾隆御製詩二集卷之二十，古今體一百八首（庚午七）即事四首其四》：竭吟陳迹是今春，此番今春跡又陳。禁屠適值因停獵，制是先皇重聖人。自注：雍正年間有旨，八月二十七日為孔子誕辰，禁屠宰，至今遵之。Sur le sacrifice du Confucius, voir aussi Huang Chin-shing 2009, in Hoyt Tillman ed, *Wenhua yu lishi de zhuisuo : Yu Yingshi jiaoshou bazhi shouqing lunwen ji*, Taipei : Lianjing, 535-558.

l'occasion de l'anniversaire du Sage, le vingt-septième jour du huitième mois[61]. Les temples taoïstes, les plus connus à Pékin, étaient le Dongyuemiao 東岳廟 et le Baiyunguan 白雲觀 construits aux deux côtés (l'est et l'ouest) de la ville[62].

Un temple se présente d'abord comme la maison de tous les dieux, un lieu de prière et donc d'échanges symboliques entre le fidèle et les dieux. L'individu se rend dans un sanctuaire pour faire un vœu ou solliciter des dieux un bienfait particulier : obtenir un enfant, guérir une maladie, attirer la fortune, réussir un examen, etc. Son souhait réalisé, il reviendra y remercier les divinités par des offrandes appropriées. Un temple est aussi le lieu de dévotions collectives d'individus liés entre eux par la foi, exerçant pour certains le même métier ou habitant le même quartier. Les temples abritaient également les membres du clergé, qui y entretenaient le culte des divinités, pratiquaient la méditation, récitaient les textes sacrés et célébraient les rituels pour le compte des fidèles[63]. Le nom du temple ne reflète que partiellement la connexion entre les dieux et les temples. Près de 50 pour cent des temples de Pékin avaient une appellation qui indiquait avec précision leurs divinités principales. Une divinité doit être considérée, cependant, non pas comme objet d'un culte unique, bien distinct des autres, mais plutôt comme un personnage surnaturel auquel un ensemble changeant des croyances a été attaché par un groupe de croyants. Même une identité de fond peut être difficile à isoler. Le travail de Chun-fang Yu sur Guanyin a montré comment différentes versions d'un dieu pouvaient facilement évoluer et coexister. Les divinités les plus souvent honorées dans les temples de Pékin sont Guandi, Guanyin et Bixia Yuanjun. Guan Yu (l'empereur Guan, Guandi) avait reçu le soutien impérial formel sous les Ming, et son culte a été repris avec enthousiasme par les Qing. Le même temple juste à l'extérieur de la Cité impériale a été utilisé pour le culte officiel dès 1644 et a été restauré à plusieurs reprises sous le patronage du gouvernement. Au début du XIXe siècle, le culte à Guandi est devenu une partie de la religion de l'Etat[64].

Pour la communauté de la famille impériale et la haute noblesse des bannières, la Maison Impériale célébrait des rites chamaniques mandchous à Pékin. Les rituels de sacrifice avaient lieu en deux endroits, au Palais Kunning 坤寧宮 dans la Cité Interdite, et dans le Tangzi 堂子, qui avait été construit en 1644 à l'angle sud-est de la ville impériale. En général, les sacrifices peuvent être divisés en quatre types : le sacrifice de la nouvelle année, les sacrifices quotidiens, les sacrifices

---

[61] Naquin 2000, 324-327.
[62] Liu Xiaomeng 2008, 76. Pour l'étude de la communauté taoïste de Pékin moderne, voir Goossaert 2007.
[63] Goossaert 2000, 24 ; Bujard 2011, 24.
[64] Naquin 2000, 36-37, 327-329 ; Duara 1988 ; Chun-fang Yu 2001.

mensuels et les sacrifices majeurs. Tous ces types ont été maintenus à des heures fixes. En outre, quelques sacrifices ont été réalisés ad hoc, telles que les offrandes pour aider la récupération des malades, et pour rendre grâce pour un succès militaire. La liturgie appliquée était strictement réservée aux membres de la famille impériale et à toutes les autres familles vivant dans le palais impérial. Dès 1673 il a été interdit à tous les Chinois de participer aux rituels dans le Tangzi. Les aristocrates mongols ont également été exclus, puisque ces rites étaient considérés comme des fonctions religieuses privées de la famille impériale[65].

Le bouddhisme tibétain grandit très rapidement en importance à Pékin à la suite de l'intégration de régions tibétaines et mongoles dans l'empire des Qing.[66] Il y eut 53 temples bouddhiques tibétains à Pékin, au lieu de 9 pendant les Ming. Une des premières épigraphes consignant un édit de l'empereur mandchou se trouve dans le temple Baita 白塔 (temple de la stupa blanche, également sous le nom de Temple Miaoying 妙應), rédigée en mandchou, en mongol et en chinois, par l'empereur Shunzhi en 1651. Une partie des temples consacrés au bouddhisme tibétain a été utilisée pour loger des lamas et des moines. Le pic de la construction de ces temples se situe sous le règne de Qianlong (1735-1795).[67]

D'autres temples du bouddhisme tibétain furent construits à Chengde. Les chefs des ethnies minoritaires, telles que les Mongols et les Tibétains, ainsi que les ambassadeurs étrangers devaient se rendre à Chengde pour demander audience à l'empereur et participer aux festivités de la Cour. Autour de la résidence en montagne, fut ainsi édifié un ensemble de temples, permettant de célébrer, par exemple, des rites bouddhiques. Les temples lamaïstes représentaient l'essentiel des constructions. En comparaison avec l'austérité du style de cette résidence en montagne, les sept temples, disséminés autour de la résidence, resplendissaient de dorures. Le contraste dans la matière et l'aménagement de l'espace symbolisait l'importance qu'accordait le gouvernement central des Qing à l'union de toutes les ethnies de la Chine, en particulier au resserrement des liens avec les minorités des régions frontalières. Kangxi et Qianlong ont construit huit (à l'origine douze) temples en dehors du Chengde. Les temples furent bâtis entre 1713 et 1780. Les deux

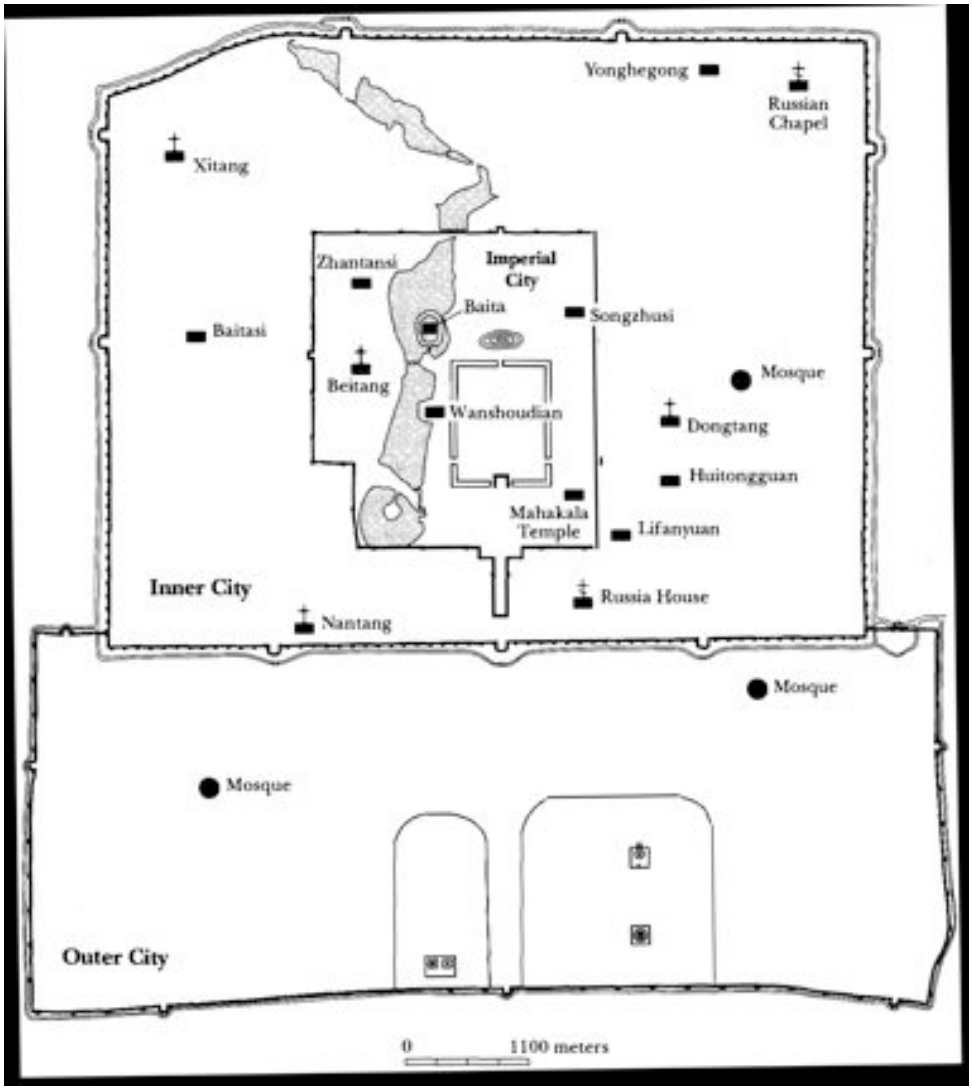
---

[65] Di Cosmo 1999 ; Naquin 2000, 334-335 ; Liu Xiaomeng 2008, 77-79. Sur les pratiques religieuses dans la Cour, Jean-Joseph-Marie Amiot a envoyé en 1771 à la Bibliothèque du Roi un « Rituel des Tartares Mantchous... », voir les extraits, in *Journal des savants* (Amsterdam) 65 [3] 1773, 112-127. Pour les études suivantes en France, voir Louis Mathieu Langlès 1804 ; Charles de Harlez 1887, dans ses annexes, on trouve les traductions et les planches des pratiques rituelles.

[66] Pour l'étude sur la relation entre la Chine propre et ses frontières dans les steppes au nord (l'Asie interne), la relation entre l'empire Qing et les mongols, voir Lattimore 1940 ; Di Cosmo 2002, 2012 ; Perdue 2005. Sur le Bouddhisme tibétain dans l'empire Qing : voir Berger 2003 ; Elverskog 2006.

[67] Guan Xiaojing 2014 ; Naquin 2000, 585. Sur la relation entre les empereurs Mandchous et le Tibet, voir Françoise Wang Toutain, *Compte rendu* de la journée de conférences organisée au Sénat le 3 mars 2012 sur « L'histoire du Tibet du XVIIème au XXIème siècle », Groupe d'information internationale sur le Tibet.

premiers, le Purensi 溥仁寺 et Pushansi 普善寺, étaient des temples bouddhiques tibétains, en partie sous le patronage de la Cour.[68]



Carte 3. Les temples consacrés au christianisme, au bouddhisme tibétain et à l'islam à Pékin
Source : Naquin 2000, 576.

Les musulmans avaient longtemps été une communauté constituée officiellement à Pékin, avec son clergé et ses lieux de culte. La création des communautés musulmanes a commencé à l'époque des Yuan, les quatre mosquées principales ont été installées pendant les Ming[69]. Certains étaient de passage au nord-ouest de la Chine et de l'Asie centrale, mais la plupart étaient ou

[68] Rawski 1998, 22 ; Liu Xiaomeng 2008, 71-76.
[69] Wang Dongping 2010, 69.

étaient devenus des populations locales. Pour eux, la mosquée était comme un noyau dans les quartiers qui étaient majoritairement musulmans ou un centre qui avait été créé par une communauté de croyants dispersés. Ils constituaient la plus ancienne communauté minoritaire de Pékin, la plus ouverte et la mieux intégrée dans la société locale. La demi-douzaine de mosquées des Ming semble avoir survécu à la conquête Qing. Les nouveaux dirigeants mandchous ont adopté une position de tolérance bienveillante envers cette minorité musulmane, lui ont permis d'être constituée officiellement, et les tentatives faites par les bureaucrates chinois d'imposer un contrôle plus strict sur la religion sont restées vaines. Comme les autres « religions étrangères », l'islam a facilité la constitution de liens importants vers l'extérieur. Ses mosquées servaient de centres pour les visiteurs musulmans dans la capitale, et l'islam constituait un terrain d'entente entre les musulmans de Pékin et les autres croyants dans le nord de la Chine. La conquête de la « Nouvelle frontières » (Xinjiang 新疆) en 1759 a rapproché Pékin du monde musulman de l'Asie centrale. On peut trouver 13 nouvelles mosquées qui furent construites dans la ville interne pendant les Qing, la plupart sous les règnes de Daoguang (道光 1820-1850) et Guangxu (光緒 1875-1908)[70].

Les communautés chrétiennes, catholiques et orthodoxes russes de Pékin, bien que beaucoup plus petites que les musulmanes, possédaient un caractère distinctif lié au culte rendu à des divinités « étrangères », c'était également le cas des congrégations mixtes de croyants locaux et étrangers qui s'étaient formées autour de leurs églises. Etablis à Pékin depuis peu de temps, ces chrétiens étaient fragiles car dépendants de la tolérance impériale et de la présence de clercs étrangers[71].

1.3 Implantation du christianisme : de Macao à Pékin

Dans les années 1220s, les Mongols dévastent des parties entières de l'Asie, puis de l'Europe orientale, en 1241, la Hongrie, la Pologne et la Bohême. Le sultanat de Turquie, l'Irak, la Russie, la Géorgie, s'effondrent : la catastrophe touche autant les musulmans que les chrétiens. Pour répondre aux demandes de Kubilai Khan (1215-1294), l'envoyé apostolique du pape Nicolas IV, le franciscain Jean de Montecorvino, accompagné par un marchand italien de Venise, Pierre de

[70] Naquin 2000, 571-572 ; Ding Huiqian 2015, 37. Sur les rebellions musulmans des Qing, voir David Atwill 2006.
[71] Naquin 2000, 575.

Lucalongo, quitta Rome en 1289. Il débarqua à Quanzhou sur la côte sud-est et parvient à Khanbaliq (grande capitale du khan, Pékin) en 1294 par le Grand Canal. Quelques années plus tard, De Lucalongo achète pour Montecorvino un morceau de terre dans la capitale pour construire une église. Montecorvino a un succès considérable, à tel point qu'il pousse Rome à envoyer plusieurs autres missionnaires en Chine, quelques Dominicains, ainsi que des Franciscains. En 1305, Montecorvino revendique environ six mille baptêmes, et il a construit une nouvelle église devant le palais impérial[72]. Un groupe de la tribu nestorienne Ongut, ayant pour chef le Prince George se convertit avec plusieurs membres de sa tribu. Plusieurs milliers de chrétiens arméniens et alains byzantins dans la capitale rejoignent également l'église catholique, en partie parce qu'ils n'ont pas de clergé à proximité et qu'ils ne sont pas autorisés dans les églises nestoriennes sans conversion. Montecorvino est consacré archevêque de Khanbaliq en 1313 par des prêtres nouvellement arrivés, qui apportent des instructions du Saint-Siège. Il est un représentant dévoué et enthousiaste des Franciscains, il prêche et évangélise avec persévérance, si bien qu'il suscite une opposition active et volubile, même des menaces, de la part des Nestoriens. Les tensions et les conflits entre catholiques et nestoriens sont fréquents dans ces circonstances. Après la mort de Montecorvino en 1328, l'instabilité dans l'empire et les incertitudes de transport dans l'envoi d'autres missionnaires ralentissent les missions de Rome, et il n'y a plus de missionnaires dans les années 1350[73].

Après la grande découverte du cap de Bonne Espérance en 1486 par Barthélemy Dias et la prise de Goa en 1510 par Alphonse d'Albuquerque, les vaisseaux portugais ne tardèrent pas à pousser jusqu'en Chine ; en 1516 un bateau portugais mouillait à Canton. Après avoir évangélisé les Indes et le Japon, S. François Xavier, un des cofondateurs de la Compagnie de Jésus, forma le projet d'entrer en Chine, dans l'espoir que la conversion de cet empire, dont la civilisation éblouissait tous ses voisins, entraînerait celle des Japonais devenus rebelles aux prédications et aux exemples du saint missionnaire. La mort l'arrêta le 2 décembre 1552, à la petite ile de Shangchuan 上川, en face de Canton. En même temps, de nombreuses tentatives furent faites par des religieux de différents ordres, Franciscains, Dominicains, Augustiniens, etc., pour pénétrer en Chine[74].

En 1557, les marchands portugais réussirent à s'établir sur le territoire chinois, sur la petite

[72] A propos de l'emplacement de l'église, c'était dans une terre de l'entrepôt civile de l'ouest (Xicang) de Pékin sous les Yuan, au côté de la porte rouge dernière (Hou hongmen), voir Lin Meicun 2007.
[73] Bays 2012, 13-14 ; Jackson 2005 ; Moule 1930.
[74] Planchet 1923, 71.

presqu'île de Macao, à l'estuaire de la rivière de Canton. Entre 1558 et 1560, les jésuites portugais construisirent trois chapelles à Macao, en bois, bambous et en feuilles pour le toit : les chapelles Saint Antoine, Saint Lazare, et Saint Laurent.[75] Macao a joué un très grand rôle dans le développement des chrétientés de la Chine. A la fois lieu de refuge pour les missionnaires fuyant la persécution, et pied-à-terre pour tous ceux qui songeaient à pénétrer en Chine, il fut encore une oasis où les lévites pouvaient vaquer en paix à leurs études et se préparer au ministère apostolique. En outre, les marchands et les fonctionnaires portugais de Macao, pénétrés de l'esprit religieux de cette époque, mirent souvent au service des missions de Chine leurs richesses et leur crédit. Macao fut érigée en évêché indépendant de Goa, en 1575[76].

C'est Michele Ruggieri (1543-1607)[77] et Matteo Ricci (1552-1610), sous la direction du « visiteur »[78] Alessandro Valignano (1539-1606), qui ouvrirent aux missionnaires la porte de la Chine et qui renouvelèrent les relations avec la Cour de Pékin, établies autrefois par Jean de Montecorvin. Le 18 décembre 1582, Ruggieri et Francesco Pasio partirent de Macao, pour négocier avec le gouverneur général de Canton Chen Rui 陳瑞 (1582-1583) l'obtention d'un permis de séjour. Ils furent reçus en audience le 30 décembre, ils offrirent des cadeaux européens. Ils séjournèrent quelques mois dans le temple bouddhique Tianning 天寧寺 à Zhaoqing 肇慶, comme première résidence temporaire des jésuites en Chine continentale. L'année suivante, après avoir reçu une lettre d'invitation du préfet Wang Pan 王泮 (1580-1584), Ruggieri et Ricci arrivèrent à Zhaoqing le 10 septembre. Avec le soutien du préfet, ils acquirent rapidement un terrain à l'extérieur de la ville, où ils bâtirent une résidence et une petite église de style européen. Le préfet leur présenta deux plaques (voir Figure 2)[79], dont le libellé nous informe qu'à cette époque les missionnaires se présentaient eux-mêmes comme des moines bouddhistes de l'Inde (Tianzhu seng 天竺僧)[80]. Grâce à un jeune ami chinois Cin Nico 陳倪科, il donna à Ruggieri à Zhaoqing un nom propre en Chinois Tianzhu 天主(Seigneur du Ciel) pour la première référence au Dieu chrétien en Chine[81]. En 1588, Valignano décida d'envoyer Ruggieri à Rome pour y expliquer la situation et demander au Pape de dépêcher une ambassade auprès de l'empereur de

[75] Les noms chinois : Huawang tang 花王堂, Fengshun tang 風順堂 et Wangde tang 望德堂, voir AMBNS 1, 115-116.
[76] Planchet 1923, 72.
[77] Par rapport à Matteo Ricci, le rôle crucial de Michele Ruggieri pour la mission de Chine est revendiqué dans des travaux récents : Po-Chia Hsia, 2010, Song Liming 2010.
[78] Pour une étude précise sur le rôle des « visiteurs » des missions en Inde et Extrême-Orient dans la Compagnie de Jésus, voir Brockey 2014.
[79] Les deux plaques : Xianhuasi 仙花寺, temple des fleurs immortelles ; Xilai jingtu 西來淨土, terre pure venue de l'Occident.
[80] Urs App 2010, 19-22 ; Song Liming 2011, 11-30.
[81] Song Liming 2011, 30-31 ; Standaert 1995, 58.

Chine. Ruggieri eut des ennuis de santé en Europe et ne retourna plus en Chine. Ricci demeurera à Zhaoqing jusqu'en 1589, car ses amis ne purent le protéger quand un nouveau gouverneur général arriva. Dans les années suivantes, Ricci s'établit à Shaozhou 韶州, Nanchang 南昌 et Nankin, pour construire de nouvelles résidences jésuites en Chine, et commencer à réécrire le catéchisme en chinois de Ruggieri, sous le titre de *Tianzhu shiyi* 天主實義 (Vraie Idée de Dieu)[82].

Figure 2. L'inscription de la résidence et la chapelle jésuite à Zhaoqing, 1584
Source : ARSI Jap-Sin., 9, ff. 263–264, cf. App 2010, 21.

Après plusieurs tentatives au sud, Ricci fut autorisé par l'empereur des Ming à venir à Pékin en 1601. Sa première résidence à Pékin fut le Huitongguan 會同館, proposée par le ministre des rites aux envoyés étrangers dans le cadre du système des tributs (chaogong 朝貢) des Ming[83]. Ensuite, Ricci s'efforça de quitter le Huitongguan, et il loua des maisons et déménagea à plusieurs reprises pendant ces premières années[84]. En 1604, la mission chinoise cessa d'être

[82] Pour l'analyse de *Tianzhu shiyi*, voir Meynard 2014. L'exposition générale de Matteo Ricci sur site-web, voir Michel Masson et François Hominal, *Matteo Ricci : l'intermédiaire culturel le plus éminent de tous les temps entre la Chine et l'Occident*.
[83] Song Liming 2011, 160.
[84] Ricci n'aime pas les règlements dans cette résidence « bureaucratique » et « diplomatique », car ce n'est pas un bon endroit pour communiquer avec les lettrés au sujet des « vraies idées de Dieu ».

subordonnée à la Province jésuite du Japon et devint indépendante. En 1605, Ricci parvint à acheter une maison près de la porte Xuanwumen 宣武門, où il construisit la première chapelle de Pékin, le Nantang[85] ou « le collège portugais ». La nouvelle résidence ouvrit le 27 août, Ricci commença à recevoir des visiteurs venant de tout le pays qui avaient lu certaines de ses publications et étaient impatients de le rencontrer en personne[86].

Le 10 juin 1601, Ricci baptisa ses deux premiers convertis à Pékin. Tous deux étaient originaires de familles roturières. Parmi les autres convertis dans les années suivantes, se trouvaient plusieurs lettrés fonctionnaires, deux fils de médecin à la Cour, et le mari d'une sœur de l'impératrice. En mai 1605, Ricci notait qu'il y avait plus de cent convertis dans la capitale, « même si tous ces adultes ne pouvaient pas assister aux services, on pouvait conjecturer que, soixante ou soixante-dix parmi eux venaient à la chapelle les dimanches et les jours de fête ». Le nombre de convertis augmenta rapidement au cours des cinq dernières années de la vie de Ricci. En août 1608, il indiquait qu'il y avait 2,000 chrétiens à Pékin. Ainsi, 1,900 personnes avaient été baptisées, dont la plupart étaient des lettrés[87]. En 1609, à côté du Nantang se trouvait une chapelle Notre Dame, où dans le cadre de la première congrégation laïque de Pékin, se tenaient deux fois l'an les congrégations de femmes pour une durée de près d'un mois, et, une fois par mois, la congrégation de l'Annonciade pour les hommes. La création de confréries fut un tournant symbolique pour les chrétientés pékinoises[88].

En 1610, l'année même de la mort de Ricci, sa nouvelle église était en construction. Ricci mourait le 11 mai, sans avoir vu son église finie. Le 1er novembre 1611, l'enterrement, présidé par Nicholas Longobardi (1559-1654), avait lieu à Zhalan 栅欄[89], dans l'ouest de Pékin, constitué de 38 maisons et d'une terre de 20 mu et qui avait fait l'objet d'un don gracieux de l'empereur[90]. A Zhalan on organisa trois chapelles : une chapelle publique, sous le vocable du Sauveur, dont l'image avait été peinte probablement par le frère Emmanuel Pereira, et installée dans la plus grande salle autrefois transformée du temple ; une chapelle domestique, sous le titre de Sainte Marie Majeure, et la petite chapelle funéraire : « *Proeter aedem publicam atque sacellulum funebre, privatam Deiparae aram Patres alio in loco opportuno ex voto erexere* ». Pendant

[85] Le nom original de cette paroisse est Xitang, quand Pedrini C.M. bâtit l'église de la Propagande en 1723 qui reçut, à cause de sa situation, le nom d'église de l'ouest (Xitang), l'ancien Xitang prit alors le nom de Nantang, église du sud.
[86] Song Liming 2011, 181.
[87] *Fonti Ricciane*, 259 ; Witek 2005, 97.
[88] Rochemonteix 1915, xvii ; Dehergne 1953, 327 ; Gail King 1998, 49-51 ; Witek 2005, 98.
[89] Cette pièce de terre est aujourd'hui, le Collège Administratif de Pékin.
[90] « 阜成門外二里溝寺, 房三十八間, 地基二十畝», dans « 欽賜大西洋陪臣葬地居舍記 », l'épigraphe écrite dans la stèle de Ricci, par le préfet Wang Yinglin de Shuntian, in *Xichao chongzhen ji*, Bnf chinois 1322, juan 2, 9-11.

la persécution de Nankin de 1616 à 1622 et l'exil des Pères, Paul Xu Guangqi eut soin de confier la garde de l'église et du cimetière à un chrétien fidèle, et les deux frères chinois demeurèrent à Zhalan[91].

1.4 Schall et l'église du Nantang

En 1636, Nicholas Longobardi, Johann Adam Schall von Bell (1591-1666) et Giacomo Rho (1593-1638) occupèrent la résidence du Nantang (église du sud). A Pékin et ses environs, il y avait 490 nouveaux convertis, parmi eux plusieurs lettrés, eunuques instruits et autres personnes de familles des fonctionnaires. La communauté chrétienne était très active avec de nombreuses confessions et communions les dimanches et jours de fête. Par ailleurs, les femmes tenaient avec un même dévouement leurs propres oratoires. En fait, même pendant la période chaotique de la transition dynastique, la communauté chrétienne a vu un développement sans précédent, grâce à l'estime du nouvel empereur mandchou Shunzhi pour Schall. Rendant visite à Schall à la résidence des jésuites, l'empereur Shunzhi développa une relation qui a conduit à sa vocation de « mafa »[92]. Schall fut nommé directeur du Bureau impérial de l'astronomie, par un décret de 1645. A l'occasion de l'anniversaire de ses soixante-dix ans, il reçut les félicitations de la part de nombre de fonctionnaires en gage d'appréciation. Ce que les jésuites faisais était d'encourager les lettrés chrétiens dans la capitale à effectuer des services chrétiens chez leurs voisins, à consolider un réseau entre eux pour améliorer la réputation de la communauté dans la ville et donc dans toute la Chine[93].

En 1650, Schall obtint un décret élogieux et le don d'un terrain pour agrandir sa résidence, ainsi qu'une somme de 10 000 taëls pour construire la première église de Pékin, sous le nom de l'Immaculée Conception. A l'occasion de la bénédiction solennelle de cette église en 1652, l'empereur accorda à Schall une inscription « *Qinchong tiandao* 欽崇天道 » (Admirer et adorer la Voie du Ciel) qui fut gravée sur une stèle en marbre placée dans la cour de l'église. En 1657, l'empereur Shunzhi donna une autre inscription «*Tongxuan jiajing* 通玄佳境 » (Un lieu propice

[91] Bornet 1945, 3. Pour une étude sur Zhalan, voir Planchet 1928.
[92] « Mafa » en mandchou, est le grand-père, le sens ici plutôt comme le maître, qui indique le relation privée entre Schall et Shunzhi, voir aussi Standaert 2008, 71.
[93] Rochemonteix 1915, xxiii ; Witek 2005, 98-99.

à la maîtrise de la vérité)[94], et une stèle rédigée en mandchou et en chinois placée à côté de la porte de l'église[95]. L'emprise de l'église mesurait 80 pieds (environs 26 mètres) de longueur et 45 pieds de largeur (14 m 60). L'église était en forme de croix. Le faîte s'élevait à plus de 30 coudées (de 15 à 20 mètres) ; sa masse, dominait de beaucoup le voisinage, « attirant de partout les regards ». Dans l'édifice, il y avait cinq autels. « Le sacrifice de la messe est servi par des élèves qui s'appliquent dans leurs études au Bureau de l'astronomie. Les fêtes habituelles de la dévotion chrétienne sont célébrées à la manière de l'Europe : aux processions du Saint Sacrement, lorsque l'on porte l'Eucharistie selon l'usage, on l'abrite sous un pavillon en étoffe de grand prix, brodée d'or et de soie, qui a été donnée par un des princes pour cet usage »[96].

Quelques années plus tard, une faveur impériale était rendue à Ferdinand Verbiest, le successeur du Schall : Kangxi écrivit l'inscription *Jingtian* 敬天 (honorez le Ciel) et *Wanyou zhenyuan* 萬有真源 (au vrai principe de toutes choses) dans cette église. Vers 1681, « pour attirer plus facilement à notre église et ouvrir une voie plus large à la propagation du christianisme, nous avons ajouté à dessein à droite et à gauche de l'église deux tours construites selon toutes les règles de l'art dans le style européen, dans l'une se trouve une grande horloge avec deux cloches assez fortes ... Parmi les princes, les grands et les mandarins dont la famille habite Pékin, et qui journellement sont envoyés comme gouverneurs dans les provinces, il n'y en a pas un qui à cette occasion ou dans une occasion semblable ne prenne une haute idée de la religion chrétienne »[97].

---

[94] Le titre a été changé en « *Tongwei jiajing* 通微佳境 » à fin de respecter le tabou du nom du Kangxi (Xuanye).
[95] 御製天主堂碑 Tianzhu tangbei (han i araha tiyan ju tang ni bei bithe), pour une analyse approfondie de cette stèle impériale, voir Chu Pingyi 2004. La traduction de la stèle en français par Grootaers, voir Bornet 1945, 47-61 ; Grootaers 1950.
[96] Schall, *Relation historique*, 324-332, édit. Bernard, cf. Bornet 1945, 5-8.
[97] Bornet 1945, 10-12.

Figure 3. L'extérieur du Nantang, anonyme, 1776, dessin sur papier en encre chinoise
Source : Microfiche, *Arquivo Historico Ultramarino in Lisbon* (AHU). Cart. Ms-xi.cm 759

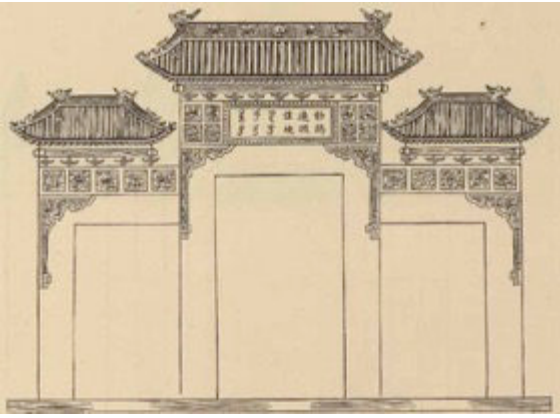


Figure 4. Arc de triomphe 1 « 敕賜通微佳境 »
(Un lieu propice à la maîtrise de la vérité)
Source : Favier 1897, 161-162.

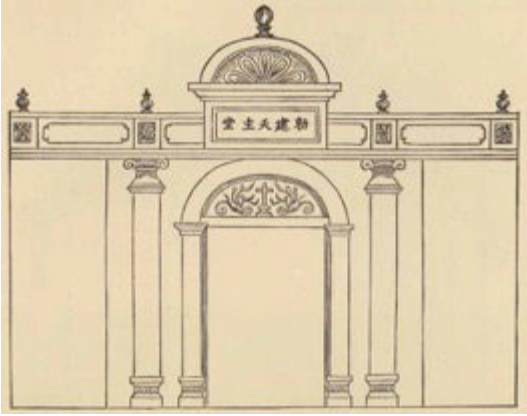


Figure 5. Arc de triomphe 2 « 敕建天主堂 »
(L'église construite par ordre impérial)

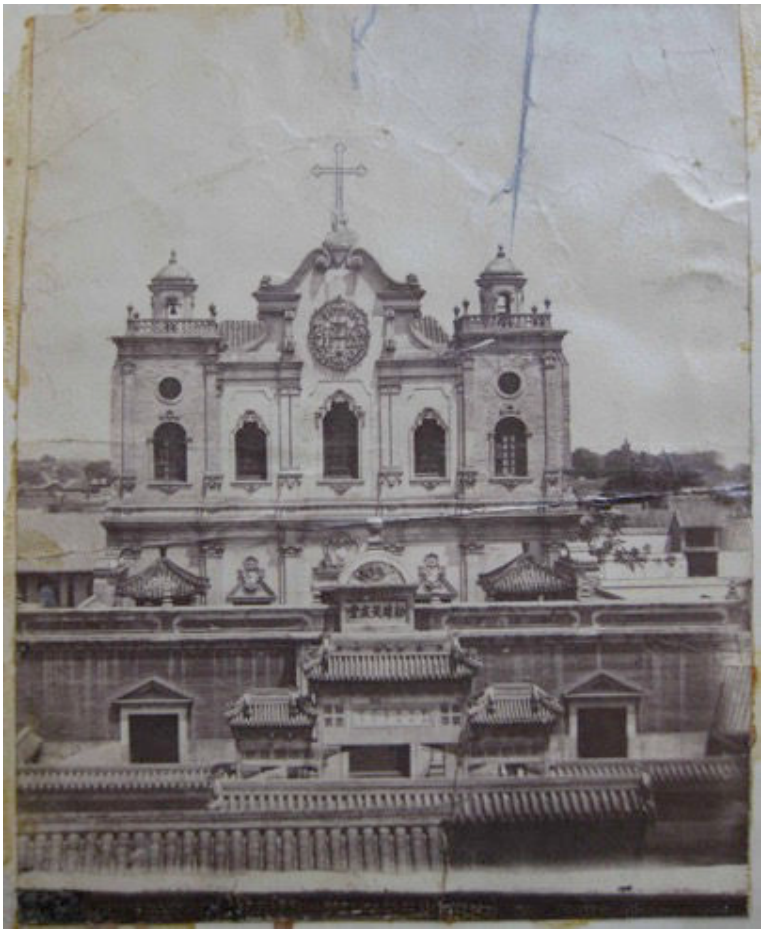


Figure 6. Nantang, église de l'Immaculée Conception, ancienne cathédrale (1650)
Source : ACM, *Photos Pékin*.

1.5 Deuxième église à Pékin : Dongtang

Dongtang (église de l'est) est la seconde résidence des jésuites portugais à Pékin, près du Palais. Elle remonte aux Pères Louis Buglio (1606-1682) et Gabriel de Magalhaens (1610-1677). Ces deux missionnaires avaient été pris au Sichuan par les armées Tartares des Qing en 1647, après la défaite du rebelle Zhang Xianzhong (張獻忠, 1606-1647), et amenés à Pékin dans les premiers mois de 1648. Le personnel du Dongtang ne se composera habituellement que de deux ou trois missionnaires, ce n'était pas un collège, mais plutôt une annexe du Nantang[98]. En 1700, y logeaient les PP. Antoine Thomas, vice-provincial, et le P. Jean Régis, avec deux frères, Joseph

[98] Verhaeren 1949, xiv.

Baudino et Bernard Rhodes, pharmaciens[99].

Après sept ans de détention au Bureau des affaires frontalières (Lifanyuan), en 1655, Shunzhi libéra Buglio et Magalhaens et leur fit don d'« une maison avec des revenus », de l'argent pour leurs vêtements et la permission de bâtir une église. Elle fut nommée Dongtang. Madame Justa Zhao et un bureaucrate de la famille impériale en prirent en charge les frais. Quatre ans après la donation de la maison, donc en 1659, douze ans après la construction de l'église de Schall, les deux missionnaires avaient élevé leur église. Du Dongtang, Buglio faisait de temps en temps des excursions dans les chrétientés peu éloignées de la ville ; il y en avait alors sept principales dans les préfectures de Zhengdingfu 正定府, deux à Baodingfu 保定府, une à Hejianfu 河間府, et une autre dans les montagnes. Ils avaient aussi 14 stations dans les villes murées, dont plusieurs possédaient une église, sans compter celles qui étaient dans les bourgs et les villages. Pendant tout le temps qu'il passa à Pékin, il recevait de fréquentes visites des mandarins, « qui aimaient ses talent variés, joints à une profonde modestie, et à une conversation intéressante sur toute espèce de sujet »[100].

Après la mort de Shunzhi en 1661, au commencement de la régence, quelques valets avaient accusé faussement Magalhaens d'avoir donné des présents à un mandarin privé de sa charge. Yang Guangxian (楊光先, 1597-1669), Chinois musulman, chargé du Bureau impérial de l'astronomie, poursuivit Schall suite à une grande dispute du gouvernement sur comment calculer le calendrier. Yang accumula les griefs contre le christianisme et obtient, en 1665, la proscription de tous les missionnaires étrangers. La plupart sont emmenés à Canton où une vingtaine d'entre eux se trouvent sous le même toit pendant deux ans. Pendant la persécution, qui atteignit tous les missionnaires, Magalhaens fut pris avec les autres Pères de Pékin[101]. Après le départ de tous les missionnaires pour l'exil à Canton, les quatre missionnaires restés à Pékin : Schall, Verbiest, Buglio et Magalhaens, eurent défense de rassembler les fidèles et de dire la messe. Buglio mit à profit tous ses loisirs pour composer ses grands ouvrages chinois. Il enseignait en outre à des peintres chinois la méthode de dessin et de peinture d'objets européens rapportés à la cour. Verbiest rapporte, dans son *Astronomia Europea*, qu'il donna à Kangxi trois tableaux, où toutes les règles de la perspective étaient parfaitement observées ; il en exposa ensuite trois copies dans le jardin de la résidence. Magalhaens ne s'occupa plus que des fonctions ordinaires d'un

[99] Dehergne 1953, 327.
[100] Bornet 1937, 99 ; 1945, 62. Pfister 1932, 230-239 ; 253.
[101] Yang Guangxian, auteur de *Budeyi*, un pamphlet « antichrétien » en 1659. Sur le procès entre Yang Guangxian et les jésuites, sur le disputes du calendrier musulman et chrétien au Bureau de l'astronomie, et la conférence des missionnaires exilés à Canton, voir Duteil 1994, 253 ; Witek 2011, 130-144 ; Huang Yinong 2006.

missionnaire, qu'il alternait avec des inventions ingénieuses pour le jeune empereur Kangxi, travaillant comme un simple ouvrier, « afin que la faveur du prince servit à raffermir et à augmenter la foi, ce qui était son but unique ». Dans cette situation, en 1663, 500 adultes furent baptisés à Pékin, et plus de 1,000 dans la province ; l'année suivante, déjà 700 étaient inscrits, et Buglio affirme « qu'on aurait dépassé le chiffre de 2,000 baptêmes, si la persécution ne fût venue interrompre leurs travaux »[102].

Figure 7. Dongtang, église Saint Joseph

Source: ACM, *Photos Pékin*.

[102] Pfister 1932, 237-239 ; 253.

Chapitre 2 - Une paroisse à la Cité impériale

La troisième église construite à Pékin fut celle des jésuites français, bâtie comme leur résidence, grâce à un privilège tout spécial, dans l'enceinte même de la Cité impériale. Résidence et église furent vite désignées sous le nom de Beitang, à cause de leur position par rapport à la résidence et à l'église du Nantang. La mission française de Chine a pris naissance sous cette triple inspiration : la propagation de l'Évangile, l'avancement des sciences, l'influence de la France[103]. Selon Mgr. Louis-Gabriel Delaplace (田嘉璧 1820-1884)[104], le vicaire apostolique de Pékin (1870-1884), Beitang a toujours été le représentant, le bouclier, la sauvegarde des intérêts religieux de la Chine : « il est, si la comparaison est permise, il est aux missions du Céleste Empire ce que le Vatican est à la catholicité, qu'on touche au Beitang et toutes les églises de Chine en ressentiront le contrecoup. En même temps qu'il atteste et garantit la liberté religieuse, le Beitang, debout à l'entrée du Palais Impérial, proclame aussi l'influence française. C'est pourquoi il porte ombrage à tels mandarins, et est regardé du mauvais œil de la jalousie par tel voisins de la France. Lord Macartney n'avait-il pas dans ses instructions d'obtenir pour l'Angleterre un établissement pareil à Pékin ? Il n'a rien obtenu du tout... La question du Beitang ne concerne pas les seuls missionnaires de Pékin ; mais que toutes les missions de la Chine, que la France, que toute l'église catholique y est sont intéressées »[105].

La mission française de Pékin doit son origine, pour une part à la curiosité scientifique de la marine française et pour une part au désir apostolique de Ferdinand Verbiest (1623-1688), mathématicien de Kangxi. Nommé vice-provincial en 1676, il communiqua à toute la mission son zèle et son incomparable activité. Malgré son affection pour le Portugal, et sa reconnaissance pour les services qu'il avait rendus aux missions de Chine, Verbiest avait compris que son *patronage* exclusif n'était plus suffisant ; et il s'entremit activement pour faciliter l'établissement de la mission française à Pékin[106]. En 1671, après les missionnaires catholiques exilés depuis de

---

[103] Bornet 1945, 70 ; Rochemonteix 1915, xxxi.

[104] Louis-Gabriel Delaplace C.M., né à Auxerre, Yonne, le 21 janvier 1820 ; reçu au séminaire lazariste à Paris le 9 août 1842 ; il y fut ordonné prêtre le 11 juin 1843 ; y fit les vœux le 10 août 1844 ; arrivé à Macao le 13 mars 1846. Missionnaire au Henan 河南. Élu évêque d'Andrinople et vicaire apostolique du Jiangxi 江西 le 27 février 1852; sacré à Luyi 鹿邑 du Henan, le 25 juillet 1852. Transféré au Zhejiang le 12 juin 1854, et à Pékin, le 21 janvier 1870. Décédé à Pékin le 24 mai 1884. Sépulture à Zhengfusi, le cimetière de la mission française à Pékin. Brandt 1936, 51-52.

[105] AAE MD Chine 12, folio 362-364, Delaplace, 9 février 1875, « 1875 Note sur l'établissement français de Pékin, dit Pétang ».

[106] Verbiest, dans ses entretiens avec Kangxi, comme Schall avec Shunzhi, tout en cultivant l'esprit du monarque, songeait encore

longues années à Canton, les ouvriers manquaient pour la mission de la Chine. Verbiest adressa une lettre à Louis XIV. A ce moment là, on se préoccupait beaucoup à Paris de l'avancement des sciences géographiques, rendu essentiel par les voyages de plus en plus nombreux des marins du roi. On avait déjà envoyé des savants dans tous les ports de la méditerranée, du Nord et des Antilles. On cherchait qui charger de l'Extrême-Orient, quand la lettre du Verbiest suggéra l'idée de s'adresser aux jésuites. Le Père de la Chaise (1624-1709), confesseur du roi fut chargé d'arranger l'affaire et le P. Jean de Fontaney (1643-1710), professeur de mathématiques au Collège Louis-le-Grand, connu déjà par un planisphère en six feuilles publié en 1674 et par des observations sur la comète en 1681 et sur l'éclipse de lune en 1678 fut convoqué par Jean-Baptiste Colbert (1619-1683), ministre de la Marine. Le Père fut reçu par le ministre, et par le premier directeur général de l'Observatoire de Paris Giovanni Domenico Cassini (1625-1712)[107].

2.1 Beitang : une chapelle dans la Cité impériale

Fontaney donne pour origine de la fondation de la mission de Pékin, l'entretien qu'il eut avec Colbert à une date se situant entre 1681 et 1683 : « les sciences, mon Père, ne méritent pas que vous preniez la peine de passer les mers, et de vous réduire à vivre dans un autre monde éloigné de votre patrie et de vos amis. Mais comme le désir de convertir les infidèles et de gagner des âmes à Jésus-Christ porte souvent vos Pères à entreprendre de pareils voyages, je souhaiterais qu'ils se servissent de l'occasion, et que, dans le temps où ils ne sont pas si occupés à la prédication de l'Évangile, ils fissent sur les lieux quantité d'observations qui nous manquent pour la perfection des sciences et des arts »[108]. Ce fut là un programme fidèlement exécuté. La mort de Colbert retarda quelque peu sa réalisation, mais le projet fut repris par le marquis de Louvois et mené à bien[109].

Six jésuites furent choisis pour aller en Chine, alors qu'ils accompagnaient une ambassade que le roi avait envoyée au Siam. Quatre autres devaient tenter la route par terre[110]. L'équipe qui

---

davantage à lui inspirer de l'amour pour la vertu et pour la religion.

[107] Sur « l'orientalisme baroque » de la Cour du Louis XIV durant le deuxième moitie du XVIIe siècle, voir Dew 2009.

[108] LEC III, 82-83, Fontaney. En fait, on ne peut pas préciser la date exacte des préparatifs pour l'envoi des Académiciens en Chine, voir John Witek 1982, 24, note 29. Sur le projet de Colbert, voir aussi Landry-Deron 2001.

[109] Hugon 1926, RHM, 40-41.

[110] De ces quatre, deux seulement nous sont connus, Philippe Avril qui ne put dépasser Astrakhan et revint en Europe par Moscou et Dantzig et Villotte qui s'arrêta à Ispahan où il travailla 12 ans. Hugon 1926, 42.

prenait la route de Chine par le Siam fut seule à aboutir : Fontaney, celui-là même qui avait eu les premiers pourparlers avec Colbert, avait 42 ans ; Joachim Bouvet, un mathématicien de 29 ans ; Louis le Comte, 30 ans ; Gerbillon, 31 ans, qui succédera à Fontaney comme Supérieur de la mission ; de Visdelou, 29 ans, qui deviendra vicaire apostolique du Guizhou et qui, tenu à l'écart par les suspicions des portugais de Macao, ira mourir à Pondichéry après 28 ans d'une humble retraite. Le sixième était Tachard qui resta au Siam et n'appartint jamais à la mission de Pékin[111]. Avant leur départ, les missionnaires furent officiellement reçus à l'Académie des sciences, et après un pèlerinage à la Chapelle des Martyrs de Montmartre, où saint Ignace et saint François-Xavier avaient fait leurs vœux de religion, ils s'embarquèrent à Brest le 3 mars 1685, sur le bâtiment qui emmenait M. de Chaumont, ambassadeur au Siam, avec les instruments de mathématiques nécessaires pour faire leurs observations. Après des escales au Cap et à Batavia, ils arrivèrent à Bangkok en septembre 1685 et purent y observer une éclipse totale de lune, après une navigation « fort heureuse »[112].

Ce fut au mois de juillet de l'année 1686 qu'ils partirent de Siam pour aller en Chine. Il y avait en rade plusieurs vaisseaux, dont les uns allaient à Macao, les autres à Canton et en d'autres ports de cet empire. Le typhon rejeta les missionnaires sur la côte du Cambodge, ils revinrent au Siam et n'en repartirent que le 19 juin 1687. Un obstacle plus difficile fut l'hostilité du Portugal, maître de Macao, défiant à l'égard de ces « étrangers ». Ils jugèrent prudent d'éviter l'obstacle et ils allèrent débarquer plusieurs centaines de milles plus au nord à Ningbo 寧波. Il y eut bien encore quelques difficultés avec le Vice-roi de Nankin, mais grâce à l'intervention de Verbiest, elles furent aplanies, et les missionnaires, après une réception triomphale de la part des chrétiens de Hangzhou 杭州, partirent pour Pékin, en barque, portant au-devant d'eux de grandes pancartes où était écrit en caractères chinois leur titre officiel : « Docteurs de la loi céleste, appelés à la Cour »[113]. Les missionnaires arrivèrent à Pékin dix jours après la mort de Verbiest, le 7 février 1688. Le 26 mars, ils furent reçus par Kangxi. L'empereur les aurait volontiers gardés tous les cinq à Pékin. Thomas Pereira, jésuite portugais, alors supérieur, obtint un arrangement pour l'hébergement avec Antoine Thomas, dans la résidence du Dongtang[114].

---

[111] Joachim Bouvet, né le 18 juillet 1656, s'était présenté au noviciat le 9 octobre 1678 ; Louis le Comte, né le 10 octobre 1655, à Bordeaux, s'était fait jésuite à l'âge de 16 ans ; Jean-François Gerbillon, né à Verdun le 11 juin 1654, avait été reçu au noviciat de Nancy le 6 octobre 1670 ; Claude de Visdelou, né en Bretagne, le 11 mars 1656, s'était donné à Dieu le 5 septembre 1673, au noviciat de Paris ; Tachard, bien que désigné, ne parvint pas en Chine. Rochemonteix 1915, xxxiii.
[112] LEC III, 84-85, Fontaney ; Rochemonteix 1915, xxxiii.
[113] LEC III, p. 85, Fontaney ; Hugon 1926, 43.
[114] Rochemonteix 1915, xxxiii.

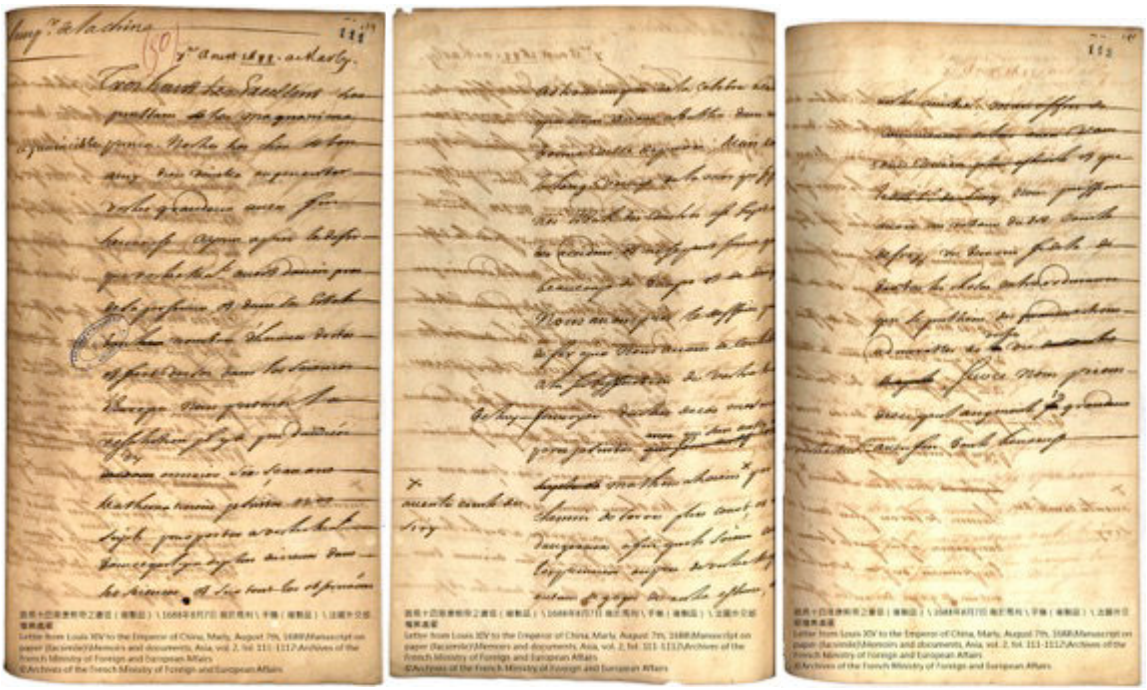


Figure 8. Lettre de Louis XIV à l'Empereur de Chine. Marly, 7 août 1688.

Source : AAE, Mémoires et documents, Asie, vol. 2, fol. 111-112.

En fait, les missionnaires jésuites de Pékin, avaient envisagé d'établir en Asie Centrale des relais sur le chemin de la Chine, jalonnant un itinéraire plus court et plus commode, malgré ses dangers, que la voie maritime contournant le cap de Bonne-Espérance[115]. Ils avaient également en vue l'établissement de nouveaux centres missionnaires sur le chemin, dans la Tatarie et en Sibérie, et espéraient convertir au catholicisme les peuples musulmans, ou tatars et ouzbeks. Les propositions des jésuites reçurent l'assentiment de Louis XIV et des supérieurs jésuites de Paris. Après plusieurs échecs des jésuites d'essayer de traverser la Tartarie et la Sibérie, le 7 août 1688, Louis XIV fit expédier des lettres destinées aux rois de Perse, des Ouzbeks et à l'empereur de Chine. Il proposait d'envoyer la deuxième mission jésuite à la Cour des Qing, et d'établir des communications entre Pékin et Paris, par le pays des Ouzbeks et le Tibet. Mais les autorités russes lui refusèrent le passage vers la Perse, et par conséquence, la lettre n'arriva pas à la Cour des Qing[116].

Il fut convenu que Bouvet et Gerbillon resteraient au service du prince, et que Fontaney, supérieur du petit groupe des religieux français, de Visdelou et Le Comte iraient prêcher dans les provinces. Fontaney partit alors pour Nankin, où il comptait fixer son centre de rayonnement. Il

[115] C'est Verbiest, en 1676, fut interprète de l'ambassade russe, et conçut le premier, le projet d'ouvrir une nouvelle route vers la Chine, mais qui ne put se réaliser. Pfister 1932, 345-350.

[116] Pour les détails des tentatives et échecs du passage, et les discussions des lettres Louis XIV, voir Arthur Beylerian 1968.

eut peu de temps après plusieurs occasions de rendre visite à l'empereur, qui faisait une tournée dans le Sud. Il eut aussi alors beaucoup de difficultés avec les portugais, ceux-ci n'avaient rien trouvé de mieux que de leur couper les vivres, de sorte que Fontaney dût non seulement aller à plusieurs reprises à Canton, mais encore envoyer en France Le Comte. Fontaney se trouvait précisément à Canton et s'apprêtait à y établir une résidence, quand il fut mandé d'urgence à Pékin par l'empereur. Bouvet fut bientôt occupé à traduire des livres sur la géométrie, la philosophie et la médecine occidentale. Gerbillon a accompagné Pereira à Nerchinsk en 1689, où les deux ont été les interprètes et les négociateurs du premier traité, signé par l'empire Qing avec une nation occidentale[117]. Les représentants du tsar russe et l'empereur Qing se sont réunis dans la petite ville de garnison de Nerchinsk en Sibérie orientale, pour négocier un traité définissant les frontières des deux empires et les relations commerciales et diplomatiques entre eux dans le futur. Le traité Kiakhta de 1727 a défini les relations entre la Chine et la Russie jusqu'au milieu du XIXe siècle.

Le traité Nerchinsk se démarque dans l'histoire du monde comme une victoire remarquable dans les échanges diplomatiques interculturels. Les intermédiaires ont joué un rôle crucial dans la traduction et, ont aidé à combler un grand écart culturel. Les envoyés des Qing, cependant, après discussion entre eux en mongol, ont insisté sur l'usage du latin, tout en assurant les Russes que les jésuites n'avaient pas pris part à leurs discussions stratégiques. Les jésuites Thomás Pereira et Jean-François Gerbillon ont joué un rôle remarquable de transmission et d'interprétation culturelle au cours des négociations[118]. Le 30 Août, les jésuites ont traduit le traité en latin pour la discussion par les deux parties. Il a fallu une semaine pour clarifier plusieurs points de détail, mais le 6 Septembre, le texte final du traité, écrit en latin, mongol, mandchou, chinois et russe, a été signé, scellé sous serment par les délégués des deux côtés[119].

De 1687 à 1692, de nouvelles attaques sur le christianisme de la part de plusieurs officiels dans la province Zhejiang, en particulier à Hangzhou, déclenchèrent une nouvelle crise pour la mission catholique en Chine. En mars 1687, les jésuites de Pékin reçurent un rapport rédigé par

---

[117] Witek 2011, 150. En 1676, Verbiest avait aidé les Chinois dans leur négociation avec les Russes à Beijing et, contribué à ce que Pereira soit nommé membre de la délégation. L'objectif de Verbiest était de trouver une route terrestre vers la Chine à travers la Sibérie qui remplacerait la route par mer, alors que les Hollandais de plus en plus contrôlaient les voyages des missionnaires et les expéditions des autres nations européennes. Malgré la conclusion réussie des négociations à Nerchinsk, les missionnaires n'ont jamais gagné un accès régulier à cette route, bien que la Russie ait maintenu ses contacts commerciaux et diplomatiques avec la Chine.

[118] Sur la relation entre les deux jésuites, voir Ronnie Hsia 2010, 353-374.

[119] Perdue 2012, 2010, 1998 ; Witek 2011, 149-150 ; Sebes 1961, 103-122. Les membres de la délégation étaient : les Mandchous Songgotu et Tong Guogang 佟國綱, les deux représentants jésuites Gerbillon et Pereira, deux fonctionnaires chinois, et les troupes mandchoues, chinoises et mongoles.

un officiel militaire de Zhejiang affirmant que le christianisme était une des sectes contre laquelle un décret impérial devrait être pris. Les missionnaires firent appel à l'empereur pour éliminer des sections et lui demandèrent d'accorder pleine tolérance au christianisme. L'empereur décida de les supprimer ces sections, mais « ne dit rien à propos de la tolérance au christianisme »[120]. Plus tard, cette même année, à l'occasion d'une tournée au sud des provinces, il visita Hangzhou et appela Prospero Intorcetta (1625-1696) à une audition. Voyant son âge avancé, l'empereur dit à Intorcetta qu'il n'avait pas besoin de suivre la procession impériale, donc qu'il pouvait rester dans sa résidence. Peu de temps après cette faveur impériale, Zhang Pengge 張鵬翮(1649-1725), le gouverneur du Zhejiang et un ami de Yang Guangxian, décidèrent d'appliquer le décret 1669, bannissant le christianisme. Ils ordonnèrent aux officiels locaux de détruire l'église au profit d'un temple[121], de brûler les ex-libris en bois dans la résidence d'Intorcetta, et de dénoncer le christianisme comme hétérodoxie contre l'Etat. Il a fallu plusieurs mois avant que l'empereur n'apprît ce qui était arrivé à Intorcetta grâce à ses confrères de Pékin. Après avoir reçu les délibérations de la bureaucratie impériale, l'empereur déclara alors que les Occidentaux admiraient la civilisation chinoise, avaient aidé dans le calendrier de décision et dans les négociations avec les Russes, et n'avaient commis aucun crime ou causé des problèmes par leur religion, il était donc injuste qu'elle soit interdite[122].

L'édit de « tolérance » du 22 Mars 1692, promulgué dans toutes les provinces, a été un tournant pour l'effort missionnaire en Chine. Avant cela, les missionnaires pouvaient « prêcher leur foi », mais de façon très limitée ; maintenant les Chinois pouvaient accepter cet édit mais sans assurance. En fait, l'empereur Mandchou invente un édit « tolérance » dans un sens très ambigu. Cet édit pouvait être appliqué de façon « flexible » dans l'empire et les missionnaires ne pouvaient rester dans l'empire que comme experts à la Cour. Dans cet édit, l'empereur autorise de brûler de l'encens « *jinxiang gongfeng* », mais sans évangéliser « *chuanjiao* »[123].

La même année, Kangxi tomba malade, Gerbillon et Pereira passaient les nuits au palais par son ordre. Quelques doses de quinquina de Pondichéry eurent raison de sa fièvre et en

---

[120] « Continuer à interdire (d'évangéliser) » (*Renxing jinzhi* 仍行禁止), *Zhengjiao fengbao* 1894, 100. En fait, après les affaires de Yang Guangxian, en 1669, Kangxi a confirmé tolérer les jésuites à Pékin dans leurs églises, mais interdire d'évangéliser toute la capitale et les provinces : « 其天主教，除南懷仁等照常自行外，恐直隸各省或復立堂入教，仍著嚴行曉諭禁止。余依議。欽此», *Zhengjiao fengbao* 1894, 59 ; L'année suivante, en 1670, Kangxi autorise tous les missionnaires à revenir à leurs résidences des provinces, mais interdit encore d'évangéliser dans tout le pays, cf. Zhang Xianqing 2006, 73-74.

[121] Sur le sujet « destructions de lieux de culte » en Chine, voir Kouamé et Goossaert 2006, Goossaert 2009, 2011 ; sur les destructions des églises et ses restaurations après 1860, voir Zhang Xianqing 2015.

[122] Witek 2011, 149-151 ; Zhang Xianqing 2006, 75-79.

[123] « 喇嘛僧道等寺廟尚容人燒香行走，西洋人並無違法之事，反行禁止，似屬不宜。相應將各處天主堂俱照舊存留，凡進香供奉之人，仍許照常行走，不必禁止。» Les discussions récentes sur « la tolérance » en 1692, voir Ma Weihua 2015, Standaert 2012 b ; Zhang Xianqing 2006 ; Chu Pingyi 2004 ; Ronnie Hsia 1999.

reconnaissance il accorda le 4 juillet 1693 la jouissance d'une maison aux missionnaires dans la première enceinte de son palais[124]. Le 12 juillet les jésuites prirent possession de leur maison, mais comme elle n'était pas accommodée à leurs usages, l'empereur ordonna au tribunal des édifices d'y faire toutes les réparations que ils souhaiteraient, et « ce qui fut exécuté sur-le-champ ». Tout était prêt le 19 décembre, et ils en dédièrent la chapelle sous le nom « Rencitang » (仁慈堂 la maison de la bienveillance) « en l'honneur de Jésus-Christ mourant sur la Croix, et le lendemain, écrivent-ils, nous en fîmes l'ouverture avec cérémonie ». « Plusieurs chrétiens s'y rendirent le matin et remercièrent Dieu, de ce qu'il voulait être honoré dans le palais de l'empereur, où jusqu'alors on n'avait offert que des sacrifices impies ». Visdelou fit un discours sur l'obligation de sanctifier les dimanches et les fêtes, et de venir ces jours-là à l'église. Depuis ce temps-là Gerbillon prêcha tous les dimanches, et expliqua aux fidèles les principaux devoirs du chrétien. Ils baptisèrent plusieurs catéchumènes[125].

2.2 L'église du Beitang et l'expansion de sa communauté

Un an après la création de la chapelle, sur une nouvelle demande, Gerbillon, Fontenay et Visdelou obtinrent un nouveau terrain à Canchikou 蠶池口[126], à proximité de la chapelle. Au mois de janvier 1699, l'empereur accorda à Gerbillon la permission d'y bâtir une église. L'empereur fournit même une partie des matériaux, et il « il fit distribuer à chacun cinquante écus d'or, donnant à entendre que cette somme devait y être employée ». Quatre années entières ont été employées à bâtir et à orner cette église, une des plus belles et des plus régulières de tout l'Orient, alors que Gerbillon n'avait que deux mille huit cents livres au commencement des

---

[124] « Il (l'empereur) se fit apporter le plan de toutes les maisons qui lui appartenaient dans la première enceinte de son palais : il choisit la plus grande et la plus commode, c'était celle d'un mandarin qui avait été gouverneur du prince héritier ». Sur la guérison de la fièvre du Kangxi et les affaires entre le médecin chinois et « français », voir le récit du Fontaney au P. de la Chaise, le 15 février 1703, de Ningbo, LEC III, 107-108.

[125] LEC III, 108.

[126] « Canchikou » est l'entrée de la rivière destinée à transférer l'eau de Xishan (la Montagne de l'ouest) vers l'étang du palais. Il s'y trouvait un temple Yunji (雲機廟), qui était l'atelier soierie « zhijin » (織錦) de la dynastie des Ming, mais qui fut abandonné sous les Qing. 蠶池口：迤西有法國天主堂，今移西十庫。案：西人祆祠，錄其最初者以志變始，餘不著。蔡升元紀恩集：移居蠶池養疾恭紀詩：豈特終身去宿痾，移家旗子盡歡歌。平分翠色瀛台柳，依舊清光太液波。深院自驅塵翳少，廣庭偏受月明多。那知天上蓬萊島，長作人間安樂窩。茶餘客話：虞山蔣文肅廷錫，以庶吉士直內廷，賜第西華門蠶池西，御題扁曰揖翠堂。金鰲退食筆記：親蠶殿在萬壽宮西南，有齋宮、具服殿、蠶室、繭館，皆如古制。燕史：欞星門迤西街南，贓罰別庫之門也。門傍東迤南為蠶池。舊聞考：贓罰庫在十庫極北。燕史作欞星門西街南，誤也。蠶池在三座門西街南。案：三座門即明之欞星門。燕史言別庫私當與贓罰庫異地，今蠶池口有門，疑即燕史所稱別庫之門也。明嘉靖九年，議行親蠶禮，初築壇於安定門外，禮部言皇后出郊親蠶不便，世宗召尚書李時與大學士張孚敬，視地仁壽宮側。十年三月乃改築蠶壇於此，事具明史及世宗實錄。「清」朱一新，《京師坊巷志稿》。

fondations[127]. Le nouveau bâtiment de style européen a été achevé, sous le nom de Beitang, église du Nord et de la paroisse « St. Sauveur », unique église dans la Cité impériale. Y habitaient, en 1703, Kilian Stumph (紀理安 1655-1720), sur ordre de l'empereur, Gerbillon, supérieur de la mission française, Bouvet, Pierre Jartoux (杜德美 1669-1720), Dominique Parrenin (巴多明 1665-1741) et Joseph-Antoine Provana (艾若瑟 1662-1720)[128], ainsi que les frères Jacques Brocard (陸伯嘉 1661-1718), Pierre Frapperie (樊繼訓 1664-1703), Charles de Belleville (衛嘉祿 1657-1730, architecte du Beitang et l'église française à Canton) et Jean Paramino (何多敏 1661-1713). Jean Baptiste Régis (雷孝思 1663-1738) et le frère Bernard Rhodes (羅德先 1645-1715, médecin) logeaient au Dongtang avec les Portugais[129].

On entrait d'abord dans une cour large de quarante pieds sur cinquante de long ; elle s'étendait entre deux corps de logis bien proportionnés qui formaient deux grandes salles à la chinoise : l'une servant aux congrégations et à la formation des catéchumènes, l'autre à recevoir les personnes en visite. C'est au bout de cette cour que fut bâtie l'église. Elle mesurait 75 pieds de long, 33 de large et 30 de haut. La dédicace de cette église consacrée au Sauveur des hommes, fut faite en grande solennité le 9 décembre 1703 :

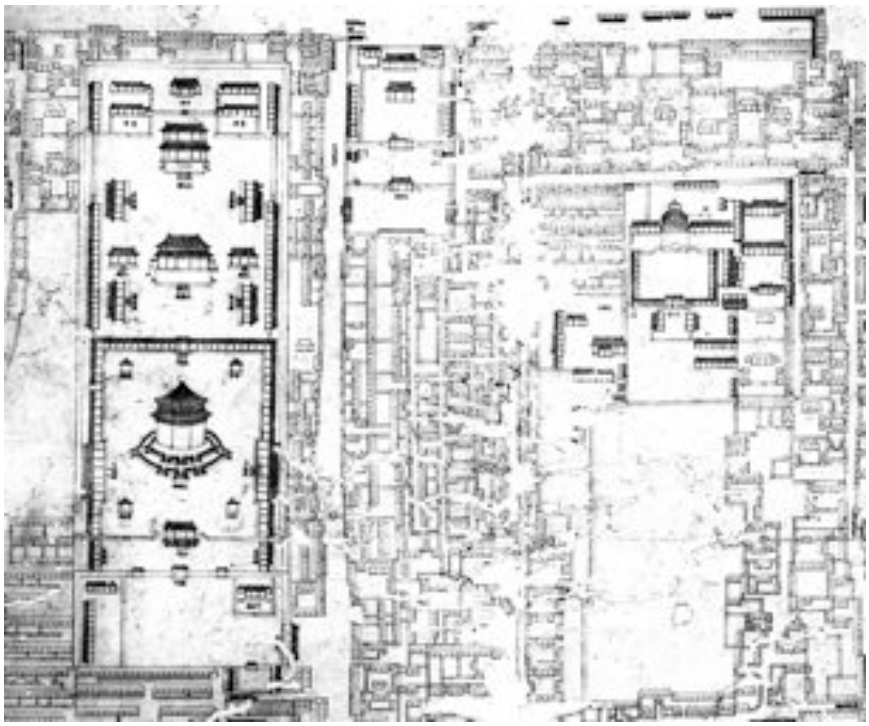
« On choisit un dimanche pour la cérémonie ; le révérend père Grimaldi, visiteur de la Compagnie dans cette partie de l'Orient, accompagné de plusieurs autres missionnaires de différentes nations, vint bénir solennellement la nouvelle église. Douze catéchistes en surplis portaient la croix, les chandeliers, l'encensoir, etc. Deux prêtres avec l'étole et le surplis marchaient à coté de l'officiant ; les autres missionnaires suivaient deux à deux, et ensuite venaient en foule les fidèles que la dévotion avait attirés. La bénédiction achevée, tout le monde se prosterna devant l'autel : les Pères rangés dans le sanctuaire, et tous les chrétiens dans la nef, frappèrent plusieurs fois la terre du front. La messe fut ensuite célébrée avec diacre et sous-diacre par le père Gerbillon, qu'on peut regarder comme le fondateur de cette nouvelle église. Un grand nombre de fidèles y communièrent ; on pria pour le roi très chrétien, notre insigne bienfaiteur, et le père Grimaldi fit à la fin de la messe un discours très touchant. Enfin la fête se termina par le baptême d'un grand nombre de catéchumènes.

La messe se célébra la nuit de Noël avec la même solennité et avec le même concours de fidèles. Si les instruments chinois, qui avaient je ne sais quoi de champêtre, ne m'eussent fait

---

[127] LEC III, 142. Lettre du Jartoux, à Pékin, 20, août 1704.
[128] Une « mission impossible » de Kangxi à Rome, par l'envoyé Provana, durant la controverse des rites chinois, voir Liu Qinghua 2008 ; 2009.
[129] Dehergne 1953, 327-328.

ressouvenir que j'étais dans une mission étrangère, j'aurais cru me trouver dans le cœur de la France, où la religion jouit de toute sa liberté »[130].



Carte 4. Beitang et ses environs, Da Guangming dian (1557-), un temple taoïste sur son coté
Source : 1750, *Qianlong jingcheng quantu.*

L'empereur donna pour le fronton de l'édifice une inscription gravée sur une plaque de marbre, inscription protectrice de l'édifice *Chijian tianzhu tang* 敕建天主堂. L'empereur donna encore d'autres inscriptions, souvent reproduites depuis, à la louange de Dieu et de ses infinies perfections[131]. Sur le côté de l'église, on trouve une verrerie de la Maison Impériale construite par les jésuites de Pékin[132].

[130] LEC III, 143-144.
[131] Favier 1897, 189-190.
[132] La verrerie à la gauche de l'église, voir les plan dans la Carte 4 et la Figure 11 ; 舊有內務府造辦處所屬玻璃廠，今移西華門外。舊聞考 : 蠶池口又西, 為琉璃作, 地名草廠。《京師坊巷志稿》。L'étude sur la verrerie, voir Curtis 2004, 49-58 ; Curtis 2001. On peut trouver le plan de la verrerie aux l'ACM, Paris, 90.1 * 44.5 cm, avec vingt chambres et cinq chambre annexes (房十二間，抱廈五間).

Figure 9. Le décret de Kangxi : « Temple du Seigneur du Ciel, bâti par ordre de l'empereur »

Source : Favier 1897, 189.

Figure 10. Les inscriptions du couplet, « Au vrai Principe de toutes choses »[133]

Source : Favier 1897, 190.

En fait, à la suite de l'« édit de tolérance » de Kangxi en 1692, les communautés catholiques de Chine avaient besoin de plus en plus de missionnaires. Chargé de cadeaux pour Louis XIV, Bouvet avait été envoyé en France par Kangxi en 1693, « pour y chercher des compagnons qui eussent les qualités de la vertu, la science et l'habileté dans les arts ». En l'année 1699, Bouvet avait conduit onze missionnaires de la Rochelle à Canton par l'*Amphitrite,* le premier vaisseau français dont on sait de façon certaine qu'il fit le voyage de la Chine[134]. L'empereur était dans la Tartarie orientale à leur arrivée à Canton ; mais dès que l'empereur fur de retour à Pékin il envoya en poste trois Qinchai 欽差 (envoyé impérial) pour recevoir Bouvet. Ces trois envoyés étaient Visdelou, jésuite français ; Suarez, jésuite portugais ; et un Tartare

[133] Les deux inscriptions des côtés, « Il n'a point eu de commencement, il n'aura point de fin ; il a produit toutes choses dès le commencement ; c'est lui qui gouverne tout et qui est le véritable Seigneur de tout. » ; « Il est infiniment bon, infiniment juste ; il éclaire, il soutient, il règle tout avec une suprême autorité et une souveraine justice. », voir Favier 1897, 168-169.

[134] Sur les détails du voyage, voir Pelliot 1930.

Mantcheou nommé Hencama, chef d'un tribunal de la maison de l'empereur (Zongrenfu 宗人府). En présence du vice-roi, du général de la milice, et de tous les autres mandarins ou officiers généraux de la province (Guangdong), les envoyés dirent que l'empereur avait eu de la joie de savoir que Bouvet étais bien arrivé avec ses compagnons, que l'empereur souhaitait qu'il en conduise cinq chez lui à la cour, et qu'il donnait aux autres une entière liberté d'aller par tout son empire prêcher la loi du Seigneur du ciel[135]. Le 30 novembre 1700, il autorisa l'ouverture officielle de la mission française de Chine, qui reçut un statut indépendant[136]. Dans les années suivantes, plusieurs missionnaires français arrivèrent en Chine en renfort. Des 1701, il y eut 34 jésuites français au total, en Chine, soit 35,4 pour cent de la communauté jésuite. La communauté française, pour la première fois, avait dépassé celle de leurs confrères portugais (30 jésuites de la vice-province)[137].

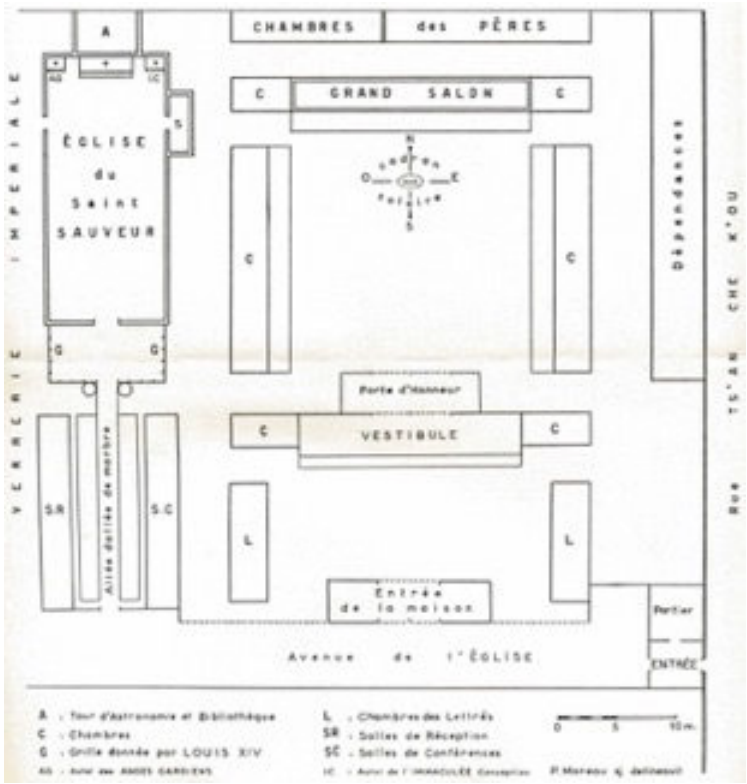


Figure 11. Plan du Beitang, au temps de Kangxi

Source : Dehergne 1973, voir aussi Favier 1897, 188.

[135] LEC III, 17-22, 1699.

[136] Sur les affaires entre la mission de la vice-province portugaise et la mission française dans ce tournant de la mission de Pékin, voir Po-Chia Hsia, « Tomás Pereira, French Jesuits and the Kangxi Emperor », in Luís Filipe Barreto (ed.), *Tomás Pereira, S.I. (1646–1708) : Life, Work and World*. Lisboa: Centro Científico e Cultural de Macau, 353-374 ; Yan Zonglin 2007, 137-141 ; Landry-Deron 2002, 88.

[137] Standaert 1991, SWCRJ, 9.

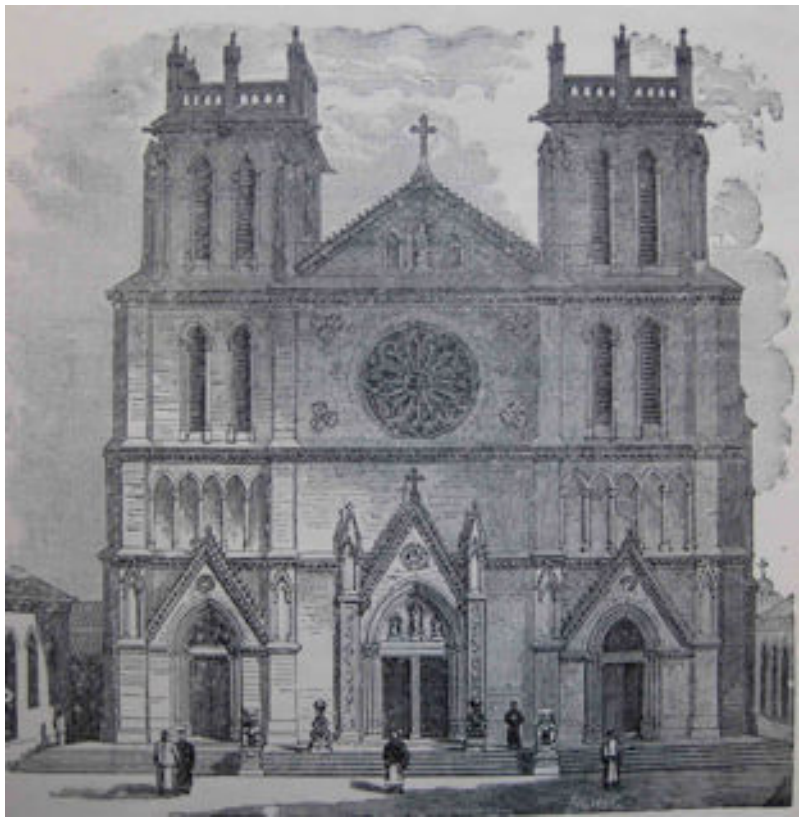


Figure 12. Beitang, église Saint-Sauveur, reconstruite en 1866
Source : ACM, *Photos Pékin*.

2.3 Les premiers lazaristes, le légat pontifical au Beitang

Du point de vue de l'organisation ecclésiastique de la Chine, l'année 1696 est une date cardinale : la Bulle *E. Sublimi Sedis* du 16 octobre consacra définitivement l'existence des Vicariats apostoliques à côté des diocèses du *Padroado*. Cette division subsistera jusqu'en 1856. Il s'en fallut de peu pourtant que l'institution des Vicariats apostoliques ne sombrât avec le décès de leur premier organisateur, Mgr François Pallu M.E.P. (陸方濟 1626–1684), en 1684. Celui-ci, par acte du 27 juillet, trois mois avant sa mort, avait nommé son confrère et confident, Charles Maigrot de Crissey (顏珰, 1652-1730), administrateur des missions de Chine. Innocent XI le vengea de toutes les attaques en le nommant Vicaire apostolique du Fujian le 5 février 1687. En 1690, le Pape nomma les évêques de Nankin et de Pékin, qui vinrent s'ajouter à celui de Macao nommé en 1576. Le 31 juillet 1695 le Pape divisa la Chine en quinze circonscriptions et en

confia six aux Portugais, trois aux Français, deux aux Espagnols et quatre aux Italiens[138].

Dans la première moitié du XVIIe siècle, à la gestion superficielle de ces missions de Chine par les Européens s'ajoutèrent les tensions dues à la multiplication des nations et congrégations en présence. La Sacré Congrégation, dont la fondation répondit aux lacunes du système du patronage, eut à remédier à ce désordre et à maintenir l'unité des missions de Chine. Le pape Clément VIII, voulant en faire une institution permanente, créa en 1600 la Congrégation de la Propagation de la Foi, qu'il dut supprimer en 1604, suite aux pressions exercées par Philippe III d'Espagne, qui voulait défendre son *patronato*. Grégoire XV le concrétisa en 1622 : la bulle *Inscrutablili* (22 juin 1622) confirma l'existence de la Sacrée Congrégation de la Propagande, qui avait pour fonctions de « délimiter les missions, trancher les controverses, contrôler l'enseignement de la foi et la propagation de l'évangile dans toutes les terres de missions ». En 1626, un collège de la Propagande était fondé à Gênes, pour accueillir des candidats aux missions étrangères venant de tous ordres et pour leur offrir une formation spécifique. Le 29 juillet 1658, le pape nomma un vicaire apostolique du Tonkin, un administrateur apostolique du Siam et un administrateur apostolique du sud-ouest de la Chine, en les personnes de François Pallu, Pierre Lambert de la Motte et Ignace Cotolendi. En 1663, Pallu et Lambert de la Motte fondèrent la Société des Missions étrangères de Paris. En 1674, Clément X déclarait la juridiction des vicaires apostoliques indépendante de celle des autres évêques. En 1696 et 1697, Innocent XII interdisait aux évêques des Indes orientales et d'Orient d'exercer des actes juridictionnels dans les territoires confiés aux vicaires apostoliques, achevant de conférer à ces derniers une totale légitimité[139].

La Congrégation de la Mission, fondée en 1625 par Saint Vincent de Paul, a eu deux objectifs principaux : l'instruction des classes pauvres et la formation du clergé. Les lazaristes rejoignirent la Chine à partir du XVIIIe siècle, directement par la Sacrée Congrégation de la Propagande. Deux prêtres, Louis Appiani (畢天祥 1663-1732) et Jean Mullener (穆天尺 1673-1742), un troisème Teodorico Pedrini (德里格 1671-1747), furent les premiers lazaristes de Chine. Ce fut la première période des lazaristes en Chine, qui comprendra les années 1699-1783, avant leur prise de la « Mission française de Pékin » en 1783, en remplacement des jésuites français[140].

Les trois premiers prêtres de la Mission, en arrivant en Chine, se trouvèrent d'emblée mêlés à l'épineuse « controverse des Rites Chinois ». Certains missionnaires voulaient, en vue de

[138] BCP 1947, 33-34.
[139] Anne Weber 2010, 28-35.
[140] Octave 1963, 5, 52 ; Goyaux 1938.

faciliter l'accès à la foi, concilier la morale chrétienne avec des pratiques que d'autres disaient entachées de « superstition ». Cette question, soumise à l'examen du St Siège, conduisit celui-ci à décider l'envoi d'un Visiteur-Légat. Désigné pour cette délicate mission, Mgr Charles-Thomas Maillard de Tournon (多羅 1668-1710) se trouvait rendu à Pékin le 14 décembre 1705. Il séjourna plusieurs mois dans la capitale, eut avec l'empereur plusieurs entretiens, et reprit le chemin du Sud, où il comptait fixer sa résidence. Revenu à Nankin, les circonstances l'engagèrent à formuler la condamnation des rites. Cet acte d'autorité lui attira aussitôt l'indignation de la Cour, qui le fit reléguer à Macao, où il allait expirer, le 8 janvier 1710, après une détention, qui ressemblait fort à un emprisonnement[141].

En 1697, le Pape Innocent XII, après avoir rempli les vides de ces Vicariats-Apostoliques, songea à les fournir en de bons ouvriers et par ses ordres la Sacrée Congrégation de la Propagande prépara une expédition apostolique pour la Chine ; cette expédition se composa de quatre Dominicains, trois Augustins, treize Franciscains réformés, et douze frères mineurs Observantins. Elle y joignit deux prêtres séculiers dont un était M. Donato Mezzafalce de Bitonto, du Royaume de Naples, qui était convicteur dans la maison de Monte-Citorio depuis trois ans ; puis un élève de son collège, saxon de nationalité, Jean Mullener, âgé de 23 ans ; enfin Louis-Antoine Appiani qui était alors âgé de 34 ans. La pensée qui préoccupait la Sacrée Congrégation de la Propagande était d'établir en Chine un séminaire pour y former un clergé indigène. Les qualités qu'elle avait remarquées en Louis-Antoine Appiani pour former les jeunes gens à l'esprit ecclésiastique lui avaient fait concevoir une grande espérance de succès et pour lui fournir le moyen de réaliser cette belle œuvre elle lui donna un pouvoir très-étendu, celui de Vice-Visiteur Apostolique[142].

Le 14 août 1699, Appiani et Mullener arrivèrent à Canton, où ils firent un séjour de deux ans, apprenant la langue chinoise et se formant au ministère apostolique. C'était le moment où la « controverse des Rites » battait son plein, jetant le trouble dans toutes les Chrétientés de Chine. Appiani jugea bien vite qu'au milieu de telles conjonctures, il ne pourrait établir son Séminaire ni à Canton, ni à Macao, ni à Pékin ; mais qu'il devait ajourner la réalisation de son projet, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un endroit retiré qui ne fût pas fréquenté par les Européens. A Canton, il vit Mgr de Lyonne, qui venait d'être nommé Vicaire apostolique du Sichuan et qu'il connaissait déjà. Il lui demanda d'aller travailler provisoirement dans son Vicariat avec son compagnon, en attendant des circonstances plus favorables : « Ils ont une maison dans la ville de Chongqing fu

[141] Hubrecht 1939, xvii. Sur le légat, voir Rouleau 1962.
[142] MCM IV, 11-12.

重慶府 où ils font leur résidence ordinaire, ils y ont une petite église ou oratoire dédié au grand *Empereur du ciel*. ... Cette nouvelle chrétienté est composée de cent personnes environ, toutes très ferventes et très patientes. Ces messieurs les élèvent dans la simplicité et pureté des mœurs des premiers fidèles »[143].

Comme ils manquaient de ressources pour leurs œuvres et pour eux-mêmes, Appiani ayant appris que Mgr de Tournon, Légat du Pape pour traiter la question des « Rites », devait prochainement arriver à Canton, laissa son confrère et alla à Canton demander au Légat quelques secours pour sa mission[144]. Le 2 avril 1705, Mgr de Tournon débarquait à Macao et, de là, gagna Canton où Appiani l'attendait depuis deux mois. La rencontre de Appiani, Piémontais comme lui, causa au Légat un très vif plaisir et, comme il voyait en lui un homme dévoué a la fois à sa personne et à sa mission, déjà expérimenté dans la langue et dans les affaires de Chine, il voulut se l'attacher et lui demanda de l'accompagner comme interprète. C'est ainsi qu'au lieu de regagner sa mission du Sichuan comme il l'escomptait, Appiani suivit l'ambassade jusqu'à Pékin[145].

Le légat, avec sa suite, arriva à la capitale le 4 décembre 1705 et fut reçu au Beitang par les jésuites français. Il y était précédé d'une réputation de rigueur doctrinale, qu'il affichait d'ailleurs, bien loin de donner le change. Son attachement aux directives romaines devait lui attirer bien des tribulations. En effet, au retour de Pékin, peu avant d'atteindre Nankin, Appiani se vit soudain arrêté, sous l'inculpation d'avoir jadis causé des troubles au Sichuan. Un calvaire commençait pour lui : reconduit à Pékin, puis de là au Sichuan, puis à nouveau ramené à Pékin, il fit ce rude voyage avec toutes les privations qu'on réserve à un prisonnier. Ce fut comme une faveur, quand on lui permit de se fixer dans Beitang, la résidence des jésuites français de Pékin, où il resta trois ans, et dont il fut tiré, pour être relégué à Canton, où il arrivait durant l'été de 1710. De son côté, Mgr de Tournon expirait à Macao, le 8 juin de cette même année 1710[146].

Les missionnaires de Canton étaient, à cette date, répartis en sept églises : deux de jésuites (soit français, soit portugais), deux de franciscains espagnols, une de dominicains espagnols, une

---

[143] MCM IV, 59. La circulaire de M. Watel, Supérieur Général lazariste, du 1er janvier 1705.

[144] MCM IV, 119. Lettre de Appiani au ancien supérieur Giordanini, à Canton, 1er février 1705. « J'espère aller à Manille à la rencontre de, Monseigneur le Patriarche (de Tournon) pour recevoir de lui quelque secours, car je suis très pauvre ; j'ai laissé M. Mullener avec très peu d'argent. ... J'ai commencé ma lettre à Chongqing dans la province du Sichuan et je viens la terminer à Canton, à trois mois de distance de cette ville ; mais il m'en a bien fallu six pour arriver jusqu'ici ; je suis parti de notre chrétienté le 19 mai 1704 et je suis arrivé ici le 9 décembre. La raison de ce voyage n'a pas été de m'amuser et de me promener mais bien de chercher des ressources dans notre pauvreté ».

[145] Octave 1963, 54-55.

[146] Hubrecht 1939, xviii-xix. Sur les « missions impossibles » entre Kangxi et Rome, voir Liu Qinghua et Tang Kaijian 2009, Liu Qinghua 2008. Les archives chinoises sur les affaires du légat, voir DASL 1, 10-50.

d'Augustins, une autre enfin des Missions étrangères de Paris. « C'est dans cette église que je suis, disait Appiani, et elle appartient à la Propagande ». Quand, en 1731, les missionnaires relégués à Canton furent obligés de se retirer en hâte à Macao, Appiani, âgé et malade, avait espéré qu'on aurait pitié de son état et qu'on le laisserait dans sa maison. Cette grâce lui fut refusée. Epuisé par le voyage, il mourut, peu de jours après son arrivée à Macao, le 29 août 1732[147]. Comme Appiani son confrère, Mgr Mullener se conforma inviolablement aux décisions du St Siège au sujet des rites chinois, il refusa de déclarer le respecter la politique missionnaire de Ricci (Limadou guiju) et ne demanda le *Piao* « titre de séjour »[148]. Pour cette fidélité, il fut arrêté en 1706, reconduit à Canton. Rendu quelque temps après la liberté, il fut expulsé en 1708, exilé à Macao et se retira, pour un temps, à Batavia. Revenu en secret dans sa mission, Mgr Mullener lui consacra encore trente ans de dévouement ; il mourut en 1742 (17 décembre), plein de travaux et de mérites[149].

2.4 Pedrini et le Xitang

Un mois après la mort du Cardinal de Tournon, un ordre de l'empereur appelait Pedrini à la Cour. Celui-ci dut d'abord aller passer quelques mois à Canton pour y apprendre la langue chinoise. Le 27 novembre 1710, en compagnie de Matteo Ripa (馬國賢 1682-1746) et Fabre-Bonjour (山遙瞻 ca. 1669-1714), prêtres de la Propagande, il entreprit le voyage de Pékin où il arriva le 5 février 1711. Les trois propagandistes furent présentés à Kangxi, qui les reçut très aimablement et assigna à chacun sa fonction. A Pedrini, c'était la musique, aux deux autres la peinture et la cartographie. Cette vie au service de l'empereur n'était pas une sinécure. Ripa écrira plus tard : « L'empereur prétendait être servi par obligation et pour l'honneur qu'on a d'être à son service. Par l'expérience que j'en ai faite pendant les treize ans que je suis resté à la Cour, je puis assurer en toute vérité que, sous ce prince, la vie du missionnaire à son service est si fatigante et si dure, que j'avais coutume de l'appeler « un esclavage doré ». En somme, ces missionnaires employés à la Cour avaient un seul but : s'attacher à gagner l'estime de l'empereur pour en obtenir des grâces de protection à l'égard des missionnaires qui évangélisaient, soit à

[147] Hubrecht 1939, xix-xx. Sur les expulsions des missionnaires à Canton et à Macao pendant la persécution de 1724 à 1732 de règne Yongzheng, voir Tang Kaijian, 2014 ; Dehergne 1973, 351-352.
[148] Sur le *Piao* 票 « titre de séjour », voir Liu Qinghua et Tang Kaijian 2009, 237-242 ; la liste de Piao, voir Dehergne 1973, 348-351 ; la liste de l'église toutes les provinces de Chine et du Piao, voir la manuscrit BNF chinois 1333 et 7046 ; sur le Piao rouge de Kangxi pour chercher son « envoyé spécial » des jésuites à Rome, voir BNF chinois 1335.
[149] L'étude sur Mgr Mullener et la mission du Sichuan, voir Anne Weber 2010; Wei Yu 2009.

Pékin, soit dans les provinces »[150].

Des le début Pedrini s'attacha la faveur de Kangxi qui lui donna plusieurs élèves, parmi lesquels deux de ses fils, pour leur apprendre la musique. Chaque année, à la saison chaude, Pedrini suivait l'empereur à son palais d'été de Je-Hol. Mais c'était l'époque la plus critique de la controverse des rites. La Bulle *Ex illa die* était publiée en 1715. Pour Pedrini, « vrai fils de saint Vincent et vrai missionnaire de la Propagande, il ne s'agissait ni de discuter, ni d'hésiter ». Mais cette conduite ne pouvait manquer d'offusquer ceux qui, partisans des rites, se sentaient appuyés par l'empereur. II était étrange en effet, que celui qui se montrait ouvertement hostile aux rites conservât néanmoins l'affection de l'empereur. D'autre part, certains mandarins de la Cour devenaient très jaloux du crédit de Pedrini auprès de Kangxi. L'un d'eux, Zhao Chang 趙昌[151], mandarin proche des jésuites, dénigra si bien Pedrini devant l'empereur, que celui-ci se tourna subitement contre son musicien favori. Deux ans après, en 1718, l'impératrice-mère vint à mourir. En de telles circonstances, les missionnaires étaient tenus d'aller chaque jour, pendant un temps déterminé, se présenter au palais en signe de deuil. Pedrini brilla par son absence. Le 8 février 1720, qui était le premier jour de l'an chinois, Pedrini encore ne parut pas le matin au palais avec les Européens, pour faire les neuf prosternations d'usage (Jiukou 九叩). L'après-midi, il fut mené en prison[152].

Pedrini était encore son prisonnier quand l'empereur mourut en 1722. L'amnistie proclamée par le nouvel empereur Yongzheng lui fut appliquée le 27 février 1723. Alors Pedrini se retira dans la maison des Propagandistes à Haidian 海甸 à 6 km de la capitale et jouit de la paix durant tout le règne de Yongzheng son ancien élève, qui pourtant n'était pas tendre pour les missionnaires en général, nous l'avons vu plus haut; mais son maître en musique était de ceux qu'il jugeait utiles à Pékin. Pedrini eut toujours ses entrées libres au palais[153].

---

[150] Octave 1963, 68.

[151] Zhao Chang, voir Chen Qingsong 2009.

[152] En fait, Pedrini est une figure très cruciale pour le changement de politique de Kangxi, de tolérance à la persécution. Kangxi n'aime pas les controverses entre missionnaires européens. Les deux raisons pour son emprisonnement : 1. Il joua un rôle négatif pendant sa traduction de décret de Kangxi à Rome en 1714 : « 你寫去的書信，與旨不同。柔草參差，斷然使不得 » ; 2. Il refusa de signer dans le procès-verbal le dialogue entre Kangxi et la deuxième légat pontifical Mezzabarba (les signatures de tous missionnaires participant, dont Mezzabarba, Parrenin et son confrère Ripa) « 德理格乃無知光棍之類小人，昨日不寫名字，甚屬犯中國之罪人。。。大約西洋之叫，不可行於中國，不如不行，諸神平穩，亦無爭競，良法莫過於此 ». Les archives originales, voir Chen Yuan, éd. 1932 ; DASL 1, 34-50.

[153] Octave 1963, 69-70.

Figure 13. Portrait de Pedrini

Source : St Vincent Images.

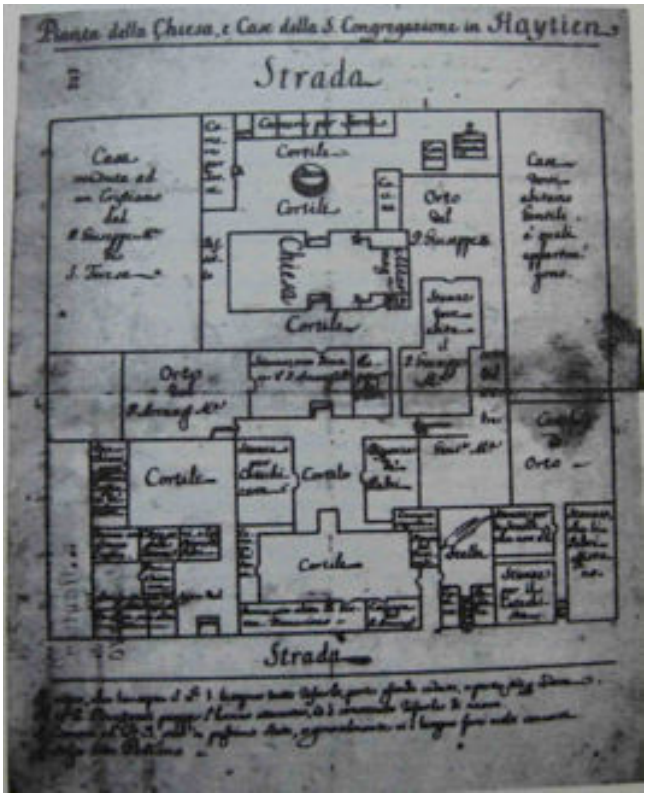


Figure 14. Chapelle de Haidian

Source : APF, SOCP, 1771, v.57, ff.200v. -201r[154]

Les missionnaires dépendants de la Sacré Congrégation n'avaient pas à Pékin de maison qui leur appartienne, ni n'avaient d'église ouverte aux chrétiens de la capitale. Pedrini résolut d'acheter à ses frais une maison qui serait bien à eux, en ville, où il leur serait loisible de prendre soin des chrétiens. Déjà cependant, Ripa avait acquis un petit local, pendant la captivité de Pedrini, mais c'était insuffisant pour le but visé[155]. Du reste, Ripa quittait la Chine et regagnait l'Italie en 1723, en vue d'organiser un séminaire pour la formation des prêtres chinois ; projet qu'il réalisa en 1732 en dirigeant à Naples le Séminaire de la « Sainte-Famille » qui, dans la suite donna un grand nombre de bons missionnaires a la Chine, jusqu'à sa fermeture par le gouvernement italien en 1888. Peu après le départ de Ripa, Pedrini ayant réuni quelques ressources, acheta une grande maison de 70 chambres grandes et petites, et mit tous ses soins à la transformer, à aménager une chapelle. Quant tout fut terminé, il invita tous les prêtres de la Propagande à venir l'habiter. Enfin, s'adressant au Cardinal Préfet de la Propagande, il le pria

[154] Cf. *Emiliano Palladini*, 1995, Napoli.

[155] Sur les tentatives d'achat de terre par Ripa, voir Mémoire de Ripa 1844 ; *Matteo Ripa, Giornale (1705-1724)*, Napoli, 2 vols., 1991, 1996.

d'agréer l'offrande qu'il lui faisait de cette propriété pour le service des missionnaires de la Sacré Congrégation. C'est sur ce terrain que plus tard sera construite l'église du Xitang. Sa propriété n'était pas officiellement reconnue comme église, et ne se désignait pas encore sous le nom de Xitang (plus tard Nantang), étant considérée comme une habitation privée[156].

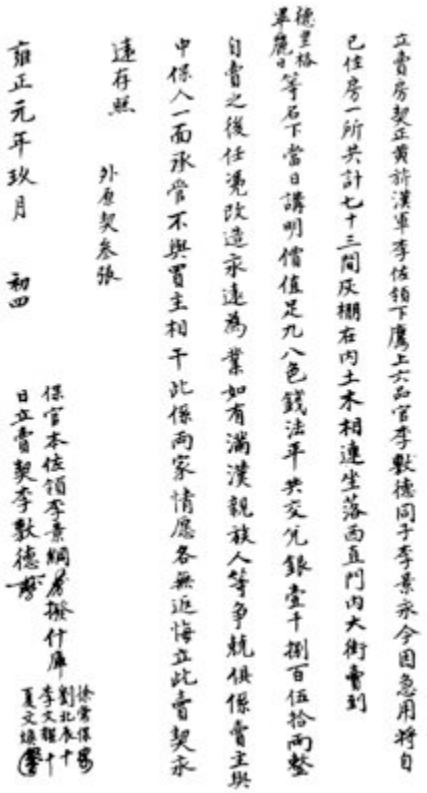


Figure 15. Contrat de terre du Xitang
Source : DASL 3, 942[157].

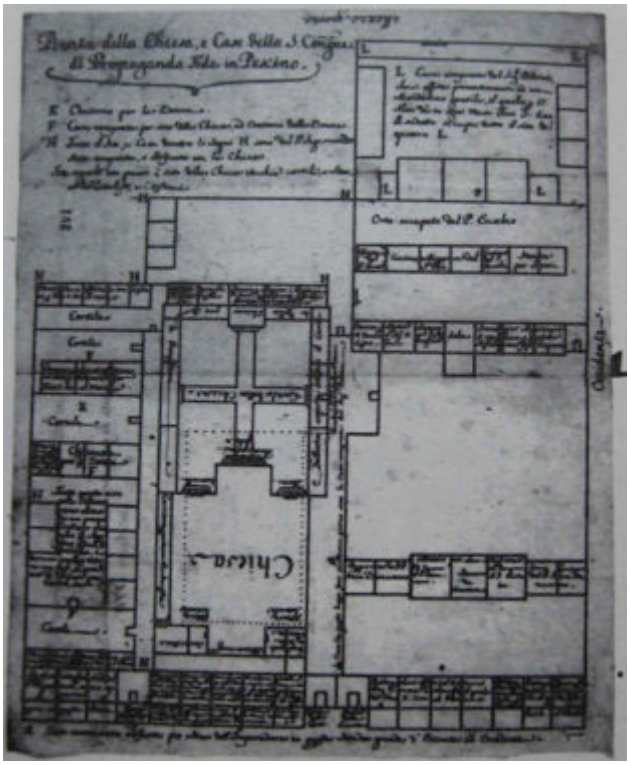


Figure 16. Plan du Xitang
Source : APF, SOCP, 1771, vol.77, ff.200v-201r[158].

Pour les autres paroisses des environs de Pékin : l'annuelle de 1697 compte déjà 50 familles chrétiennes dans la préfecture de Xuanhua 宣化府[159]. Elle donnera bientôt deux jésuites chinois : les PP. Jean-Etienne Gao, né en 1705, et Paul Liu, né en 1717 ou 1718 (Pfister, n° 330 et n° 394)[160]. Il n'est pas question, à l'époque, du cimetière de Zhengfusi 正福寺, acheté en 1730[161], ni

156 Octave 1963, 70.
157 Le 4 Septembre 1723. Le prix est 1,850 *liang*, pour la maison de Li Fude.
158 Cf. *Emiliano Palladini*, 1995, Napoli.
159 Vanves, gmc 5, 59.
160 Dehergne 1953, 331.

de la résidence de Changchunyuan, à 2 lieues de Pékin, demeure des Propagandistes Pedrini et Ripa en 1711[162], ni de la résidence française de Haidian 海甸[163], bâtie à proximité entre 1720 et 1730. Mais nous rattachons à Pékin la chrétienté de Changxindian 長辛店, à environ 20 kilomètres au sud-ouest de la capitale, avec ses deux églises anciennes Beidiantang 北店堂 et Nandiantang 南店堂, érigées sans doute par les PP. Portugais, et peut-être au milieu du XVIIe siècle (BCP 1937, 299), ainsi que Laojiazhuang 老賈莊, à l'est de Pékin, « pagus maiori ex parte christianus », qui sera le théâtre d'une persécution en juin 1704 (lettre d'Antoine Thomas du 2 septembre 1704)[164].

2.5 Entrer à Pékin : « piao » et procédures du service

Le 24 mai 1717, durant la discussion des ministères sur l'interdiction de christianisme, Kangxi donna une audience aux missionnaires Jose Soares (1656-1736), Dominique Parrenin et Joao Mourao (1681-1726) à Changchunyuan. L'empereur souligna qu'il n'interdirait jamais les enseignements catholiques en Chine mais que cela serait interdit aux occidentaux qui n'auraient pas obtenu de « billets » *piao* 票[165]. Par conséquent, lorsque nous discutons de la question de la proscription de christianisme sous la dynastie Qing, il ne faut pas négliger le sujet du *Piao* au début de la « controverse des rites ».

La visite du légat pontifical Tournon en 1706, ne plut pas à Kangxi qui vit comme une menace la prérogative de Rome sur les esprits chrétiens. Kangxi annula en 1692 les édits précédents en faveur des missionnaires. L'empereur leur demanda aussi d'accepter son interprétation de la bonne manière de comprendre les rites et cérémonies. Un des résultats de la visite fut pour les missionnaires l'obligation de solliciter un billet, *Piao*, comme « permis de séjour » en Chine[166]. Il signifiait la reconnaissance du point de vue de l'empereur sur les rites et

---

[161] Planchet 1918.
[162] Ripa 1832.
[163] BCP 1937, 305. La petite résidence et chapelle de Haidian, crée pour les missionnaires de passage et devint un centre d'apostolat. L'influence qu'elle exerça fut très discrète et n'atteignit que quelques particuliers par l'exemple surtout, et par des conversations privées.
[164] Dehergne 1953, 328.
[165] « 臣等聞禁止天主教，議得很嚴，皇上面諭云：并不曾禁天主教，本內禁的是不曾給票的西洋人，其給過票的並不曾禁 。。。那沒有得票的人，應該照康熙八年之例禁止，與有票的人無干 », APF, SC Indie Orientali Cina, vol. 12 ; cf. Yan Zonglin 2007, 143.
[166] Sur le légat pontifical en Chine, et les envoyés entre Rome et Pékin aux XVIIIe siècle, voir Liu Qinghua 2008, 2009.

sur les *guiju* 規矩 (principes) de Ricci[167]; le missionnaire qui refusait était expulsé de Chine. Quand le légat présenta l'édit du Pape aux missionnaires, la plupart des jésuites sollicitèrent les *piao* pour rester[168].

En décembre 1706, un édit impérial ordonna que tous les missionnaires de toutes les provinces soient sollicités pour obtenir un *piao*, d'après un audience à la cour : « 嗣後,分住各省西洋人，概行召至引見，朕頒給彼等鈐印印票遣往，督撫等見之，自可相安。著將此遍諭知之，俟至即給。欽此 »[169]. L'édit précise les procédures de la mise en œuvre : « A tous ceux qui n'ont pas l'intention de retourner en occident, leur distribuer les « billets » imprimés scellés par la Maison Impériale. (Sur ce billet), il faut déclarer la nationalité, l'âge, l'ordre (de congrégation), les nombre d'années de vie en Chine ; et (signer de) ne jamais revenir en occident, (à la suite de) demander une audience à l'empereur à Pékin, un « billet » est accordé à chacun. Ecrire en mandchou et en chinois en utilisant les *Classique des Mille Caractères* dès le début. Soumettre un exemplaire. Tel est ce décret »[170].

Les missionnaires qui refusent de solliciter un « billet » ne sont pas autorisés à continuer à prêcher dans les provinces, et sont expulsés à Macao. Par ailleurs, les nouveaux missionnaires doivent venir à Pékin pour obtenir un « billet » le plus vite possible et ne pas rester dans les résidences de province : « 各省住天主堂修行西洋人等，持有總管內務府鈐印印票者，其行止不予限制，未持印票者，各堂均不得居住，遣往澳門。再，新舊西洋人等由各省來京領票，勿加制止，但不得久住，須速往京城 »[171].

Selon ce mémorial de la Maison Impériale, les premiers missionnaires qui demandèrent des « billets » le 21 décembre 1706 (le 17e jour du 11e mois de l'année 47 du Règne de Kangxi) à Pékin, sont deux jésuites : le Portugais Charles de Rezende 高尚德 (1664-1746) à l'âge de 42 ans et le Belge Pierre van Hamme 王義仁 (1651-1727) à l'âge de 56 ans. Au début de 1707,

---

[167] *Limadou guiju* 利瑪竇規矩, « méthode Ricci », ou « les quatre principes de Ricci ». Ricci a mis en pratique les principes qui avaient été définis par François Xavier et qu'Alessandro Valignano avait transformés en instructions : l'adaptation culturelle ; l'évangélisation par le haut ; la propagation indirecte de la Foi (en exposant les sciences et techniques européennes) ; l'ouverture aux valeurs chinoises et la tolérance à leur égard. *La Documentation Catholique*, 5 décembre 1910, no. 2457, 1057.

[168] Par contre, incapables d'accepter le *piao*, des missionnaires étrangers (MEP) et d'autres ordres en Chine doivent sortir du pays. Au XVIIIe siècle, l'avenir de l'église en Chine va reposer sur quelques prêtres chinois. Jean Charbonnier 1992, *Histoire des chrétiens de Chine*, Paris, Desclée.

[169] AMDA 1, no. 35, 77. Le mémorial de la Maison Impériale, en mandchou, sur l'affaire d'attribuer un billet à Wang Yiren, un missionnaire italien, « 總管內務府爲頒給西洋傳教士王義仁等印票事致禮部諮文(1708 年 4 月 21 日) ».

[170] Ibid., AMDA 1, no. 35, 77. « 凡願永不返回之西洋人等，繕寫印票，鈐總管內務府印發給。印票須寫明西洋國籍、年齡、會別、來華年限、永不返回西洋，因來京謁見聖明，特頒印票。用清、漢字繕寫，以千字文編號，從頭編記。印票式樣，寫成呈覽。欽此 ».

[171] AMDA 1, no. 37, 79-80. Le mémoire de la Maison Impériale au Ministère des Rites, en mandchou, sur l'affaire d'attribuer les billets aux missionnaires. « 總管內務府爲知照頒給印票與否西洋人等名單事致禮部諮文 (1708 年 5 月 29 日) ».

deux franciscains sollicitèrent des « billets » directement au Palais *Yangxin* 養心殿 : le 30 janvier 1707, le Vicaire général, Carolus Orazi de Castorano 康和子; puis le 21 février, l'évêque de Pékin, Bernardino della Chiesa 伊大任[172]. Voici une copie du *piao* conservé à la Congrégation de Propagation de la foi, de Carolus Orazi de Castorano : « 西洋意大理亞國人康和子，年三十四歲，系方濟各會人，來中國已經七年，茲赴京都陛見，永不復回西洋，為此給予信票。康熙四十五年十二月二十五日 »[173].

À Nankin, le 7 février 1707, Tournon publie un mandement interdisant pratiquement à tous les missionnaires de signer le *piao*. Tous doivent déclarer aux autorités civiles que les cérémonies en l'honneur de Confucius et des ancêtres ainsi que le culte des tablettes représentant l'âme des parents défunts sont inacceptables par les chrétiens. L'empereur lui donne ordre de quitter le pays. En juin, il se retire à Macao où il vécut ses dernières années sous bonne garde[174].

En mars 1707, au cour de son dernier voyage d'inspection dans le Sud 南巡, Kangxi en arrivant à Huai'an 淮安 exigea que d'autres missionnaires sollicitent un « billet ». Le 8 avril, Kangxi arriva à Nankin. A cette occasion, le Vicaire apostolique António de Silva 林安言 et onze autres missionnaires sollicitèrent leurs « billets », mais Petrus Herve 赫宣(MEP) et un des membres du légat Franciscus san Giorgio di Biandrate 施體仁 refusèrent de le solliciter. Kangxi se mit en colère et il signa un édit pour les expulser à Macao dans les cinq jours. Le 19 avril à Suzhou 蘇州, le jésuite Portugais Manuel Mendes 孟佑义 et huit autres missionnaires sollicitèrent des « billets », Kangxi promulgua alors un autre édit pour tous les missionnaires en Chine : ceux qui sollicitent un « billet » seront considérés comme des « Chinois », et ne pourront pas respecter la Constitution de Rome : « 諭眾西洋人，自今以後，若不遵利瑪竇的規矩，斷不准在中國住，必逐回去。若教化王因此不准爾等傳教，爾等既是出家人，就在中國住著修道。教化王若再怪你們遵利瑪竇，不依教化王的話，教你們回西洋去，朕不教你們回去。。。你們領過票的就如中國人一樣，爾等放心，不要害怕領票，俟朕回鑾時，在寶塔灣同江寧府方西滿等十一人一同賜票 »[175].

Le *piao* eut deux sens, d'abord, un sens juridique, comme « permis de séjour », les titulaires

---

[172] AMDA 1, no. 34, 75. « 總管內務府爲核查發給西洋傳教士印票事致兵部諮文 ». Dans Pfister 1932, le nom chinois de Charles de Rezende est 高嘉樂, et celui de Pierre van Hamme est 王石汗.

[173] La date de cette copie présente deux jours auparavant celui du mémoire de la Maison Impérial. APF, SC Indie Orientali Cina, vol. 6 ; cf. Yan Zonglin 2007, 143.

[174] A Macao, le pape Clément XI approuve ses décisions et en fait un cardinal. Et puis, la bulle *Ex illa Die* du 19 mars 1715 exigera de tous les missionnaires un serment d'obéissance aux décrets interdisant les rites chinois. Jean Charbonnier, http://www.mepasie.org/rubriques/haut/pays-de-mission/la-chine/.

[175] DASL 1, 12. « 康熙駐蹕蘇州時致西洋人諭 ».

de ce permis pouvaient résider légalement en Chine ; deuxièmement, une signification religieuse, les détenteurs devaient respecter la « méthode Ricci » dans leurs pratiques liturgiques[176]. De décembre 1706 à mai 1708, il y eut 48 missionnaires qui sollicitèrent des « billets » à Pékin ou dans les provinces, d'après la liste du mémorial de la Maison Impériale (le 29 mai 1708)[177]. Parmi eux, il y eut 38 jésuites, 5 franciscains Espagnols, 5 franciscains Italiens. Les 17 jésuites de la mission française sont les suivants : 郭中傳 Jean-Alexis de Gollet ; 龔當信 Cyr Contancin ; 殷弘緒 François-Xavier Dentrecolles ; 盧西滿 Pierre Loupias ; 瑪若瑟 Joseph Henry de Prémare ; 龐克修 Jean Testard ; 戈維禮 Pierre de Goville ; 聶若漢 Jean-François Noëlas ; 沙守信 Émeric de Chavagnac ; 赫倉璧 Julien-Placide Hervieu ;馮秉正 Joseph Marie Anne de Moyriac de Mailla ; 龍盛 Guillaume Melon ; 顧鐸澤 Etienne-Joseph le Couteulx ; 彭覺世(彭加德) Claude Jacquemin ; 卜嘉 Gabriel Baborier ; 孟正氣 Jean Domenge ; 傅聖澤 Jean-François Foucquet.

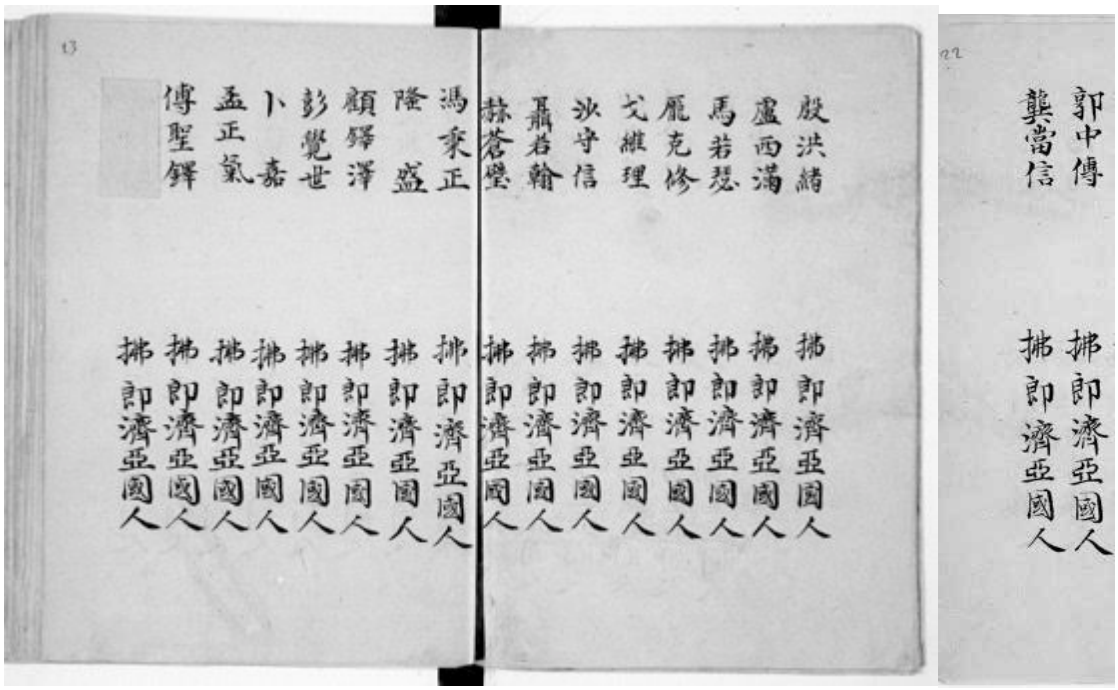


Figure 17. La liste des membres de la mission française qui ont sollicité un « billet », 1708
Source : Bnf Chinois 7046, folio 22-23.

[176] Yan Zonglin 2007, 142.
[177] *Op. cit.*, AMDA 1, no. 37, 79-80. C'est plus clair dans le mémorial du 31 août 1708, Bnf Chinois 7047, 22-23, dans la liste, 湯尚賢 Pierre-Vincent du Tartre et 德瑪諾 Romain Hinderer sont dans la catégorie des autres nationalités.

Cependant, à la suite de l'expulsion de Tournon à Macao en juin 1707, comme l'empereur restait toujours enthousiaste sur l'art et la civilisation en provenance d'Europe, un édit fut présenté à Canton pour appeler de nouveaux missionnaires à la cour[178]. D'ailleurs, même pendant ses dernières années du règne, l'empereur continua d'appeler des missionnaires connaisseurs en astronomie et en art, comme en témoigne l'édit du 14e jour de la 8e mois de l'année 1720 : « 此後如有通曉天文及技藝之人到粵，當即差人伴送來京 »[179]. Mais, comme l'application des mesures se heurtait à de grandes difficultés après la Consitution *Ex illa die* en 1715, un second légat pontifical, Mezzabarba, fut envoyé en Chine en 1720-1721. Mezzabarba présenta la mission du légat, à celui-ci l'accord d'interpréter largement la Constitution, et sa demande de l'accord de l'empereur sur la Constitution[180]. Dans un contexte d'interdiction stricte des rites chinois, Kangxi répondit au légat : « La Constitution du roi de votre religion est en contradiction brutale avec les principes chinois. L'enseignement du Seigneur du Ciel ne se pratique pas en Chine, assurez vous de l'interdire. L'interdiction décrite dans votre Constitution s'applique seulement aux occidentaux, mais le roi de votre religion n'a pas autorité sur les Chinois. Les Occidentaux autorisés à rester en Chine peuvent pratiquer leurs propres activités monacales mais ne sont pas autorisés à prêcher (au chinois) »[181]. Le règlement de « pratiquer ses propres activités religieuses, sans être autorisé à prêcher » (自行修道，不許傳教) fut effectif à partir de la fin du règne de Kangxi ; les missionnaires restaient au service à la cour, mais ne pouvaient enseigner leurs doctrines. Par ailleurs, les goûts de Kangxi pour les sciences et les arts de l'Europe, grâce auxquels les jésuites avaient principalement dû sa faveur, n'ont pas été transmis à son fils et successeur Yongzheng.

En janvier 1724, la religion chrétienne fut proscrite par un édit impérial sur toute l'étendue de la Chine ; les églises, au nombre de plus de trois cents, furent confisquées et profanées ou détruites ; tous les missionnaires, à l'exception de ceux de Pékin, condamnés à l'expulsion. De toutes les chrétientés des provinces, seule celle de Canton obtint, grâce à l'influence des jésuites de la capitale, d'être tolérée encore pendant quelques années. Les missionnaires alors résidant à Pékin étaient formellement tenus à l'écart de la proscription, au titre de serviteurs de l'empereur :

---

178 AMDA 1, 72. « 著佛保等傳與督撫，見有新到西洋人，若無學問只傳教者暫留廣東，不必往別省去。許他去的時節另有旨意。若西洋人內有技藝巧思，或係內外科大夫者，急速著督撫差家人送來 ».

179 AMDA 1, 128.

180 DASL 1, 36. « 教王使臣請皇上安，求皇上隆恩有兩件事。一件求中國大皇帝俯賜允准，著臣管在中國傳教之眾西洋人。一件求中國大皇帝俯賜允准，著中國入教之人俱依前歲教王發來條約內禁止之事 ».

181 DASL 1, 36. « 爾教王條約與中國道理大相悖戾。爾天主教在中國行不得，務必禁止. 爾教王條約只可禁止爾西洋人，中國人非爾教王所可禁止。其准留之西洋人著依爾教王條約自行修道，不許傳教 ».

« 西洋人精於曆法, 國家用之 »[182]. Bien plus, Yongzheng, qui faisait traquer leurs confrères dans les provinces, ne cessa jamais d'entretenir avec eux des rapports courtois qui prenaient même parfois les dehors de la bienveillance[183].

Qianlong, comme son illustre aïeul Kangxi, aimait les sciences et les arts européens, il traitait avec beaucoup de bienveillance les savants missionnaires de sa Cour. Comme un empereur de toutes les « populations » de la Chine, il considérait le christianisme comme toutes les autres religions[184]. Qianlong continuait d'appeler beaucoup de missionnaires, savants et artistes, pour lui rendre des services dans le domaine de la science et des arts. L'édit du 16e jour de la 9e mois du 1784 écrit alors : « 奉上諭，西洋人在京漸少，嗣後西洋人來廣，遇有願進土物及習天文、醫科、丹青、鐘錶等技赴京效力者, 隨時詳報總督衙門代為具奏, 護送進京 »[185]. Tous les missionnaires à la Cour de Pékin espéraient ardemment que l'attitude du nouvel empereur serait favorable à la religion chrétienne comme celle de Kangxi[186]. Mais, la seule politique était qu'il fallait ne pas retourner en Europe sans l'autorisation du gouvernement[187].

Sous le règne de Qianlong, les procédures que devaient suivre les missionnaires à Pékin furent les suivantes : D'abord, au nom des missionnaires, le député de Macao 澳門夷目[188] ou un marchand haniste de Canton 廣東行商[189] devait soumettre une demande au gouvernement du Guangdong ; en deuxième étape, le vice-roi du Guangdong examinait en détails les expertises des missionnaires (en astronomie, en médecine, en peinture, en horlogerie, ...) et faisait un compte rendu à la Cour en citant les cas anciens ; la troisième étape était l'accord de l'empereur lui-même ; en dernière étape, le gouvernement du Guangdong envoyait les missionnaires à Pékin accompagnés de fonctionnaires[190]. La procédure suivie par les peintres Michel Benoist et Ignaz Sichelbarth de Macao à la Maison Impériale de Pékin, est ainsi décrite dans la lettre du sous

---

182 王之春:《清朝柔遠記》, 1989, 65.

183 Bruker 1883, *Revue du monde catholique* LXXVI, 12-13.

184 L'édit de 1754,《宮中檔乾隆朝奏折》8, 415. « 西洋所奉天主教，乃伊土舊習相沿，亦如僧尼、道士、回回，何處無此異端? 然非內地邪教，開堂聚衆，散箚爲匪者可比。若西洋人僅在廣東澳門，自行其教，本在所不禁，原不必如內地民人，一一繩之以法；如其潛匿各盛州、縣、村落，煽惑愚民，或致男女雜遝，自當嚴行禁絶 ».

185 AMDA 1, 431.

186 Louis Wei 1960, 49.

187 « 向例西洋人赴京效力之後，即不准其復回本國。近來在京西洋人內，竟有以親老告假者，殊屬非理。伊等既有親侍養，即不應遠涉重洋，投效中國。若既到京效投，自不便復行遣回。均當慎之於始 », l'édit de 1774,《宮中檔乾隆朝奏折》36, 520.

188 *Aomen yimu* 澳門夷目, le député portugais de Macao qui était le passage traditionnel des missionnaires pour la Chine et les autres régions de l'Asie Oriental et de l'Asie Sud-est.

189 *Hangshang* 行商, les marchands dans les maisons de commerce et en particulier des marchands indigènes privilégies, intermédiaires ou garants des négociants étrangers, Cf. Henri Cordier 1902, « Les marchands hanistes de Canton », *T'oung Pao*, vol. 3, no. 5, 281-315. Sur le commerce à Canton au XVIIIe siècle, voir Louis Dermigny 1964, 4 vols.

190 AMDA 6, 76. « 嗣後西洋人來廣，遇有原進土物及習天文、醫科、丹青、鐘錶等技情願赴京效力者，在澳門令告知夷目呈海防同知。在省令告知行商呈明南海縣，隨時詳報總督，具奏請旨護送進京。僅帶書信等物件，由海防同知、南海縣交提塘轉送 ».

préfet de Xiangshan 香山, le 8 octobre 1745[191] :

署香山縣左堂紀錄二次顧，爲遵旨事：

乾隆十年九月十二日，准本縣正堂江牒：乾隆十年九月初八日，奉本府信牌：乾隆十年八月二十九日，奉布政司劄付：乾隆十年八月二十日，奉兩廣總督策案：□〔於〕乾隆十年八月十七日，准兵部咨車駕司案：□〔於〕乾隆十年五月十六日，准廣督那咨稱：派出巡檢項素恆，送西洋人蔣友仁、吳直芳、艾啓蒙、那永福四名人進京，前赴貴部聽候轉送內務府。等因。前來。除飭令該巡檢項素恆，將西洋人蔣友仁等四名送交內務府外，相應知照該督可也。等因。到本部院。准此，擬合就行備案，劄司付府仰縣，牒移到廳，煩照依部咨內事理，即便轉行該夷目知照。等因。

准此，擬合就行。爲此，牌行該夷目，照依部咨內事理，即便一體知照。毋違。須牌。

右牌行夷目准此。

乾隆十年九月十三日，廳行：遵照。

2.6 La Maison Impériale et la gestion des missionnaires

A l'époque des Ming, le ministère des Rites était non seulement l'organisme en charge des cérémonies religieuses et impériales, mais aussi celui des affaires étrangères[192]. Pour les affaires concernant les missionnaires, il y avait deux organismes rattachés au gouvernement central : le Bureau d'Astronomie du Ministère des Rites, et le Guanglu si 光祿寺, un bureau pour les affaires alimentaires de la cour. Quand Ricci arriva à Pékin, ce fut le *Guanglu si* qui lui donna le logement et la nourriture : « 蒙上垂恩，始安居京師。偕龐迪我僦屋以居。日用取給於光祿，遵上命也 »[193].

La dynastie Qing adopta une organisation administrative proche des règlements Ming. La grande différence vient du fait d'ajouter deux organismes : le Neiwufu 內務府, la Maison

[191] « 署香山縣丞顧嵩為教士蔣友仁等進京事行理事官牌 », ANTT 1054, 1057/C0606－121/Cx.01, R.04/0476.

[192] « L'empereur préside son propre processus de canonisation (géré par le ministère des Rites) et offre également des inscriptions dans les temples ». Goossaert 2010, *AHS*, 1014.

[193] Han Lin, *Shengjiao xinzheng* 聖教信證, 26 ; Ricci à Pékin et sa fondation de Nantang, voir Chapitre 1.

Impériale, dirigée par les bannières mandchoues, qui regroupe et gère la sphère privée de l'empereur et toutes les affaires de la Cour ainsi que le Lifanyuan 理藩院, le Bureau des affaires frontalières, chargé de surveiller les dépendances mongoles et tibétaines. La Maison Impériale était indépendante de la bureaucratie régulière et était chargée de l'approvisionnement au service de la famille impériale, de la gestion des ateliers ou manufactures impériaux, du contrôle par le trône de la réception et la distribution des fonds privés[194].

En ce qui concerne les missionnaires en Chine, la gestion par le gouvernement les divisa en deux groupes : ceux de Pékin, et ceux en provinces. Les missionnaires à Pékin travaillaient soit au Bureau d'Astronomie soit aux manufactures du Palais Yangxin[195]. A partir de la fin du XVIIe siècle, l'empereur Kangxi établit un certain nombre de zuofang 作坊 (ateliers, manufactures), au Palais Wuying 武英殿, et au Palais Yangxin, ceux-ci fabriquaient des biens utilitaires et des produits de luxe pour l'utilisation par le Palais, sous l'administration de la Maison Impériale[196]. Dans la Cour de Kangxi, Ruyi guan 如意館 fut construit comme l'académie de l'art au Palais Yangxin[197]. L'un de ces ateliers était consacré aux horloges de style occidental. Le bureau de Zimingzhongchu 自鳴鐘處 est mentionné dans les documents du palais de 1689 et 1692. Cet atelier a été le prédécesseur du Zuozhongchu 做鐘處, Bureau de fabrication des horloges. Le Zuozhongchu n'a pas été nommé officiellement avant 1723 et est resté actif au moins jusqu'en 1879. Sous le règne de Qianlong, en 1736, la manufacture était bien établie, avec les jésuites travaillant toujours en étroite collaboration avec les Chinois[198].

Dans une lettre, le peintre Benoist nous présente les relations entre la Cour et le Palais d'été, où les missionnaires travaillaient quotidiennement : le « Haidian 海甸 : résidence des missionnaires. « La partie de ce bourg dans laquelle notre maison française a une petite résidence, pour y loger ceux des nôtres qui sont occupés à travailler dans le palais de Sa Majesté, se nomme Hai-tien ; ... le Ruyiguan 如意館: Dans cette maison de plaisance, à l'entrée des jardins, est placé le Jou-y-koan, qui est le lieu où travaillent les peintres chinois et européens, les horlogers européens, qui y sont occupés à faire des automates ou différentes autres machines, et des

---

194 Qi Meiqin 1998 ; Naquin 2000, 332-333.

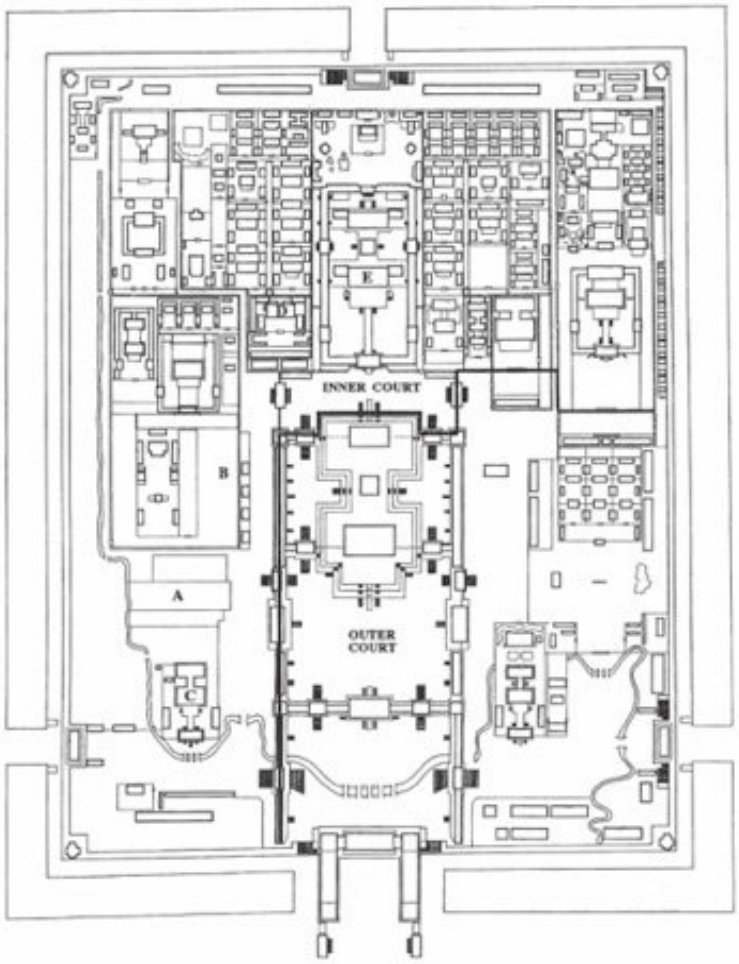
195 Le présentation du missionnaire Félix da Rocha, le 16 septembre 1746 : « 我們在京各有職事，或在欽天監，或在養心殿造辦處行走 », DASL 1, 107.

196 *Qinding daqing huidian shili*, juan 1173,「養心殿造辦處」: « 三十二年，造辦處設立作坊 ».

197 Qinding daqing huidian, juan 98,「養心殿造辦處」: « 凡治器之作十有四：曰如意館、曰金玉作、曰鑄爐處、曰造鐘處、曰炮槍處、曰鞍甲作、曰弓作、曰琺瑯作、曰玻璃廠、曰銅鍛作、曰匣裱作、曰油木作、曰鐙裁作、曰盔頭作 ». Sur les peintres jésuites en Chine, voir Beurdeley 1997.

198 Pagani 2001, 36-37.

ouvriers en pierres précieuses et en ivoire »[199].



Carte 5. Les endroits consacrés aux « manufactures » à la Cite Interdite

A. *Neiwufu* ; B. *Zaobanchu* ; C. *Yangxindian* ; D. *Qianqinggong*

Source : Pagani 2001, 38.

Le calendrier a toujours eu en Chine une fonction symbolique importante : à travers lui, l'empereur, garant de l'harmonie entre le Ciel et la Terre, mettait les activités humaines en harmonie avec les rythmes célestes. Dès la fin du XVIe siècle, les jésuites eurent en Chine des missionnaires versés dans l'astronomie, et ils ne tardèrent pas à faire apprécier leurs talents par les gens du Céleste-Empire : « 欽天監用西洋人，累進為監正、監副，相繼不絕 »[200]. Parmi les missionnaires qui se distinguèrent comme astronomes, nous nommerons Adam Schall (湯若望

[199] LEC IV, 221.
[200] *Qingshigao, juan* 272, « *liezhuan* » 50, « Nanhuairen ».

1591-1666) et son successeur, le Ferdinand Verbiest (南懷仁 1623-1688). Louis XIV lui même envoya cinq « mathématiciens du roi » à la cour de Kangxi, le Bureau d'astronomie, quand à lui, fut toujours occupé par des missionnaires de la vice-province portugaise en Chine. Du règne de Qianlong (1735-1796) jusqu'au début de celui de Daoguang, l'année de la clôture des églises à Pékin en 1827, parmi les 14 missionnaires spécialisés en astronomie certains occupèrent les positions de directeur ou directeur-adjoint du Bureau d'Astronomie. Un Lazariste français, le premier supérieur du Beitang, Nicolas Raux (羅廣祥 1754-1801), fut directeur-adjoint pendant les années de 1795-1801.

Table 5. Les missionnaires directeurs ou directeurs-adjoints du Bureau de l'astronomie
(Sous les règnes de Qianlong, Jiaqing et Daoguang, 1736-1826)

	Nom	Nom chinois	Service à Pékin	Positions
1	Ignaz Kögler	戴進賢	1736-1746	D
2	Andreas Pereira	徐懋德	1736-1743	DA
3	August von Hallerstein	劉松齡	1743-46 ; 1746-1774	DA ; D
4	Anton Gogeisl	鮑友管	1746-1771	DA
5	Felix da Rocha	傅作霖	1753-1773 ; 1774-1780	DA ; D
6	José d'Espinha	高慎思	1771-1780 ; 1781-1786	DA ; D
7	André Rodriguez	安國寧	1774-1786 ; 1787-1795	DA ; D
8	José-Bemardo de Almeida	索德超	1781-1794 ; 1795-1805	DA ; D
9	Alexandre de Gouvea	湯士選	1787-1804 ; 1805-1807	DA ; D
10	Nicholas-Joesph Raux	羅廣祥	1795-1801	DA
11	Domingos Joaquim Ferreira	福文高	1801-1807 ; 1808-1823	DA ; D
12	José Ribeiro Nunes	李拱辰	1807-1826	D
13	Verissimo M. de Serra[201]	高守謙	1808-1825	DA
14	Gaetano Pirès Pereira	畢學源	1823-1826	DA

Source : Wu Boya 2004.

[201] En 1820, Serra alla demeurer au Beitang, pour conserver les biens de la mission française. En 1826, pour essayer de sauver la situation, il menaça de rentrer en Europe ; l'empereur, qui se souciait fort peu des sciences européennes, le prit au mot, et il dut quitter Pékin. Il rentra à Macao le 27 juillet 1827. Cf. Brandt, 1936.

2.7 Charte de l'administration des églises de Pékin

A partir de la fin des Ming, au début des Qing, il n'exista plus d'organisme spécial pour l'administration des missionnaires européens. Toutes les affaires des missionnaires occupèrent les fonctionnaires au Plalais Wuying ou au Palais Yangxin à la Maison Impériale. Sous le règne de Kangxi, les fonctionnaires chargés des affaires d'occidentaux sont les suivants : Yi Duli, Zhang Changzhu, He Shiheng, Wang Daohua, Zhao Chang, etc.[202]. Sous le règne de Yongzheng, le frère de l'empereur était en charge de cette position : « Le treizième régulo, frère de l'empereur, à qui Sa Majesté a confié les grandes affaires de l'empire, et qui est chargé de lui rapporter celles qui nous regardent »[203]. Dès la fin du règle Qianlong, le Grand Ministre en charge des affaires des églises des occidentaux 管理西洋堂大臣 fut installé à la Maison Impériale. A la suite d'un procès sur la circulation de la correspondance entre missionnaires au début du règne Jiaqing en 1805, en particulier les disputes entres les chrétientés de Pékin (la mission propagandiste du Xitang et la mission lazariste portugaise du Nantang)[204], l'empereur Jiaqing démit le fonctionnaire Changfu 常福, l'estimant « incapable » d'inspecter les églises et les missionnaires, et le remplaça par des fonctionnaires nouveaux : Lukang 祿康, Changlin 長麟 et Yinghe 英和[205]. Dans la même année, les trois serviteurs à la cour rédigèrent de nouveaux règlements pour les missionnaires, ce qui suit est la traduction du texte original[206] :

« Nous, ministres, Lukang, Changlin et Yinghe, présentons très respectueusement à Votre Majesté notre consultation touchant les églises des Européens (西洋堂), afin qu'elle statue et ordonne ce qu'elle jugera convenable.

---

[202] 伊都立、張常住、賀世亨、王道化、趙昌, sur ces personnes au service du palais, voir Chen Guodong 2011 (10), 44-51 ; 2011 (11), 50-57 ; 2012, 87-134.

[203] LEC III, 548. Lettre du père Parennin, à Pékin, le 8 octobre 1727.

[204] Sans permission de la Cour de Pékin, le missionnaire italien Adeodato da San Agostino OSA (德天賜 1760-1821), supérieur du Xitang 西堂當家 (paroisse italienne propagandiste de Pékin) essaya d'envoyer une carte de Shandong et Zhili à Rome, pour demander un jugement sur les sphères respectives entre la mission Franciscaine Italienne et les lazaristes portugais. Cf. HCC 1, 215-216. « 西洋字書信內夾有直隸廣平府至山東登州府海口地圖一張 », « 圖內所開地方，俱有民人在我們各堂習教。因各堂規矩不同，恐到京時爭論，所以分別標記 », AMDA 1, n°411 ; DASL 2, 830, 832 ; Wu Boya 2008.

[205] DASL 2, 840. « 向來西洋堂事務俱派總管內務府大臣管理，而歷任該管大臣等不能實心經理，其派委之司員亦不常川稽查，大率有名無實。即如近日德天賜等妄行刊書傳教，煽惑旗民，此皆由歷任該管大臣官員等平日不能認真查察，以致伊等敢於私通書信，往來交結。現在管理西洋堂事務之常福著無庸兼管，改派祿康、長麟、英和管理。其如何設立章程，嚴加管束之處，著祿康等悉心妥議具奏 ».

[206] DASL 2, 852-855. « Règlements relatifs aux affaires des églises Européennes » 管理西洋堂事務章程, version chinoise, in « 大學士祿康等奏為酌擬西洋堂事務章程摺 » ; version française, in MCM VIII, 202-206, ou MCM 1912 II, 427-431 ; version retouchée la rédaction, Hubrecht 1939, 154-157.

Nous avons jugé, après un mûr examen, que la Religion des Européens (西洋天主教) porte beaucoup de préjudice aux coutumes nationales et aux bonnes mœurs : nous avons observé que, ces dernières années principalement, un plus grand nombre d'individus, tant de la ville de Pékin que des environs, se sont laissés tromper et séduire, et que ce désordre doit être attribué à la négligence des Mandarins, qui n'ont pas veillé avec soin, ni mis obstacle aux progrès du mal, en punissant grièvement les coupables. C'est pourquoi, encore que nous soyons d'avis qu'il ne faut pas punir les Chrétiens selon toute la rigueur des lois, néanmoins nous jugeons nécessaire de ne pas laisser les choses aller plus loin.

Étant chargés du Gouvernement des maisons ou églises des Européens de cette capitale, après avoir délibéré et consulté entre nous, nous avons cru à propos de former un règlement en dix articles, que nous présentons à Votre Majesté ; et soit qu'elle en ordonne l'observation, soit qu'elle le rejette, nous sommes entièrement soumis à tout ce qu'elle nous commandera.

I. Chacun des grands ministres préposés à l'administration des églises des Européens (管理西洋堂事務大臣) nommera deux substituts (司員) qui les surveilleront par eux-mêmes, et quatre inspecteurs (章京) qui iront fréquemment examiner ce qui s'y passe.

II. Le tribunal suprême du corps d'infanterie (步軍統領衙門) députera deux capitaines (步軍校) qui auront chacun cinq soldats (步軍甲) sous leurs ordres, et qui, alternativement, de deux jours l'un, monteront la garde aux portes des quatre églises (四堂), et examineront ceux qui y entrent. A cet effet, le même tribunal fera construire deux ou trois corps-de-garde auprès des églises, où ces militaires puissent loger ; et si les officiers chargés de cette surveillance s'en acquittent négligemment, ils seront déposés, et les soldats grièvement punis.

III. Les Européens étant venus à Pékin pour le service de l'Empereur, il fut nécessaire de leur donner des maisons pour se loger. Mais, de leur propre autorité, ils placèrent sur leurs églises, cette inscription : *Église du Seigneur du ciel*, *construite avec la permission de l'Empereur* (敕建天主堂). Ce qui fait voir qu'ils se promettaient d'adorer le Seigneur du ciel (供奉天主). Or, cela induisait en erreur les ignorants, qui concluaient de cette inscription que la Religion chrétienne n'était pas défendue. Ainsi, il faut donner ordre au tribunal des bâtiments d'effacer cette inscription de dessus les portes des églises, et de faire disparaître les autres monuments ou signes de cette nature gravés sur la pierre, afin que les Européens ne puissent, plus afficher de semblables faussetés.

IV. Les Européens ont, suivant les préceptes de leur Religion, des jours destinés à la prière

(自奉其教，按日念經) : mais les Bannières (Tartares) et les Chinois (旗民) ne doivent point entrer dans leurs églises ; les Européens ne doivent point entrer dans les maisons des Bannières et des Chinois, ni avoir avec eux aucune communication. Comme quelques-uns des Européens sont Mandarins du tribunal des mathématiques, on leur permettra de sortir pour aller à leur service ; mais il faudra qu'ils en donnent avis à leur Gouverneur respectif, qui enverra un officier pour les accompagner. Les autres Européens qui ne sont pas décorés de la même dignité (無職之西洋人) pourront aller dans les autres maisons de leurs compatriotes, mais auparavant ils le feront savoir à leurs préposés, et on les fera accompagner par des soldats ; s'ils entrent furtivement dans les maisons des Bannières, ou communiquent avec eux, ceux qui sont chargés de leur surveillance devront les faire arrêter et conduire au tribunal général d'infanterie, où ils seront punis ; et ceux des officiers qui ne veilleront pas sur ces points seront privés de leur emploi et châtiés sévèrement.

V. Il y a, auprès des quatre églises (西洋四堂), des chapelles où se rassemblent les personnes du sexe (置有女堂) ; ces femmes, ayant reconnu leur faute, ont pris la fuite ; ces maisons doivent être fermées et scellées (封鎖) ; et le grand ministre qui gouverne les Européens leur demandera s'ils veulent les louer ou les vendre (租賃) en en recevant la juste valeur.

VI. Les Européens ont à Haidian (海甸, lieu situé à environ quatre lieues de Pékin) quatre maisons de campagne, où aucun d'eux ne demeure pour enseigner la Religion ni pour prier. Il n'y a dans chacune que deux domestiques qui les gardent. Ces domestiques doivent être livrés au tribunal d'infanterie, pour que celui-ci les renvoie. Quant aux maisons, on charge les Mandarins du lieu de les visiter fréquemment, et de ne permettre à aucun Bannière ni à aucun Chinois d'y entrer sans permission. Si les Européens veulent y aller pour quelque affaire légitime on pourra après avoir vérifié les motifs par eux allégués, leur permettre d'y aller, et d'y rester.

VII. Si les Européens veulent envoyer des lettres en Europe, ils en donneront d'abord avis aux mandarins qui les gouvernent. Ceux-ci feront traduire ces lettres en chinois par les Russes (俄羅斯館) ; et, après les avoir lues et cachetées, on les enverra par la voie du tribunal de la milice au Vice-Roi de Canton (兩廣總督), qui les remettra à qui il faut. S'il vient des lettres d'Europe pour les Européens à Pékin, le même Vice-Roi les ouvrira, les fera traduire en chinois, et enverra les lettres et la traduction à Pékin, aux gouverneurs des églises, qui remettront les lettres aux Européens. Quiconque sera trouvé portant des lettres en cachette (私覓寄信), sera rigoureusement puni ; et sans aucun délai le Vice-Roi de Canton devra défendre très expressément aux Européens de faire passer aucune lettre dans quelque province que ce soit.

Par-là on coupera tout lien d'amitié, de prétention et de correspondance.

VIII. Les Européens des quatre églises auront un nombre limité de domestiques ; on en aura le catalogue, et ils n'en pourront augmenter le nombre à volonté (造冊存寄，不許增添). Si un de leurs domestiques veut les quitter, ils le feront d'abord savoir au Gouverneur, et ensuite ils en pourront chercher un autre.

IX. Maintenant, le nombre des Bannières et des Chinois qui ont embrassé la Religion est considérable, parce que, jusqu'à présent, il n'y avait pas une défense très rigoureuse d'aller prier dans les églises, et d'enseigner la Religion (從前該四堂念經傳教並未嚴禁). C'est pourquoi beaucoup de gens grossiers ont été trompés, et le nombre en croîtrait tous les jours, si on ne défendait pas cette Religion sous des peines. Beaucoup obéiront à l'extérieur, mais non lorsqu'ils ne seront pas vus. Il faut donc publier maintenant, et afficher sur les portes des quatre églises et en d'autres endroits, tant dans la ville qu'au dehors, un écrit qui énonce clairement les dispositions suivantes : Si les sectateurs du christianisme sont officiers, ils seront déposés ; s'ils sont Bannières, ils seront punis doublement ; les autres seront exilés. Si quelqu'un, après avoir professé cette Religion, y renonce tout à fait (曾經入教，現已改悔), et donne des preuves non équivoques de son abjuration, il sera mis en liberté. Quelques Chrétiens ont été arrêtés ; leur cause a été déférée au tribunal Criminel : s'ils veulent se corriger, ils seront châtiés avec moins de rigueur ; mais il faut qu'ils confessent la fausseté de la Religion chrétienne (果能當堂痛加改悔). Tout cela est prescrit afin que le peuple soit détourné par la crainte d'embrasser la Religion chrétienne (並剴切曉諭西洋教之荒誕無稽). Les satellites et les soldats qui, sous prétexte de faire des perquisitions concernant la Religion chrétienne, iront voler et troubler la tranquillité publique, seront châtiés rigoureusement.

X. Durant l'été, les Européens sont dans l'usage d'envoyer des gens de leurs maisons chercher certaines plantes médicinales (每以挑取藥材為名，收買羊草) qui se trouvent à Pékin. Peut-être en usent-ils ainsi pour donner aux gens du peuple un sortilège qui les fascine et les séduise (購求異物，暗配邪藥，迷惑愚人) : ainsi, il sera dorénavant défendu aux Européens d'acheter des herbes médicinales. Par là, on leur ôtera tous moyen de tromper le peuple.

Ces dix articles ne sont qu'un projet par forme de consultation ; si par la suite les circonstances demandent qu'on y ajoute, on le fera.

Quinzième jour de la cinquième lune de l'an X de l'Empereur Jiaqing. (Cela correspond à la fin de juin 1805). »

Dans les années suivantes, Jiaqing a commencé à contrôler et à expulser les missionnaires. En mai 1811, un édit fut présenté sur les missionnaires de Pékin suivant lequel les Occidentaux qui étaient habiles dans le métier d'astronome pouvaient continuer à loger à Pékin, mais n'étaient pas autorisés à contacter les bannières ou les civils ; par contre, les autres missionnaires devaient être envoyés à Canton, et il leur était demandé de retourner dans leurs pays d'origine : « 西洋人現在住居京師者，不過令其在欽天監推步天文，無它技藝足供差使。其不諳天文者，何容任其閒住滋事？著該管大臣等即行查明，除在欽天監有推步天文差使者仍令供職外，其餘西洋人俱著發交兩廣總督，俟有該國船隻到粵，附便遣令歸國。其在京當差之西洋人，仍當嚴加約束，禁絕旗民往來，以杜流弊。»[207].

[207] DASL 2, 923. Le mémorial de Fuqing, sur les Occidentaux dans les églises de Pékin, « 管理西洋大臣福慶等奏報遵旨赴西洋堂查明西洋人情況摺 ».

Chapitre 3 - Au service de l'empereur

Dès l'époque de Louis XIV, sous le règne de Kangxi, on trouve certains missionnaires jésuites qui pratiquaient la médecine, la peinture, l'horlogerie, etc, et qui se servaient des sciences, des arts et des métiers pour propager l'Evangile. Bouvet nous montre que l'empereur Kangxi créa une académie à la Cité Interdite sur le modèle de celle de Louis XIV : « ... C'est sur ce modèle que l'empereur de la Chine commença, il y a environ cinq ans, d'ériger dans son propre Palais un espace d'Académie de peintres, de graveurs, de sculpteurs et d'ouvriers en acier et cuivre pour les horloges et autres instruments de mathématiques[208]. » Kangxi mourut le 20 décembre 1722. Son quatrième fils, Yinzhen 胤禛, monta sur le trône le 27 décembre et régna sous le nom d'ère de Yongzheng. De graves soupçons d'usurpation et de parricide pesèrent sur son avènement et, pour couper court à toute revendication, le nouvel empereur élimina ses rivaux et ceux qui en savaient peut-être trop. Ces débuts difficiles entachèrent ses rapports avec les missionnaires. Début 1724, Yongzheng mit à exécution la proscription du christianisme que Kangxi avait projetée dès le début de 1721. Les églises furent confisquées, nombre de missionnaires qui opéraient dans les provinces furent expulsés. Seuls les jésuites de Pékin échappèrent à la proscription, leur rôle étant d'ailleurs réduit à celui d'« experts étrangers ».

Qianlong, se voyait et se voulait à la fois mandchou et monarque universel d'un empire multiethnique. Il remit en valeur l'identité mandchoue, mais aussi les différences entre les populations (Mandchous, Mongols, Tibétains, Uighurs et Chinois) placées sous la suzeraineté de Pékin, différences qui témoignaient de la nature cosmopolite de son pouvoir. Ainsi, tout en maintenant les rites chamaniques mandchous à la cour et en entretenant des liens étroits avec les alliés mongols, il allait tenir aux lettrés chinois un discours confucéen, s'imposer comme une réincarnation du bodhisattva Manjusrî, faire de Pékin un haut lieu des travaux sur le bouddhisme tantrique et se présenter comme le patron de la théocratie que révéraient Tibétains et Mongols ; enfin, après la conquête du Xinjiang, il allait se poser, auprès des Uighurs, en protecteur de l'islam[209]. De la même manière que les relations entre les temples bouddhiques tibétains de Pékin et la cour des Qing ont été présentées dans les travaux de Lai Huimin, le catholicisme de Pékin

[208] Bouvet 1697, 198-199.
[209] Pirazzoli-T'serstevens 2007, 27, 74.

peut être présenté comme une religion « privée » fondée par la Maison Impériale des empereurs mandchous. Sur la longue frontière mongole et chinoise, l'empereur Qianlong a utilisé sa « bourse privée » pour construire un certain nombre de temples bouddhiques tibétains pour consolider les relations ethniques en formant une « Grande Muraille de religion ». Pékin, Jehol, et la montagne Wutai deviennent les nouveaux centres du bouddhisme tibétain[210].

Sur les jésuites à la cour de Pékin, les ouvrages des Rowbotham et Allan contribuèrent beaucoup au sujet, principalement sur la période de la fin des Ming au début des Qing, autrement dit, de Matteo Ricci jusqu'à Verbiest, et à l'arrivée des jésuites français[211]. Ce chapitre présente les relations entre les paroisses pékinoises et la cour des Qing durant le XVIIIe siècle, principalement avec la communauté des jésuites français, qui était la plus attachée à la Maison Impériale 內務府, alors que les jésuites de la vice-province portugaise était proche du Bureau de l'Astronomie 欽天監. Sous les critiques de leurs collègues en l'Europe et de Chine sur leurs travaux à la cour, les jésuites de Pékin faisaient tous leurs efforts pour servir les empereurs mandchous, tout en élargissant leurs communautés religieuses, afin de consolider le statut du christianisme dans l'empire.

3.1 Typologie de carrière

Sous la règle de Kangxi, les frères Frapperie, Baudin et de Rodes, furent habiles dans la guérison des plaies et dans la préparation des remèdes. Kangxi les envoyait visiter les officiers de sa maison et les personnes les plus considérables de Pékin, quand ils étaient malades. L'empereur était si content de leurs services qu'il ne faisait aucun voyage en Tartarie ou dans les provinces de l'empire, qu'il emmenait toujours l'un d'entre eux avec lui. L'empereur appréciait beaucoup Jartoux et Brocard. Ils allaient tous les jours au palais sur ordre de l'empereur. Le premier était très habile dans la science des analyses, l'algèbre, les mécaniques et la théorie des horloges, et le second travaillait avec beaucoup d'habileté à divers ouvrages qui plaisaient à l'empereur : « Ce qui nous donne le plus d'accès et de crédit auprès des premiers officiers de l'empire, c'est la bienveillance dont l'empereur continue de nous honorer, et dont nous tâchons de nous rendre dignes par les services que nous lui rendons ; car quoique ce prince ne paraisse plus avoir le même

[210] La plus importante dépense de la Maison Impériale de Qianlong, était la construction des palais, parc, temple et mausolée. Lai Huimin 2016, 19 ; 306 ; 410-411.
[211] Rowbotham 1942 ; Allan 1975.

empressement que les années passées pour les mathématiques, et pour les autres sciences de l'Europe où il s'est rendu fort habile, nous sommes cependant obligés de nous rendre souvent au palais, parce que ce prince a toujours quelques questions à nous proposer »[212].

Table 6. Les métiers des artisans dans quelques manufactures de la Maison Impériale

Manufacture	Artisan	Nombre
Bolicang 玻璃廠	窯匠、玉匠、拉花匠、瓦匠、鏇匠、木匠、銼匠、蘇拉	34
Falangzuo 琺瑯作	窯匠、大器匠、掐絲匠、鍍金匠、玉匠、鑼匠、畫匠、銼匠、蘇拉	42
Ruyiguan 如意館	玉匠、甲身、裱匠、牙匠、銅匠、寫字人、鏇匠、裁縫、油畫匠、蘇拉	30
Zuozhongchu 做鐘處	領催、鐘匠，鏇匠、銼匠、銅匠、索子匠、鑿匠、畫匠、油匠、木匠、鍍金匠，焊活匠、刻字匠、爐匠	65

Source : *Qinding daqing huidian shili*, juan 90, « 各處各作各房蘇拉匠役花名數目總冊 ».

En 1733, sous le règne de Yongzheng, 13 missionnaires se trouvaient dans la paroisse Beitang dont trois Chinois, l'un prêtre, les deux autres novices ; les autres étaient les pères Parrenin, d'Entrecolles, Régis, de Mailla, Gaubil, de La charme, Chalier, Boussel, Foureau, le frère Rousset[213]. Vers 1743, la 8e année du règne de Qianlong, on trouvait 10 missionnaires français dans la résidence de Beitang, 12 dans les deux autres maisons de Nantang et Dongtang, qui étaient Portugais, Italiens et Allemands. De ces 24 jésuites, il y en avait 7 qui étaient occupés, comme le peintre Attiret, au service de l'empereur[214]. En 1754, la 19e année du règne de Qianlong, les 10 jésuites français à Pékin étaient : P. des Roberts de Montmédy, P. de la Charme de Lyon, P. d'Incarville de Rouen, P. Benoist de Dijon, P. Amiot de Toulon, F. Thébaud de Bretagne, mais élevé à Toulouse, horloger, F. Attiré, de Dole en Franche-Comté, peintre ; F. de Brossard du Perche, horloger et verrier, F. Rousset de Nevers, chirurgien et P. Gaubil, un savant en astronomie et un interprète à la cour[215].

[212] LEC III, 118-119. Lettre de Fontaney, le 15 janvier 1704.
[213] LEC III, 697. Lettre du père Parennin, le 29 octobre 1734.
[214] « Il y a, outre cela, dans différentes provinces de cet empire trente à quarante missionnaires jésuites ou autres. » Lettre du père Attiret, le 1er novembre 1743, LEC III, 794-795.
[215] Par ailleurs, il y a deux jésuites chinois, voir Simon 1970, 780, la lettre de Gaubil à son frère, le 19 octobre 1754.

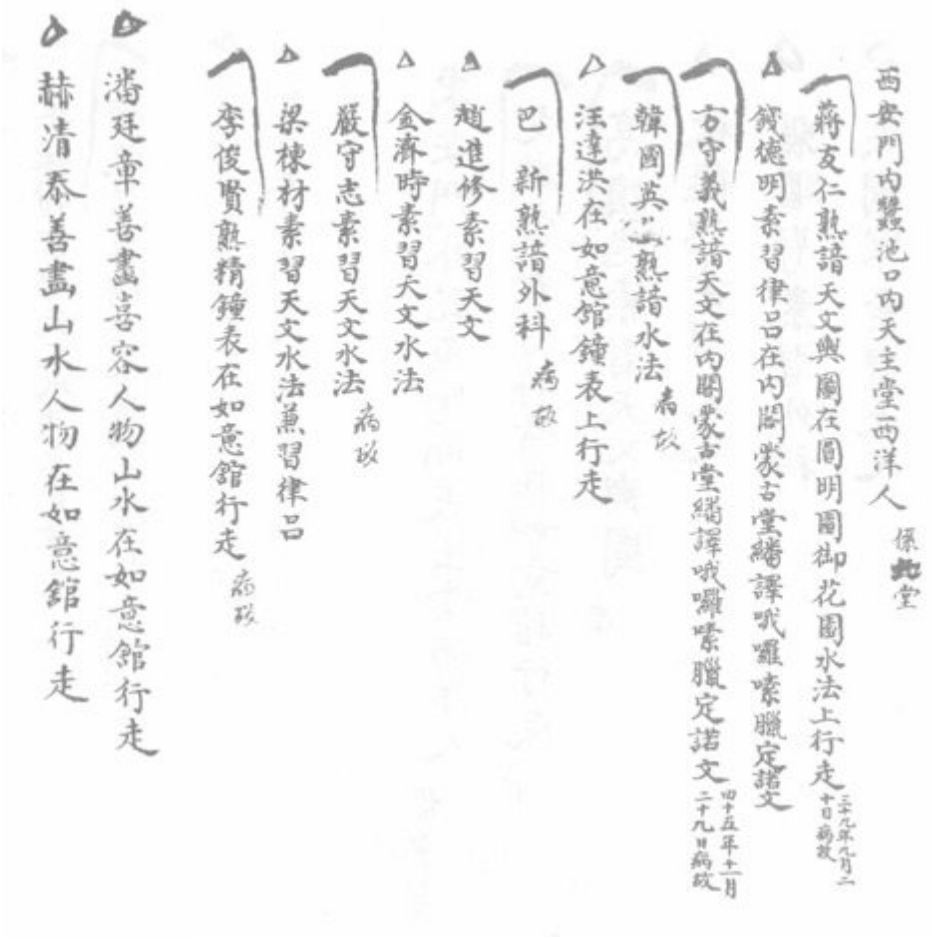

西安門內蠡池口內天主堂西洋人 係此堂
蔣友仁熟諳天文與圖在圓明園御花園水法上行走 三十九年九月二十日病故
錢德明素習律呂在內閣蒙古堂繙譯哦囉嗦臘定諾文
古守義熟諳天文在內閣蒙古堂繙譯哦囉嗦臘定諾文 四十五年十一月二十九日病故
韓國英熟諳水法 病故
汪達洪在如意館鐘表上行走
巴新熟諳外科 病故
趙進修素習天文
金濟時素習天文水法
嚴守志素習天文水法 病故
梁棟材素習天文水法兼習律呂
李俊賢熟精鐘表在如意館行走 病故
潘廷章善畫善容人物山水在如意館行走
赫清泰善畫山水人物在如意館行走

Figure 18. Les jésuites du Beitang au service de la Cour de Qianlong

Source : DASL 4, 479-480[216].

3.2 Cours scientifique de Kangxi : enseignants et médecins

Bouvet, né au Mans en 1656, fut un des six premiers mathématiciens jésuites que Louis XVI fit partir à ses frais pour la Chine en 1685. Après avoir été admis à l'Académie des Sciences et pourvus par ordre du roi des instruments de mathématiques et d'astronomie qui leur étaient nécessaires, ils quittèrent Brest en 1685 et arrivèrent à Pékin le 7 février 1688. La liberté de se répandre dans les provinces pour y prêcher l'Evangile fut accordée à tous, excepté aux Bouvet et

[216] 13 jésuites, 5 catégorie de travail sous la fin du règne de Qianlong : 水法 Astronomie et fontaine : Benoist, Cibot, Roberts, Collas, Baume, Grammont ; 內閣蒙古堂翻譯 Interprète au pavillon mongole du Cabinet : Amiot, d'Ollières ; 如意館鐘錶 Horlogerie du Palais Ruyi : Ventavon, Méricourt ; 如意館山水人物 Peintres au Palais Ruyi : Panzi, Poirot ; 外科（醫生）Médecin chirurgical : Bazin.

Gerbillon, que l'empereur Kangxi garda auprès de sa personne. Ces deux missionnaires obtinrent bientôt la confiance du monarque chinois et, s'étant redus habiles dans la langue tartare, ils expliquèrent à Kangxi toute la géométrie. L'un et l'autre composèrent en cette langue divers ouvrages sur les mathématiques, qui furent si estimés de l'empereur qu'il les fit traduire et imprimer en chinois, en les enrichissant d'une préface de sa main. Ils firent aussi construire à la Cour un laboratoire de chimie avec tous les instruments nécessaires pour opérer, et travaillèrent à une Anatomie complète, mais ils ne firent qu'ébaucher ce premier ouvrage, qui fut terminé par Parrenin, et ensuite traduit en mandchou[217].

En mai 1688, Kangxi envoya ses ambassadeurs en Sibérie, pour conclure la paix avec le tsar de Moscovie, et, ayant remarqué que les Russes faisaient toujours traduire en latin les dépêches qu'ils lui adressaient, il chargea Gerbillon et Thomas Pereira de les accompagner en qualité d'interprètes. De retour à Pékin, Gerbillon commença à enseigner à l'empereur les éléments d'Euclide, la géométrie pratique et la philosophie : il eut l'ordre, avec Bouvet, de composer des traités de démonstrations en tartare mandchou, et ensuite de les expliquer à l'empereur, qui admirait de plus en plus la solidité des sciences occidentales, et s'y appliquait avec une nouvelle ardeur. Tous les jours, ils allaient au palais, même lorsque Kangxi était à 2 lieues de Pékin, à son palais de printemps[218]. « La Cour était étonnée de ces audiences qu'il nous donnait régulièrement, sans être accompagné que de 3 ou 4 eunuques de sa chambre, s'entretenant familièrement avec nous, sur nos sciences, sur les mœurs, les coutumes et les nouvelles des royaumes d'Europe, et sur diverses autres matières, et, ajoute Bouvet, comme il n'y en avait aucune sur laquelle nous fussions plus prêts que celles des grandes actions de Louis le Grand, je puis dire qu'il n'y en à aucune sur laquelle il ait paru nous écouter avec plus de plaisir »[219].

L'empereur continua cette étude pendant quatre ou cinq ans avec la même assiduité, sans rien diminuer de son application aux affaires, et sans manquer un seul jour à donner audience aux grands officiers de sa maison et aux cours souveraines. « Il ne s'arrêtait pas à la seule spéculation, il y joignait la pratique ; ce qui lui rendait l'étude agréable, et lui faisait parfaitement comprendre ce qu'on lui enseignait... Il nivela lui-même, durant trois ou quatre lieues, la pente d'une rivière. Il mesurait quelquefois géométriquement la distance des lieux, la hauteur des montagnes, la largeur des rivières et des étangs, prenant ses stations, pointant ses instruments

[217] Pfister 1932, 434.
[218] Changchunyuan 暢春園. Les recherches sur les instituteurs mathématiques chinois, bannières et jésuites dans la Cour de Kangxi, voir Jami 2012.
[219] Bouvet 1697, 162.

dans toutes les formes, et faisant exactement son calcul... L'empereur s'occupait ainsi et vivait avec eux dans une espèce de familiarité qui n'est pas ordinaire aux princes de la Chine, lorsque la persécution de Hangzhou éclata : elle ne pouvait arriver dans une conjoncture plus favorable[220]. »

En 1712, Fouquet présenta à la Cour l'algèbre. Kangxi demanda aux princes et aux mathématiciens chinois d'étudier ensembles : « ... 朕自起身以來，每日同阿哥等察阿爾巴拉新法。。。朕偶爾傳於在京西洋人開數表之根，寫的極明白，爾將此上諭抄出，并此書發到京里去，著西洋人共同細察，將不通的文章一概刪去[221]. » Par ailleurs, Kangxi examina le calcul du calendrier de Pierre Jartoux, et l'estima « très habile dans la science des analyses, l'algèbre, les mécaniques et les sciences des horloges »[222] : « 杜德美曾進過算日出入昏刻不同之表，朕比[彼]時且叫他那[拿]回去，今有用處，杜德美將進過的表察明著速報上帶來 »[223].

Quand les jésuites français arrivèrent à Pékin, Kangxi était malade d'une fièvre intermittente, et les nombreux remèdes qu'il avait pris, n'avaient produit aucun effet. Fontaney avait reçu des Indes une livre de quinquina. Le remède était inconnu à Pékin. Les jésuites le présentèrent comme le remède le plus efficace que l'on eût en Europe contre ces sortes de fièvres. La maladie, qui avait résisté à tous les efforts des bonzes et des médecins chinois, disparut en quelques jours. Pour témoigner sa reconnaissance aux missionnaires, l'empereur résolut de leur donner une maison, le 4 juillet 1693, la première chapelle de Beitang[224].

Le Frère Bernard Rhodes 羅德 était apothicaire, fonction qui lui donnait le privilège de suivre l'empereur dans ses voyages. Il avait était admis dans la Compagnie à l'âge de 30 ans en 1675. Il avait déjà passé plusieurs années dans la mission des Indes quand, les Hollandais ayant assiégé et pris Pondichéry, il fut fait prisonnier avec Tachard, et conduit en Hollande aux prisons d'Amsterdam, où il attendit patiemment l'échange des prisonniers. Quand il fut arrivé à Paris, il se consacra de nouveau aux missions, et il n'hésita pas à entreprendre le voyage de la Chine avec Pélisson. En 1699, Rhodes était depuis quelques jours à Amoy (Xiamen), lorsqu'il fut conduit à la cour par les mandarins que l'empereur avait chargés de cette commission[225]. « La douceur, la modestie et l'humilité qui éclataient dans ses discours et dans ses actions lui attirèrent d'abord l'estime et l'amitié des Chinois : mais quand ses talents furent connus, et que l'expérience eut fait

---

[220] Pfister 1932, 443-446 ; LEC III, 101-102, Fontaney, le 15 février 1703. Pendants ses études mathématiques, l'« édit tolérance » sur christianisme était présenté aux missionnaires.
[221] DASL 1, 52. « 康熙著令將西洋算法阿爾巴拉新法一書發京著西洋人共同細察之朱諭 ».
[222] Pfister 1934, 584.
[223] DASL 1, 55. « 康熙著杜德美將曾講過的曆法算表速呈御覽朱諭 ».
[224] Pfister 1932, 428.
[225] Pfister 1932, 555-557.

voir quelle était son habileté dans la chirurgie, dans la pharmacie, et même dans la connaissance du pouls et des maladies, on l'estima bien davantage. L'empereur lui confia plusieurs malades auxquels il s'intéressait, et que les médecins chinois n'avaient pu guérir. Rhodes leur rendit la santé, et l'empereur témoigna combien il en était satisfait. Les mandarins du palais, qui étaient chargés de rendre compte à l'empereur des cures que faisait Rhodes, revinrent bientôt de la folle prévention qu'ont presque tous les Chinois contre les médecins étrangers ; prévention que les médecins de la Chine ont grand soin d'entretenir. Ils le prièrent de voir quelques-uns de leurs domestiques qui étaient malades, et ils furent si contents de ses services, que dans la suite ils mirent en lui leur confiance, et ne voulurent point avoir d'autre médecin[226]. »

Vers la fin du mois de juin jusqu'au 25 juillet 1715, l'empereur eut une tumeur fâcheuse sur la lèvre supérieure. Il appela Rhodes pour la traiter, et Parrenin pour lui servir d'interprète : quelques années auparavant celui-ci avait donné des preuves de son habileté, en guérissant Kangxi de violentes palpitations de cœur qui faisaient craindre pour sa vie, et auxquelles la médecine chinoise n'avait point de remèdes[227]. Rhodes s'acquitta de ce nouveau devoir à la satisfaction de l'empereur, qui fut parfaitement guéri. Mais lui-même se trouva incommodé de ce qu'il avait eu à souffrir pendant le temps que dura cette cure. « Il lui fallait depuis le matin jusqu'à la nuit demeurer dans le palais, resserré dans une petite chambre, pour éviter de voir les femmes et d'en être vu, marcher à pied une demi-lieue lorsqu'il venait au palais et qu'il en sortait, et cela durant les plus grandes chaleurs de l'été[228]. »

Le Frère Pierre Frapperie 樊繼訓, était le chirurgien du palais. Il ne vécut que trois ans (1700-1703) en Chine et à Pékin, et il avait déjà la réputation d'un médecin et d'un pharmacien habile. En 1701, le frère Fraperie, que l'empereur estimait fort pour son habileté en médecine et dans la chirurgie, eut le bonheur de baptiser un petit-fils de l'empereur et de le « mettre dans le ciel », puisqu'il mourut un ou deux jours après, âgé de trois à quatre ans. « L'état où il le trouva lui fit juger qu'il n'en pouvait pas revenir : c'était une petite vérole rentrée, à laquelle il n'y avait plus de remède ; ce frère, rempli de zèle, ne pouvant plus guérir le corps, pensa à sauver l'âme. Il s'approcha du prince sous prétexte de l'examiner de plus près et d'en pouvoir rendre compte à

---

[226] LEC III, 236-238. Lettre de Parennin, le 27 mars 1715.

[227] « Ce fut par le moyen de la confection d'alkermès, qu'il fit d'abord cesser ces palpitations violentes de cœur qui l'agitaient extraordinairement : il lui conseilla ensuite l'usage du vin de Canarie. Les missionnaires, à qui on en envoie tous les ans de Manille pour leurs messes, eurent soin de le fournir ; en peu de temps ses forces se rétablirent, et il jouit d'une santé parfaite... le père Parennin m'avait averti qu'on avait donné des ordres secrets aux vice-rois de Canton et de Jiangxi, de recevoir le vin et les autres choses que les Européens leur apporteraient pour l'usage de l'empereur, et de les envoyer incessamment à la cour ; pourvu que tout ce qui serait envoyé fût scellé du cachet de l'Européen », lettre du père d'Entrecolles, le 17 juillet 1707, LEC III, 163.

[228] Pfister 1932, 555-557 ; LEC III, 236-238, lettre de Parennin, le 27 mars 1715.

l'empereur, qui l'appelait à une maison de campagne où il va ordinairement, mais, en effet, pour baptiser l'enfant mourant et lui procurer le salut éternel ; ce qu'il fit le plus heureusement du monde et sans que personne s'en aperçût[229]. »

Le Frère Etienne Rousset 安泰 était né à Nevers. Il appartenait à la mission de France et est arrivé en Chine en 1719 : « ... 本年五月十二日到有法蘭西洋船一隻，內有法蘭西行醫外科一名安泰，又會燒畫琺瑯技藝一名陳忠信...[230] » Rousset résida à Pékin jusqu'à sa mort en 1758. Le frère accompagna Kangxi dans ses derniers voyages en qualité de médecin et de pharmacien. « Le frère Rousset s'est fait une grande réputation par son zèle, par son habileté, et par le succès dont Dieu bénit les remèdes qu'il donne pour les diverses maladies : tant de gens ont éprouvé la bonté de ses remèdes qu'on ne le nomme plus que le médecin charitable : les infidèles mêmes ne le connaissent que sous ce nom et la plupart s'adressent à lui avec une entière confiance : le matin et l'après-midi, à certaines heures, sa chambre est assiégée d'une foule de Chinois, et il est saintement occupé ou à panser des plaies, ou à distribuer des remèdes. » Au moment des « persécution », son zèle industrieux avait trouvé le secret de rassembler les chrétiens chinois dans leur église Beitang. « Sous ce prétexte, les chrétiens entrent dans leur maison sans rien craindre. La seule précaution qu'on prend consiste à faire le service divin à voix basse et à renvoyer les fidèles, non plus en foule comme autrefois, mais les uns après les autres, de crainte qu'un éclat indiscret n'achève de ruiner tout à fait une mission que nous avons vue si florissante[231]. »

En 1765, le frère Louis Bazin 巴新 était venu à Canton, comme apothicaire et chirurgien. Il avait été autrefois médecin de Thomas Kouli-kan, et était demeuré en Perse vingt-huit ou trente ans. « Ce Frère voulait se rendre à Pékin, mais le gouvernement de Canton ne voulut jamais lui en donner la permission. On ne put même le présenter au Zongdu (總督) ou vice-roi de la province. Cependant on donna avis de son arrivée aux jésuites qui sont à la cour de Pékin. Dans ce même temps, comme le cinquième fils de l'empereur tomba malade, on demanda à ces Pères s'ils ne connaissaient point d'Européen qui fût versé dans la médecine. Ils répondirent qu'ils avaient lieu de croire qu'il en était arrivé un à Canton, nommé Bazin, assez expert dans cette science. A l'instant l'empereur dépêche un courrier extraordinaire pour le chercher ... ». Bazin partit le 18 octobre 1766 avec le père Ventavon, et demeura attaché au service de la cour,

---

229 Pfister 1934, 253 ; LEC III, 70, lettre de Foucquet, le 26 novembre 1702.
230 DASL 1, 24. « 兩廣總督楊琳奏報續到洋船有法蘭西行醫外科一名安泰請求進京效力委員護送摺 » (le 9 août 1719).
231 Pfister 1934, 662 ; LEC III, 501, lettre du père d'Entrecolles, le 26 juillet 1726.

où il vécut encore sept ans[232].

3.3 Traduire pour l'empire : interprètes et collège impérial du latin

Comme discuté dans le chapitre précédent, le traité de Nertchinsk fut le premier traité signé entre la Chine et une puissance européenne. Deux jésuites proches de l'empereur Kangxi, l'astronome français Jean-François Gerbillon et le musicien portugais Thomas Pereira accompagnèrent la délégation chinoise comme conseillers et interprètes. Ils prirent une part active aux négociations. Le traité fut traduit en cinq langues : le russe, le mandchou, le chinois, le mongol et le latin, les deux jésuites étant les traducteurs.

Dominique Parrenin, a vécu à Pékin à la fin du règne de Kangxi en 1698[233], sous celui du règne bref de Yongzheng et passé les cinq dernières années de sa vie au début de celui de Qianlong. « Un des plus éminents, non moins par ses vertus religieuses et apostoliques que par la connaissance profonde qu'il avait acquise du chinois et du mandchou ». Il fut lui-même supérieur de la résidence française du Beitang de 1728 à 1740, et procureur de la mission en 1723[234]. Par son intelligence, par sa connaissance des langues et son sens de la communication à la cour, il était assurément l'un des plus proches de Kangxi et Yongzheng. Dans la cour de Kangxi, Parrenin fit la traduction en langue mandchoue de ce qu'il y de plus curieux et de plus nouveau en fait de géométrie, d'astronomie et d'anatomie, dans les ouvrages de l'Académie des sciences et dans les autres auteurs qui ont traité ces sortes de matières. Parrenin fut constamment l'interprète de tous les Européens qui sont venus en Chine, des missionnaires, des légats du souverain pontife, des ambassadeurs de Portugal et de Moscovie : « Il a fait près de quarante ans cet emploi dangereux à la satisfaction du prince devant qui il parlait, et de ceux pour qui il parlait. On était surpris de lui voir parler également bien le tartare, le chinois, le latin, le français, l'italien, le portugais »[235].

En 1726, la troisième ambassade portugaise avec don Alexandre Metello de Souza y Meneses fut envoyé du roi Jean V à Pékin. Le 28 mai, Yongzheng donna à cette ambassade la première audience publique, et Parrenin fut le seul interprète[236]. Ses capacités de linguiste lui

---

[232] Pfister 1934, 963 ; LEC IV, 150-151, lettre du père Ventavon, le 15 septembre 1769.
[233] Un des missionnaires arrivèrent par l'*Amphitrite* en 1698, sous la direction de Bouvet.
[234] Pfister 1932, 501 ; Leibundgut 2007 ; Brizay 2013.
[235] LEC III, 761-762. Lettre du père Chalier, supérieur du Beitang, le 10 octobre 1741.
[236] LEC III, 548-574 : « Je lui servis d'interprète, parce qu'il (Père Magalhaens) a un peu oublié ce qu'il avait appris de la langue chinoise ; ... l'empereur envoya dire que si le père Magalhaens savait parler chinois, il entrât seul, sinon que je l'accompagnasse pour lui servir d'interprète ».

permirent aussi de servir d'intermédiaire dans le règlement d'un conflit entre les Russes et la Chine à la fin de l'année 1727, pour une signature du *traité de Kiakhta* « 恰克圖界約 » fixant les frontières[237]. Il a toujours été en quelque manière le médiateur dans toutes les contestations qu'il y eut entre les deux cours de Pékin et de Moscou : « C'est lui (Parrenin) qui a dressé les articles de paix qui ont été arrêtés entre ces deux nations, qui les a mis en latin et en tartare, et qui depuis quarante ans a interprété les lettres et les écrits que les deux Cours et leurs officiers s'envoyaient mutuellement »[238].

Antoine Gaubil, naquit à Gaillac le 14 juillet 1688. Admis dans la Compagnie, au noviciat de Toulouse en 1704, il fut formé à la vie religieuse par le saint P. Cayron. Après son temps d'épreuve, il remplit les fonctions de régent dans des collèges du midi de la France. Puis il fut appliqué à l'étude de la philosophie et de la théologie ; pour cette dernière, il en suivit les cours à Paris pendant trois ans. Gaubil obtint la mission de la Chine, et quitta la France en 1721, avec le père Charles-Jean-Baptiste Jacques. Il arriva enfin à Canton le 27 juin 1722 et à Pékin le 9 avril de l'année suivante. Gaubil se mit dès son arrivé à étudier les langues chinoise et mandchoue. Il a commencé à apprendre le mandchou en 1725 sous la direction de Parrenin, et il eut souvent plus tard à en faire usage à la cour de Yongzheng. Gaubil fut bientôt distingué et nommé par l'empereur interprète des européens que la cour consentait à recevoir comme artistes et mathématiciens, tout en les repoussant et en les persécutant comme missionnaires[239]. Gaubil fut l'interprète impérial des langues latine et mandchoue, entre la Russie et la Chine : « il en soit ici comme dans les cours de l'Europe, où la connaissance des deux langues suffise pour un emploi de cette nature. A la cour de Pékin, il faut encore beaucoup de présence d'esprit, une patience sans bornes, et une connaissance exacte des lieux, des hordes et des noms particuliers des petits régulos tartares qui font leur séjour entre les États de la Chine et ceux de la Russie »[240].

De mars 1729 à 1744, un collège impérial d'interprètes (*xiyang xueguan* 西洋學館) fut créé par l'empereur pour apprendre le latin, langue diplomatique, à environ trente jeunes Mandchous et Chinois. Parrenin, le supérieur de la résidence du Beitang, en était le recteur, et Gaubil, le second régent et le professeur. Gaubil disait que « la classe latine va bien ; plusieurs écoliers parlent assez bien le latin ». Mais Amiot, comme interprète à la fin du Qianlong, remarqua que

---

[237] Durant cette septième ambassade russe avec le comte Sava Vladislevitch Ragouzinski, envoyé de l'impératrice Catherine I, Yongzheng leur accorda une résidence russe à Pékin (E-lo-ssu-Kuan 俄羅斯館), où un église fut construire après. Voir Cai Hongsheng, 2006.
[238] *Op. cit.*, LEC III, 762.
[239] Pfister 1934, 669-672.
[240] LEC IV, 87, Lettre du père Amiot, A Pékin, ce 4 septembre 1759.

ce collège subsista quinze ans, et que ses élèves ne furent jamais employés comme interprètes : « Cet emploi, extrêmement onéreux par la manière dont on est obligé de le remplir, n'est confié à des Européens que par une espèce de nécessité presque indispensable ». Le collège impérial, qui fut établi par le prédécesseur de l'empereur régnant pour y enseigner la langue latine à un certain nombre de jeunes gens choisis parmi les Mandchous de qualité, n'ayant subsisté qu'une quinzaine d'années, n'a produit aucun sujet sur lequel on pût se décharger du soin des versions tartares et latines[241].

Dans les deux mémoriaux chinois suivants en 1736 et 1743, dans le *Zouxiao* 奏銷檔 de la Maison Impériale, on peut examiner plus de détails sur ce collège impérial. Ce collège fut créé en 1729 et recrutait les enfants des fonctionnaires de la Maison Impériale, il y eut 20 étudiants pour le premier concours. Après avoir étudié sous la direction de Parrenin pendant 7 ans, 13 étudiants purent parler et écrire bien le latin ; pour le deuxième concours, 10 étudiants les remplacèrent : « 雍正七年十月內和碩怡賢親王傳旨, 內務府官員人等子弟內有情願學習西洋字話者, 揀選十數人著西洋人巴多明等教習西洋拉的字話。其日用飯食照咸安宮學習之例給與。... 雍正七年，和碩怡賢親王遵旨選得萬保等二十名學習西洋字話，此內除二達子等七名資質愚鈍，學無進益，陸續斥革外，其萬保等十三名在館學習... 今學習七載，年已長成。西洋巴多明等既稱伊等俱能書寫應對等語。... 嗣後學習之人丁偉十缺，臣等內務府官員人等子弟內酌量揀選，另其學習。如五年之內學習專心，果能書寫應對,亦能照例補以別項差務行走。如學習怠惰,即行斥革,其缺另行選補。... » ; jusqu'à la fin de l'année 1743, il y eut 20 étudiants en total qui terminaient leurs études. Gaubil succéda à Parrenin pour enseigner au collège qui serait supprimé par la suite : « 查自開館以來，學習西洋字話俱能書寫，年滿補以筆帖式等缺行走者二十人... 即有委之處，亦屬敷用，似無庸再行接續學習。臣請將年滿已經補用筆帖式等缺之二十人仍令西洋人宋君榮等不時教演，以備應用外，所設西洋學館即行裁汰。...[242] »

D'après Gaubil, Alexandre de la Charme, arriva avec l'horloger Chalier en 1728. Il passa presque exclusivement à Pékin les 39 années qu'il vécut au Beitang. Il avait étudié avec soin les langues chinoise et mandchoue et s'y était rendu assez habile pour pourvoir écrire et composer dans ces deux langues. Il servit aussi d'interprète dans les relations de la Chine avec les czars de Russie. En 1754, il était à Pékin procureur de la mission[243]. Amiot et d'Ollières, deux ex-jésuites à

[241] Pfister 1934, 508 ; *Op. cit.,* LEC IV, 87-88.
[242] Les mémoriaux de la Maison Impériale, Cf. Guo Fuxiang 1997, 23.
[243] Pfister 1934, 721.

la cour de Qianlong, travaillèrent comme interprètes à la Maison Mongol (menggutang fanyi 蒙古堂翻譯), sur des documents en russe et en latin (voir Figure 18)[244].

Par ailleurs, le peintre et ex-jésuite à la cour, Louis de Poirot, s'était rendu habile dans les langues chinoise et mandchoue, dont il donna plus tard des leçons à Grammont et à Raux, ce dernier a été le premier supérieur des Lazaristes français à Pékin. Cette connaissance fit qu'on lui donna la charge de traduire du latin en mandchou et réciproquement toutes les pièces qui venaient de St. Petersburg à Pékin. En 1803, Poirot était encore interprète pour la langue mandchoue, il présenta au palais le prêtre Lazariste nouvellement arrivé[245].

Table 7. Les interprètes ou traducteurs missionnaires français à la cour

	Interprète	Nom chinois	Service à Pékin	Occasion
1	Gerbillon	張誠	1687-1707	Interprète à Nertchinsk 1689
2	Parrenin	巴多明	1698-1741	Interprète à Kiakhta 1727 ; *Xiyang xueguan*
3	Gaubil	宋君榮	1722-1759	Interprète ; *Xiyang xueguan*
4	de la Charme	孫璋	1728-1767	Interprète
5	Amiot	錢德明	1750-1793	Interprète, *Menggu tang*
6	d'Ollières	方守義	1760-1780	Interprète, *Menggu tang*
7	de Poirot	賀清泰	1770-1814	Traducteur
8	Lamiot, C.M.	南彌德	1794-1819	Traducteur

Source : Pfister 1932-1934.

3.4 Laboratoires du palais : la verrerie et l'observatoire

Entre 1708 et 1717, les missionnaires jésuites installés en Chine dirigèrent une étude topographique complète de l'Empire chinois à la demande de Kangxi[246]. Les documents cartographiques issus de ces travaux furent apportés de Chine à Paris, où Jean-Baptiste

[244] « La facilité avec laquelle il (d'Ollières) avait appris à parler chinois fit que, dès la seconde année, on lui fit apprendre le tartare, et il devint interprète de l'empereur pour toutes les affaires que les Moscovites pouvaient avoir avec l'empire », cf. Pfister 1934, 904.
[245] Pfister 1934, 966-967.
[246] 7 jésuites du Beitang : Gerbillon, Bouvet, Régis, Parrenin, Jartoux, Tartre, de Mailla, 4 jésuites portugais ou italiens : Hinderer, Fridelli, Cardoso et Bonjour, etc.

Bourguignon d'Anville (1697–1782), éminent cartographe, géographe et collectionneur de cartes, les utilisa pour compiler son ouvrage *Nouvel atlas de la Chine, de la Tartarie chinoise et du Tibet*. Cet atlas parut en Hollande en 1737 pour accompagner la *Description* du père J.-B. Du Halde, publiée en 1735[247]. Michel Benoist, effectua des études d'astronomie à Paris, fut « transformé en fontainier » à Pékin. A la cour de l'empereur Qianlong, Benoist travailla pour les maisons de style occidental (Xiyanglou) au palais d'été : « 蔣友仁熟諳天文輿圖，在圓明園御花園水法上行走 » (voir Figure 18). Il dessina plusieurs grandes fontaines, dont une horloge d'eau, qui « donna plus de peine, parce que les Chinois ayant personnifié leurs douze heures du jour en douze animaux, il imagina d'en faire une horloge d'eau continuelle, en ce sens que chaque figure vomit un jet d'eau pendant ses deux heures ». En plus, pour répondre aux questions de Qianlong sur la géographie de la Chine, Benoît se détermina à faire une carte qui lui mit sous les yeux. Il fit aussi une machine pneumatique[248]. Les jésuites du Beitang, travaillèrent comme experts dans les nouveaux laboratoires de l'empereur : « ... Outre ce laboratoire intérieur (*Ruyiguan*), où l'empereur va de temps en temps voir les différents ouvrages qu'on y fait, il y a autour du palais un grand nombre de laboratoires de toutes espèces, où beaucoup d'ouvriers sont continuellement occupés à toute sorte d'ouvrages pour l'ornement des palais de Sa Majesté »[249].

Architecte favori de Louis XIV, Jules Hardouin-Mansart (1646-1708) fut l'auteur des plus célèbres réalisations architecturales du règne. Il incarna le classicisme français de la fin du XVIIe siècle. A Versailles, il réalisa la Galerie des Glaces à partir de 1678. Un an plus tard, la Galerie reçut son revêtement en marbre. En 1680, les sculpteurs achevèrent leur travail. L'architecture, le jeu des miroirs, le décor sculpté et peint avaient créé une galerie majestueuse, ouverte sur la grande perspective du jardin. Le décor peint de la galerie fut exécuté de 1681 à 1684 par Charles Le Brun (1619-1690), le Premier Peintre du Roi, qui occupait une place importante à Versailles. Il fut le directeur de la manufacture royale des Gobelins, un établissement multinational réalisant des glaces et miroirs[250]. Dans la Galerie des Glaces, Louis XIV recevait ses invités lors des cérémonies officielles. C'est ainsi que furent reçus les ambassadeurs du roi du Siam et de Perse en 1715, puis en 1742 l'ambassade turque.

---

[247] Sur ce projet de Kangxi, voir la thèse doctorale de Wu Qianhua, 2013, l'Université Zhejiang, et celle de Mario Cams, 2015, KU Leuven. Voir aussi Li Xiaocong 2012.

[248] LEC IV, 227-232 : « Sa carte était heureusement finie : il la présenta à l'empereur, en laissant en blanc les pays nouvellement conquis et leurs limites, ne voulant rien prendre sur lui en cette matière, non plus que pour quelques autres endroits sur lesquels il exposait ses doutes dans un mémoire ».

[249] LEC IV, 221.

[250] Les autres manufactures sous le règne de Louis XIV : la manufacture des Gobelins comme manufacture de tapisserie, celle de Sèvres comme manufacture de porcelaine.

Avant son règne, Qianlong écrivit un petit poème sur le verre européen : « 西洋奇貨無不有，玻璃皎潔修且厚。小院軒窗面面開，細細風櫺突紗牖。內外洞達稱我心，虛明映物隨所受。風霾日射渾不覺，幾筵朗徹無塵垢 »[251]. Le poème de l'empereur nous montre que les produits en verre furent une des fabrications précieuses de l'occident 西洋奇貨 dès le XVIIIe siècle en Chine. Ce fut à la résidence Beitang que la mission française participa à la fondation d'une verrerie impériale à Pékin. En 1696, sous le règne de Kangxi, une verrerie fut établie à côté de la résidence Beitang (voir Carte 4, Figure 11) : « 三十五年奉旨設立玻璃廠，隸屬於養心殿造辦處，設兼管司一人……四十九年，設玻璃廠監造二人 »[252]. Dans une lettre, Fontaney mentionne sa fondation à la résidence du Beitang : « L'Empereur fait une belle verrerie à côté de notre maison dans un grand terrain qu'il nous donne et nous en laisse le soin... Le P. Kiliano Stumpf y donné occasion »[253].

Bernard-Kilian Strumf était, dans la maison française[254], le chef et conducteur d'un grand établissement de verrerie, où il confectionnait de beaux ouvrages à l'usage de l'empereur, de ses femmes et de ses enfants[255]. Strumf naquit à Würtzbourg en 1655, il entra au noviciat de la province de Germanie supérieure en 1673. Il était maître ès arts, et avait enseigné la rhétorique et les humanités pendant six ans, et les mathématiques durant deux ans, quand il demanda et obtint de participer aux missions de la Chine. Il dévint président du Bureau d'Astronomie. Il fut aussi le Visiteur de la Chine et du Japon en 1705-1720[256].

Le frère Jean-Baptiste Gravereau 倪天爵, était né à Paris le 10 juin 1690. Gravereau et le médecin Rousset arrivèrent en Chine par le vaisseau malouin le Comte de Toulouse, en 1719. Mais au bout de trois ans à la cour de Pékin, étant tombé malade, il fut renvoyé en France en décembre 1722. Il vivait encore au collège de la Flèche en 1758[257]. A l'occasion de son retour en France, son collègue Benoist exprima le regret de la mission française : « ... Ç'a été aussi pour ces raisons que le Zongdu (vice-roi) ayant envoyé ici un séculier pour travailler à la verrerie, votre auguste aïeul, à cause des inconvénients qu'il savait lui-même, ne nous proposa pas de le loger à notre église, et il le gratifia d'une maison particulière et d'un revenu suffisant pour s'entretenir. Mais ce verrier, après avoir travaillé pendant quelques années au service de Sa Majesté, fit comme

---

251 *Qinggaozong yuzhi shi*, juan 5.
252 *Qinding daqing huidian shili*, juan 1173. « 天主堂、琉璃作俱在蠶池口草廠 », *Chengyuan shilue* 1788, juan 4, 20.
253 ARSI Japonica/Sinica 166, f 136, 31 October 1696.
254 ARSI Japonica/Sinica 166, f 389, 28 Octobre 1699. Kilian Stumpf. (*Anno 1695 issu Imperatoris Pekinum vocatus et in domo Gallorum collocatus fui* ..) ; cf. Curtis 2011, 91.
255 Feuillet de Conches 1856, 220.
256 Pfister 1932, 472.
257 De Bossierre 1982, 40-41 ; Pfister 1934, 662.

le peintre (Belleville), et s'en retourna en Europe »[258].

Le Père Pierre d'Incarville 湯執中, né en 1706, et entré dans la province de France de la Compagnie en 1726, fut envoyé au Canada, où il demeura neuf ans (1730-1739), occupé à l'enseignement des humanités et de la rhétorique et à ses études au collège de Québec. De retour en France, il demanda et obtint la mission de Chine[259]. Parti de Lorient le 19 janvier 1740, il arriva le 10 octobre et fut appelé au service à la Cour en décembre 1741 : « 初四日催總鄧八格來說，太監高玉等傳旨，新來西洋人紀文、黨智忠(湯執中)、通使孫章三人走著在六所行走，每人照西洋人分例飯各賞給一分，再大器匠等賞給匠役分例飯十分。欽此 »[260]. Il était botaniste dans le jardin des maisons de l'occidental au Palais d'été : « Ce Père s'était insinué au palais, il y a trois ans, par le moyen de ses graines de fleurs et de légumes. A cette occasion, l'empereur faisait agrandir ses jardins, qu'il embellissait de fontaines et de cascades d'eau. L'ouvrage n'est pas encore achevé. Le père Benoît y est occupé »[261]. Il était correspondant de l'Académie des Sciences, et il mourut victime de son dévouement, « ayant, par ses assiduités auprès d'un malade, contracté une espèce de fièvre maligne », laissant d'unanimes regrets parmi les néophytes. Sa perte fut irréparable pour les sciences naturelles[262]. Dans ses lettres à sa famille, en 1742, d'Incarville nous décrit des détails sur la fabrication à la verrerie de Pékin[263].

Le frère Gabriel-Léonard de Brossard 紀文, né au diocèse de Chartres en 1703, avait étudié dans le monde le polissage du verre et du cristal. Il entra dans la Compagnie en 1738 et partit pour la Chine vers la fin de son noviciat, il arriva le 10 octobre 1740 avec le Père d'Incarville. Il resta toujours attaché au palais : « le frère a fait, en genre de verrerie, les ouvrages du meilleur goût et de la plus difficile exécution, ouvrages qui brillent aujourd'hui dans la salle du trône avec ce qui est venu de plus beau de France et d'Angleterre ». Il mourut à Pékin le 3 septembre 1758, après 18 années de dévouement au service de la mission[264].

---

[258] LEC IV, 204. Lettre du père Benoist, le 4 novembre 1773.
[259] Pfister 1934, 796.
[260] DASL 4, 100, « 傳旨新來西洋人紀文黨智忠孫章三人著在六所行走 ».
[261] Extrait d'une lettre du père du Gad, à Macao, le 13 décembre 1757.
[262] « L'académie des Sciences a fait imprimer différents mémoires de ce missionnaire dans le recueil des Mémoires de ses correspondants. La Société royale de Londres reçut aussi du père d'Incarville de nombreux mémoires sur les arts de la Chine », cf. Rochemonteix 1915, 72-73, 92.
[263] Curtis 2001.
[264] LEC IV, 56, lettre du père Amiot, le 17 d'octobre 1754 ; Pfister 1934, 801 ; Christian Léger 2013, « Gabriel-Léonard de Brossard (1703-1758), jésuite et verrier en Chine », in *Cahiers percherons*, n° 195 (3e trimestre), 27-37.

Carte 6. Plan de la verrerie, obtenu par la Légation de France

Source : ACM Nantes, carton 10, 20 ; cf. Curtis 2001, 83.

Amiot, un des dernières jésuites à Pékin, écrivit sur la verrerie du Beitang : « Du reste, les empereurs de la dynastie régnante ont tellement pensé comme leur prédécesseurs sur le peu d'importance des verreries, qu'ils ne se sont pas mis en peine de donner des disciples aux verriers européens, ni même de faire venir des verriers de Canton, où il y en a bon nombre. Il y encore une verrerie à Pékin, on y fait chaque année un bon nombre de vases et de différentes pièces d'un grand travail, parce que rien n'est soufflé ; mais cette manufacture n'est, comme bien d'autres ateliers, qu'un attirail de la grandeur impériale, une pure bienséance du trône, et n'est regardée que sur ce pied-là. C'est un grand malheur assurément ; et le peuple seroit bien mieux vêtu, nourri et logé, si le verre et le cristal etoient plus communs en Chine ; mais chaque Nation a ses

ridicules et ses préjugés »[265]. Dans le plan de la verrerie, qui est conservé dans les archives lazaristes de Paris, on peut trouver 12 chambres, 5 chambres annexes, et le détail des mesures (voir Carte 6)[266].

Antoine Gaubil fut « le plus grand sinologue européen du XVIIIe siècle, la meilleure tête parmi les Jésuites français qui fondèrent alors, en Chine même, la première école occidentale d'études érudites sur la Chine ». Né en 1689 à Gaillac, près d'Albi, le P. Antoine Gaubil est mort à Pékin en 1759. Il est très probable qu'au cours de ces trois ans il ait fréquenté l'Observatoire de Paris, qu'il soit entré en relations avec Cassini et Maraldi, ce qui aurait confirmé sa vocation scientifique. Louis XV l'envoie sur le tard, à 32 ans, « dans les Indes orientales et la Chine » aux fins « de perfectionner les sciences et les arts » par les observations qu'il était chargé d'y recueillir et « de communiquer aux savants français, en particulier à l'Académie des Sciences, fondée en 1666 », prenant ainsi la suite des « mathématiciens du roi » envoyés à Pékin par Colbert en 1685[267].

Comme la mission portugaise gérait le grand Observatoire de Pékin[268], dès son arrivée à Pékin en 1723, Gaubil essaya d'établir un petit observatoire dans la mission française : « Pour pouvoir offrir aux savants européens des résultats dignes de quelque attention, ils étaient donc obligés de faire venir à grands frais des instruments d'Europe et d'installer des observatoires du mieux qu'ils pouvaient dans leurs maisons. Ainsi, pour le dire en passant, les observations des pères Kögler et Hallerstein, qui ont été publiées en partie dans divers recueils de sociétés savantes, et plus complètement par le père Hell (1768), avaient été faites presque toutes au collège portugais, avec des instruments dus à la munificence des rois de Portugal. Louis XIV avait aussi fait pourvoir d'instruments astronomiques les premiers jésuites qu'il envoya en Chine avec le titre de « mathématiciens du roi de France ». Mais, à l'arrivée du père Gaubil, ces instruments étaient eux-mêmes déjà devenus insuffisants ; d'ailleurs, on avait dû en sacrifier, et des meilleurs, comme présent plus ou moins forcé à l'empereur Kangxi. Quant à l'observatoire, il restait à faire dans la maison française ». Avec l'aide de ses confrères de Paris, et surtout du père Étienne Souciet, Gaubil put se procurer, quelques instruments des plus essentiels, puis un peu d'argent pour entreprendre la construction d'un petit observatoire. Mais, le 30 septembre 1730, le tremblement

[265] Amiot 1777, *Memoire* II, 479.
[266] Le plan fut conservé dans la collection de documents du déplacement du Beitang de Canchikou à Xishiku 西什庫 en 1886.
[267] Gernet 2009, 9-10 ; préface de Paul Demiéville, Simon 1970, VII.
[268] « Cet observatoire (du collège portugais, Nantang) que les visiteurs européens vont encore admirer de nos jours, et qui fut construit avec tous ses instruments par le père Ferdinand Verbiest peu après 1668, était à l'usage exclusif de l'institut chinois d'astronomie, connu sous le nom de tribunal des mathématiques (bureau d'astronomie) », Brucker 1883, 16.

de terre de Pékin tua cent mille habitants, ruina toute la maison des jésuites français du Beitang, les archives et observatoires des jésuites. « Il y perdit, avec beaucoup de papiers, quelques-uns de ses instruments astronomiques, et le peu de secours qu'il reçut de France ne lui permit plus de recommencer l'entreprise avec succès avant 1755 »[269].

3.5 Musée de Qianlong : artistes et horlogers

La peinture européenne n'était pas inconnue en Chine au début du XVIIIe siècle. Des livres illustrés, des gravures et, dans une moindre mesure, des peintures religieuses apportées par les missionnaires avaient circulé tout au long du XVIIe siècle[270]. Sous le règne de Kangxi, il y avait deux peintres de Beitang aimés de l'empereur, un jésuite français, le frère Charles de Belleville, architecte, peintre, sculpteur, et le frère Giovanni Gherardini, peintre italien qui peignait à l'huile et à l'eau. Le 1er mars 1698, Belleville s'embarqua sur l'Amphitrite, à la Rochelle, avec Bouvet et ses nouveaux compagnons, et arriva, le 2 novembre suivant, à Canton. L'Italien Gherardini, amené par Bouvet, demeura dans la maison française avec le frère Belleville, et c'était le supérieur Gerbillon, qui lui servait d'interprète auprès de Kangxi, quand il travaillait en présence de ce prince[271]. Belleville construisit la résidence et l'église de Canton et le Beitang à Pékin, et retourna en Europe en 1707. Le Beitang dont la construction avait commencée en 1699, décorée de peintures illusionnistes par Gherardini, fut consacrée en 1703[272].

Hormis Bouvet et Visdelou, qui avaient enseigné les mathématiques au prince héritier, aucun des religieux n'était appelé à donner des leçons aux fils de l'empereur. Kangxi s'était réservé de les instruire lui-même et de leur faire en sa présence tous leurs exercices. Mais, par ordre de l'empereur, tous les missionnaires formaient des élèves et apprentis, chacun selon son talent. C'était d'ordinaire de jeunes eunuques du palais. Le père Chareton leur enseignait l'algèbre ; Belleville et Gherardini, la peinture à l'huile. En 1704, à la veille de son retour en Europe, Gherardini avait sept élèves chinois[273]. Pour eux comme pour leurs ouvriers nul jour de fête, pas même le jour de Pâques. Le frère peintre Belleville s'en fâcha, refusa de travailler les jours

[269] Pfister 1934, 673 ; Brucker 1883, 18. Pour le tremblement de terre, voir Gaubil, lettre au Souciet, le 9 octobre 1730, in Simon 1970, 265-268 ; pour les rétablissement de l'église et l'observatoire, voir lettre de Gaubil au Souciet, le 13 juin 1732, in Simon 1970, 315.
[270] Pirazzoli-T'serstevens 2007, 10.
[271] Froger 1926, 100 ; Feuillet de Conches 1856, 217-219.
[272] Dehergne 1972, 30 ; Pirazzoli-T'serstevens 2007, 11.
[273] Pirazzoli-T'serstevens 2007, 12.

fériés, et témoigna plusieurs fois aux Pères qu'il voulait retourner en Europe, ce que ceux-ci n'eurent garde de lui accorder, parce que l'empereur prenait beaucoup de plaisir à ses ouvrages[274].

Un peu plus tard, on trouve à la Cour les jésuites Giuseppe Castiglione[275], peintre pour la mission portugaise de Dongtang, et Jean-Denis Attiret, peintre pour la mission française du Beitang[276]. Le premier était Italien de naissance, le second avait vu le jour à Dôle, en Franche-Comté, le 31 juillet 1702. Castiglione, homme de beaucoup de talent, au témoignage d'Attiret, avait étudié la peinture dans sa terre natale. Formé à la manière large et vigoureuse des maîtres, il eût pu briller en Europe : une vocation religieuse le fit entrer chez les jésuites en qualité de frère coadjuteur, et c'est d'Italie que la Compagnie l'avait envoyé missionnaire en Chine. Castiglione arrivé dans la mission en août 1715, est mort le 16 juillet 1764, à un âge fort avancé, après avoir été comblé de faveurs par Qianlong dont il avait peint le portrait[277]. Attiret, après avoir reçu de son père, peintre médiocre, les premiers éléments, alla se perfectionner dans cette terre où les arts fleurissent avec les citronniers. Durant son noviciat, Attiret peignit les quatre pendentifs du dôme de l'église des jésuites d'Avignon ; et comme la mission française de Pékin avait demandé un peintre, il s'offrit et partit pour la Chine vers la fin de 1737, sous le règne de Qianlong. À son arrivée à Pékin le 5 août 1738, il trouva Castiglione établi à Pékin vers la fin du règne précédent. Il se lia avec lui d'une étroite amitié, et tous deux devinrent les peintres favoris de l'empereur. Castiglione, depuis longtemps assoupli à la mode chinoise, encourageait son confrère Attiret à s'oublier lui-même, et le contenait dans ses révoltes contre les importunités jalouses et les vexations des peintres du pays[278].

Attiret raconte qu'il lui fallut oublier pour ainsi dire tout ce qu'il avait appris, et se faire une nouvelle manière, pour se conformer au goût de la nation. « Quant à la peinture, hors le portrait du frère de l'empereur, de sa femme, de quelques autres princes et princesses du sang, de quelques favoris et autres seigneurs, je n'ai rien peint dans le goût européen ... de sorte que je n'ai été occupé les trois quarts du temps qu'à peindre, ou en huile sur des glaces, ou à l'eau sur la soie, des arbres, des fruits, des oiseaux, des poissons, des animaux de toute espèce, rarement de la figure[279]. » Tout ce que les peintres exécutaient était personnellement ordonné par l'empereur, qui se faisait montrer d'abord les esquisses, et les changeait lui-même ou les faisait modifier à sa

[274] Feuillet de Conches 1856, 221.
[275] Une étude de la biographie et vie à la cour de Castiglione, voir Pirazzoli-T'serstevens 2007.
[276] La biographie de Attiret, voir Bernard 1943 ; Gazier 1912.
[277] Sur les détails d'ouvrages de Castiglione à la cour des années 1723 à 1765, voir DASL 4.
[278] Feuillet de Conches 1856, 222-223.
[279] LEC III, 793. Lettre du père Attiret, le 1er novembre 1743.

fantaisie, sans tenir compte de la régularité du dessin. Il en fallait passer par là, et ne souffler mot, car le goût du Fils du Ciel était sacré. Sitôt après son arrivée à Pékin, Attiret avait exécuté pour l'empereur une peinture à l'huile, représentant l'*Adoration des Mages*[280]. Attiret mourut à Pékin le 8 décembre 1768.

Louis de Poirot partit pour la Chine en 1769, et mourut à Pékin vers la fin de 1814, alors qu'il était le dernier survivant de tous les jésuites de Chine. Il était à la résidence Beitang : « 賀清泰善畫山水人物，在如意館行走，住西安門內蠶池口[281] », et il travailla au palais *Ruyi guan* comme un mandarin de la classe *Liu pin* : « 六品頂戴賀清泰，於乾隆三十六年進京，在如意館行走[282]. » Il était en faveur auprès de Qianlong et en 1780, avait obtenu pour les missionnaires de Pékin, la permission de prêcher et de baptiser tous les Chinois qui voudraient se convertir, à l'exception toutefois des fils des seigneurs et des mandarins en l'absence de leurs parents. Poirot satisfaisait assez bien le goût des Chinois, bien qu'il n'eût jamais appris les principes de cet art. Il exerçait aussi les fonctions du saint ministère et donnait les exercices de St Ignace, faisant alterner ainsi la prédication et la confession dans l'église du Beitang, la peinture au palais de l'empereur et le travail des langues dans la résidence[283].

Le frère Giuseppe Panzi, Italien, vint à Pékin en 1773 et fut attaché à la mission française : « 潘廷璋善畫喜容人物、山水，在如意館行走，住西安門內蠶池口內天主堂 »[284]. Panzi remplit au palais la charge de peintre de l'empereur Qianlong. L'édit que Qianlong prit pour lui permettre d'entrer à Pékin est le suivant : « 茲據廣東布政使姚成烈轉據南海縣詳報，據洋行商人潘同文等稟稱，有西洋人李俊賢，年三十五歲，熟理鐘錶。潘廷璋，年三十三歲，熟習繪畫。於乾隆三十六年附搭佛蘭西亞國布呂連商船到廣，情願赴京效力。。。硃批：準其來京，乾隆三十七年五月二十二日 »[285]. Panzi était souvent appelé au palais pour peindre devant l'empereur[286]. Comme Castiglione et Attiret, il « a mille peines à soumettre son art et ses inspirations à la routine de cette nation, et cependant il le fait de bon cœur pour le service de cette mission[287]. » Mais un grave événement allait troubler la quiétude de Panzi et de ses compagnons peu d'années après son arrivée : la Compagnie de Jésus avait été supprimée le 16

[280] Feuillet de Conches 1856, 223-225. La catalogue des ouvrages d'Attirent à la cour de 1739 à 1768, voir DASL 4.
[281] DASL 4, 479-480. « 西安門內天主堂西洋人名單 ».
[282] DASL 4, 996.
[283] Pfister 1934, 966-968.
[284] DASL 4, 479-480. « 西安門內天主堂西洋人名單 ».
[285] DASL 1, 297.
[286] Son collègue, Benoist donne beaucoup de détails à ce sujet dans LEC, sur les travaux quotidiens au palais des peintres jésuites, voir la partie 2.3 dans ce chapitre.
[287] Pfister 1934, 971.

août 1773 par le bref *Dominus ac redemptor* de Clément XVI ; la nouvelle de la destruction arriva à Pékin le 5 août 1774[288].

Table 8. Les peintres missionnaires à Pékin

	Peintre	Nom chinois	Nationalité	Service à Pékin	Paroisse
1	Matteo Ricci[289] ?	利瑪竇	Italien	1601-1610	Nantang
2	Christophe Fiori	費約理	Italien	1694-1705	Nantang
3	Giovanni Gherardini	聶雲龍 (年修士)	Italien	1698-1711	*Beitang*
4	Charles de Belleville	衛嘉祿	Français	1698- 1707	*Beitang*
5	Matteo Ripa	馬國賢	Français	1711-1723	Xitang
6	Giuseppe Castiglione	郎世寧	Italien	1715-1766	Dongtang
7	Jean-Denis Attiret	王致誠	Français	1738-1768	*Beitang*
8	Michel Benoist	蔣友仁	Français	1744-1774	*Beitang*
9	Ignaz Sichelbarth	艾啟蒙	Bohême	1745-1780	Dongtang
10	Jean-Damascène Sallusti	安德義	Italien	1765-1781	Xitang?
11	Louis de Poirot	賀清泰	Français	1770-1814	*Beitang*
12	Giuseppe Panzi	潘廷璋	Italien	1773-1811	*Beitang*

Source : Pfister 1932-1934 ; Picard 1973, 63.

L'histoire de l'horloge de style occidental en Chine est inextricablement liée à la présence des jésuites à la cour. Matteo Ricci était arrivé en Chine, porteur d'une épinette, d'une mappemonde et de deux horloges à sonnerie qui fascinèrent les savants chinois et même leur Empereur, Wanli, de la dynastie des Ming, celui-là même qui invita le père jésuite à demeurer à Pékin et qui autorisa sa sépulture tout près de là. Ricci est le premier missionnaire chrétien des temps modernes, et le premier Occidental, à avoir été aussi proche de l'empereur. A partir de cette époque, l'horloge était devenue comme un des instruments curieux apportés par les Occidentaux à la cour de Pékin. Ce sont eux qui ont introduit la théorie de la mécanique dans un effort pour enseigner les principes supérieurs de la foi et faire ainsi des conversions religieuses. Comme horlogers à la cour, ces jésuites connurent de première main les succès et les luttes de

[288] Cordier 1913, « Guiseppe Panzi : peintre italien à Pékin (XVIIIe siècle) », 430.

[289] Un peinture « 野墅平林圖 » dans le musée provincial de Liaoning, comme un ouvrage controversé de Ricci, voir Song Liming 2011, 226 ; Lin Meicun 2010, « Yeshu pinglin tu kao », *Wenwu*, 66-79.

l'ordre dans son ensemble. Pour eux, l'horloge occidentale était plus qu'un objet représentant les dernières innovations européennes : ce fut leur clé d'un potentiel d'innombrables conversions religieuses dans ce vaste empire[290]. Cette coutume de coopération entre les jésuites et la Cour s'est stabilisée sous le règne de Kangxi et Qianlong, Beitang, la résidence de la mission française, devenait un centre des artistes et horlogers.

Valentin Chalier arriva en Chine en 1728. Ce fut Parrenin qui obint de l'empereur Yongzheng la permission de le faire venir à Pékin avec son compagnon, Alexandre de la Charme, qui devint à Pékin procureur de la mission française. « (雍正) 初九日首領太監趙進忠傳怡親王諭：著西洋人沙如玉在造辦處做自鳴鐘，遵此[291]. » Chalier fut longtemps supérieur de la résidence française Beitang, puis supérieur général de la mission française de Chine (1745-47)[292]. « Chalier inventa la fameuse horloge des veilles, ouvrage qui, en Europe même, passerait pour une merveille, ou tout au moins pour un chef-d'œuvre de l'art »[293]. D'après les archives chinoises, Chalier assembla quelques horloges sous le règne de Yongzheng et au début de celui de Qianlong : « 雍正八年十二月，著西洋人沙如玉做有架子時鐘、問鐘二件 » ; « 雍正十二年正月二十一日，西洋人沙如玉畫得架子時鐘樣一份[294] » ; « 乾隆七年三月二十五日，奉旨準做各件應用輪簧處，據著沙如玉做，再做銅木胎等件，俱著造辦處家內匠役進如意館成做，欽此 » ; « 乾隆九年正月二十三日，傳旨將下面紗片去了，安時刻鐘，轉盤傍門紗去了，安銅撒花片，上節玻璃有空處，著西洋人沙如玉想法添活頑意畫樣呈覽，欽此[295]. » Pour son service à la cour, Qianlong le récompensait en satins et argent : « 乾隆元年五月二十七日，內大臣還望遵旨賞西洋人沙如玉上用緞二匹、紗二匹 » ; « 乾隆元年六月初八日，獲賞上用緞二匹、紗二匹，銀一百兩 »[296].

Gilles Thébault avait appris et exercé pendant plusieurs années le métier d'horloger avant de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse. Il vint en Chine avec Attiret. A l'horlogerie, il dut bientôt joindre l'art de la mécanique. Il construisit un lion automate qui cachait dans son sein tous les ressorts qui le faisaient mouvoir : « le frère Thibaut vient de finir heureusement un lion automate, qui fait une centaine de pas comme les bêtes ordinaires, et qui cache dans son sein tous les ressorts qui le font mouvoir. Il est étonnant qu'avec les seuls principes de l'horlogerie la plus

---

290 Pagani 2001, 26-27.
291 DASL 4, 30. « 怡親王諭著西洋人沙如玉在造辦處做自鳴鐘活計 ».
292 Pfister 1934, 718-721.
293 LEC IV, 56. Lettre du père Amiot, le 17 d'octobre 1754.
294 « 養心殿造辦處史料輯覽 » (ZBCSL) 4, 193, 277.
295 DASL 4, 104, 118.
296 DASL 4, 51, 53.

commune, ce cher Frère ait pu, de lui-même, inventer et combiner tout l'artifice d'une machine qui renferme tout ce qu'il y a de plus relevé dans la mécanique. J'en parle pour l'avoir vue, et pour l'avoir fait marcher dans le palais même, avant qu'elle eût reçu sa dernière perfection.[297] » Il construisit aussi un autre lion et un tigre qui marchaient 30 à 40 pas. Ces machines plaisaient singulièrement alors à Qianlong[298]. On peut trouver des détails dans les ouvrages des archives de la cour des Qing des années 1753 à 1756[299].

Table 9. Les horlogers missionnaires du Beitang

	Horloger	Nom chinois	Service à Pékin
1	Valentin Chalier	沙如玉	1729-1747
2	Gilles Thébault	楊自新	1739-1766
3	Nicolas-Marie Roy	王尼閣	1756- ?
4	Pierre-Martial Cibot	韓國英	1760-1780
5	Jean-Mathieu de Ventavon	汪達洪	1766-1787
6	Hubert de Méricourt	李俊賢	1773-1774
7	Charles Paris	巴茂正	1785-1804

Source : Pfister 1932-1934 ; Brandt 1936 ; Pagani 2001, 186.

Nicoals-Marie Roy s'embarqua à Lorient sur le vaisseau le Condé, le 30 décembre 1753, avec trois jeunes pères chinois, récemment ordonnés prêtres, qui retournaient dans leur patrie. Le 16 juin 1756, il partit pour sa mission, dans le but d'aller à Pékin, pour y tenir à la cour les fonctions d'horloger et servir de second à Benoist. Mais du Gad, supérieur de la mission, défendit de le proposer à l'empereur, et Roy s'embarqua pour le Huguang 湖廣[300].

Cibot arriva à Pékin le 6 juin 1760, avec d'Ollières. « Il avait beaucoup d'esprit, de littérature, de dispositions pour toutes les sciences, et son zèle, encore plus que son application, le faisait réussir dans tout ce qu'il entreprenait : astronomie, mécanique, étude des langues et de l'histoire... ». Cibot travailla pendant quatre ans au palais, à une grande horloge d'eau, avec jets d'eau, chants d'oiseaux, figures mouvantes. Plus tard, il devint fontainier et machiniste pendant

[297] LEC IV, 56. Lettre du père Amiot, le 17 d'octobre 1754.
[298] LEC IV, 153, lettre du père Ventavon, le 15 septembre 1769 ; Pfister 1934, 793.
[299] DASL, 194, 217, 250.
[300] Pfister 1934, 873.

cinq ans dans au Palais d'été *Yuanmingyuan*, ainsi que jardinier et fleuriste[301].

Ventavon, désigné pour la Cour, partit pour Pékin avec le médecin Bazin, dès le 18 octobre en 1766 : « j'ai été appelé près de l'empereur en qualité d'horloger, je ferais mieux de dire en qualité de machiniste ; car ce ne sont point en effet des horloges que l'empereur nous demande, mais des machines curieuses. Le frère Thébaut, qui est mort quelque temps avant que j'arrivasse, lui a fait un lion et un tigre qui marchent seuls, et font trente à quarante pas. Je suis chargé maintenant de faire deux hommes qui portent un vase de fleurs en marchant. Depuis huit mois j'y travaille, et il me faudra bien encore un an pour achever l'ouvrage »[302].

Le 12 janvier 1773, deux nouveaux missionnaires arrivèrent à la maison du Beitang : le père Méricourt, sous le titre d'horloger, et le frère Panzi, en qualité de peintre. Le père de Méricourt travailla à l'horlogerie et en mécanique avec les pères Archange et de Vantavon. « Les quatre eunuques que l'empereur avait nommés pour apprendre l'usage de la machine pneumatique avaient déjà un peu appris la manière de la faire jouer. Les trois missionnaires qui travaillent à l'horlogerie, le père Archange, carme déchaussé, missionnaire de la sacrée Congrégation ; le père Ventavon, jésuite, et le père Méricourt, aussi jésuite, avaient étalé toutes les différentes pièces de cette machine. » Qianlong, pour témoigner sa satisfaction de cette machine pneumatique, qui était la première qu'il avait vue, donna encore deux grandes pièces de soie au père Méricourt et au frère Panzi, sous les noms desquels elle avait été présentée, et une troisième à Benoist. Méricourt mourut un an environ après son arrivée à Pékin, le 20 août 1774[303].

3.6 Conditions de travail et vie à la Cour

Sous le règne de Qianlong, comme seul peintre du Beitang, Attiret fut un des connaisseurs en service à la cour pendant trente ans. Il fit un récit de sa vie à la cour : « Il n'y a ici qu'un homme, c'est l'empereur. Tous les plaisirs sont faits pour lui seul. Cette superbe maison de plaisance n'est guère vue que de lui, de ses femmes et de ses eunuques ; il est rare que dans ses palais et ses jardins il introduise ni princes ni grands au-delà des salles d'audience. De tous les européens qui sont ici, il n'y a que les peintres et les horlogers, qui nécessairement, et par leurs emplois, aient

[301] Pfister 1934, 890-891.
[302] LEC IV, 153. Lettre du père Ventavon, le 15 septembre 1769.
[303] LEC IV, 197-224. Lettre du père Benoist, le 4 novembre 1773.

accès partout. L'endroit où nous peignons ordinairement est un de ces petits palais dont je vous ai parlé. C'est là que l'empereur nous vient voir travailler presque tous les jours, de sorte qu'il n'y a pas moyen de s'absenter ; mais nous n'allons pas plus loin, à moins que ce qu'il y a à peindre ne soit de nature à ne pouvoir être transporté car alors on nous introduit, mais avec une bonne escorte d'eunuques. Il faut marcher à la hâte et sans bruit, sur le bout de ses pieds, comme si on allait faire un mauvais coup. C'est par là que j'ai vu et parcouru tout ce beau jardin, et que je suis entré dans tous les appartements. Le séjour que l'empereur y fait est de dix mois chaque année. On n'y est éloigné de Pékin qu'autant que Versailles l'est du Paris. Le jour nous sommes dans le jardin et nous y dînons aux frais de l'empereur ; pour la nuit, nous avons dans une assez grande ville ou bourgade, proche du palais, une maison que nous y avons achetée. Quand l'empereur revient à la ville, nous y revenons aussi, et alors nous sommes pendant le jour dans l'intérieur du palais et le soir nous nous rendons à notre église »[304].

Pour leur condition de travail, il présenta leur logement et repas : « Nous sommes assez bien logés pour des religieux ; nos maisons sont propres, commodes, sans qu'il y ait rien contre la bienséance de notre état. En ce point nous n'avons pas lieu de regretter l'Europe. Notre nourriture est assez bonne : excepté le vin, on a à peu près ici tout ce qui se trouve en Europe. Les Chinois boivent du vin fait de riz, mais désagréable au goût et nuisible à la santé ; nous y suppléons par le thé sans sucre, qui est toute notre boisson »[305]. Pour son collègue Castiglione, qui était malade au début de l'année 1738, Qianlong le récompensa de 100 *liang*, pour le rétablissement de sa santé : « 二十七日司庫劉山久、催總白世秀來說，太監憨格交銀一百兩，傳旨著賞西洋人郎世寧養病[306]. »

Attiret était surmené par les services à l'empereur Qianlong : « Quoique le frère Attiret ne jouit pas alors d'une fort bonne santé, il était obligé néanmoins de peindre du matin au soir, sans se procurer d'autre repos que celui des repas et de la nuit ; encore était-il obligé de prendre souvent sur son sommeil pour combiner à part soi les différents arrangements de ses dessins et de ses peintures. Il ne fut en Tartarie qu'une cinquantaine de jours, parmi lesquels quarante seulement furent employés à l'ouvrage, et durant ce court espace de temps, il fit vingt-deux portraits à l'huile, quatre grands dessins, tant de la cérémonie que des autres exercices, et quantité d'autres choses, dont chacune en particulier aurait, dans des circonstances plus favorables,

[304] LEC III, 792-793. Lettre du père Attiret, le 1er novembre 1743.
[305] LEC III, 793-794. Lettre du père Attiret, le 1er novembre 1743.
[306] DASL 4, 71. « 傳旨賞郎世寧養病銀一百兩 ».

demandé un ou plusieurs jours de travail »[307].

Voici les travaux quotidiens de Benoist à *Ruyi guan* 如意館, le lieu où travaillaient les européens artistes sous le règne de Qianlong : « Ici il faut, hiver et été, être très diligent. Vers les neuf heures, on nous avertit que l'empereur avait lu le billet de présentation, et l'on fit entrer les présents dans l'intérieur, afin que Sa Majesté pût les voir lorsqu'elle en aurait le loisir, et choisir ceux qui lui agréeraient. Après midi, on rapporta ceux des présents que l'empereur n'avait pas reçus, et l'on nous signifia ses ordres, savoir, que les deux nouveaux entreraient tout de suite au palais pour y exercer chacun son art ; que le frère Panzi partagerait, avec les pères Damascène et Poirol, l'ouvrage des six tableaux que Sa Majesté leur avait donné à faire ; que le père de Méricourt travaillerait à l'horlogerie avec les pères Archange et de Vantavon ; que la machine pneumatique serait portée à *Ruyi guan* ; et qu'au printemps, lorsque le temps serait plus doux, le père Sighelbare et moi nous la ferions jouer devant Sa Majesté, et la lui expliquerions. Ce furent là les premiers ordres de l'empereur, dont la plupart furent changés dans la suite. Les présents dont l'empereur gratifia les nouveaux missionnaires furent, à l'ordinaire, six petites pièces de soie pour chacun »[308].

Le climat des hivers à Pékin fit que les jésuites subirent souvent un froid terrible : « Il n'ignorait pas ce qu'il devait lui en coûter pour cela dans un pays où l'hiver est terrible, j'en juge moins par l'expérience que j'en ai faite pendant six ans que par celle du père Parennin, qui, après avoir demeuré 40 ans à Pékin et avoir fait plusieurs années bien des expériences sur la glace et la qualité du froid particulier à cet endroit, assurait, ainsi que je le lui ai entendu dire, que d'ordinaire l'hiver est aussi rude à Pékin qu'il le fut en 1709 en France[309]. On en sera sans doute surpris, vu la position de cette ville, qui n'est située qu'au quarantième degré de latitude septentrionale ; aussi en faut-il chercher ailleurs la vraie cause. Outre qu'à deux lieues de là il y a d'assez hautes montagnes, toujours couvertes de neige, le pays est si plein de nitre que quelquefois au plus fort de l'été on voit, vers les quatre heures du matin, les campagnes chargées de ce nitre, qui s'est exhalé pendant la nuit, de sorte qu'on les croirait couvertes d'une gelée blanche. Toute cette rigueur du froid ne fut pas capable d'obliger ce chrétien, même à l'âge de 80 ans, d'approcher du feu »[310]. Le 16 octobre 1744, l'horloger Valentin Chalier demanda à la

[307] LEC IV, 55. Lettre du père Amiot, le 17 d'octobre 1754.
[308] LEC III, 197. Lettre du père Benoist, le 4 novembre 1773.
[309] « Le grand hiver » en France en 1709.
[310] LEC IV, 30. Extrait des lettres de quelques missionnaires.

Maison Impériale un lit de briques chauffées (*dikang* 地炕)[311], pour dormir mieux à Pékin : « 十一日首領孫祥來說，為西洋人沙如玉等面稱，京內居住作房一間，時天氣寒冷，因我等身俱有疾，難以忍寒，請欲打地炕一鋪，等語，啟怡親王，內大臣海望，御前侍衛安寧準行遵此回明侍讀學士沈崳郎中，色勒員外郎李英，司庫白世秀準行，記此 »[312]. En revanche, quand le missionnaire travaillait au Palais avec l'empereur, il put bénéficier du chauffage royal : « Comme le froid était alors excessif, il y avait au milieu de la chambre, sur un piédestal, un grand vase de bronze rempli de braise bien allumée, mais couverte de cendre, pour entretenir un air tempéré »[313].

Pour les cours de mathématique de Kangxi, Gerbillon et Bouvet partaient à 4 heures du matin, quelque temps qu'il fît, et ne revenaient qu'après le coucher du soleil. À peine de retour, il fallait passer une partie de la nuit à composer et à préparer les leçons du lendemain. La fatigue extrême que ces voyages continuels et ces veilles leur causaient, les accablait parfois, mais l'espérance de rendre ce prince favorable à la religion, en le contentant, les soutenait et adoucissait toutes leurs peines. Ils passaient ordinairement 2 heures le matin et 2 heures le soir avec l'empereur, qui « les faisait asseoir à ses côtés », pour lui montrer les figures, et les lui expliquer avec plus de facilité[314].

Gaubil fut un interprète entre les langues mandchoue et latin : « ce n'est point à loisir, ni dans la solitude du cabinet et au milieu de ses livres ou de ses cartes géographiques, qu'il est permis de traduire ; il faut le faire dans le palais même, ou dans le lieu où se tient le tribunal ; il faut le faire rapidement, quelque épineuse que puisse être l'affaire dont il s'agit ; il faut le faire en présence d'une foule de mandarins qui, n'étant là que pour attendre que la traduction soit faite, s'entretiennent, et d'un ton fort élevé, de leurs affaires particulières, ou interrompent sans cesse le missionnaire par mille questions différentes, et pour le moins inutiles ; souvent même c'est pendant la nuit qu'on est appelé, et il faut que le matin tout soit fait et en état d'être présenté à l'empereur »[315].

Dans tout ce qui est de l'intérieur du palais, qui que ce soit, fût-il prince du sang, ministre d'État, personne ne pouvait y pénétrer qu'il ne soit accompagné par des eunuques, quand il

---

[311] LEC IV, 202. Dans la lettre de Benoist de 1773, il y a la description de ce chauffage par fourneau, qui était utilisé dans les familles ordinaires : « Outre ces sortes de brasiers, on sait qu'en la Chine on fait usage d'une espèce d'étuve, formée par des canaux qui circulent par-dessous les pavés de la chambre, et y portent la chaleur d'un fourneau auquel ils aboutissent. Ce fourneau est enfoncé en terre hors de la chambre, ordinairement du côté opposé aux fenêtres ».

[312] DASL 4, 137. « 西洋人沙如玉等因天冷體弱請打地炕一鋪 ».

[313] LEC IV, 202. Lettre du père Benoist, le 4 novembre 1773.

[314] Pfister 1932, 443-446 ; LEC III, 101-102, lettre de Fontaney, le 15 février 1703.

[315] LEC IV, 88. Lettre du père Amiot, A Pékin, ce 4 septembre 1759.

s'agissait d'un groupe comme les mandarins, peintres, domestiques, européens, toutes les personnes étaient comptées sans distinction en entrant et en sortant. En conséquence, le 19 janvier 1773, Benoist conduisit ce peintre Panzi au *Qixiang Gong* 啟祥宫[316]. « Là, nous apprîmes que l'empereur voulait que le frère Panzi fit un portrait. Tandis que j'attendais que tout fût prêt pour commencer ce travail, les eunuques chargés du télescope me l'apportèrent, afin que je continuasse à leur en montrer l'usage.» Cependant l'empereur ayant fait réflexion que par la multitude de ses occupations, « il lui serait difficile de nous retenir en sa présence tout le temps qui serait nécessaire pour l'exécution de son dessin, il dit que le frère Panzi n'aurait qu'à le peindre en particulier sur un de ses anciens portraits, et qu'ensuite il ferait en sa présence les changements que le temps écoulé aurait apporté aux traits de son visage »[317].

Benoist fit des portraits pour l'empereur au Palais Qixiang : Dès les huit heures du matin, Benoist était rendu au *Qixiang gong* sous une neige abondante qui ne cessait pas jusqu'au soir. Il était survenu quelques affaires auxquelles l'empereur était actuellement occupé, en conséquence il ne pouvait les admettre avant midi ; mais à onze heures on venait les chercher de la part de l'empereur. Il leur fallait sur-le-champ partir malgré la neige qui tombait à gros flocons.

Il fallait éviter de voir les femmes dans la cour : « Nous traversâmes des cours, des terrasses, des galeries, conduits par des eunuques, qui, lorsque nous passions par quelque endroit d'où l'on pouvait avoir vue sur les appartements où pouvait se trouver quelque princesse ou autre personne du sexe, faisaient des signaux, tant pour avertir les eunuques qui sont en sentinelle de fermer les portes, les fenêtres des endroits dont on pourrait être aperçu, que pour savoir si quelque princesse ne serait pas en chemin pour visiter une autre princesse ou pour quelque autre raison. Car quoique, dans l'intérieur même du palais, les princesses et toutes les personnes du sexe ne puissent aller d'un appartement à l'autre, quelque proches que soient ces appartements, que dans des chaises fermées, portées par des eunuques, et différentes suivant les différents degrés de dignité des dames qui y sont portées ; néanmoins, quelque autre que ce soit que des eunuques, fût-ce même les fils ou frères de l'empereur, ne peuvent se rencontrer sur le chemin. Les eunuques ayant donné le signal, on se détourne aussitôt, ou, si les circonstances empêchent de se détourner, il faut tourner le dos à la chaise lorsqu'elle passe. Le frère Panzi était fort surpris de toutes ces cérémonies si éloignées des mœurs de l'Europe. Mais ce qui l'embarrassait encore plus, c'était la neige fondue, qui rendait le pavé si glissant que, peu accoutumé à tout l'attirail des

[316] C'était le lieu dans l'intérieur du palais où travaillaient les peintres chinois pendant les trois mois de l'année que l'empereur passait à Pékin.
[317] LEC IV, 198-199. Lettre du père Benoist, le 4 novembre 1773.

habits chinois que la saison obligeait de porter, il tombait à tout moment[318]. »

L'empereur, qui avait donné cent onces d'argent pour les funérailles de Benoist en 1774, s'informa en détail de sa dernière maladie, et finit par dire que c'était « un homme de bien et très zélé pour son service[319]. Voici la vie quotidienne de Benoist à Pékin : « Notre hospice de Haidian 海甸 est à plus d'une demi-lieue du palais, et il y a encore trois quarts de lieue de la porte (du palais d'été) devant laquelle il descendait de sa mule jusqu'à la maison européenne 西洋樓. Faire ce chemin, quoique dans de beaux jardins, n'est plus une promenade quand c'est tous les jours et plusieurs fois dans un jour. Or, c'est précisément le cas où se trouvait le père Benoît. Dès qu'il avait mis les ouvriers en train dans le jardin, il fallait qu'il allât tantôt dans un atelier, tantôt dans un autre à une demi-lieue et quelquefois à deux lieues du palais, puis qu'il revînt encore en hâte au jardin pour y attendre l'empereur. La chaleur, la pluie, le vent et le soleil ardent de la canicule n'étaient pas des raisons pour rien retrancher de ses travaux. L'endroit même du palais où on lui servait à manger était assez loin pour que y aller fût une vraie fatigue. Les jours de jeûne et les jours maigres, il était souvent réduit à du riz sec et à des herbes salées ; et la cuisine chinoise, à laquelle on ne pouvait s'accoutumer, le dérangement de ses heures pour les repas qu'il lui était impossible de prendre à des heures fixes, l'excès même du travail dans la journée, l'épuisaient au point qu'il arrivait le soir à la maison tellement harassé, que le peu de nourriture plus saine qu'il prenait n'était pas capable de rétablir ses forces. Souvent encore il était obligé de se retirer dans sa chambre au sortir de table pour vérifier ses calculs, préparer des dessins et faire des essais sans lesquels il n'osait rien risquer. En sorte que la nuit était déjà bien avancée lorsqu'il pouvait enfin prendre un peu de repos. Les jours de fête étaient les seuls où il pût respirer, parce qu'il n'entrait pas au palais[320]. »

Quelquefois les jésuites étaient déçus par leur vie au palais. Voici la vie quotidienne de l'horloger Ventavon : « ... je suis obligé de me rendre tous les jours au palais ; de sorte que je ne puis être à la ville avec mes frères, mon emploi me mettant dans la nécessité de demeurer à Haidian 海甸, où Sa Majesté fait sa résidence ordinaire. J'avais auparavant avec moi le frère Attiret, mais ce saint religieux, cet habile artiste est mort, comme vous savez, depuis quelque temps. Les autres missionnaires qui entrent au palais ne sont point français, et habitent d'autres maisons. Si je n'avais, au reste, que les ouvrages que nous donne l'empereur, j'aurais le temps de respirer ; mais les princes et les grands de l'empire s'adressent aux Européens pour avoir soin de

[318] LEC IV, 207. Lettre du père Benoist, le 4 novembre 1773.
[319] LEC IV, 233.
[320] LEC IV, 228.

leurs montres et des horloges qui sont ici en grand nombre, et nous ne sommes que deux en état de les raccommoder, un Père de la Propagande et moi. Nous nous trouvons par là je ne dis pas occupés, mais accablés de travail. Je n'ai pas même le temps d'apprendre les caractères chinois[321]. »

Pour le dernier peintre Panzi : « Quand à moi, pauvre que je suis, occupé toutes les journées à peindre ou à travailler au palais, n'ayant plus de mémoire, je ne sais que me taire, et je fais en Chine la figure que ferait dans un palais de Gênes un matelot ignorant et grossier. Mais après tout, qu'importe ? Tout pour l'amour de Dieu ! Je suis le peintre, ou mieux le serviteur de la mission pour l'amour de Dieu. Je me glorifie de n'être que pour son amour, et je suis bien résolu de mourir pour cette sainte mission, quand Dieu le voudra. Mais hélas ! Je suis toujours dissipé, sans progrès pour la vertu[322]. »

3.7 « Service pour la sainte Religion » : le rôle de la mission de Pékin

Pendant les années de la grande cartographie de la Chine, les missionnaires chargés par Kangxi de dresser le plan, prirent occasion, en exécutant ses ordres, de prêcher dans tous les bourgs et villages par où ils passèrent : « Quand ils arrivaient dans le lieu où ils devaient faire quelque séjour, ils faisaient venir le plus considérable des habitants, ils lui faisaient toute sorte d'amitiés, beaucoup plus qu'on n'a coutume d'en faire à ces sortes de gens à la Chine, ensuite ils l'instruisaient des vérités de la religion ; celui-ci, étant une fois gagné, ne manquait pas d'amener les autres aux missionnaires, qui passaient une bonne partie de la nuit à les instruire. En sortant des villages, ils laissaient plusieurs livres d'instructions et de prières : ils en distribuèrent une si grande quantité, qu'il fallut en faire venir de Pékin[323]. »

Mais sous le règne de Qianlong, « les missionnaires de Pékin, disait l'empereur Qianlong à la suite de son prédécesseur, sont utiles à l'empire et nous rendent de grands services ; mais ceux qui sont dans les provinces ne servent à rien. » Il voulait donc garder les premiers et se défaire des autres. C'était au moment de la persécution de 1746-1748[324]. Alors en 1750, les jésuites de Pékin se trouvèrent dans une situation critique en Europe compte tenu de la nature de leurs travaux et de leurs rôles à la cour : 1° « Est-ce la peine de traverser les mers, pour aller peindre un prince

[321] LEC IV, 153. Lettre du père Ventavon, le 15 septembre 1769.
[322] Lettre inédite de Panzi en 1777, cf. Pfister 1934, 972.
[323] LEC III, 158. Lettre du père Gerbillon, 1705, à Pékin.
[324] Pfister 1934, 755.

infidèle, pour donner des leçons de physique, de mathématiques d'astronomie, etc. ? » 2° « N'est-il pas bien triste et bien humiliant pour la haute dignité du sacré ministère, que ceux qui voient l'empereur, ne le voient qu'au titre des arts et des sciences ? Le zèle apostolique, qui est leur première et principale profession, ne devrait-il pas animer leur courage, et leur faire prendre hautement la défense de la religion, pour obtenir non seulement la révocation des édits qui lui sont contraires, mais encore la publication d'un autre édit qui lui soit favorable ?[325] »

Sur le frontispice de la belle église que les jésuites français bâtirent dans la première enceinte du palais, à la vue de tout l'empire, on voit gravées en gros caractères d'or ces lettres chinoises 敕建天主堂 *Cæli Domini templum mandato imperatoris erectum*. C'était un des plus beaux ouvrages qui soient à Pékin, qui pût piquer la curiosité chinoise, et y attirer les mandarins et les personnes les plus considérables de l'empire, afin d'avoir l'occasion de leur parler de Dieu et de les instruire de mystères religieuses : « Le prince héritier, les deux frères de l'empereur, les princes leurs enfants et les plus grands seigneurs de la cour, étaient déjà venus la voir plusieurs fois. Les mandarins qu'on envoie dans les provinces, attirés par la même curiosité, y viennent aussi et y prennent des sentiments favorables à la religion dont nous ressentons les effets quand ils sont dans leurs gouvernements[326]. » Ce fut particulièrement le cas en 1698 et 1699 quant les jésuites du Beitang eurent plus d'occasions de faire paraître leur zèle pour le bien commun, lorsque le pape eut nommé des évêques et des vicaires apostoliques pour chaque province de la Chine. « Plusieurs de ces messieurs s'adressèrent à nous, ils nous représentèrent l'obligation où ils se trouvaient d'obéir au saint siège, et les difficultés insurmontables qu'ils allaient trouver dans leurs provinces, où il n'y avait ni chrétiens, ni églises, ni missionnaires, s'ils n'étaient appuyés par quelque recommandation de la cour[327]. »

Fontaney explique qu'« il ne faut pas juger du séjour de cette cour par ce qui se passe en France et dans les autres cours de l'Europe, où l'on peut entrer en société avec les savants et avec les personnes les plus distinguées par leurs emplois et par leur naissance. Dans le palais de Pékin on n'a pas le même avantage : quand nous y allons nous sommes renfermés dans un appartement qui touche à la vérité à celui de l'empereur, ce qui est une faveur extraordinaire et la marque d'une grande confiance ; mais comme cet appartement est fort éloigné du lieu où les grands de l'empire s'assemblent, nous n'avons aucun commerce avec eux, et nous ne pouvons parler qu'à quelques eunuques ou à quelques gentilshommes de la chambre. Nous passons tout le jour dans

[325] LEC IV, 34. Lettre d'un missionnaire de Pékin en 1750.
[326] LEC III, 119-120. Lettre de Fontaney, le 15 janvier 1704.
[327] LEC III, 114-115. Lettre de Fontaney, le 15 janvier 1704.

cet appartement, et nous n'en sortons fort souvent que bien avant dans la nuit, fort las et fort fatigués. Nous aurions assurément bien de la peine à soutenir une vie aussi gênante que celle-là, et aussi peu conforme en apparence à l'esprit des missionnaires, si la plus grande gloire de Dieu ne nous y engageait. Mais les accès faciles que nous avons par là auprès du prince, et qui donnent un grand crédit à notre sainte religion, et font que les mandarins honorent et protègent les missionnaires, nous dédommagent de toutes nos peines[328]. »

Sous l'empereur Kangxi, la sainte religion catholique « se prêchait publiquement et librement dans tout l'empire » ; il y avait dans toutes les provinces un très grand nombre de missionnaires de tout ordre et de tout pays. Chacun avait son district, son église. Il y prêchait publiquement, et il était permis à tous les Chinois d'embrasser la religion. Mais Yongzheng chassa des provinces tous les missionnaires, confisqua leurs églises, et ne laissa que les Européens de la capitale, comme gens utiles à l'État pour les mathématiques, les sciences et les arts. L'empereur régnant a laissé les choses sur le même pied, sans qu'il ait été possible d'obtenir encore rien de mieux. Plusieurs des missionnaires chassés sont rentrés secrètement dans les provinces ; de nouveaux venus les ont suivis en assez grand nombre. « Ils s'y tiennent tous cachés le mieux qu'ils peuvent, cultivent les chrétientés et font tout le bien qui est en leur pouvoir, prenant des mesures pour n'être pas découverts et ne faisant guère leurs fonctions que la nuit ».

En revanche, dans la capitale, les missionnaires y exerçaient leur ministère « librement » : « Nous avons ici trois églises, une aux jésuites français, et deux aux jésuites portugais, italiens, allemands, etc. Ces églises sont bâties à l'européenne, belles, grandes, bien ornées, bien peintes, et telles qu'elles feraient honneur aux plus grandes villes d'Europe. Il y a dans Pékin un très grand nombre de chrétiens qui viennent en toute liberté aux églises. On va dans la ville dire la sainte messe, et administrer de temps en temps les sacrements aux femmes, à qui, selon les lois du pays, il n'est pas permis de sortir de la maison et de se rendre aux églises où se trouvent les hommes. On laisse dans la capitale cette liberté aux missionnaires, parce que l'empereur sait bien qu'il n'y a que le motif de la religion qui nous amène, et que si l'on venait à fermer nos églises et à interdire aux missionnaires la liberté de prêcher et de faire leurs fonctions, nous quitterions bientôt la Chine et c'est ce qu'il ne veut pas. Ceux de nos Pères qui sont dans les provinces n'y sont pas tellement cachés, qu'on ne pût les découvrir si on voulait ; mais les mandarins ferment les yeux, parce qu'ils savent sur quel pied nous sommes à Pékin. Que si par malheur nous en étions renvoyés, les missionnaires des provinces seraient bientôt découverts et renvoyés à leur tour.

[328] LEC III, 118-119. Lettre de Fontaney, le 15 janvier 1704.

Notre figure est trop différente de la chinoise pour pouvoir être longtemps inconnus[329]. »

« Si quelqu'un avait pu sauver la religion chrétienne, c'était lui (Parrenin)[330]. » Parrenin fut l'un des plus célèbres missionnaires de son époque car il réussit à convertir des princes de la Maison Impériale et devint un proche de l'empereur Kangxi, en particulier chez les princes de la famille *Sunu* 蘇努 (Sourniama), dont il a raconté les longues souffrances endurées pour la foi sous l'empereur Yongzheng[331]. Il a, à lui seul, baptisé plus de 10 000 enfants infidèles, parmi lesquels était un des frères de l'empereur Qianlong : « Moins occupé sous les empereurs Yongzheng et Qianlong, le père Parennin mit à profit le loisir qu'il avait, pour consoler et soutenir les princes chrétiens persécutés, emprisonnés, et réduits à une extrême misère ; pour composer des livres utiles à la religion, pour faire des instructions dans la ville et dans l'enceinte de notre maison ; pour visiter un grand nombre de personnes de distinction, et achever leur conversion, qu'il n'avait pu qu'ébaucher dans les longs voyages qu'il faisait à la suite de l'empereur. De tous côtés les chrétiens venaient en foule pour le consulter, pour se consoler auprès de lui, pour s'instruire et pour faire des confessions générales »[332]. Pendant la persécution en 1737, Parrenin proposait : « Nous ne sommes pas venus de 8 000 lieues pour demander la permission d'être chrétiens, d'en remplir les devoirs et de prier Dieu en secret. La cour, la ville, les provinces, l'empire tout entier sait bien que nous sommes venus ici pour prêcher la religion chrétienne, et en même temps rendre à l'empereur les services dont nous sommes capables[333]. »

Vers 1743, il y a vingt-deux jésuites dans les trois églises à Pékin (en dehors du Xitang sous la congrégation PF). Parmi eux, il y en a sept occupés comme le peintre Attiret au service de l'empereur. Les autres sont prêtres, et par conséquent missionnaires. Ils cultivent non seulement la chrétienté qui est dans la ville de Pékin mais encore celles qui sont jusqu'à trente et quarante lieues à la ronde, où ils vont de temps en temps faire des excursions apostoliques[334]. « C'est à peu près toute la paye que j'ai pour mes travaux ; si vous en exceptez quelques petits présents en soie, ou autre chose de peu de prix, et qui viennent encore rarement ; aussi n'est-ce pas ce qui m'a amené à la Chine, ni ce qui m'y retient. Etre à la chaîne d'un soleil à l'autre ; avoir à peine les dimanches et les fêtes pour prier Dieu ; ne peindre presque rien de son goût et de son génie ... ; tout cela me ferait bien vite reprendre le chemin de l'Europe, si je ne croyais mon pinceau utile

[329] LEC III, 794. Lettre du père Attiret, le 1er novembre 1743.
[330] *Œuvres complètes de Voltaire*, 1825, 209.
[331] LEC III, lettres de Parrenin, sur la persécution de la famille Sunu.
[332] LEC III, 763. Lettre du père Chalier, le 10 octobre 1741.
[333] LEC IV, 13 ; Pfister 1932, 509-512.
[334] LEC III, 794-795. Lettre du père Attiret, le 1er novembre 1743.

pour le bien de la religion et pour rendre l'empereur favorable aux missionnaires qui la prêchent, et si je ne voyais le paradis au bout de mes peines et de mes travaux. C'est là l'unique attrait qui me retient ici, aussi bien que tous les autres Européens qui sont au service de l'empereur[335]. »

Dans une lettre de 1750, un des jésuites de Pékin explique les raisons de rester à la cour de Chine[336] :

> 1° « ... le dessein de sauver les âmes étant un dessein digne de ce grand apôtre, si, pour les sauver, on cherche, par des moyens licites et honnêtes à se rendre favorables ceux qui peuvent procurer un si grand avantage ; si, pour réussir dans ce pieux projet, on parvient à exercer publiquement dans la capitale d'un vaste empire, et dans le palais même de l'empereur, les saintes fonctions et les cérémonies sacrées de l'Église ; si par là on augmente, on étend la multitude des chrétiens ; si cet établissement dans la capitale occasionne le passage d'autres missionnaires dans les provinces, ou, sans être autorisés par le gouvernement, ils forment néanmoins des chrétientés assez nombreuses et très ferventes ... » ;
>
> 2° « ... Cependant, quelle différence entre la liberté qu'on a en Europe de parler aux souverains, et la difficulté qu'il y a dans l'Orient de parler aux maîtres de ces vastes régions ! En Europe, on risquerait d'être chassé de la cour ou de la ville ; à la Chine, résister à l'empereur est un crime capital, digne de mort, et qui serait capable de faire abolir à jamais le christianisme dans ce grand empire, comme il l'est dans le Japon ... Vous voyez, monsieur, combien ces démarches étaient hasardeuses. Cependant les missionnaires ne s'en contentèrent pas ... En un mot, les missionnaires n'ont jamais prêché plus hautement notre religion sainte, et dans le palais et hors du palais, que dans le temps même que le feu de la persécution était le plus allumée ».

Pour conclure sur les travaux des jésuites à la cour de Pékin : « C'est qu'il faut attendre les moments du Seigneur : c'est qu'au lieu de blâmer témérairement les ministres de l'Évangile de ce qu'ils n'ont pas tous les succès qu'on souhaiterait, il faut louer Dieu de ce qu'ils se sont maintenus à Pékin ; de ce qu'au milieu des tempêtes qui s'élèvent de temps en temps, ils y conservent tranquillement les débris de la religion, à la faveur de quelques services qu'ils rendent au prince, et que par là ils nourrissent la faible espérance qui reste de rétablir un jour la même

[335] LEC III, 793. Lettre du père Attiret, le 1er novembre 1743.
[336] LEC IV, 34-35. Lettre d'un missionnaire de Pékin en 1750.

liberté de prêcher dans les provinces, qui était sous le règne de Kangxi »[337].

Pendant la persécution des années 1750s, Amiot présente la vie religieuse dans la paroisse du Beitang : « Quoiqu'elle soit toujours proscrite à la Chine, nous ne laissons pas à Pékin d'exercer librement notre ministère dans l'enceinte de nos maisons, et même au dehors en prenant certaines précautions. Le service divin se fait dans notre église tous les dimanches, comme dans la paroisse la plus régulière. Les chrétiens y viennent sans crainte et assidûment. Ils y chantent les louanges du Seigneur en langue chinoise ; ils entendent le sermon et assistent à la grand'messe qui s'y dit avec autant de solennité qu'on pourrait le faire en Europe[338]. »

Pour le service religieux du père Gaubil, Amiot nous présente ce qui suit : « Le père Gaubil n'a pas été un des moins exacts à faire toute ces actions de zèle, sans lesquelles on n'aurait du missionnaire que le nom. Ses études abstraites, ses fréquentes veilles, ses différentes occupations, ses emplois extérieurs ne l'empêchèrent jamais de faire une bonne œuvre. Ainsi ont le vit souvent, après avoir été les nuits entières à contempler les astres, passer de l'observatoire au confessionnal, du confessionnal à la chaire, de la chaire à l'autel, sans mettre entre ces différents exercices aucun intervalle de repos. Il est vrai qu'un tempérament robuste et une santé qui semblait à l'épreuve de tout, le mettaient en état d'agir ainsi, sans qu'il en parût incommodé[339]. »

Dans ses dernières années à Pékin en 1770s, il y eut une longue conversation entre Qianlong et Benoist, sur le sujet de la vie religieuse, il dit à cette occasion : « le matin, nous nous acquittons à l'ordinaire de nos devoirs de religion, et, s'il est nécessaire, nous nous levons assez matin pour avoir, avant que de sortir, le temps d'y satisfaire. Lorsque pendant la journée, dans l'endroit où nous sommes occupés, nous pouvons nous mettre un peu à l'écart pour nous recueillir, nous le faisons ; si nous ne le pouvons pas, nous pensons que Dieu, qui est partout, est témoin de ce que nous faisons ; nous le prions de nous aider, et nous redoublons nos efforts pour réussir ; persuadés que c'est lui plaire que de nous acquitter avec soin et de notre mieux des devoirs de notre emploi. En pensant ainsi à notre Dieu, nous suppléons aux prières que nous ne pouvons faire alors, et d'ailleurs nous y suppléons encore le soir lorsque nous sommes de retour à la maison[340]. »

L'horloger Cibot, dès son arrivée à la Cour, et ensuite toutes les fois que les occupations du palais lui laissèrent quelque relâche, s'employa avec bonheur aux fonctions du ministère. Il

---

[337] LEC IV, 34-35. Lettre d'un missionnaire de Pékin en 1750.
[338] LEC III, 838. Lettre du père Amiot au père Allart, à Pékin, le 20 octobre 1752.
[339] LEC IV, 88, Lettre du père Amiot, A Pékin, ce 4 septembre 1759.
[340] LEC IV, 218-220, Lettre du père Benoist, « Questions de l'empereur sur les phénomènes célestes. — Repas chinois ».

baptisa en 1764 un jeune prince de la famille impériale, il baptisa aussi un jeune eunuque du palais[341]. « Il est vrai aussi que par ce moyen on se procure des connaissances qui peuvent être utiles à la mission. J'ai en particulier celle du frère de l'empereur, qui est régent de l'empire en son absence... Au reste, nous faisons au palais nos ouvrages tranquillement. Nous y avons des ouvriers qui travaillent sous notre direction : personne ne nous inquiète. J'y récite sans gêne, devant les mandarins infidèles, mon office et mes autres prières. Vous voyez par là combien nous y sommes libres pour l'exercice de notre religion, et combien l'empereur est discret à cet égard. L'empereur et les grands conviennent que notre religion est bonne. S'ils s'opposent à ce qu'on la prêche publiquement, et s'ils ne souffrent pas les missionnaires dans les terres, ce n'est que par des raisons de politique, et dans la crainte que, sous le prétexte de la religion, nous ne cachions quelque autre dessein. Ils savent en gros les conquêtes que les Européens ont faites dans les Indes ; ils craignent à la Chine quelque chose de pareil[342]. »

En 1773, le peintre Panzi a peint une vision du prophète Daniel ; en 1776, il fit un grand tableau de 11 pieds sur 8, représentant l'Immaculée-Conception, pour l'église des jésuites portugais du Nantang qui venait d'être rebâtie. « Nos deux église française et portugaise, sont de beaucoup les plus fréquentées par les chrétiens chinois, parce qu'il y a là plusieurs pères qui parlent admirablement bien la langue chinoise, ... » En 1790, il fut le parrain d'un noble coréen, nommé Paul « Joun », venu avec l'ambassade de 1789. Paul fut baptisé par le lazariste Raux, le frère Panzi peignit son portrait[343]. A la paroisse de Beitang, il avait une tendre dévotion aux SS. Cœurs de Jésus et de Marie[344].

---

[341] Pfister 1934, 891-892.
[342] LEC IV, 153. Lettre du père Ventavon, le 15 septembre 1769.
[343] Sur les relations entre la paroisse Beitang et la naissance de l'église de Corée, voir Dallet 1874 ; Launay 1901 ; Clark 1971 ; Ruiz de Medina 1994 ; Jai-Keun Choi 2006 ; Roux 2013. Sur les mémoires d'ambassades Coréennes en Chine, voir *Yanxinglu quanji* 燕行錄全集.
[344] Pfister 1934, 972-973 ; lettre inédite de Panzi en 1777.

Chapitre 4 - Face à la suppression

Au cours du XVIIIe siècle, les jésuites affrontèrent trois grandes controverses internationales. La première fut la controverse sur l'adaptation à la culture chinoise employée par les jésuites dans leur mission à Pékin, connue sous le nom des « Rites chinois ». La deuxième fut la confrontation des jésuites avec les jansénistes. La troisième, enfin, fut la réconciliation avec tous les aspects de la culture classique. Pendant la deuxième moitie du siècle, la suppression de la Compagnie fut une tragédie pour les jésuites. En effet, l'affaire des rites chinois devint l'affaire des jésuites, ardents défenseurs de ces rites. Pour eux, la question était d'une importance vitale. La Compagnie fut l'objet d'attaques de tous les côtés. Trente ans après la condamnation définitive de ces rites, la Compagnie fut supprimée par le bref *Dominus ac Redemptor* de Clément XVI, le 21 juillet 1773, sous la pression de l'Espagne, du Portugal, de la France et du Royaume des Deux-Siciles[345]. Cette suppression n'est pas un phénomène unique, mais un enchaînement de phénomènes. Elle est partiellement liée aux politiques d'expansion européennes, lors de la « Querelle des Rites chinois », elle doit aussi nous conduire à situer la Compagnie entre plusieurs espaces politiques et sociaux, elle ne se réduit certes pas aux espaces nationaux européens, mais elle n'est pas non plus identifiable aux espaces impériaux. Qu'avait il été supprimé en Europe et dans les espaces extra-européens à la fin du XVIIIe siècle[346] ?

Le bref de Clément XIV fut connu à Pékin, le 5 août 1774. Les jésuites étaient les principaux missionnaires puisqu'ils avaient fourni au total à l'église 16,000 missionnaires. En conséquence, la suppression de cette congrégation très active porta un coup mortel à la Propagande, et particulièrement aux missions en Chine, fondées et maintenues par elle depuis le commencement du XVIIe siècle. Déjà en 1762, sur l'ordre du marquis Sébastien de Pombal, premier ministre de Lisbonne, 24 jésuites, dont 16 appartenant à la mission de Chine, avaient été arrêtés à Macao et déportés en Europe. La disparition de la Compagnie enleva pratiquement à la France la possibilité de soutenir les œuvres des missions[347].

---

[345] O'Malley 2014 ; Cordier 1916, 272.

[346] Fabre 2014, MEFRIM, 126/1, 6-7 ; Sur le Bref de la suppression en 1773 puis la Bulle du rétablissement des jésuites en 1814, voir Fabre et Goujon 2014, *Suppression et restauration de la Compagnie de Jésus (1773-1814),* Bruxelles : Lessius. La suppression et la restauration des jésuites dans un contexte global, voir Robert Maryks et Jonathan Wright, dir. 2014. *Jesuit Survival and Restoration : A Global History, 1773–1900*, Leiden : Brill.

[347] Louis Wei 1960, 37.

La mission catholique française de Pékin, qui avait son siège à l'église du Beitang, avait été largement soutenue par le gouvernement français depuis Colbert. « Les missions de la Chine sont l'ouvrage de la piété et de la bienfaisance de Louis XIV. Ce monarque en confia la direction aux jésuites[348]. » On comprend donc que la France, en même temps que Rome, se soit préoccupée des conséquences qu'allait amener pour cette œuvre la suppression de la Compagnie de Jésus. Les vides allaient se faire parmi ceux qui étaient chargés du soin de cette mission et qui ne pouvaient plus être recrutés. Pour prévenir la ruine, il fallait donc aviser à cette situation. Les anciens jésuites de Pékin, désireux de ne pas voir s'éteindre leur œuvre, le demandaient eux-mêmes instamment[349].

4.1 Beitang sous la suppression

La mission française de Pékin se composait donc en 1764, de cinq jésuites français seulement, d'un prêtre chinois, Jean-Baptiste-Thomas Lieou et de deux frères, Thébault et Attiret. Benoist avait été nommé leur supérieur en 1762 par Louis du Gad (嘉類思 1738-1786), supérieur général de la mission[350]. Cette même année, ils apprirent avec stupeur que la Compagnie de Jésus en France venait de disparaître, dans une affreuse tempête. Les parlementaires, les jansénistes et les philosophes avaient trouvé, en France, au dix-huitième siècle, un terrain commun d'entente contre la Compagnie dans les malheureuses affaires du père Lavalette. Les membres des Parlements décrétèrent en 1762, à l'exception d'un petit nombre, la suppression des collèges et des résidences de la Société et la confiscation de ses biens. Les décisions des années suivantes furent plus monstrueuses encore. Cette guerre contre les jésuites de France eut un fâcheux contrecoup à Pékin[351].

Il restait à Pékin, lors de la nouvelle de la suppression de la Compagnie, dix jésuites français, Michel Benoist, arrivé le 12 juillet 1744 ; Joseph Marie Amiot 錢德明, arrivé le 27 juillet 1751 ; Jacques François d'Ollières 方守義, arrivé le 25 juillet 1759 ; Pierre Cibot 韓國英, Jean Mathieu Ventavon 汪達洪, arrivés en 1766 ; François Bourgeois 晁俊秀(趙進修), arrivé le 13 août 1768 ; Jean Paul Collas 金濟時, Jean Joseph Grammont 梁棟材, arrivés en septembre 1768 ; Louis

[348] MCM 1912, II, 16. « Extrait du rapport sur le clergé de la Marine (1782) ».
[349] MCM 1912, II, 2.
[350] Du Gad, né à Lyon le 26 février 1707, entré dans la Compagnie le 9 octobre 1723, il arriva en Chine le 7 août 1738.
[351] Rochemonteix 1915, 97-99.

Antoine de Poirot 賀清泰, arrivé en 1770, et le frère Joseph Panzi 潘廷璋, arrivé en 1771[352]. Cette communauté de la mission française comprenait aussi deux jésuites chinois : François-Xavier Lan (藍方濟 1727-1796) et Thomas Lieou (劉多默 1726-1796), sans compter les catéchistes. Dans les provinces, quatre jésuites français travaillaient, Jean-Baptiste de la Roche (石若翰 1704-1785), Mathieu Lamathe (河彌德 1723-1786), Pierre Ladmiral (臘伯都 1723-1784), Léon Baron (劉保祿 1738-1784), ainsi que trois jésuites chinois : Louis Gao (高仁 1733-1790 ?), Étienne Yang (楊德望 1733-1798 ?), Jean Yao (姚若翰 1722-1796)[353].

Parmi les missionnaires, Amiot avait certainement le plus contribué à enrichir de ses recherches les *Mémoires concernant les Chinois* ; « le don royal de 12,000 livres qu'il obtint encore pour la mission française par l'entremise de Bertin, fournit à son supérieur, Benoist, le moyen d'appeler à son aide quelques Pères de France. Chassés par les Parlements et les ministres de Louis XV des collèges et des résidences, ils n'avaient qu'une ambition, ambition sainte et généreuse : continuer au loin, sur une terre étrangère, l'œuvre de Dieu qu'une persécution inique leur interdisait désormais d'accomplir dans leur pays natal. C'est dans ces circonstances qu'arrivèrent successivement de France à Pékin quelques religieux, qui prendront bientôt une part active aux tristes événements que nous devons raconter. D'une valeur intellectuelle indiscutable, mais d'une formation religieuse inégale, ils ne ressemblaient pas tous, et tant s'en faut, à ces fortes générations de jésuites français qui, depuis un siècle, avaient fait l'admiration de la Cour par leur savoir, et de l'église de Pékin par leur sainteté »[354].

Grammont, venu à Pékin avec le titre de mathématicien de la cour, ne s'occupa guère que de travaux scientifiques, sans rien produire cependant qui méritât de passer à la postérité : « 素習天文水法，兼習律呂[355]. » Né le 19 mars 1736, au château de Grammont, près d'Auch, il entra au noviciat de Gênes le 21 mars 1750. Après avoir professé six ans la grammaire, les humanités et la rhétorique, il suivit le cours de théologie, pendant lequel il se livra avec ardeur à l'étude des sciences mathématiques[356]. Jean-Mathieu de Ventavon, était doué d'un réel talent pour les arts mécaniques. Aussi arriva-il à propos à Pékin, où le frère Thébaut (楊自新 1703-1766), horloger et mécanicien du palais, était mort quelque temps auparavant. Deux ans avant l'arrivée du père de Poirot, le 30 août 1768, la résidence de Saint-Sauveur avait reçu deux missionnaires

[352] Cordier 1916, 282-283.
[353] Marin 2008, 19.
[354] Rochemonteix 1915, 115.
[355] DASL 4, 479 ; voir Figure 18.
[356] Rochemonteix 1915, 116-117.

remarquables dans les personnes des pères Paul-Louis Collas et François Bourgeois[357]. Depuis longtemps, la France n'avait pas envoyé en Chine des apôtres aussi distingués par le talent et la vertu. François Bourgeois est plus connu, sinon par ses écrits scientifiques, du moins par le rôle prépondérant qu'il joua après la suppression de la Compagnie de Jésus[358].

Le 21 juillet 1773, Clément XIV signa le bref *Dominus ac Redemptor*, qui abolissait la Compagnie dans tout l'univers. Le bref disait : « ... De notre certaine science et dans la plénitude de notre puissance apostolique, nous supprimons et nous abolissons ladite Société de Jésus ; nous anéantissons et nous abrogeons tous ses offices en général et chacun en particulier, fonctions et administrations, maisons, écoles, collèges, retraites, gymnases et tous autres lieux qui lui appartiennent de quelque manière que ce soit, et en quelque province, royaume ou état qu'ils soient situés ». Et plus loin sur les missions : « Quant aux Missions, si nous entendons les comprendre également dans tout ce que nous avons statué sur la suppression de la Société, nous nous réservons de prendre à cet égard les mesures propres à produire, à assurer le plus facilement et le plus sûrement la conversion des infidèles et la cessation de toute dispute »[359].

Le bref fut promulgué à Rome, le 16 août, mais il ne fut affiché ni *ad Valvas sancti Petri*, ni au champ de Flore, ni ailleurs. Dans les États d'Europe où la publication du bref se fit régulièrement, la Compagnie de Jésus fut réellement supprimée ; mais elle le fut seulement après l'intimation officielle du bref dans toutes et dans chacune de ses maisons. Dans les pays de missions, les jésuites conservèrent partout leur habit, leur état et leurs biens jusqu'à la promulgation légale. La nouvelle de la suppression parvint à Pékin, mais pas officiellement, en 1774 seulement. L'évêque de Macao, Mgr Alexandre da Silva Pedrosa Guimaraës (祁羅沙 1727-1799), récemment promu à ce siège, était particulièrement dévoué à la politique du marquis de Pombal, ministre du Portugal. A Pékin, Hallerstein 劉松齡, directeur du Bureau d'astronomie, mourut subitement à cette nouvelle, d'une attaque d'apoplexie, le 29 octobre 1774. Quelques jours auparavant, Benoist fut frappé comme d'un coup de foudre. Cibot, Collas et d'Ollières ne survécurent que peu d'années. Six ans après l'annonce officielle de la suppression, ils se suivirent dans la tombe, à quelques mois de distance. Ainsi, la mission de Pékin perdait cinq missionnaires de 1774 à 1781[360].

Le 13 février 1775, un incendie se déclara à l'église de l'Immaculée Conception du

---

[357] DASL 4, 479, « 金濟時素習天文水法；趙進修素習天文 » ; voir Figure 18.
[358] Rochemonteix 1915, 118-122.
[359] Le texte du bref, voir Fabre et Goujon 2014, 34-57. Le document latin et sa traduction, voir Léon Mention 1903, *Document relatifs aux rapports du Clergé avec la Royauté de 1682 à 1789*, tome II, 1705 à 1789, Paris : Alphonse Picard et fils, p. 231-266.
[360] Rochemonteix 1915, 132 ; 138-142.

Nantang, alors que l'on célébrait avec solennité la fête de la Sainte Catherine Ricci : « Le Père procureur de la maison (Beitang) voulut du moins sauver le Saint-Sacrement. Il s'avança vers les flammes ; mais il en fut repoussé. Comme il tombait à la renverse, des domestiques qui le suivaient le retirèrent par les habits... Depuis ce temps-là, nous sommes tranquilles : on rebâtit l'église ; elle sera magnifique. Nos Pères du collège, ne voyant plus de successeurs après eux (à cause de la suppression), ne craignent pas de se mettre à l'étroit[361]. » L'empereur, sensible à ce malheur, s'informa du don, fait par son aïeul, pour la construction de cet édifice ; il avait contribué pour la somme de 10,000 taëls. Qianlong décida de faire le même don pour rebâtir. La reconstruction fut reprise sans lésiner ; voyant leur société dissoute, les jésuites portugais y dépensèrent la plus grande partie de leurs ressources[362].

Jusqu'en mai 1775, la vie religieuse des chrétiens à la paroisse du Beitang continua inchangée : « Quoique nous tâchions de ne rien laisser échapper au dehors de nos désastres, cependant nos néophytes savent tout. Ils sont désolés : ils sont quelque chose de plus. Par attention pour nous et pour l'honneur de la religion, ils évitent de parler de nos malheurs et des leurs. Les choses vont leur train. Il nous est encore venu des provinces près de deux cents chrétiens pour les fêtes de Pâques. Ils ont montré une ferveur qui nous a d'autant plus touchés, que nous ne pouvions nous empêcher de penser que dans la suite il n'en sera peut-être pas ainsi »[363].

Cependant le 17 juin 1775, Mgr de Nankin reçoit le bref de Clément XIV et des instructions spéciales pour sa publication à Pékin. Ces instructions sont signées par le cardinal Castelli et contresignées par Mgr Étienne Borgia, secrétaire de la congrégation de la Propagande, au dire du père de Ravignan, à l'institut de saint Ignace[364]. Joseph de Ste Thérèse (那永福 1713-1791), supérieur de la mission Propagande, agissait sur les ordres de l'évêque de Nankin, administrateur du diocèse durant la vacance du siège. Dès le 31 juillet 1775, sans prévenir les missionnaires français, il se présenta à leur résidence : Mgr de Nankin ne lui avait envoyé ni le bref, ni la commission. « Le jour de la fête de saint Ignace, les offices de l'Église étant terminés, nous fûmes fort surpris de voir paraître ces messieurs propagandistes, excepté le père franciscain, et avec eux un Chinois propagandiste. Ils n'avaient pas pensé que pour nous signifier le bref, il aurait au moins fallu en faire venir une copie ... Les propagandistes, résolurent de nous appeler

[361] LEC IV, 270-271. Lettre du père F. Bourgeois, le 15 mai 1775, à Pékin.
[362] Hubrecht 1939, 30.
[363] Hubrecht 1939, 30 ; LEC IV, 271, *Op. cit.*, Lettre du père F. Bourgeois.
[364] Rochemonteix 1915, 188.

désormais *Monsieur* et non *Père*, en nous saluant. Tous approuvèrent cette résolution et l'exécutèrent »[365].

Joseph d'Espinha (高慎思 1722-1788), supérieur de la mission portugaise, n'ayant pu rallier à son parti les missionnaires français, fit savoir, le 22 septembre 1775, à Bourgeois, que l'évêque de Macao l'avait chargé, en l'instituant son vicaire général, d'intimer le bref à tous les jésuites de Pékin, et le même jour, il se rendit à la résidence du Saint-Sauveur. Là, en présence des pères Bourgeois, Collas, Amiot, d'Ollières et des jésuites chinois, il notifia le bref de suppression à tous et à chacun[366].

C'est le 15 novembre 1775 que fut signifié aux jésuites de Pékin le bref apostolique de suppression, par l'entremise du Père Joseph de Sainte Thérèse, au nom de l'évêque de Nankin. Comme supérieur de la Communauté, Bourgeois signa le premier; d'Ollières, Cibot et Collas, l'imitèrent; tout était fini un quart d'heure après ; Grammont avait refusé de signer, voulant qu'auparavant on lui fit une bonne pension ; quant a ses deux complices, Ventavon et Poirot, ils se trouvaient absents à Haidian 海甸, petite résidence près de la maison de plaisance de l'Empereur à deux lieues de Pékin. Le P. Joseph fut alors conduit au réfectoire, et là, en présence de ses confrères, Bourgeois quitta sa place de Supérieur, et se plaça a son rang qui était celui de l'ancienneté[367]. Amiot raconte la scène dans sa lettre à Bertin : « … Un Carme allemand nommé le Père Joseph de Sainte Thérèse, grand vicaire de l'évêque de Nankin, se rendit dans notre maison pour nous intimer par ordre de l'évêque de Nankin, le Bref de notre saint Père le Pape. Nous nous soumîmes avec respect et une entière résignation au décret du Souverain Pontife et nous signâmes l'un après l'autre que nous ne regardant plus comme étant sous le régime de la société, puisqu'elle était détruite, nous vivrions désormais comme des prêtres séculiers sous la dépendance de l'ordinaire »[368].

4.2 Conflit d'autorité dans le diocèse de Pékin

De l'immense diocèse de Pékin fut détaché, en 1696, le vicariat apostolique du Shanxi 山西 et du Shaanxi 陕西. Le 26 mai 1757, expirait Mgr Polycarpe de Souza (索智能 1697-1757),

[365] Raconte d'Ollières dans sa lettre à son frère, Cf. Rochemonteix 1915, 186-187.
[366] Rochemonteix 1915, 180.
[367] Cordier 1916, 304.
[368] AJF, Brotier 134, folio 62, lettre de Amiot à M. Bertin, le 18 septembre 1776, cf. Marin 2008, 17.

jésuite portugais, depuis 1740 troisième évêque de Pékin ; cette mort rendit le diocèse vacant durant plus de vingt ans. Lisbonne ne voulut pas présenter à Rome la candidature d'un nouvel évêque, prétendant que l'administration de ce diocèse appartenait soit à l'évêque de Macao, soit à celui de Nankin. Le Saint-Siège désigna alors Godefroid de Laimbeckhoven (南懷仁 1707-1787) jésuite allemand[369], évêque de Nankin, comme Administrateur de Pékin, et lui donna un vicaire général en la personne de Joseph de Sainte Thérèse, pour gouverner en son nom le diocèse de Pékin. En même temps, afin de bien établir et de d'affermir son autorité sur le Patronage, Mgr da Silva, l'évêque de Macao, choisit aussi un grand vicaire et proviseur général, le père Joseph d'Espinha, ancien provincial du Japon, ancien vice-provincial de la mission portugaise en Chine, et alors recteur du collège des Portugais à Pékin et vice-directeur du bureau de l'astronomie. Il le chargea de notifier à la mission française et aux deux maisons portugaises le bref de Clément XIV ; le bref une fois intimé aux Pères portugais, il prit sous sa protection leur mission, leur permit de vivre en communauté, leur confia l'administration de leurs biens, le gouvernement de leurs églises et la direction de leurs congrégations religieuses et de leurs œuvres à Pékin et en dehors de la capitale. Cette nomination, la plupart des missionnaires français et tous les Propagandistes la repoussèrent comme un abus, et restèrent fidèles à l'évêque de Nankin, administrateur de Pékin, ils ne voulurent recevoir leurs pouvoirs spirituels que de lui. Les portugais, au contraire, excepté le père da Rocha, reconnurent l'évêque de Macao pour leur légitime évêque et lui demandèrent les pouvoirs par l'entremise de son vicaire-général. Ainsi, le diocèse de Pékin se trouvait divisé en deux parties, par un grave conflit d'autorité, les Nantang et Dongtang tenaient pour Macao, les Beitang et Xitang tenaient pour Nankin[370].

Pour dirimer le cas, Laimbeckhoven se décida enfin à porter plainte à Rome. La Propagande, le soutint dans ses droits, le déclarant injustement dépossédé, et reconnut le Père Joseph, par lui désigné, comme seul fondé de pouvoir. Pour remettre de l'ordre, le Portugal proposa au Saint-Siège de nommer Damascène Sallusti (安德義 d. 1781) évêque de Pékin, qui était un augustin de la mission italienne au Xitang. Après une vacance de plus de vingt ans, on venait de donner à Mgr Souza un successeur, Rome et Lisbonne s'étaient mis d'accord au cours des premiers mois de 1778[371]. En effet, la Propagande écrivait, le 29 janvier, à l'évêque de Nankin, qu'on allait presser la pieuse reine du Portugal de nommer un évêque à Pékin, qui fasse cesser les scandales de cette ville, et le 29 juillet, Mgr Borgia, secrétaire de la Propagande, annonçait au

[369] Krahl 1964.
[370] Rochemonteix 1915, 178 ; Planchet 1916, 39-40 ; Hubrecht 1939, 23-24 ; Louis Wei 1960, 37.
[371] Hubrecht 1939, 24-25 ; Louis Wei 1960, 37-38.

père Jean Damascène que, dans le consistoire du 20 juillet, le pape l'avait proposé pour remplacer Mgr de Souza sur le siège épiscopal de Pékin. A la première nouvelle de l'élévation du père Sallusti à l'épiscopat, l'ex-jésuite au Beitang, Ventavon écrit le 4 novembre 1778, au préfet de la Propagande : « Après bien des projets, afin de restaurer cette église si affligée, il a plu au Saint-Esprit de faire tomber sur mon très digne frère Jean Damascène le choix de son nouveau pasteur, après un veuvage d'environ vingt ans. Après cela, il est inutile de rendre compte de tout le labeur qu'il a fallu pour déterminer le Portugal à le nommer, et de la peine qu'on a dû prendre pour terminer cette affaire »[372].

Le 4 février 1779, le cardinal Castelli adressait la lettre suivante au Sallusti : « Nous voulons espérer que tous entendront la voix du nouveau pasteur. Mais si quelqu'un résiste, s'entête, comme on a eu trop longtemps, à en souffrir de la part de M. Espinha, Votre Grandeur doit user de son autorité et porter contre les réfractaires des censures, suivant la gravité des délits[373]. » En vertu de *Padroado*, Rome envoya à Lisbonne en février 1779, la bulle de cette nomination pour être contre signée par le roi du Portugal. En fait, ce document n'aboutit jamais à Pékin. Selon un privilège spécial, l'évêque présenté par la Cour de Lisbonne pouvait être sacré avant l'arrivée de la bulle de Rome. Par ailleurs, la Congrégation de la Propagande adressait une lettre à Nathanael Burger OSF (閔達奈 1733-1780), vicaire apostolique du Shanxi 山西, lui enjoignant de se rendre sans délai à Pékin, pour y sacrer Mgr Sallusti ; deux autres lettres, l'une à l'évêque de Nankin, l'autre au Père Joseph, leur disaient de remettre leur administration aux mains de l'évêque-élu. Cela occasionna un schisme entre les missionnaires de Pékin, une partie ne voulant pas le reconnaître. Quand Mgr Sallusti leur adressa leurs pouvoirs, ils refusèrent de les accepter de lui. Il ne fut reconnu, ni par les Portugais ni par les Français. Le clergé de Pékin, appelé aux votes, avant le sacre, s'était partagé en deux camps : sur 26 prêtres présents, 12 votèrent pour la licéité, et déclarèrent que Mgr Sallusti pouvait se faire sacrer validement sans les bulles ; 14 furent d'avis contraire, d'après la doctrine de Boniface VIII, la consécration de Mgr Sallusti ne pouvait avoir lieu (voir Table 10)[374].

Les Sallustiens se réunirent à la fin de mars 1780 en l'église de la mission de la Propagande au Xitang, pour délibérer sur la décision à prendre. Mgr Burger, coadjuteur de l'évêque de Nankin, assistait à la réunion[375]. Les Bonifaciens n'envisageaient pas la situation du même point

---

[372] Traduit de l'Italien, APF, cf. Rochemonteix 1915, 280-281, note 1.

[373] Cette lettre est contresignée par Mgr Etienne Borgia, secrétaire de la Propagande, traduit de l'italien, cf. Rochemonteix 1915, 281-282.

[374] Planchet 1916, 40-41 ; Hubrecht 1939, 25-26 ; Louis Wei 1960, 37-38.

[375] La déclaration signée par les Sallustiens, le texte latin et la traduction, voir Rochemonteix 1915, 294-297, et « pièces

de vue que les Sallustiens. Abstraction faite des circonstances où l'on se trouvait, ils étudièrent avec soin la décrétale *Injunctæ* de Beniface VIII en 1300, et, de cette étude il ressortit pour eux, avec évidence, qu'ils n'étaient pas obligés d'adhérer à la décision des Sallustiens, et que Mgr Sallusti ne pouvait se faire consacrer sans les bulles. En outre, le long retard des bulles permettait de soupçonner ou de craindre qu'il n'y eut eu un changement dans la nomination de l'évêque par suite d'opposition du Portugal. Les trois ex-jésuites de Beitang, MM. de Ventavon, de Poirot, de Grammont et leurs trois confrères chinois en jugèrent autrement. Exerçant sur Mgr Sallusti une influence considérable, ils l'engagèrent vivement et le déterminèrent à se faire consacrer sans les bulles, malgré l'avis contraire des autres missionnaires français et portugais, à l'exception de M. da Rocha[376].

Table 10. Les clergés durant le conflit d'autorité de Pékin

Paroisses	SALLUSTIENS	BONIFACIENS
Beitang (français)	Ventavon Poirot Grammont Paul Liu 劉保祿 François Lan 藍方濟 Thomas Liu 劉多默	Bourgeois Amiot d'Ollières Collas Cibot
Nantang et Dongtang (portugais)	Felix da Rocha	d'Espinha de Seixas Francisco d'Almeida Rodrigues Paul Suerio 崔保祿 Paul Hyacinthe Liu 劉保祿 Mathieu Sequiera
Xitang (propagandiste)	Damascène Sallusti Joseph de Ste Thérèse Archange Louis Cipolla Pie Liu 劉保祿	Eusèbe a Cittadella

Source : Rochemonteix 1915, 292-293 ; Cordier 1916, 562 ; Hubrecht 1939, 28.

justificatives », n° 8.

[376] Cf. Rochemonteix 1915, 296-297.

Malgré la protestation des Bonifaciens, le 2 avril 1780, Sallusti se fit sacrer au Xitang, sans bulle papale par Burger. Les assistants, le père Joseph de Sainte-Thérèse, et M. Félix da Rocha, au lieu de bulles, donna lecture des diverses lettres reçues de Rome ; la cérémonie se poursuivit alors, selon le rite du Pontifical[377]. Le 14 avril, Mgr Sallusti fit signifier par un missionnaire chinois, François-Xavier Lan, prêtre élevé par les Pères français et membre de leur résidence, un interdit en règle, aux pères d'Ollières, Bourgeois, Amiot et Collas, qui refusent la feuille d'interdit, Mgr n'ayant aucune juridiction. Cibot l'accepta comme preuve authentique d'une juridiction usurpée. Le lendemain, à la chapelle de la Congrégation, d'Ollières mit les congréganistes réunis au courant de la situation, il lut la constitution de Boniface VIII concernant les bulles, et leur présenta les termes de la bulle *Injunctæ*[378]. Le parti des opposants, ces missionnaires français ne capitulait pas : quand Mgr Sallusti leur adressa leurs pouvoirs, ils refusèrent de les accepter de lui. Des manifestes furent publiés, pour présenter les raisons de la résistance ; l'irritation en vint à un tel degré de violence, que Sallusti se crut obliger de lancer des censures ecclésiastiques contre plusieurs récalcitrants dans les quatre églises de Pékin[379].

Le 17 juin, Mgr Sallusti fulmina l'excommunication contre d'Ollières « aimé et vénéré de tous les fidèles ». « M. de Ventavon, l'âme et l'appui du parti Sallustien, le directeur secret de toutes leurs démarches, lui fait remettre, en sa présence par un domestique cette excommunication », qui sera affichée en chinois, le 25 juin, aux portes des églises.[380] En voici un extrait : « Quoique j'aye peu de vertu et que je ne sois point propre du tout à une haute dignité, cependant j'ai obtenu de la miséricorde divine d'être évêque. Sans respect humain et sans crainte j'ose observer les usages reçus pour dissiper l'ignorance. Comment se fait-il que dans l'église septentrionale (des Français) il y ait encore cet audacieux réfractaire à mes ordres, le nommé Dollières ? Pour faire l'histoire de sa corruption et de son désordre, je le compare assez heureusement, à ce qu'il me semble, à un homme plein d'ulcères, couvert de sang et de pus ... » L'excommunication se termine ainsi : « A ce moment, j'use de l'autorité qui m'a été donnée par le souverain-pontife, je prends le nommé Dieudonné Dollières, chef des révoltés de l'église septentrionale, je le chasse de mon troupeau et je le livre à Satan »[381].

Voici le document chinois écrit et traduit par Père Joseph et Mgr Sallutti, en Juin 1781,

---

[377] Hubrecht 1939, 26 ; Rochemonteix 1915, 302-303.
[378] « Les pouvoirs des prétendus interdits continuent et continueront aussi longtemps qu'un évêque légitimement consacré ne les retirera pas », lettre de M. Bourgeois à M. Duprez, 15 oct. 1780, cf. Rochemonteix 1915, 316.
[379] Rochemonteix 1915, 316-317 ; Hubrecht 1939, 26-27.
[380] ASJF, Lettre de M. Collas à M. Bertin, 2 octobre 1780, cf. Rochemonteix 1915, 317-318.
[381] Lettre de M. Bourgeois à M. Duprez, 15 oct. 1780, cf. Rochemonteix 1915, 318.

qui a été affiché aux portes de toutes les églises de Pékin, pour déclarer son autorité dans le diocèse de Pékin :

> 凡傳教之神父，各有職分當為，遵其次序最為要緊。若有一人越分妄行，離經叛道，足能亂聖教之平安，害多靈之長生，至於不能救止，非細故也。羅馬府掌管天下傳教重務，部院眾位紅衣主教，公同議定：此地各處天主堂內，現今之神父，俱至本處所，俱無行圣事之權衡，或調換其他傳教之所在，或收回他行圣事之權衡，一任本主教之安排。為此奏知教宗，奉現今教宗必約第六位(Pius VI)，允准依譯，于天主降生一千七百八十年，西曆二月十七日。眾位紅衣主教特發諭貼，本部總理紅衣主教加斯德爾理(Castelli)，親筆花押，代筆者主教波爾日亞(Borgia)。着此則本主教安，凡在該管之地方傳教之神父，俱遵此辦理，并行傳示，使眾共知。
>
> 此按：原文譯出，並無誑言不符之處，有原代權者那神父(Joseph)甘為證憑。
>
> 乾隆四十六年五月聖神降臨瞻禮主教安(Sallusti)譯錄[382].

Cette excommunication, qui eut un douloureux retentissement parmi les néophytes de la ville et dans toute la province, devait être suivie, quelques jours après, de celle de d'Espinha, missionnaire portugais, puis le 27 septembre 1780, de celle du père Eusèbe de Citadella, propagandiste, qui n'avait pas adhéré à la consécration de l'évêque[383]. La lettre de Bourgeois annonçait cette frasque : « M. Sallusti vient encore d'excommunier son confrère, le R. P. Eusèbe a Citadella ; il lui signifia sa sentence le jour même que ce Père retournait de l'enterrement du P. Cibot. Le P. Eusèbe se plaint à la Sacrée Congrégation, mais comme il craint que tout ce qui se passe ici ne soit une manœuvre de quelque subalterne de ce corps, il m'a prié de faire parvenir sa lettre, de façon qu'elle ne soit pas exposée à être mise de côté. Je prends la liberté de la mettre sous l'enveloppe de Votre Grandeur. Il est à craindre que tout autre nom ne la mettrait pas assez à couvert. À Canton, il y a beaucoup de menées »[384].

Puis, Bourgeois et d'Espinha avaient, chacun de son côté, protesté contre le sacre, au tribunal du Primat des Indes, archevêque de Goa. La sentence de l'archevêque-primat, portugais, contre le sacre d'un évêque italien, nommé à regret par Lisbonne, ne pouvait faire de doute : il la déclara illicite. Mgr Sallusti n'avait pas manqué d'avertir Rome de son sacre, en précisant les circonstances, qui l'avaient accompagné, et la situation, où elles le mettaient. La Propagande

---

[382] APF SC Indie Orientali Cina 1782-84, vol. 37; cf. Yan Zonglin 2007, n° 8, 186.
[383] Eusèbe, récollet italien, médecin. Walter 2008, 236 ; Rochemonteix 1915, 318.
[384] Le 31 octobre 1780, *Institut*, fonds Bertin, ms. 1519, 183-184, cf. Cordier 1916, 565 ; Walter 2008, 236.

approuva sa conduite : les documents, dont on était possesseur, étaient suffisants pour établir, avec certitude, l'expédition des bulles, et, dans l'occurrence, procéder au sacre[385].

Les Sallustiens s'étaient déclarés ses plus chauds partisans ; bien plus, ils l'avaient décidé à fixer sa résidence à la mission française du Beitang. Bourgeois et Amiot ne purent que gémir et se résigner. Sallusti mourut subitement à la maison de la mission française, le 16 septembre 1781, frappé d'apoplexie, quand il apprit la sentence du primat des Indes, archevêque de Goa, qui déclarait son sacre illicite et sa juridiction mal fondée. Sa mort mettait fin au conflit. Dès que fut connue, en Europe, la mort de Sallusti, Lisbonne se hâta de proposer, pour le siège vacant de Pékin, Alexandre de Gouvea (湯士選 1751-1808), prêtre séculier portugais, du tiers-ordre de St François. Agréé par Rome, sacré à Lisbonne, il reçut avis de rejoindre son diocèse sans délai. « Ce choix était très heureux et fut approuvé par tout le monde ». Le prélat partit de Lisbonne, et après s'être renseigné à Goa et à Macao, il arriva à Pékin le 18 janvier 1785. L'entrée à Pékin de Gouvea rétablirait la paix entre les missionnaires, en attendant que la question des biens et celle de l'avenir de la mission française reçussent la solution adoptée déjà par les Cours de Rome et de Versailles[386].

4.3 Schisme du Beitang : la direction et les biens

Les supérieurs de la mission française furent après le Père Jean de Fontaney (1687), les Pères Jean François Gerbillon (1700), François-Xavier Dentrecolles (1706), Julien Placide Hervieu (1719), Joseph Labbe (1736), Hervieu (1740), Valentin Châlier (1745), Jean Sylvain de Neuvialle (1747), Louis du Gad (1752), de Neuvialle (1757), Joseph Louis Lefebvre (1762), Jean Baptiste de la Roche (1769), enfin François Bourgeois, en fonction au moment de la suppression. Bourgeois, avait été chargé de la mission par le P. Lefebvre lorsque celui-ci repassa en France ; nommé supérieur en 1770, à cause de ses talents, de sa capacité et de ses autres bonnes qualités : il avait été Supérieur pendant plus de vingt ans à Pont-à-Mousson, où il y avait alors plus de quatre-vingts jésuites. Lefebvre était chargé des affaires de la mission à Canton ; lorsqu'il quitta cette ville pour rentrer en France, Simonetti, Procureur de la Propagande, put le remplacer, grâce au crédit de Ventavon à la Cour[387].

Amiot explique différemment la défection des trois missionnaires français : « Après s'être

[385] Hubrecht 1939, 27.
[386] Hubrecht 1939, 37-38 ; Planchet 1923, 452-453.
[387] Cordier 1916, 273-274.

un peu dégrossi dans l'étude de la langue chinoise, Bourgeois fut nommé procureur et supérieur de notre maison française en 1772. Il était alors au-dessus de cet âge heureux où les fibres, flexibles encore, peuvent se plier en tous sens. Elles avaient pris chez lui le pli qu'elles devaient conserver pour toujours. Il avait exercé avec succès, en France, dans l'un des premiers collèges de sa province, cet emploi fatiguant qui, sous le titre de ministre, donnait à ceux qui en étaient revêtus, une inspection immédiate sur la police intérieure de la Maison ; il crut pouvoir faire en Chine comme il avait fait en Europe, il suivit à Pékin la route qu'il s'était frayée à Pont-à-Mousson. On lui opposa d'abord, non pas de la résistance, mais des représentations respectueuses auxquelles sa manière d'envisager les objets ne lui permit pas d'avoir les égards qu'on aurait désirés. Il n'eut pas le bonheur d'être au gré de tout le monde. Tout le monde cependant se tint dans la soumission et la tranquillité qu'exigeait l'état de chacun. Il n'en fut pas de même, après que l'évêque de Macao eût fait publier dans son diocèse le bref qui détruisait la Société »[388].

Les religieux auxquels Bourgeois n'eut pas le don de plaire, furent les trois jésuites français qui se séparèrent de leurs confrères. Craignant d'être sans ressources après la promulgation du bref, ils réclamèrent soit le partage des biens entre tous les missionnaires, soit la remise à chacun d'une somme suffisante pour faire face aux exigences de la première heure. Bourgeois s'opposa au partage, et, sur le conseil des plus anciens Pères, il accorda une remise. Depuis un mois, il s'était chargé de la procure à la place du père Colas, démissionnaire. « Il fut résolu que je donnerais à chaque Père environ 1,000 taëls. C'était un viatique pour s'en retourner en Europe, ou un supplément au peu que la Sacrée Congrégation donnait aux siens. On supposait alors avec fondement qu'on mettrait sur le même pied qu'eux ceux des nôtres qui resteraient à Pékin. La maison n'était pas fournie en argent. Je vendis du consentement des Pères quelques maisons ; Dès le 1er octobre 1774, tout fut arrêté, et les rentes des maisons fixées irrévocablement à 6,000 taëls ... Depuis ce temps là, je ne regardais plus les biens de la maison que comme un dépôt que je devais conserver jusqu'à ce qu'il fût décidé à qui il appartenait d'en disposer »[389].

En effet, deux jours après la notification du bref de la suppression par d'Espinha, le 24 septembre 1775, « le père Bourgeois recevait une lettre où on lui déclarait que la Compagnie étant détruite, et tous les particuliers étant indépendants de ceux qui étaient auparavant leurs supérieurs, les biens ne devaient pas être administrés par un particulier indépendant des autres, et

[388] Lettre de Amiot à M. de la Tour, le 31 novembre 1792, Cf. Rochemonteix 1915, 159-160.
[389] ASJF, cf. Rochemonteix 1915, 162-163. Bourgeois à Bertin, 21 juin 1781.

que par conséquent il devait rendre compte à tout le monde de l'état des biens et de son administration ». Celui-ci vint ensuite trouver Bourgeois avec les trois autres signataires, les pères de Ventavon, de Poirot et de Grammont, et, au nom de tous, Ventavon renouvela leurs revendications ; « il prétendit même exiger, avec menaces, que le supérieur lui remit en dépôt un certain nombre de contrats, qu'il ne rendit jamais[390]. » Bourgeois répondit à leur demande que la Compagnie n'étant pas juridiquement dissoute en Chine, les Pères étaient toujours jésuites à Pékin, que lui-même l'était et qu'il se regardait comme leur supérieur légitime jusqu'à la publication régulière du bref ; que, du reste, aussitôt le bref publié, il rendrait compte de sa gestion à l'autorité établie, selon qu'il en serait pourvu dans le document pontifical. Cette réponse, approuvée par les pères d'Ollières, Cibot, Collas, Paul Lieou, Xavier Ladmiral, Baron et le frère Panzi, ne satisfit pas les « dissidents ». Ils se retirèrent, déterminés à poursuivre leurs revendications après la publication officielle du bref[391].

Dans le bref de Pius VI, il est indiqué comment faire une liquidation d'une succession des missions ex-jésuites : « La Société elle-même, tous les membres qui la composaient, leurs personnes comme leurs biens, furent entièrement soustraits à toute autorité, juridiction et discipline des Ordinaires, le Pape revendiquant pour lui et le Siège Apostolique le devoir de les protéger[392]. » La question des biens de la mission française a été la source de fréquentes relations diplomatiques entre Paris et Rome ; elle a été plus encore l'occasion de démêlés incessants entre les propagandistes et les missionnaires français, entre les missionnaires eux-mêmes. D'après les *Instructions* du cardinal Castelli, les biens de la mission française étaient, par le fait de la suppression de la Société, acquis au souverain-pontife. La sacrée congrégation de la Propagande désirait vivement cette solution, dans l'espoir qu'ils seraient ensuite mis à la disposition des propagandistes de Pékin[393].

Les ex-jésuites y possédaient des biens assez importants, et, de plus, ils touchaient en France les revenus de deux abbayes[394]. Les missionnaires avaient encore, comme revenus en Chine : 1° le loyer assez important de maisons et de boutiques à Pékin ; 2° le revenu de quelques

---

390 Mémoire du père Collas, le 20 novembre 1780, cf. Rochemonteix 1915, 184-185.

391 ASJF, cf. Rochemonteix 1915, 185. Lettre du père Bourgeois aux Pères de la Russie blanche, le 2 oct. 1775.

392 Le Bref, Op. cit. Fabre et Goujon 2014, 36-37.

393 Rochemonteix 1915, 205-206.

394 D'après des mémoires sur l'État des biens des jésuites à Pékin, envoyés de 1775 à 1780, au ministre de la Marine par les pères Lefebvre, du Gad et Bourgeois, il résulte : 1° que la mission française touchait en France 10.000 francs de revenus des abbayes d'Avron et de Villenause, revenus obtenus de Rome par le roi pour l'entretien de la mission ; 2° qu'elle avait encore 7.000 francs provenant de fondations faites en sa faveur par des âmes pieuses. Les bénédictions firent cesser, en 1758, une partie des revenus des abbayes à la suite d'un procès, et les Parlements, après 1762, confisquèrent tous les autres revenus en France. ASJF, cf. Rochemonteix 1915, 99, note.

terres en dehors de la ville. Ces ressources servaient à « entretenir les missionnaires, des lettrés et des domestiques, tous à gages, à nourrir des chevaux et des montures pour ceux qui sont appelés au palais, à élever des séminaristes pour en faire ensuite des missionnaires ou des catéchistes, etc... » On ne compte pas, parmi les dépenses ordinaires, les faux frais qui étaient considérables, voyages, cadeaux, aumônes, entretien et réparation des immeubles, correspondances, etc. Enfin, après la destruction de la Société, la mission française fut obligée de venir au secours des missionnaires des provinces et de leurs chrétientés[395].

Absolument indépendants en Chine des Parlements, ils conservèrent leurs biens et leurs revenus à Pékin et aux environs ; mais, en France, leurs revenus furent brutalement supprimés et confisqués, au détriment de leurs œuvres, sans aucun égard pour leurs besoins suivant l'étiquette du pays. « Les fonds qui nous faisaient subsister ici, en conformité du rang qu'on nous y a assigné, écrit Amiot à son frère, consistaient partie en bénéfices ecclésiastiques que la pieuse libéralité de Louis le Grand avait fait assigner à notre mission et dont on nous envoyait de France de quoi pourvoir à nos besoins suivant l'étiquette du pays ; et partie en quelques arpents de terre aux environs de Pékin et quelques maisons dans la ville... Les bénéfices ont été supprimés pour nous, en même temps que vos Parlements supprimaient en France notre Société »[396].

La suppression des bénéfices, pouvait amener la suppression de l'influence française à Pékin, en mettant les missionnaires, faute de ressources, dans l'impossibilité de continuer leurs travaux à la Cour. Benoist, leur supérieur, put bien, pendant quelques années « pourvoir à l'entretien des missionnaires et des catéchistes, au soulagement des néophytes pauvres et malades. La Providence, sur laquelle il comptait avec confiance, lui fournit d'abondantes ressources[397]. » La charité des chrétiens fut, en effet, sans bornes dans ces circonstances difficiles. Mais la charité n'est pas inépuisable, elle a des limites, et l'on sait que les chrétiens se recrutaient, à peu près exclusivement, dans les classes pauvres et celles que nous appellerions la petite bourgeoisie. Il importait de sortir de ce provisoire et d'assurer à la mission un revenu fixe, qui lui permit de vivre sans tendre la main ou faire appel à la bourse des néophytes. Les missionnaires le désiraient vivement et l'avenir des œuvres l'exigeait. C'est alors qu'ils décidèrent, d'un commun accord, de s'adresser à Bertin[398], et de recourir par son entremise, à la générosité du faible monarque Louis XV. En 1763, Bertin

[395] ASJF, cf. Rochemonteix 1915, 110, note.
[396] ASJF, cf. Rochemonteix 1915, 99-100. Pékin, 20 septembre 1792.
[397] LEC IV, Lettre d'un missionnaire, Pékin, 1775.
[398] Henri-Léonard-Jean-Baptiste Bertin, commandeur des ordres du roi, ministre et secrétaire d'État, né à Périgueux le 24 mars 1720, intendant de Lyon le 23 mars 1754, lieutenant général de police et contrôleur général des finances, de 1759 à 1763, fut nommé ministre d'État le 16 novembre 1762, et mourut le 16 septembre 1792.

donna sa démission, tout en conservant sa place au Conseil et son traitement de ministre secrétaire d'État. Ce ministre aimait passionnément la science. Les lettres et les arts n'eurent jamais de plus zélé protecteur[399].

Dès le 1er octobre 1774, les fonds dans leur totalité se montaient à environ 78,000 taëls qui donnaient chaque année une rente de 6,000 et quelques taëls[400]. Père Joseph, qui connaissait les intentions de la Propagande, réclama donc l'administration des biens, en s'appuyant sur les Instructions du cardinal. Mais Bourgeois lui fit observer que les mêmes instructions permettaient à l'évêque de Nankin d'en laisser aux jésuites une possession telle quelle. Par conséquent, l'administrateur Joseph voulut du moins faire signer aux Pères que « les établissements et tout ce qu'ils possédaient à Pékin étant dévolus de droit au Saint-Siège, le domaine en était acquis au souverain-pontife ». Evidemment les missionnaires français ne pouvaient en être d'accord, ils refusèrent de signer cette déclaration. Le 29 octobre 1774, le supérieur Bourgeois, prévenait Mgr de Laimbeckhoven de la situation exceptionnelle où se trouvait la mission française, et de l'impossibilité absolue où étaient les missionnaires de quitter leur résidence pour aller se fixer en ville séparément :

> 1° Nous ne pouvons retourner en Europe, sans la permission de l'empereur, qui l'a refusée, il y a deux ans, au père Amiot, et, l'année dernière, au père Archange. Elle n'est accordée à personne. Bien plus, l'empereur exige maintenant de ceux qui viennent à Pékin, une promesse de ne jamais revenir en Europe[401] ;
>
> 2° Nous ne pouvons quitter nos maisons, parce qu'elles sont à l'empereur. Il nous les a données à habiter, et il ne nous permettrait pas de rester dans d'autres[402].

Mgr Laimbeckhoven ordonna de ne rien changer dans l'administration du temporel. Bourgeois faisait alors les fonctions d'économe, à la place du père Cibot, qui avait quitté la procure de la mission, au premier bruit (1774) de la destruction de la Compagnie. L'évêque de Nankin ordonna de continuer à gérer les biens comme auparavant. « Mais ce prélat fit savoir aux ex-jésuites, par son grand vicaire, qu'ils n'avaient qu'à élire un économe... On devait lui présenter l'élection, pour qu'il la confirmât ». Les ex-jésuites se réunirent pour procéder à la nomination du

---

399 Rochemonteix 1915, 97-102.

400 Cordier 1916, 285.

401 Cette tradition établie sous le règne de Kangxi, et le « billet » des missionnaires pour service de la Cour, voir Chapitre 2.3.

402 « En outre, en Chine, il ne peut venir à l'idée d'un célibataire, qui connaît les mœurs de ce pays, qu'il puisse habiter dans une maison de particuliers, où il y a épouse et jeunes filles », la lettre du père Bourgeois à Mgr de Nankin, le 26 juillet 1780, texte en latin, Cf. Rochemonteix 1915, 206-209.

procureur. Mais l'élection ne put se faire : Poirot demanda qu'on réglât à chacun une pension avant toute élection, et Ventavon voulut qu'on convînt d'abord de différents règlements qu'il proposait, protestant contre toute élection qui se ferait sans ce préliminaire. C'était de l'obstruction pure, afin d'empêcher l'élection prévue et certaine de Bourgeois. Ces messieurs expédièrent même en secret un courrier à Nankin, à Bourgeois et ceux de son parti. « Les lettres de Ventavon l'accusaient d'être d'intelligence avec les Portugais et de soutenir la cause de Mgr da Silva. On prenait le prélat par le côté le plus sensible »[403].

Le 2 décembre 1776, Mgr Laimbeckhoven proposa aux missionnaires français un nouveau plan d'administration des biens de la mission. Dans ce plan, Mgr refusait ce qu'il avait d'abord conseillé, l'élection d'un économe par les missionnaires français à la majorité des suffrages. Il nommait ensuite deux administrateurs, Bourgeois et de Ventavon, et un conseiller, Amiot. Il ordonnait enfin de ne rien changer aux biens, de ne rien aliéner, jusqu'à ce qu'une décision fut prise entre le Saint-Siège et le gouvernement français. En conséquence, Ventavon demanda que le Plan fut immédiatement exécuté, comme étant obligatoire : il publia partout qu'il était, conjointement avec Bourgeois, administrateur des biens de la mission. Les partisans de Bourgeois s'y opposèrent, et Bourgeois refusa évidemment de partager l'administration avec Ventavon. Il continua donc à gérer seul le temporel de la mission, en attendant qu'une destination précise lui fût assignée par la cour romaine[404].

Louis XVI occupait le trône depuis le 10 mai 1774, il voulut rendre stable et permanente la position des jésuites de Chine proscrits par Clément XIV. A cet effet, à la demande de Sartines et Bertin, il envoya en 1776 à Bourgeois un brevet par lequel il l'établissait administrateur des biens de la mission. Par un second brevet le 30 novembre, Louis XVI chargea Etienne Yang 楊德望, ancien jésuite chinois résidant à Canton, de remplir les fonctions de procureur de la mission française sous la direction de Bourgeois[405]. Bertin était d'avis de charger l'ambassadeur à Rome, le cardinal de Bernis, de régler définitivement avec le pape cette grave question. Sartines en parla au nonce et en écrivit à l'ambassadeur. En attendant la réponse de Rome, les missionnaires, sur le conseil de Bertin, *demeurèrent dans le statu quo* : la communauté fut dissoute, mais Bourgeois administra les biens. La somme de 12,000 livres allouée par le roi fut répartie entre les missionnaires d'après les indications de Bertin. Amiot fut le plus favorisé : « 1,200 livres pour sa

[403] Mémoire de Collas, cf. Rochemonteix 1915, 210-211.
[404] *Novum planum administrationis internæ bonorum missionis galliæ*, Nankin, 2 décembre 1776, cf. Rochemonteix 1915, 212-215.
[405] Deux brevets de Louis XVI, voir Rochemonteix 1915, 219-223.

pension, plus 600 pour les dépenses occasionnées par sa correspondance littéraire »[406].

Il semble que le décret royal du 30 novembre 1776 et l'ordre envoyé par Sartines au cardinal de Bernis de régler avec le Pape la question des biens de la mission de Chine, auraient dû calmer les trois ex-jésuites « dissidents » et leur faire accepter l'administration de Bourgeois jusqu'à la réponse définitive de Rome. Malheureusement, ils ne voulurent pas reconnaître la signature du roi au bas du décret ; ils considérèrent ce document comme apocryphe et de nulle valeur, formellement opposé aux volontés de Clément XIV ; ils prétendirent que, si le décret était signé par le roi, il ne l'avait pas été librement, qu'il lui avait été imposé par le ministre Bertin ; ils soutinrent que le droit de propriété, invoqué par le décret sur les biens de la mission, n'existait pas, qu'il ne pouvait même pas exister à Pékin et que l'empereur ne le souffrirait pas, que Louis XIV et Louis XV avaient fait de beaux et nombreux cadeaux à la mission française, mais que ces cadeaux étant devenus biens de la mission, les donataires ne pouvaient les réclamer légitimement comme leur appartenant[407].

Dans une autre lettre du 12 novembre 1777 à Bertin, Ventavon accusa encore sans preuves, Bourgeois et ses partisans « d'avoir formé, à la première nouvelle de l'extinction de la Compagnie, le plan de s'emparer de tous les biens de la mission et de les soustraire entièrement à la congrégation de la Propagande ». En terminant sa lettre suivante du 16 novembre, Ventavon proposa de substituer au décret royal, un plan de l'administration des biens[408] :

1° Nomination pour trois ans, à la pluralité des voix, d'un procureur ou économe ;

2° Ce procureur ne pouvant aliéner aucun fonds ni faire d'entreprise ;

3° Ce même procureur devant présenter ses comptes tous les trois mois aux missionnaires français, et les faire signer par eux avant de les envoyer en France.

Poirot avait écrit dans le même sens, le 2 novembre 1778, au nonce à Paris, en proposant aussi son plan ; C'était celui de Ventavon, sauf qu'il réclamait en outre une pension pour chacun des missionnaires. Dans sa lettre du 5 novembre 1778 au préfet de la Propagande, il déclarait que jamais ni lui ni ses amis n'accepteraient le décret royal ; il demandait que l'on nomme au plus tôt un évêque et que cet évêque suspende tous les missionnaires français qui se soumettraient à ce décret et refuseraient de vivre sous la dépendance de la Propagande ; enfin, il suppliait le

[406] Rochemonteix 1915, 224.

[407] Dans ses lettres à l'archevêque de Paris, Mgr de Beaumont (5 nov. 1778) et au cardinal préfet de la Propagande (6 déc. 1779), Ventavon accuse Bertin d'avoir extorqué à Louis XVI le décret qui nomme économe M. Bourgeois, dans l'espoir de continuer ses relations scientifiques avec Amiot, d'Ollières et Cibot. cf. Rochemonteix 1915, 226-227.

[408] Cf. Rochemonteix 1915, 230-231.

souverain-pontife, si Sa Sainteté voulait bien un jour rétablir la Compagnie, de ne pas y admettre Bourgeois, d'Ollières et Cibot. La scission existait, complète, entre les missionnaires français ex-jésuites. Commencée en 1775, elle dura jusqu'en 1784, « profonde, aiguë, douloureuse »[409].

Dans les années qui suivirent 1780, tout était dans le plus grand désordre parmi les missionnaires français de Pékin : « Chacun vent y vivre à sa fantaisie sans s'astreindre à aucune règle. MM. Bourgeois, Panzi et moi votre petit serviteur suivent les anciens usages et ne s'écartent en rien de ce qui avait été établi par leurs prédécesseurs dans la même carrière. MM. de Ventavon, Poirot et Grammont, après avoir fait déposer M. Bourgeois de son emploi d'administrateur du temporel, se sont nantis eux-mêmes de toutes les possessions françaises et en font tel usage qu'ils jugent à propos. M. Grammont surtout s'est conduit et continue à se conduire à l'égard de M. Bourgeois avec une indécence difficile à croire, plus difficile encore à exprimer. MM. Ventavon et Poirot ont fait tout ce qui a dépendu de leur petit crédit pour pouvoir substituer des Italiens aux Français dans la maison française même. Ils y ont appelé celui que la Sacrée Congrégation avait fait nommer Évêque de Pékin, après l'avoir fait sacrer contre les règles de la discipline ecclésiastique d'aujourd'hui, c'est-à-dire avant qu'il eût reçu les Bulles du Pape. Et sous le manteau de cet Évêque sans juridiction, ils ont bouleversé toutes nos Chrétientés ; ils avaient commencé par faire interdire MM. Bourgeois, Dollières et Cibot auxquels ils joignaient M. Colas. Les prétendus interdits ne s'étant pas regardés comme tels, parce qu'ils ne reconnaissaient pas la juridiction d'un Évêque sacré sans Bulle ; M. Dollières étant celui de tous qui défendait les droits du Souverain Pontife avec le plus de fermeté, ils firent lancer contre lui les foudres de l'excommunication, telle à peu près que celle qui venait d'être publiée, au grand scandale des Chrétiens, contre M. Espinha, l'un des plus aimables Religieux et des plus méritants Portugais qui aient paru dans ces pays lointains, depuis bien des années. Aussi l'Empereur qui se connaît en mérite l'a nommé Directeur du Bureau d'Astronomie après la mort du Père de Rocha arrivée dans le courant de cette année (suivent les prétextes qui ont motivé l'excommunication du Père Espinha pour avoir rempli le double devoir de bon Chrétien et de sujet fidèle). MM. Cibot, Dollières et Colas étant morts à peu de distance l'un de l'autre, MM. Ventavon, Poirot et Grammont ne leur ont rendu aucun des devoirs funèbres qui sont d'usage, interdits, suspenses, excommunications, affiches scandaleuses, discours injurieux, libelles, tout fut mis en œuvre contre eux »[410].

---

[409] Cf. Rochemonteix 1915, 236-237 ; 241.
[410] MCM II, 12-13. Lettre de Amiot à Bertin, le 28 novembre 1781.

4.4 Procès de Bourgeois et Ventavon au palais

A l'affaire du schisme s'ajouta la question des biens de la mission française, le nouvel évêque les réclamant comme étant des biens de l'Église. La consécration de Mgr Sallusti, son administration et les censures portées contre les *bonifaciens*, furent suivies d'entreprises hardies sur le temporel de la mission française. Ne voulant cependant pas paraître dans cette opération, le père Joseph nomma de sa propre autorité Ventavon administrateur des biens de la mission. Sur le refus de Bourgeois, ses confrères, Poirot, Ventavon, et Grammont portèrent l'affaire devant la Cour qui délégua un comte pour les mettre d'accord. En effet, durant cette transition de l'église de Pékin, toutes les paroisses portugaises et françaises de Pékin participèrent aux procès à la Cour, le premier, le procès sur les biens de la mission portugaise de 1777 à 1781[411], entre le nouveau membre Luigi Cipolla 向秉仁[412] et ses anciens collègues d'Almeida 索德超, d'Espinha, Rodrigues 安國寧, Sichebarth 艾啟蒙 ; le deuxième, le procès entre les ex-jésuites français, Ventavon et Bourgeois, de 1780 à 1781.

Cependant, injustement attaqué, Bourgeois crut de son devoir de défendre son administration et ses droits. La France l'avait nommé économe, le nonce apostolique avait approuvé en cela la conduite du ministre de la Marine, et la destination définitive des biens avait fait l'objet d'une correspondance diplomatique entre Rome et Paris. En attendant la solution, Bourgeois administrait légalement. Le but poursuivi par Bourgeois était de ne pas livrer les biens aux missionnaires de la Propagande, « il voulait les remettre à une congrégation française,

---

[411] Les documents chinois, in DASL 1, 312-323 ; et les documents chinois à l'APF, cf. Yan Zonglin 2007, n° 6-7, 184-186. Voir aussi, Zhang Xianqing 2010.

[412] Louis Cipolla, deux noms chinois : 向秉仁, 齊類思, s'était rendu en Chine avec le peintre Poirot en 1770, ancien membre du Beitang ; il demanda et obtint d'entrer chez les portugais; après la suppression, en 1776, il ne put s'accorder avec ses frères et se sépara d'eux, pour faire partie des missionnaires que la Propagande entretenait à Pékin : « esprit étrange, à l'imagination mal réglée, qui fit partie d'abord de la mission française, puis de la mission portugaise, et enfin de la Propagande. Ce religieux, de la province de Sicile, ne manquait pas de talent, mais la tête ne semble pas avoir eu toute la solidité désirable. Avant de s'embarquer à Lorient pour la Chine, il apprit un peu de tout, la verrerie, la peinture ; la médecine, etc., afin de pouvoir pénétrer à Pékin et même au palais impérial » ; le frère Panzi disait de lui : « c'était un religieux d'un caractère inquiet et d'une imagination un peu trop forte, quand elle s'échauffait », cf. Rochemonteix 1915, 120 ; Pfister 1934, 964-965.

Au contraire, dans les mémoires chinois, c'était d'Espinha, le supérieur portugais, lui demanda d'entrer chez eux : 彼時，仁與泰(Poirot)立意在西安門內堂(Beitang)中居住，嗣接東南堂高(d'Espinha)等書說，東南堂人甚少，再三懇求仁等居住, in DASL 1, 313 ; et aussi d'Espinha, lui conseilla que il faut pas se présenter son métier origine à la Cour de Pékin : 仁來京本非應許能燒玻璃，但能外科，因略懂燒玻璃之法，原不能自製玻璃，彼時高寄書與仁，說，你進京專應外科，不要說你懂的燒玻璃，現有書可證，至外科一事，有索姓設法設法阻抑，所以不得顯露。。。, in DASL 1, 319. En plus, il accusa d'Espinha « d'être jaloux et cupide, et d'avoir une mauvaise réputation 又嫉又貪，聲名不端 », et « se balade souvent à l'extérieur (de la ville), même comme un fonctionnaire (à la Cour) 雖有官守，亦時常外出閒遊 », in DASL 1, 318, 320.

désignée par le roi de France et agréée par le souverain-pontife, laquelle continuerait une œuvre fondée et soutenue par la France ». Pour atteindre ce but, il lui sembla de toute nécessité de conserver l'administration du temporel jusqu'au jour où une congrégation française remplacerait les ex-jésuites. Il savait que Paris et Rome étaient en pourparlers à ce sujet. « La sagesse demandait qu'on attendît leur décision, et, en attendant, qu'on maintînt *in statu quo* les biens de la mission française. C'est à cela que s'employa Bourgeois, malgré toutes les plaintes et les oppositions, avec une fermeté persévérante et une louable habileté »[413].

A ce moment, le comte Changfu 常福 fut chargé par l'empereur des affaires des européens à Pékin. Bourgeois lui fit remettre, le 9 décembre 1780 (乾隆四十五年十一月十四日), le libelle suivant[414] :

> « L'Européen François Bourgeois salue par les présentes Votre Autorité et vous signifie avec respect ce qui suit. Depuis que des églises ont été élevées à Dieu dans Pékin, chacune a toujours eu un procureur (當家) unique chargé de régir les affaires domestiques, de prendre soin des biens de la maison et de pourvoir aux besoins de tous. Ledit procureur ne peut être constitué par nous en particulier, mais son institution venait d'Europe. Lorsque ledit procureur ne pouvait plus remplir sa charge à cause de la vieillesse ou par un autre motif et qu'il devenait opportun de le changer, on envoyait des lettres en Europe pour qu'un autre fût désigné pour lui succéder dans cette charge avec capacité. C'est ainsi que moi, François Bourgeois, du temps où la Société de Jésus existait, je fus établi procureur. L'empereur sut que j'étais procureur, de même qu'il sut que mes compagnons et moi étions des religieux de cette Société.
>
> La dite Société ayant été supprimée, le roi de France (Louis XVI) voulant prévenir le danger de troubles parmi nous et le danger de la dispersion, en l'année 42 de l'empereur régnant (1777 de l'ère chrétienne), expédia des lettres où il disait : *je sais qu'auparavant, lorsque la Société existait, vous avez très bien géré les affaires de cette église ; je crains qu'après l'extinction de la Société, votre manière d'agir soit changée, d'où pourraient survenir des troubles ; c'est pourquoi je déclare par les présentes élire ledit François Bourgeois procureur de cette maison et veux que les sujets de cette église et toutes les affaires lui soient soumises* (我特選趙進修主事當家，凡堂中大小事體上下人等，具要聽伊安排). Il ajoute : *Ceux que j'enverrai dans la suite devront aussi vous obéir, vous devez les en instruire afin qu'ils puissent vous succéder.*

[413] Rochemonteix 1915, 325-327 ; 339.

[414] Au bas de cette lettre on lit : « Les missionnaires soussignés avons lu attentivement cet écrit en latin et l'autographe chinois dont il est la traduction et nous attestons que c'est bien le même sens dans chaque pièce. *In fidem subscribimus* : André Rodriguez, Joseph Bernard, Hyacinthe Paul, Mathieu de Sequeira. C'est M. Espinha qui a traduit fidèlement le libelle du chinois en latin. » Cf. Rochemonteix 1915, 327-329 ; pour le document chinois, APF SC Indie Orientali Cina 1782-84, vol. 37; cf. Yan Zonglin 2007, 179.

J'ai en mains ces lettres pour en attester.

En l'an 44 de l'empereur régnant (en 1779), j'ai reçu une autre lettre par laquelle il m'est spécialement recommandé par le même roi des chrétiens, de veiller avec soin aux biens de l'église, de ne pas souffrir que quiconque me dispute la charge d'en prendre soin, ni m'arrache ce droit par violence. J'ai cette lettre chez moi comme témoignage. Il y a maintenant des hommes qui veulent chercher chicane à propos des biens qui m'ont été confiés, m'enlever la procure, troubler les coutumes européennes établies ici depuis 200 ans (爭家產、奪當家，亂西洋人等二百餘年之舊規).

J'apprends que Votre Seigneurie a pris la résolution de terminer cette affaire. Je la prie de ne procéder qu'avec prudence. C'est ce que je veux lui faire comprendre et la prie de comprendre par cette lettre ».

En effet, la mission française possédait aux environs de Pékin, à Gu'an 固安, des terres affermées à des colons chinois (*dianhu* 佃戶). D'après un mémoire du supérieur Bourgeois, qu'il déclara au ministre de la marine les comptes de la mission française de Pékin du 1778, il y avait en somme 119 contrats, les fonds de la maison française de l'année montent à 73,857 taëls. Parmi eux, il y avait 69 contrats de Boutiques et Maisons (par mois en caches 325 *diao*, 600 caches) ; 12 contrats de Bonnes œuvres (par mois en caches 32,000) ; 9 contrats de Terrains et Sépultures (par an 265,000) ; 4 contrats de Jardins (par an 45,000 caches). Une Fondation de l'Église et Sacristie, qui porte les Terres de Gu'an, avec 6 contrats, il donna par an 14,000 caches (égale 777 taëls 7 mas 7 condorins), et 2 contrats dans Fengrun 豐潤 au Zunhua 遵化. Pour les rentes de la terre de Gu'an, il y avait de 4,171 taëls pour l'année[415].

En 1780, de terribles inondations vinrent dévaster les champs, et les fermiers refusant de payer les redevances, Bourgeois envoya un collecteur pour les recouvrer. Les colons résistèrent et portèrent plainte à Ventavon, qui prit leur défense en revendiquant ses droits d'administrateur. Ventavon essaya même de faire passer en ses mains les revenus des terres ; mais Bourgeois fit avorter tous ses stratagèmes. Dans un mémoire précédent, Bourgeois avait déclaré que la cause de ce conflit était que Ventavon avait envoyé quelqu'un d'autre à Gu'an pour recouvrer la redevance, sans son autorisation[416]. Alors, Ventavon somma Bourgeois de lui livrer tout le temporel ; il insista et menaça, il dit qu'il ne reconnaissait pas les ordres du roi, que l'évêque seul avait le pouvoir de nommer l'administrateur, que ce pouvoir lui venait du pape, auquel les biens

[415] ASJF Brotier 135, ff. 207-213 ; Dehergne 1961, 249-251.

[416] « 今年秋間，汪達洪竟派人去取租息，他本人不是管事的人，不該攙越，所以我才呈控 », in Compte-rendu de Changfu, cf. Yan Zonglin 2007, 182.

appartenaient. Bourgeois, fort de ses droits, restait inébranlable[417]. Voici les explications de Ventavon dans son mémoire sur l'affaire de Gu'an, accusant Bourgeois de posséder seul la propriété de la communauté de mission :

« 西洋人在城內城外, 有些鋪房地畝, 這是皇上大恩賞賜, 准西洋人置買, 做西洋人養廉。此養廉有皇上恩賜的，有西洋人親友幫助的，亦有自己帶來銀子買的，這些鋪房地畝，都在此地，全是皇上大恩，准西洋人按著西洋家規行事，洪等真感謝不淺。。。

今年固安縣地畝一事，因為今年被水災，地戶人等甚苦。趙進修用不妥當之人妄告莊頭種地人等，假寫不好的呈詞，告在固安縣，莊頭回明達洪，因洪是堂中當管事之職，怕進修的霸道露出來，壞了堂中善名，所以平安了事，不顯伊惡樣。誰想進修要獨管橫行，反倒惱恨，又告。洪想固安地方，歷年佃戶，本不欠租，今歲偶被水災，何至妄告，況那裡此時放糧賑飢，進修用人在那裡告狀，要苦莊頭地戶，實與良心不對，洪無奈只得具實訴明，為此乞公爺電鑒施行，庶洪等得以平安效力而伊等不至獨霸家戶矣[418]. »

Dans ce mémoire, Ventavon présente aussi six accusations contre Bourgeois [419]:

1° Bourgeois, contre mon attente, a depuis quelques années, usurpé les biens de la mission.

2° Bourgeois et ses adhérents (quelques jésuites français et portugais), voulant usurper les biens, n'ont pas obéi au souverain-pontife.

3° Bourgeois a brûlé tous les livres de comptes, et y en a substitué d'autres[420].

4° Bourgeois et ses amis ont vendu beaucoup de boutiques à moitié prix, ont divisé le produit entre les missionnaires et ont conservé le reste à leur propre usage[421].

5° Bourgeois et ses adhérents ont donné à leurs domestiques et à leurs amis des boutiques et des champs, sans jamais me consulter, moi et mes amis[422].

---

[417] Rochemonteix 1915, 325-326.

[418] Mémoire de Ventavon, le 18 janvier 1781 (乾隆四十五年十二月二十四日), in APF SC Indie Orientali Cina 1782-84, vol. 37; cf. Yan Zonglin 2007, 179-182.

[419] Le 21 juin 1781, Bourgeois adressa à Bertin les notes, en réponse aux accusations formulées contre lui. Cf. Rochemonteix 1915, 525-533, et le document chinois de Ventavon, cf. *Op.cit.,* Yan Zonglin 2007, 179-182.

[420] Réponse de Bourgeois : « Les anciens registres devenaient inutiles et même dangereux, en ce qu'ils pouvaient prêter à des embarras et à des tracasseries. On les brûla. On brûla aussi le livre des comptes et d'autres papiers... Chaque famille a ses secrets. Bien des choses que la sincérité religieuse et la sécurité avaient permis d'écrire, quoiqu'innocentes en elles-mêmes, n'étaient cependant pas de nature à être publiées sur les toits ! Lors des arrêts en France, la première chose que firent les jésuites, ce fut de brûler ce qui ne devait pas passer en des mains étrangères. A Rome, on emprisonna, sous Clément XIV, le procureur de la maison professe pour avoir brûlé des papiers ; mais sous Pie VI on l'innocenta par une sentence juridique. » Cf. Rochemonteix 1915, 529.

[421] Réponse : « Selon l'usage le plus ordinaire de la Compagnie, j'ai consulté les plus anciens de la maison, Benoit, Amiot, d'Ollières et Cibot, qui m'avaient été donnés pour conseillers, et non pas les plus jeunes, de Ventavon, de Poirot et de Grammont... Cette accusation est plus grave que M. de Ventavon ne pense. En Chine, se faire des amis d'argent, c'est un crime capital ».

[422] « 從那時候到如今，凡家中銀子事務，都隨進修守義等自便，常串通南堂高慎思、索德超等，彼此互相把持，刻

6° Bourgeois dépense pour chacun de nous tout au plus 300 taëls ; nous ne savons l'usage qu'il fait du reste des revenus qui dépassent chaque année 5,000 taëls.

一、竊洪與趙進修二人同在堂中管事，因洪在如意館效力，家產托與西洋人趙進修料理，不意家產為進修獨霸。二、頭裡管事人如趙進修、索德超、高慎思、安國寧等，看見割了伊等管事之職，趙進修等都不依，全要霸守此家產，不聽教宗之言，亦不鬆手。三、趙進修、方守義等私自商量，定了主意，霸佔家產，把以前賬簿燒了，另外做了別的賬簿。四、進修等賣了許多鋪房，銀子分開，一半下余，私自收用。五、再者，進修等手下家人朋友或給房子地畝，總不和洪等商量。六、這些年進修每人不過給洪等花費三百銀子，下余每年剩五千多銀子，不知伊用做什麼，總不肯告訴洪等這些。

Ensuite, Ventavon soumettait à la Cour quatre propositions, sous la direction du procureur de la mission[423] :

1° Une liste générale des biens pour chacun.

2° Le partage d'une partie des biens entre tous les clergés.

3° L'attribution du reste (des biens) au Procureur.

4° Les biens d'un membre décédé étant rendus aux affaires publiques.

如今沒有別的法子，求皇上恩典，派一個在中國多年的西洋人，懂得家產之事，亦知西洋人規矩，選幾個西洋人同商量此事。弟洪等管見，有四條小意思，不知妥當否：第一，各堂房地文書共寫一總單，不許一人隨便自賣，非有了多半的西洋人准了不能賣；第二，北堂家產，每一個西洋人分給過日子養廉，文書折子各人收存；第三，除了養廉之外，剩下銀子交給料理事之人，為公中或修理房子或為病人使用，又為後來西洋人到中國的養廉，若此事平安之後，西洋人聽見還有上中國來的；第四，有一個西洋人不在世了，他的養廉還入公中，不許一人私收。若這樣斷定，西洋人都平安，沒有別的一點緣故了.

Le commissaire Changfu, dans le compte-rendu des débats envoyé à l'empereur, s'exprima

苦洪等。高慎思等估量著教宗知道，不依，高慎思同東堂西洋人等，求澳門一個頭兒，轉求西洋波爾都亞國王護伊等。澳門頭兒上了高慎思等當，背了教宗之言，打發書字，定了高慎思、索德超當家，後來玻爾都亞國王知道此事，聽順教宗之言，打發洋船調澳門頭兒回去問，不是如今已竟回去了。另外教宗想要高慎思回去問，不是因為在皇上地方，不能叫伊回去，但吩咐安德義用天主聖教神罰罰高慎思連順著伊的西洋人等，如今高慎思、索德超又不服。至於北堂，按著教宗之言定下洪與進修管堂中之事，進修不聽，要自擅便獨霸，三年多的功夫，進修與錢德明，暗暗勾串，用公中子，買多少禮物，送拂郎濟亞國大人，全不通知洪等，反妄告東南西堂要霸佔北堂眾產，那拂郎濟亞國大人被伊等欺哄，捎來一個無印之回書，謊稱是拂郎濟亞國王之意思，叫進修管事，不許別人 ». *Op.cit.,* Yan Zonglin 2007, 179-182.

[423] *Op.cit.,* Yan Zonglin 2007, 179-182.

en ces termes[424] :

> « Depuis 45 ans que Votre Majesté est sur le trône, les Européens n'ont donné aucun sujet de plainte contre eux ; on n'a eu qu'à se louer de leur conduite (西洋人來京效力，如果循守規矩，其家務應無庸代為料理). Maintenant, Bourgeois et de Ventavon se disputent entre eux le droit d'administrer le temporel de leur maison. Le premier dit avoir été nommé à cet office par son roi, et produit, pour le prouver, un brevet qui lui a été envoyé à ce sujet. L'autre ne reconnaît point l'authenticité de ce brevet, parce qu'il n'est revêtu, dit-il, d'aucun signe qui puisse faire foi ; il ajoute que les Européens qui sont ici, étant hommes d'Église, doivent obéir au chef suprême de cette église dont ils ont reçu leur mission ; d'où il conclut que lui Ventavon, *ayant été nommé par le pape à la place d'administrateur ou économe*, il doit faire les fonctions attachées à cet emploi. Dans l'ignorance où nous sommes des coutumes et des langues d'Europe, nous ne saurions décider pour ou contre dans cette affaire, sans risquer de nous tromper. Il nous paraît que Votre Majesté peut la terminer en réglant que chaque Européen gouvernera à son tour pendant l'espace d'une année la maison dont il est l'un des membres... Par tout ce qui nous a passé par les mains, nous sommes en droit de conclure que Bourgeois n'a pas administré suivant les bonnes règles et que Ventavon n'est pas exempt de cupidité ».

Finalement, l'empereur Qianlong approuva le mode proposé par ses délégués et apostilla le mémoire cité ci-dessus, il ordonna que chacun des Européens soit chargé à son tour de l'administration des biens de leurs églises, et nomma trois Mandarins des mains desquels l'Européen qui aurait cette administration devrait recevoir les revenus de l'année. Au jour fixé, tous les jésuites français furent convoqués et se présentèrent chez le commissaire impérial, et là on tira au sort pour savoir lequel devait commencer l'administration[425] : « 應請嗣後西洋各堂家務，不必專令一人管理，將所有賬目租息，公同登記檔冊，每人輪管一年，至次年再舉一人管理，即將此一年出入賬目，造冊一本，眾西洋人公同書押存驗。如此周而復始，同知共見，庶眾心無可積疑，永無爭控之事矣 ». Pour les terres des églises, il faudra soumettre les registres en détails au *Zaobanchu* (les manufactures) de la Maison Impériale, et déclarer à la préfecture Shuntian, leurs impôts sur les loyers pour chaque année (將西洋堂中所置地畝，令其詳細造冊，開明項畝、租銀數目，呈報造辦處，由造辦處移咨順天府存案，每歲秋成

[424] Cf. Rochemonteix 1915, 331-332 ; le compte-rendu chinois des débats envoyé à l'empereur, voir Yan Zonglin 2007, 182-183.

[425] MCM II, 29. Le compte-rendu de la mission de Pékin, dans la lettre de l'Archevêque de Séleucie, Nonce Apostolique en France, à M. de Castries, Ministre de la marine. Paris, 26 mai 1783.

後，牌行該州縣，將各堂應得租息照數徵收，解交造辦處)[426].

Le sort favorisa Grammont. Grammont et ses amis, de Ventavon et de Poirot triomphaient : ils étaient arrivés à leur fin, ils avaient conquis l'administration des biens de la mission, ils en avaient éloigné Bourgeois. Grammont entra immédiatement en fonctions. Le premier acte d'autorité qu'il fit fut d'inviter Mgr Sallutti à fixer sa résidence à Saint-Sauveur du Beitang, avec Ventavon, Poirot, Panzi, Bourgeois, Amiot et le nouvel économe. Puis, de concert avec Ventavon et Poirot, il commença à allouer, sur les 6,000 taëls de revenus que possédait la mission française, 1,600 à lui-même, en qualité d'économe, et à titre de compensation pour le passé, 500 taëls à ses deux amis et à lui-même. Les autres 4,000 taëls furent également distribués entre tous les ex-jésuites survivants, c'est-à-dire 650 taëls à chacun d'eux[427].

Ces procès sur l'autorité du diocèse et sur les biens des paroisses entre quatre églises portugaise, française et propagandiste, rendirent publiques les conflits entre les prêtres de Pékin, et développa une très mauvaise réputation pour la mission catholique en Chine : « 素日深知，四堂遠臣中，富餘者極其富餘，窮困者極其窮困。。。每年費用豐足有餘，伊等各自分肥[428]. » L'empereur Qianlong leurs donna une réponse à leurs disputes : « Comment pourrions-nous nous entendre avec vous, quand vous n'êtes pas capables de vous entendre entre vous ?[429] »

4.5 Les projets de Paris

Après la dissolution de la Compagnie, les neuf missionnaires ex-jésuites ont été les suivants, selon l'ordre du nécrologe : d'Ollières 1780, Cibot 1780, Collas 1781, Ventavon 1787, Bourgeois 1792, Amiot 1793, Panzi 1812, Grammont 1812, Poirot 1814[430]. D'après une lettre du père d'Ollières en 1780, « la mission française y avait perdu quatre sujets depuis deux ans, et le quatrième mourait comme nous arrivions à Macao. On répondit de Pékin qu'il fallait nous y envoyer tous deux. Je représentai que je n'étais pas un homme fait pour la cour. L'obéissance fit taire mes représentations, et nous partîmes vers la mi-mars 1760, pour la capitale de la Chine. Après environ trois mois de voyage, tant par eau que par terre, nous arrivâmes le 6 juin.

[426] Le compte-rendu du comte Changfu, *Op.cit.,* Yan Zonglin 2007, 183.
[427] MCM II, 29 ; Rochemonteix 1915, 335-338 ; Planchet 1923, 448-449.
[428] Les mémoires de Cipolla à la Maison Impériale, in Yan Zonglin 2007, 184 ; DASL 1, 323.
[429] Planchet 1916, 41.
[430] AJPF, Brotier 134-135, « État de la Mission française de Pékin », envoyé au ministre de la Marine, Bourgeois, le 1er mars 1779 ; La date qui accompagne le nom, est celle du décès à Pékin, Hubrecht 1939, 10.

Desrobert, supérieur, qui nous avait fait venir, était mort depuis un mois et demi. Ainsi nous ne trouvâmes plus à Pékin de missionnaires français que trois prêtres et deux frères. Il reste un seul des premiers ; les deux autres sont morts, et avec eux mon collègue Cibot, deux autres prêtres et un frère qui étaient venus depuis nous. Voyant notre mission réduite à trois ouvriers, dont deux passaient cinquante, et le troisième soixante ans, je me sus bon gré des avances que j'avais prises pour le chinois, tant à La Flèche, qu'en voyage, dans les relâches et à Macao »[431].

Dans ce contexte de la suppression, « le Portugal n'envoyait plus de sujets ; la France en faisait passer assez abondamment, mais ce n'était plus des sujets qui eussent reçu toute leur éducation, ni qui eussent passé eux et leur vocation par les épreuves si sagement établies. Celui-ci ne pouvait se mettre à étudier les langues ni tartare, ni chinoise ; celui là ne pouvait ni prêcher, ni catéchiser : un autre voulait aller prier lorsque les chrétiens venaient pour se confesser. Ceux que quelques talents pour les arts avaient mis en emploi au palais, ne voulaient plus s'y conduire ni sur les errements des anciens, ni sur la direction de l'obéissance ; tel autre, sous différents prétextes, refusait de donner au saint ministère les forces qu'il avait, et aimait mieux les dévouer à des objets scientifiques, curieux ou amusants. Nous avons grand besoin que Dieu nous regarde en pitié, et nous envoie des successeurs qui fassent mieux que nous. Il est impossible que la mission se soutienne longtemps dans l'état où nos désastres l'ont réduite. Nous sommes très peu d'ouvriers ; on ne peut plus désormais nous en envoyer qui aient été élevés comme nous ; il faut donc recourir à quelques communautés où il règne beaucoup de piété, un grand zèle pour le salut des âmes, quelque goût pour les sciences, mais surtout beaucoup de douceur, de modération, de patience, d'abnégation et de charité »[432].

Pour les services des ex-jésuites au palais, d'Ollières nous montre le suivant : « ... je ne suis ni peintre, ni horloger, ni machiniste, qui sont les trois qualités principales qui nous y font employer. La facilité avec laquelle on a vu que j'avais appris à parler chinois a été cause que, dès la seconde année de mon arrivée ici, on me fit apprendre encore le tartare, qui est une très belle langue. Je l'ai donc apprise, et en voici l'usage : lorsque nos voisins les Moscovites ont quelque affaire avec l'empire, ou l'empire avec eux, ils écrivent en latin. On nous appelle au palais chez les ministres, M. Amiot et moi, ou l'un des deux, selon l'ouvrage dont on veut nous charger. Nous traduisons ce latin en tartare, et on le présente à Sa Majesté. Les réponses de Sa Majesté, qui sont courtes et substantielles, et les explications du ministère, nous sont remises en tartare ; nous les

[431] LEC IV, 280, Extrait d'une Lettre du père d'Ollières à son frère, curé de Lexie, près Longwi, le 15 octobre 1780.
[432] Op. cit., LEC IV, 281.

mettons en latin, et elles sont envoyées en Moscovie. Il y a communément de l'ouvrage pour trois ou quatre jours ; cela arrive quelquefois cinq ou six fois l'an, quelquefois une ou deux fois, ou point du tout. Vous voyez que cela ne m'ôte pas beaucoup de mon temps et ne peut pas nuire aux soins que je dois à la mission. Du reste, l'astronomie et le besoin d'interprètes sûrs et instruits sont les deux seules choses pour lesquelles on tient ici aux Européens. L'empereur actuel aime la peinture ; elle sera indifférente à un autre de ses successeurs. L'Europe envoie de l'horlogerie et des machines plus qu'on n'en veut »[433].

La Cour de Versailles cherchait anxieusement le moyen de porter remède à cette situation. Le gouvernement français crut l'avoir trouvé en chargeant un ancien missionnaire de Chine, établi à Paris, de recueillir des jeunes gens, de les former et de les envoyer à Pékin pour assurer le recrutement de la Mission française. Du Gad acheta une maison, reçut une pension annuelle de 6,000 francs pour les frais de son futur établissement et le ministre de la Marine écrivit à ce sujet au cardinal de Bernis, ambassadeur à Rome (1780). L'échec des négociations entraîna la fermeture du séminaire du P. du Gad. A la mort de ce dernier, arrivée le 25 mars 1786, l'établissement de la Mézières n'existait déjà plus[434].

Du Gad, à son arrivée en Chine, fut envoyé au Huguang 湖廣, où il eut à subir tous les ennuis de la persécution la plus tracassière ; et en 1752, il fut nommé supérieur général de la mission française. Arrêté à Macao le 6 juillet 1762, par les satellites de Pombal et, embarqué au mois de novembre pour Lisbonne, il y arriva le 16 octobre 1764. Conduit au fort Saint-Julien, il y resta enfermé deux ans, jusqu'au le 8 août 1766. De retour à Paris, il devint directeur des Carmélites de la rue Saint Jacques, à Paris. Le roi le chargea de constituer un établissement pour « former des sujets capables de succéder aux anciens missionnaires tant de Pékin que des provinces »[435].

Le 30 septembre 1776, M. de Sartines, ministre de la Marine, consentit à charger le sieur Dugad d'avoir avec eux une correspondance suivie, de leur procurer des sujets capables, de leur faire parvenir d'Europe les objets dont ils avaient besoin, et de faire les recherches sur les biens que ces Missionnaires possédaient en France, afin de leur en procurer la restitution si cela était possible : « L'abbé Du Gad fut également autorisé à prendre une maison particulière afin d'y former des sujets, sous la condition de faire part de ses opérations à M. le premier Président et à

[433] Op. cit., LEC IV, 281-282.
[434] Planchet 1923, 440.
[435] AJF, Brotier 134, 13, « Mémoire concernant le Procureur de la mission des ex-jésuites en Chine », cf. Marin 2008, 21 ; Rochemonteix 1915, 253-254.

M. le Procureur Général. On est fâché d'être obligé d'observer que ce projet a été bien peu réfléchi. Du Gad n'a fourni aucune explication. Il semble que ce projet d'établissement d'une espèce de Séminaire ne soit autre chose que le rêve d'un bon religieux qui s'imagine voir renaître de ses cendres un Ordre qu'il aime et qui se flatte que sa petite maison en sera le berceau. Bertin qui s'est toujours intéressé à la mission de Chine, a fait plusieurs tentatives pour lui procurer des pouvoirs et une autorité spirituelle »[436].

Il en fut cependant ainsi le 30 novembre 1776, Sartines, écrivit à du Gad : « Le roi ayant résolu de maintenir l'établissement de la mission française à Pékin, fondé par Louis XIV. S. M. a jeté les yeux sur vous pour être chargé, à Paris, sous ses ordres, de la correspondance des missionnaires, et afin de procurer, quand il y aura lieu et après m'en avoir rendu compte, des sujets capables de remplacer les missionnaires qui viendraient à mourir ou que leurs infirmités mettraient hors d'état d'exercer leurs fonctions, comme aussi de leur faire parvenir chaque année les objets d'Europe dont ils ont besoin, de régir et de me rendre compte des biens et revenus qui sont, en Europe, affectés à cette mission, de faire, en un mot, tout ce que le procureur de ces missions faisait à Paris avant la dissolution de la Société. Pour vous mettre au fait des dispositions du roi sur cette mission, je vous envoie ci-joint copie des lettres que j'écris et des brevets que j'adresse à M. Bourgeois et au Sr Yang, ainsi que de celle que j'écris à M. Vauquelin, consul à Canton »[437].

L'abbé du Gad pria ensuite le ministre de la Marine de lui procurer un logement convenable pour abriter les sujets à former, leur directeur et son secrétaire, et de lui assigner une pension annuelle de 5,000 francs pour faire face à tous les frais[438]. Voici l'état de la dépense estimée pour exécuter le Projet d'élever à Paris des candidats pour la mission de Chine, présenté par Du Gad, au Ministre[439] :

1° Pour logement du Procureur, de son compagnon, de la personne qui tient le ménage, et d'un ou deux candidats de la mission : 7 à 800 francs.

2° Pour ameublements du logement et ustensiles de cuisine : 1,700.

3° Pour l'honoraire du compagnon et les gages de celle qui tient le ménage : 500.

---

[436] MCM II, 17-18, « Extrait du rapport sur le clergé de la Marine 1782 » ; Rochemonteix 1915, 255-256.

[437] Il s'agit ici : 1° du brevet qui nommait M. Bourgeois administrateur des biens de la mission ; 2° du brevet qui nommait M. Yang, procureur ; 3° de la lettre écrite au consul pour le prévenir de ces nominations et lui recommander de prêter à ces messieurs aide et protection. Cf. Rochemonteix 1915, 253-254.

[438] En fait, le ministre de la Marine ajoutait que la somme de 5,000 francs, demandée par l'abbé du Gad pour la dépense annuelle étant insuffisante, il fallait proposer à Sa Majesté 6,000 francs. Rochemonteix 1915, 258, 262.

[439] AJF, Brotier 135, f. 180, « Mémoire concernant le Procureur de la mission des ex-jésuites français en Chine » ; voir aussi MCM VII, 579, « Extraits de lettres de Du Gad au Ministre de La marine », Paris, le 27 avril 1780.

4° Pour la nourriture, chauffage, blanchissage, chandeliers (luminaire) de trois personnes : 2,000.

En conséquence des ordres du ministre et des dispositions favorables du premier président et du procureur général, Du Gad abandonna ses fonctions d'aumônier auprès des Carmélites, et loua, rue Mézières, un logement assez vaste pour y demeurer avec quelques élèves. Au mois de janvier 1780, le ministre de la Marine annonçait à son ambassadeur à Rome, le cardinal de Bernis, la création de ce nouvel établissement : « Le roi, disait-il, indépendamment des largesses que Sa Majesté a fait passer annuellement aux ex-jésuites de la mission française de Pékin, a fait un fonds particulier à Paris, destiné à payer les pensions et l'entretien dans différents séminaires ou collèges des sujets qu'on pouvait destiner à cette mission »[440].

Pour sauvegarder les intérêts de cette Mission, le Gouvernement français avait proposé au Saint-Siège de créer un évêché de Moukden, séparé du territoire du diocèse de Pékin[441]. Le ministre Bertin avait présenté Joseph Amiot à Rome, comme candidat à ce futur évêché, en même temps celui-ci aurait été administrateur du diocèse de Pékin. Mais la proposition du Gouvernement français ne fut pas acceptée par Rome[442].

A la mort de Benoist, à la suite d'une attaque d'apoplexie le 22 octobre 1774, Amiot devenait le doyen (supérieur) de la mission française à Pékin et les lettres communes à tous lui furent remises ; il était chargé d'y répondre[443]. L'argument qui prévaudra désormais pour défendre ces biens sera que ces derniers appartiennent au Roi de France et à l'Empereur de Chine : « Il serait fâcheux, Monseigneur, qu'un établissement tel que celui que nous avons ici, l'un des plus beaux peut-être qu'ait la France dans le pays lointain, passât en des mains étrangères : il serait, je crois, de la dernière indécence que notre église, notre bibliothèque, notre observatoire, nos instruments et notre maison où l'on voit partout les armes et les différents symboles de la France devinssent la proie de quelques religieux italiens, portugais et allemands »[444].

En suite, Amiot proposa à Bertin de créer un évêché français à Moukden[445], en

---

[440] Archives de la Marine, cf. Rochemonteix 1915, 263.
[441] ASJF Broter 135, ff. 196-197, « Rapport sur l'érection d'un évêché en Chine », le 5 mai 1779.
[442] Louis Wei 1960, 39.
[443] Cordier 1916, 283.
[444] Pékin, 1er octobre 1774, cf. Rochemonteix 1915, 437-438, « Lettre du père Amiot à M. Bertin, ministre d'État, à Paris » ; Cordier 1916, 287 ; MCM II, 3 ; Marin 2008, 19.
[445] Moukden, le nom mandchou de la ville Shenyang 沈陽, capitale de la province chinoise du Liaoning 遼寧. Il était l'une des villes les plus importantes du royaume de Yan 燕. Pendant la dynastie Tang, la ville est rebaptisée Shenzhou 沈洲. Au XIIe siècle, Shenyang était l'une des trois capitales de l'empire de la dynastie Jin. En 1621 Nurhachi 努爾哈赤, descendant de la dynastie des Jin postérieurs 後金 et père fondateur de la dynastie Qing, s'empare de Shenyang. En 1625 il déménage la capitale de la

Mandchourie, avec résidence à Pékin. Et, puisque le roi de Portugais avait nommé les titulaires de trois évêchés en Chine, Macao, Nankin, Pékin, cette proposition sera aussi prise en sérieuse considération par le ministre français[446] :

> « Il serait encore mieux que ce chef fût vicaire apostolique ou même évêque à la nomination du roi de France. Le roi de Portugal nomme à trois évêchés dans le vaste empire de la Chine, et il y nomme parce qu'il a assigné quelques petits revenus aux titulaires. Pourquoi en assignant de même quelque petit revenu, le roi de France ne nommerait-il pas à un évêché qu'on érigerait dans la vaste Tartarie ? A Moukden, par exemple, il y a un assez bon nombre de chrétiens ; il y en a un plus grand nombre dans le Liaodong dont Moukden est la capitale. Voilà déjà un diocèse tout formé. On pourrait mettre sous sa dépendance tout ce qui est hors de la grande muraille et y ajouter cette partie de Pékin que nous appelons la ville tartare ou seulement l'enceinte, ou pour mieux dire tout ce qui est renfermé dans l'enceinte du palais de l'empereur, qui est un prince tartare. Alors celui qui serait nommé évêque de Moukden vivrait ici tranquille avec ses Français sans avoir rien à démêler avec les évêques de la nation portugaise ; au moyen d'un simple bénéfice que le roi assignerait pour la fondation de ce nouvel évêché, il pourrait acquérir sur la Chine tartare le droit que le roi de Portugal a acquis sur la Chine chinoise au même prix ou à peu près. »

Enfin, Du Gad et Bertin ont proposé au ministre de la Marine, de faire ériger à Moukden, dans la Tartarie chinoise, un Évêché français, de mettre toutes les Missions de l'Inde sous sa juridiction, et d'accorder cette juridiction à un ex-jésuite, missionnaire[447] : « Permettez-moi, Monseigneur, qu'à cette occasion je vous renouvelle de nouveau mes instances au sujet de la demande d'un Préfet ou Vicaire Apostolique tiré du corps de la Mission qui soit entièrement soustrait à la juridiction des Évêques portugais et des Supérieurs ecclésiastique de la Propagande... Ce Préfet ou Vicaire Apostolique résiderait à Pékin et gouvernerait toute la Mission française des ex-Jésuites, tant celle qui est à Pékin et dans la Tartarie que ses différentes Missions répandues dans diverses provinces de Chine. Ce projet est précisément celui qui a été exécuté depuis peu à Pondichéry et dans les autres Missions des Indes Orientales....[448] »

Cet évêché ou vicariat apostolique à Moukden pour les missionnaires français aurait été un

---

Mandchourie de Liaoyang 遼陽 à Shenyang et entreprend la construction du palais impérial. En 1634 Huang-Taiji 皇太極, le fils de Nurhachi, rebaptise Shenyang en Shengjing 盛京. En 1644 Shunzhi, établit la capitale de la Chine à Pékin, Shenyang devient une capitale secondaire. En 1657 Shenyang est renommée préfecture de Mukden, Fengtianfu (奉天府). Moukden, en mandarin chinois, signifiant vénérer le ciel.

[446] « Lettre du père Amiot à M. Bertin, ministre d'État, à Paris », Pékin, 1er octobre 1774, cf. Rochemonteix 1915, 447.

[447] MCM II, 18, « Extrait du rapport sur le clergé de la Marine 1782 ».

[448] MCM VII, 578. « Extraits de lettres de M. (ex-Père) Du Gad au Ministre de La marine », Paris, 27 avril 1780 ».

diocèse indépendant des évêques portugais, qui aurait sous sa dépendance tout ce qui était au dehors de la Grande Muraille plus la partie de Pékin, appelée la ville tartare, ou tout au moins l'espace contenu dans l'enceinte du Palais de l'Empereur. « Si Sa Sainteté goûtait les vues qu'on vient d'exposer, le Roi serait dans le dessin de destiner quelque bénéfice ou de faire autrement un fonds suffisant pour la dotation de ce nouvel évêché ... Le roi désire au surplus, si ce projet a lieu, que cet évêché ne fût pas de la métropole de Goa, ni d'aucune autre, mais qu'il restât soumis immédiatement au Saint-Siège »[449]. Le nom du futur titulaire sur l'avis donné au ministre par le P. du Gad, était Amiot, proposé pour occuper ce poste. L'intéressé de son côté donnait un avis contraire ; il demandait qu'on y nommât M. Potier des Missions Etrangères, missionnaire au Sichuan[450].

Bertin regardait cette érection comme d'autant plus nécessaire que les missions de l'Inde étaient sans cesse inquiétées par les évêques portugais qui avaient même voulu, lors de la destruction des jésuites, s'emparer de leurs biens, tandis que de son côté la Propagande faisait les mêmes tentatives. Mais ce projet parut impraticable par les difficultés qu'il entraînerait avec la Cour de Lisbonne qui avait le droit de patronage des Indes, et parce que la Cour de Rome ne consentirait pas à élever un ex-jésuite à l'Épiscopat contre les dispositions précises de la Bulle d'extinction. « On s'est limité à demander un Bref au Vicaire ou même au Préfet Apostolique pour l'abbé Bourgeois. L'un et l'autre furent refusés par la Cour de Rome sous prétexte de défaut de consentement de la part du Portugal et des dispositions de la Bulle de suppression, et parce qu'un Préfet est ordinairement tiré d'un corps pour gouverner d'autres membres du même corps »[451].

Leur sentiment et tentative à la candidature de Amiot fut rejetée par Rome, par le cardinal Antonelli, préfet de la Propagande, en raison de la qualité de jésuite : « C'est, en effet, ce qui a été exécuté dans toutes les missions que les ci-devant jésuites desservaient dans les différentes parties du monde. On n'a jamais donné aucune juridiction aux individus de cet institut supprimé, et encore moins a-t-on voulu en former un corps gouverné par un chef qui fut exempt de l'autorité des Ordinaires », et le cardinal terminait son long mémoire en annonçant que l'on « espère qu'après l'élection de l'évêque (de Pékin) qu'y a nommé la reine de Portugal, la paix et la tranquillité s'y seront rétablies ». L'affaire de l'évêché ou du vicariat de Moukden fut

[449] Le ministre de Sartines adressait un mémoire au Cardinal de Bernis, en janvier 1780, qui devait être communiqué au cardinal Antonelli. Archives de la Marine, cf. Rochemonteix 1915, 266-267. Voir aussi ASJF Brotier 135, ff. 198-202, « Mémoire envoyé à Rome par le ministre, pour demander l'érection d'un évêché en Chine », janvier 1780.
[450] Planchet 1923, 440-441.
[451] MCM II, 18. « Extrait du rapport sur le clergé de la Marine 1782 ».

définitivement enterrée à son tour par cette réponse de Rome[452].

En attendant, le projet d'établissement d'une préfecture à Pékin fut abandonné, et, du même coup, l'entreprise de Du Gad perdit de son importance, l'avenir de la mission française n'étant pas assuré. Les candidats à l'évangélisation de la Chine ne se présentèrent plus, car le triste état de l'Église de Pékin avait peu à peu transpiré en France et découragé les meilleures volontés. A la mort de M. du Gad, arrivée le 25 mars 1786, l'établissement de la rue de Mézières n'existait déjà plus[453].

[452] La Propagande voulait que les biens de la mission française fussent remis aux propagandistes : « D'abord, l'évêque de Pékin, en voyant un préfet revêtu de l'autorité apostolique, réclamerait ses droits diocésains ; En second lieu, il s'élèverait une grande dispute, difficile à prévenir, quelques sages précautions que l'on prît, pour savoir quelles devraient être les personnes soumises au nouveau préfet apostolique ; En outre, il serait bien embarrassant et bien dangereux de fixer les facultés à donner à ce nouveau préfet ... », le billet et le mémoire du cardinal Antonelli, au cardinal de Bernis, le 16 août 1780. Cf. Rochemonteix 1915, cf. 270-275 ; Planchet 1923, 441.

[453] Rochemonteix 1915, 277.

Chapitre 5 - La mission mouvante

La suppression des jésuites mettait en question l'avenir de la mission française de Pékin, dont les derniers survivants, tout en continuant leurs fonctions, soit à la cour, soit auprès des chrétiens, ne cessaient de réclamer des successeurs, capables de conserver les entreprises de science et d'apostolat, créées au prix d'un long labeur. Le gouvernement français avait entamé des négociations avec Rome, mais, dix ans après le décret de suppression, aucune décision n'avait été prise : une société, vouée à l'étude, semblait seule capable de continuer la tradition scientifique, et, par ailleurs, cette société devait s'appliquer aussi à l'apostolat ; science et zèle étaient la paire d'ailes indispensable pour réussir pleinement. En 1782, un rapport de Monsieur de Sartines, ministre de la Marine à Paris, exposait la situation de la mission française de Pékin et le besoin urgent de lui donner des successeurs[454].

Une invitation, présentée en pareils termes, était un ordre à peine déguisé, auquel la Société de St Lazare ne pouvait résister plus longtemps. Restait à obtenir de Rome l'approbation canonique. Le 7 décembre 1783, un décret de la Propagande subrogeait les prêtres de la Mission (lazaristes) aux jésuites français des missions de l'empire de Chine ; le 25 janvier 1784, Louis XVI donnait les lettres patentes, en vertu desquelles le Parlement de Paris devait enregistrer le susdit décret. Partis enfin de Canton le 7 février 1785, Raux et Ghislain, avec le Frère Paris, arrivèrent dans la capitale, le 29 avril de cette même année. Pendant que la France s'occupait à substituer les Lazaristes aux jésuites de Pékin, le Portugal introduisait, à Goa et à Macao, les lazaristes de sa nation. Leur établissement de Macao fut le mérite de Mgr Gouvea, le nouvel évêque de Pékin, qui, en l'absence de l'évêque de Macao, avait obtenu de Lisbonne l'autorisation d'y fonder un séminaire pour les jeunes clercs chinois[455].

Le déchaînement de la Révolution française eut également de néfastes effets sur les œuvres de la mission de Pékin, telle la loi de 1792 supprimant toutes les communautés religieuses et refusant la pension annuelle de six mille francs accordée par le gouvernement de l'Ancien Régime à chaque missionnaire français. Toutes les ressources étaient coupées. Dans cette grande mutation

[454] Op.cit., MCM II, 16-21. « Extrait du rapport sur le clergé de la Marine (1782) ».
[455] Hubrecht 1939, 42-47.

de la mission, Chrétien-Louis-Joseph de Guignes (1759-1845)[456] lui-même prenait la défense de la mission française de Pékin : « Quant à la mission de Pékin, les faits parlent assez en faveur de son utilité, et il faudroit être aveugle pour ne pas reconnoître combien il est important que nous en ayons une autorisée dans cette capitale. Un pareil établissement seroit acheté au poids de l'or par une nation rivale ; elle donneroit tout au monde pour pouvoir l'employer à son gré. Tant que la Chine restera fermée pour les Européens, la nation qui conservera quelques individus à Pékin, doit s'estimer très-heureuse : par eux elle peut savoir, elle peut empêcher, elle peut tout entreprendre. Je parle d'après des faits connus, mais dont les détails ne peuvent être divulgués. Il est donc, je le répète, de la dernière importance, de la saine politique, que le gouvernement François vienne au secours des missionnaires, et qu'il protège ces hommes vraiment respectables. Quarante mille francs peuvent suffire pour la mission de Pékin, et autant pour l'entretien de celle de l'intérieur : la dépense de ces sommes modiques doit-elle arrêter un moment l'État : Abandonner les missions seroit un malheur : peut-être les circonstances présentes ne démontrent-elles pas assez évidemment combien elles sont nécessaires ; mais une fois qu'elles seront détruites ou abandonnées, le moment viendra où l'on sentira quelle perte on aura faite. Trop heureux s'il est possible de les rétablir alors, tandis qu'il faut présentement fort peu de chose pour les conserver »[457].

5.1 Projet de réunion et transfert de la direction

A la première nouvelle de l'abolition de leur société, les jésuites français s'étaient préoccupés de l'avenir de leurs travaux et de leurs œuvres. Cette préoccupation faisait l'objet de leurs entretiens. Ils se disaient : « Que vont devenir nos œuvres apostoliques ? Qui continuera nos travaux scientifiques, littéraires et artistiques ? L'influence française en Chine ne va-t-elle pas disparaître avec nous ? Que faire pour conserver à la France, avec les biens de la mission, la situation

[456] Chrétien Louis Joseph de Guignes, a été l'un des derniers représentants de la France à Canton pendant la révolution française en 1793. Fils de l'orientaliste Joseph de Guignes (1721-1800), il naît à Paris le 20 août 1759. Son père lui enseigne les premiers éléments des langues arabe et chinoise, et le fait attacher en 1783 au Consulat français en Chine. En 1787, après la suppression du Consulat de Canton (1777-1785, Cordier 1908), il reste seul en Chine chargé des affaires de la France. En 1794 il quitte Canton avec l'ambassade hollandaise, pour se rendre à Pékin, où il reste jusqu'en 1795. En effet, en 1794-95 il sert comme interprète à Isaac Titzing 德勝, ambassadeur de Hollande à la Cour de Qianlong. Titzing voyage jusqu'à Pékin à l'occasion du 60ème anniversaire du règne de l'Empereur. Deux ans plus tard, il quitte la Chine pour visiter Manille et retourner ensuite en Europe. Il arrive à Paris le 4 août 1801. Il est alors attaché au Ministère des Affaires Etrangères jusqu'en 1817, époque à laquelle il obtint sa retraite. Cf. JSS News 2013/11/09, « Juifs de Chine: Chrétien Louis Joseph De Guignes ».

[457] De Guines 1808 II, 341-342 ; Cordier 1916, 622.

prépondérante acquise à Pékin par les missionnaires français ? Français, ne devons-nous pas tout tenter pour soustraire les possessions de la mission aux convoitises des Etrangers ? Et ces Etrangers étaient les propagandistes, qui ne cachaient pas leur grand désir de s'établir en maîtres à Saint-Sauveur »[458].

C'est alors que Amiot osa prendre sur lui, de s'ouvrir avec une entière franchise à Bertin d'un projet qu'il avait conçu. Il lui écrivit le 1er octobre 1774 : « 1° Il faut certainement un corps pour continuer la bonne œuvre que nous avons commencée et que nous ne saurions finir ; 2° Il faut que ce soit un corps pour pouvoir la continuer de la meilleure manière qu'il se puisse ; 3° Il faut en particulier pour notre mission française que ce corps soit composé de Français, il faut qu'il règne parmi ces Français de la bonne intelligence, de la politesse, des mœurs douces et une union cimentée par de grandes vues et des intérêts communs, qui n'aient pour objets que la gloire de Dieu et du bien général des hommes »[459].

Ensuite, il expose les raisons de ses préférences pour la congrégation des Missions Étrangères : « Toutes les qualités dont je viens de faire l'énumération et que doit posséder le grand nombre de ceux qui sont destinés pour la mission de Pékin, s'ils veulent réussir, se trouvent réunies dans les MM. des Missions Étrangères. Pourquoi ne passerions-nous pas sous leur direction ? Pourquoi nos établissements ne passeraient-ils pas entre leurs mains ?... Au cas que les messieurs des Missions Étrangères voulussent se charger avec l'agrément du roi, de fournir dans la suite des sujets pour continuer nos missions de Pékin, il faudrait que la tradition que nous leur en ferions fût cimentée par l'autorité pontificale ; sans cette précaution la Propagande serait toujours en droit d'y placer les siens indépendamment de toute autre puissance, et nous nous exposerions à voir tomber sur nous toutes les foudres qu'elle peut lancer, si nous osons y former quelque obstacle »[460].

Le plan de Amiot, communiqué à la Propagande par notre ambassadeur à Rome, le cardinal de Bernis, fut également approuvé. Mais Louis XVI, après réflexion, préféra conserver les jésuites sécularisés de Pékin à la tête de leurs œuvres. Ce n'est que plus tard, après le refus du cardinal Antonelli, préfet de la Propagande, de créer à Pékin une préfecture apostolique en faveur des missionnaires français, que la Cour de France revint au projet de Amiot. Bourgeois et Amiot

---

[458] Rochemonteix 1915, 380.

[459] « Il n'en est pas de la mission de Pékin comme des autres ; dans celles-ci, le zèle, le travail, la piété, la bonne volonté peuvent absolument suffire ; il faut tout cela à Pékin et quelque chose de plus encore ; il faut de la science et du talent, il faut tâcher d'être agréable au souverain ; il faut se rendre utile au gouvernement ; ce ne sera jamais qu'à ces conditions qu'on nous permettra d'y prêcher l'Évangile », « Lettre du père Amiot à M. Bertin, ministre d'État, à Paris », Pékin, 1er octobre 1774, cf. Rochemonteix 1915, 381-383 ; 438-439.

[460] « Lettre du père Amiot à M. Bertin, ministre d'État, à Paris », Pékin, 1er octobre 1774, cf. Rochemonteix 1915, 440-441.

en désiraient vivement la réussite, et du Gad, sur leur demande, pria Bertin « d'obtenir du marquis de Castries d'écrire au plus tôt aux directeurs du séminaire des Missions Étrangères, et de leur proposer d'accepter totalement le gouvernement spirituel et temporel de la mission des ex-jésuites français de Chine. C'est le seul et vrai moyen, ajoutait-il, de remettre tout dans l'ordre ». Cette lettre est du 2 mai 1782, et le 25 juillet il s'adressait directement, pour le même objet, au ministre de la Marine. La mission venait de perdre successivement, en quelques mois, trois de ses meilleurs apôtres, d'Ollières, Collas et Cibot[461].

La maison des Missions Étrangères reçut de Vaivre[462] l'offre de la mission française de Pékin ; mais elle ne crut pas devoir l'accepter, estimant qu'elle n'avait pas de scientifiques capables de remplir les fonctions de ces jésuites à la Cour de Pékin. « La Maison des Missions Étrangères, y est-il dit, n'a pu ni voulu se charger de la mission de Pékin. L'expérience a appris aux administrateurs de cette maison que leurs missions ne peuvent avoir un certain succès, lorsqu'elles sont sous une autorité spirituelle dont le titulaire ou le dépositaire est entièrement séparé et indépendant de leur maison et établissement ... Les motifs et les craintes que l'expérience ancienne et générale de la maison des Missions de Paris lui inspire à cet égard, ne sont rien moins qu'atténués par l'expérience récente et particulière qu'a faite la mission française de Pékin, surtout depuis l'extinction des jésuites »[463].

En 1782, Du Gad, inquiet de la situation précaire de la mission, renouvelle sa proposition aux Missions étrangères qui la refusent à nouveau. Le ministre de la Marine, de Sartine, désapprouve de toute façon ce choix : « Il y a pourtant un inconvénient à faire choix des prêtres du Séminaire des Missions étrangères et il me paraît si grand que je ne puis concevoir qu'en 1776 on ait jeté les yeux sur eux exclusivement à tous les autres corps. Un corps savant peut seul remplir les vues du gouvernement et malheureusement celui des Missions étrangères ne l'est pas. Il faut convenir que rien n'est aussi loin de lui que toute espèce de science qui n'a pas un rapport direct avec la conversion des peuples »[464].

Ils demandent alors à la communauté de Saint Maur et aux oratoriens, mais un rapport du ministère de la Marine présenté au roi les exclut : la première n'est pas adonnée aux missions, les seconds sont éliminés parce que des dissentiments de doctrine se sont élevés jadis entre l'Oratoire

---

[461] Lettre à M. Bertin, 2 mai 1782. (Arch. de la Marine), Cf. Rochemonteix 1915, 384-385.

[462] Jean-Baptiste Guillemin de Vaivre (1736-1818), membre du Comité colonial et commissaire à l'administration des missions étrangères du 1er octobre 1780 au 17 août 1783. Maître des requêtes le 1er mai 1782. Intendant général des colonies en 1783. Démissionné le 21 juin 1792. Maître des comptes entre 1807 et 1817.

[463] Mémoire de Bertin, adressé à Rome et à Amiot, cf. Rochemonteix 1915, 386-387. Voir aussi, Marin 2008, 23.

[464] MCM II, 20, « Extrait du rapport sur le clergé de la Marine 1782 ». Voir aussi, Marin 2008, 23 ; Cordier 1916, 111.

et les jésuites à l'époque du jansénisme, ce qui pourrait nuire à l'harmonie nécessaire à toute cohabitation. « Plus malheureusement encore on ne connaît de sociétés savantes que celles des Bénédictins de Saint-Maur et des Oratoriens. Les sujets de la première ne sont pas propres à cette Mission ; les autres conviendraient parfaitement à celle de Pékin ; mais serait-il possible de faire vivre ensemble des Jésuites et des Oratoriens ?[465] »

Le projet de réunion fut finalement abandonné. Toutefois, l'idée du remplacement des missionnaires par une congrégation française subsista ; le ministre de la Marine se tourna vers les lazaristes : « Ainsi tout bien examiné, je pense que de tous les corps ecclésiastiques connus dans le royaume, celui de Saint-Lazare est le seul auquel on puisse confier la Mission de Pékin ; j'ai déjà observé que ce n'était pas une Société savante ; mais elle est trop nombreuse pour qu'on ne trouve pas, entre tous ses membres, quelques prêtres propres aux fonctions dont il s'agit et quant à ce qui regarde les arts, leurs frères laïcs rempliront parfaitement cette partie. Ce qui paraît le plus difficile, c'est de donner à la Mission, l'existence ecclésiastique nécessaire pour l'exercice des pouvoirs spirituels et la soustraire à la juridiction de l'Évêque de Pékin. Il est donc nécessaire, qu'à Pékin comme dans le Levant, les Missionnaires soient gouvernés par un Préfet Apostolique. Les Jésuites n'en avaient pas dans la Chine, mais les privilèges particuliers de leur Ordre les mettaient à l'abri des contestations avec l'Évêque portugais de Pékin »[466].

Le Supérieur général des lazaristes, père Jacquier, se montra peu enthousiaste, il avait refusé trois fois les propositions qui lui avaient été faites de se charger de la mission française de Pékin, arguant du manque de sujets pour un tel engagement (« nous n'avons pas de savants »), mais aussi du fait que le Roi conservait le temporel de la mission. Le Marquis de Castries, alors ministre de la Marine, finit par lui envoyer une lettre très ferme, le 6 novembre 1782 : « ... quelque louable que soit votre délicatesse dans son principe, elle n'ôte rien à la confiance où je suis que cette Mission ne saurait être remise en de meilleures mains que les vôtres. Il ne s'agit d'ailleurs, quant à présent, que de fournir un prêtre ou deux avec un chirurgien, s'il se peut ; l'intention du Roi est donc, Monsieur, que vous fassiez cet effort en attendant que le temps et les circonstances permettent d'employer des moyens plus étendus pour la conservation et l'accroissement d'une des Missions les plus intéressantes qu'il y ait sous le double rapport du christianisme et de la politique. Je ne doute pas que vous ne vous empressiez de seconder les vues du Gouvernement dans cette occasion avec le même zèle que vous et votre Congrégation,

[465] Marin 2008, 23 ; MCM II, 20, « Extrait du rapport sur le clergé de la Marine 1782 ».
[466] MCM II, 20-21, « Extrait du rapport sur le clergé de la Marine 1782 ».

Monsieur, avez toujours montré dans tout ce qui a trait au bien de la Religion et de l'État ». Ce n'est plus une proposition, c'est un ordre : « Quand il eût reçu cette lettre du Ministre, son Secrétaire lui fit observer que la proposition réitérée faite au nom du Roi était un ordre auquel il ne pouvait se soustraire sans manquer au respect et à l'obéissance qui lui étaient dus »[467].

Jacquier ne tarda pas à faire parvenir son acceptation au ministre de la Marine, qui en avisa aussitôt son collègue, le comte de Vergennes, ministre des Affaires étrangères. « La Mission française de Pékin, Monsieur, est aujourd'hui dans le plus grand désordre ; il ne reste plus que cinq Missionnaires à l'époque du départ des dernières lettres, et ce nombre doit être encore diminué depuis. Ce n'est cependant qu'à l'aide des anciens Missionnaires qu'on peut espérer d'en introduire de nouveaux, et cette Mission embrasse trop d'intérêts pour la Religion, les sciences et le commerce pour qu'il soit permis de la négliger plus longtemps. Les prêtres de saint Lazare, consentent à faire partir des sujets pour la Chine. Mais, comme les pouvoirs apostoliques sont nécessaires, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien faire solliciter par le cardinal de Bernis un décret de substitution des prêtres de saint Lazare à ceux de la société des jésuites ... ». Le marquis de Castries, le secrétaire d'État à la marine, demande à la fin de sa lettre « que le Cardinal veuille bien prendre les moyens qui lui paraîtront les plus convenables pour accélérer, autant qu'il sera possible, la conclusion de cette affaire »[468].

Le supérieur général des lazaristes choisit rapidement trois membres de la Congrégation de la Mission pour partir en Chine : Nicolas Raux (1754-1801) est nommé supérieur apostolique de la mission française de Pékin et des missions qui en dépendent, et supérieur civil pour l'administration du temporel de cette même mission. Ce scientifique pouvait se prévaloir de solides connaissances en astronomie, géographie, botanique et histoire naturelle. Il est accompagné de Jean-Joseph Ghislain (1751-1812), mathématicien et physicien, et du frère Charles Paris (1738-1804), horloger, spécialiste de carillons, mécanicien, tourneur et joueur de clavecin[469].

Le 5 février, le Pape Pie VI accorda le décret demandé au « Roi très chrétien » Louis XVI. La Propagande chargea officiellement les lazaristes de la mission de Pékin par un décret du 7 décembre 1783[470], en leur conservant les mêmes pouvoirs et les mêmes privilèges que ceux

---

[467] AN, série S Congrégation de Saint Lazare, S 6636-37, cf. MCM II, 23-24, lettre de M. de Castries au Supérieur général, 6 novembre 1782 ; voir aussi Marin 2008, 24.

[468] MCM II, 24-25. Lettre de M. de Castries à M. de Vergennes, Versailles, le 31 décembre 1782.

[469] Marin 2008, 25 ; Marie-Josèphe Ghislain 2003, 173.

[470] ACM, Case 166-I-b-1 ; Case 158-II-b-3, Copie du décret du 7 décembre 1783 de la Sainte Congrégation de la Propagande substituant les lazaristes aux jésuites de Chine, dans la chemise « Lettres ou décrets concernant le remplacement des Jésuites en Chine par les Lazaristes ». Le texte ici, cf. MCM II, 32-33.

détenus par leurs prédécesseurs, décret enregistré par le Parlement de Paris le 1er janvier 1784[471]. Bertin n'avait pas attendu le décret de la Propagande pour prévenir Amiot et Bourgeois des ouvertures faites à la communauté de saint Lazare. Il les en informa dès le mois de janvier 1783. La mission de Pékin n'avait pas eu toujours à se louer de la conduite à son égard de quelques missionnaires italiens de cette Société. Mais l'ancien jésuite, Amiot, avait le cœur trop haut placé et l'âme trop française pour ne pas oublier. Il voulait avant tout, sauver, avec le christianisme en Chine, l'honneur et les intérêts de la France dans la capitale du céleste empire[472].

Par le décret du 17 décembre 1783, la Propagande donna à Raux le titre et les pouvoirs de supérieur apostolique de la mission française de Pékin et des missions qui en dépendaient. De son côté le roi de France l'investit de l'autorité de supérieur civil pour l'administration du temporel de cette même mission (les ex-jésuites français avaient acquis des biens fonciers, des maisons, des boutiques, etc.), par brevet du 25 janvier 1784[473]. Raux et ses confrères embarquèrent le 20 mars 1784 de Brest sur un vaisseau de la Compagnie des Indes, avec le titre de « Mathématiciens du Roi » comme les premiers jésuites, munis des instructions de la Propagande et des pouvoirs nécessaires délivrés à M. Raux[474].

Avant leur départ, Louis XVI leur remit une ordonnance, comprenant 9 articles, le 31 janvier 1784 : « Les prêtres de la congrégation de la mission jouiront, en Chine, des droits, privilèges, possessions, facultés et titres dont y jouissaient les religieux de la société éteinte des jésuites. Ils occuperont la maison, l'église et toutes les dépendances de la mission française, sises dans l'enceinte du palais de l'empereur de la Chine à Pékin. Sa Majesté se repose sur la sagesse et la prudence des dits prêtres pour éviter et dissiper tous les débats et toutes les discussions auxquels leur entrée en possession de ces objets pourrait donner lieu. L'emploi du temporel des missions françaises sera fait et les dépenses de toute espèce réglées et acquittées, autant que faire se pourra, sur le pied que tout l'était du temps des sieurs Bourgeois, Amiot et Yang, prédécesseurs du sieur Raux...[475] »

---

[471] Rochemonteix 1915, 388-391 ; Marin 2008, 25.
[472] Rochemonteix 1915, 391-392.
[473] Lettre de Castries à M. le Supérieur générale de la CM, ACM 164-II-B-7. L'Église de France vivait alors sous le régime du concordat de Léon X. Pour le roi de France, le Saint-Siège lui reconnaissait certains droits sur le temporel des bénéfices qu'il avait contribué à fonder. C'était le cas pour la mission française. Planchet 1933, 15.
[474] Marin 2008, 25 ; Rochemonteix 1915, 393-395.
[475] ACM 163-II-13, f. 447-451, « Ordonnance du Roi concernant les Missions françaises établies en Chine », MCM VII, 613-616 ; *Actes du Gouvernement français concernant la Congrégation de la Mission*, 1902, 67-68.

5.2 Les lazaristes à Pékin

Vu l'interdiction de la Reine du Portugal à tout étranger d'entrer à Macao, les trois lazaristes avaient évité Macao et avaient débarqué « clandestinement » à Canton le 29 août 1784, où ils se rendirent auprès du P. della Torre, Procureur de la Propagande, ancien missionnaire du Shanxi[476]. Ils rencontrèrent également dans cette ville le nouvel évêque de Pékin, Mgr de Gouvea, qui, après avoir rempli à Goa la mission reçue de sa souveraine, venait d'arriver à Canton, accompagné de M. Villa, lazariste portugais qu'il affectionnait. Bien que les mandarins de Canton eussent reçu l'ordre de diriger immédiatement sur Pékin les mathématiciens français, les nouveaux arrivés durent prolonger de cinq mois leur séjour à Canton, en raison d'une persécution locale qui s'éleva sur ces entrefaites. P. della Torre, fut arrêté et conduit à Pékin, pour avoir introduit secrètement des missionnaires dans l'intérieur de la Chine[477]. Partis enfin de Canton le 7 février 1785, les trois lazaristes arrivèrent dans la capitale le 29 avril 1785[478]. Pour eux, le voyage s'était passé sans dommage, mais la vénalité étant sans mesure à l'époque, leur voyage leur avait coûté fort cher, 9,000 ou 10,000 livres[479].

Le lendemain de son arrivée, Raux rendait visite à Mgr de Gouvea et lui présentait les décrets de la Propagande qui dépossédaient la société éteinte des jésuites en faveur des lazaristes. Mgr Gouvea les reçut dans la cathédrale en présence des cinq ex-jésuites qui restaient encore à la résidence française du Beitang, et publia les décrets solennellement, le dimanche dans l'octave de l'Ascension, le 8 mai 1785, et les porta à la connaissance de tous les fidèles de son diocèse. Il reconnut officiellement Raux comme supérieur de la mission française de Pékin ainsi que

---

[476] MCM II, 75. « Voilà deux mois que nous sommes dans cette ville de Canton, pour nous disposer au voyage de Pékin ; mes habits chinois sont déjà prêts », Canton, le 2 novembre 1784, M. Raux donne lui-même de ses nouvelles à sa famille.

[477] Au moment où ils arrivent à Canton, une terrible persécution sévit. Celui qui les reçoit, François Della Torre, est arrêté, interrogé, emmené dans une prison de Pékin où il mourra quelques mois plus tard. Voici la raison de cette persécution. De terribles insurrections musulmanes venaient d'éclater et les mandarins étaient persuadés que les chrétiens étaient leurs complices. L'empereur Qianlong publia donc des édits successifs ordonnant de détruire toutes les églises, d'arrêter tous les Européens ainsi que les prêtres et les chrétiens chinois. Les gouverneurs de province qui laisseraient entrer des Européens dans les provinces seraient dégradés. La police redoubla de zèle et arrêta quatre Franciscains dans la région du Huguang. François Della Torre fut considéré comme le responsable de cette affaire. Ce fut le premier contact de Raux et Ghislain avec la Chine. Cf. Marie-Josèphe Ghislain 2003, 174.

[478] Le mémoire du vice-roi de Canton, présente les lazaristes à la Cour de Pékin, « 兩廣總督舒常奏請護送西洋人羅廣祥入京效力摺 », DASL 1, 334 ; Planchet 1933, 15-17.

[479] Leur voyage durera presque trois mois, quatre-vingts jours exactement, soit une moyenne de 37 km par jour. Le voyage se faisait par terre et par rivières, par barque, par jonque, accompagné de domestiques, de porteurs, de guides spécialisés dans ce genre d'expédition et qui souvent étaient de mèche avec des voleurs, des brigands qui vous dévalisaient. Sur terre, étaient-ils transportés en chaise à porteur ou en palanquin? Combien de caisses emportaient-ils avec eux? Quel était leur contenu? Raux, à sa sœur Anne-Marie, parle seulement de leur nouvel habillement. En fait, ils adoptent la tenue des mandarins : « Trois robes de soie l'une sur l'autre, fort larges, un chapeau rond couvert de fils de soie rouges, la tête rasée, excepté la place de la tonsure d'où pend une longue queue, des bottes aux jambes et un éventail à la main », Lettre de Raux à sa sœur Anne-Marie, ACM 164-II-B-7, Pékin, 1786 ; Marie-Josèphe Ghislain 2003, 174-175.

supérieur du temporel. La présentation à l'empereur fut faite selon la coutume et ils reçurent de lui les présents d'usage. En fin, le vœu de Amiot et Bourgeois et de leurs amis d'Ollières, Collas et Cibot, était enfin réalisé. « Après la suppression de la Compagnie, ils avaient désiré que les biens de la mission française ne tombassent pas aux mains d'étrangers ; français, ils voulaient et ils demandaient que ces biens, dons des rois de France, restassent aux Français, à une congrégation religieuse. Pour en arriver là, ils avaient beaucoup souffert, de la part de l'évêque de Macao, et de Mgr Sallusti, même de leurs trois anciens frères en religion, Ventavon, Poirot et Grammont. Malgré tout, en dépit de tous les obstacles, leur but était atteint, la lutte douloureuse terminée »[480].

Cependant les débuts sont douloureux. Provoquée par une révolte antimandchoue de la « Secte du lotus blanc[481] », une répression était lancée contre les catholiques chinois assimilés par les autorités à cette secte. De nombreux missionnaires et chrétiens étaient condamnés et emprisonnés à Pékin. Tandis que la persécution se poursuivait dans les provinces, la situation était calme à Pékin et les missionnaires bénéficièrent d'une certaine protection. Les religieux de Pékin intervinrent auprès de l'empereur pour obtenir leur libération qui fut finalement accordée après de nombreuses sollicitations. Les lazaristes prirent conscience de la fragilité de la présence des missionnaires en Chine, maintenue uniquement grâce à leurs connaissances scientifiques. Nicolas Raux sitôt arrivé s'était associé aux démarches de l'évêque de Pékin afin de pouvoir secourir les prisonniers, dans les provinces, parmi lesquels se trouvaient de nombreux prêtres. Tout à coup, le 10 novembre de la même année 1785, un édit de l'empereur déclara la mise en liberté des Européens emprisonnés tandis que les prêtres chinois et les chrétiens arrêtés étaient condamnés à l'exil perpétuel en Tartarie à 5,000 km de Pékin à cause de leur intelligence avec les étrangers[482].

Nicolas-Joseph Raux, né à Ohain près d'Avesnes, nord de France, le 14 avril 1754, reçu au séminaire à Paris, le 18 juillet 1771, fit ses vœux le 19 juillet 1773 ; y fut ordonné prêtre le 15 mars 1777. Il y professa la théologie à Saint-Lazare jusqu'à son départ pour l'Extrême-Orient. Raux, dont l'autorité était aussitôt reconnue par les ex-jésuites, entreprit de construire un

---

[480] Les lettres testimoniales de Mgr, faisant connaître le décret de la Propagande (7 décembre 1783), le brevet du roi (25 janvier 1783) et le décret de la Propagande approuvant la nomination de Raux comme supérieur (13 décembre 1783) étaient signés par : Alexandre, évêque de Pékin, Rodriguez, secrétaire, et les ex-jésuites du Beitang, Amiot, Ventavon, Bourgeois, Poirot, Panzi. Cf. Rochemonteix 1915, 395-396.

[481] Sur la révolte *Bailianjiao* 白蓮教, voir Barend ter Haar 1992 ; sur les révoltes pendants la fin du XVIIIe siècle au début XIXe siècle, voir aussi, Susan Naquin 1976, 1981 ; ter Haar 1998.

[482] Lettre de Jean Ghislain à l'abbé Ghislain de Bailièvre, le 19 novembre 1785, ACM, cf. Marie-Josèphe Ghislain 2003, 175-176.

séminaire confié à Ghislain avec une quinzaine de jeunes Chinois. Ces deux hommes commencèrent à reprendre progressivement les activités scientifiques à la Cour suivant les conseils des ex-jésuites français. Raux se chargea des activités d'astronomie et de géographie. Jusqu'à lui, aucune français n'avait encore fait partie du Bureau d'astronomie : C'était le privilège des Portugais ; mais à la mort du P. d'Espinha, Raux fut choisi pour lui succéder et fut ainsi le premier et le dernier missionnaire de son pays honoré de ces hautes fonctions. En même temps, Raux remplaça le père Amiot, accablé par l'âge, comme interprète de la Cour auprès des puissances étrangères, et surtout auprès des russes ; ainsi assistera-t-il l'ambassadeur Macartney en 1793 auprès de l'Empereur de Chine. Il apprit le mandchou, et en composa même une grammaire, qu'il envoya au ministre de la Marine et au sinologue de Guignes, agent de France à Canton (1787). Il composa ensuite un dictionnaire tartare-mandchou en deux parties : la première fut saisie pendant la Révolution par les Anglais et déposée à la bibliothèque du roi à Londres ; la seconde parvint à Paris où elle fut remise au sinologue Rémusat[483].

Figure 19. Raux, 1er supérieur lazariste du Beitang
Source : St. Vincent dePaul Image Archive, DePaul University, Chicago

A peine établi à Pékin, Raux eut à régler le *modus vivendi*, entre sa société et celle qu'il venait remplacer ; un partage de biens, rien de plus épineux. C'est de la vente des deux prieurés de Vilnox et d'Avon, en France, que provenaient les fonds de la mission, auxquels s'ajoutaient,

[483] Planchet 1933, 19, 33 ; Van den Brandt 1936, n° 13 ; Marin 2008, 26.

outre une pension annuelle pour travaux littéraires, les revenus de maisons et de terres, situées à Pékin même. La compagnie supprimée n'ayant plus de supérieurs réguliers, les confrères de Bourgeois avaient demandé leur part dans l'administration, ou mieux une liquidation de ces biens, en vue d'un partage du montant de la vente. Bientôt s'étaient fait entendre les prétentions de la Mission Italienne, qui exigeait la cession de ces biens à son profit, au nom du St Siège, dont elle était l'organe. A ce litige, soumis au jugement, d'un côté, du roi de France, de l'autre, de l'empereur de Chine, un arrangement temporaire fut trouvé ; enfin, un accord, passé entre le St Siège et Versailles, y mit fin, en constituant les Lazaristes légitimes et uniques propriétaires[484].

Nous avons raconté comment les Pères de la Compagnie, craignant de se trouver dans la gêne, s'étaient partagé la somme de 6,000 taëls, à raison de 1,000 taëls à chacun, sous le titre de *munus matris morientis* : leur intention était de provisionner soit les frais de leur voyage, dans le cas où ils retournaient en Europe, soit leurs frais de subsistance s'ils devaient rester en Chine. Nicolas Raux en homme de paix et de concorde avait voulu dès son arrivée à la résidence française que s'établisse une bonne harmonie avec les cinq anciens jésuites. Alors que les biens du Beitang avaient été en partie vendus par les jésuites eux-mêmes, Raux leur alloua une pension annuelle de 400 taëls (le taël correspondait à sept livres dix sols en argent de France). Ils avaient demandé de garder une partie de la maison pour y habiter et y faire leur ménage, mais la bienveillance, l'affabilité, les égards de Raux et de ses confrères firent qu'ils demandèrent à partager la vie commune. Raux, le supérieur, en reçut des lettres de félicitations de toutes parts. Un jésuite écrit: « On ne sait pas si ce sont les Lazaristes qui vivent en Jésuites ou les Jésuites qui vivent en Lazaristes ». Ils étaient tous fort âgés. L'un, M. Poirot, était portraitiste de l'empereur, un autre, de Ventavon, était horloger et mécanicien à la cour. A sa mort en 1787, le frère Paris, Lazariste, le remplacera. Il restera lui-même à la cour dix-sept ans, jusqu'en 1804, année de son décès[485].

Raux, dans un rapport, faisait le recensement de ses vénérables commensaux, en l'année 1788 : « Les autres missionnaires de cette maison, tous membres de la société éteinte des jésuites, sont au nombre de huit : deux français, Amiot et Bourgeois ; deux italiens, Poirot et Panzi, peintres au palais ; les quatre autres sont chinois, élevés en France ; l'un d'eux est M. Yang, qui jouit des bienfaits du Roi (de France) ». En faisant de Poirot un italien, on se trompe : « Poirot

[484] Hubrecht 1939, 55.

[485] Marie-Josèphe Ghislain 2003, 176 ; Même après l'arrivée des Lazaristes, Poirot et Panzi, continuèrent, malgré leur grand âge, à exercer leurs fonctions de peintres à la Cour, « l'Empereur Qianlong, plus artiste que savant, avait pour la peinture une vraie prédilection », Planchet 1933, 34.

était français, élevé en Italie ; mais c'est là un détail, que Raux pouvait, à cette date, n'avoir pas bien saisi ». Il avait la joie d'ajouter : « Mes confrères et moi vivons dans là plus intime cordialité avec les ex-jésuites de cette résidence ; nous n'avons qu'à nous louer de leurs attentions et de leurs services »[486].

Joseph Ghislain, né en 1751 à Salles près de Chimay, reçu au séminaire à Paris le 1er juillet 1774, fit les vœux le 2 juillet 1776, y fut ordonné prêtre le 11 mars 1780. Jacquier, supérieur général de la congrégation, écrivit au ministre de la Marine à Paris, de quelle manière diligente Ghislain se préparait au rôle, qu'on prévoyait pour lui à la mission scientifique de Pékin, il y donna des cours de physique et de mathématiques[487].

Le frère Charles Paris, né à Verderonnc en 1738, reçu au séminaire à Paris le 2 juin 1783. Il fit les vœux le 14 juin 1785 à Pékin. Le frère Paris succéda à l'ex-jésuite Ventavon, dans la manufacture au Palais comme horloger et machiniste : « Ce Frère, qui a du talent, vient de faire une pendule, qui doit aller trois mois, sans qu'il soit besoin d'en remonter les poids ; nous espérons que l'empereur en sera content »[488]. Pendant toute la durée de leur vie apostolique, Raux et ses confrères à Pékin ont attendu en vain l'aide de confrères qui viendraient les seconder. Il fallait imaginer une stratégie, des appuis pour les faire venir en toute légalité. À la suspicion des Chinois, à la vénalité des mandarins, il faut ajouter la jalousie des Portugais, les intrigues des Anglais, qui étaient déjà dans les eaux de la Chine, et la question lancinante: où trouver l'argent nécessaire pour faire venir les confrères retenus à Canton. Par expérience, Raux savait que leur voyage lui coûterait fort cher[489].

5.3 A l'ombre de la Révolution

Le déchaînement de la Révolution française eut également de néfastes effets sur les œuvres de la mission en Chine, telle la loi de 1792 supprimant toutes les communautés religieuses et refusant la pension annuelle de six mille francs accordée par le gouvernement de l'Ancien Régime à chaque missionnaire français. Toutes les ressources étaient coupées. Claude Letondal, procureur des Missions étrangères de Paris résidant à Macao, écrivait en 1800 à la Propagande de Rome : « Les missionnaires français et les prêtres en Chine, au Tonkin, au Siam, sont privés des

[486] Hubrecht 1939, 55-60 ; voir MCM II, 116, « Administration de M. Raux ».
[487] Hubrecht 1939, 65-66 ; Van den Brandt 1936, n° 14.
[488] MCM II, 124 ; Van den Brandt 1936, n° 15.
[489] Marie-Josèphe Ghislain 2003, 177.

pensions et des autres secours qu'ils recevaient de France pour leur subsistance et pour l'entretien de leurs collèges et catéchistes ». Un autre prélat de la même société, Gabriel Dufresse, vicaire apostolique du Sichuan, exprimait en 1806, sa pensée sur les pénibles conséquences de la Révolution : « Les troubles qui affligent l'Europe nous causent d'autant plus de chagrin qu'ils ont beaucoup d'influence sur la religion dans ces contrées infidèles ; ils nous privent d'œuvres et des autres secours nécessaires pour la propagation de la Foi »[490].

La Congrégation de la Mission, on le sait, sortait à peine d'une longue épreuve : elle avait connu, avant les désastres de la Révolution, une période de prospérité, comptant, en France seulement, 75 établissements, répartis en 7 provinces ; dès le 13 juillet 1789, avait commencé la débâcle, quand une bande de forcenés vint saccager la maison de St Lazare, maison-mère de la Compagnie ; on avait dû renvoyer dans leurs familles les séminaristes (novices) et disperser en diverses maisons les étudiants en philosophie et en théologie ; bientôt parmi les établissements de France, 73 furent fermés, les confrères exilés. Quand l'Assemblée Nationale, poursuivant son plan néfaste, ferma tous les établissements, les confrères durent chercher refuge dans les divers pays d'Europe[491].

Le supérieur Raux et ses confrères à Pékin restaient sans nouvelles de France, sans ressources, et sans renfort en hommes. Le courrier prenait quatre ans, deux ans pour l'aller et deux ans pour le retour et beaucoup de lettres disparaissaient dans les naufrages. Ils ne savaient donc pas ce qui se passait en France. Ils n'eurent pas de réponse à leurs lettres. Les subsides promis par Louis XVI et Saint-Lazare n'arrivèrent pas. Ils ignoraient que c'était la Révolution française. Dans une lettre circulaire à sa congrégation le 1er janvier 1791, Raux écrit: « Il est difficile de comprendre comment deux hommes avec le peu de secours qu'ils ont peuvent assumer tout ce qu'ils font ...[492] »

La question de l'embarras financier était là. Les anciens bénéfices de France attribués à la mission de Pékin avaient été aliénés lors de la suppression des jésuites, et malgré les vagues promesses du ministre d'Etat Bertin, ils ne furent jamais ramenés à leurs premières destinations par un gouvernement de plus en plus besogneux. Losque Louis XVI avait établi une allocation aux lazaristes de 12,000 francs par an, il avait laissé espérer une augmentation. Les révolutionaires qui se succédèrent rapidement, non seulement empêchèrent la réalisation de ces promesses, mais firent supprimer même cette allocation. Des biens que la mission possédait en Chine, une grande

[490] Cf. Louis Wei 1960, 40.
[491] Hubrecht 1939, 181-182 ; Hubrecht 1939, 97.
[492] Marie-Josèphe Ghislain 2003, 178-179.

partie a disparu pendant les douze ans qui ont suivi la suppression des jésuites et pendant lesquels la gestion de chaque missionnaire se trouva dépourvue de tout contrôle et de toute responsabilité[493].

Pour soutenir ses œuvres multiples à Pékin et en provinces, Raux eut à lutter contre de grandes difficultés financières. Ses prédécesseurs, outre les secours reçus de leur société, pouvaient compter sur 22,000 francs par an, un revenu de propriétés situées en France. Après la suppression de l'ordre, ces biens cessèrent de leur être affectés, on les compensa par des rentes viagères personnelles. La mission possédait, sur place, dans la capitale ou la banlieue, des propriétés foncières, dont le loyer était un profit ; mais, les prédécesseurs, on l'a vu, avaient aliéné une partie de ces biens, pour s'en partager le prix, sous le titre de *munus matris morientis* : ils voulaient assurer leur voyage, s'ils devaient retourner en Europe, ou leur entretien, s'ils restaient en Chine. Telle était la situation pénible, où se trouvait Raux. Or, il avait à prévoir, pour sa maison, une dépense annuelle de 9,000 taëls, environ 70,000 francs. Dans sa détresse, il n'eut d'autre ressource que l'emprunt. Pour subvenir aux nécessités les plus urgentes, et pour conserver son prestige à la nation qu'il représentait à Pékin, Raux se trouva amené à engager une partie des terres de la mission française ; et le procureur des Missions étrangères à Macao, Letondal en cette occurrence, dut aussi lui prêter des sommes considérable[494].

La mission française de Pékin fut confrontée à des difficultés du recrutement de nouveaux confrères. Dans ces conditions, les collègues si attendus n'arrivaient pas. Quatre d'entre eux arrivés aux portes de la Chine ne parvinrent jamais à Pékin. Deux resteront bloqués à Macao et deux autres à Canton pendant cinq ans. Pendant ce temps les maladies infectieuses ou parasitaires assaillaient les missionnaires. Trois d'entre eux moururent, le quatrième reçut une autre destination que Pékin. Après neuf ans d'attente, un seul confrère arrivera en 1794, Louis Lamiot. Il sera interprète de russe à la Cour[495]. De 1804 à 1805 : la Congrégation de la Mission n'envoya que six missionnaires en Chine et la Société des Missions étrangères de Paris ne put en envoyer qu'un seul. La mission française de Pékin, privée de secours depuis la Révolution, se trouva dans un danger imminent de disparaître par la mort de ses représentants : de dix missionnaires, qui la composaient jadis, il n'en restait qu'un seul Lamiot. Le besoin le plus urgent, pour la mission de Pékin, était donc celui de nouveaux missionnaires. Leur admission, depuis la persécution de 1805, souffrait de quelques difficultés ; néanmoins il convenait d'en tenir prêts, pour les introduire à la

[493] Planchet 1933, 64.
[494] Planchet 1933, 65 ; Hubrecht 1939, 96.
[495] Marie-Josèphe Ghislain 2003, 179.

première occasion. La Cour de Pékin était désireuse de maintenir, dans la capitale, quelques missionnaires, qui lui étaient indispensables pour la rédaction du calendrier impérial. Malgré les sollicitations pressantes de Richenet, aucun confrère ne vint de France, au secours de Lamiot[496].

Louis XVI avait ainsi réussi à sauver cette mission de Chine qui allait poursuivre ses activités apostoliques et scientifiques avec beaucoup de difficultés durant la Révolution Française, par manque d'ouvriers. Deux autres lazaristes débarquent en 1788, Robert Hanna (1762-1797) et Raymond Aubin (1759-1795). Puis la nouvelle arrive de Paris : le 13 juillet 1789, la Maison-Mère de Paris a été saccagée par une bande de forcenés, les séminaristes ont dû être dispersés. Malgré les événements, en 1791 arrivent en Chine François Clet (1748-1820), Louis Lamiot (1767- 1731) et Louis Pesné (1767-1796). L'annonce de la mort de Louis XVI bouleverse l'ensemble des missionnaires français, comme on peut s'en douter. Le père Amiot, à la nouvelle de l'exécution de Louis XVI, meurt d'une attaque d'apoplexie en octobre 1793. Après une longue période passée sans nouvelles de France, trois autres lazaristes réussissent à gagner la Chine, Pierre Minguet (1769-1841) en 1798, puis Jean François Richenet (1759-1836) et Lazare Dumazel (1759- 1818) en 1800[497].

Enfin en 1794, Hanna et Lamiot obtinrent enfin la permission de venir à Pékin par la voie officielle. Ils arrivèrent à Pékin le 30 juin 1794. Leur vénérable supérieur Raux les embrassa avec d'autant plus de joie qu'ils lui avaient coûté plus de peine pour les obtenir. Hanna, habile astronome, seconda Raux dans son emploi de membre du tribunal des mathématiques, et l'aurait remplacé dignement si une mort prématurée ne l'eût ravi à l'affection et à l'estime de toutes les personnes qui le connaissaient. Lamiot fut établi interprète de la Cour[498].

5.4 Les ambassades à Pékin : mission Macartney et ambassade hollandaise

Quand l'ambassadeur anglais fut reçu en Chine, les vice-rois de Canton, posèrent à Raux et à ses nouveaux confrères Hanna et Lamiot, les questions suivantes : « 1° Étaient ils des gens de mauvaises mœurs ; 2° Avaient ils l'intention de servir l'Empereur ? Si, arrivés à Pékin, ils prétendaient changer encore leurs vêtements ; 3° De quelle nation étaient ils ? Dans quel navire

[496] Louis Wei 1960, 40 ; Hubrecht 1939, 181.
[497] Marin 2008, 27.
[498] MCM II, 191, « Malgré tout le crédit dont Raux jouissait à Pékin surtout auprès du Ministre Heshen 和珅, son ami intime et favori de l'Empereur, il fut cinq ans entiers à faire d'inutiles efforts pour obtenir la permission de faire venir à Pékin MM. Hanna et Lamiot ».

ils étaient venus ? Comment s'appelait le capitaine ? Pourquoi étaient ils demeurés si longtemps à Macao ? Ce qu'ils y avaient fait ? Pourquoi s'étaient ils mis en la compagnie des Anglais ? Était il vrai que les Français avaient tué leur Roi ? Comment un Royaume pouvait il subsister sans chef ? etc.[499] » Les mandarins chinois craignaient fort la conduite des missionnaires appartenant à un pays révolutionnaire comme la France[500].

L'histoire des ambassades européennes à la cour de Pékin en 1793 et en 1794, n'appartient pas directement à l'histoire de la mission de Pékin, elle montre néanmoins une Europe déjà « préoccupée » de ce vaste pays qu'est la Chine[501]. Pendant la Révolution, un grand nombre de hautes personnalités ecclésiastiques françaises émigrèrent en Angleterre. Les Anglais, après avoir occupé les colonies françaises dans les Indes, en Océanie et dans le Pacifique, voulaient encore avoir un droit de regard sur les intérêts des missions catholiques françaises dans les pays d'Extrême-Orient, en particulier de celle de Pékin. « La France seule jusqu'ici, avait joui de toute faculté pour sa correspondance avec la Cour de Pékin, tandis que toutes les autres nations n'avaient de correspondance avec elle que par l'intermédiaire du vice-roi de Canton et des mandarins. Ces avantages étaient le fruit d'une mission française à Pékin ». Par ailleurs, la Compagnie anglaise des Indes orientales mettait toujours à la disposition des missionnaires français des passages gratuits, mais, comme contrepartie, elle désirait que quelqu'un parmi ces missionnaires, pût servir d'interprète et rendre service aux vaisseaux anglais qui venaient en Chine. Les Anglais prêtèrent également leurs secours aux lazaristes français et les conduisirent gratuitement en Chine avec toutes les caisses et tous les effets destinés à leurs confrères dans ce pays[502].

La Cour Britannique envoya, en 1792, sa première et solennelle ambassade en Chine. Elle avait à sa tête Lord Macartney. Son escorte comprenait 92 personnes, 4 navires chargés de présents pour l'empereur, 650 soldats et matelots. L'ambassade voulait rencontrer Qianlong alors âgé de 80 ans. Elle voulait en fait ouvrir une ambassade en Chine, y avoir un représentant et établir des comptoirs commerciaux. L'affaire durera un an et connaîtra de multiples rebondissements[503].

Au lendemain de sa nomination en janvier 1792, Lord Macartney chargea son premier collaborateur, Sir George Staunton, de se rendre à Paris pour demander à la Société des Missions

---

499 MCM VII, 782.
500 Louis Wei 1960, 40.
501 Hubrecht 1939, 112.
502 Cf. Louis Wei, 70-71.
503 Marie-Josèphe Ghislain 2003, 179-180.

Etrangères, ou, à défaut, à la Congrégation de la Mission que l'un de leurs membres pût l'accompagner en Chine comme interprète. Les démarches de Staunton n'ayant eu aucun résultat, il se rendit à Rome. Le cardinal Léonard Antonelli, préfet de la Propagande, lui conseilla de s'adresser au Collège chinois de Naples[504] ; il y trouva deux jeunes prêtres chinois qui venaient de terminer leurs études et qui parlaient couramment le latin et l'italien. Grâce à une démarche de Sir William Hamilton, ministre d'Angleterre à Naples, Staunton obtint l'autorisation du recteur du Collège d'emmener avec lui à Londres ces deux prêtres chinois, Jacques Li 李自標[505] et son compagnon. Ce dernier quitta l'Ambassade lors de son passage à Macao, et seul Jacques Li eut le courage d'accompagner Lord Macartney à Pékin.

Le cardinal Antonelli présenta aussi les diplomates anglais au procureur de la Propagande à Macao. En passant dans cette ville, et par l'intermédiaire de Jacques Li, les Anglais admirent à leur bord Louis Lamiot et son confrère Ronert Hanna, qui attendaient vainement l'autorisation d'entrer en Chine et de se rendre à Pékin. Mais, lorsque ceux-ci arrivèrent par mer avec les Anglais à Tianjin, les mandarins chinois leur firent observer que ce n'était pas la coutume pour les mathématiciens européens d'entrer en Chine par la voie diplomatique. Ils les renvoyèrent à Macao où la permission de l'Empereur pouvait leur être envoyée. Le vice-roi de Canton, soupçonneux, leur fit subir des interrogatoires serrés : parmi ses nombreuses questions, il leur demanda pour quelle raison ils étaient venus en compagnie des Anglais[506] ?

L'ambassade avait été assignée à résidence dans un ancien temple bouddhiste, sous haute surveillance et personne ne pouvait en sortir. Raux et Ghislain furent les témoins privilégiés de la terrible déconvenue britannique. Raux se présenta dès le lendemain de l'installation de l'ambassade : « Il m'informa, note Macartney, qu'il avait la permission de nous être utile et qu'il viendrait chaque jour prendre mes instructions ». Macartney apprécie ce prêtre haut en couleur, disert et corpulent, bien au fait de la réalité chinoise à laquelle il avait su s'intégrer : « Les missionnaires ont pris le vêtement du pays, ils en parlent la langue et ne se distinguent pas dans leur apparence extérieure des autres indigènes »[507].

Pourtant l'arrivée de l'Ambassade coïncida avec les dernières années de la fin du règne de Qianlong, et les missionnaires du Palais se rendaient bien compte de l'incertitude de leur

---

[504] Les jeunes chinois à Naples sont élevés aux frais de la Propagande, pour devenir prêtres de la religion catholique dans le « Collegio dei cinesi », sur le collège et son fondateur Matteo Ripa, voir Fatica et d'Arelli, dir., 1999.
[505] Sur le rôle de traducteur Jacob Ly (Li Zibiao) pour l'ambassade anglaise, voir le projet de recherche de Henrietta Harrison à Oxford.
[506] Journal personnel de l'ambassadeur, du lundi 21 octobre 1793, Louis Wei 1960, 72.
[507] Marie-Josèphe Ghislain 2003, 180.

situation[508]. L'Ambassadeur anglais craignait fort que les Chinois ne le traitassent comme un missionnaire : « C'était exact ; les hauts mandarins de Pékin nous considéraient comme tous les autres Européens. Je leur fis les déclarations suivantes : parmi les Européens, il y a des missionnaires, mais nous, Anglais, nous n'avons pas l'habitude d'amorcer les gens par la religion ; cependant nous respectons toutes les religions. Les Anglais ne sont pas venus en Chine pour prêcher la religion. Il n'y a pas un missionnaire parmi les marchands anglais à Canton et à Macao. Vous avez tort de soupçonner que notre tâche soit de faire de la propagande pour la religion. On peut voir clairement que, parmi les membres de notre ambassade, il n'y a pas une ombre de missionnaire. » Malgré tout, Lord Macartney fut bien étonné de constater que les Chinois le prirent toujours pour un missionnaire[509].

En fait, la Cour avait prévu, comme interprète de l'ambassade, Bernard d'Almeida 索德超, ex-jésuite portugais, mais l'ambassadeur refusa ses services ; on devine pour quelles raisons : il eût été bien peu diplomate, s'il avait agi autrement. Pour le remplacer, la Cour éleva au sixième degré du mandarinat deux autres ex-jésuites, un augustin italien et le Frère Paris. L'ambassadeur déclina de même leurs services ; néanmoins pour aider le mécanicien, qui, au Palais d'été, devait réparer les machines à offrir en présents, on laissa l'augustin italien. Comme une partie de l'escorte devait rester à Pékin, tandis que l'ambassadeur se rendrait à Jehol, Raux avait été nommé leur interprète ; il refusa d'accepter le titre mandarinal d'un bouton de « sixième classe ». La relation de l'ambassade rend hommage aux bons services de Raux : « L'ambassade consistait en un si grand nombre de personnes, que, pour faire connaître aux mandarins les diverses choses dont nous avions besoin, il semblait nécessaire que nous eussions près de nous quelqu'un des missionnaires européens. L'ambassadeur obtint, en conséquence, que le P. Raux, missionnaire français, se rendrait, tous les jours, au palais ; dès lors, cet ecclésiastique nous devint très utile »[510].

En fait, à part Raux, plusieurs missionnaires de la mission française du Beitang à l'occasion de la visite de cette ambassade, s'interrogèrent sur les relation avec l'« ennemie » commune de l'alliance franco-britannique : la mission portugaise à Pékin, qui occupait déjà un « territoire » stable à Macao. Grammont, écrivit cinq lettres dans l'année 1793 à l'ambassade, dont la première lettre en 7 mai, avant leur arrivée à la port de Tianjin. Amiot, a communiqué avec Macartney en

---

[508] ANTT 0941/C0606－005/Cx.01, R.04/0541, le rapport du préfet de Macao, sur les routes de cette ambassade à Pékin, le 22 juin 1793. « 現據引水人布兆龍等稟稱：本月（五月）十四日，有英咭唎國夷人自駕三板，由外海埋澳，購買食物，蟻即查問伊國大班，據稱：本國有貢船二隻，又護送船二隻，在老萬山洋外寄泊，今放三板埋澳，買些食物，十五日開行往天津。等語。隨查此等船隻係在洋外灣泊，今已經開行，並無駛進內地停泊，理合稟明 ».

[509] Cf. Louis Wei 1960, 72-73.

[510] Hubrecht 1939, 112-115 ; sur la question de traduction entre la Cour et l'ambassade, voir Lawrence Wang-chi Wong 2009, 97-145.

juillet. Hanna, lazariste français, écrivit à George Staunton le 1er et le 5 mars 1793. Poirot, écrivit le 29 septembre 1794, et Lamiot, le 16 septembre 1803[511]. Par ailleurs, Ghislain, aidé du frère Paris, monta les machines astronomiques offertes par Macartney à l'empereur Qianlong[512].

Peu de temps après le départ de Lord Macartney, vinrent l'ambassade hollandaise et l'ambassade coréenne, avec une légation mongole[513]. « 乙亥。上幸瀛台。回部吐魯番多羅郡王伊斯堪達爾等十三人……朝鮮國札疸朴宗嶽、副疸鄭大容、荷蘭國札疸德勝、副疸范罷覽等。於西苑門外瞻覲[514]. » De Guignes, le traducteur de l'ambassade hollandaise, montre les scènes de cérémonie à Pékin : « Les coréens étoient assis à notre droite, et plus haut les ambassadeurs mongoux : un grand nombre de curieux se tenoient debout derrière nous ; les mandarins les gratifièrent de temps en temps de quelques coups de fouet. Pendant que l'ambassadeur, M. Van Braam, les Coréens et les Mongoux, saluoient l'empereur devant lequel on exécuta quelques tours de force, une musique vocale se fit entendre ; ce chant ressemblait assez bien à celui de nos églises ...[515] » Le récit de cette expédition peut être lu dans le journal d'André Van Braam 范罷覽, chef de la direction de cette compagnie et second de l'ambassade : « Accompagné de ces présents, je puis vous assurer, vénérables seigneurs, que l'ambassadeur hollandais ne paraîtra pas inférieur aux trois ambassadeurs des autres nations qui se proposent de s'y rendre. J'apprends que les Anglais y enverront deux subrécargues. Quant aux Espagnols, il est probable que le chef ira lui-même & que de la part des Portugais on enverra un des officiers ou des juges de Macao »[516].

Elle fut accueillie avec « moins d'honneur que la précédente et plus d'une fois molestée, même par des employés de rang inférieur ». Cette délégation semblait plutôt une expédition « privée », composée confusément de résidents de Canton, commerçants, agents diplomatiques, mécaniciens et autres : nous trouvons parmi eux, le sinologue français de Guignes, ancien consul de France à Canton, agent consulaire depuis la suppression du poste en 1787. Le 11 janvier 1795, quand le Zhongtang Heshen (和珅 Premier Ministre) de la Cour demanda une traduction en

---

511 Les lettres voir l'article de E. H. Pritchard 1934 ; pour ce contexte, voir James Hevia, 1995, 96-97.

512 Planchet 1933, 35.

513 MCM II, 206, lettre de Jean-Augustin Villa, le le 3 novembre 1795, à Macao. « Les navires anglais n'apparaissent pas encore ; ils sont sans doute retenus par le blocus du Cap, place et colonie hollandaises ; je n'espère pas non plus l'arrivée de navires portugais, c'est pour cela que cette fois je vous écris par un vaisseau américain de Philadelphie, ... ».

M. Villa, affilié à la province portugaise des Lazaristes, désigné pour le séminaire de Macao, il y arriva le 28 juillet 1784. Rendit de grands services aux missions, surtout à celle de Pékin, dont il était procureur. Van den Brandt, 1936.

514 QSL, yihai, 12e mois de l'année 59 du règne Qianlong. Sur l'ambassade hollandaise, voir J. J. L. Duyvendak 1938, « The Last Dutch Embassy to the Chinese Court (1794-1795) », *TP*, vol. 34, 1-137.

515 De Guignes 1808, t. 1, 413.

516 « Lettre de l'auteur à messieurs les commissaires-généraux arrivés à Batavia pour le rétablissement des affaires des Indes Orientales Hollandaises », in Van Braam 1797-98, t. 2, 361.

français de la lettre écrite par les commissaires-généraux de Batavia à l'empereur, Van Braam en fit une, ainsi que la liste des présents, et l'une et l'autre ont été données à leur premier conducteur pour être remises au Premier Ministre : « Vraisemblablement on veut faire la traduction en Chinois par les missionnaires français de Pékin, afin de la confronter avec celle que les négociants de Canton ont faite, d'après ma rédaction en anglais, et qui avait été jointe au duplicata venu de Batavia et envoyé par le Zongdu (vice-roi, gouverneur) »[517].

Pendant son séjour à Pékin, la délégation fut parquée dans un des vastes jardins au nord du palais impérial, et soumis à une surveillance continuelle. Comme la mission française se trouvait à quelque distance, Van Braam et ses compagnons, de Guignes surtout, manifestèrent leur vif désir de rencontrer Raux, supérieur de la mission, et Grammont, ex-jésuite et ancien procureur à Canton. « Cette faveur leur fut parcimonieusement accordée, et toujours sous le contrôle d'espions »[518].

La corporation des marchands et le vice-roi de Canton avaient, dès avant l'arrivée de l'ambassade, préparé l'opinion de la cour contre elle ; avec amertume, Van Braam écrit dans sa relation : « Le Premier ministre a envoyé un mandarin pour prendre les lettres adressées aux missionnaires. M. de Guignes qui en était dépositaire, hésitait d'abord à les remettre, mais craignant que le refus ne nous occasionnât quelques désagréments, il s'est résolu à délivrer tous les paquets, qui ont été portés sur le champ à la cour, où l'on assurait que les missionnaires étaient alors pour les recevoir eux-mêmes. Je me suis informé encore si je verrai M. Grammont, & l'on m'a répondu qu'oui ; mais je crains que l'on ne soit résolu à empêcher que nous ne voyions aucun missionnaire. Il faut que les mandarins, depuis le premier jusqu'au dernier, se croient bien coupables pour juger nécessaire de pousser la défiance jusqu'à ce point. On voit quelle est l'influence de la régence de Canton, sur les premiers personnages de l'empire, puisqu'elle est parvenue à empêcher, entre nous et les missionnaires, une communication, qui n'aurait cependant eu rien de fâcheux pour elle »[519].

Raux, supérieur du Beitang, explique les raisons à l'ambassadeur dans les propos suivants : « Il est très probable que, si l'ambassade était venue directement d'Europe ou de Batavia, on lui aurait permis de communiquer avec les missionnaires ; mais, étant tous, à l'exception de Son Excellence, des personnes en résidence à Canton, une politique ridicule nous fit refuser cette faveur. La même raison a déterminé particulièrement à l'égard de M. Grammont qui a été près de

[517] Van Braam 1797, le 10 janvier, t. 1, 140.
[518] Hubrecht 1939, 115.
[519] Van Braam 1797, t.1, 262-263 ; Hubrecht 1939, 116.

trois ans à Canton, où j'ai eu avec lui des relations qui augmentent les craintes. Il y a vraiment, dans ces mandarins, une frayeur qui tient de la stupidité comme nous avons journellement l'occasion de nous entretenir avec le premier ministre, nous ne chercherons pas à recourir, pour des représentations, aux missionnaires, dont l'impuissance ne nous est que trop connue[520]. »

La régence avait exigé par serment que l'ambassade se réduise à la remise des présents, avec les compliments d'usage. « Nous ne pouvons rien solliciter à Pékin, grâce à cette intrigue mandarine », écrit Van Braam. L'ambassade apportait, de fait, de riches présents ; deux pièces mécaniques, avariées durant le trajet, purent être réparées par M. Petit-Pierre, le mécanicien, qui l'accompagnait. Le vaisseau, sur lequel était venu l'ambassadeur, fut exempté, à Canton, des droits de jaugeage, de douane et de sortie ; ce fut quasi l'unique faveur[521].

Cependant l'ambassadeur a rencontré un missionnaire portugais au palais, sans aucune communication : « Tandis que nous étions ce matin dans le cours de nos visites, j'ai rencontré, au palais impérial, l'un des missionnaires portugais, homme âgé, portant une barbe grise. Je n'ai eu que le temps de le saluer, parce que l'on me pressait d'aller à l'audience du ministre, & j'en fus extrêmement fâché. Cette rencontre a été si inopinée, que je n'ai même pas eu l'idée de lui parler pour savoir comment nous pourrions nous revoir, ce que je commence à craindre que l'on ne cherche à empêcher »[522].

5.5 Napoléon, George III et la mission

Lorsque Napoléon devint maître de la France, il voulut placer sous sa protection les missions catholiques du Proche-Orient et d'Extrême-Orient. En 1802, il écrivit successivement à l'archevêque de Paris et au pape pour leur exposer ses intentions, souhaitant que les missionnaires français se montrassent utiles à la religion et à l'Etat. Désirant ranimer l'activité des missions catholiques de Chine pour en ôter l'initiative aux anglais, Napoléon rétablit le séminaire des Missions étrangères en 1804, fermé par la révolution, et il lui accorda une rente annuelle de quinze mille francs[523].

Napoléon forma le projet d'unir en un seul corps missionnaire la Société des Missions

---

[520] Van Braam 1797, t.1, 268-269 ; MCM, II, 219.
[521] Van Braam 1797, t.1, 189 ; Hubrecht 1939, 116.
[522] Van Braam 1797, t.1, 153.
[523] « Décret, du 27 mai 1804 (7 prairial an 12), portant rétablissement des missions étrangères », *Choix des lettres édifiantes : écrites des missions étrangères*, Paris : A. Caen, 1835. 3e éd., lxij.

Etrangères, la Congrégation de la Mission et celle du Saint-Esprit[524]. L'Archevêque de Paris en eût été le supérieur général, et l'administration en eût été confiée à un grand vicaire, nommé par ce haut dignitaire. Napoléon ne considérait ce « corps missionnaire » que comme un organe politique. Dans sa lettre du 28 août 1802 à Pie VII, Napoléon écrivit : « Je désire donner une activité nouvelle aux missions de la Chine et je ne cacherai pas à votre Sainteté qu'indépendamment du bien général de la religion, j'y suis porté par le désir d'ôter aux Anglais la direction de ces missions qu'ils commencent à s'attribuer[525]. »

En 1804, les lazaristes français en Chine, Ghislain et Lamiot de Pékin, et Richenet et Dumazel s'étaient adressés à Piron, agent de la nation française à Canton, pour le mettre au courant de la lettre de George III à Jiaqing et le prier d'intéresser Paris en faveur de la mission française de Pékin. Piron envoya tout de suite au Ministre de la marine un long rapport qui relatait les projets des Anglais de fonder un établissement en Chine et l'« échec total » de l'ambassade de lord Macartney à Pékin :

> « Le Gouvernement français ne peut être indifférent à cet établissement. Qu'il jette les yeux sur les motifs de l'ambassade des Anglais à Pékin, il verra qu'ils n'ont pas eu d'autre objet que de chercher à s'établir dans l'intérieur de la Chine. Ils y ont échoué par les demandes excessives qu'ils ont faites ; et lord Macartney se serait peut-être trouvé heureux si sur tous ces nombreux articles il eût pu obtenir un établissement à Pékin. Cet ambassadeur, après avoir bravé des tempêtes et parcouru les côtes de Cochinchine et du Tonkin dans les mêmes intentions, alla à la Chine jusqu'à l'embouchure de la rivière du Pey-Ho (Haihe 海河). ... Il n'en coûtera pas tant au Gouvernement français pour conserver l'établissement de Pékin. Point d'hommes à moustache, ni portant fusil, sabres et pistolets, bruyants, toujours en colère ; cela fait peur aux Chinois ; mais bien des hommes artistes, instruits, modestes, accoutumés à vivre en société, unis entre eux par la douceur. Ajoutez quelques fonds, et l'établissement se trouvera comme dans le temps de sa plus grande splendeur, sera utile et fera honneur à la nation[526]. »

Piron tire de là la conclusion qu'il n'y a que des Missionnaires qui puissent se dévouer à un pareil sacrifice et il propose les moyens à employer pour les faire arriver et les soutenir. Il proposa

---

[524] Sur le rétablissement et la suppression des lazaristes sous le règne de Napoléon, voir John Carven 1974, 84-165.
[525] Cf. Louis Wei 1960, 79.
[526] Cf. MCM II, 397-398.

à Napoléon de reprendre l'œuvre franco-chinoise de Louis XIV. Le Cardinal Fesch, oncle de Napoléon, archevêque de Lyon et grand aumônier de l'Empire fut chargé par l'empereur de s'occuper de cette question[527]. En 1806, Napoléon publia, en faveur de la mission française de Chine, un décret qui désignait trois missionnaires pour la Chine et accordait 25 000 francs pour chaque personne.

DÉCRET IMPÉRIAL DU 23 JANVIER 1806[528]

ART. I. - Le Supérieur de l'établissement des Missions étrangères rétabli par décret du 7 prairial an XII (27 mai 1804), désignera trois Missionnaires et un frère artiste pour la Mission de la Chine.

ART. II. - Notre ministre des cultes ordonnancera, au profit du Supérieur de cet établissement, sur les fonds affectés dans son budget de l'an XIV aux dépenses accidentelles une somme de vingt-cinq-mille francs pour subvenir aux frais de voyage, achat de présents et autres dépenses nécessaires à l'envoi de ces Missionnaires en Chine, à la charge par le Supérieur de justifier de l'emploi de la somme.

ART. III. - Notre Grand Aumônier est chargé de veiller à ce que l'embarcation des dits Missionnaires ait lieu en temps utile, et à ce qu'ils remplissent leurs devoirs avec zèle et exactitude.

NAPOLÉON.

Le choix s'est porté sur les lazaristes : Pierre-François Viguier[529], médecin ; Roubi, du diocèse de Lodève, astronome ; et Chabrol de Marmol, du diocèse de Clermont en Auvergne, excellent mathématicien, élève de Lalande. « Une lettre du Cardinal Fesch, du 30 octobre 1806, adressée à Placiard, Vicaire Général de la Congrégation et successeur de Brunet, annonce l'achat d'un chronomètre de 9,000 francs destiné à l'établissement de Pékin, et déposé au bureau des longitudes. L'Empereur avait aussi alloué 4,000 francs pour le trajet de chaque Missionnaire, avec

[527] « Déjà Napoléon, n'étant que premier Consul, avait rétabli en France la Congrégation de la Mission sous le titre plus doux pour l'époque de *Congrégation des Missions*. M. Brunet, Vicaire Général de la Congrégation, était rentré en France et grâce à la protection du Cardinal Fesch, Grand Aumônier de l'Empire, il travaillait activement à relever l'édifice de la Congrégation », MCM II, 400.

[528] MCM II, 402.

[529] « Le Cardinal Borgia, préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, avait refusé à Rome d'accepter M. Viguier, que M. Brunet proposait, comme remplaçant de M. Raux, parce que son âge de 60 ans ne lui permettait plus d'apprendre la langue. Le Cardinal Borgia venait de mourir, le Cardinal di Pietro, le nouveau préfet, avait accepté M. Viguier, et il avait signé à Paris une lettre de recommandation pour Monseigneur Galeppi, Nonce de Lisbonne, avec les lettres de préfet Apostolique pour Viguier, et les patentes de Missionnaires Apostoliques pour ses deux compagnons », MCM II, 403.

d'autres sommes pour acheter des instruments de mathématiques et d'astronomie, etc.… et pour acheter des présents pour l'Empereur et les Grands. La guerre survenue contre l'Autriche, fit retarder la remise de cet argent, et le départ des Missionnaires, qui fut remis au printemps de l'année suivante. ... La guerre, entre la France et l'Angleterre, les empêcha de se rendre dans ce dernier pays le seul où l'on pût s'embarquer. Ainsi fut manquée cette belle expédition[530]. »

Dans sa lettre de 1804, George III conseillait l'empereur de Chine Jiaqing de se méfier de Napoléon et la France. La lettre était accompagnée de présents et d'une lettre du premier ministre britannique au gouvernement chinois[531] :

> « J'avais fait la paix avec la France, mais, au moment même où les accords allaient être arrêtés, ce gouvernement, au mépris de la foi jurée, agissait précisément dans un sens contraire au traité, conduite astucieuse mais déplorable qui m'a forcé à lui déclarer la guerre...
>
> Il se peut que les Français qui résident dans l'état de Votre Majesté se plaisent à répandre des bruits aussi injurieux pour ma personne que pour mon gouvernement, qu'ils calomnient mes intentions et sèment dans votre Empire des sentiments de défiance et de haine envers mes sujets.
>
> Votre Majesté n'a point ignoré que les Français trempèrent leurs mains dans le sang d'un monarque éclairé, juste et vertueux, horrible attentat dont la mémoire ne cessera d'exciter l'indignation des races futures. Aujourd'hui, la France est gouvernée par un vil usurpateur qu'une folle ambition ne tardera point à conduire à la ruine ...
>
> Ce royaume a cessé d'être soumis à la sage influence des lois ; les dogmes sacrés de la religion ont cédé la place, dans le cœur des Français, aux idées immorales de l'impiété... Ces mêmes Français sont assez audacieux pour propager leur fausse doctrine et répandre des principes aussi contraires à la paix des Empires qu'au respect et à l'obéissance des peuples envers les souverains ... ».

Ces lettres étaient confirmées et appuyées par une pétition du vice-roi de Canton. Les Anglais, déclarait celui-ci, ne voulaient pas faire de mal aux missionnaires français de Pékin, mais aux français qui pourraient venir sur l'ordre de Napoléon. La lettre du roi d'Angleterre fut traduite en chinois par les soins de quelques anciens jésuites français demeurant toujours à Pékin. Ces missionnaires crurent devoir omettre certains passages injurieux pour la France, mais les omissions furent découvertes et les soupçons et la méfiance redoublèrent vis-à-vis des missionnaires. C'est peut-être après la lecture de ces lettres de George III et du vice-roi de Canton que l'empereur retira soudain à deux lazaristes, Jean François Richenet (李士奈 1759-1836) et

[530] MCM II, 402-403.
[531] AME, MD Chine, xvii, f. 5, 16, cf. Louis Wei, 74-75.

Lazare Marius Dumazel (馬神父 1785-1818), l'autorisation de se rendre à la Cour, autorisation déjà accordée à la demande de Serra et de Poirot. Les deux missionnaires, presque sur le point d'arriver à Pékin, se virent contraints de retourner à Canton[532].

La bienveillance de Napoléon envers les congrégations missionnaires ne survécut pas à l'emprisonnement de Pie VII. Le 26 septembre 1809, Napoléon signa le déplorable décret par lequel il révoqua toutes les dispositions prises en faveur des missions.[533] La Société des Missions étrangères de Paris et les autres organisations missionnaires furent de nouveau dissoutes. Les colonies et les missions, ces deux problèmes, étaient strictement liées au XIXe siècle en une seule politique et un seul objet ; les unes exerçaient une influence sur les autres. Puisque Napoléon avait échoué dans son plan de puissance maritime et de politique coloniale, il était bien naturel qu'il abandonnât aussi son plan de missions en Asie Orientale. Il se contenta de consolider son Empire sur le continent européen, sans collaborer avec l'Église et sans utiliser l'influence des œuvres de mission. « Qu'ai-je à faire d'évangéliser les sauvages ? Je ne veux pas de vicaires apostoliques. Je ne connais que mon clergé et mes évêques »[534].

Évariste-Régis Huc 古伯察 (1813–1860) écrivit ce qui suit : « Malheureusement, Napoléon ne fut pas toujours persévérant dans cette politique si chrétienne et si française. L'enivrement de la gloire et du pouvoir absolu lui donna le vertige, et un orgueil immense troubla son immense génie. Irrité de rencontrer un obstacle à son indomptable volonté, il se fit le persécuteur d'un vieillard, du chef vénérable de la chrétienté[535]. » Cependant Louis XVIII rétablit, en 1815, la société des Missions étrangères de Paris et, l'année suivante, la Congrégation de la Mission. En 1823, le même souverain autorisa l'ouverture d'un petit séminaire de la Congrégation du Saint-Esprit[536].

5.6 Derniers missionnaires et exil de Lamiot

La mission de Pékin qui prenait de beaux développements grâce à la paix dont elle jouissait, eut

---

532 Louis Wei 1960, 75.

533 « Décret, du 26 septembre 1809, portant suppression de toutes les congrégations de missionnaires », Op. cit., *Choix des lettres édifiantes,* 1835, lxiv.

534 Cf. Louis Wei 1960, 80.

535 Huc 1858, IV, 248.

536 « Ordonnance, du 2 mars 1815, portant rétablissement des missions étrangères » ; « Ordonnance, du 3 février 1816, portant rétablissement des missions de Saint-Lazare et du Saint-Esprit » ; « Ordonnance, du 22 août 1823, portant autorisation d'un petit séminaire de la congrégation du Saint-Esprit », op.cit. *Choix des lettres édifiantes,* 1835, lxiv, lxv.

cependant à cette époque la douleur de perdre M. Hanna qui mourut le 10 janvier 1797. Il fut attaqué par une maladie de poitrine qui l'enleva deux ans après son arrivée à Pékin. Trop d'application à l'étude fut cause de cette mort prématurée qui fut une grande perte pour cette Mission, car Raux se proposait de le préparer comme son successeur à la Cour. « Mais Dieu qui avait sur cette mission des desseins que les hommes ne pouvaient pénétrer, appela à lui ce fervent serviteur pour lui donner de bonne heure la récompense de ses travaux ». La mission du Huguang avait perdu, outre M. Aubin, M. Pesné qui fut aussi bientôt épuisé de fatigue et mourut d'un crachement de sang en 1796[537].

En 1796, trois ans avant sa mort, Qianlong avait abdiqué en faveur de Jiaqing[538], son fils, après un règne de soixante ans, qui avait porté la dynastie à la plus haute puissance : des steppes de Mongolie aux plaines de Cochinchine, de Formose au Népal, un immense empire, longuement subjugué, obéissait, de gré ou de force, aux volontés d'un seul monarque. Jiaqing, au milieu des orages qui vont assaillir le trône et préparer la décadence, ne sera pas l'égal de son père. Des rebelles, connus sous le nom de Secte du Lotus Blanc, profitant de la consternation causée par l'apparition d'une comète, avaient levé l'étendard de la révolte dans les provinces du centre et de l'ouest, en vue d'exterminer la dynastie régnante ; la rébellion ne sera subjuguée qu'au prix de nombreuses vies et de lourdes dépenses. Ce règne si troublé de Jiaqing, commencé en 1796, allait durer jusqu'en 1820[539].

Cet événement de la mort de Qianlong, allait causer aux missionnaires de Pékin, du moins à ceux du Bureau de l'Astronomie, quelques jours d'anxiété. On voulait les obliger à prendre part aux rites des funérailles et même aux sacrifices, qui se font en pareille circonstance. M. Ripa s'était vu réduit à de terribles angoisses à l'occasion des exigences du cérémonial de la Cour pour les funérailles de l'Empereur Kangxi. Ces mêmes exigences se représentaient à l'occasion de la mort de Qianlong, mais la conduite nette et franche de M. Raux sut triompher de tous ces embarras par une confession manifeste de la foi chrétienne, et par là il obtint et la pleine liberté de ses actions en cette circonstance et les éloges des Grands de l'Empire qui admirèrent sa franchise et sa fermeté : « ... Après dix ans de persécution, écrit en 1799 M. Raux, Supérieur de la maison de Pékin, la paix est rendue à l'Église chrétienne. La moisson évangélique devient chaque année plus abondante. Le gouvernement se montre de jour en jour, plus favorable, il protège nos

537 MCM II, 219.
538 Vers la fin de l'an 1795, l'Empereur Qianlong, ayant régné soixante ans pleins, crut devoir laisser le trône à son successeur, afin de ne pas manquer à la piété filiale en régnant plus longtemps que son grand père, L'Empereur Kangxi. Il mourut quatre ans après, le 7 février 1799.
539 Hubrecht 1939, 117.

établissements, et les Missionnaires jouissent à la Cour de la plus haute considération... A la mort de ce prince, les missionnaires de Pékin eurent de grandes craintes : on avait, selon l'usage, ordonné des sacrifices, pendant un certain nombre de jours ; tous les mandarins avaient ordre de s'y trouver, à une heure fixée. Or, l'évêque de Pékin, un missionnaire portugais et un français (M. Raux), membres du Tribunal des Mathématiques, avaient, comme les autres, reçu l'ordre d'assister aux sacrifices, et craignaient que leur refus ne causât une persécution contre les chrétiens ... L'empereur prononça une sentence, qui répandit la joie dans l'église de Pékin : les européens, qui habitent Pékin, sont des hommes sincères, actifs, attachés à leur religion. Nous leur permettons d'en suivre toutes les règles : qu'ils ne soient pas inquiétés à cause de nos cérémonies. Deux ou trois missionnaires employés dans le palais, en avaient été renvoyés quelque temps avant la mort du vieil empereur. Le nouveau les a fait rappeler. D'après cela, il y a tout lieu d'espérer que cet Empereur ne sera pas plus contraire à la Religion que ne l'a été son prédécesseur »[540].

Le témoignage du nouvel empereur à la sincérité, l'activité, la fidélité des missionnaires de la capitale, dissipait toutes les alarmes ; par ailleurs, le rappel de ceux qui avaient une charge officielle, rendait confiance. Sept missionnaires se dévouaient au service de l'empereur: P. d'Almeida, directeur du Bureau d'Astronomie ; Mgr Gouvea, vice-directeur du Bureau d'Astronomie, M. Raux, assesseur au Bureau d'Astronomie, P. Poirot, interprète de la Cour ; Fr. Panzi, peintre de la Cour ; P. Adeodato (德天賜 propagandiste) horloger de la Cour ; Fr. Paris, horloger de la Cour[541].

Pour la mission française de Pékin, en 1801 arrivèrent à Macao deux nouveaux missionnaires français qui lui étaient destinés, c'étaient Richenet et Dumazel ; en même temps on attendait des missionnaires portugais destinés non plus seulement à Macao, mais aussi à la maison portugaise de Pékin. Mais au moment où tout paraissait revivre, la mission de Pékin perdit son plus grand soutien dans la personne de Raux. Le moment si redouté arriva : le 16 novembre 1801, Raux expirait, foudroyé par une attaque d'apoplexie : « Notre maison et nos Missions ou plutôt la Congrégation a fait une grande perte par la mort de M. Raux, notre Supérieur. Il fut généralement et singulièrement regretté même des infidèles. Il avait vraiment toutes les vertus et qualités qu'on peut désirer dans un Missionnaire et dans un Supérieur de

[540] Un mémoire d'un prêtre des Missions étrangères, *Nouvelles lettres édifiantes*, t. 3, 278, cf. MCM II, 220-221 ; Hubrecht 1939, 117-118.
[541] Hubrecht 1939, 120-121.

Missions ...[542] » Lamiot de son côté nous a laissé un éloge plus étendu de Raux dans une lettre adressée à Philippe, le 13 mars 1802 : « C'est avec ces talents et ces vertus que pendant seize ans qu'il fut la colonne de nos Missions, il y a fait des biens très considérables. Il était d'une constitution très forte, néanmoins il est étonnant qu'il ait pu supporter tant de travaux pendant cet espace de temps. A son arrivée à Pékin il aurait été difficile de trouver quatre mille Chrétiens dans toutes nos Missions. Il forma des Catéchistes, donna des retraites nombreuses et fréquentes, établit un Séminaire où il a constamment entretenu dix à quinze jeunes gens cultivés pour le cœur et l'esprit avec tout le soin possible ; il en est sorti plusieurs Prêtres qui sont à présent notre ressource. C'est par de tels moyens qu'il a doublé le nombre de nos Chrétiens et au-delà. De plus comme il s'est beaucoup appliqué à répandre l'instruction parmi eux, en suivant sa marche et développant ses plans, nos Missions sont dans une situation à faire des progrès plus rapides s'il nous vient des coopérateurs »[543].

Selon les pouvoirs qu'il avait reçus, Raux avait, avant de mourir, désigné M. Ghislain pour lui succéder en qualité de supérieur de la mission française. Celui-ci ne possédait pas les mêmes dons extérieurs : ami de la retraite plutôt que des relations, renfermé dans sa résidence, tout à ses chers séminaristes, il n'entretenait, avec le dehors et surtout les grands, que les rapports de stricte étiquette. Après la mort de Raux, le personnel de la maison se réduisit à M. Ghislain, M. Lamiot et trois confrères chinois ; au séminaire, il y avait un sous-diacre et un minoré, tous deux admis dans la congrégation, avec deux autres, étudiants en théologie. Dans les classes inférieures, cinq élèves s'appliquaient à l'étude du latin[544].

Nicolas Raux fut le premier français (et le dernier) à recevoir le titre de (vice-) directeur du Bureau de l'astronomie. À sa mort, son successeur, Jean Ghislain refusa ce titre au profit de l'évêque portugais de Pékin Gouvea, qui en était déjà membre et dont nous connaissons l'ignorance en matière d'astronomie. Lamiot fera de même au profit du lazariste portugais Domingos-Joachirn Ferreira qui ne connaissait aucun mot de chinois. Ces désistements, plutôt que de la « vertu », étaient une « stratégie » destinée à montrer aux Portugais que les Français n'étaient pas leurs rivaux. Cette stratégie aura un effet heureux: une intervention auprès de la reine du Portugal qui permettra aux missionnaires étrangers d'entrer librement en Chine (1802), à condition toutefois qu'ils s'embarquent à Lisbonne[545].

---

[542] Hubrecht 1939, 125 ; Ghislain écrivait à M. Brunet, le 11 mars 1802, Vicaire Général de la Congrégation, MCM II, 228-232.
[543] Hubrecht 1939, 126 ; MCM II, 231.
[544] Hubrecht 1939, 126.
[545] Marie-Josèphe Ghislain 2003, 184.

Quant aux derniers ex-jésuites de la mission française à Pékin, trois survivent jusqu'au début du XIXe siècle. Nous trouvons Père Poirot, en 1803, encore interprète de la cour, pour la traduction des dépêches de Russie. C'est à cette date, qu'il proposa M. Lamiot, pour le seconder dans cette charge. Le P. Poirot, nous l'avons dit, était aussi peintre au palais. Nous sommes au temps de Jiaqing, qui avait pour la peinture moins de penchant que son père et tenait les missionnaires à l'écart, quand leur service n'était pas indispensable. Nous savons que le P. Poirot a laissé une traduction presque complète de la Bible ; c'est peut-être le labeur de ses dernières années, que la mort empêcha d'achever. Quant au Frère Panzi, il restait une âme candide. « Quel bon frère, écrivait de lui le P. de Grammont : douceur, modestie, humilité, charité, il a toutes les vertus qui rendent un homme agréable à Dieu et à ses frères. » Il continuait, malgré son âge, à peindre pour le palais, comme le Frère Paris, bien âgé lui aussi, qui continuait à veiller sur les pendules et les machines de l'empereur. Les trois ex-jésuites furent autorisés à émettre à nouveau leurs vœux dans l'ordre préservé de la Russie à partir de 1803 : le frère Panzi meurt en 1812, le père de Grammont en 1812 et le père de Poirot en 1814, un an avant le rétablissement des jésuites en France[546].

En 1805, éclata soudainement un scandaleux conflit de juridiction entre l'évêque portugais Gouvea de Pékin er les missionnaires italiens, envoyés par la Propagande de Rome, au service du Xitang, concernant l'administration religieuse d'une riche communauté chrétienne Zhaojiazhuang 趙家莊, située aux confins des provinces du Shandong et du Zhili. Cette ancienne chrétienté appartenait depuis longtemps aux missionnaires italiens. Le supérieur du Xitang ayant exécuté des travaux hors du budget ordinaire, contracta une dette de 9,000 taëls. Pour payer cette somme, il demanda et obtint l'autorisation du procureur de la Propagande à Macao de vendre une partie des biens de la mission, y compris même deux petites églises situées hors de la capitale. Cet acte n'aurait pas étonné en Europe, mais il cause un véritable scandale en Chine.

Les chrétiens empêchèrent à tout prix les missionnaires de vendre leurs églises et s'engagèrent à faire une quête pour arranger l'affaire. Parmi les chrétiens chinois, il y eut un riche paroissien de Zhao Jiazhuang qui remit entre les mains de l'évêque de Pékin une somme de 300 taëls, pour les missionnaires du Xitang. Ce prélat du diocèse de Pékin, après avoir interrogé le bienfaiteur sur son pays d'origine, déclara que la localité de Zhaojiazhuang se trouvait sur le

[546] Hubrecht 1939, 127 ; « En 1804, deux ex-jésuites, les pères de Poirot et Panzi, avaient abandonné et cédé volontairement aux prêtres de la Congrégation de la Mission tous les droits sur la mission de Pékin », cf. Marin 2008, 28.

territoire de la province du Zhili et non de la province du Shandong ; par conséquent, il voulut placer cette chrétienté sous l'administration directe du Nantang. L'évêque donna ordre aux missionnaires du Xitang de cesser l'administration de cette riche paroisse, où il envoya leurs confrères portugais du Nantang. Mais les chrétiens refusèrent de recevoir les portugais et réclamèrent leurs anciens missionnaires italiens. L'évêque Gouvea excommunia les fidèles et interdit les prêtres qui ne se soumettraient pas. Les chrétiens firent appel à Rome, et la dispute continua[547].

Au Xitang, il y avait quatre missionnaires italiens : Conforti, Ferreti, Adeodato et Anselme. Adeodato avait été envoyé comme horloger au service de la Cour de Pékin, avec le grade de mandarin. Or, Adeodato voulant mettre fin à ce conflit entre l'évêque, les prêtres et les chrétiens, dressa une carte géographique de la chrétienté de Zhaojiazhuang pour Rome, carte qui indiquait les limites des différentes missions. Cette carte était accompagnée de plusieurs lettres écrites soit par l'évêque, soit par les missionnaires et d'un rapport écrit par Paul Ko, prêtre chinois, renfermant un compte-rendu en caractères chinois. Ces courriers furent confiés à un porteur spécial nommé Jean Chen 陳若望, élève chinois du Beitang, habitué aux voyages entre Pékin et Macao. Mais le gouvernement interdisant à tous les étrangers de recevoir et d'expédier tout courrier par leurs propres moyens, ces documents auraient dus être confiés aux courriers officiels, désignés par les autorités. Jean Chen, porteur des correspondances clandestines des missionnaires de Pékin, fut arrêté par la police dans la province du Jiangxi. On découvrit la fameuse carte dont Adeodato était l'auteur[548].

Des navires de guerre anglais mouillaient souvent le long des côtes des eaux de la Chine, les autorités chinoises soupçonnèrent Adeodato de vouloir faire parvenir cette carte aux Anglais afin de faciliter leur débarquement dans un point du Shandong, ou de vouloir appeler les Russes à Pékin. Adeodato fut immédiatement arrêté, conduit au Tribunal des Crimes. Il apparaissait en outre aux Chinois que les Européens se disputaient le territoire de l'empire. Adeodato fut condamné à l'exil perpétuel en Mongolie. Cet incident déclencha une terrible persécution contre les missionnaires de Pékin qui avaient joui jusque là d'une certaine protection. Les églises de Pékin furent contrôlées par les mandarins, les portes gardées par les soldats. Chinois et Tartares ne pouvaient plus y entrer. Les Européens ne pouvaient plus entrer en contact avec eux. Les missionnaires ne pouvaient sortir qu'accompagnés de deux gardes satellites. Leur correspondance

[547] Lettre des chrétiens du Shandong à Grégoire XVI, APF, SR (Scritture riferite nei congressi), t. II, f. 205, 1803, cf. Louis Wei 1960, 54-55.
[548] Louis Wei 1960, 55.

était contrôlée, etc.[549]

Au lendemain de la persécution, Mgr Gouvea mourut le 6 juillet 1808. Mgr Souza-Saraiva lui-même, son successeur, portugais, attendait en vain la faveur de se rendre à la capitale, et cela malgré les instances du sénat de Macao. Gouvea avait été nommé en 1782 et avait pris possession de son siège en 1785. Son épiscopat allait être une suite de douleurs et de déboires : il prit une succession difficile, après Mgr Salutti, dont le sacre avait créé, parmi le clergé de la capitale, une regrettable scission ; il a était en Chine au plus fort d'une violente persécution, qui expulsa des provinces presque tous les missionnaires ; il en trouva une vingtaine, chargés de chaînes, dans les cachots de la capitale, où sept, dont deux évêques, allaient succomber à leurs privations ; animé d'un grand zèle pour la pureté de la foi, il ne vit pas la même docilité parmi ses fidèles, dont plusieurs osèrent s'insurger contre ses ordonnances ; il apprit les persécutions, qui désolaient la jeune chrétienté de Corée, confiée aux soins de ses prêtres, et la mort, par le martyre, du premier missionnaire entré sur ses ordres ; durant les dernières années de sa vie, il eut à endurer toutes les vexations d'une cour soupçonneuse, qui limitait son action et contrôlait ses démarches. D'après une lettre de chrétiens chinois (paroisse portugaise) au Roi portugais en 1826, Gouvea avait une très bonne réputation dans toutes les communautés de Pékin : « 教亞歷山 (湯士選) 秉政之時，因其德表，眾皆悅服，至論其傳教救人之靈，無不周詳，且為國當差之事亦盡勤勞，自以君臣皆敬皆喜 »[550].

La cause d'Adeodato devint la cause de l'Église de Chine, elle augmenta les soupçons des mandarins à l'égard des missionnaires européens. Ils se persuadèrent que le but de ces missionnaires était évidemment de s'emparer du pays puisqu'ils se disputaient déjà la possession de leurs territoires et de leurs juridictions. Finalement grâce aux démarches faites par Lamiot et par quelques chrétiens chinois auprès de la Cour, Adeodato fut ramené d'exil à la résidence surveillée du Xitang, par un décret de juillet 1809[551]. Mais toutes ces considérations persuadèrent à nouveau les mandarins que les missionnaires européens présents en Chine avaient des districts à gouverner, qu'ils étaient en train de se rendre maîtres de l'Empire et que Pékin était la tête de ce

[549] Marie-Josèphe Ghislain 2003, 193-194 ; Louis Wei 1960, 56. Pour les nouveaux règlements des quatre églises de Pékin en 1805, voir Chapitre 2.3.

[550] « 江若瑟等致葡萄牙國王書 », lettre chinois en 1826, de Chrétiens de Pékin au Roi portugais, 《葡萄牙圖書館檔案館藏中文文獻：1726—1855》，78-92. L'épitaphe chinoise rappelle que, pour les funérailles de Mgr Gouvea, la Cour accorda le don traditionnel de 150 onces d'argent, comme le voulait l'usage pour un directeur du Bureau d'Astronomie. Mgr Gouvea avait reçu dès 1804, pour coadjuteur et successeur éventuel, Mgr Souza-Saraiva, lazariste portugais, qui ne pouvait quitter Macao ; la cour avait décidé de ne plus admettre d'européens, pour le service du palais. En l'absence du titulaire, c'est son confrère M. Ribeiro, qui dirigea le diocèse, en qualité de vicaire général ; la présence de Mgr Pirès permettait de le suppléer pour toutes les fonctions liturgiques qui reviennent à l'évêque, Hubrecht 1939, 169-170.

[551] Décret de Jiaqing, le 5 septembre 1809, WJSL-JQ, t. III, f. 20 ; Louis Wei 1960, 57.

prétendu plan de domination. Ils subirent des interrogatoires des jours entiers. En 1811, à Pékin, il y avait encore onze missionnaires : Dominque Ferreira, José Ribeiro, Verisimo Serra (trois lazaristes portugais au Bureau de l'astronomie), Louis Lamiot, interprète à la cour, Pirès Pereira, mathématicien dans l'attente d'une fonction, Ghislain et Poirot, âgés et malades, plus les quatre autres missionnaires de la Propagande, Adeodato et ses trois confrères[552].

Au cours d'une réunion convoquée par le mandarin, administrateur des affaires des églises, Adeodato, au nom de ses trois confrères du Xitang, fit la requête suivante : ou bien l'empereur les autoriserait à prêcher librement la religion sans quitter leur service à la Cour, ou alors il leur accorderait la permission de quitter la Chine pour retourner en Europe. L'empereur accepta de les laisser partir. A cette occasion, il publia, le 4 septembre 1811, un décret dans lequel il déclarait qu'il fallait dissoudre la mission en Chine. L'édit autorisa ceux qui étaient en charge à la Cour à rester en place, les missionnaires âgés ou malades à demeurer à Pékin pour y finir leurs jours. Quand à Adeodato et à ses trois confrères, peu versés dans les sciences, ils furent autorisés à quitter définitivement la Chine. L'édit réaffirmait l'interdiction pour les missionnaires d'avoir des rapports avec les Mandchous et les Chinois. De plus, les autorités locales avaient le devoir d'arrêter toutes les Européens et de les conduire à Canton pour les renvoyer en Europe[553].

En 1811, c'était la fin de cet établissement de la Sacrée Congrégation de la Propagande à Pékin, achetée et construite autrefois par le lazariste Pedrini en 1725. Avant leur départ, les missionnaires au Xitang vendirent tous les biens de la mission : maisons, résidences, meubles, etc. Mais ils ne purent trouver d'acheteur pour le bâtiment de l'église. Finalement cet édifice religieux fut vendu à l'Etat chinois au prix de 600 taëls[554].

L'année 1812 fut l'année de la grande insurrection de la secte lotus blanc. Cette année avait vu l'incendie de la mission portugaise du Dongtang. Les missionnaires espéraient que l'empereur leur accorderait de l'argent pour réparer leurs ruines, ainsi que Qianlong l'avait fait pour le Nantang. Mais Jiaqing ordonna aux missionnaires du Dongtang incendié, d'aller demeurer au Nantang. Enfin le bâtiment du Dongtang fut démoli. Cette église avait été fondée, en 1653, par le jésuite italien Louis Buglio, aidé par les dons d'une dame chrétienne appartenant à la famille impériale chinoise. Elle renfermait les célèbres tableaux de Castiglione[555].

---

[552] Louis Wei 1960, 57-58.
[553] Louis Wei 1960, 58.
[554] MCM II, 491, le voyage des missionnaires de Pékin à Macao fut payé par le gouvernement chinois ; Marie-Josèphe Ghislain 2003, 194 ; Louis Wei 1960, 59.
[555] En 1812, Dongtang, cachaient de nuit leurs livres et autres objets de Religion, à cause des visites importunes dont ils étaient menaces. Pendant cette opération, le feu prit à leur bibliothèque, et une grande partie de leur maison devint la proie des flammes. Un tel accident est regardé comme une grande faute en Chine, et les lois punissent sévèrement le maître de la maison. Dans

L'année 1812 fut douloureuse aussi pour la mission française : le supérieur Ghislain sentait ses forces fléchir. « Je suis d'une santé ruinée », écrivait-il. Il quitta la résidence de Pékin et se rendit dans la banlieue, à la résidence du cimetière de missionnaires française *Zhengfusi* 正福寺, où une maison de campagne lui promettait un peu de repos. Déjà en 1810, la mission française avait perdu l'excellent Frère Wang Paul, que M. Cayla, supérieur général, ne craignait pas d'appeler « le trésor de la mission ». Il avait travaillé vingt-deux ans pour le progrès de la foi en son pays, avec tous ses longs voyages, et son endurance invincible. C'est aussi vers 1810 qu'avaient disparu, par la mort, le P. de Grammont et le Frère Panzi ; le P. Poirot leur survécut jusqu'en 1814. Après la mort de M. Ghislain le 12 août 1812 et celle des religieux de l'Ancienne Compagnie, Lamiot resta seul missionnaire français, pour soutenir les travaux multiples de la capitale et des provinces[556].

C'est en 1815, que Lamiot exposa son plan de recrutement. Il ne pouvait oublier que lui, le tout premier, avait besoin d'un compagnon et éventuellement d'un successeur. Il ne cessait de le réclamer, car, refusant de douter de son œuvre, il gardait un bel optimisme, en dépit de l'hostilité croissante de la cour. Il crut le moment venu d'intéresser le gouvernement de son pays à une entreprise, qui, par répercussion, contribuerait à sa gloire. Une bonne occasion se présenta : Richenet, son confrère, procureur à Macao, était revenu à Paris. Lamiot lui écrivit de Pékin pour lui confier toutes ses espérances et l'encourager dans son entreprise. Malgré les sollicitations pressantes de Richenet, aucun confrère ne vint de France, au secours de Lamiot, à cause de la Révolution[557]. Lamiot continua donc à tenir seul, dirigeant le travail des missions avec ses confrères indigènes, conduisant par lui-même celui plus délicat du séminaire. Nous voici en juin 1819 ; il se trouvait, un jour de congé, dans la banlieue de la capitale, en compagnie de ses élèves, quand soudain se présenta une troupe de gendarmes, avec ordre de l'arrêter. Terrassés par un coup aussi imprévu, les confrères chinois ne savaient où demander secours. Ils coururent enfin à la mission portugaise, qui, à force de démarches et de présents, apprit la cause de l'arrestation : on avait saisi des lettres, adressées par Lamiot à son confrère Clet, récemment arrêté et retenu dans les fers[558].

---

d'autres temps on n'y aurait pas fait grande attention ; mais à cette époque il n'en fut pas de même : non seulement on ne leur permit pas de rebâtir leur maison, mais on les chassa même de la partie que les flammes avaient épargnée, et on démolit le reste, sans épargner l'église, qui, dit-on, était la plus belle et la plus riche, et on leur enjoignit d'aller habiter au Nantang, église méridionale où est la cathédrale. MCM II, 503 ; Louis Wei 1960, 58-59.

[556] Hubrecht 1939, 176-178.

[557] La restauration allait être de longue haleine ; des 508 prêtres, qui, en 1792, composaient les sept provinces françaises, une moitié était perdue pour la Compagnie, soit par la mort, soit par l'infirmité, soit même par la défection, quand fut signée, le 3 février 1816, l'ordonnance qui lui rendait en France une existence légale, Hubrecht 1939, 182.

[558] Rapport de Richenet, le 30 juillet 1817, à Paris, cf. MCM II, 505, 517-531 ; Planchet 1933, 101-102 ; Hubrecht 1939,

Voici le récit de Lamiot sur cette arrestation : « Le Gouvernement me l'ayant présenté sous un nom qui m'était inconnu, je me crus en droit de répondre que je ne connaissais personne de ce nom. Cette réponse me tira d'affaire pendant deux mois. Vers septembre dernier, le Gouverneur du Hubei revint à la charge. L'Empereur donna ordre au tribunal de police de m'examiner, de me traduire au tribunal criminel, si je continuais de répandre la Religion chrétienne ; et de me faire conduire à Wuchang fu, si je niais la correspondance avec l'homme dont je ne connaissais pas le nom, pour être confronté avec lui »[559].

En fait, dans le témoignage de Lamiot sur son rapport avec Clet et Ignace He[560] (voir Figure 20), il confirmait lui même que[561] :

1° Il était arrivé en Chine avec Clet, dans le même bateau, mais il ne connaissait pas cette personne (劉方濟各與我同船，我並不認識);

2° Il n'avait pas envoyé Ignace He visiter Clet (並無叫何伊納爵到湖北尋訪劉方濟各) ;

3° Il n'avait pas envoyé de lettres à Clet (我也無寄信的事). Cependant le témoignage de Clet, montra que Lamiot avait continué de répandre la religion chrétienne, et qu'ils avaient échangé des lettres plusieurs fois (喇彌約將傳教之言告知，又復寄信兩三次).

Suite à cette contradiction de deux versions des témoignages, le Grand Conseil du Bureau des Secrets Militaires l'expulsa finalement à Canton puis à Macao.

Clet, Lamiot et Chen furent définitivement jugés le 1er janvier 1820. Le jugement obligea Lamiot à reprendre le chemin de l'Europe. Quelques semaines plus tard, il se trouvait à Canton. « J'ai été forcé, écrit-il, de venir à Canton ; il y avait ordre de me remettre au gouverneur de Macao, pour être renvoyé en Europe, dès la première occasion. Ma fermeté fit triompher la justice et la raison ». Ramené à Canton par un mandarin, il passa à Macao, où il fonda un séminaire et y fit venir ses élèves de Pékin. En cette même année 1820, mourait l'empereur Jiaqing, frappé par la foudre, dans son palais de Jehol. Son fils, qui lui succéda sous le nom de Daoguang, inaugura son règne par l'exil de trois chrétiens. Lamiot mourut à Macao en 1831 et fut enterré dans l'église St-Joseph. C'était le dernier missionnaire français de la mission française du Beitang. Les lazaristes chinois continuèrent à diriger la mission et à habiter Zhengfusi de sorte que quand Monseigneur Mouly revint en 1835 pour renouer les traditions de la mission française,

182-183.

559 MCM II, 570-577. Wu Changfu, à l'hôtel près de la prison, le 19 février 1820.

560 He Ignace fit ses vœux au séminaire du Beitang en 1806, en présence de M. Ghislain. Ordonné prêtre en 1806, il fut envoyé au Huguang. Arrêté en 1830, il confessa la foi et fut exilé. Il avait changé son nom en celui de Tong, pour mieux échapper aux poursuites. Dans ce procès, un autre confère Chen François, fit ses vœux en 1807, en présence de Ghislain. Ordonné prêtre en 1808, il fut envoyé au Huguang. Arrêté en même temps que Clet, il fut exilé au Turkestan (1820). Cf. Hubrecht 1939, 166.

561 DASL 3, 1154-1155.

il trouva la Sépulture dans le même état que l'avait laissée Lamiot[562].

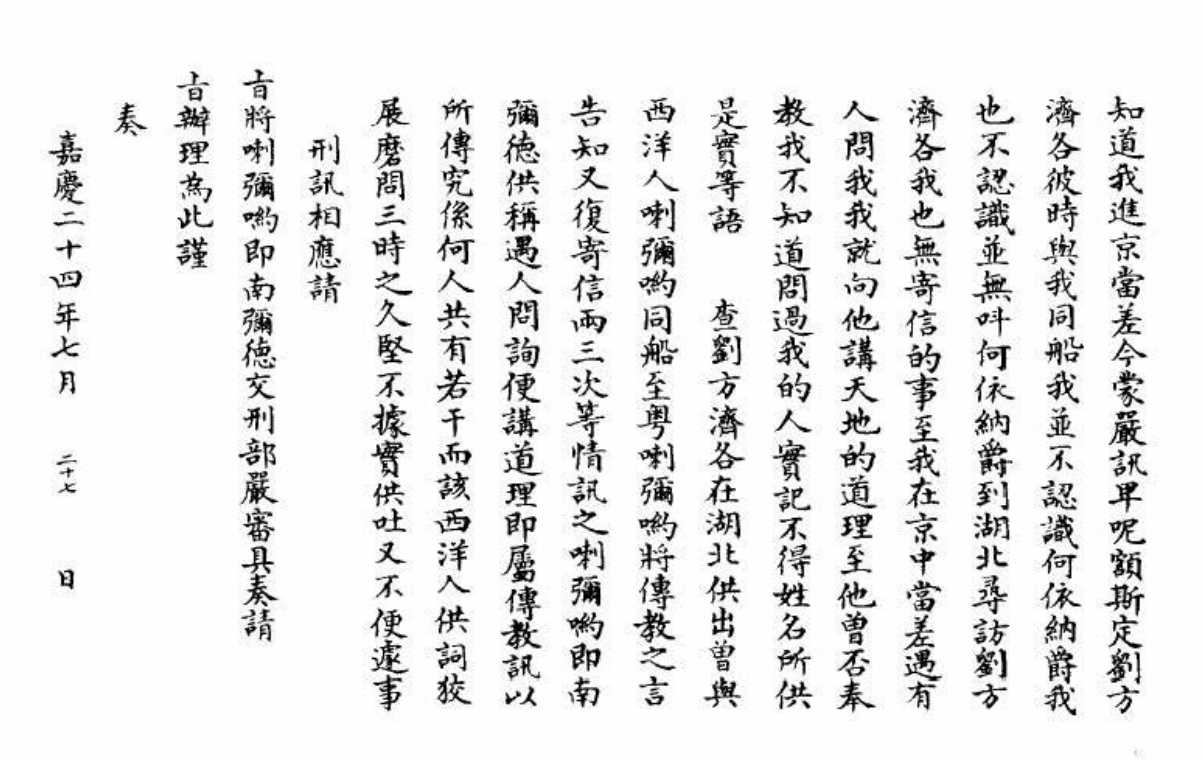

知道我進京當差今蒙嚴訊畢呢額斯定劉方
濟各彼時與我同船我並不認識何依納爵我
也不認識並無叫何依納爵到湖北尋訪劉方
濟各我也無寄信的事至我在京中當差遇有
人問我我就向他講天地的道理至他曾否奉
教我不知道問過我的人實記不得姓名所供
是實等語　查劉方濟各在湖北供出曾與
西洋人喇彌喲同船至粵喇彌喲將傳教之言
告知又復寄信兩三次等情訊之喇彌喲即南
彌德供稱遇人問詢便講道理即屬傳教訊以
所傳究係何人共有若干而該西洋人供詞狡
展磨問三時之久堅不據實供吐又不便遽事
刑訊相應請
旨將喇彌喲即南彌德交刑部嚴審具奏請
旨辦理為此謹
奏
嘉慶二十四年七月　二十七　日

Figure 20. Témoignage de Lamiot sur son rapport avec Clet, 1819

Source : DASL 3, 1155.

5.7 Séjour en Mongolie : fin d'une époque

Avant d'être expulsé de Pékin en 1820, Lamiot avait nommé supérieur de la mission française un lazariste chinois, Matthieu Xue (薛瑪竇, 1780-1860), qui avait 40 ans et qui avait été l'élève de Jean Ghislain. Lamiot lui confia l'administration du Beitang, de mettre ordre à tout, dans la résidence, le séminaire, les missions, et les biens temporels de cette mission qui avait encore 7,000 ou 8,000 taëls de revenus rien qu'à Pékin. La bibliothèque européenne renfermait environ 10,000 volumes et la bibliothèque chinoise remplissait trois chambres. Ses confrères, qui connaissaient ses qualités et sa vertu, n'hésitèrent pas à reconnaître son autorité, lui promettant soumission et respect. Mais en même temps, Lamiot invita Pirès Pereira à demeurer au Beitang

[562] Hubrecht 1939, 180-184 ; Marie-Josèphe Ghislain 2003, 196.

en raison de ses bons rapports avec la Cour. Le siège épiscopal de Pékin étant vacant depuis la mort de Gouvea, ce vaste diocèse était gouverné par José Ribeiro, en qualité de vicaire général. Ribeiro était en même temps, supérieur de la mission portugaise. En cette double qualité, il informa Mathieu Xue que sa nomination faite par Lamiot était nulle ; il lui substitua son confrère portugais Verissimo Serra, comme supérieur et administrateur de la mission française du Beitang. Xue fut donc forcé d'abandonner ses fonctions[563].

Ayant appris ce conflit, Lamiot fit, de Macao, plusieurs démarches auprès de la Cour de Pékin, afin de pouvoir rentrer à Pékin en qualité de français et d'y administrer les biens français dans la capitale : « Les Français, disait-il, servent l'empereur depuis le règne de Shunzhi, premier de la dynastie régnante. Les rois de France ont toujours concouru à leur prospérité ; selon un ordre royal, je dois rendre compte, au Ministère de la Marine, des recettes et des dépenses ; je demande quelle réponse je dois faire, maintenant que je me trouve dans l'impossibilité de gérer mes biens ». La Cour rejetant sa demande, l'autorisa à désigner l'un des européens de Pékin pour s'occuper de ses affaires. Lamiot fut donc obligé de nommer Serra, comme procureur de la mission française[564].

En 1826, il ne restait à Pékin que trois missionnaires européens : Pirès Pereira, évêque de Nankin, Ribeiro, vicaire capitulaire et Serra, procureur de la mission française. Serra, s'imaginant que la Cour aurait toujours besoin de services, présenta à la Cour une supplique par laquelle, invoquant l'argument de la piété filiale, il demandait un congé de trois ans pour se rendre en Europe au chevet de sa mère. Le congé fut immédiatement accordé, non seulement pour trois ans, mais définitivement ; et aucun remplaçant ne fut demandé[565]. Avant son départ, Serra vendit tous les biens de la mission française de Pékin et emporta le produit de ses ventes, une valeur de 450,000 francs environ. Il se fit accompagner de Pékin à Canton, par une suite de 14 domestiques. La Cour de Pékin avertie, pria le vice-roi de Canton d'interdire à Serra d'emmener sa suite en Europe[566]. Comme les Chinois n'osaient acheter les édifices religieux, Serra ne put vendre le bâtiment du Beitang. Celui-ci fut finalement acheté pour un prix de 8,000 taëls, par l'empereur, qui en fit don à un mandarin[567].

La mission portugaise était, elle-même, à son déclin : peu de temps après le départ de Serra,

---

563 Marie-Josèphe Ghislain 2003, 197 ; Hubrecht 1939, 185 ; Louis Wei 1960, 60.
564 Hubrecht 1939, 185-186 ; Louis Wei 1960, 60.
565 Selon le règlement du « billet » établi par Kangxi, tous les européens qui avaient quitté la Chine ne pouvaient jamais y revenir. Le décret de l'empereur Daoguang, le 12 octobre 1826, WJSL-DG, t. II, f. 24, cf. Louis Wei 1960, 61-62.
566 Pétition du vice-roi de Canton à l'empereur, le 25 juillet 1827, WJSL-DG, t. II, f. 28 ; cf. Louis Wei 1960, 62.
567 Planchet 1933, 112 ; Louis Wei 1960, 61-62.

mourait, le 14 octobre 1826, Ribeiro, son supérieur, laissant seul, dans la capitale, son vénérable confrère, Mgr Pirès Pereira. C'est lui dès lors qui dut administrer le diocèse de Pékin, privé d'évêque. Son clergé se trouvait bien réduit : quelques lazaristes chinois, pour les chrétientés de la mission française ; quelques séculiers chinois, pour les chrétientés de la mission portugaise. Dès le départ de Serra, deux lazaristes chinois du Beitang, Xue et Han, avaient essayé de continuer les œuvres, espérant revoir un jour Lamiot. Expulsés, ils cherchèrent asile à la cathédrale, auprès de Mgr Pirès, et de là continuèrent à desservir les chrétientés du diocèse confiées aux soins de la mission française, qui subsistait, en droit et en fait, malgré la suppression de son siège traditionnel. Au lendemain de la profanation du Beitang, Pirès Pereira, le dernier des missionnaires au service de la Cour, démissionna à son tour de ses fonctions au Bureau de l'astronomie. Parvenu au soir de sa vie, il sollicita de la Cour de Pékin l'autorisation de confier le Nantang, le cimetière français, les objets religieux et les autres biens à Beniamin Moratchevitch 魏若明, archimandrite de l'Église orthodoxe russe de Pékin. La requête de Pereira fut agrée par la Cour, l'évêque mourut le 2 novembre 1838, en sa résidence du Nantang. Suivant ses dernières volontés, l'archimandrite russe prit possession du cimetière de Zhalan, de la riche bibliothèque et des meubles. Les bâtiments de l'église demeurèrent la propriété de l'Etat. Les russes les firent démolir pour en vendre les matériaux. Pereira fut le dernier évêque de Chine dépendant de la Cour de Lisbonne. Avec sa mort, se clôt pour l'Église de Chine, l'époque de l'ancien régime[568].

Matteo Xue, avons-nous dit, avait été établi supérieur de sa mission ; ce titre, un moment contesté par les confrères portugais, fut encore, pour un mauvais chrétien, l'occasion de l'accuser devant les tribunaux, comme ayant accaparé à son seul profit les biens de la mission. Prévenu à temps des avanies qui l'attendaient, Xue s'éloigna de la capitale et alla se fixer d'abord dans la ville de Xuanhuafu 宣化府, d'où il partit enfin s'établir dans le village de Xiwanzi 西灣子, en terre mongole, au delà de la Grande Muraille. Une lettre de Mgr Pirès, écrite en 1830, nous fait connaître l'occasion qui détermina Xue à quitter la capitale : « Quelque temps après, deux serviteurs de l'église cathédrale furent accusés par un chrétien apostat, qui voulait extorquer de l'argent. Après une détention dans la prison, ils furent envoyés dans leur patrie, pour ne plus en sortir. D'autres de cette même église s'enfuirent, entre lesquels M. Xue, supérieur de nos confrères chinois, avec un prêtre, qui l'a accompagné[569]. »

Lamiot, sentant que la mort ne pouvait tarder, ne cessait de solliciter l'envoi d'un confrère

[568] Louis Wei 1960, 63 ; pour le processus des biens du Beitang et Nantang confiés à la mission russe de Pékin, voir Liu Ruomei 2012.
[569] Hubrecht 1939, 187-188 ; MCM II, 616.

français. Enfin, en octobre 1829, arriva à Macao M. Torrette, qui partageait les espérances de M. Lamiot ; en fait, l'astronomie, comme d'ailleurs la peinture, la mécanique et les langues, ne jouissait plus, à la cour, de la même estime : les Chinois de l'observatoire, initiés à la routine du calendrier impérial, pouvaient se passer du secours des astronomes européens ; ils l'avaient fait depuis plus d'un siècle. Malgré son optimisme, Torrette ne vint pas à Pékin : c'est à Macao qu'il dut fixer sa résidence ; le 5 juin 1831, il y fermait les yeux à son vénérable confrère, Lamiot, auquel il succéda, avec les titres de supérieur et plus tard de visiteur des missions Françaises de Chine[570].

De la deuxième moitié du long XVIIIe siècle au début du XIXe siècle, l'Église de Pékin se trouvait dans « un état d''anarchie complète », sans règlement, sans discipline et sans autorité centrale. Les trois derniers missionnaires européens se disputèrent encore sur leurs pouvoirs, leur charge, leur prestige et leurs privilèges particuliers. Ils s'opposèrent les uns aux autres et les quelques prêtres chinois, ne sachant à qui obéir, n'obéirent plus finalement à personne. Les chrétiens se divisèrent entre eux, selon leurs propres intérêts, et soutenus par leurs pasteurs. Serra se considérait comme évêque nommé par le roi du Portugal, mais il lui manquait la bulle du pape ; Ribeiro, avec le titre de vicaire capitulaire, estimait avoir pleins pouvoirs pour gouverner le diocèse de Pékin ; enfin, Pirès Pereira, évêque de Nankin, comme chef du diocèse voisin, revendiquait selon l'usage l'administration du siège. Voici ce qu'écrivait Lamiot dans sa lettre à Raphaël Umpierres, procureur de la Propagande à Macao : « M. Borja est venu aujourd'hui chez moi. L'affaire de Pékin est telle que je vous l'ai dite hier. M. Serra veut gouverner, M. Ribeiro croit qu'il ne peut pas céder. M. Borja est parfaitement d'accord avec moi ; en conséquence j'ai ordonné à nos confères chinois de ne reconnaître que M. Ribeiro. Puis, nous devons être réservés, à Rome il faut parler clairement[571]. »

De plus, les chrétiens de Pékin portaient plainte à Rome contre leur évêque administrateur, qui préférait céder les biens de l'Église catholique aux russes orthodoxes plutôt que de les laisser aux prêtres et aux chrétiens chinois. Ils étaient disposés à payer 20,000 taëls à leur évêque pour acquérir les édifices du Beitang et du Nantang en toute propriété[572].

Dans une lettre des chrétiens chinois de Pékin, au Roi portugais en 1826, dans une vision

---

[570] Hubrecht 1939, 191.
[571] Lettre de Lamiot à Umpierres, procureur de la Propagande à Macao, le 6 octobre 1825. APF SR, t.6, f.183, cf. Louis Wei 1960, 63-64.
[572] Louis Wei 1960, 64.

plus claire, la cause de la fin de la présence des missionnaires à Pékin est attribuée aux disputes internes de la mission à Pékin, mais non pas à la proscription de cette religion en Chine[573]. Au début de la lettre, ils présentent d'abord un portrait positif des travaux des ex-jésuites pendant deux siècles, comment ils ont servi parfaitement dans leurs travaux civils et évangéliques :

« 故特遣耶穌會士東來傳教，而該會之士果是真德兼優，皆以謙遜克己，愛主愛人之善表，兼之善言勸諭，不憚勤勞。自以朝野聞名，君臣悅服，百姓向慕者眾。故能使異端之國，漸漸得能識主。但伊等到吾敝國，勤習華文，通曉世事，勤勞營職，故敝國王喜諸會士，果能稱職，而賜之地為立堂敬主之所，故京都之內，建立大堂有四，京都之外不計其數。然會士重視於先王之托，而不負其保舉之恩也。其時，修士益多，教友益眾，二百年來，興興然如廣揚之國一般，泰西諸國亦聞之矣 ».

Par contre, leurs confrères suivants, les lazaristes, en particulier ceux de la mission portugaise, ont une image très négative dans la chrétienté, comme ils ne parlent pas la langage chinoise, ne servent pas à la Cour, ne sont pas capable de suivre les affaires religieuses, et de plus, ils se querellent sur la direction et les questions d'argent :

« 其後味增爵會中之士不然。來吾敝國華文不習，言語不達，世事全然不曉，外不能充當天文之職，內不能料理聖教之事，反將歷來所行之聖規盡行改去。其所出之新規又無一定之章程，或數日一改，或數月一改，如何能使人守其規矩。實如村野孩童之所為也，且伊等德表全無，何能使人效法而欽服之。因傳教之人最緊要者，先立善表，後以言語勸化人心。伊等不然，彼此之中，時常不和，離亂不堪，爭鬧不已。皆為爭權奪利為務，且把傳教救人之大事俱付之腦後，觀此景況，並無一點傳教救人之心，反立許多惡表，即如李若瑟私請女眷們到莊調戲，並帶領年輕之人滿城遊蕩。以此敗風壞俗之事，伊等俱有 ».

Ils indiquent que ces lazaristes ne peuvent ni servir à la Cour, ni « enseigner » les doctrines de la religion au secours des peuples, pour finir par détruire toutes les églises de Pékin, et mettre un terme aux œuvres évangéliques en Chine :

« 今伊等在吾敝國，不願傳教救人，又不欲為國當差。且一無愛人之心，吾等盡心諫勸，

573 « 江若瑟等致葡萄牙國王書 », lettre chinois en 1826, de Chrétiens de Pékin au Roi portugais, 《葡萄牙圖書館檔案館藏中文文獻：1726—1855》，78-92.

終於不聽，竟將京都所有之大堂盡行拆毀。鐸等於諸教友千求萬求，苦留此堂，將為後人傳教救人之根，伊等終於不允，情願絕沒其根。俱落於異教人之手，自此愴惶大變大亂，教眾哭聲震天，如痴如醉，可憐二百餘年所傳來之教友危亡在於旦夕 ».

SECONDE PARTIE - FORMATION D'UNE PAROISSE URBAINE

Chapitre 6 - Procure et réseau missionnaire

Dès 1732, il y avait des missionnaires exilés à Canton, ecclésiastiques (propagandistes), dominicains, franciscains et jésuites, qui furent chassés de cette capitale et relégués à Macao. Alors les missionnaires de Pékin, eurent recours à l'empereur en 1733, pour le supplier de permettre, du moins à trois ou quatre missionnaires, de demeurer dans la ville de Canton, afin d'y recevoir les lettres et autres choses envoyées d'Europe, et les faire parvenir sûrement à Pékin. Ce relais de la mission française en Chine, deviendra de plus en plus important, pour maintenir les œuvres religieuses dans la capitale et aux provinces[574].

Aux chapitres précédents, nous avons vu que différents acteurs intervenaient dans la direction des affaires de la paroisse de Pékin, qu'ils se disputaient au sujet des biens de la chrétienté. Ces disputes pour la direction et les biens pouvaient être présentées aux gouverneurs et chrétiens locaux de Pékin et des provinces. Après la suppression de la Compagnie de Jésus en 1773, la dissidence éclata d'abord dans la direction des jésuites français du Beitang. Selon les archives, en 1774, Beitang avait un revenu de loyers annuel de 6,000 taels avant la suppression. La mission s'est alors divisée en deux groupes : « l'ex-supérieur » François Bourgeois insistait pour préserver la société et sa propriété communale jusqu'à ce qu'il ait vu une décision de l'empereur français. Il avait, en particulier, privilégié le montage de Louis XVI pour maintenir les propriétés de Beitang. Mais une minorité contestait le supérieur, exigeant une dissolution immédiate, une comptabilité ouverte et une discussion sur l'avenir de leurs propriétés. Les trois dissidents, Jean Matthieu Ventavon, Joseph de Grammont et Louis Poirot, tous travaillant à la Cour, ayant les meilleures relations avec l'empereur Qianlong, réclamaient la division des propriétés de l'entreprise, pour rester toujours en Chine. Pour finir, Qianlong leur ordonna de fournir une liste complète des propriétés du Beitang à la Maison de la Manufacture de la Cour, et à la préfecture Shuntian et les aida à collecter les loyers à partir de là[575].

En avril 1785, après que les lazaristes français furent arrivés à Pékin pour reprendre les propriétés des ex-jésuites français, la plupart des biens séquestrés furent cédés. En échange de la restitution de leurs quotes-parts individuelles sur les actifs de l'entreprise, chaque ex-jésuite a

[574] LEC III, 680-681. Lettre du père de Mailla, à Pékin, le 18 octobre 1733.
[575] Po-Chia Hsia 2014; Cordier, *T'oungPao* 1916; Rochemonteix 1915; Krahl 1964.

obtenu la garantie d'une rente annuelle. Même Ventavon accepta le projet, alors qu'il paraissait s'être réconcilié avec Bourgeois, et que l'angoisse sur l'argent, symptôme de la crise de la dissolution, était finalement vaincue. Cependant, Poirot et Grammont ne rendirent qu'une partie de leurs parts, gardant une part pour leur propre usage, à la grande frustration de Nicolas Raux, le supérieur lazariste. Une décennie après la suppression de la mission jésuite en Chine, la crise était enfin terminée[576].

La croissance et le pouvoir des missions auraient pu être impossibles sans le travail considérable accompli par les différents procureurs du réseau jésuite et lazariste au cours du siècle. Nous voudrons à notre tour présenter une discussion sur le rôle des procureurs des missions modernes en Chine, particulièrement celui des procures de la mission française à Canton et à Macao, compte tenu des relations privilégiées qui ont alors existé entre la France et les chrétientés chinoises. Nous ne pourrons pas présenter ici un examen complet des « fabrications » de procureurs, une étude plus poussée sur ces « acteurs » rarement mentionnés auparavant, permettrait de mieux comprendre la dynamique interne et extérieure de la mission, sur ses institutions et sa relation avec la société locale dans laquelle s'inscrivait le réseau mondial de la mission entre les capitales, les provinces et les frontières.

6.1 Provinces et procures : l'institution de la mission

Lorsqu'on parle de l'histoire des jésuites en Chine moderne, il faut tout d'abord souligner l'institution de provinces, de visiteurs et de supérieurs. Dès le début de l'établissement de la Société, les *Constitutions* autorisaient le Général à gouverner la Société avec l'aide d'un sociologue ou d'un compagnon, d'un secrétaire, d'un procureur général et de plusieurs assistants. Le procureur général était le principal juriste de la Société et représentait ses intérêts auprès de la curie papale, il supervisait également les procédures comptables des composantes de la Société. La curie étant fermement établie dans la ville éternelle à l'époque de Loyola, Rome devint également le siège permanent de la Société[577].

L'unité de base du réseau jésuite était la province, dirigée par un père provincial qui était choisi directement par le père Général de la Société à Rome. Un provincial servait habituellement

[576] Po-Chia Hsia 2014, 254.
[577] Alden 1996, 9.

pendant trois ans, bien qu'il puisse être nommé à la discrétion du curé général. Un provincial avait sous ses ordres les recteurs et les supérieurs des collèges, des résidences et des missions de sa province (également avec des nominations triennales), ainsi que les administrateurs des domaines ruraux qui avaient financé une grande partie du système jésuite. Les surveillants des propriétés et des intérêts corporatifs de ces institutions étaient les assistants provinciaux, les procureurs provinciaux, qui rapportaient également au procureur général de la Société[578]. L'organisation des zones géographiques que la Société avait l'intention d'évangéliser était constituée en provinces et vice-provinces. Des provinces ont été établies, à Goa en 1542, au Japon en 1549 et en Chine, comme vice-province, en 1583, elles étaient impliquées sous le *Padroado* à l'Est du Portugal depuis 1540[579]. Le premier supérieur de la vice-province fut Francisco Cabral (1528- 1609), qui a servit de 1582 à 1585. Jose de Espinha, fut le dernier supérieur avant la suppression de la Société en Asie en 1773[580].

Table 11. Supérieurs généraux de la mission jésuite française en Chine

	Supérieurs	Vie	Lieux de prêche principaux	Charge
1	Jean-François Gerbillon	1654-1707	Pékin	1700-1706
2	François-Xavier Dentrecolles	1662-1741	Jiangxi et Pékin	1706-1719
3	Julien.-P. Hervieu	1671-1746	Nankin, Huguang, Canton	1719-36
4	Cyr Contancin	1670-1733	Pékin	1731-1732 ?
5	Joseph Labbe	1679-1745	Canton, Huguang, Macao	1736-1740
6	Julien.-P. Hervieu	1671-1746	Nankin, Huguang, Canton	1740-1745
7	Valentin Chalier	1697-1747	Pékin	1745-1747
8	Jean-Sylvain de Neuvialle	1696-1764	Huguang et Macao (procureur)	1747-1752
9	Louis-Marie Dugad	1707-1786	Huguang et Macao (procureur)	1752-1758
10	Joseph-Louis Lefebvre	1706-1783	Jiangxi et Canton (procureur)	1762-1775
11	Jean-Baptiste de la Roche	1704-1785	Huguang	1769 ?
12	François Bourgeois	1723-1792	Pékin	1776

Source : Borney 1938 BCP, 559 ; Pfister, 1932-1934 ; Dehergne 1973, 320.

Nous devons prendre en considération qu'à partir de 1700 la mission jésuite française,

578 Martínez-Serna 2009, 182-183.
579 Souza 1986, 23-24.
580 Sur les missionnaires de la vice-province en Chine avant le début du XVIIIe siècle, voir Brockey 2007.

fondée en 1688 à Pékin, fut une mission séparée de la vice-province de la mission portugaise en Asie, créée par François Xavier et Matteo Ricci. Dès le début, cette mission prit une claire identité française, ce qui signifiait être sous la direction de l'empereur Louis XIV. Les jésuites français inventèrent l'individu « supérieur » pour cette mission, prirent leur propre chemin au Siam, et furent transférés par un bateau chinois à Ningbo, non pas à la résidence portugaise de Macao. Ils restèrent très peu de temps avec les missionnaires du Nantang, et coopérèrent pendant un certain temps au service de la Cité Interdite. La mission française construisit une petite chapelle et une résidence près de la porte Xihua 西華門 en 1693, qui était un cadeau de Kangxi. Sur cette terre, Kangxi leur permit d'établir une nouvelle église du Beitang dans la ville impériale, celle ci fut réalisée en 1703.

Table 12. Supérieurs de la mission lazariste française, 1785-1860

	Supérieurs	Vie	Lieu de prêche principaux	Charge
1	Nicolas-Joseph Raux	1754-1801	Pékin	1785-1801
2	Jean-Joseph Ghislain	1751-1812	Pékin (séminaire)	1801-1812
3	Louis-François Marie Lamiot	1767-1831	Pékin et Macao (séminaire)	1812-1819
4	Matthieu Sué	1780-1860	Pékin (prêtre chinois)	temporaire 1819-1827
5	Jean-Baptiste Torrette	1807-1840	Macao	1831-1834
6	Joseph-Martial Mouly	1807-1868	Mongolie et Pékin	1835; 1840 V.A; 1856 V.A. Bei zhili

Source : Brandt 1936.

Parmi les auxiliaires de la curie romaine, les procureurs ont joué à partir du XIIIe siècle un rôle essentiel. Ils devaient en effet accomplir auprès des divers services de l'administration centrale de l'Église les multiples démarches que ne pouvaient effectuer personnellement la plupart des fidèles en raison de leur éloignement. Ils constituaient ces maisons, les procures, qui étaient chargées d'approvisionner les missions en argent, en matériel et en provisions diverses. Au XIVe siècle, ces procureurs rédigeaient ou faisaient rédiger les suppliques par lesquelles étaient sollicitées les lettres pontificales, suivaient ensuite l'affaire à la chancellerie, retiraient les bulles qui accordaient les faveurs demandées et les transmettaient aux intéressés. Devant les tribunaux, ils représentaient leurs clients et faisaient les actes de procédure. À la Chambre apostolique, ils

acquittaient les communs services et autres redevances dues par les évêques et les abbés et accomplissaient en leur nom les visites *ad limina*. Les résignations de bénéfices se faisaient également, le plus souvent, par procuration. N'importe quel fidèle, personne physique ou morale, prince ou ville, ordre religieux, clerc ou laïc, pouvait recourir aux services de ces fondés de pouvoir[581].

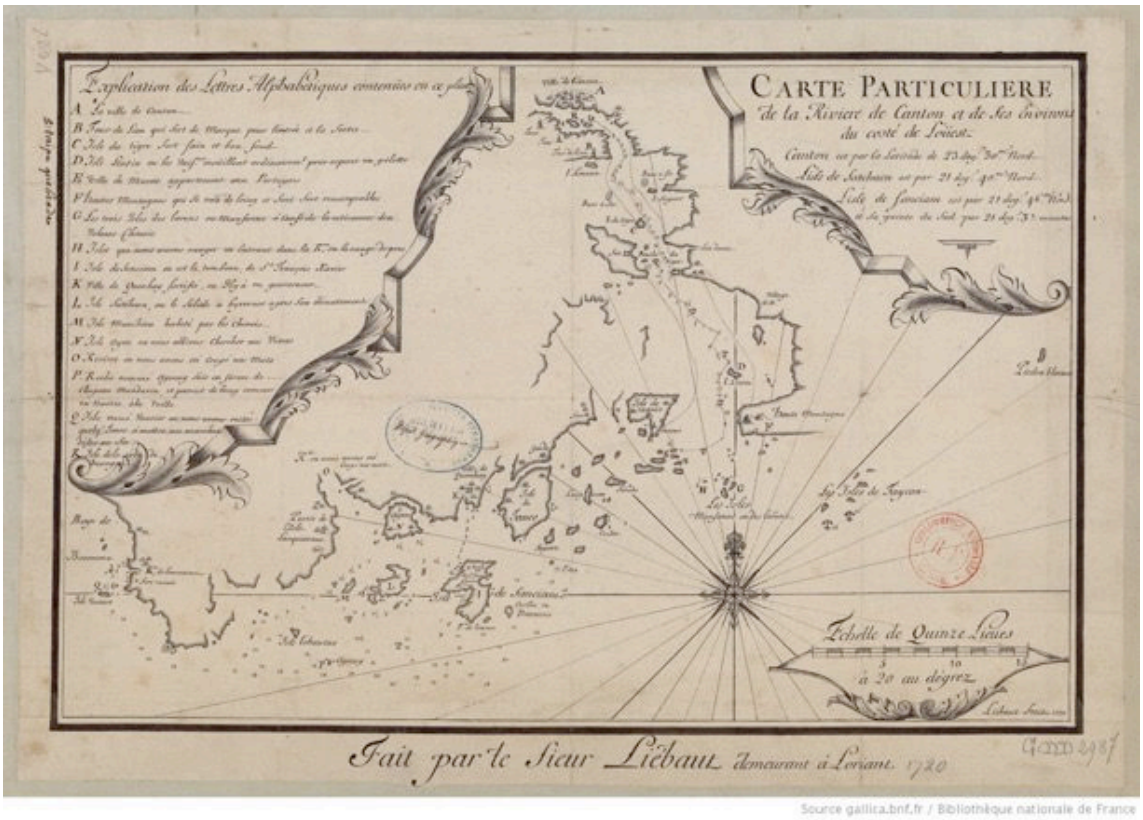
Dans l'histoire de la mission moderne catholique à l'étranger, les Procures jouent un rôle important dans les différents ordres : la Société des Jésuites, la Congrégation de la Mission, la Société des Missions étrangères de Paris et même la Congrégation de la Propagande Fide. Ce poste avait été créé pour traiter les affaires générales de la mission: représenter les intérêts et les tâches de l'ordre vis à vis du monde extérieur, organiser ses institutions, administrer ses propriétés et établir et entretenir les paroisses locales. Dans cette recherche sur la mission en Chine, nous examinerons principalement les activités personnelles des missionnaires et leurs rôles dans les relations interculturelles sino-occidentales. Dans des études récentes, plusieurs livres décrivent les détails de la conversion et de l'organisation des communautés rurales catholiques, comme au Fujian, au Sichuan, au Hubei et au Shanxi. Nous pourrions en savoir plus sur le développement des communautés locales dans ces différents contextes en nous posant quelques questions : Quel était le réseau général des relations de la mission avec les provinces et les communautés ? Comment ces communautés pouvaient-elles fonctionner et survivre dans les villes et les villages dans un contexte mondial ? Comme les achats dans le sud de la Chine étaient cruciaux pour la croissance des paroisses locales dans les villes et les provinces. Nous devrions amorcer une autre discussion sur ces marchés et leur contenu. Dans ce contexte, les procures à Macao et leur relation avec les paroisses de Pékin nous fournissent l'occasion d'une étude de cas pour la compréhension de la construction et le maintien des communautés locales.

6.2 « Luoma dangjia » : procureur à Macao et à Canton

Depuis le XVIe siècle, Macao avait toujours servi de port d'entrée à tous les missionnaires européens en Chine et d'abri pour ceux qui en étaient expulsés. C'est à Macao également que les missionnaires faisaient leur stage dans l'œuvre des missions et que les nouveaux venus faisaient antichambre, soit pour obtenir leur permis d'entrée officielle, soit pour attendre les moyens

[581] Barbiche Bernard 1990, 81-112 ; Ragot-Delcourt 2008, 67.

pratiques de se rendre clandestinement en Chine, au Japon, au Tonkin ou en Cochinchine. Macao était toujours le seul lieu sûr de repos calme et tranquille et le seul pied-à-terre agréable où tous les missionnaires venaient reprendre force après leurs longues années de travail dans leur champ de mission. Mais Macao était aussi, après Lisbonne et Goa, un port de contrôle, tantôt sévère, tantôt indulgent. Le *Padroado* portugais exigeait que tous les missionnaires, sans distinction de nationalité, prêtassent serment d'observer les droits du *Padroado* dans les pays de missions. Rome avait bien interdit ce serment sous peine d'excommunication *ipso facto*, mais Lisbonne le maintenait toujours en vigueur[582].



Carte 7. Carte de Canton et de ses environs du coté de l'ouest, Liébaut fecit 1720

Source : BnF, département Cartes et plans, GE DD-2987 (7234).

Pour les jésuites en Chine, Macao a servi au début de centre en mer de Chine méridionale et au Japon, les provinciaux et les vice-provinciaux ont été directement subordonnés au Général à Rome, qui a en outre exercé son contrôle sur les provinces et vice-provinces par l'envoi

[582] Louis Wei 1960, 80-81.

périodique de visiteurs spécialement désignés[583]. Dans la première moitié du XVIIe siècle, la province du Japon étant sévèrement persécutée, il a alors élargi son réseau dans la mer de Chine méridionale[584]. En plus de son rôle de « station » et d' « agence », le procureur *Luoma dangjia*[585] joue également un rôle important dans l'histoire de la mission. Le 6 septembre 1578, André Pinto est nommé premier procureur de la mission jésuite japonaise à Macao, par le visiteur des missions en Inde et Extrême-Orient Alessandro Valignano (1539-1606). Valignano a expliqué les devoirs de cette position en trois points[586] :

1° Selon les instructions de la curie générale, assurer les fournitures générales et spéciales pour la vice-province du Japon et les paroisses locales individuelles.

2° Gérer soigneusement l'investissement annuel, les fonds qui devaient être envoyés au Japon qui provenaient de l'Inde et de Malacca ainsi que les profits des biens immobiliers de la mission japonaise.

3° Expédier des lettres et des objets entre l'Inde et le Japon, et entre le Japon et d'autres régions. En outre, le procureur devait apporter l'aide nécessaire aux missionnaires sur la route de la Chine au Japon.

Table 13. Procureurs de Macao de l'ancienne mission jésuite du Japon

	Procureur	Vie	A Macao	A Nagasaki
1	André Pinto	1538-1588	1578-1588	
2	Miguel Soares	1551-1600	1588-1600	
3	Carlo Spinola	1564-1622	1601-1602	1612-1618
4	Manoel Gaspar		1603-1606?	
5	João Rodrigues	1561 ?-1633	1598-1610	1622-1627
6	Sebastiao Vieira	1572-1634	1606-1608/1619-1622	
7	João Coelho		1609-1611	
8	Manoel Barreto	1564–1620	1614-1616	
9	Manuel Borges		1616-1619	
10	João Giovanni		1623-?	

Source : Takase 1981, 606 ; Qi Yinping 2004, 196-255 ; Oka 2006 ; Frison 2010.

583 Sur le rôle du « visiteur » de la mission jésuite en Asie, voir Brockey 2014.
584 Souza 2004, 24.
585 Dans les archives chinois, le terme de procureur est souvent traité comme « qui gouverne la maison de Rome » (*Luoma dangjia* 羅馬當家). Mais dans les archives chinoises inédites sur l Biblioteca Casanatense de Rome,
586 Takase Koichiro 1981, I, 606.

Dans son livre daté de 1973, Derhergne donne son explication du terme « procureur » dans la Compagnie de Jésus : simple économe de la résidence ou de la province qui prend en charge les affaires comptables. En outre, le procureur est un envoyé choisi par la cure générale, ou par la cure provinciale, pour les affaires spéciales de la mission[587].

Table 14. Procureurs de vice-province jésuite à Goa et à Macao

	Procureur	Vie	A Goa	A Macao
1	Ant. Ferreira		1722-1741	
2	Miguel Vieira	1681–1761	1751-1755	
3	Xav. Duarte		1751-1755	
4	Franc. Folleri			1751-1752
5	Joao Simoes			1754-1755

Source : Dehergne 1973, 315.

Cette tradition de procureur n'était pas seulement un héritage propre à la mission jésuite, nous pourrions aussi trouver la même institution dans d'autres congrégations. La société des Missions Étrangères disposait d'une procure générale, localisée dans une grande place commerciale d'Extrême-Orient pour pouvoir profiter de l'efficacité des moyens de communication et de transport. Celle-ci a été créée en 1685 à Canton[588], puis transférée à Macao en 1732 et enfin déplacée à Hongkong en 1847. La procure de Macao était l'interlocutrice privilégiée des missionnaires du Sichuan. Par rapport à la procure à Macao qui gérait directement les missions de Chine, la société s'était dotée de plusieurs procures (Pondichéry et Rome)[589].

Le 9 février 1684, le premier des M.E.P., Mgr. François Pallu (1626-1684) arrive en Chine, sous le nom de pro-vicaire. En 1688, Yves du Brand-Carpon (1640-1691) et Charles Maigrot (1652-1730) achètent au prix de 3,000 livres une résidence et église à Canton. En cette fin

[587] Dehergne 1973, 408.

[588] Martino Martini 1667, 443. « Canton, est une ville très grande, et très riche, entourée d'eau de toutes parts, excepté du côté du septentrion, où il y a une porte qui joint la terre ferme, si bien qu'on ne saurait en approcher que sur des vaisseaux, si on ne passe par cet endroit... La garnison était nombreuse, et composée en partie de soldats, qui étaient sortis de Macao, pour servir Yongli (l'empereur des Ming), à cause qu'ils étaient mieux payés de cet empereur. ... Mais enfin le 24 de novembre de l'an 1650, les Tartares dressèrent une furieuse batterie de gros canons, et ayant fait brèche à la muraille, se rendirent maîtres de la place, assistés d'un officier chinois qui trahit la ville ; ce qu'on a cru de lui, à cause que les Victorieux l'ont laissé dans l'exercice de sa charge. »

[589] L'un d'entre eux, établi à Pondichéry, était responsable des missions de l'Inde. Une autre se trouvait à Rome. Il avait été institué en 1659 et définitivement établi en 1695. Deux missionnaires du Sichuan furent procureur à Rome, Jean-Hyacinthe de Verthamon (1748-1752) et Joachim Enjobert de Martiliat (1752-1755). Cf. Anne Weber 2010, 184-187.

d'année 1690, les M.E.P. ont trois églises en la province du Guangdong. Leur seule église, St-Pierre à Canton, se trouve au sud de Yangrenli 楊仁里, dans la rue Youzhixiang 油紙巷, Louis Quémener fut le premier Curé et procureur[590]. Antoine Guignes 計有綱, partit du séminaire des MEP pour la Chine le 2 mars 1704. Demeuré près d'une année à Pondichéry, il arriva à Canton en 1706. En 1707, il travailla dans les chrétientés de Nanxiong 南雄 et de Shaozhou 韶州. S'étant rendu dans le centre du Jiangxi, il fut, à son retour, arrêté à Nanxiong, et reçut l'ordre de partir pour Macao. Renvoyé à Canton, il paraît avoir eu cette ville pour « prison », ce qui lui permit d'être nommé procureur en 1717, d'en exercer les fonctions, et même de se livrer au saint ministère. Il eut des difficultés avec les jésuites portugais et italiens, et aussi avec l'évêque de Macao qui l'interdit sur des dépositions sans fondement, puis lui rendit bientôt ses pouvoirs. En juin 1724, le Pape Benoît XIII s'adressa à Yongzheng, demandant la mise en liberté de Guignes et du lazariste Appiani, ce qui fut accordé[591]. Il fut rappelé en 1728 par le séminaire des MEP ; mais n'ayant pas de remplaçant, il resta à Canton jusqu'à la fin de 1731 ou au commencement de 1732. C'est à cette dernière date qu'on fixe généralement sa sortie de la Société[592]. Antoine Connain (?-1755), partit pour la Chine en 1729, et succéda, en 1732, à Antoine Guignes à la tête de la procure de Canton. En 1732, il y avait 1,000 chrétiens dans cette paroisse, le curé et procureur en était Connain[593].

Table 15. Procureurs de la société MEP à Canton

	Procureurs	Vie	Charge
1	Louis Quémener	1644-1704	1685-1690 年
2	Nicolas Charmot	1655-1714	1690-1695 年
3	Jean Basset	1662-1707	1695-1702
4	Jean Bénard	1668-1711	1702-1708 年
5	Antoine Guignes	16？-17？	1717-1728 年

590 « 廣東省城南海縣太平門外油紙巷,又名楊仁南天主堂,買契不在暹羅 », in *Liste de églises acheté et construire par M.E.P.*, « 巴黎外方傳教會在中國各地買地建堂單 », Han Qi et Wu Min 2008, 46. Voir aussi Dehergne 1976, 20-23.

591 QSL, juan 45. L'édit de Yongzheng sur l'acte d'amnistie : « 德里格於康熙五十九年因傳信不實，又妄行陳奏。我聖祖仁皇帝，念系海外之人，從寬禁錮。及朕即位後，頒降恩詔，凡情罪可原者，悉與赦免，開以自新。德里格所犯，與赦款相符，故得省釋。彼時，廣東大吏未曾以畢天祥、計有綱之案入大赦冊內，具題上聞。今據王（Pape）奏請，朕查二人所犯，非在不宥之條，即王不行陳奏，朕亦必察出施恩。今特降旨日與廣東大吏，將畢天祥、計有綱釋放，以示朕中外一體，寬大矜全之至意。 »

592 Moussay et Appavou 2004, n°124.

593 AMDA 1, 170. « 廣東巡撫鄂彌達奏聞驅逐廣州各堂堂主至澳門將教堂改作公所摺 ».

6	Jacques Faucher[594]	1688-1736	1731-1732
7	Antoine Connain	?-1755	1732 年

Source : Wei Yu 2009, 67-68 ; Moussay et Appavou 2004, *Répertoire*.

Ayant été chassé de Chine cette même année avec plusieurs autres missionnaires, Connain fixa la procure à Macao ; il y resta jusqu'en 1740, avec des alternatives de séjour à Canton. La procure des M.E. de Macao située à très peu de distance de l'endroit où se trouvent la Grotte du Camoëns (Jardim de Luís de Camões) et les bâtiments occupés maintenant par les Sœurs Canossiennes, appartenait à la paroisse Saint-Antoine ou à la paroisse Saint-Paul[595]. En 1777, Jean Steiner, procureur de la Mission étrangère de Paris, réclame un don de la cure générale à Paris pour le financement de la mission en Chine, pour aider et former les enfants chinois[596]. Pendant son vicariat apostolique au Sichuan de 1767 à 1784, François Pottier (1726-1792) a perçu une pension de 600 francs. Montant exceptionnel pour la province du Sichuan car les missionnaires pouvaient avoir une pension annuelle de 200-300 francs[597].

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, deux autres établissements de M.E. furent créés pour assister la procure de Macao, celui de Singapour en 1856 et celui de Shanghai en 1864. Ils restaient sous la dépendance de la procure de Hongkong. Leur travail était ainsi décrit en 1857 par le P. Rousseille qui assistait alors le procureur général : « Le premier devoir d'un procureur est d'être prêt, le matin, à faire une multitude de choses différentes et imprévues, selon les occasions ; pour abréger, un procureur est un homme chargé de correspondre avec les missions, de leur faire passer l'argent qui leur est nécessaire, de leur procurer ce dont elles ont besoin, de recevoir les missionnaires de passage et d'expédier ceux qui arrivent de France dans le district auquel ils sont destinés[598]. » Fondamentalement, ce n'était pas un travail de missionnaire. Mais sans être dans un district, sans avoir le soin des âmes, le procureur avait part à l'apostolat, comme le reconnaissaient volontiers les missionnaires.

[594] Jacques Faucher s'embarqua à Lorient en 1724 pour le Tonkin occidental ; il séjourna assez longtemps à Pondichéry, à Canton, et n'arriva dans sa mission qu'en octobre 1727. Il commençait à travailler, lorsqu'en 1731 on l'envoya à Canton pour s'occuper des affaires de la procure. Mais, quelques mois plus tard, il exprima le désir de retourner au Tonkin ; il s'y rendit en effet en 1733, et paraît avoir résidé dans les environs de Hanoï. Moussay et Appavou 2004, *Répertoire*.

[595] « Antoine Connain », « Jean-Baptiste Maigrot », in Moussay et Appavou 2004, n° 149 et n° 175.

[596] Launay 1920, I, 486.

[597] Le 24 janvier 1767, Pottier fut nommé évêque d'Agathopolis et vicaire apostolique du Sichuan. Forcé par la persécution de fuir au Shanxi 陕西, il fut sacré à Xi'an le 10 septembre 1769. Depuis 1766, il avait reçu de France quelques collaborateurs : Falconet, Alary, Gleyo ; d'autres, de Saint-Martin, Moye, Dufresse, vinrent s'y adjoindre. Moussay et Appavou 2004 ; Launay 1920, I, 397, cf. Wei Yu 2009, 71.

[598] « Les procures », *Annales de la Société des M.-É.,* 1932, 250-252, cf. Ragot-Delcourt 2008, 67-68.

Table 16. Procureurs de la société MEP à Macao

	Procureurs	Vie	Charge
1	Antoine Connain	（?-1755）	1732-1740
2	Jean-Baptiste Maigrot	(1704-1752)	1740-1752
3	Pierre-Antoine Laccére	(1711-?)	1752-1754
4	Olivier Le Bon	(1710-1780)	1754-1764
5	Pierre Romain	(1736-?)	1765-1771
6	Charles Bertin	(17?-1772)	1771-1772
7	Jean Steiner	(1738-1814)	1772-1780
8	Jean Descourvières	(1744-1804)	1780-1788
9	Claude-François Letondal	(1753-1813)	1788-1813
10	Jean Baroudel	（1779-1847	1816-1830
11	Pierre Legrégeois	1801-1866	1830-1841
12	Napoléon Libois	1805-1872	1841-1847

Source : Wei Yu 2009, 68-70 ; Moussay et Appavou 2004, *Répertoire*.

La congrégation de la Propagande de Fide a été instituée sous Grégoire XV en 1622, chargée de l'expansion du christianisme et donc du gouvernement des missions. Le Patriarche de Tournon acquerra, en 1705, une résidence des messieurs MEP dans la ville de Canton, près de la petite porte du sud (Xiaonanmen 小南門), dans la rue Huata 花塔街, elle servit de procure aux missionnaires de la Sacrée Congrégation[599]. Une de ses principales obligations était d'envoyer des rapports annuels ou mémoires sur l'état des vicariats, l'activité des missionnaires, les persécutions éventuelles, les controverses et l'application des décrets de Rome[600]. L'office de l'acquisition de cette congrégation fut établi à Canton en 1781 puis déménagé à Hong Kong en 1842[601].

Il faut souligner que, dans les affaires de Adeodato en 1804 et 1805, sur la circulation

[599] MCM IV, 175-176. « Pendant le temps de son séjour à Canton le Patriarche ne demeura pas oisif ; il entendit plusieurs fois les Missionnaires et prit des informations sur l'état de la Mission. Il pourvut d'argent les Missionnaires de la Sacrée Congrégation qui depuis plusieurs années n'avaient rien reçu, et voyant que la Sacrée Congrégation n'avait pas d'église en Chine, que ses Missionnaires étaient obligés de se loger chez les autres, voyant surtout, qu'il était nécessaire d'établir un Procureur à Canton pour assister les autres Missionnaires de la Propagande, il se détermina à acheter une maison des Messieurs du Séminaire des Missions étrangères de Paris, maison dont ils ne se servaient pas en ayant une autre où ils habitaient. Quand il l'eut achetée il en fit une habitation commode pour les Missionnaires qu'enverrait la Sacrée Congrégation. ... Monseigneur le Légat avait dessein avec le temps d'acheter ainsi une église dans toutes les Provinces afin de subvenir aux besoins de la Mission. »

[600] Ragot-Delcourt 2008, 71-75 ; Dehergne 1976, 21 ; AMDA 1, 170, « 廣東巡撫鄂彌達奏聞驅逐廣州各堂堂主至澳門將教堂改作公所摺 ».

[601] Les archives de procureur ont été retournées à la cure générale à Rome.

clandestine de courriers et de cartes entre missionnaires de Pékin et de la procure de Macao, Jean Chen 陳若望, un chrétien chinois de Xinhui 新會 du Guangdong, était un « élève » du procureur propagandiste Marchini à Macao. Jean Chen fut chargé de transférer à Macao, des courriers et des comptes de quatre églises de Pékin. A la fin du 1804, pendant sa route à Macao, il fut arrêté par le gouverneur du Jiangxi. Dans ces affaires, la Cour de Pékin initia une interrogation intensive dans les chrétientés de Pékin, tous les supérieurs de Pékin (Lamiot du Beitang inclut) déclarèrent qu'ils avaient envoyé des courriers. Mais cette carte dessinée sur la séparation et l'administration des chrétientés, avait été l'ouvrage du supérieur propagandiste Adeodato du Xitang. Ces affaires ont provoqué une expulsion des missionnaires et une grande persécution au début du XIXe siècle, dans la capitale et toutes les provinces de la Chine[602].

Table 17. Procureurs du Sacre Propagande à Canton et à Macao, 1705-1923

	Procureurs	Charge	Canton/Macao/Hong Kong
1	Ignazio Giampsymbol	1705-1709	in Canton 1705, in Macao 1707
2	Sabino Mariani	1710	Macao 1710
3	Giuseppe Cordero	1710-1713	Macao 1710
4	Giuseppe Cersymbol	1713-1721	Canton 1713
5	Domenico Perroni	1721-1729	Canton 1721
6	Arcangelo Miralta	1729-1750	Canton 1729, Macao 1732-1741
7	Francesco Maria Guglielmi	1750-1761	Macao 1750
8	Emiliano Palladini[603]	1761-1772	Macao 1761
9	Nicola Simonetti	1772-1778	Canton 1776, Macao 1773
10	Candido Paganetto	1778-1781	Canton 1775
11	Francesco Della Torre	1781-1785	Canton 1781-1785
12	Giambattista Marchini	1786-1823	Macao 1786
13	Raffaele Umpierres	1823-1837	Macao 1823
14	Theodor Joset	1837-1842	Macao 1837, Hong Kong 1842
15	Antonio Feliciani	1842-1855	Hong Kong
16	Luigi Ambrosi	1855-1867	Hong Kong
17	Giovanni Raimondi	1867-1874	Hong Kong

602 DASL 2, 832 ; Wu Boya 2008.
603 L'étude sur ce procureur Emiliano Palladini, voir D'Arelli et Tamburello eds. 1995 ; Giacomo di Fiore 1995.

18	Giuseppe Burghignoli	1874-1892	Hong Kong
19	Liugi Piazzoli	1892-1904	Hong Kong
20	Pietro de Maria	1905-1923	Hong Kong

Source : Josef Metzler 1985, 75-139.

6.3 Paroisses de Canton et naissance de la procure jésuite française

La première Compagnie de Chine fut fondée, en 1660, sous la direction d'un marchand, Lucas Fermanel, avec un double but : « la propagation de la foi et l'établissement du commerce dans l'Empire de Chine, les royaumes du Tonkin et de la Cochinchine. » Cette Compagnie fut réunie à la Compagnie des Indes françaises, en 1664, et cette dernière céda son privilège commercial en Chine à la Société Jourdan de la Coulagne, qui installa un comptoir français à Canton. Le premier vaisseau français, l'*Amphitrite*[604], parti de La Rochelle le 6 mars 1698, arriva à Canton le 2 novembre suivant. La création de cette ligne facilitait le voyage des évêques, vicaires apostoliques, nommés par le Saint-Siège dans les pays des missions en Extrême-Orient. Déjà vers la fin de 1667, François Pallu, premier vicaire apostolique français et administrateur des missions catholiques en Chine, avait proposé à Louis XIV de fonder un comptoir en Chine[605].

Au début de l'année 1692, les portugais de Macao se saisirent d'un jeune peintre français, qui apportait leurs pensions, ainsi que quelques livres et quelques instruments de mathématique. Ils le mirent en prison, et l'envoyèrent sous garde à Goa, où il mourut quelque temps après : « La perte que nous souffrîmes en cette occasion nous réduisit à de si grandes extrémités que le père Le Comte et le père de Visdelou furent obligés de quitter leurs missions, et de s'approcher des ports pour y pouvoir subsister. J'allais avec le père Le Comte à Canton, dans le dessein de nous faire rendre justice, et d'empêcher qu'il n'arrivât rien de semblable à l'avenir... Le père Le Comte fit aussi une carte à grands points de la rivière, depuis Nankin jusqu'à Canton. Nous prîmes, en passant par Nanchangfu 南昌府, Nankangfu 南康府 et Ganzhoufu 贛州府, la hauteur du pôle de ces villes »[606]. Sur la fin de la même année, Visdelou et Fontaney arrivèrent à Canton pour

[604] Sur le premier vaisseau « l'Amphitrite » de la France venu en Chine, et leurs voyages en 1698, 1699 et 1700, voir Froger 1926 et Pelliot 1930.
[605] Louis Wei 1960, 31.
[606] LEC III, 105, Lettre du père de Fontaney, le 15 février 1703. En effet, ce fut au mois de juillet de l'année 1686 que les jésuites français partirent de Siam pour aller en Chine. Il y avait en rade plusieurs vaisseaux, dont les uns allaient à Macao, les autres à Canton et en d'autres ports de cet empire. M. Constance leurs les offrit tous ; mais il n'était nullement d'avis que ils

créer un établissement solide destiné à recevoir les missionnaires qu'ils attendaient : « La maison fut achetée ; mais à peine commencions-nous à la meubler, que nous reçûmes ordre de l'empereur de venir tous deux à la cour »[607].

A la fin du l'année 1698, quant Bouvet eut convoyé les nouveaux missionnaires français à Canton par l'*Amphitrite*, il y eut deux maisons de la mission française en Chine : une maison du Beitang à Pékin, une autre résidence installée à Canton : « La première à Pékin, dans l'enceinte du palais impérial, où l'on voit aujourd'hui une belle église, bâtie avec la permission et par les libéralités de l'empereur. La seconde à Canton, qui est un des plus fameux ports de cet empire, où les Européens et plusieurs nations de l'Orient font un grand commerce. Ces deux maisons ne suffisant pas pour le nombre de nos missionnaires, qui augmentaient tous les jours, on pensa à faire de nouveaux établissements »[608].

Au début des années 1700s, il y a sept églises catholiques installées à Canton, par les divers congrégations missionnaires : « Une des jésuites portugais, qui est la première et la plus ancienne, deux des pères de l'ordre de Saint-François, deux de messieurs les ecclésiastiques des Missions Étrangères, une des pères augustins, et la nôtre (jésuite français), avec un ou deux missionnaires en chacune, il s'y fait néanmoins très peu de conversions. C'est à peu près la même chose dans les autres ports où les vaisseaux européens ont accoutumé d'aborder ». L'église française se trouvant à Qingshuihao 清水濠 dans la ville neuve (Xincheng 新城) ne consistait que dans une maison, pour recevoir leurs missionnaires, et les autres secours qui venaient d'Europe[609].

A partir de décembre 1706, à la suite de la querelle des rites chinois, l'empereur Kangxi ordonna que tous les missionnaires soient sollicités pour obtenir un « billet », pour continuer à résider en Chine. Pour les missionnaires qui refusèrent de solliciter ces billets, la Cour de Pékin les expulsèrent à Macao, et les renvoyèrent à leurs pays originaux[610]. En fait, de la fin des Ming au

---

allassent à Macao. M. l'évêque de Métellopolis et le père Maldonade, supérieur de la maison des jésuites portugais, ils détournaient aussi de prendre cette route. Voir LEC III, 86.

[607] LEC III, 106. Sur le portrait de la ville de Canton de l'année 1722, voir les lettres de Gaubil et Jacques, *Gaubil* 1970, 41-43 ; LEC III, 323.

[608] LEC III, 54, lettre du père Fouquet, le 26 novembre 1702. Les détails de leurs arrivées à Canton, voir lettre de Fontaney, LEC III, 113. « L'empereur, qui était en Tartarie à la chasse, apprit avec joie l'arrivée de ce père (Bouvet). Il envoya trois personnes de sa cour à Canton pour le recevoir, et pour le conduire à Pékin. Les présents qu'il apporta lui furent très agréables, et en sa considération il exempta l'Amphitrite de ce qu'il devait payer, soit pour les marchandises, soit pour les droits de mesurage. Les mandarins, de leur côté, firent de grands honneurs à M. le chevalier de La Roque, comme étant officier du roi ; ils lui préparèrent un hôtel, lui permirent d'aller par la ville de Canton, accompagné de six de ses gardes ; les envoyés de l'empereur le visitèrent en cérémonie. Ils firent aussi beaucoup d'honneur à messieurs les directeurs de la Compagnie de la Chine. Les grands mandarins de la province, ayant à leur tête le vice-roi, les invitèrent à un magnifique festin. Enfin tout ce qui se peut faire pour l'honneur, la satisfaction et l'avantage de ces messieurs, le père Bouvet à Canton et nous à Pékin, nous tâchâmes de le leur procurer ».

[609] « Église de Canton en 1699 », Dehergne 1976 AHSI, 22 ; LEC III, 130-131, lettre de Fontaney au Père de la Chaise, le 15 janvier 1704, Londres.

[610] En 1708, 13 missionnaires sont renvoyés à Macao, voir AMDA 1, 79-82, « 總管內務府為知照頒給印票與否西洋人等名

début des Qing, cette politique fut une mesure régulière pour gouverner les missionnaires européens. Au début du règne de Yongzheng, à la suite de la persécution locale à Fu'an 福安 en 1723[611], le gouverneur du Fujian et du Zhejiang, Manbao 滿保, expulsa « comme d'habitude » deux missionnaires à Macao[612].

Table 18. Supérieurs du Beitang, la résidence française de Pékin

	Supérieurs	Vie	Charge
1	Jean de Fontaney	1643-1710	1693-99
2	Jean-François Gerbillon	1654-1707	1699-1707
3	François-Xavier Dentrecolles	1662-1741	1707-16/1719-22/1724-31
4	Cyr Contancin	1670-1733	1716-19
5	Pierre Vincent de Tartre	1669-1724	1722-24
6	Dominique Parrenin	1665-1741	1731-38
7	Valentin Chalier	1697-1747	1738-45
8	Antoine Gaubil	1689-1759	1745-48
9	Louis des Roberts	1703-1760	1748-60
10	Jean-Sylvain de Neuvialle	1696-1764	1760-62
11	Michel Benoist	1715-1774	1762-72
12	François Bourgeois	1723-1792	1772-79
13	Jean Joseph Marie Amiot	1718-1793	1779

Source : Borney 1938 BCP, 609 ; Pfister, 1932-1934.

Dans ce contexte, les missionnaires français de Pékin, Mailla, Bouvet, Régis, et Parrenin, se mobilisèrent et demandèrent aux mandarins de la Cour[613] de modifier cette politique de leur séjour à Macao en faveur de la ville de Canton afin de mieux installer les missionnaires

單事致禮部咨文 ».

[611] Sur la « persécution » au début du règne de Yongzheng, voir les récits du père Mailla, LEC III, 346-367, et les discussions dans les thèses de Zhang Zhongpeng 2011 et Pierre Raux 2013.

[612] « 查出二名西洋人，照例送至廣東澳門安插 », dans AMDA 1, 136, « 閩浙總督滿保題報各省居住西洋人或送京師或遣回澳門天主堂改作別用民人不得入教本 ». Sur cette expulsion, la réponse de l'empereur Yongzheng aux missionnaires de Pékin déclara que ce fut une décision de la province, en raison des conflits locaux : « 朕自即位以來,諸政悉遵聖祖皇帝憲章舊典，與天下興利除弊。今令爾等往住澳門一事，皆由福建省居住西洋人在地方生事惑眾，朕因封疆大臣之請、廷議之奏施行 » , DASL 1, 58.

[613] Depuis le début de l'année 1724, ils demandèrent le prince douzième fils de Kangxi, Yuntao (允禑), à la tête du tribunal des rites ; en suite, au prince treizième, Yunxiang (允祥) qui leurs ordonna de revenir pour discuter ce sujet « ... Mais il ajouta qu'il n'était pas nécessaire que tous les Européens y vinssent, mais qu'il suffisait que quatre ou cinq de ceux qui parlent mieux la langue s'y trouvassent ». LEC III, 346-366, lettre du père de Mailla à Pékin, le 16 octobre 1724.

non-portugais, et préserver une porte permanente d'accès de la mission en Chine : « ... que la plupart des missionnaires chassés des provinces, étaient de royaumes différents de celui d'où dépend Macao ; que les vaisseaux d'Europe qui viennent commercer à la Chine abordent à Canton, et non pas à Macao ; que de renvoyer à Macao ceux qui voudraient retourner dans leurs pays, c'était les mettre dans l'impossibilité de le faire ; que l'empereur nous laissant ici à son service, difficilement y pourrions-nous subsister, s'il n'y avait personne à Canton qui entretint notre correspondance avec l'Europe ; qu'ainsi nous le prions instamment d'obtenir de l'empereur qu'on laissât à Canton ceux qui, à cause de leur âge et de leurs infirmités, ne voudraient pas retourner en Europe ». Le plus important et les missionnaires ne le disaient pas à leurs « amis » mandarins à la Cour était : « La principale raison que nous avions de rester à Canton, c'était de nous conserver la porte de la mission, afin que les missionnaires pussent y entrer dans la suite »[614].

Le 1er juillet 1724, Ignaz Kögler (1680-1746), le directeur du Bureau impérial de l'astronomie, en tant que représentant des jésuites de Pékin, soumit officiellement un mémoire à l'empereur, demandant au gouverneur du Guangdong de leur attribuer un permis de séjour à Canton[615]. A la suite des manifestations de ces missionnaires, en juillet 1724, l'empereur Yongzheng décida de suspendre ces expulsions à Macao et de permettre leurs séjours à Canton[616]. Le 14 décembre, le gouverneur Kong Yuxun (孔毓珣, ?-1730), décida d'autoriser leurs séjours dans les églises de Canton, mais ne les autorisa pas à prêcher en « extérieur » dans la ville, et interdit les ordinaires de se convertir à ce culte. Pour les églises dans les autres préfectures de la province, il fallait les transformer en bureaux publics (gongsuo 公所)[617]. Alors ce fut le départ de presque tous les missionnaires, qu'il a chassés des provinces pour les conduire à Canton, et pour les réunir avec les deux jésuites qui s'y trouvaient (Baudory et Goville) : Domenge du Henan, Premare et Contacin du Jiangxi, Hervieu (supérieur de la mission), Noëlas, Bayard et Coulteux du Huguang, et Jacquemin du Jiangnan[618]. Comme l'attitude ambiguë de l'empereur Yongzheng sur le statut du christianisme en Chine, ces mouvements d'« expulsion » à Canton ne furent pas une vraie « persécution » de cette religion, mais offrit une chance particulière d'une expansion

[614] La proposition au prince Yunxiang, au début du juin, 1724, LEC III, 361.
[615] AMDA 1, n° 95, « 西洋人戴進賢等奏請行令廣東免逐西洋人並准其住澳門或省城摺 » ; Han Qi et Wu Min 2008, 33.
[616] L'empereur donna une tolérance limitée aux missionnaires, et demanda une autorisation locale par le gouverneur du Guangdong : « 今爾等既哀懇乞求，朕亦只可諭廣東督撫暫不催逼，令地方大吏確議再定 », AMDA 1, n° 95 ; Han Qi et Wu Min 2008, 33. Sur la liste complète des missionnaires renvoyés à Canton, voir Tang Kaijian 2014, *Qingshi yanjiu*, 14-20.
[617] AMDA n°100. « 經臣議，將各省送到之西洋人暫令在廣州省城天主堂居住，不許出外行教，亦不許百姓入教，除有年老殘疾者聽其久住外，餘則不限以年月，遇有各人本國洋船到粵，陸續搭回。此外，各府州縣天主堂盡行改作公所，不許潛往居住 », in « 兩廣總督孔毓珣奏請准許西洋人在廣州天主堂居住並限定澳門洋船數目摺 ».
[618] LEC III, 365.

rapide de la mission dans la ville de Canton[619].

Table 19. L'organisation de l'église française *Qingshuihao* à Canton, 1732

Paroisses	Curé ; supérieur	Vicaire	Vicaire adjoint	Nombre de chrétiens[620]
Homme	Cl. Jacquemin, J. Baborier	Du Baudory, Hervieu	Wang Hongyi	2,000
Femme	Les clans Tan et Liu	*vacant*	*vacant*	400

Source : Dehergne 1976 AHSI, 23-24 ; AMDA 1, 170.

Avec cette grande mobilité missionnaire, il y eut presque 96 missionnaires européens dans 16 paroisses, plus de 10,000 chrétiens dans les 8 paroisses pour les hommes, et plus de 2,000 chrétiens dans les 8 paroisses pour les femmes, dans la ville de Canton sous le règne de Yongzheng, la ville devenant le plus grand asile pour les missionnaires expulsés. L'expansion des missionnaires et chrétiens dans cette ville, provoqua une forte inquiétude à l'administration locale[621]. Selon un Mémoire daté du 21 août 1732 du nouveau gouverneur du Guangdong, Omita 鄂彌達 (?-1761), trente missionnaires, dont 13 jésuites, relégués à Canton, sont exilés à Macao dans cette année là. Les églises des jésuites français, et d'autres congrégations à Canton, deviennent des bureaux publics (gaiwei gongsuo 改為公所)[622]. Dans ce mémoire, on peut voir que l'église française fut divisée en deux paroisses : une pour les chrétiens hommes, dirigée par les missionnaires français Hervieu, Golet, Domenge, Prémare, Noëlas, Porquet, Jacquemin, Jean Baborier, Neuvialle, J. B. Batalle et le chinois Jean Kao ; une autre pour les femmes, dirigée par les laïcs[623]. D'après une lettre de Parrenin le 29 octobre 1734, toutes les églises de Canton ont été vendues par le gouverneur Omita : « il a vendu toutes nos églises et envoyé le prix tel qu'il lui a plu au procureur de la ville de Macao, ville qui est dans la dernière misère ; aussi son procureur n'a point encore rendu cet argent aux missionnaire »[624]. Dès lors, les résidences et procures de

[619] Lundbæk 1991, 20-21.
[620] AMDA 1, 170. « 清水濠堂主西洋人彭覺世、卜如善、副堂西洋人張爾仁、赫蒼碧、同堂江南人王弘義，引誘入教約二千餘人。清水濠女堂主順德人譚氏、劉氏，引誘入教婦女約四百餘人。»
[621] Lan Dingyuan, *Luzhou chuji*, juan 11, cf. Tang Kaijian 2014, 20, 28. « 今省城天主堂八處，招集一萬余人矣。又有女天主堂八處，招集二千餘人矣 ».
[622] AMDA 1, n°124, 170. « 其天主堂房屋或改作公所，或官賣良民住居 », in « 廣東巡撫鄂彌達奏聞驅逐廣州各堂堂主至澳門將教堂改作公所摺 ».
[623] Dans une lettre de Gaubil en 1732, pendant la nouvelle expulsion de missionnaires à Canton, les prêtres chinois avaient « le grand avantage », *Gaubil* 1970, 347, à Pékin, le 6 novembre 1732. La liste de missionnaires, voir Dehergne 1976, 25.
[624] LEC III, 676 ; Dehergne 1976, 17, 23, 25.

Canton sont déménagées à Macao par toutes les congrégations, les nouveaux missionnaires pénètrent secrètement et clandestinement en Chine, sauf les jésuites mandarins qui travaillent à la Cour.

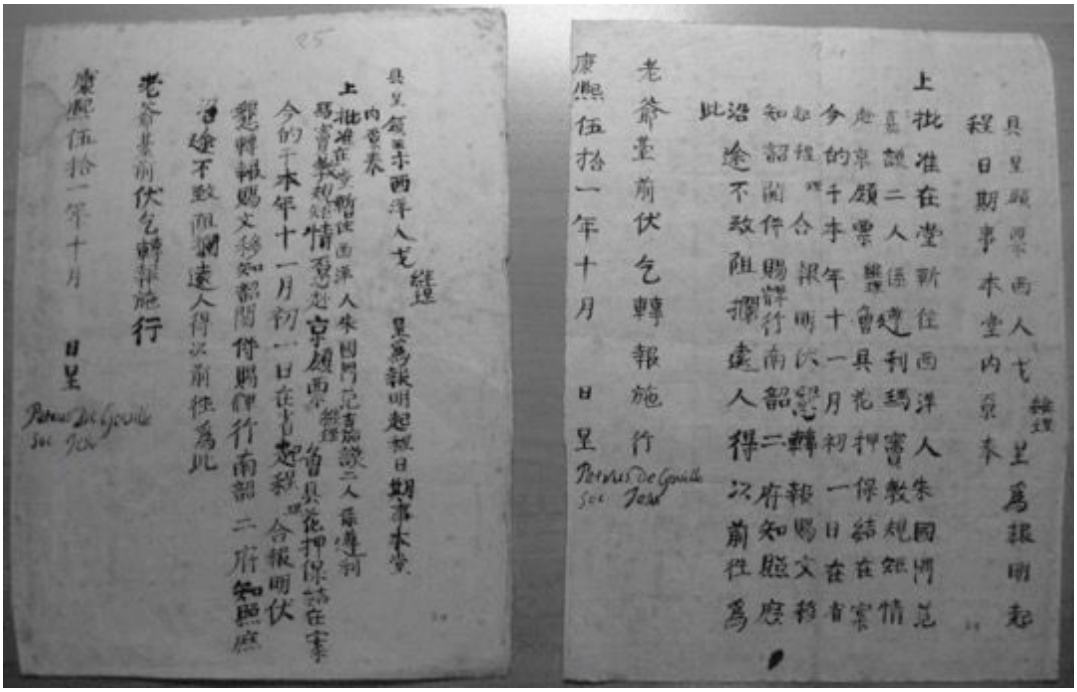


Figure 21. Deux mémoires de Goville pour soumettre le *piao* « billet », à Canton, 1712
Source : BC (Casanatense), ms 2131, fols. 38-39.

Le Père de Goville fut le premier procureur de la mission française à Canton, à partir de janvier 1708 jusqu'à l'année 1724. Il ne sortit guère, pendant ce temps, que pour aller une fois à Pékin en 1719. Il faut souligner qu'en novembre 1712, en respectant les « méthodes » de Ricci, Goville présenta deux mémoires aux gouverneurs de Nanxiong et de Shaozhou, pour envoyer deux confrères (Philippe Cazier 朱國鼎 et Joseph le Quesne 范嘉謨) à Pékin, pour soumettre les « billets » à la Cour (voir Figure 21)[625]. A la suite de la controverse des rites chinois, les deux jésuites n'avaient pas réussi à monter à Pékin, mais devaient rester à la procure de Canton. Le 19 mars 1715, à Rome, le pape Clément XI, poussé par son entourage, promulgue la bulle « *Ex illa die* ». Après de vains efforts pour envoyer des « ambassadeurs » jésuites à Rome et sans réponse de Rome, l'empereur Kangxi commerça à perdre son esprit de « tolérance » envers la prédication du christianisme dans tout l'empire. Dans ce contexte, détaché en France par son supérieur Hervieu,

[625] BC (Biblioteca Casanatense) ms 2131, fols. 38-39, dans la collection procureur Antoine Guignes MEP.

pour les besoins de la mission, Goville s'embarqua en janvier 1724 ; le 2 février 1725, il offrait à Louis XIV à Versailles, en présence de toute la Cour, quelques curiosités de la Chine[626].

Joseph Labbe, arrivait à Canton vers le milieu de 1712, avec Jean Baborier (1678-1752) et du Baudory (1679-1732). Envoyé d'abord dans les provinces, il s'y fit remarquer par un courage infatigable, une grande douceur et une profonde intelligence des affaires, unies à une prudence et à une fermeté peu communes. On le désigna en 1720 pour aller aux Indes, comme procureur de la mission, et il en revint après deux ans. Exilé à Canton en 1724, il y travailla avec le Père du Baudory au salut des enfants abandonnés. En 1727, il était supérieur de la résidence de Canton et procureur de la mission française, il remplissait encore cette dernière charge en 1730. Il fut nommé en 1736, supérieur général de la mission française, fonction qu'il exerça jusqu'en 1740 dans les conjonctures les plus difficiles. Son successeur l'envoya en 1740 au Jiangxi, mais il fut forcé de se retirer à Macao, où il remplit encore la charge de procureur et celle de supérieur de la résidence de Canton[627].

Dans une lettre datée en 1741, le père Loppin décrit les deux maisons de la mission française à Macao : « Macao est une ville qui appartient aux Portugais : elle leur fut cédée autrefois par les empereurs de la Chine, en reconnaissance du service qu'ils avaient rendu en nettoyant la mer de pirates. Les Portugais étant alors puissants dans les Indes, la ville devint considérable, et l'on y fonda plusieurs maisons religieuses. Maintenant beaucoup de familles portugaises y sont presque réduites à la mendicité, et elles n'y subsistent qu'à la faveur d'un commerce assez médiocre. Nous y avons deux maisons, dans l'une desquelles les jésuites français se retirèrent, lorsqu'en 1732 ils furent exilés de la Chine. J'y en trouvai quatre à mon arrivée, qui me comblèrent d'amitiés. Cette maison est toute propre à inspirer un grand zèle ; elle est composée de plusieurs anciens missionnaires qui ont été exilés pour la foi, ou qui, pendant trente et quarante ans, se sont consumés dans les travaux de la vie apostolique. C'est de cette maison que sortirent les quatre jésuites, qui, entrant dans le Tonkin, furent arrêtés, chargés de fers, mis dans une affreuse prison, d'où ils ne furent retirés le 12 janvier 1737, que pour sceller de leur sang la divinité de la religion chrétienne »[628].

---

[626] Pfister 1934 II, 257-258. Pour défendre les critiques sur les jésuites en Chine et de demander ; il écrit en France deux lettres, contenant sa déclaration au sujet des faits calomnieux qui lui sont imputés par l'auteur des *Anecdotes sur l'état présent de la religion dans la Chine*, voir LEC III, 628-645 ; voir aussi dans Mémoires de Trévoux, du décembre 1935 et du novembre 1936.
[627] Pfister 1934 II, 633-634.
[628] LEC III, 770, Lettre du père Loppin, ca. 1741.

6.4 Procureurs jésuites français sous le règne de Qianlong

Sous le règne de Qianlong, les missionnaires furent autorisés à venir au service de la Cour de Pékin, suivant un accord entre l'administration de Canton et les « gouverneurs » portugais de Macao. Dans le récit de voyage de Amiot de Canton à Pékin, de la fin de l'année 1750 au début 1751, il est dit : « Les mandarins de Canton envoyèrent (un mémoire) au procureur (gouverneur) de Macao, comme à celui qui représente les Européens, pour demander, selon la coutume, si nous étions arrivés et si nous jouissions d'une bonne santé ... Le vice-roi nous dispensa d'aller en personne le visiter : des « billets » fabriqués à la mode et suivant le cérémonial du pays nous acquittèrent de cette obligation, tant envers lui qu'envers les autres mandarins. Comme c'était aux frais de l'empereur que nous devions aller de Canton à Pékin, c'était au magistrat chinois de nous fournir le nécessaire. Il devait de plus nous donner un mandarin pour veiller à notre sûreté durant la route. Les choses ne se font ici qu'avec lenteur : on fut 64 jours à terminer cette affaire. Nous fûmes obligés de passer tout ce temps dans l'enceinte de nos barques qui étaient au port de Canton exposées à toutes les ardeurs d'un soleil brûlant et à l'infection d'une vase mêlée de toutes sortes d'ordures qu'y laissait chaque jour le reflux de la rivière »[629].

Dès le 14 décembre 1759, le gouverneur du Guangdong Li Siyao (李侍堯, ? -1788) soumit un mémoire au palais pour interdire les européens d'envoyer leurs courriers par des employés chinois. En plus, si il y avait des affaires de Macao communiquées aux missionnaires mandarins du bureau de l'astronomie de la Cour, il fallait les présenter au Préfet de Macao[630], pour examen par l'administration[631]. En 1762, sur l'ordre du marquis Sébastien de Pombal, premier ministre de Lisbonne, 24 jésuites, dont 16 appartenant à la mission de Chine, avaient été arrêtés à Macao et déportés en Europe[632]. Ces doubles obstacles à Canton et à Macao furent la source de nombreuses difficultés pour le maintien de la mission française en Chine.

Lefebvre, missionnaire, arriva en Chine en 1737, et se mobilisa dans la province Jiangxi et Jiangnan. Il fut appelé en 1761, à remplacer Neuvialle et Du Gad, comme supérieur général et procureur de la mission. Le 5 juillet 1765, 24 jésuites résidant au Collège St Paul, se retrouvent

---

[629] LEC III, 832-833, lettre du père Amiot, à Pékin, le 20 octobre 1752.

[630] Préfet de Macao (aomen tongzhi 澳門同知), nom complet comme Préfet défense navale militaire et civile de Macao, établi en 1744 par Qianlong, était chargé des affaires militaire et civiles des étrangers de toute la région de la préfecture Canton.

[631] « 外夷僱人傳遞信息之積弊，宜請永除也 ... 如有公務轉達欽天監臣，應令該夷目呈明海防同知，轉詳臣衙門酌其情事重輕，分別諮奏辦理 », in AMDA 1, n°217. « 兩廣總督李侍堯奏陳粵東地方防範洋人條規摺 ».

[632] Louis Wei 1960, 37.

en prison à Macao, dont trois jésuites français[633] : le Procureur Gabriel Boussel, le Procureur Jean-Sylvain de Neuvialle, et Lefebvre, qui n'avait pas les qualités voulues pour faire un bon procureur à Canton[634]. Dans le récit de Ventavon, « depuis cette terrible époque, notre supérieur général le père Lefèvre, s'est trouvé par là dans les tristes circonstances où je l'ai laissé. Il a été contraint d'essuyer une fois les dangers de la mer, et d'aller chercher une retraite aux îles de Bourbon ou de Maurice. Une autre année, il fut réduit à se tenir caché dans une barque, sur la rivière de Canton, au gré des flots. Il ne pouvait ni aller secrètement à Macao, ni rentrer dans les terres comme il était sur le point de le faire, parce qu'on l'avait trahi et dénoncé à la douane, ni enfin demeurer à Canton, par la raison que j'ai dite plus haut. Ce fut là cependant qu'il se retira quelque temps après, et qu'il resta caché chez le chef de tout le commerce, dont il a su se ménager la protection depuis longtemps ». En effet, dans cette situation, la présence du procureur Lefebvre à Canton était absolument nécessaire pour les affaires de la mission, « soit pour ménager l'entrée des nouveaux missionnaires qui doivent, ou aller dans la capitale de l'empire, ou se répandre dans les terres, soit pour les mettre au fait des coutumes du pays et de la conduite qu'ils y doivent tenir. Le père Lefèvre, qui sentait tous ces avantages, ou plutôt cette nécessité, ne cessait de solliciter les jésuites de Pékin de lui obtenir la permission de demeurer à Canton »[635].

Durant ce tournant en 1765, le frère français Louis Bazin, apothicaire et chirurgien, était venu à la factorerie française de Canton[636]. Cependant l'avis de son arrivée avait été donné aux jésuites à la Cour. Comme le cinquième fils de l'empereur était tombé malade à ce moment, un médecin occidental était nécessaire de manière urgente[637]. Au début de l'année 1766, l'empereur donna son autorisation à Bazin de venir à Pékin, suivant l'ordonnance du gouverneur général du Liangguang 兩廣, Yang Tingzhang (楊廷璋, 1689-1722)[638]. Alors Bazin partit avec Ventavon de Canton, demeura à la paroisse du Beitang, et devint attaché au service de la Cour[639]. A cette occasion, en juin 1766, le supérieur du Beitang, Benoist, présenta une requête au Grand

---

633 Pfister 1934, p. 698-701. Il reste 13 jésuites de la vice-province de Chine et 8 jésuites de celle du Japon selon la liste.
634 Cordier 1916, 274 ; 284 ; 312-315.
635 LEC IV, 151-152, lettre du père Ventavon, à Haidian, le 16 septembre 1769.
636 « Les missionnaires arrivèrent à Canton et durent déposées dans la « factorerie » française », BnF fonds Bréquigney, Vol II, cote H, cf. Walter 2008, 343. Sur le système commercial chinois à Canton : Hanniste, Co-hong 公行, les Treize hang 十三行 et les compagnies (factoreries) occidentales à Canton, voir Dermigny 1964 I, 321-354 ; Naquin et Rawski 1987, 103-104 ; Fairbank 2006, 195-197 ; Liang Jiabin 2009 ; Zhao Chunchen 2011, 33.
637 LEC IV, 150-151.
638 « 聞佛郎機亞國巴姓專治外科，其人於今歲到廣東，在佛郎機行內，郎世寧等稱其願來京居住，著該督楊廷璋即派員照看，由驛送京，但不可令其驚懼 », in AMDA 1, n°240 ; DASL 1, 254. « 寄諭廣東總督楊廷璋法國人巴姓情願來京居住著派員由驛送京 », le 20 janvier 1766.
639 Pfister 1934, 963 ; LEC IV, 150-151.

Conseil[640] à la Cour, chargé des affaires missionnaires, dans laquelle il le conjurait de demander ou de faire demander à l'empereur d'accorder la permission à celui qui prend soin de tout ce qui regarde les missionnaires, de demeurer à Canton, afin d'échanger les courriers entre les missionnaires et l'Europe, d'accueillir les nouveaux missionnaires au service de la Cour, et d'apporter les objets d'origine « occidentale » (tuwu 土物) au palais royal[641]. Mais dans les deux mois, Yang Tingzhang donna une réponse négative à cette requête, puisqu'il trouva que la demande de Benoist était tout le contraire (多有不實) de ce qui était présenté par le gouverneur portugais de Macao[642]. Le 10 octobre 1766, le Grand Conseiller confirma la décision de Yang Tingzhang[643].

Table 20. Procureurs des jésuites français à Canton et à Macao

	Procureurs	Nom chinois	Vie	Charge
1	Pierre de Goville	戈維理	1668-1758	1708-24 Canton
2	Joseph Labbe	胥孟德	1679-1745	1727-1745 Canton, Macao
3	Gabriel Boussel	趙加彼	1699-1764	1750-1754 Macao
4	Alexandre de la Charme	孫璋	1695-1767	1754 Pékin ?
5	Jean-Sylvain de Neuvialle	紐若翰	1696-1764	1752-1762 Macao
6	Louis du Gad	嘉類思	1707-1786	1752-58 Macao
7	Joseph-Louis Lefebvre[644]	鄧類思	1706-1783	1757-61 Macao ; 1762-76 Canton
8	Etienne Yang	楊德望	1733-1798 ?	1776
9	Nicola Simonetti	席道明	?	Procureur de PF. 1772-78

Source : Pfister, 1932-1934, Liu Fang 1999.

[640] Le Grand Conseil, Junjichu 軍機處 (le Bureau des secrets militaires), était un corps de décision important dans l'organisation politique des Qing. Il était au début chargé des affaires militaires, établi en 1729 par Yongzheng sous le nom du Junxufang 軍需房, puis a atteint un rôle plus important et finalement atteint le rôle d'un conseil privé, obtenu le nom officiel du Junjichu en 1730, éclipsant le Grand Secrétariat (neige 內閣) en fonction et en importance. Il était chargé de réceptionner, pour l'empereur, les mémoires secrets (zouzhe) que pouvaient lui être envoyés directement. Les Grand Conseillers étaient plus souvent des Mandchous. Barlett 1991 ; Chaussende 2013, 84.

[641] AMDA 1, n°242, le 7 juin, 1766, « 據西洋人蔣友仁等呈稱, 友等來自法郎濟亞, 深蒙皇上豢養隆恩, 得以安居化宇, 惟是廣省乏人料理，鄉信不能遞接。又自乾隆二十七年間，澳門西洋頭目不許法郎濟亞管事人寄居澳門，是以京廣兩地信不易通 ... 伏乞施一善法，俾友等鄉信易通，天文、醫科、丹青、鍾表等伎陸續來京效力，稍伸蟻悃。再，友等深感仁恩，願進土物，今聞鄉國來人，帶有絲絨織就草花人物單子六張，亦因乏人料理，無能發送來京 » ; LEC IV, 152.

[642] AMDA 1, n°243, le 25 août 1766, « 據澳門海防同知查詢夷目唛嚟哆稱，乾隆二十七年，法郎濟亞管事人始欲來澳寄居，後竟不來，並非唛嚟哆等不容居住 ».

[643] AMDA 1, n°244, « 大學士傅恆等奏請京廣兩地西洋人互通信函仍由提塘遞送勿庸更改摺 ».

[644] « Lefebvre n'avait pas les qualités voulues pour faire un bon procureur à Canton ». Cordier 1916, 274 ; 284 ; 312-315.

En conséquence, le supérieur Benoist soumit un deuxième mémoire en 1767 au Grand Conseil, pour autoriser un séjour permanant à Canton du procureur Joseph-Louis Lefebvre, parce que celui-ci ne pouvait aller à Macao, où il avait des « ennemis » dont il avait tout à craindre, ni se rembarquer à cause de son grand âge et de la faiblesse de sa santé[645]. En novembre 1767, le Grand Conseiller demanda au nouveau gouverneur général Li Siyao du Liangguang (1767-1777) et au sous préfet Zhang Dehui 張德洄 de Xiangshan 香山, de confirmer la causes de l'expulsion des jésuites à Macao en 1762[646]. Devant cette inquisition, l'administration de Canton présenta ses raisons de laisser les missionnaires à la ville de Macao, basées sur le fait qu'il y avait déjà un gouverneur portugais, chargé des affaires de tous les européens : « 惟大西洋國夷人居多，該國派有夷目在澳管束 ». Selon le rapport de Macao, l'empereur portugais avait été blessé au fusil, en 1762, par un ordinaire qui avait habité au collège Saint Paul de Macao, où Lefebvre avait logé temporairement. A la suite de l'expulsion de ces « moines du temple » (siseng 寺僧), Lefebvre ne pouvait plus aller à Macao[647]. Le 23 décembre, le gouverneur général Li Siyao, donna finalement une permission exceptionnelle à Lefebvre, de demeurer à Canton[648]. Avec cette autorisation, la mission française pouvait accueillir plusieurs nouveaux jésuites en Chine, de 1767 à leur suppression en 1773, par cette « porte » de Canton : Bourgeois, Collas, La Baume, Grammont, Cipolla, Poirot, Panzi et Méricourt[649].

6.5 Procureurs après la suppression des jésuites

A la suite de la suppression du privilège de la Compagnie des Indes, le 13 août 1769, un conseil royal de direction est créé à Canton pour veiller à l'exécution des lois maritimes et civiles et au

---

[645] « 今因原留拂郎濟亞國修士鄧類斯自上年偶得頭暈之症，不能乘船過洋居住，故此叩懇請將鄧類斯一人常在廣省洋行內居住，免其往來涉海之苦 », in AMDA 1, n°247, « 兩廣總督李侍堯奏覆准令法國人鄧類斯在省城居住摺 » ; DASL 1, 275, le 23 décembre 1767 ; LEC IV, 152.

[646] « 香山知縣張德洄為催令查報乾隆二十七年捉拿大小三巴寺僧事下理事官諭 », ANTT, 1414/C0604-122/Cx.01, in Liu Fang, éd, 1999, n°1022.

[647] L'expulsion des jésuites en Portugal avait été interprétée de cette façon par le gouverneur portugais de Macao, à l'administration locale de Canton : « 乾隆二十七年該國王出獵，被夷奴鎗傷左手，究出係在門居住之三巴寺僧主謀，該國王行令夷目將寺僧拏解治罪，廟宇拆毀。鄧類斯曾在三巴寺寄住，夷目疑其知情，鄧類斯聞知亦不敢前往門，故有夷目不准存留之語 », AMDA 1, n°247 ; DASL 1, 275-278.

[648] AMDA 1, n°247 ; DASL 1, 275-278. « 但彼此既有猜疑之事，恐致將來別生釁端，且鄧類斯爲在京效力蔣友仁等託寄書信之人，亦與貿易夷商往來不一者有間，似應准其在於省城洋行居住，責令寓居行商保領約束，毋許縱令與漢奸往來勾結，及任聽番廝出入滋事。其餘各國夷商，仍照定例遵行，不得援以爲例，籍口逗留省會過冬 ».

[649] Pfister 1934.

maintien des ordonnances du Roi lui enjoignant de prêter secours et assistance au commerce français. Le conseil royal de direction est transformé en consulat par l'ordonnance royale du 3 février 1776. Le consul est alors assisté d'un vice-consul et de deux interprètes. L'instauration de la nouvelle Compagnie des Indes en 1785 rend le consulat sans objet et le consul est remplacé par un simple argent de la Marine assisté d'un chancelier[650]. Le premier titulaire du consulat à Canton fut Pierre Vauquelin (1776-1782) ; il était chargé notamment de défendre auprès des autorités chinoises les intérêts des missions chrétiennes. Mais au début de la Révolution française, l'établissement commercial fut vendu aux enchères. En 1804, le consulat de France à Canton fut supprimé à la suite de la mort de Piron, agent de la nation, nommé par le Gouvernement de l'Ile-de-France, et qui fut le dernier agent consulaire de France en Chine avant la Restauration.

Vers la fin du XVIIIe siècle, les procureurs des missions françaises résidant à Macao et à Canton avaient rendu de grands services aux officiers et aux équipages de la Marine française dans les mers de Chine : « Les utiles documents de nos missionnaires nous aideront à prévenir les difficultés inséparables d'une pareille entreprise ; ils les aplaniraient par leurs fréquentes communications avec l'Empereur et les grands de sa Cour. Ajoutez à tous ces avantages celui de n'employer pour agents intermédiaires et pour interprètes que des hommes familiarisés avec les trois langues : le Chinois, le Mandchou et le Français, dévoués à leur patrie et jouissant auprès des deux puissances d'une considération bien méritée[651]. »

Après la suppression de la Compagnie de Jésus en 1773, Etienne Yang, ex-jésuite chinois, originaire de Pékin, élève de Saint-Firmin, a été nommé par Louis XVI, procureur de la mission française à Canton, sous la direction du supérieur Bourgeois, avant l'arrivée des Lazaristes[652]. Ce brevet lui fut remis par le consul de France à Canton, auquel le Ministre de Marine de Sartines adressa, le 30 novembre 1776, la lettre suivante : « Je vous adresse, Monsieur, un paquet qui contient les ordres du roi pour M. Yang que S. M. a nommé procureur de la mission française sous les ordres de M. Bourgeois que le roi a également nommé administrateur de cette mission. L'intention de S. M. est que cet établissement fondé et soutenu par les rois, ses prédécesseurs, pour des objets de piété et d'utilité, soit maintenu. Je vous prie, en remettant ce paquet, qui contient aussi celui de M. Bourgeois, à M. Yang, de le reconnaître pour procureur de cette mission et de l'assurer que dans toutes les circonstances vous lui ferez éprouver, à Canton et ailleurs où vous le pourrez, les effets de la protection du roi ; je vous prie en conséquence de

650 Sur l'histoire du consulat de Canton et de la Compagnie des Indes, voir Cordier 1908 ; Dermigny 1964 ; Haudrère 1989.
651 Louis Langlès 1805, 35-36 ; Louis Wei 1960, 31.
652 Planchet 1933, 36.

l'aider en tout ce qui pourra dépendre de vous pour la réception de l'Europe à la Chine et pour l'expédition de la Chine en Europe, des effets qui seront ou qu'il mettra à votre consignation. Je vous demande à plus forte raison la même chose pour M. Bourgeois dans toutes les occasions où il aurait à réclamer votre secours. Je vous serai bien aise d'apprendre par votre réponse l'arrivée et la remise de ce paquet, afin que je puisse rendre compte au roi de votre exactitude à remplir ses ordres et de la manière dont ils seront exécutés à l'avenir.[653] »

A la fin de l'année 1776, à cause de son âge et de la faiblesse de sa santé, Lefebvre soumit une requête au Grand Conseil, pour son plan de départ de Canton et de retour en France. Pendant cette transition, Ventavon et Poirot présentèrent un mémoire à la Cour où ils proposaient un missionnaire français Nicola Simonetti[654], procureur de la congrégation de la Propagande, pour succéder au procureur de la mission française à Canton : « 今鄧類斯病老回國，無人接管，現有西洋人席道明在廣東居住，若令席道明長住省城，接管一切，實爲妥便 ». En effet, Simonetti arriva au collège Saint-Joseph de Macao en 1773, avec les soutiens de Ventavon et Poirot, il se déplaça à Canton en août 1776, chez le Hanniste Chen Guanshun 陳廣順行. Le 26 janvier, le gouverneur général Li Siyao présenta son accord sur cette proposition, avec la garantie de la tête du Hanniste[655]. Malheureusement dans les deux ans, selon un mémoire du nouveau gouverneur général Gui Lin (桂林, ? -1780) à la Maison Impériale de Pékin, Simonetti mourut en été 1778 dans la maison « étrangère » à Canton 省夷館內. Dans ce cas, Gui Lin présenta sa autorisation de remplacer le procureur, avec une nouvelle proposition et garantie de Ventavon[656]. En 1782, Ventavon et Poirot propoèrent deux nouveaux missionnaires propagandistes Francesco della Torre 多羅 et Giambattista Marchini 馬記諾, dans la maison étrangère de Jinyuan 晉元夷館[657], pour remplacer le poste de procureur à Canton. Après une enquête et confirmation par les marchands Pan Wenyan 潘文嚴, Cai Shiwen 蔡世文, Chen

---

[653] Les deux brevets étaient rédigés par M. Bertin, comme le prouve la lettre suivante adressée par M. Bertin à M. de Sartines, le 9 nov. 1776 : « J'ai l'honneur, Monsieur, de vous adresser, comme nous en sommes convenus, les projets de lettre et de brevets pour le Sr Bourgeois, administrateur et supérieur de la mission française de la Chine et pour le Sr Yang, procureur de cette mission à Canton ; de plus un projet de lettre à M. Montigny du Timeur, résident et directeur du comptoir français à Canton, à qui vous voudrez bien adresser votre paquet, pour le consigner au Sr Yang, et dans celui du Sr Yang y joindre celui du Sr Bourgeois. » Archives de la Marine, Cf. Rochemonteix 1915, 222-223.

[654] En même époque, un autre missionnaire, Jean Simonelli 艾若翰 (1714-1785), était procureur de la mission portugais à Canton, depuis 1770, voir Pfister 1934, 810.

[655] « 仍責令寓居行商保領約束，毋許縱令與漢奸往來勾結，及任聽番廝出入滋事 », in AMDA 1, n°260 ; DASL 1, 306-307. « 兩廣總督李侍堯奏報更換法國住廣州料理該國新來人等事務人員摺 ».

[656] « 如汪達洪另行保舉，接辦有人，再行照例辦理 », in DASL 1, 326-327. « 兩廣總督桂林為西洋人席道明在粵病故事致內務府咨 ».

[657] A cause de ce nom chinois du procureur Torre, la procure est souvent appelée comme la « maison étrangère de Duoluo » 多羅夷館, dans les archives chinoises.

Wenkuo 陳文擴, Shi Mengjing 石夢鯨 et Cai Zhaofu 蔡昭復, le gouverneur général du Liangguang Bayansan 巴延三 donna sa permission à cette nomination[658]. En fait, avec ces mouvements de Ventavon et Poirot à la Cour, le poste de procureur français en Chine fut intégré effectivement au réseau de la congrégation de la Propagande Fide, pendant les années du schisme ex-jésuite.

Qianlong, comme Yongzheng, ne tolérait pas la présence des missionnaires hors de Pékin et de Canton. A partir de 1782, divers pays d'Europe se préparèrent à expédier de nombreux missionnaires en Chine. Au moment où la Cour de Lisbonne s'empressait d'envoyer un nouvel évêque à Pékin, la Cour de Versailles faisait partir précipitamment les trois premiers lazaristes en Chine. La Propagande de Rome envoya aussi 11 missionnaires italiens pour la mission de Huguang, dont 6 Franciscains, 3 pères de la Congrégation de Saint-Jean-Batpiste et 2 Augustins. L'année suivante, lorsqu'ils furent arrivés à Macao, le gouverneur portugais de Macao voulut faire arrêter et renvoyer en Europe ces agents romains venus sans la permission de Lisbonne. Alors ces missionnaires furent déplacés à la résidence du procureur Francesco della Torre de la Propagande de Fide à Canton[659].

A Canton, chez le procureur Torre, les novices missionnaires étudièrent l'itinéraire de leur voyage clandestin suivant les indications de leurs guides, plusieurs prêtres et catéchistes chinois, spécialistes de cette entreprise aventureuse. Leur départ eut lieu de la fin de septembre 1783 au début 1784, pour les missions des provinces au Shanxi, Sichuan et Shandong. Leurs voyages clandestins provoquèrent une persécution générale d'une ampleur sans précédent. A ce moment, de terribles insurrections musulmanes venaient d'éclater à l'ouest de la Chine. Pékin avait pris toutes précautions pour lutter contre les rebelles et sauvegarder la sécurité du pays. Les mandarins craignaient que les chrétiens ne fussent complices des révolutionnaires et soupçonnaient fort les missionnaires européens arrivés en masse de porter secours aux musulmans chinois pour fonder des alliances chrétiennes-musulmanes. Sur leur demande, l'empereur publia des édits successifs ordonnant de détruire toutes les églises, d'arrêter tous les Européens, les prêtres et les chrétiens chinois dans les provinces[660]. Ce fut en 1784, pendant la « persécution »[661], qu'un prêtre chinois

---

658 « 現有西洋人多羅、馬記諾二人在廣東居住,若令多羅、馬記諾長住省城,接管一切,實為妥便 », in DASL 1, 338-341. « 兩廣總督巴延三為西洋人多羅馬記諾二人在省居住并料理該國事務致軍機處咨 ».

659 Francesco della Torre, membre de la congrégation de Saint Jean-Baptiste, procureur de la Propagande à Canton, mourut dans la prison de Pékin en 1785. « Depuis 1781, la Propagande avait installé officiellement sa procure, avec l'autorisation de la Cour de Pékin, obtenue par l'intervention de Jean de Ventavon », Cf. Louis Wei 1960, 50.

660 Louis Wei 1960, 50-51.

661 Les raisons de la « persécution », est décrit dans la lettre du missionnaire Ghislain, datée le 15 janvier 1785, MCM VII, 651 : « Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ce Prince déclare que la Religion des Chrétiens est la même que celle des Mahométans

Pierre Cai (蔡伯多祿 1739-1806)[662] du Fujian, travaillant dans cette procure (Luoma dangjia) à Diwupu 第五鋪 de Canton, de conduire les nouveaux missionnaires vers les provinces de l'ouest, présenta au gouverneur du Guangdong le réseau entre la procure à Canton et les missions de provinces[663]. Dans cette affaire, la Cour considéra Torre comme le plus responsable, ayant introduit clandestinement les européens dans les provinces[664]. Enfin, Torre fut arrêté à Canton avec les autres missionnaires et ils furent conduits à Pékin[665]. Le procureur Torre mourut en prison dans la capitale en 1785. Grâce à de nombreuses démarches faites par les missionnaires de Pékin, particulièrement grâce au rôle essentiel de Ventavon à la Cour, tous les missionnaires furent libérés, et confiés à leurs confrères de Pékin, par un édit de l'empereur le 10 novembre 1785[666].

En octobre 1784, à cause de leurs « préventions faibles » dans les affaires missionnaires, les Hannistes de Canton, Pan Wenyan et ses confrères, furent condamnés à une amende d'argent d'une somme de 120,000[667] *liang* pendant quatre ans, par le gouverneur du Guangdong Sun

---

(ceux-ci sont en grand nombre dans la Chine, et ils se sont révoltés l'année 1784) ; il dit qu'il est à craindre que les Européens ne viennent s'introduire secrètement dans l'Empire que pour leurs intérêts propres. Enfin il ordonne aux Mandarins de veiller sur la conduite des Chrétiens, et de faire de nouvelles recherches, pour trouver M. Pierre qui a osé introduire les quatre qu'on a pris ; et d'examiner surtout si les Chrétiens, et principalement les Européens, n'ont point de correspondance avec les Mahométans ou par lettres ou autrement ; de plus, pour punir les Mandarins des lieux par où sont passés les quatre Missionnaires qui ont été pris dès le commencement, à plus de trois cents lieues des frontières par lesquelles ils sont entrés. »

Selon les archives chinois, Qianlong pensa que les missionnaires pouvaient prêcher dans les provinces du sud, autour de leurs résidences à Canton et à Macao, mais qu'il ne fallait pas envoyer les prêtres aux provinces de l'ouest : « 西洋人既要傳教,亦當在廣東附近之廣西、福建、湖南、江西等省份, 何必遠赴陝西？此皆關係案內緊要情節, 必須徹底根究. » *QSL* juan 1216, le 26 novembre 1784 ; L'empereur pensa aussi que les enseignements des chrétiens et des musulmans sont une même doctrine, ils viennent s'assembler pendant les rébellions : « 西洋人與回人本屬一教，今年甘省逆回滋事，而西洋人前往陝西傳教者又適逢其會。且陝甘兩省民回雜處，恐不無勾結煽惑情事. » *QSL* juan 1221, le 27 janvier 1785.

[662] Pierre Tsai (Pietro Zai), Cai Ruoxiang 蔡若祥, a terminé son étude en théologie au collège chinois de Naples de 1761 à 1767, ordonné en 1767 et retourné en Chine en cette même année. A la suite de la « persécution », il quitte Canton pour Macao, et Goa. Voir Menegon 2010, 502-518. Voir aussi dans les sources chinoises : « 乾隆甲辰, 有西洋人羅嗎當者(Torre), 家居廣州, 與素習天主教在逃之福建人蔡鳴皋(Pierre Cai)相識，改裝剃發，潛赴各省傳教。行至湖北，為有司所逮，解京，並查獲習教傳教之艾球三、白矜觀等，起出經本圖像. » *Qingbai leichao*, juan 40.

[663] AMDA 1, n° 269. « 據稱，蔡伯多祿前過藥昌，曾告知西安秦伯多祿並焦姓，因彼處新修天主堂，要請西洋人前往住持傳教，蔡伯多祿書內所稱羅瑪當家即現住省城夷館之哆啰，羅瑪乃西洋地名，與之管事故稱當家 », in « 廣東巡撫孫士毅奏覆查審西洋人前往西安傳教案情形摺 ».

[664] Dans le procès-verbal de l'interrogatoire de Torre à Pékin, il avouait qu'il fut chargé de transmettre les courriers pour les missionnaires au Bureau de l'astronomie de Pékin (接管欽天監往來書信), et il envoya les missionnaires sur l'ordre du Pape (西洋教首吧叭), mais cette ordonnance fut réalisée sans déclaration à la Cour (但我不曾稟明具奏大皇帝，是我的罪，求開恩). AMDA 1, n° 292, le 19 janvier 1785, « 兩廣總督舒常等奏報將西洋人哆啰解往京城以備質審摺 ».

[665] « Les Mandarins ont visite Macao, ont arrête les Chrétiens de Canton et le domestique de M. de La Tour, Procureur de la Propagande ; lui-même a été saisi ainsi que ses papiers ; il est encore dans la ville dont il parait qu'il ne sortira que pour aller a Pékin ou en Europe ». Lettre de Guignes à Bertin, le 20 janvier 1785, *Institut*, DM 167, cf. Cordier 1913, 501.

[666] Louis Wei 1960, 51-52.

[667] A part la source chinoise, cette amende est décrite dans la lettre de Ghislain, *Op. cit.* MCM VII, 626 ; 651-652 : « Pour punir ces Mandarins, qu'il accuse de négligence à veiller à ce qu'aucun étranger n'entre dans l'Empire sans sa permission, il ordonne qu'ils soient tous cassés et déposés. Ceux de la province de Canton cependant obtinrent grâce, moyennant une amende de 500,000 taëls, le taël vaut cinq florins ; ce qui fait en tout deux millions, cinq cent mille florins ; et en argent de France cela fait 3,750,000 livres (francs). »

Shiyi (孫士毅 1720-1796) et l'inspecteur de la douane de Canton Muteng'e (穆騰額 ?-1804)[668]. En conséquence, le siège du procureur de la Propagande et de la mission française en Chine fut transféré de Canton à Macao, par son successeur immédiat, Jean-Baptiste Marchini[669].

6.6 Procureurs de la mission lazariste

A la suite de la succession de la mission française par trois lazaristes, Raux, le supérieur lazariste du Beitang, songea à établir à Canton un procureur chargé officiellement des affaires de la mission auprès des autorités chinoises. Cela aurait permis de se passer du concours du gouvernement de Macao. En fait, dans son ordonnance en 1783 concernant les missions françaises rétablies en Chine, Louis XVI donna un article particulier pour nommer un procureur et agent des missions à Canton[670]. En 1785, Grammont alla à Canton « avec l'agrément de l'empereur (Qianlong), pour rétablir sa santé. Sa qualité de mathématicien de l'empereur lui attirait toutes sortes d'égards de la part des mandarins[671]. » A cet effet, Raux nomma et fit agréer comme procureur à Canton par l'empereur, le père Grammont ; mais le Hanniste chinois obtint le rappel de ce père à Pékin. Selon une lettre de Guignes le 3 décembre 1790, Grammont avait obtenu cependant trois jours pour se préparer et partit le 5 décembre pour Pékin. Mais dans une lettre suivante, De Guignes indique que Grammont avait obtenu la permission de l'empereur de rester à Canton, il y fut pour longtemps[672].

En fait, pendant que la France s'occupait de substituer les prêtres lazaristes aux jésuites dans l'établissement français de Pékin, la Reine du Portugal avait fait la même chose à Goa et à Macao. Les missionnaires portugais étaient même arrivés à Macao avant que Raux et ses confrères Ghislain et Paris eussent mis le pied en Chine[673]. Malgré l'établissement des missionnaires en

---

668 « 失於防範，任由蔡伯多祿來往溝通。。。捫心自問，惶恐難安，情願罰銀十二萬兩，備充公用，懇於藩庫，墊項支解，分限四年繳還 », DASL 1, 391.

669 Louis Wei 1960, 67.

670 MCM VII, 615. « Article Septième. Il sera nommé aussitôt qu'il se pourra par le dit administrateur en chef, de l'avis des personnes mentionnées en l'article 4 (par Raux, administrateur en chef et par les deux plus anciens Missionnaires résidant à Pékin) et en la forme y portée, un procureur et agent des Missions à Canton, dans le cas où il n'y en aurait point ou que celui qui en fait les fonctions ne conviendrait pas au dit sieur administrateur en chef, et le double de l'acte de nomination ou procuration signé du dit administrateur en chef sera par lui adressé au Secrétaire d'État ayant le département de la marine, pour être le brevet de Sa Majesté expédié à l'effet d'autoriser plus authentiquement les qualités et fonctions du dit Procureur et de le faire reconnaître par tous les Français fréquentant ou résidant à Canton ; le dit Procureur n'en exercera pas moins les fonctions par provision sur la procuration ou autre acte de commission d'usage en pareil cas qui lui aura été délivré par le dit administrateur en chef. »

671 *Nouve. lettres éd.*, II, 359, cf. Pfister 1934, 959.

672 De Guignes, le 3 décembre et le 10 décembre, 1790, *T'oung Pao* 1913, 531-532.

673 MCM VII, 745.

Chine, Raux et ses compagnons n'avaient pu descendre dans cette ville, et « cela à cause de la malheureuse jalousie du Portugal qui ne voulait laisser descendre dans ce port que les missionnaires envoyés sous son pavillon ». Raux, de concert avec les Prêtres des Missions étrangères, pria le gouvernement français d'intervenir pour faire lever cette défense[674].

Dans un mémoire de la marine de 1787 : « Il est de toute nécessité pour le soutien des Missions françaises, établies dans l'Empire de la Chine et dans les royaumes du Tonkin, Cochinchine et Siam, qu'elles aient un procureur résidant à Macao. Cette ville est depuis plus de 50 ans le seul endroit d'où l'on puisse faire passer dans ces différentes Missions les sujets et les secours nécessaires. Mais les Portugais maîtres de Macao ne voient qu'avec peine que des Missionnaires des autres nations s'introduisent dans la Chine et les royaumes voisins. Ils prétendent que leur Souverain a sur toutes ces Missions un droit de patronage exclusif, et que des sujets d'une autre nation ne peuvent y entrer ni travailler légitimement sans son consentement, ils voudraient même les obliger à lui prêter serment de fidélité. Suivant ces principes, les Portugais ont souvent inquiété et même chassé de Macao les Procureurs des Missions et les Missionnaires des autres nations[675]. »

En effet, la Cour de France avait plusieurs fois demandé et obtenu de celle de Lisbonne l'envoi d'ordres au gouverneur et au Sénat de Macao de protéger les missionnaires français et leur Procureur résidant dans cette ville depuis 1732 ; mais les gouverneurs de Macao qui furent changés tous les 3 ans, prétendirent pendant plusieurs années que ces ordres ne leur avaient point été transmis, ils assurèrent même qu'ils en avaient reçu de tout contraires, et en conséquence celui qui commandait à la fin de 1777, voulut obliger le procureur et les missionnaires français qui se trouvaient à Macao, à en sortir. Il ne reçut pas d'ordres favorables en 1785. Ce n'est qu'en décembre 1786 que le problème fut finalement résolu. « Pour éviter cet inconvénient, il paraît nécessaire que la Cour de France qui a toujours honoré les Missions de sa protection, emploie de nouveau ses bons offices auprès de la Reine de Portugal à l'effet d'obtenir :

1° La permission au Procureur des missions françaises de demeurer à Macao, d'y recevoir les missionnaires de sa nation et de les envoyer dans leurs missions respectives.

2° Celle d'y acheter ou faire bâtir une maison pour lui et ses missionnaires, il lui est très difficile de trouver des maisons à louer qui lui conviennent, et il y a de très grands

[674] Dans une lettre, datée de Macao du 15 janvier 1785, M. Descourvières, Procureur des MEP à Macao prie le Ministre de faire toutes les démarches possibles pour obtenir de la Cour de Lisbonne une permission pour les Missionnaires français de Pékin de rester à Macao. MCM VII, 748.

[675] Mémoire de la marine de 1787, cf. MCM VII, 749.

inconvénients à loger dans une maison étrangère qu'on peut lui ôter lorsqu'il s'y attend le moins.

3° Une copie des ordres que la Reine de Portugal enverra pour ce sujet au Gouverneur et au Sénat de Macao ».

Cette copie était nécessaire au Procureur des missions afin qu'il puisse en cas de nouvelles difficultés produire une preuve authentique de la permission accordée. Il parait que ces réclamations eurent un heureux effet puisque Aubin et Hanna qui arrivèrent en 1788, purent descendre à Macao[676].

En tout cas, le supérieur du Beitang, Raux, profita du séjour de Robert Hanna 韓納慶 à Macao, qui chargé de la procure française, dès son arrivée en 1788 jusqu'à son départ pour Pékin avec Lamiot, où ils arrivèrent le 30 juin 1794[677]. En 1794, Raux, Paris et Poirot soumirent à la Maison Impériale, une demande pour permettre De Guignes 德金[678] de demeurer dans la ville de Canton, comme procureur de la mission. Finalement, De Guignes n'a pas été autorisé d'aller à Canton, mais il a reçu la permission de rester toujours à Macao[679]. Peu avant sa mort en 1801, à la suite du départ de Guignes pour l'Europe, Raux obtint la patente impériale, « billet » de procureur, en faveur de l'un des directeurs du collège portugais de Saint-Joseph, Jean-Augustin Villa 魏臘爾[680], devenu le représentant officiel de la mission française[681]. Comme Villa tomba malade à Macao en 1802, il ne pouvait pas aller au poste de procureur de Canton. Dans ce cas, les six missionnaires du Beitang, Poirot, Grammont, Panzi, Paris, Ghislain et Lamiot, proposèrent Pierre Minguet 明諾[682], qui habitait dans la compagnie espagnole de Canton, de

---

[676] *Op. cit.* Mémoire de la marine de 1787, MCM VII, 749-751. « Mais cette complaisance ne fut pas de longue durée, bientôt les difficultés que MM. Aubin et Hanna éprouvèrent pour entrer en Chine ».

[677] Hanna, né en Irlande, arriva à Macao le 21 septembre 1788, il y enseigna su séminaire Saint-Joseph en même temps procureur de la mission française ; Lamiot arriva à Macao le 15 octobre 1791. Brandt 1936.

[678] Chrétien Louis Joseph de Guignes, « l'agent du Roi », arrivé à Canton avec Raux. Il restera à Canton jusqu'en 1808, était attaché au consulat de Canton de 1785 à 1794. En 1795, il accompagnera Raux à Pékin, comme interprète pour l'ambassade hollandaise menée par Titzing. « Il est bien à souhaiter, et pour l'intérêt de notre correspondance et pour l'intérêt même de la nation, que la Cour maintienne longtemps M. de Guignes dans la place où il est, et le mette en état, par l'augmentation de ses appointements, d'avoir une maison à Canton. Car c'est le seul Français qui jouisse encore de quelque considération parmi les Chinois et qui, par son zèle, sa prudence et sa bonne conduite, puisse relever un peu la nation dans la mésestime où elle est déjà tombée depuis bien des années. » BnF, fonds Bréquigny, vol. II, cote H, cf. Walter 2008, 342.

[679] « 查夷人德金係奉派暫行管理該國鄉信。當經廣州府轉據南海縣詳明，仍在澳門居住，毋庸上省 », in « 署澳門同知吳為轉飭德金在澳管理本國鄉信事下理事官諭 », ANTT 0973/C0606－037/Cx.01, in Liu Fang, éd. 1999, n°1165, le 22 mars 1794.

[680] Villa, était Italien d'origine, affilié à la province portugaise des lazariste, désigné pour le séminaire de Macao, arriva en 1784, comme curé de collège (séminaire) Saint Joseph et le procureur de la mission, décédé à Macao le 20 janvier 1803. Brandt 1936.

[681] « 德金現已回國，無人接辦本國事務。現有西洋人魏臘爾一人，居住廣省，接辦一切，實爲妥便 », in « 署香山縣丞王為飭查魏臘爾是否堪接辦北堂事務下理事官諭 », ANTT 0915/C0607－124/Cx.02, in Liu Fang, éd. 1999, n°1166, le 10 novembre 1801.

[682] Minguet, lazariste français, né à Redon, Ille-et-Vilaine, ordonné prêtre en Portugal, arriva à Macao le 9 septembre 1793, il y

succéder à Villa[683].

Table 21. Procureurs de la mission lazariste français à Canton et à Macao

	Procureurs	Nom chinois	Vie	Charge
1	Robert Hanna	韓納慶	1762-1797	1788-1794 Macao
2	Joseph de Guignes	德金	1759-1845	1794-1801 Macao
3	Jean-Augustin Villa	魏臘爾	1752-1803	1801 Macao
4	Pierre Minguet	明諾	1769-1841	1802-1806 Canton
5	Jean-François Richenet	蘇振生	1759-1836	1806-1815 Canton
6	Louis Lamiot	南彌德	1767-1831	1819-1831 Macao
7	Jean-Baptiste Torrette	陶若翰	1807-1840	1831-1840 Macao ; 1833 à Canton
8	Edme-Alexandre Fournier	富德蒙	1814-1872	1850 Macao ; 1851 Ningbo[684]

Source : Brandt 1936.

En 1805, à la suite des affaires de Adeodato, sur la circulation de courriers et de cartes entre missionnaires au début du règne Jiaqing, en particulier des disputes entres les chrétientés de Pékin et du Shandong, l'empereur expulsa les missionnaires à Macao. Dès 1806, le gouverneur chinois de Macao Wang Zhong 王衷 ordonna le sénat portugais de Macao, de transférer la procure de Canton à Macao : « 照得辦理西洋堂信件夷人明諾，寓居省城荷蘭夷館。現奉督部堂批行，飭令該夷下澳居住，以後北堂信件即令在澳照料，毋庸寓在省門洋行會館 »[685]. En conséquence, Minguet quitta la Chine en 1806, pour se rendre à l'île Bourbon, il y est décédé le 2 mars 1841. Minguet n'eut aucune communication après son départ, avec les gouverneurs de Canton. D'août 1806 à janvier 1807, le sous-préfet Peng Zhaolin 彭昭麟 du Xiangshan, ordonna plusieurs inquisitions à la tête portugaise « ouvidor » de Macao, sur la

travailla au séminaire Saint-Joseph jusqu'en 1801. Brandt 1936.

683 « 魏臘爾現已患病，不能到廣接辦。竊思清泰等北堂雖有六人：賀清泰、梁棟材、潘廷璋、巴茂正年俱衰邁，吉得明废疾，惟南彌德現年三十五歲，繼續乏人。若廣省無人接辦，有情願進京効力者無人呈報，鄉信土物無人接收，不得不續懇天恩，現有西洋人明諾，與巴類斯德羅在呂宋行居住，二人俱可以接辦本堂事務。爲此泣求轉奏，行知兩廣總督，于二人中安置一人接替，則清泰等繼續有人，永沐皇恩于無既矣 », in « 香山知縣許乃來為查明明諾等是否堪以在粵接辦北堂事務下理事官諭 », Liu Fang 1999, n°1170, le 23 novembre 1802.

684 La procure des lazaristes fut transférée à Ningbo et à Shanghai pendant l'époque 1850s, voir les procureurs suivants : Edme-Alexandre Fournier, arrivé à Macao le 18 novembre 1850, il placé à la procure de Ningbo en 1851 ; Ange-Michel Aymeri (高幕理, 1820-1880) fut nommé procureur en 1857 à Shanghai, Brandt 1936.

685 « 澳門同知王衷為諭知明諾下澳居住辦理北堂事務下理事官諭 », Liu Fang 1999, n°1172, le 1er juin 1806.

« disparation » de ce procureur[686].

Jean-François Richenet 蘇振生, arriva à Macao le 16 février 1801. Destiné à Pékin, il attendit vainement cinq ans pour pouvoir s'y rendre. Ensuite il fut chargé de la procure de la mission française à Canton, de 1806 jusqu'à sa rentrée en France en 1815 : « 蘇振生係經奏明，准其在粵接辦北堂鄉信土物等事之人。凡有信務事宜，即應在省辦理，斷不能自爲代收，轉將信繳還發回省城着落 »[687]. Réalisant le désir du supérieur Ghislain, Richenet avait obtenu de s'établir à Canton, à titre de procureur de la mission française ; lui-même en 1808, annonçait sa récente nomination et ses premiers efforts : « Me voici, depuis six jours, arrivé à Canton, en conséquence d'un édit impérial du 20 août, qui m'y établit procureur de nos confrères de Pékin. La facilité, avec laquelle les ministres se sont prêtés à faire cette présentation, prouve que leurs dispositions envers les Européens sont bien adoucies. Le gouvernement de Canton a envoyé cet édit au Sénat de Macao. J'attends que le vice-roi me le communique ; alors je pourrai savoir sur quel pied je serai accueilli »[688].

Lamiot 南彌德 arriva à Macao le 15 octobre 1791 ; il y fut secrètement ordonné prêtre à la procure de la Propagande ; parvint à Pékin le 30 juin 1794, comme interprète de la Cour. Il fut supérieur de la mission française de 1812, jusqu'à son départ de Pékin en 1819. A la suite de ses rapports avec François-Régis Clet (1748-1820), Lamiot se rendit à Macao, où il établit le séminaire interne et travailla là comme un procureur.

Torrette 陶若翰 arriva à Macao le 18 octobre 1829, fut le premier Lazariste Français qui vint en Chine après le rétablissement des lazaristes, juste à temps pour ne pas interrompre la tradition de l'ancienne mission, représentée par Lamiot, qui mourut le 5 juin 1831 (sa sépulture se trouve dans l'église Saint-Joseph à Macao). Il prit la succession comme supérieur de la maison de Macao et visiteur des missions françaises confiées aux Lazaristes. Comme étranger il eut des difficultés avec le gouvernement de Macao : expulsé de la colonie, avec les procureurs des autres missions, il alla résider à Canton; l'exil ne dura qu'un an, en 1834 il revint à Macao. Il rendit des services immenses aux missions dont il avait la charge ; on lui doit l'établissement des vicariats apostoliques, qui ont donné à ces missions une organisation qui garantissait pour l'avenir leur succès et leur développement. Il décédait le 12 septembre 1840 à Macao, où se trouve sa

686 Liu Fang 1999, n°1174-n°1182.
687 Richenet, un deuxième nom chinois 李士奈, Brandt 1936. « 署澳門同知熊為將京寄洋信轉交蘇振生事行理事官札 », Liu Fang 1999, n° 1200, le 16 septembre 1808.
688 MCM II, 461.

sépulture[689].

Le siège épiscopal de Macao était vacant, depuis la mort du dernier évêque, Francisco da Luz Chachim 查善(1804-1828) en 1828, la Cour de Lisbonne ne pouvant se mettre d'accord avec le Saint-Siège sur la nomination d'un nouvel évêque. Un conflit dynastique avait éclaté au Portugal entre les deux fils du roi Jean VI (1816-1826). Rome favorisait Dom Miguel (1828-1836) contre son frère Dom Pedro (1826). Ce dernier l'emporta et chassa Dom Miguel. Le gouvernement de Dom Pedro inaugura une politique antireligieuse et, comme la Révolution française, supprima tous les instituts religieux.

A ce coup de tonnerre, les lazaristes portugais lancèrent un appel aux lazaristes français ; le Saint-Siège autorisa cette collaboration. Mais, sur un ordre de Lisbonne, le gouverneur de Macao publia, le 12 octobre 1833, un décret d'expulsion pour tous les missionnaires non portugais résidant sur son territoire.

Ce décret devait être exécuté dans les deux mois, le dernier délai étant le 15 décembre 1833. Ainsi Jean-Baptiste Torrette, procureur des lazaristes français, et Pierre Legrégeois, procureur de la Société des M.E. étaient sommés de quitter Macao, et d'aller s'établir à Canton, de même que Raffaele Umpierres, procureur de la Propagande. Le Gouverneur de Macao rejeta toutes les suppliques. Cependant le décret d'expulsion des missionnaires français contredisait une ordonnance royale de la Cour de Lisbonne remontant à 1779.

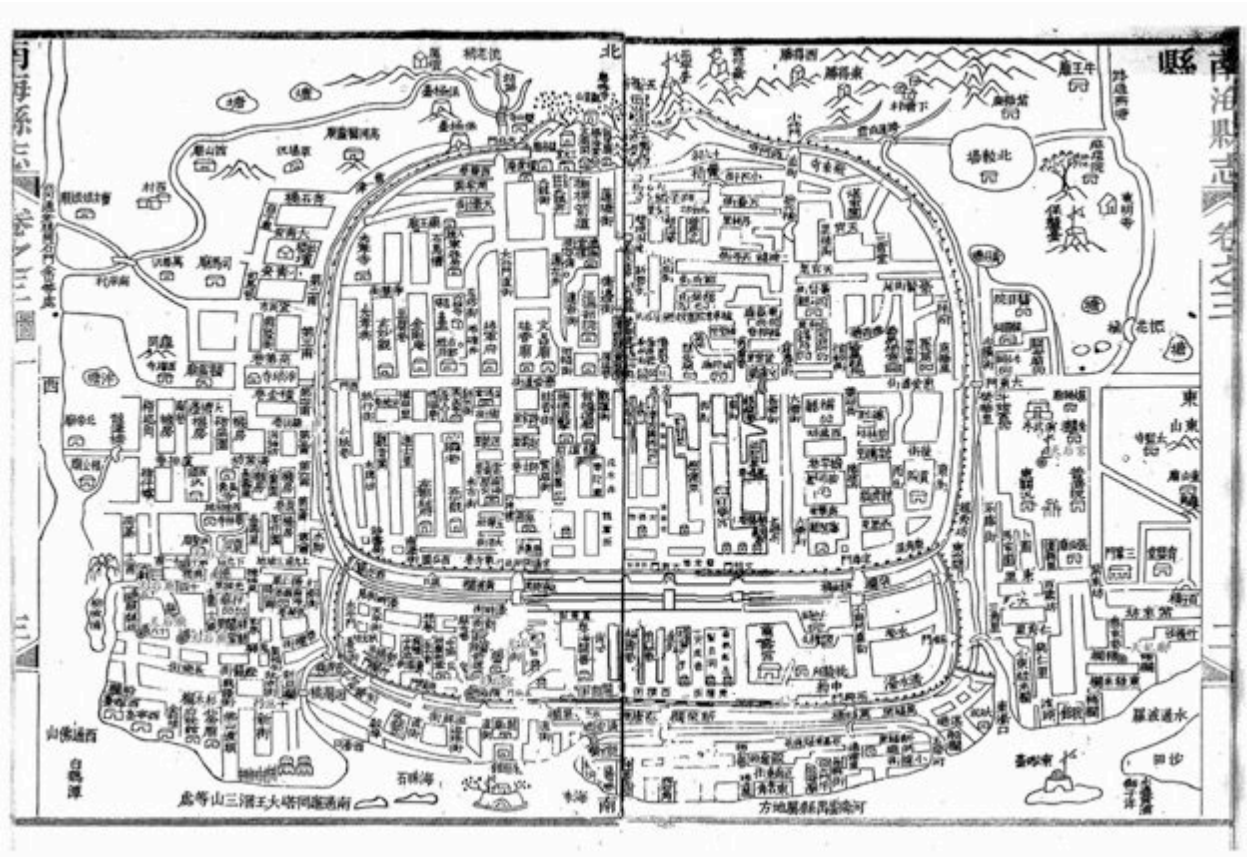
Toutefois, Torrette dût quitter Macao pour s'installer à Canton; il confia alors sa résidence de Macao aux lazaristes chinois[690], tandis que Legrégeois partit à Goa pour faire une démarche auprès du vice-roi portugais; il reçut de lui l'autorisation de rester provisoirement à Macao, grâce à une intervention de Benoît Gernaet, consul honoraire de France à Canton. Torrette obtint aussi de Goa un délai de deux ans, temps jugé nécessaire au règlement de ses affaires ; il retourna à Macao en 1834. Cependant, le procureur romain, Umpierres, étant *mal vu* des Portugais, n'obtint rien. Il pria le cardinal préfet de la Propagande d'intervenir en sa faveur à la Cour de Lisbonne[691]. La procure de la mission française est retournée à Shanghai en 1857, après la restauration de la nouvelle société lazariste.

---

[689] Brandt 1936.

[690] Joseph Li ou Chen, né le 23 mars 1803 à Mianyang 沔陽 (Hubei) ; reçu au séminaire de Macao le 28 avril 1827 ; fut envoyé en France en 1828 ; fit les vœux à Paris le 17 juillet 1829 ; revint en Chine en 1831 ; ordonné prêtre à Manille le 8 avril 1832. Fin de 1833 et durant 1834, il fut chargé de la direction du séminaire et procure pendant l'exil de Torrette. Envoyé au Jiangxi en novembre 1833 ; fit mission au Zhejiang de 1841 à 1845; fut alors chargé des chrétiens du Guangdong, avec le titre de vicaire général. Comme il protestait contre l'évêque de Macao, il fut relevé de ses fonctions, et retourna au Jiangxi en 1850. Il y mourut le 9 juin 1854. Brandt 1936.

[691] Louis Wei 1960, 81-82.



Carte 8. Carte de la ville ancienne et la ville nouvelle de Canton, 1835[692]

Source : *Nanhai xianzhi*, 1835.

6.7 Contenus d'une procure

Les lettres envoyées au procureur par les missionnaires revêtaient une grande importance. Grâce aux informations fournies (statistiques, persécutions, dépenses de toutes sortes), le procureur pouvait avoir une vision d'ensemble des missions de Chine et connaître les particularités de chacune. Les lettres adressées à la procure de Macao par les missionnaires de la paroisse du Beitang à Pékin, illustrent bien les principales fonctions du procureur : assigner une mission aux nouveaux missionnaires, qu'il accueillait à leur arrivée, et répartir viatiques et biens divers, comme livres, objets du culte, entre les missions des provinces. Les fonctions du procureur,

[692] Selon une étude sur la géographique religieuse de Canton sous le règne de l'empereur Daoguang, il y avait 78 temples de « religions chinoises » dans la ville ancienne et la ville nouvelle. Lai Chi Tim 2016.

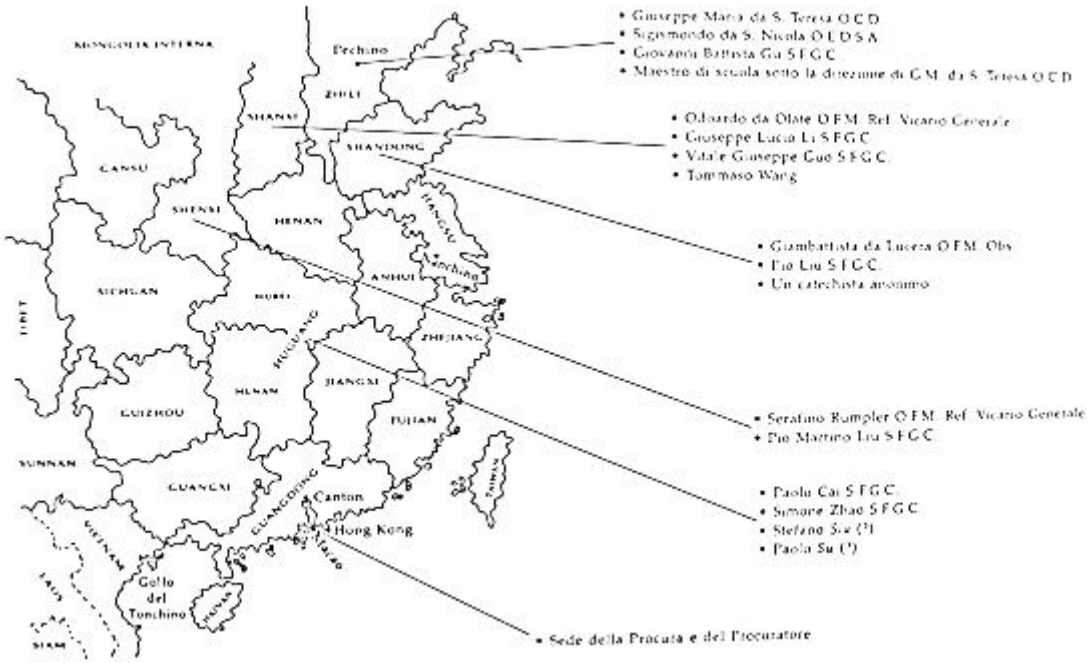
quoique bien plus matérielles que spirituelles, lui conféraient un grand pouvoir. Il pouvait ainsi rappeler les missionnaires dont il jugeait l'action inutile, prérogative parfois contestée.

Les documents les plus nombreux circulant dans le réseau de la Société étaient des rapports écrits. Le père général à Rome recevait des rapports annuels de chaque province qui, à son tour, attendait des rapports réguliers des supérieurs de chaque collège, résidence et district de la mission dans sa province. Rome recevait également des copies de documents juridiques spécifiques concernant les propriétés des jésuites dans chaque province, ce qui fournissait au procureur général à Rome des informations actualisées sur les activités économiques où chacun s'exprimait sur le système. Dans l'autre sens, des instructions concernant des questions générales importantes pour l'ensemble de la société, ainsi que celles concernant des questions particulières concernant une province ou même une résidence, un collège ou une mission spécifique, provenaient de Rome vers les provinces. L'une des tâches des procureurs provinciaux était de maintenir la fiabilité de ce flux de communication[693].

Le 30 septembre de 1730, un tremblement de terre se produisit avec une secousse sismique si violente qu'il ne resta debout à l'ouest de Pékin (Haidian, Changping) presque aucune maison. On compta plus de 120,000 victimes. D'autres secousses se firent sentir jusqu'au 5 novembre. La maison des missionnaires de la Propagande, à Haidian, fut ruinée, ainsi que la maison du Xitang de Pedrini à Pékin. La réparation de la résidence du Xitang qui était devenue bien de la Propagande, par la libre générosité de Pedrini, donna lieu à de pénibles discussions d'argent ; à ce point que ce missionnaire si désintéressé, ce confesseur de la foi, ce vieillard septuagénaire fut obligé d'envoyer à Rome les preuves de son honnêteté. Depuis plusieurs années, Pedrini avait reçu de la Propagande 110 taëls pour acheter un terrain destiné à servir de cimetière aux missionnaires propagandistes. Le cimetière n'avait pas encore été acheté lors du tremblement de terre. Avec l'autorisation du procureur Arcangelo Miralta (1729-1750) de la Propagande à Macao, Pedrini employa cet argent à faire les réparations les plus urgentes à sa résidence et à son église en ruines, sans compter 40 taëls qui lui furent alloués sur les 1,000 que l'Empereur avait accordés pour relever les églises de Pékin. Dix ans après venait de Rome l'ordre d'acheter le cimetière pour lequel il avait reçu 110 taëls. Pedrini n'avait plus d'argent ; il se mit en devoir d'obéir quand même et vendit divers meubles et vêtements qui lui appartenaient et acheta aux portes de la ville un terrain de 8 *mous*[694].

---

[693] Martínez-Serna 2009, 194-195.
[694] Planchet 1923, 339-341.



Carte 9. La procure, la mission et les missionnaires de la Propagande en Chine, 1760

Source : D'Arelli et Tamburello eds. 1995 « Emiliano Palladini », 311.

Dans les archives de la Propagande de Fide, nous avons pu trouver les contrats chinois de l'évêque de Pékin Carolus Orazi di Castorano, O.F.M. 康和子[695]. Ces vingt contrats ont été signés principalement entre les missionnaires de la Propagande et les civils locaux, dont dix-sept signés par Xiyangkang 西洋康 (Castorano) en 1711-1722 (les années 50-61 du règne de Kangxi) et trois autres signés par Tianzhutang 天主堂 en 1698-1702. Ces contrats nous montrent clairement les nombreuses acquisitions de terres et de maisons faites par les églises de Pékin, pendant les jours paisibles et prospères de la mission catholique sous l'« édit de la tolérance» de Kangxi de 1692. La valeur totale de ces propriétés fut de 3,781 *liang* et 9,313 *fen*, avec sept sections de terres et treize maisons, principalement à Shichang tun 石長屯 dans la ville du sud et la rue de Xibakou 西壩口. Le dernier contrat qui a été signé en 1722 avec Ren Licun 任禮存, présentait le prix le plus élevé de 900 *liang* pour une maison à Beimenli 北門裡. Il semble que la plupart des propriétaires étaient Han, il est raisonnable de penser que, sous les Qing, il était interdit de vendre et d'échanger les terres et les maisons des huit bannières.

De Guignes était à Pékin au commencement de 1795, avec l'ambassade de Hollande, et le

[695] APF, cf. Yan Zonglin, *Zhongxi jiaotongshi*, Guilin: Guangxi shifan daxue, 2007, pp. 110-111.

supérieur Raux, son ancien compagnon de voyage de France en Chine ; il nous parle de la vie des missionnaires, pendant ces périodes de « persécution » : « Les missionnaires ne dépendent que d'un mandarin, qui est chargé de leurs affaires : ils sont assez libres; ils ont maison à la ville, et maison à la campagne ; ils peuvent entrer et sortir de Pékin lorsqu'ils le veulent ; ils entretiennent beaucoup de monde chez eux ; car en comptant les Chinois, le nombre va à cent soixante personnes et plus ; ils ont des mulets et des voitures ; ils font du pain qui est fort bon, mais ils réussissent difficilement à faire du vin ».[696]

Dans une lettre datée le 2 novembre 1784 à Canton, Raux donne lui-même de ses nouvelles à sa famille : « Voilà deux mois que nous sommes dans cette ville de Canton, pour nous disposer au voyage de Pékin ; mes habits chinois sont déjà prêts. Vous ririez bien, si vous me voyiez dans ce nouveau costume : l'une sur l'autre trois robes de soie, fort larges, un chapeau rond, couvert de fils de soie rouge, d'où pend une longue queue, des bottes, un éventail. Tel est l'accoutrement de votre frère Nicolas. Ce n'est pas l'habit qui fait le prêtre ; heureux, si l'état d'opulence, d'honneurs et d'affaires, dans lequel je vais être obligé de vivre, ne me fait pas oublier que je suis le ministre d'un Dieu pauvre »[697].

Dans la collection des archives chinoises à la maison mère lazariste, un livre daté en 1820 nous présente non seulement les biens privés du supérieur et procureur Lamiot, mais aussi les livres de comptes (recettes et dépenses) de la paroisse du Beitang[698]. Dans les recettes, on peut voir leurs boutiques, terrains partout dans la ville et dans les environs de Pékin. Dans les archives portugaises, nous trouvons traités les problèmes économiques des paroisses Nantang et Dongtang, selon la liste complète de compte temporel, pendant la suppression des jésuites en 1775. Les revenus du Nantang était au total de 800,000 *reals* : ils achetèrent 164 boutiques, qui contribuèrent 317,200 *reals* pour leur revenu annuel ; deux fermes données par l'empereur, 250,000 *reals* annuel ; 40 voitures à cheval et certain nombre des mulets. Au Dongtang, avec un revenu total de plus 520,000 *reals* : il y avait 65 boutiques sous contrats, un terrain de1,300 *mu*, pour un revenu annuel de 183,000 *reals*[699].

On voudrait présenter aussi la découverte du contenu des procures des missions jésuites et

---

[696] De Guignes 1808 I, 436.

[697] MCM II, 75, cf. Hubrecht 1939, 55-56.

[698] Dans les biens privées, il y avait les vêtements divers, un manteau de cuir rouge poney et les 13 autres manteau ou robe en cuir, en soie, en plume et etc. : « 馬駒子紅青緞皮褂一件；掉皮袍褂二件；馬雲豹袍褂二件；渾青緞皮褂一件；渾駝色緞皮袍一件；渾紅青緞皮褂一件；羽毛緞褂二件；羽紗緞褂二件；小泥夾褂一件；羽毛緞袍一件 » ; il y avait aussi des livres difficiles à évaluer : des livres occidentaux pour trois salles, de livres mandchou et chinois pour autres trois salles : « 再有洋書存貯三屋子，滿漢書存貯三屋子，數目一時查點不清 ». ACM, collection des archives chinois ; une copie à ANTT, 0715/C0608-048/Cx.02, in Liu Fang 1999, II, n°1098-1100, 556-560.

[699] Antonio Graça de Abreu, *RC. Revista de cultura*, 2000, 155-160.

des lazaristes français lors de la transition des 18-19èmes siècles. Grâce aux archives des jésuites français, on trouve la liste complète des biens de la mission française après la suppression de jésuites en Chine, surtout les comptes du Gad et Lefebvre[700]. Dans les archives sur les procureurs lazaristes, nous pouvons avoir des informations sur les différents aspects de la mission française en Chine[701] :

1. Lettres de prêtres chinois, 1822-50, les lettres séminaristes,
2. Les comptes temporels de diverses provinces: Pékin (1840-52), Mongolie (1847-54), Jiangxi (1838-1855), Zhejiang (1842-45), Henan et Hebei (1837-55);
3. Contrats de loyers (traites, échanges d'argent, reçus, etc. 1832-1848);
4. Reçus de chèques, bordereaux d'envoi de marchandise
5. Comptes spirituels
6. Tableau de conversion (des piastres en taels)
7. Catalogues des livres de la mission française de Macao (1841 et 1842);
8. Recettes de médecine.
9. Les divers: mandements et circulaires en chinois, affaires de procureurs à Canton, relations de voyage, règles d'offices, étudiants, domestiques.

Dans ce chapitre ci, nous avons présenté d'abord le contexte général de l'institution de la mission, celui de l'organisation autour des paroisses locales. Nous avons examiné également le développement des procureurs à Canton et à Macao, pendant les différentes périodes de chrétientés locales. A la fin, nous avons présenté en bref, les acquisitions à Canton et à Macao avec la croissance des paroisses locales, et les contenus des procures : les livres de comptes (recettes et dépenses), les registres des bibliothèques, les registres de conversion et la formation des clergés locaux, etc. Dans une étude future, nous pouvons utiliser ces sources pour analyser la vie religieuse et quotidienne des paroisses de Pékin et aux provinces. Un travail complet sur cette institution et ses contenus, sera donner une meilleure compréhension de la dimension économique et sociale des paroisses catholiques dans la société chinoise. Ainsi ses interactions avec les paroisses nous offrent une perspective non seulement pour une sociologie religieuse, mais aussi pour une histoire sociale de la vie urbaine et rurale chinoise à l'époque moderne.

[700] ASJF Brotier 134, ff. 58-61 ; Brotier 135. Dehergne 1961.
[701] ACM 165, chemises Macao.

Chapitre 7 - Prédication et conversion dans la ville

En 1657, une stèle impériale conférée par l'empereur Shunzhi a décoré l'église du Nantang. L'inscription de la stèle témoigne que Shunzhi avait exprimé ainsi sa reconnaissance à Adam Schall, pour ses contributions dans l'achèvement du calendrier pour l'empire Qing. Cependant, l'empereur avait démontré une attitude apathique envers la religion du christianisme. En séparant le calendrier et le christianisme, l'empereur mandchou avait reconnu les contributions aussi bien du liturgiste confucéen que des astronomes chrétiens. En recevant la stèle comme cadeau, Schall et les missionnaires pouvaient croire que Shunzhi était un protecteur de leur religion. Mais la stèle révèle aussi le dilemme pour les missionnaires : ils ne pouvaient pas être des bureaucrates impériaux au service de l'empereur chinois tout en exerçant le rôle de prêtres de la mission[702].

Les jésuites français avaient également obtenu la même reconnaissance impériale, car ils avaient guéri la fièvre paludéenne de Kangxi, et ils avaient contribué aux premières actions diplomatiques entre les Qing et la Russie. Avec ces titres bureaucratiques, les missionnaires de Pékin étaient les membres d'un clergé sous contrôle de l'état, leurs vies religieuses étaient normales et légitimes dans la ville. Au début des années 1740s : « outre les deux maisons qu'y ont les jésuites portugais, nous avons la nôtre dans le palais même de l'empereur, où il y a dix ou onze jésuites, sans compter quatre jésuites chinois qui sont partagés dans les diverses missions aux environs de la capitale, d'où il n'est pas permis aux Européens de sortir. Les uns cultivent les chrétiens, instruisent les catéchumènes, et procurent le baptême à un grand nombre d'enfants moribonds ; d'autres travaillent ou font travailler au palais de l'empereur, et se ménagent par là un accès auprès de ce prince pour pouvoir implorer sa protection dans le besoin »[703].

Les persécutions en 1746 au Fujian et au Jiangnan ne furent pas ressenties dans la ville de Pékin. Mais, de tout temps, même lorsque sous l'empereur Kangxi la religion fleurissait, il n'a jamais été permis aux bannières d'embrasser le christianisme, ceci afin de protéger leur identité mandchoue et défendre leurs droits indépendants et privilèges en politique et en matière militaire, jusqu'au règne de Qianlong : « Cependant nous avons ici une nombreuse famille de princes tartares, dont la grande partie est chrétienne. Ils sont fervents à la vérité ; mais quand tous

[702] Chu Pingyi 2004, 389-421.
[703] LEC III, 775. Lettre du père Loppin, ca. 1740.

résisteraient, quelles suites funestes n'auraient pas toutes les recherches qu'on ne manquerait pas de faire[704] ? » En fait, la situation était déjà devenue plus mauvaise pour les chrétiens au début du règne de Yongzheng. Les deux dernières décennies de la période Kangxi n'avaient pas réglé la question de la succession impériale. Après la mort de Kangxi en 1722, une lutte entre plusieurs de ses fils et leurs factions en contestation a éclaté. Plusieurs d'entre eux étaient des alliés de premier plan des princes rivaux. Il s'agissait notamment des fils convertis de la famille de Sunu 蘇努 (Sourniama, 1648-1724)[705], le célèbre mandarin mandchou, et le prêtre jésuite João Mourão (1681-1726), qui ont partagé des années d'exil à Xining avec l'ancien prince Yintang (1683-1726), les décès ont mis fin à cette lutte[706]. Sunu lui-même, n'était pas un chrétien, mais ses deux femmes étaient chrétiennes, et il y avait 194 chrétiens dans toute la famille[707], notamment avec cinq générations de fidèles à Pékin[708].

Cependant, en même temps, un des derniers jésuites du Beitang, Amiot, eut une vie religieuse quasi normale dans les paroisses de Pékin : « Quoique la religion chrétienne soit proscrite en général dans tout l'empire de la Chine, on nous laisse encore, dans la capitale, sous les yeux mêmes de l'empereur, la liberté d'exercer les fonctions de notre ministère. Nos églises sont ouvertes à tous ceux qui veulent y venir. Nous y prêchons ; nous y entendons les confessions ; nous y administrons les sacrements ; nous allons même au dehors lorsque nous le pouvons sans risquer de tout perdre, pour procurer aux femmes chrétiennes et aux malades les secours spirituels dont ils peuvent avoir besoin[709]. »

A l'occasion des affaires de Adéodat en 1804, la Cour de Pékin décida une charte forte pour contrôler les missions et églises de Pékin, où figurent trois points sensibles pour l'administration : « Les européens professent la religion chrétienne, autorisée dans leur pays. Si on a accordé de bâtir, à Pékin, des résidences, ce fut eu vu de profiter de leur science astronomique et de rédiger le calendrier impérial. Néanmoins, pour éviter les abus, on leur a interdit, dès l'origine, tout rapport avec la population (civile, ordinaire). Or, De Tianci (le Père Adéodat) a eu

---

[704] LEC III, 801. Lettre du père Benoist, à Pékin, le 2 novembre 1746. Dans les sources missionnaires, les bannières sont souvent traitées comme les tartares.

[705] La généalogie de la famille Sunu de deuxième génération, voir *Correspondance*, 169-171. Lettre de Gaubil au Père Cayron, à Pékin, le 7 octobre 1727. Dans la lettre, dix sur treize fils de Sunu étaient convertis, onze femmes étaient chrétiennes.

[706] Yongzheng a pris le contrôle, mais des doutes sur la légitimité de son règne ont persisté. Dans ces circonstances, le nouvel empereur a adopté une politique qui a mené à un resserrement du contrôle sur les personnalités, à l'affirmative clarté de son orthodoxie culturelle et à la répression sévère des princes et de leurs partisans qui s'opposaient à son émergence au pouvoir. Cf. Witek 2011, 169. Sur les affaires de la famille de Sunu, voir aussi plusieurs lettres de Parrenin de 1724 à 1736, dans LEC III ; Groot 1904, 395-396 ; Chenyuan 1980, 140-188 ; Witek 1993, 265-279, 2013 ; Bin Jing 2007, 192-209 ; TU Jing-Ying 2009.

[707] LEC III, 447. Parrenin, 1727.

[708] Sur la généalogie des cinq génération, voir Bin Jing 2007, 198.

[709] LEC IV, 88. Lettre du père Amiot, à Pékin, ce 4 septembre 1759.

l'audace de propager secrètement sa religion ; en interrogeant ses fidèles, on a trouvé qu'il a séduit, non seulement des ignorants et des femmes, mais les tartares eux-mêmes. Les européens ont traduit en chinois trente-et-un livres de doctrine ; si l'on ne prohibe ces abus, comment pourrons-nous arrêter les progrès de cette religion ?[710] » Alors selon l'article 3, il fallut donner ordre au tribunal des bâtiments d'effacer les inscriptions de leur propre autorité dans les quatre églises de Pékin.

Comment comprendre la situation des chrétientés de la capitale, au vu de cette contradiction des sources missionnaires ? Comment les missionnaires et les paroissiens constituaient une paroisse dans un quartier bannière ? Ce chapitre présentera quelques grandes lignes de l'évolution de cette communauté, suivant les types de conversion et leurs apostolats dans la ville. On peut voir dans cette paroisse du Beitang durant le XVIIIe siècle des convertis chez des soldats bannières et des petits artisans ou modestes marchands, il y existait également des communautés de femmes chrétiennes, et des fidèles aux environs de Pékin suivaient les traces des mobilités missionnaires.

7.1 Les statistiques des jésuites

Nous ne pouvons pas connaître le nombre exact des chrétiens de cette époque faute de statistiques véritables. Le système des archives en Occident est très différent de celui de la Chine : Bien entendu, le supérieur général des jésuites ou des lazaristes ordonnait des rapports sur la fréquentation de l'église, mais il n'y avait rien de comparable aux registres paroissiaux. Pourtant, il y avait un contrôle par l'État du clergé, mais les archives centrales chinoises n'ont pas encore donné beaucoup de données consolidées sur les institutions religieuses[711]. Les missionnaires d'alors ont beaucoup écrit sur la Chine encore peu connue en Europe. Ils décrivent son gouvernement, son histoire, ses mœurs. Ils donnent rarement des chiffres sur le nombre de leurs chrétiens, et quand ils en donnent, ce sont toujours des chiffres ronds, en centaines, milliers, dizaines de milliers, ... Par exemple, ils décrivent : 600 ; 2,000 ; 40,000 (voir Table 22) ; ce qui fait assez comprendre que ces auteurs arrondissent les nombres et qu'il ne s'agit pas de sommes

[710] Hubrecht 1939, 155-157. Voir aussi l'article 5° dans la charte en 1805, « Il y a, auprès de chacune des quatre églises, des chapelles pour les personnes du sexe ; ces femmes, conscientes de leur faute, ont déjà pris la fuite. Que ces maisons soient fermées et scellées. Les mandarins-contrôleurs proposeront aux européens de louer ou de vendre ces maisons à un juste prix. »
[711] Une étude profonde sur les statistiques sur les moines taoïstes au début du Qianlong, voir Goossaert 2000.

exactes ; on procède par ouï-dire, on calcule de tête, souvent avec une tendance a enfler les chiffres. Ce ne sont pas là des statistiques véritables. Ce qui manquait alors, c'était une organisation générale des missions[712]. Selon le catalogue de Luis da Gama en 1663, il y avait 32 églises en Chine, avec un total de 111,600 chrétiens. Selon l'ouvrage du musulman chinois Yang Guangxian (1597-1669), daté de 1664, on compta en Chine 30 églises ; il y avait des congrégations (associations) laïques, plus de 60 organisée annuellement pour chaque église, avec de 20 à 30 personnes dans chaque congrégation « 每堂每年六十余會，每會收徒二三十人 ». On estime que chaque année les églises en Chine pouvaient recevoir 45,000 chrétiens à cette époque[713].

Table 22. Catalogue du Luis da Gama, 1663

Provinces	Églises	Nombre de chrétiens
Zhili	3 à Pékin	13,000
	1 à Hejianfu	2,000
Huguang	Wuchang	1,000
Jiangnan	2 Nankin	600
	2 Shanghai	40,000
Zhejiang	1 Hangzhou	1,000
Fujian	2 Fuzhou	2,000

Source : ARSI Jap.Sin. 134 ; cf. Ferreux, 76.

En 1694, les jésuites de Pékin baptisèrent 530 adultes, 614 en 1695, et 633 en 1696, et à peu près autant les années suivantes. Pour les enfants, ils en baptisèrent beaucoup plus, « surtout de ceux qui se trouvent tous les matins exposés dans les rues. ... Comme le peuple est infini à Pékin, et que ceux qui se croient surchargés d'enfants ne se font aucun scrupule de les abandonner dans les rues et dans les places publiques, où les uns meurent misérablement, et les autres sont dévorés des bêtes, un de nos premiers soins est d'envoyer tous les matins des catéchistes dans les différents quartiers de cette grande ville, baptiser tous les enfants qui sont encore en vie et qu'ils rencontrent sur leur chemin. De 20,000 à 30,000 qu'on expose chaque année, nos catéchistes en baptisent environ 3,000. Si nous avions 20 ou 30 catéchistes qui n'eussent que ce seul emploi, il en échapperait assez peu à notre zèle ». En 1694, ils baptisèrent

712 Ferreux 1963, 74.

713 « 請誅邪教狀, *Qing zhu xiejiao zhuang* », in Yang Guangxian 2000, 6, cf. Bin Jing 2007, 67. Sur Yang Guangxian et ses ouvrages, voir Gernet 1982 ; Huang Yinong 1990, 1991, 1993.

3,400 de ces enfants ; 2,639 en 1695, et 3,663 en 1696, et de même à peu près les années suivantes[714].

En 1710, Parrenin décrit qu'ils avaient baptisé cette année dans leur église du Beitang 130 adultes et 829 petits enfants dont la plupart étaient exposés dans les rues. Leurs confères portugais avaient baptisé plus de 3,000 enfants auprès des portes de la ville, avec des catéchistes. Dans la même année, Parrenin établit quatre missions « en Tartarie »[715], avant que l'empereur Kangxi lui eût ordonné de le suivre dans ses voyages. Son confrère Tartre a baptisé 80 adultes dans la mission à la préfecture Yongping 永平府, prés du passage du Liaodong. Parrenin trouva qu'il avait 40 chrétiens soldats bien instruits par un catéchiste, à Gubeikou 古北口, vers le passage de la grand muraille : « Le jour que l'empereur devait passer la muraille, je pris les devants dès le point du jour ; je trouvai en effet quarante de ces soldats bien instruits et très fermes dans la foi »[716]. En cette même année, Parrenin avait fait environ 16 baptême à Jehol (Chengde)[717], une autre mission près de la résidence d'été des empereurs mandchous : « Pendant environ trois mois que nous demeurâmes à Ge-ho-ell, je rassemblai les chrétiens de différentes provinces, qui s'y étaient rendus pour le commerce. Ils se confessèrent tous jusqu'à trois fois mais je ne pus jamais trouver d'endroit propre à leur dire la messe »[718]. Puis en 1715, il avait fait 20 autres baptêmes à Gubeikou, parmi les soldats de la forteresse, chrétienté visitée de temps en temps par Contacin[719].

En 1726, Gaubil indique que les jésuites dans les trois églises de Pékin baptisèrent par an plus de 3,000 petits enfants exposés. Il y avait 3,000 chrétiens qui fréquentaient les sacrements, dont il n'y avait que 4 ou 5 petits mandarins, 2 ou 3 lettrés ; le reste était composé de pauvres gens[720]. Par ailleurs, les propagandistes de Pékin estimaient que les chrétiens étaient en très petit nombre et qu'ils n'avaient pas fait souche. Selon son estimation, Gaubil ne pensait pas qu'en Chine et en Tartarie il y avait plus de 300,000 chrétiens en Chine, dont au plus 5,000 à 6,000 en Tartarie. Depuis deux ans, les jésuites français à Canton avaient baptisé plus de 2,500 enfants qui

[714] LEC III, 72. « Mémoire sur l'état des missions de la Chine » en 1703, par François Noël.
[715] Les missions hors de la capitale, sous l'administration de la mission jésuite française de Pékin.
[716] LEC III, 182. Lettre du père Parrenin, sur le progrès des missions, à Pékin, en l'année 1710.
[717] Pendant le XVIIIe siècle, la cour impériale déménageait de Pékin à Chengde pendant la saison estivale pour y séjourner six mois durant.
[718] *Op. cit.,* LEC III, 182.
[719] Dehergne 1953, 334.
[720] *Correspondance*, 127. Lettre de Gaubil, à Pékin, le 6 novembre 1726. « Je ne sais pas bien le nombre des lettrés et des mandarins qui, étant chrétiens, ne fréquentent pas les sacrements. Et je ne vois pas trop comment, dans les circonstances, un mandarin et un lettré peut fréquenter les sacrements et observer les décrets du Pape. Les princes chrétiens dont vous avez su la ferveur et les malheurs, 2 autres pinces chrétiens qui sont ici, ont renoncé à leurs charges et à leurs emplois pour vivre en chrétiens. Ainsi on ne baptise que de pauvres gens. »

étaient allés au Ciel[721]. En 1728, Gaubil décrit que leur église française de Pékin, avait baptisé plus de 1,300 enfants. Ils avaient donné la communion à plus de 4,000 personnes, et ils avaient trouvé le moyen de visiter les chrétiens bannières[722]. En 1731, les jésuites du Beitang avaient baptisés 72 adultes, avec 505 communions et 570 confessions, dans leur mission de préfecture Yongping à l'est de Pékin[723].

En 1741, Gaubil indique qu'à Pékin, il y avait près de 60,000 chrétiens. Des jésuites chinois prêtres baptisaient par an plus de 600 adultes. Dans les autres provinces, il y avait encore plus de 50 missionnaires européens et 10 ou 12 chinois, et près de 200,000 chrétiens[724]. Outre les trois églises jésuites de Pékin, il y avait un grand nombre de chrétientés établies dans cette province de la Cour ; elles étaient cultivées avec grand soin par 5 prêtres chinois jésuites, car les circonstances n'autorisaient pas les missionnaires à sortir de la capitale. Le nombre de chrétiens était estimé à plus de 50,000 : « Ils viennent souvent à la ville pour approcher des sacrements, pour nous consulter, pour nous rendre compte de l'état de leurs chrétientés, pour nous demander des livres sur la religion, de saintes images, des médailles, des chapelets, etc. Ces prêtres chinois baptisent ordinairement chaque année jusqu'à 1,200 adultes. On en compte 500 à 600 dans nos trois Églises de Pékin qui reçoivent chaque année la même grâce. Selon les espérances que nous donnent nos Pères chinois et le zèle de nos chrétiens associés, il y a lieu de croire que, tant à la ville que dans cette province, nous compterons dans peu d'années plus de 100,000 chrétiens. Depuis la première année de l'empereur régnant (Qianlong), on n'a pu baptiser chaque année qu'environ 1,500 enfants exposés au lieu qu'auparavant, lorsque tout était plus tranquille et les secours plus abondants, on procurait la grâce du baptême à plus de 3,000 de ces enfants. Nous espérons que cette bonne œuvre se rétablira bientôt avec le même succès[725]. »

Dans une lettre en 1743, Attiret, peintre au service de l'empereur Qianlong, décrit que leur maison française baptisait régulièrement chaque année près de 500 à 600 adultes, tant dans la ville que dans la province, et dans la Tartarie au-delà de la grande muraille. Le nombre des petits enfants de parents infidèles montait ordinairement jusqu'à 1,200 ou 1,300. Ses confrères portugais, qui étaient en plus grand nombre que les Français, baptisaient dans cette seule province et la Tartarie, 25,000 à 30,000 chrétiens alors que dans leur mission française on n'en

---

[721] *Op. cit., Correspondance*, 127-129.
[722] *Correspondance*, 202. Lettre de Gaubil, à Pékin, le 31 octobre 1728. « L'empereur laisse en repos les chrétiens de cette grande ville et nous faisons en toute liberté nos fonctions. »
[723] ARSI Jap. Sin. 128, cf. Dehergne 1953, 332.
[724] *Correspondance*, 536. Lettre de Gaubil, à Pékin, le 2 octobre 1741.
[725] LEC III, 767 ; *Correspondance*, 544-547. Lettre du père Gaubil au père Cairon, de Pékin, le 29 octobre 1741.

comptait guère qu'environ 5,000. Sur la piété de ces chrétiens à Pékin, il fut très souvent témoin de la piété avec laquelle les chrétiens s'approchaient des sacrements, qu'ils fréquentaient le plus souvent qu'il leur était possible, « leur modestie et leur respect dans l'église me charment toutes les fois que j'y fais attention. Il ne sera pas, comme je crois, hors de propos de vous faire part d'un effet singulier de la grâce du saint baptême, conféré il y a quelques mois à une jeune princesse de la famille du Sunu dont il est parlé dans différents recueils des *Lettres édifiantes*, à l'occasion des persécutions qu'elle a eu à soutenir de la part du dernier empereur. Un des princes chrétiens de cette illustre famille vint à notre église, dans le mois de juillet de cette année, dire à un de nos Pères qu'il apprenait dans le moment qu'une de ses nièces, qui depuis quelques mois avait témoigné quelque envie de se faire chrétienne, était à l'extrémité »[726].

Table 23. Fruits spirituels obtenus à Pékin (Beitang, bt), 1694-1780

	1694	1696	1710	1726	1728	1741	1746bt	1751bt	1780
adultes	530	633	130bt			600bt		92	600
enfants	3,400	3,663	3,829	3,000	1,300	1,500bt	1,766	2,423	
communions				3,000	4,000		7,000	7,000	3,000
confessions							7,500	7,500	
Chrétiens						60,000			

Source : LEC ; *Correspondance*.

Malgré la « persécution » en 1746, selon Jean-Gaspard Chanseaume (1711-1756)[727], les missionnaires à Pékin prêchèrent les fêtes et dimanches ; les catéchismes, les instructions et les visites de malades se firent à l'ordinaire. Dans la paroisse du Beitang en 1746, 1,766 enfants qui étaient « sur le point de mourir » furent baptisés, par leurs catéchistes chinois ; il y eut 7,500 confessions et près de 7,000 communions. Quant aux adultes il n'y en eut que 24 qui furent baptisés[728]. Depuis le 30 septembre 1750 jusqu'au 19 octobre 1751, il y eut, à Pékin 5,200 communions, 92 baptêmes d'adultes, 30 baptêmes d'enfants de chrétiens, 2,423 d'enfants (la plupart malades, exposés, ou sur le point de mourir). Le père Jean-Etienne Gao (高若望, 1705-1766), jésuite chinois, dans les différentes excursions qu'il a faites dans le district de la mission française, a eu 2,006 communions, 91 baptêmes d'adultes et 180 d'enfants de chrétiens,

[726] LEC III, 794-795. Lettre du père Attiret, le 1er novembre 1743.
[727] Jean-Gaspard Chanseaume, né en Auvergne, la persécution s'élevait en Chine lors de son arrivée à Macao avec André Forgeot (1716-1761), a demeuré à Macao jusqu'en 1752, et fut envoyé au Jiangxi. Pfister 1934, 833.
[728] LEC III, 824-825. « Relation d'une persécution générale qui s'est élevée contre la religion chrétienne dans l'empire de la Chine en 1746 », envoyée de Macao, par Chanseaume, de la Compagnie de Jésus.

« ... comme les deux maisons que les Pères portugais ont à Pékin ont chacune des chrétientés plus nombreuses sans comparaison que les nôtres, ces Pères ont aussi recueilli beaucoup plus de fruit que nous »[729].

D'après une lettre du père Dolliers de 1780, les confessions qu'il reçoit se montent chaque année à plus de 3,000, mais n'atteignent pas 4,000 ; « c'est à peu près le tiers de ce qui se fait en ce genre, dans notre mission française de Pékin et dépendances, dont les confessions vont, par an, dans notre district, à 10,000 ou 12,000, tant au dedans qu'au dehors. J'en ai plus que les autres, parce que je suis Européen, et que je parle passablement la langue. Les Chinois prennent peu de confiance aux prêtres de leur nation. Les baptêmes, tant de la ville que des missions dépendantes de notre église, vont à 600 ou 700 par an ; mais cela n'a rien d'assez fixe, tant pour les adultes que pour les enfants, soit des fidèles, soit des infidèles que les parents présentent eux-mêmes au baptême »[730].

Selon toutes les lettres de jésuites en Chine, on peut voir que les extrêmes onctions et les mariages sont en petit nombre, proportionnellement à celui des baptêmes. Parce que, excepté les fidèles qui sont dans la capitale ou aux environs, les autres ne peuvent point avoir facilement un prêtre qui leur administre ces sacrements[731].

Table 24. Les chrétiens dans quelques provinces[732]

Province	1663 da Gama	1703 Planchet	1765 Kowalsky	1815 Beckmann
Zhili du nord (Pékin)	15,000	23,000	31,167	4,0000
Shaanxi	24,000	9,000	6,000	45,000
Sichuan	300		8,000	55,790
Jiangnan	55,100	131,200		30,000
Zhejiang	1,000	3,000	38,821	40,000
Total	110,100/ 111,600	196,200	125,009/ 135,000	217,790

Source : HdO 2001, 385.

[729] LEC III, 838-839, Lettre du père Amiot au père Allart, à Pékin, le 20 octobre 1752.
[730] LEC IV, 281, Lettre du père d'Ollières à M. son frère, le 15 octobre 1780.
[731] Ibid., LEC IV, 281, Lettre du père d'Ollières à M. son frère, le 15 octobre 1780.
[732] Sur les statistique nationales, voir HdO 2001, 380-386.

7.2 Fruits spirituels des lazaristes

La mission française de Chine ouverte par les jésuites français sur la fin des 1690s, reconnaissait Louis XIV et Kangxi pour ses fondateurs. Elle comprenait plusieurs Chrétientés éparses dans les provinces du Zhili ou de Pékin, du Huguang, du Jiangxi, du Jiangnan, du Zhejiang, du Henan et jusque dans la Tartarie ou pays des Mongols ; mais les Chrétientés les plus nombreuses étaient dans la province du Huguang et dans celle de Pékin. Leurs missions en provinces éloignées étaient dépourvues d'ouvriers évangéliques : il n'y restait plus que deux prêtres, ex-jésuites chinois, dont l'un M. Aloys Gao (高仁, 1733-1790 ?) avait été élevé en France. Depuis que les lazaristes entrèrent en possession de cette mission en 1785, ils demandaient, chaque année, des missionnaires d'Europe, pour subvenir aux besoins urgents de ces brebis dépourvues de pasteurs[733].

L'église de la mission française du Beitang dédiée au Sauveur ne servait pas seulement aux chrétiens de la ville dont les lazaristes avaient la conduite, mais encore comme point de contact général où les néophytes des missions du dehors venaient se rendre de temps en temps durant le cours de l'année. Elle avait donc établi dans sa maison et sous l'autorité de l'Ordinaire deux retraites générales par an : l'une avant les fêtes de Pâques, l'autre à la Toussaint. A Pâques de cette année 1788 il y eut 76 exercitants, à la Toussaint il n'y en eut que 63[734] : « Aux fêtes de Pâques, du Saint-Sacrement, de la Toussaint et de Noël on en voit arriver jusqu'au nombre de cent, cent cinquante et même deux cents pour solenniser ces grandes fêtes et s'approcher des sacrements. Cela nous rappelle avec attendrissement la pratique de ces bons Israélites qui montaient au temple du Seigneur et s'y rendaient de tous les coins de la Judée. Comme notre maison, est vaste, nous pouvons donner l'hospitalité à tout ce concours de monde. Les ayant tous sous les yeux, il est plus aisé de les instruire et bien disposer à la réception des sacrements. Ces bons Chrétiens assistent avec joie à l'office de l'Église ; ils sont singulièrement frappés de l'appareil auguste de nos cérémonies. Après les fêtes ils s'en retournent dans le sein de leurs familles, bien édifiés et tout pleins de ce qu'ils ont vu pratiquer dans l'Église de la ville et on peut penser qu'ils ne manquent pas de raconter à leurs femmes et à leurs enfants ce dont ils auront été le plus touchés. Voilà donc quatre ou cinq missions que nous avons à faire tous les ans sans sortir de chez nous. Le district dont nous sommes chargés dans la ville et les faubourgs, est une espèce de paroisse où

[733] MCM VII, 719.
[734] MCM VII, 722.

nous exerçons les fonctions ordinaires du saint ministère »[735].

Clet et Raux donnent des nouvelles dans les lettres qu'ils adressent au supérieur général lazariste. Dans la lettre que Raux écrit *ad limina Apostolorum*, à l'occasion de sa visite, il dit que depuis dix ans (1785-1795) qu'il est pasteur de cette église, il a du faire, ou a fait 20,000 chrétiens en comptant les baptêmes d'adultes et d'enfants de chrétiens Beitang (voir Table 25)[736]. Il faut savoir qu'en ces temps de persécutions fréquentes, les missionnaires ne mettaient jamais le nombre de leurs chrétiens en vedette dans leurs comptes. Pour le connaître approximativement, il n'y avait qu'à se baser sur le nombre des enfants de fidèles baptisés dans l'année en supposant que chaque naissance représente une famille, et qu'une famille comprend généralement sept personnes[737].

Table 25. Fruits spirituels obtenus dans les Missions françaises de Pékin, 1785-1803

	1788	**1794**[738]	**1795**	**1802**	**1803**	**1787 -1802**
Retraitants				46	122	2,806
Enfants baptisés	61	51		266	597	5,086
Adultes baptisés	22	36	244	88	223	2,919
Enfants d'infidèles ondoyés	50			1202	1,211	
Baptêmes d'infidèles ondoyés						8,388
Confessions annuelles				2983	6,143	49,858
Communions annuelles	2196			2400	4,997	36,634
Communions répétées dans les assemblées des Chrétiens	2187					
Communions de dévotion Pékin		2,994		11,153		6,833
Communions de dévotion dans les congrégations de femmes		1,864				
Catéchumènes				157	189	
Extrêmes-onctions	14	30				
Mariages en face de l'église	6	7				
Nombre actuel dans la ville						920
Nombre actuel au dehors						6,645

Source : MCM VII, 721, 789, 791-808 ; MCM VIII, 96-102, 118-119.

La mission française desservait, dans le diocèse de Pékin, outre le quartier de l'église St

[735] MCM VII, 720.
[736] MCM VII, 807. Lettre de Jean-Augustin Villa, à Macao, le 7 février 1796.
[737] Ferreux 1963, 75-76.
[738] Catalogue du 1694 en latin, voir Combaluzier 1957 *NZM*, 58-62.

Sauveur du Beitang et le faubourg de la capitale, cinq groupes de chrétientés[739] : au nord, Gubeikou 古北口, Jehol 熱河 et celui de la Tartare Manchourie-Mongolie ; au midi, celui de Bazhou 霸州 ; au sud-ouest, celui de Xishan 西山 (collines de l'ouest) ; à l'est, celui de la préfecture Yongping 永平府 ; à l'ouest, celui de la préfecture du Xuanhua 宣化府. Chacune de ces missions, comprenait plusieurs chrétientés, répandues dans les villages, les bourgs et les villes ; ces lieux étaient souvent assez distants les uns des autres.

Leur Supérieur Raux fait en 1788 un rapport sur l'administration des cinq districts qui composent sa mission du hors de la ville. Voici le résumé de l'administration des sacrements dans les districts des cinq missions du dehors du Beitang en 1788 : Baptêmes d'enfants de Chrétiens 465 ; Baptêmes d'adultes 105 ; Baptêmes d'enfants d'infidèles à l'article de la mort 118 ; Confessions non répétées 2,001 ; Communions non répétées 1,513[740].

Table 26. Fruits spirituels obtenus dans les cinq missions du Beitang hors de Pékin, 1794

	Xishan	Xuanhua	Gubeikou	Yongping	Bazhou	Somme totale
Enfants baptisés	8	190	39	65	43	345
adultes baptisés	1	235	39	21	21	317
Enfants baptisés à l'article de la mort	45	128	33	132	192	530
Confessions annuelles	232	1,591	523	653	622	3,621
Communions annuelles	171	1,134	412	429	519	2,665
Extrêmes-onctions		2	2	1		5
Mariages		6		1	6	13
Catéchumènes	7	307	36	23	10	383

Source : MCM VII, 795-796.

A la même époque, surtout au vicariat apostolique du Sichuan (trois provinces : Sichuan, Yunnan et Guizhou), la Religion fait de rapides progrès. En cette province, à la date du mois d'août 1795, le procureur de M.E. a noté : « Je serais porté à croire que la Foi que les

[739] MCM VII, 795-796. Cinq missions du dehors de la ville, souvent traitées comme cinq districts, cinq groupes de chrétientés, dans les correspondances des missionnaires de Pékin. « 1° aux montagnes Si-Chan, Sang-Kou, Hou-Kia- Hou ; 2° Dans la partie occidentale, Suen-Hoa-Fou, Talong-Kéou, Koui-Tchéou ; 3° Au nord, Koupé-Kéou, DjéHol, Kou-La-Ha-Da, Hé-Tchoui, etc ; 4° à l'Orient, Yong- Ping-Fou, Fong-Yun-Hien, Chan-ai-Kouan ; 5° Au midi, Pa-Tchéou, Kou-Gan-Tong, Ngan. »
[740] MCM VII, 725.

schismatiques et les apostats de France ont abandonnée si honteusement, est passée dans ces pays. Cette année, outre 2,500 nouveaux catéchumènes, nous avons eu 1,400 adultes baptisés ; depuis plus de 20 ans, nous n'avions pas vu une telle fécondité »[741].

Selon un manuscrit lazariste[742], vers la fin de 1810, dans les trois évêchés et sept vicariats apostoliques, il y avait des 14 évêques et 44 missionnaires (19 français ; 11 espagnols ; 10 italiens ; 4 portugais à Pékin), des 231 prêtres, et des 585,000 chrétiens en Chine et des royaumes adjacents (voir Table 27).

Table 27. Etat des Chrétientés en Chine et des royaumes adjacents, 1810

Evêchés ou Vicariats	Provinces	Nations et institutions des missionnaires	Prêtres	Chrétiens
Macao (E)	Guangdong ; Guangxi ; Hainan	Portugais OFM	5	7,000
Pékin (E)	Bei Zhili ; Shandong ; Liaodong ; Tartarie orientale	3 portugais CM ; 2 français CM ; 2 ex-jésuites ; 4 italiens	18	40,000
Nankin (E)	Jiangnan ; Henan	Portugais CM	6	33,000
Fujian (V)	Fujian ; Zhejiang ; Jiangxi ; Taiwan	4 Espagnols Dominicains	8	30,000
Sichuan (V)	Sichuan ; Guizhou ; Yunnan	Français, prêtres séculiers du MEP	25	70,000
Shanxi (V)	Shanxi ; Shaanxi ; Gansu ; Huguang ; Tartarie occidentale	Italiens Franciscains ; Français CM	18	35,000
Tonkin oriental (V)	La moitié du Royaume	Espagnols Dominicains	60	132,000
Tonkin occidental (V)	La moitié du Royaume	Français, prêtres séculiers du MEP	70	175,000
Cochinchine (V)	Les royaumes de Cochinchine ; Siampa ; Comboje ; Laos	Français, prêtres séculiers du MEP ; 2 franciscains italiens ; 1 espagnol	15	60,000

741 MCM VII, 807. Lettre de procureur Jean-Augustin Villa, à Macao, le 7 février 1796 ; Les chiffres exactes dans NLEC I, xiij-xv : catéchumènes 2,537, adultes baptisés 1,401, enfants baptisés 1,377 et enfants d'infidèles baptisés 3,162. Par apport en 1767, les chiffres sont : catéchumènes 42, adultes baptisés 67, enfants baptisés 237.
742 ACM 166-I-B-6.

Siam (V)	Royaumes de Siam, de Queda ; Juncelan ; Pinang ; Sumtra	Français, prêtres séculiers du MEP	6	3,000
Résumé			*231*	*585,000*

Source : ACM 166-I-B-6

Quant au nombre des chrétiens des trois diocèses confiés en fait à la sollicitude des lazaristes portugais, secondés par les lazaristes français, à cette date en 1838, à défaut de chiffres rigoureusement exacts, on peut admettre les chiffres suivants : dans le diocèse de Macao : 15,000 fidèles ; celui de Pékin : 34,000 ; celui de Nankin : 40,000[743]. En 1838, Joseph-Martial Mouly (孟振生, 1807-1868)[744], le futur vicaire apostolique de Mongolie et de Pékin, établi en Mongolie, n'en continuait pas moins à desservir, même dans la province du Zhili, les fidèles confiés aux soins des lazaristes français ; ce qui lui donnait environ 9,000 chrétiens, dispersés en plus de deux cents chrétientés à administrer. A cette même date, 25,000 fidèles environ restaient aux soins de la mission portugaise que dirigeait Mgr Pires Pereira (畢學源, 1763-1838)[745] en tant qu'administrateur du diocèse de Pékin et, après lui, M. Castro e Moura (趙若望, 1804-1868)[746].

7.3 Motivations variées des conversions

Après une analyse des textes chinois conservés à Rome, Nicolas Standaert nous présente, le réseau des chrétientés au début du XVIIIe siècle. Il illustre une diversité de convertis à Pékin et aux cinq provinces (Shaanxi-Shanxi, Jiangnan, Huguang, Jiangxi, Fujian). En ce qui concerne la mission du vice-provincial jésuite portugais de Pékin, il présente une communauté chrétienne dans le

[743] Ferreux 1963, 112.

[744] Mouly, arrivé à Macao le 14 juin 1834 et en Mongolie le 2 juillet 1833, comme supérieur de la mission française. Élu évêque de Fussulan et premier vicaire apostolique de Mongolie le 23 août 1840; sacré à Hongouzi 紅溝子 (Shanxi) le 25 juillet 1842, par Mgr Salvetti. Nommé administrateur du diocèse de Pékin le 28 avril 1846; vicaire apostolique du Tche-li nord en 1856. Décédé à Pékin le 4 décembre 1868. Sépulture à Tcheng-fou-se. Brandt 1936, 38.

[745] Pires Pereira, né en 1763 ; reçu au séminaire de Lisbonne ; arriva à Macao le 12 août 1800. Nommé évêque de Nankin, il fut confirmé dans cette charge le 29 août 1804. Parvint à Pékin en octobre 1804, il y fut sacré en 1806, par Mgr de Gouvea. Membre du tribunal des mathématiques. Ne put jamais se rendre dans son diocèse. En 1827 il est nommé administrateur du diocèse de Pékin. Décédé à Pékin le 2 novembre 1838. Sépulture à Zhalan. Brandt 1936, 15.

[746] Ferreux 1963, 117 ; Brandt 1936, 31-32. Joao Moura, né le 19 mars 1804. Arrivé à Macao le 24 octobre 1825. Continua ses études au séminaire Saint- Joseph; fut ordonné prêtre aux Philippines en 1829. Partit l'année suivante pour le diocèse de Nankin, dont il fut nommé vicaire général. Le 2 novembre 1833 il partit pour Pékin, comme vicaire général. Administrateur du diocèse de Pékin en 1838. Le 25 février 1841 il est nommé par la Cour de Portugal évêque de Pékin ; la Propagande le nomme évêque de Claudiopolis et vicaire apostolique du Zhili, ce qui faisait cesser le patronat portugais; dans ces conditions il ne crut pas pouvoir accepter l'épiscopat, et continua l'administration de Pékin comme vicaire général jusqu'en 1847. Il quitta le diocèse de Pékin le 15 juin 1847, pour se rendre à Macao.

Bureau de l'Astronomie, dépendant du ministère des Rites[747]. Selon un mémoire de 1703 de François Noël, dans la ville de Pékin, outre les marchands, les soldats, les artisans, les laboureurs et les pêcheurs, qui remplissent ordinairement leurs églises, il ne manque pas d'y avoir quelques bacheliers, quelques docteurs[748] et même quelques mandarins, mais en petit nombre, si ce n'est dans le « tribunal des mathématiques » de Pékin[749].

Pour la paroisse du Beitang, leur supérieur d'Entrecolles nous présente en 1726, une communauté de convertis variés. Tout d'abord, c'était le résultat de baptêmes d'un grand nombre d'enfants exposés : « Il n'y a point d'année qu'on ne vous fasse part du grand nombre d'enfants ou exposés, ou moribonds, qui ont été régénérés dans les eaux du baptême. Nous en comptons pendant celle-ci plus de six cents ; on en compte beaucoup plus dans chacune des deux Églises portugaises, parce que leur district est d'une bien plus grande étendue que le nôtre. ... Il ne se passe aucun mois qu'un médecin habile à traiter les maladies des enfants ne m'apporte la liste de ceux auxquels il a ouvert la porte du ciel par le baptême »[750].

Il est écrit dans une lettre d'Entrecolles datée du 19 octobre 1720 à Pékin, qu'il n'y a guère d'années qui ne comptent 5,000 ou 6,000 de ces enfants abandonnées baptisés par un des catéchistes de la paroisse : « Si l'on en avait un nombre suffisant (de catéchistes), leur soin ne s'étendrait pas seulement aux enfants moribonds qu'on expose ; ils auraient encore d'autres occasions d'exercer leur zèle, surtout en certains temps de l'année, que la petite vérole ou des maladies populaires enlèvent une quantité incroyable de petits enfants. Quelques libéralités faites à propos engageraient les médecins chinois à se laisser accompagner par un catéchiste, qui aurait par là une entrée libre dans les différentes maisons où ces médecins sont appelés. On gagnerait de même des sages-femmes infidèles, qui permettraient à des filles chrétiennes de les suivre ».

Dans la même lettre en 1726, d'Entrecolles décrit qu'un catéchiste avait obtenu la permission d'un moine bouddhique, de pratiquer le baptême d'enfants abandonnés dans un grand temple à Pékin : « Le bonze dont je parle préside à un temple situé dans le quartier le plus grand et le plus peuplé de Pékin ; c'est là qu'on rassemble chaque jour les petits enfants exposés dans le quartier : moyennant une somme d'argent que nous donnons chaque mois au bonze, un catéchiste a la permission d'entrer tous les jours dans le temple, d'en parcourir tous les endroits,

---

[747] Standaert 2012. Compte-rendu, Landry-Deron 2014 *TP*, 275-279. Les textes chinois avaient rédigés par des convertis qui protestaient du caractère non superstitieux des rites.

[748] Les explications des « bacheliers » et « docteurs » (xiucai 秀才 et jinshi 進士), voir LEC III, 57-58, lettre du père Fouquet au duc de la Force, le 26 novembre 1702.

[749] LEC III, 73-74. « Mémoire sur l'état des missions de la Chine », 1703.

[750] LEC III, 495-496. Lettre du père d'Entrecolles au père Du Halde, à Pékin, ce 26 juillet 1726.

et d'y exercer librement ses fonctions »[751]. A la fin de cette lettre, d'Entrecolles présente aussi le système traditionnel chinois pour sauver les enfants abandonnés, l'hôtel de miséricorde pour les enfants exposés[752].

De plus c'était aussi le résultat de baptêmes d'un certain nombre de soldats des bannières. Un vieux soldat avait demandé à des missionnaires d'exorciser les démons comme les taoïstes : « Un vieux soldat plein de foi prit tout à coup la résolution de faire un tour dans son pays, pour tâcher de gagner à Jésus-Christ quelques-uns de ses compatriotes, ou du moins pour réparer les scandales qu'il avait donnés autrefois. En y arrivant, il apprit que la maison d'un de ses concitoyens était infestée de démons ; que ces malins esprits brisaient les meubles, et que souvent ils lançaient des pierres contre ceux qui se présentaient à l'endroit où se faisait le vacarme. On avait eu recours aux taoïstes[753]. Les efforts qu'ils firent pour conjurer le malin esprit furent inutiles mais leurs peines n'en furent pas moins bien récompensées, c'est tout ce qu'ils souhaitaient. Le bon soldat crut que Dieu lui offrait une occasion de manifester sa gloire. Il appelle le chef de cette maison affligée, il l'entretient des vérités de la religion, il lui fait sentir que cette tyrannie des démons sur les corps n'est qu'une faible image de celle qu'ils exercent sur les âmes des idolâtres, et il lui promet que, s'il embrasse le christianisme, le caractère qui lui sera imprimé par le baptême écartera pour toujours ces funestes ennemis de son repos. Celui-ci, touché des paroles du soldat, eut toute l'ardeur imaginable pour se faire instruire, et demanda avec empressement le baptême pour lui et pour toute sa famille. ... Dès ce moment, le démon n'eut plus de pouvoir dans cette maison désolée, et tout y devint tranquille. A quelques jours de là toute cette famille reçut le baptême, et le soldat chrétien, s'en retournant à son poste, passa par Pékin pour m'informer du succès dont Dieu avait béni sa mission »[754].

Dans la même lettre, il présente les autres soldats chrétiens des bannières, qui furent envoyés à l'ouest pour former des colonies sur les frontières : « d'autres soldats tartares ou tartarisés ont donné pour leur propre salut et pour celui du prochain. Ils font partie d'un corps de cinq mille hommes de troupes qu'on envoie avec leurs familles pour former des colonies sur les frontières dans la province de Shaanxi. Pendant leur séjour à Pékin, ils ont approché plusieurs

---

751 LEC III, 293. Lettre du père d'Entrecolles, à Pékin, le 19 octobre 1720.

752 *Op. cit.* LEC III, 295-299. Wu Huiyi avait discuté les traductions d'Entrecolles des livres Guanzhen, voir Wu Huiyi, 2013.

753 LEC III, 497, nota original, « Ce sont des prêtres d'idoles qui prétendent avoir de l'empire sur les démons »,

754 LEC III, 497. Mais dans le cas, le converti était finalement revenu participer aux fêtes « superstitieuses » : « Quelque temps s'étant écoulé, le soldat alla revoir cette famille, qu'il regardait comme sa conquête, à dessein de la fortifier de plus en plus dans la foi ; mais il fut bien surpris de la trouver replongée dans sa première affliction : le chef de la maison n'ayant pu résister aux instances de ses voisins infidèles qui le pressaient de contribuer à certaines fêtes superstitieuses, paya sa cote-part, sans pourtant renoncer à la foi. Au même instant le fort armé rentra en possession de sa première demeure, et y porta la désolation comme il avait fait auparavant. »

fois des sacrements, les hommes dans notre église, et les femmes dans des maisons particulières, tantôt en un quartier et tantôt dans un autre. C'était un spectacle bien touchant pour moi de voir, et avec quelle importunité ils me demandaient des reliquaires, des médailles, des images et des chapelets ; et quel était leur empressement à se fournir d'eau bénite, qu'ils emportaient dans des vases bien fermés : ils étaient charmés d'apprendre le secret que je leur enseignais de la perpétuer. Généralement parlant, nos néophytes ont une grande confiance dans l'eau bénite : cette dévotion si autorisée s'entretient parmi eux par les guérisons souvent miraculeuses qu'elle produit, et dont Dieu récompense la simplicité de leur foi. Il y avait dans ce détachement de troupes un Mandchou, dont l'emploi est d'être canonnier. Tout pauvre qu'il était, il avait amassé de ses épargnes un tael d'argent, et il l'avait employé à faire peindre à l'huile une image du Sauveur : il me l'apporta décemment enveloppée dans de la soie afin de la bénir »[755].

Le médecin missionnaire de la Cour, eut un rôle essentiel pour prêcher dans la ville[756] : « Le frère Rousset s'est fait une grande réputation par son zèle, par son habileté, et par le succès dont Dieu bénit les remèdes qu'il donne pour les diverses maladies : tant de gens ont éprouvé la bonté de ses remèdes qu'on ne le nomme plus que le médecin charitable : les infidèles mêmes ne le connaissent que sous ce nom et la plupart s'adressent à lui avec une entière confiance : le matin et l'après-midi, à certaines heures, sa chambre est assiégée d'une foule de Chinois, et il est saintement occupé ou à panser des plaies, ou à distribuer des remèdes. Sous ce prétexte, les chrétiens entrent dans notre maison sans rien craindre. La seule précaution qu'on prend consiste à faire le service divin à voix basse et à renvoyer les fidèles, non plus en foule comme autrefois, mais les uns après les autres, de crainte qu'un éclat indiscret n'achève de ruiner tout à fait une mission que nous avons vue si florissante »[757].

Pour les femmes, d'Entrecolles donna les remèdes aux femmes, comme un médecin qui visite les malades : « On ne peut pas trouver le même prétexte pour assembler les dames chrétiennes dans leur église particulière ; comme on m'a chargé de leur conduite, je leur administre les sacrements en différents quartiers où elles se rendent en petit nombre. Quelques innocents remèdes que je donne, me font regarder des voisins comme un médecin qui visite les

[755] LEC III, 498. Lettre du père d'Entrecolles au père Du Halde, à Pékin, ce 26 juillet 1726.

[756] En fait, les missionnaires furent souvent de « compétition » avec le Maître céleste (tianshi 天師) dans la société locale, ils fournirent des services liturgiques plus « efficaces » que celui de spécialistes locaux. A son arrivé au village de Fuzhou, le père de Chavagnac avait baptisé une famille par une guérison au furieux mal : « Ce prodige ferma la bouche aux bonzes et aux infidèles : presque tous convinrent que le Dieu des chrétiens était le seul véritable Dieu ; il y en eut même plus de trente qui dès lors se convertirent. » LEC III, 61 ; 80-81. Sur le Maître céleste dans la société moderne du Jiangnan, voir Goossaert 2010 ; sur la compétition entre les services liturgiques de religions chinoises à Pékin, voir Goossaert 2007, 270-273.

[757] LEC III, 501. Lettre du père d'Entrecolles au père Du Halde, à Pékin, ce 26 juillet 1726.

malades. La vie retirée de ces dames, et toujours occupée ou du travail, ou des soins domestiques, les entretient dans une innocence de mœurs qui leur ôte d'ordinaire les frayeurs de la mort. J'ai souvent admiré la paix inaltérable dont elles jouissent aux approches du dernier moment de leur vie, le détachement où elles sont de toutes les choses de la terre, leur parfaite résignation aux volontés de Dieu, la ferme confiance qu'elles ont dans les mérites de Jésus-Christ et en la protection de la très sainte Vierge, dont elles ont éprouvé tant de fois les effets sensibles ; enfin la douce espérance qu'elles ont d'entrer bientôt en possession de l'héritage céleste, auquel le baptême leur a donné un droit si légitime »[758].

Il faut souligner que la Chine aux XVIIIe siècle connaît une croissance démographique et une expansion urbaine[759]. A Jingdezhen, une commune consacrée à la porcelaine au Jiangxi, les artisans et les ouvriers ont constitué le plus grand nombre des chrétiens : « ils ont raisonnablement de quoi vivre, lorsqu'ils sont en santé, et qu'ils ont de l'ouvrage ; mais s'ils viennent à tomber malades, ou que les ouvrages cessent, ils sont à plaindre dans un lieu où les vivres sont chers, et où, éloignés la plupart de leurs pays, ils ne trouvent nulle ressource. La charité qui règne parmi les chrétiens les porte à s'aider les uns les autres »[760].

Ainsi la mobilité de la population continua d'augmenter, les bannières, ordinaires, et les artisans chinois commencèrent à être plus mélangés à Pékin[761]. Au début des années 1750, un lettré nommé François Ly, est venu de la province de Henan à Pékin, son père avait été l'intendant de province (*Buzhengshi* 布政使). Il avait embrassé la religion catholique sur l'instruction d'un barbier, et finalement avait été baptisé par le jésuite chinois Jean-Etienne Gao : « Il n'y a que trois ans que j'ai eu le bonheur d'embrasser la religion. Je demeurais alors chez mon père. Un jour, ayant besoin de me faire raser la tête, je fis appeler un barbier qui passait dans la rue, et que je reconnus au son de l'instrument de fer avec lequel vous savez que ces gens s'annoncent pour trouver de la pratique. Je fus bien surpris de voir que ce barbier, étant entré dans la salle où j'étais et attendant que tout fût prêt, arrêtât ses yeux sur quelques sentences de morale suspendues aux murailles, selon l'usage, pour l'ornement de cette salle. Ne pouvant croire qu'un homme d'une telle profession, qui ne fournit guère les moyens et ne laisse pas le temps d'étudier, fût assez habile dans la connaissance de nos caractères pour lire ces sentences écrites dans un style sublime et dont le sens est souvent métaphorique, je lui demandai s'il les

[758] LEC III, 501. Lettre du père d'Entrecolles au père Du Halde, à Pékin, ce 26 juillet 1726.
[759] Fairbank 2006, 167-169 ; 176-179 ; Naquin et Rawski 1987, 106-114 ; 223.
[760] LEC III, 241. Lettre du père d'Entrecolles, à Raozhou, le 10 mai 1715.
[761] Naquin 2000, 625-626 ; Naquin et Rawski 1987, 124-127 ; 134-137 ; 144-147.

entendait »[762].

Selon les archives chinoises sur les interrogations des chrétiens pendant la persécution, on peut voir le réseau chrétien des artisans et marchands dans la capitale. Lors de la persécution en 1785, Jean Jiao Zhengang 焦振剛, Pierre Qin Qilong 秦其龍, deux marchands du Shaanxi, avaient confessé qu'ils étaient chargés des transmissions des courriers et ressources entre les procures de Canton et les églises de Pékin. Ils étaient chargés occasionnellement d'accueillir et d'envoyer les missionnaires de procure vers les provinces[763]. En 1820, un barbier Shen Liansheng 沈聯陞 était également arrêté à la porte Fucheng. Il avait confessé qu'il avait été baptisé en 1805. A la suite de la persécution, il continuera à faire ses exercices religieux dans sa boutique de barbier. Dans le registre du procès, il indique que la communauté en métier de coiffeur était catholique, tous ces barbiers étaient des chrétiens de plusieurs générations[764].

7.4 Les convertis des bannières

Pendant la persécution qui a suivi les affaires de Adeodato da San Agostino OSA (德天賜, 1760-1821) en 1805, les mandarins à la Cour avaient recherchés les chrétiens des bannières : « En exécution de l'édit qui ordonnait d'abolir la Religion, on rechercha surtout les Chrétiens tartares ; on en découvrit facilement parmi les Mandarins, et même dans la famille impériale, et surtout parmi le peuple. On les menaça, on en frappa cruellement plusieurs pour les faire renoncer à la Religion. Un seul mot suffisait pour être mis en liberté. Un bon nombre souffrit d'horribles tourments avec un courage admirable. Quand il ne s'agissait que de renoncer à leur état et à leur fortune pour conserver leur foi, très peu balançaient : beaucoup furent par là réduits à la dernière misère. On découvrit environ 70 Chrétiens qui avaient des emplois dans la police de la ville ; on leur donna l'alternative entre leur foi et leur charge ou emploi ; tous conservèrent leur foi. Les hommes de cette classe n'étant propres ni au travail ni au commerce, ils eurent beaucoup à souffrir. Quand on faisait subir des tourments aux Chrétiens, la plupart soutenaient bien la première épreuve ; mais quand on y revenait à différentes fois, ils étaient en grand danger, surtout si on leur présentait une formule équivoque : les persécuteurs, poussés à bout par la constance des confesseurs, en imaginèrent de très captieuses. Ceux qui, par faiblesse ou avec une certaine bonne

[762] LEC IV, 27-28. Extrait des lettres de quelques missionnaires.
[763] DASL 2, 550. « 京城天主西堂那姓托寄與羅馬當家洋字十封，又天主北堂汪姓寄羅馬當家洋字一封 ».
[764] DASL 3, 1173-1174.

foi, y souscrivaient, étaient censés capituler, et non pas se rendre ; ce qui couvrait toujours leurs persécuteurs de honte »[765].

Les mémoires en chinois d'interrogation de juin et de juillet de l'année 1805, montrent une liste de chrétiens bannières et ordinaires de Pékin, parmi eux, Zhou Bingde 周炳德 (64ans, catéchiste), Wang Maode 汪茂德 (48 ans, portier du palais Changchun, le *huizhang* 會長, « chef » de la congrégation laïque), Tong Hengshan 佟恆善 (38 ans, soldat du drapeau bleu). Tous les trois « entèrent en l'église pour apprendre l'enseignement » (*rutang xijiao* 入堂習教) à l'âge de 16 ; il y avait d'autres mandarins, comme Se Ke 色克, Shu Min 舒敏, Li Qingxi 李慶喜, et Tong Lan 佟瀾 (47 ans), le colonel de l'arme du drapeau bleu. Surtout Tong Hengshan n'avait pas accepté de « sortir de l'enseignement », il fut expulsé finalement comme esclave à l'ouest du Xinjiang, comme le cas des descendances de Sunu, Tu Qin 圖欽 et Tu Min 圖敏. Le colonel Tong Lan, dans une famille de quatre générations qui avait décidé d'« apprendre l'enseignement » chrétien, n'avait pas donné son accord à la renonciation. Finalement, les gouverneurs persuadèrent leurs épouses d'exhorter leurs maris à « sortir de l'enseignement » (真心出教，不敢再犯). Kui Min 魁敏, un *compagnie* (mandchou : *niru* ; chinois : 佐領 *zuoling*) du drapeau rouge, fut expulsé également comme soldat à Yili. En 1822, il réussit à demander à la Cour une permission de retour à Pékin, après une déclaration de renonciation à la religion[766].

Il était notoire que les chrétiens étaient bien plus nombreux parmi les Chinois que parmi les bannières, « cependant on n'avait encore touché qu'à un petit nombre de ces derniers, la plupart militaires, gens peu dévots en tout pays. On était étonné et comme effrayé de la résistance qu'on trouvait ; on vit que si on poursuivait l'affaire, les prisons de la ville ne suffiraient pas. Il y eut donc une défense secrète de poursuivre l'exécution de l'édit ; mais l'édit étant émané, il fallait l'afficher, tant pour ne pas paraître se rétracter, que pour arrêter les progrès de la Religion. Ce contre-ordre fut aussi envoyé dans les provinces. On n'arrêta dans Pékin aucun Chinois. Au dehors, ceux qui avaient de la haine contre les Chrétiens prirent occasion de l'édit affiché pour se venger. Les satellites des Mandarins prirent aussi ce prétexte pour extorquer de l'argent aux Chrétiens. En général, les Mandarins affectèrent de fermer les yeux. Les recherches des Tartares se ralentirent considérablement ; beaucoup, dans notre Chrétienté, ne furent point molestés ; d'autres, étant interrogés, confessèrent généreusement la foi et n'eurent pourtant rien à

[765] MCM VIII, 192. « Les chrétiens Tartares recherchés, 1805. »
[766] DASL 2, 844, 858, 864-868, 876 ; DASL 3, 1010, 1012, 1176 ; Wu Boya 2008.

souffrir »[767].

En fait, au début de son arrivée en Chine, la mission jésuite française avait commencé à pratiquer le baptême des « princes et princesses » dans le quartier des bannières : « Nous baptisâmes encore le fils d'un jeune seigneur, qui portait la ceinture rouge[768], pour signifier qu'il était allié à la famille royale. Cet enfant étant auprès du feu, fit tomber sur lui une chaudière d'eau bouillante. Il criait et souffrait des douleurs très violentes ; son père alarmé vint nous apprendre cette nouvelle. Le père de Visdelou, allant voir l'enfant et le trouvant en danger de mort, résolut de le baptiser. Il en parla à son père, qui était de nos amis particuliers. ... Ce baptême fut suivi d'un autre de la même famille car une de ses petites filles étant tombée malade quelque temps après, d'une maladie dont elle mourut, il vint lui-même nous prier de l'aller baptiser, afin qu'elle pût jouir du ciel avec son petit frère. La femme de ce seigneur s'est convertie depuis ce temps-là avec une de ses filles suivantes, et nous espérons que Dieu fera la même grâce au mari. Il nous assure souvent qu'il n'adore plus que le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre. Quelques obstacles ont retardé jusqu'ici sa conversion. Il faut espérer qu'il les surmontera. C'est un seigneur qui a beaucoup de politesse et d'honnêteté ; il possède dans la milice une charge considérable qui est héréditaire dans sa famille. Je ne parle point de quelques autres baptêmes que nous avons conférés secrètement à des enfants de plus grande considération, et qu'il n'est pas nécessaire de nommer ici. L'envie de les guérir fait que leurs parents nous prient de les voir, pour savoir si en Europe nous n'avons pas de remèdes contre leurs maladies. On en a baptisé quelques-uns de cette manière, qui prieront Dieu dans le ciel pour nous, et pour la conversion d'un pays où ils eussent tenu les premiers rangs s'ils eussent vécu »[769].

Gaubil trouva dans la Cité impériale des familles converties : « Le chef d'une de ces familles, nommé Jean Zhao (Chuliama), est autant distingué par sa capacité et par sa politesse que par sa naissance. Le prince Paul, son fils aîné, marche de près sur ses traces. Jusqu'à présent rien n'avait pu vaincre l'attachement de l'épouse du prince Jean au culte des idoles, elle portait l'opiniâtreté jusqu'à ne pouvoir souffrir qu'on lui parlât des vérités de la religion, et elle mettait tout en œuvre pour empêcher que le prince Paul n'en remplît les devoirs ; elle faisait des efforts inutiles, car ce qu'elle croyait devoir le pervertir ne servait qu'à le confirmer dans la foi, et augmentait sa ferveur

[767] MCM VIII, 192-193. « L'édit de persécution secrètement rétracté. »

[768] Selon Gaubil (LEC III, 767. *Correspondance*, 544-545. Lettre du père Gaubil, de Pékin, le 29 octobre 1741.), « la distinction qu'il y a entre les familles illustres qui portent la ceinture jaune et celles qui portent la ceinture rouge. Les premiers sont princes de la famille régnante, les seconds tirent leur origine des ancêtres du fondateur de cette dynastie, et sont réellement princes du sang ; cinq familles de ces derniers sont chrétiennes ». Quand les descendants de Sunu revenaient à Pékin au début du règne de Qianlong, l'empereur leurs autorisa de donner les ceintures rouges, mais pas de ceintures jaunes. Bin Jing 2007, 194.

[769] LEC III, 110. Lettre du père de Fontaney au père de la Chaise, à Ningbo, le 15 février 1703.

dans les pratiques de piété »[770].

Comme présentés précédemment, les colonels et soldats des bannières convertis constituent une certaine partie de la mission française de Pékin. Un des premiers convertis fut un colonel, Joseph, qui avait épousé une femme chrétienne. Il fut baptisé avant son départ pour une mission militaire : « Un des plus considérables que nous baptisâmes en ces commencements dans notre chapelle fut un colonel tartare de la maison de l'empereur. Cet officier demeurait près de notre maison ; il avait épousé une dame chrétienne fort vertueuse, qui ne cessait depuis longtemps de prier Dieu pour la conversion de son mari. Elle lui parlait souvent de la sainteté de notre religion et des biens que le Seigneur du ciel préparait dans l'autre vie à ceux qui le servaient fidèlement en celle-ci. ... Il n'avait presque pas un moment à lui ; sa charge l'obligeait d'aller tous les matins au palais, il y demeurait tout le jour, et il n'en revenait que bien avant dans la nuit. S'il eût su lire, il aurait pu s'instruire par la lecture de nos livres ; mais on n'en demande pas tant à un officier tartare, dont tout le mérite est de savoir bien monter à cheval et tirer de l'arc, et d'être fidèle et prompt à exécuter les ordres du prince. Dieu néanmoins le toucha, dans le temps que l'empereur partait pour un voyage de Tartarie. Comme l'officier le devait suivre, il résolut de se faire baptiser avant que de partir. ... La sincérité de cet officier nous plut ; nous crûmes, tout bien examiné, qu'il fallait agir avec lui comme on fait avec ceux qui sont en danger de mort. Après donc lui avoir recommandé d'apprendre les prières le mieux qu'il pourrait quand il serait de retour, et d'adorer tous les matins et tous les soirs le Seigneur du ciel, et qu'il nous eut promis de garder fidèlement sa sainte loi, je le baptisai dans notre chapelle, en présence de nos Pères et de nos domestiques, et je lui donnai le nom de Joseph. ... il nous embrassa et se jeta à nos genoux ; il frappa souvent la terre de son front, pour nous marquer sa reconnaissance. Ce qu'il avait prévu arriva ; car ayant beaucoup fatigué pendant ce voyage, il tomba malade, et mourut huit jours après »[771].

Au quartier des bannières, les nombreux eunuques et les autres esclaves (*baooi*) qui servaient à la Cour, participaient souvent aux activités religieuses dans tous les divers temples de Pékin. Dans la même lettre de Fontaney de 1703 est présenté un ancien eunuque du Palais, qui avait souffert avec les pères jésuites dans la prison pendant la dernière persécution (1650-1665). Ce chrétien recevait avec charité dans sa maison tous les chrétiens pauvres qui venaient des autres

[770] « Le père et le fils, après avoir tenté inutilement tout ce que leur zèle leur inspirait pour sa conversion, convinrent ensemble d'offrir à Dieu à cette intention des prières extraordinaires, des communions, des pénitences et des aumônes. Dieu s'y est laissé fléchir et a touché le cœur de cette dame ; je l'ai baptisée après les épreuves ordinaires ; elle a été nommée Thérèse, et vit fort chrétiennement. » LEC III, 767. *Correspondance*, 544-545. Lettre du père Gaubil, de Pékin, le 29 octobre 1741.
[771] LEC III, 109-110. Lettre du père de Fontaney au père de la Chaise, à Ningbo, le 15 février 1703.

missions autour de la ville : « Le fameux Hiu-cum, ancien eunuque du palais, se distinguait parmi les autres en cette œuvre de charité. ... Dieu lui avait donné des biens considérables ; il les employait tous au soulagement des pauvres. Si les chrétiens, qui venaient à Pékin des provinces éloignées ou des villes voisines, n'avaient point de lieu où se retirer, il les recevait avec charité dans sa maison et quand ils étaient pauvres, il les nourrissait. ... Il inspirait à tout le monde une dévotion tendre pour la sainte Vierge, qu'il honorait particulièrement. Dans ses visites, il se faisait un honneur de porter son chapelet au cou, avec les médailles que les anciens missionnaires lui avaient données. Il avait une affection particulière pour notre maison, et, quoiqu'il en fût éloigné de près d'une lieue, il venait souvent prier Dieu dans notre chapelle. Une de ses occupations les plus ordinaires était d'aller à la campagne visiter les chrétiens, les instruire et les entretenir dans la ferveur. Il y faisait presque toujours de nouveaux prosélytes, qu'on baptisait chez nous où dans les autres églises, après qu'ils étaient suffisamment instruits »[772].

En juin 1720, un tremblement de terre avait écrasé mille personnes dans Pékin, la mission française avait perdu un chrétien esclave, qui avait réussi à se voir considéré comme capable de prendre la charge de premier intendant dans une famille de mandarin du tribunal des trésoriers, car il avait la « vertu chrétienne » : « Il s'appelait Pierre Fan, il était né esclave d'un mandarin tartare, aussi considérable par ses richesses que par son rang. ... Au plus fort de l'hiver, il sautait de grand matin la muraille, venait entendre la première messe, et s'en retournait par le même endroit chez son maître, sans que personne en eût connaissance que sa femme, pour laquelle il n'avait rien de caché. Tant de vertu et de probité toucha enfin le cœur du mandarin ; il jugea qu'un homme de ce caractère était incapable d'aucune action qui fût contraire à son devoir, et il avait pris le dessein de le faire son premier intendant. Mais Dieu avait d'autres vues sur son serviteur, il fut presque écrasé durant le tremblement de terre, et il ne lui resta de vie que pour se préparer à la mort »[773].

Selon une lettre datée de 1764, Cibot dit avoir baptisé cette année là un jeune prince, d'une autre branche que celle qui est connue par ses martyrs : « C'est le premier de sa maison : il a déjà gagné ses deux frères, qui se préparent au baptême. Il est si changé en bien depuis son baptême, que son père n'ose rien dire ». Il avait aussi baptisé un jeune eunuque du palais[774]. Jusqu'aux années de la fin du règne de Qianlong, dans un contexte de mouvements sociaux dans les provinces, il y avait encore des familles bannières chrétiennes dans la paroisse du Beitang,

[772] LEC III, 108-109.
[773] LEC III, 292. Lettre du père d'Entrecolles, à Pékin, le 19 octobre 1720.
[774] LEC IV, 97. Extrait d'une Lettre du père Cibot au père Dervillé, de Pékin, le 7 novembre 1764.

notamment la famille de Ma : Joseph Ma et son fils André Ma, des chrétiens actifs dans l'armée bannière et dans les congrégations laïques de la paroisse, ils seront présentés dans le texte suivant.

7.5 Joseph Ma et l'affaire de sorcellerie de 1768

Tout au long de l'année 1768, dans les provinces côtières de l'est de la Chine des Qing, des moines bouddhiques et taoïstes, des mendiants et chômeurs se sont retrouvés accusés d'avoir volé des âmes, ou de tenter de voler des âmes au moyen de noms écrits et de nattes coupées. Les objectifs supposés de ces « voleurs d'âmes » pouvaient être constructifs (aider les maçons à reconstruire un pont difficile, en enfermant l'âme dans la maçonnerie, une technique magique attestée de longue date) ou malfaisant (accomplir une vengeance personnelle sur des ennemis), mais dans les deux cas, les gens ordinaires, la police et les fonctionnaires de niveau inférieur avaient des raisons spécifiques pour porter des accusations et convoquer des suspects à un procès. L'affaire de sorcellerie de 1768 fut en effet un incident crucial pendant l'« âge d'or » du règne de Qianlong ; la réaction très violente de l'empereur à ces affaires de rumeurs trahissait sa peur de groupes religieux souterrains (de ce que l'on appellera par la suite « sociétés secrètes ») dans le peuple chinois en même temps qu'elle fut un prétexte pour remobiliser son administration[775]. A l'origine de cette affaire à Pékin, on peut trouver des liens avec les chrétiens du bureau de l'Astronomie, et avec un capitaine de la gendarmerie de Pékin. On peut voir que les chrétientés de Pékin, étaient aussi des participants au grand mouvement social, dans la grande transition socio-politique de la mi-Qing[776].

Dans sa lettre datée de 1769, Ventavon, le jésuite à la Cour, décrit cette affaire dans la paroisse de Pékin : « Dans le milieu de l'année 1768, il s'était répandu dans diverses provinces des bruits qui ne laissaient pas d'inquiéter le gouvernement, surtout dans les circonstances de la guerre présente entre la Chine et le Pégou[777], temps auquel tout devient suspect. Plusieurs se plaignaient qu'on leur avait coupé furtivement leur *piendse*[778], espèce de queue en cadenette que

[775] Kuhn 1990.

[776] A la suite de la révolte des Taiping (1851-1864), sous la « Convention de Pékin » en 1860, les missionnaires en Chine demandèrent de racheter les terrains et de reconstruire leurs églises et résidences. Ces mouvements de « libération religieuse » provoquèrent la diffusion de nouvelles rumeurs de sorcellerie sur les missionnaires et les chrétiens, notamment dans la région du Jiangnan.

[777] Guerre Sino-Birmane (1765-1769), également connu sous le nom des invasions Qing de Birmanie ou de la campagne du Myanmar de la dynastie Qing. Dai Yingcong 2004, « A Disguised Defeat: The Myanmar Campaign of the Qing Dynasty », *Modern Asian Studies*, vol. 38-1, 145-189.

[778] *Piendse* (*bianzi* 辮子), natte. Le port de la natte n'était pas en effet une coutume chinoise : il avait été imposé par les

portent les Tartares et les Chinois qui ont pris leur habillement ; la coupure de ce *piendse* étant suivie, à ce qu'on disait, de défaillances, d'évanouissements, et de la mort même, si on n'y apportait un prompt remède ; pour quelques-uns à qui cela pouvait être arrivé, on en supposait des milliers, et le beau, c'est que malgré toute la diligence possible et les récompenses promises par l'empereur, on n'a pu attraper sur le fait aucun de ces coupeurs de *piendse*, soit que pour mieux jouer leur rôle les auteurs de cette forfanterie fussent d'accord avec ceux même qui se plaignaient d'avoir eu le *piendse* coupé, soit pour quelque raison qu'on n'est jamais venu à bout de tirer au clair »[779]. Le père d'Ollières présente aussi cette circonstance dans sa lettre d'octobre 1769 : « c'est qu'avant qu'on entreprit les chrétiens, on avait fait les recherches les plus rigoureuses de plusieurs bandits idolâtres qui soufflaient dans différentes provinces de l'empire le feu de la discorde et de la sédition, et qu'un grand nombre avaient été mis à mort pour des crimes dont ils avaient été convaincus. Comme on n'avait alors aucun sujet de plainte contre les chrétiens, on les accusa d'être les premiers auteurs de cette révolte, et l'on crut pouvoir les intimider par la vue des tourments qu'on fit endurer aux vrais coupables »[780].

Au début de l'affaire en 1768 à Pékin, le soupçon assez généralement était retombé sur les bonzes ou les taoïstes (« faux prêtres des idoles »[781]). Mais comme il arrive ordinairement dans ces sortes de perquisitions, quelques chrétiens furent surpris et arrêtés dans une des provinces : parmi leurs effets, on trouva des calendriers chrétiens, des crucifix, chapelets, médailles, images, etc. Interrogés sur qui les leur avait donnés, ils répondirent, que tous ces effets leur avaient été donnés par un nommé *Guen-houdse*, envoyé autrefois par le jésuite Ignace Kögler (1680-1746), directeur du Bureau de l'Astronomie[782]. Lorsque le directeur mandchou du Bureau, Kitajin[783], présenta le 12 novembre 1768 à l'empereur une requête, il dénonça en même temps 22 mandarins inférieurs de son tribunal, comme chrétiens, pour qu'ils fussent jugés selon la rigueur des lois[784].

---

conquérants mandchous au XVII siècle, comme une coutume de l'identité de l'empire mandchou, qui durera jusqu'à la révolution en 1911. Cette tenue applicable à tous les sujets mâles de l'empereur mandchou était obligatoire sous peine de mort.

[779] LEC IV, 126-127. Lettre du père Ventavon au père de Brassaud, en Chine, 1769.

[780] LEC IV, 160-161. Lettre du révérend père Dolliers, à Pékin, le 5 octobre 1769. En suivant, il présente les « Foë (buddha 佛) et des superstitions (taoïste) qui règnent en Chine » : « La Chine a eu deux imposteurs fameux dont les noms sont encore en vénération dans tout l'empire. Le premier s'appelait Laojun 老君. On raconte qu'il naquit auprès de la ville de Lingbao 靈寶 vers la fin de la dynastie des Zhou. ... Un des grands principes de ce rêveur, est qu'on doit s'efforcer de ressembler au néant,... ; Les bonzes, en établissant la doctrine absurde de leur maître, n'ont eu en vue que leurs intérêts. Ils sont si avides de l'or, qu'il n'est point de personnages qu'ils ne fassent pour en amasser... »

[781] LEC IV, 127. Lettre du père Ventavon, 1769.

[782] LEC IV, 127. « C'est assez l'ordinaire que les chrétiens des provinces cherchent à mettre en cause les Européens de Pékin, dans l'espérance de pouvoir, moyennant leur protection, se tirer plus aisément d'affaire. »

[783] Kitagin, un autre nom « Tsi-tching-go » dans la lettre de Bourgeois. Pour le mémoire d'accusation abrégé, voir LEC IV, 130-131.

[784] LEC IV 127, Ventavon, 1769. Sur le réseau des chrétiens du Bureau de l'Astronimie, voir Standaert 2012.

Le tribunal des crimes[785] rappela les accusés, et les divisant en 7 familles, ne fit subir un nouvel interrogatoire qu'aux chefs de chacune de ces familles. Les autres accusés ne comparurent plus. Ignace Bao 包伊納爵, chef de la famille des Bao, « qui la première se fit chrétienne à Pékin, il y a près de deux siècles, et qui, dans des temps très difficiles, avait logé le fameux père Ricci, fondateur de cette mission », Ignace Bao répondit comme « un ange ». Survint l'arrêt du tribunal qui ne dit rien contre leur religion. Cependant, comme elle est défendue par les lois, il la défend de nouveau, et il oblige les chrétiens à aller se déclarer, s'ils veulent obtenir le pardon du passé[786].

La chrétienté auprès de la grande muraille (district Gubeikou) envoya un message aux missionnaires de Pékin, disant que le bruit se répandait que ses membres étaient tous arrêtés, et qu'ils étaient conduits au tribunal des crimes, chargés de neuf chaînes, comme le sont les criminels de lèse-majesté. « Nous ne méritions pas une si grande grâce, la Providence nous réservait à un autre genre de peine ». Les placards s'affichèrent le saint jour de Noël. « Cela ne nous empêcha pas de célébrer cette fête avec un certain éclat. Comme il ne faut pas braver l'autorité, il ne faut pas non plus que les ministres du Seigneur craignent trop. Le soir, avant que les barrières des rues fussent fermées, une foule de chrétiens se rendit à petit bruit dans notre maison. Il y en avait déjà d'autres, venus de la campagne. Je vis parmi eux un bon vieillard de 72 ans, qui, pour avoir la consolation d'assister à la fête, n'avait pas craint un voyage de quatre-vingts lieues dans une saison très rigoureuse. A minuit notre église était plus éclairée qu'en plein jour. La messe commença au son des instruments et d'une musique vocale, qui est fort au goût des Chinois, et qui a quelquefois de quoi plaire aux Européens. Il n'y eut que vingt musiciens ; on retrancha le gros tambour et les instruments qui font trop de bruit, et qui, dans les circonstances, auraient paru réveiller la haine des idolâtres. Les soldats des rues battaient les veilles de tout côté, et ils entendaient à peu près comme s'ils eussent été dans l'église. Cependant il n'y eut rien. Quand le jour fut venu, les chrétiens sortirent de notre maison peu à peu, et s'en retournèrent bien contents chez eux »[787].

Après avoir commencé par exercer quelques petits mandarinats, Joseph Ma (Schingte ou Tchingte, nom mandchou), fut placé au tribunal du gouverneur, et y fut bientôt élevé au mandarinat de gendarmerie de Pékin[788]. Le département qui fut assigné à Joseph Ma renfermait

---

[785] Xingbu, 刑部 Ministère de la justice.
[786] Les termes de justice, LEC IV 131-132, Bourgeois, 1769.
[787] LEC IV, 132-133, Bourgeois, 1769.
[788] Le gouvernement de Pékin sous les Qing était composé de trois grandes instances administratives locales : la gendarmerie (Bujun tongling yamen 步軍統領衙門), les censorats des cinq arrondissements (Wucheng chayuan 五城察院) et la préfecture métropolitaine de Shuntian (Shuntianfu 順天府). Une innovation institutionnelle introduite par les Mandchous, l'organisme le

ce qu'on appelle à Pékin la ville chinoise[789]. Il y avait déjà deux ou trois ans que Joseph Ma occupait son nouveau poste, lorsqu'à l'occasion de ce procès ouvert vers la fin de 1768, il fut obligé, par son propre collègue à aller se dénoncer comme chrétien. « Son collègue, nommé Ly[790], ne pouvant lui ressembler, chercha à le perdre. Il lui signifia qu'il eût à obéir à l'arrêt du Xingbu (Le tribunal des crimes), et à se dénoncer lui-même comme chrétien, ou bien qu'il lui en épargnerait la peine ; qu'il ne lui donnait que trois jours pour délibérer »[791].

Le 31 décembre 1768, Joseph Ma déclara au tribunal du gouverneur (吏部 Libu, ministre des fonctionnaires), que sa famille et lui-même étaient chrétiens depuis trois générations. Leurs ancêtres avaient embrassé la religion au Liaodong, leur pays. Ils connaissaient comme eux, que c'était la vraie religion qu'il fallait suivre, ils y étaient tous fermes et constants[792]. Voici la déclaration de Joseph Ma dans le placet, qui avait été présenté à l'empereur le 11 janvier 1769 :

> « Je n'avais que dix-neuf ans, lorsqu'étant encore dans mon pays au delà de la grande muraille, un nommé Na-tunggo persuada mon aïeul d'embrasser la religion chrétienne. Mon père suivit son exemple, et moi celui de mon père. En recevant le saint baptême, je fis vœu de mourir plutôt que de renoncer au Dieu du ciel, à l'empereur et à mes pères et mères. Depuis dix-huit ans que je suis dans Pékin, occupé dans différents mandarinats, j'ai été de temps en temps aux églises du Dieu du ciel. J'ai lu, dans ces églises, trois inscriptions[793] exposées à la vue du public, et toutes trois écrites du propre pinceau de l'empereur Kangxi. L'inscription du milieu contient ces quatre lettres : *Au véritable principe de tous les êtres* (萬有真源). Les inscriptions latérales sont : *Après avoir tiré du néant tout ce qui tombe sous nos sens, il le conserve, et il y préside souverainement* (無始無終先作形聲真主宰); *il est la source de toute justice et de toutes les autres vertus, il a la souveraine puissance de nous éclairer et de nous secourir* (宣仁宣義聿昭拯濟大權衡)..., etc. Tel est le Dieu des chrétiens ; tels sont nos engagements ; je ne puis y renoncer »[794].

---

plus important du gouvernement local, la gendarmerie de Pékin fut établie en 1729 par Yongzheng. Son capitaine général occupait le rang 1b dans les ordres des fonctionnaires des Qing (préfet de Shuntian 3a ; deux censeurs 5a ou 5b, un chinois et un autre mandchou), il était le militaire le plus important de la capitale. Sous le capitaine général, il y avait deux lieutenants, un pour les huit bannières dans la ville ; la seconde, pour les ordinaires. LEC IV, 133. Lettre de Bourgeois, à Pékin, le 15 octobre 1769 ; Gabbiani 2011, 123-128.

[789] LEC IV, 163. Lettre du père Benoist au père Dugad, de Pékin, le 26 août 1770. « Dans les différents quartiers de ce district, il y a toutes sortes d'artisans, quantité de gros et riches marchands pourvus de tout ce qu'il y a de plus précieux à la Chine et dont les présents auraient pu enrichir un peu un mandarin moins intègre que Joseph Ma. »

[790] Probablement François Ly, qui avait embrassé cette religion par l'instruction d'un barbier.

[791] LEC IV, 133. Lettre du père F. Bourgeois, à Pékin, le 15 octobre 1769.

[792] LEC IV, 133. Lettre du père F. Bourgeois, à Pékin, le 15 octobre 1769.

[793] Les trois inscriptions correspondent exactement à celles de l'église du Beitang, ordonnées par Kangxi le 24 avril 1711 à l'occasion de son cinquantième anniversaire de règne. Ces inscriptions étaient faites par copies par les missions dans les quatre églises de Pékin.

[794] LEC IV, 133-134. Lettre du père F. Bourgeois, à Pékin, le 15 octobre 1769.

Même si Joseph Ma ne se déclarait pas prêt à sortir de religion, « de concert avec eux, le comte, premier ministre Fuheng (傅恆 1720-1770)[795], voulait à quelque prix que ce fût absoudre l'accusé ; l'empereur lui-même le souhaitait[796].... Joseph Ma m'a assuré lui-même que quand il fut sorti de prison, il avait su de bonne source que pendant sa détention l'empereur avait fait dire aux juges de terminer promptement son affaire, et de ne point la porter au criminel. ... Ainsi le comte, premier ministre, pour couper court à tout, se fit le répondant de Joseph Ma »[797]. Le ministre présenta son rapport à l'empereur, qui, quelques jours après, fit publier dans les bannières l'ordre suivant : « La résistance que Ma a faite à mes volontés méritait une punition exemplaire ; il convenait de le traiter en criminel ; mais comme la crainte lui a enfin ouvert les yeux et l'a fait sortir de la religion chrétienne, je lui fais grâce : je veux même qu'il soit mandarin du titre de Shoubei (de la gendarmerie). Qu'on respecte cet ordre »[798].

Après son rétablissement, Joseph Ma continuât d'aller dans leurs églises et de faire profession publique de la religion chrétienne. Cependant l'empereur ayant élevé Joseph Ma au grade de Shoubei, le comte ministre lui donna sur-le-champ cet emploi dans le district d'une maison de plaisance de Sa Majesté, à deux ou trois lieues mais peu de jours après il le rappela pour lui rendre le poste qu'il avait occupé quelques années auparavant dans la ville chinoise de Pékin, afin de pacifier des troubles qui étaient survenus parmi les mahométans de ce district[799].

Sur ces entrefaites, ayant été obligé de partir pour la guerre du Yunnan, le ministre Fuheng recommanda à son fils Fulungga (福隆安 1746-1784)[800], qui était le Gendre et le Grand conseiller de Pékin, d'exécuter en son absence les promesses qu'il avait faites à Joseph Ma ; mais les dispositions du fils étaient bien différentes de celles du père. « Le 9 juin 1770, Fulungga dit de vive voix à l'empereur que Tchingte (Joseph Ma), à qui l'année dernière Sa Majesté avait fait grâce, et qu'elle avait même rétabli dans sa dignité en conséquence de la promesse qu'il avait faite

---

[795] Fuheng, premier Grand secrétaire (大學士 daxueshi) du Grand Secrétariat (內閣 neige), petit frère de Reine Xiaoxianchun (孝賢純皇后 1712-1748). Il était aussi le dernier Grand secrétaire du Palais Baohe(保和殿). Dans les sources missionnaires, il était le « premier ministre ».

[796] Pour protéger les droits privilèges des bannières mandchous, l'empereur préfère remettre le procès au Grand Conseil, plutôt qu'au tribunal des crimes : « L'empereur aima mieux qu'il fût conduit au tribunal des ministres et des grands de l'empire, pour y être derechef examiné et interrogé. L'empereur comptait que la majesté de ce tribunal en imposerait à l'accusé, et que difficilement il pourrait résister aux instances de tout ce que l'empire a de plus grand. » LEC IV, 133.

[797] LEC IV, 164. Lettre du père Benoist au père Dugad, de Pékin, le 26 août 1770.

[798] LEC IV, 134. Lettre du père F. Bourgeois, à Pékin, le 15 octobre 1769. « Les placets qui furent présentés à l'empereur pour lui rendre compte des examens qui avaient été faits au sujet de Joseph Ma furent aussitôt, suivant l'usage, promulgués dans les bannières... Parut ensuite un ordre de l'empereur qui portait en substance, qu'après avoir résisté longtemps, Joseph Ma avait enfin obéi, et qu'en conséquence Sa Majesté lui pardonnait et lui donnait le grade de Shoubei. » LEC IV, 165. Lettre du père Benoist au père Dugad, de Pékin, le 26 août 1770.

[799] LEC IV, 165. Lettre du père Benoist au père Dugad, de Pékin, le 26 août 1770.

[800] Fulungga, le gendre de l'empereur Qianlong, « guefou » en mandchou, il était le Ministre de la guerre (bingbu), et le Grand conseiller.

de renoncer à la religion chrétienne, professait encore cette religion aussi publiquement qu'auparavant ; qu'il allait assidûment aux églises pour y prier, que dans sa maison on ne voyait plus les tablettes de ses ancêtres, et qu'il leur avait substitué les images et autres marques de la religion chrétienne, et qu'enfin il invitait les Européens chez lui pour y faire, avec sa famille, les exercices de cette même religion. Après cet exposé, dont je ne vous donne que le précis, il suppliait Sa Majesté de déterminer le genre de punition qu'on devait faire subir au mandarin. L'empereur s'informa s'il n'y avait rien autre chose contre Tchingte ; s'il s'acquittait bien de son emploi, s'il ne se laissait pas corrompre par argent ou par présents. Fulungga répondit qu'il n'avait là-dessus aucune plainte contre Tchingte ». « Laisse-le donc tranquille, dit l'empereur à Fulungga, en continuant de professer la religion chrétienne, il n'est pas proprement rebelle à mes ordres ; il a seulement manqué d'exactitude à observer ce que je lui avais dit ; pourquoi donner à une bagatelle l'importance d'une grande affaire »[801]?

Le 10 juin 1770, Fulungga présenta un placet à l'empereur, en lui disant que c'était bien malgré lui qu'il revenait à la charge au sujet de Tchingte ; mais que s'il n'accusait pas juridiquement ce mandarin, il serait sûrement accusé lui-même par d'autres magistrats de manquer aux obligations de sa charge ; qu'il avait déjà souvent entendu les plaintes émises par plusieurs de ces magistrats sur la désobéissance de Tchingte, qui après avoir si solennellement promis, l'année dernière, de quitter la religion chrétienne, avait encore l'audace de la professer aussi ouvertement qu'auparavant ; que ces mêmes magistrats, indignés de voir l'autorité de l'empereur ainsi lésée par une désobéissance aussi formelle, ne manqueraient point de porter l'affaire aux tribunaux, qui ne pourraient s'empêcher de juger Tchingte suivant la rigueur des lois ; qu'il priait Sa Majesté de prévenir, par son jugement, celui des magistrats ; et qu'enfin si, pour satisfaire sa clémence, elle voulait lui faire grâce de la vie, il la priait, pour venger l'honneur du trône et les lois violées, d'envoyer Tchingte en exil. Quoi qu'il en soit, l'empereur, qui s'attendait à recevoir les requêtes des tribunaux, accepta le placet, et prononça la sentence le matin du 10 juin dont voici l'abrégé: « Tchingte m'ayant trompé en continuant de professer publiquement la religion chrétienne, à laquelle il m'avait promis de renoncer, mériterait d'être puni suivant la rigueur des lois ; mais comme ce mandarin a péché plutôt par simplicité que par malice, je lui fais grâce de la vie. Qu'il soit traduit aux grands qui sont à la tête du tribunal de la guerre, pour être battu de soixante coups de bâton, et ensuite envoyé à Ili (du Xinjiang), où il

[801] LEC IV, 167-168. « 不過是不遵旨，不聽我的話 ».

sera donné en esclavage à quelques-uns des seigneurs de ce pays »[802].

Le soir du 10 juin, Joseph Ma fut saisi chez lui. Le 11 il fut interrogé et battu, et partit pour l'exil. Il avait des familles esclaves qu'il avait rendues chrétiennes ; et comme la sentence portée contre lui ne regardait uniquement que sa personne, et qu'il n'y avait aucune confiscation de ce qui lui appartenait, il aurait eu droit d'emmener au moins une partie de ses esclaves pour le servir dans son lieu d'exil, quoique lui-même dût être en esclavage[803].

Le 13 juin, le lendemain de la publication de cette sentence, était la veille de la Fête-Dieu, les paroissiens furent célébrés dans l'église du Beitang avec un concours prodigieux de chrétiens de tout âge et de toute condition. Comme cette église était située dans l'enceinte extérieure du palais, ils y avait plusieurs mandarins bannières de différents ordres qui, voyant que l'on punissait Joseph Ma avec tant de sévérité, parce qu'il était chrétien, avaient lieu de soupçonner qu'on les persécuterait aussi. Le bruit même courait que les ordres étaient déjà donnés pour les recherches ; mais ils assistèrent, comme à l'ordinaire, aux prières qu'on fait pour les premières vêpres, et le jour même de la fête ils se rendirent dès le matin à l'église pour y recevoir la sainte communion ; ils se trouvèrent également à la prière, au sermon, à la grand'messe, à la procession et autres cérémonies de la fête, qui durèrent jusqu'après midi. Le lendemain des mandarins inférieurs voulurent les inquiéter ; ils dressèrent même une dénonciation en forme, mais leurs démarches n'eurent aucun succès[804].

7.6 Question de genre : les femmes dans les temples

Les fonctionnaires en Chine moderne, des ministres les plus hauts de Pékin aux magistrats des sous préfectures, ont répété des proclamations et autres documents officiels interdisant aux femmes de visiter les temples. Malgré ces menaces officielles, des descriptions de toutes sortes reconnaissent qu'un grand nombre de femmes sont généralement présentes dans les temples, visitant régulièrement et participant à des fêtes, des processions et d'autres célébrations. Il semble donc que l'objectif de l'État en matière de ségrégation entre les sexes demeure un projet sur papier. Les choses sont rarement aussi simples. Les concepts de loi dans la Chine impériale tardive étaient bien différents de ceux de notre pays, dans certains cas, représentant une

[802] LEC IV, 168-169. Lettre du père Benoist au père Dugad, de Pékin, le 26 août 1770.
[803] LEC IV, 170, 179. Lettre du père Benoist au père Dugad, de Pékin, le 26 août 1770.
[804] LEC IV, 179. Lettre du père Benoist au père Dugad, de Pékin, le 26 août 1770.

présentation d'un ordre idéal plutôt que des règles systématiques imposées par la punition. Néanmoins, les fonctionnaires ont bien compris que l'adoption d'interdictions qui n'ont jamais été appliquées a entravé l'autorité de l'État[805].

Dans une histoire des Ming tardive, les femmes qui sont allées aux temples prier pour qu'elles engendrassent des enfants ont été révélées comme les avoir réellement conçus avec des moines. L'indignation a entraîné une interdiction générale et efficace pour les femmes de pénétrer dans les temples : « Ce scandale est devenu le discours de tout l'empire, et les fonctionnaires de toutes les préfectures ont promulgué des interdictions, selon lesquelles les femmes n'étaient plus autorisées à entrer dans les monastères et à brûler de l'encens. À ce jour, les fonctionnaires ont continué à l'interdire strictement, tout cela à cause de ce scandale »[806].

Au début de la mission en Chine, le P. Nicholas Longobardi (龍華民, 1559-1654) avait le talent de baptiser un grand nombre de femmes dans la ville de Shaozhou 韶州, dès son arrivée en 1697. Vue le caractère des chinois, on avait dans ce temps, la dispense de procéder à certaines onctions sacrées, et quelques autres cérémonies non essentielles, qui eussent pu être mal interprétées par les païens. Les maris instruisaient leurs femmes, les pères leurs filles, et quand elles étaient jugées suffisamment préparées, en présence des maris et des pères, le missionnaire les interrogeait sur la doctrine nécessaire au salut et les baptisait sous leurs yeux. Elles complétaient ensuite leur instruction, soit entre elles, soit par la lecture des livres de religion, ou par de rares prédications, que les missionnaires leur adressaient quelquefois en commun, et elles propageaient la foi parmi les personnes de leur sexe[807].

Pour les femmes chrétiennes à Pékin, ce fut plus compliqué d'aller à l'église qu'aux autres temples. Cependant, selon les sources de LEC, dans la Cité impériale de Pékin, chez les chrétiens des familles bannières, sans références précises, les femmes chrétiennes étaient plus nombreuses que les hommes[808]. Dans la ville de Pékin, le rôle de la femme était essentiel et actif pour tous les membres de la famille[809]. Les missionnaires commencèrent à prêter attention à cette question, ils inventèrent des moyens exceptionnels pour les femmes en créant des oratoires et des chapelles

---

[805] Goossaert 2008, 213.

[806] Feng Menglong (1574-1646), *Xingshi hengyan*, juan 39, cf. Goossaert 2008, 227.

[807] Longobardi composait en 1602 un livre à Shaozhou, *Shengjiao rike* 聖教日課, *Exercitium quotidianum variarum precum*, 1 vol. Un livre de prières, espère de Manuel du Chrétien, très répandu dans toutes les missions de Chine. Cet ouvrage a subi des additions, des retranchements et des changements de toutes sortes, et a été souvent réimprimé : Pékin, 1793 ; Pékin, 1800, édition remaniée, in-24, avec l'approbation de Mgr de Gouvea ; sans lieu, 1823 ; Pékin, 1837. Plusieurs fois réimprimé à Tousanwan 土山灣 de Shanghai. Pfister 1943, 58-66.

[808] Les activités religieuses et la sphère publique des femmes dans la société en Chine moderne, voir Zhao Shiyu 2002, 259-296.

[809] Un autre cas de la fin Ming, Candida Xu, fille de Paul Xu Guangqi, avait un rôle actif dans sa famille et dans la chrétienté locale au Jiangnan, voir Collani 2010, 2012. Sur les femmes chrétiennes en Chine, voir Kang Zhijie 2013, Chine du sud, voir Cai Xiangyu 2014.

séparés pour les femmes, ou en prêchant aux femmes à l'occasion d'une visite de médecin[810]. Il est évident que si une femme chinoise avait un contact avec un étranger, ce serait un sujet plus sensible qu'avec un moine bouddhique ou taoïste[811]. Ils encouragèrent les catéchistes ou les laïcs à créer des congrégations pour les femmes et à éviter tous les contacts directs avec les femmes. « Quand nous aurons bâti une église particulière pour les femmes, nous espérons ériger une confrérie à peu près semblable pour elles, suivant les pouvoirs que nous en avons du Saint-Siège. Elle aura des règlements différents afin de se conformer à ce que les coutumes chinoises permettent à ce sexe. Mais il y a lieu de croire que la religion en tirera pareillement de grands avantages »[812].

A leur arrivée, les missionnaires français trouvèrent qu'il était difficile de baptiser les femmes en Chine. Fouquet, le missionnaire jésuite français à Raozhou 饒州 de la province Jiangxi, relate que les premières femmes converties avaient été baptisées dans les bateaux qui circulaient sur les rivières du Huguang au Jiangxi : « La difficulté principale était de convertir quelques femmes de ce lieu. Dans les anciennes Églises, les femmes chrétiennes instruisent les personnes de leur sexe et les disposent au saint baptême. Il est nécessaire d'en user ainsi à la Chine, parce que les Chinoises sont naturellement si modestes et si réservées qu'elles n'osent presque paraître devant un homme : à plus forte raison n'oseraient-elles parler à un étranger, ni écouter ses instructions. Notre-Seigneur leva cet obstacle qui était grand. Quelques femmes chrétiennes étant venues par eau de la province de Huguang avec leurs maris, commencèrent à instruire de notre sainte religion les femmes de Raozhou. Leur barque devint bientôt un lieu d'assemblée ; le Père, s'y étant rendu, en baptisa sept qu'il trouva suffisamment instruites et celles-là serviront désormais à en instruire beaucoup d'autres. Tels ont été les commencements de l'Église de Raozhou où il y a présentement plusieurs chrétiens d'une ferveur admirable »[813].

Cependant au début des années 1700s à Pékin, il se trouva que la mission portugaise avait déjà fondé une église (chapelle) pour les femmes, une forme efficace dans les circonstance dans la paroisse urbaine en Chine : « Dans la capitale de l'empire, à Pékin, ils (les missionnaires portugais) ont bâti une église pour les femmes, ce qui était fort nécessaire et ce qu'on souhaitait depuis longtemps ; car il n'en est pas à la Chine comme en Europe, où les églises sont communes aux

---

[810] Sur les sciences médicales des missionnaires en Chine, voir Puente-Ballesteros 2006, 2011.
[811] LEC III, 806. Pendant la persécution de Fu'an, Fujian en 1746, il n'y avait l'article n°6 sur les femmes chrétiennes dont les accusations se réduisent à sept chefs : Que les filles et femmes chrétiennes affectaient de ne point porter d'habits de soie et de ne point orner leurs têtes de fleurs et de pierreries et que parmi les filles, il y en avait qui renonçaient pour toujours au mariage.
[812] LEC III, 161. Lettre du père Bouvet, 1706.
[813] LEC III, 58. Lettre du père Fouquet, à Nanchang, le 26 novembre 1702.

deux sexes. La bienséance et la coutume ne permettent pas que les hommes et les femmes se trouvent ensemble dans un même lieu. On regarderait ces assemblées comme quelque chose de monstrueux. Ainsi les dames ont de petites chapelles particulières où les missionnaires vont, avec beaucoup de circonspection et de grandes précautions, les prêcher au travers d'une grille ou d'une séparation de barreaux, et leur administrer les sacrements. Comme elles sont naturellement vertueuses et fort innocentes, la religion s'insinue aisément dans leur cœur et dans leur esprit, et elles en pratiquent les devoirs avec une ferveur et une modestie charmantes. Celles de Pékin ont signalé particulièrement leur zèle à enrichir leur nouvelle église de ce qu'elles avaient de plus précieux, plusieurs ayant donné pour les ornements d'autel leurs perles, leurs diamants et leurs autres bijoux, comme firent autrefois les dames de l'ancienne loi »[814].

En 1720, d'Entrecolles indique que Jartoux donna le baptême à une veuve d'un proche d'un gouverneur provincial : « Au récit d'une mort si édifiante, je joindrai la conversion d'une veuve d'un rang très distingué, belle-sœur du président de la cour, qui a dans son ressort la Tartarie et les royaumes tributaires, et qui était ci-devant gouverneur général des deux plus belles provinces de la Chine, Nankin et Jiangxi. Le père Jartoux lui conféra, l'année passée, le baptême dans son lit, où elle était malade ; et quatre jours avant sa mort, elle avait déclaré à ses enfants et à sa famille qu'étant maîtresse de ses volontés, elle leur défendait expressément de témoigner la moindre opposition à son dessein. ... A peine le missionnaire se fut-il retiré, que sa sœur la présidente vint lui rendre visite. La malade lui annonça aussitôt qu'elle était chrétienne et qu'elle avait été baptisée par Du-laoye[815] (c'est le nom chinois du père Jartoux). ... Elle connaît fort le missionnaire, qui depuis douze ans avait lié une amitié étroite avec son mari »[816].

Dans sa lettre datée de 1741, Gaubil dit qu'ils perdirent la princesse Catherine qui était veuve du prince François, onzième fils de Sunu. « Le chef de tous les princes et princesses de la famille impériale, qui ont tant souffert pour la foi, et dont vous avez l'histoire dans les différents tomes qui précèdent celui-ci. Une mort précieuse aux yeux de Dieu a couronné la sainteté de sa vie. Je lui administrai les derniers sacrements, qu'elle reçut avec de grands sentiments de piété. Elle me témoigna plusieurs fois combien elle se savait gré d'avoir vécu et de mourir dans l'indigence, à cause de sa ferme attachement à la foi. Rien de plus touchant que les avis et les

[814] LEC III, 71. « Mémoire sur l'état des missions de la Chine » en 1703, par François Noël.
[815] Prêtre de la mission catholique en Chine, appelé suivant le terme « le seigneur », *laoye* 老爺, qui fut utilisé pour les bureaucraties et les divinités locales, comme le seigneur Guan (Guanyu) et le seigneur Chenghuang (Dieu du sol). Sur la conception de « divinisation de soi » en Chine par la bureaucratie et le salut, voir Goossaert 2017.
[816] LEC III, 292. Lettre du père d'Entrecolles, à Pékin, le 19 octobre 1720.

instructions qu'elle donna à ses enfants et à ses parents avant que de recevoir le saint viatique[817]. » Cibot décrit qu'il avait baptisé une veuve de distinction en 1764, c'était probablement également une membre de la famille Sunu : « Dieu a conduite comme par la main du royaume de Hami. Sa fille est promise au grand général de l'empereur. On travaille à la gagner. Chaque baptême est accompagné de circonstances qui sont des miracles de providence. En octobre on hâta le baptême à un prosélyte, parce qu'il était bien malade. Il revint à l'église guéri quelques jours après. Son camarade en a été si frappé, qu'il se dispose au baptême »[818].

Dans une lettre de Amoit de 1752, la vie sociale des femmes à Pékin a été décrite avec ses formes particulières adaptées aux rites chinois : « Mais comme ce n'est pas ici l'usage que les femmes sortent et se mêlent parmi les hommes, et que d'ailleurs il n'était pas raisonnable qu'elles fussent privées d'un spectacle qu'on avait préparé principalement pour une personne de leur sexe, l'empereur y pourvut en indiquant certains jours pour elles seules. Pendant ces jours, il n'était permis à aucun homme de s'y trouver, et aucun ne s'y trouva en effet. De cette façon, tout le monde fut content et satisfit sa curiosité sans manquer à aucun des rites ni à aucune bienséance du pays[819]. » Amiot écrivait une autre lettre, au père de la Tour, à Paris, le 17 octobre 1754 : « Nos églises sont remplies ici les jours de fêtes et ou de dimanches, comme elles le sont en France. En France, ce sont les dévotes qui les fréquentent ; ici, ce sont les dévots. Voilà toute la différence[820]. » Les femmes ne venaient pas à l'église, l'usage du pays ne leur permettant pas de paraître en public. Elles s'assemblaient dans une maison de leur quartier, où s'élevait un oratoire. Les congréganistes s'y réunissaient tous les mois. Les dimanches et jours de fêtes, et même plus, souvent, un missionnaire allait y dire la messe, confesser et prêcher[821]. Dans une lettre datée du 10 juillet 1770, est relatée une histoire de la conversion et de la mort bienheureuse d'une dame mandchoue Zhao (Zhao taitai), alliée à la maison impériale, mais ayant pris un nom chinois pour toute la famille[822].

Selon la lettre du père Dolliers à M. son frère en 1780, il y avait une chapelle pour les femmes dans la paroisse, avec un oratoire dirigé par une catéchiste : « Les femmes ne viennent et ne peuvent venir à l'église. De temps en temps elles s'assemblent au nombre de quinze à

---

[817] LEC III, 766 ; *Correspondance*, 544-545. Lettre du père Gaubil, de Pékin, le 29 octobre 1741.
[818] LEC IV, 97. Extrait d'une Lettre du père Cibot au père Dervillé, de Pékin, le 7 novembre 1764.
[819] LEC III, 837. Lettre du Amiot au père Allart, à Pékin, le 20 octobre 1752.
[820] LEC IV, 57, Lettre du père Amiot au père de la Tour, Pékin, le 17 d'octobre 1754.
[821] ASJF, Lettre du père Bourgeois au père Tassin, 15 sept. 1768, cf. Rochemonteix 1915, 54-56.
[822] LEC IV, 189. Sur la mort d'une dame chinoise convertie à la foi chrétienne. « Lorsque les Tartares Mandchoues se rendirent maîtres de la Chine, le jeune conquérant, voulant gagner le cœur de ses nouveaux sujets, adopta un nom chinois, pour lui et pour toute la maison impériale. Il choisit pour cela le nom de Zhao, qui est à la tête du Baijiaxing, c'est à dire du catalogue des cent noms qui partagent toutes les familles de l'empire. »

vingt-cinq dans une maison où il y a une chapelle. Le missionnaire va les y confesser, dire la messe, et les communier. S'il y a des prosélytes, ou des enfants non baptisés, il les baptise. Celles qui sont de la congrégation s'assemblent tous les mois, un jour marqué, dans la maison de leur quartier où il y a un oratoire destiné à cet usage. Après leurs prières, qu'elles font, ainsi que les hommes, à l'église, en commun, toutes à genoux, à voix haute, et en un certain plain-chant fort gracieux et très touchant, et qui n'est qu'une routine assez variée, mais facile à retenir et à suivre, un catéchiste envoyé pour cela leur donne à chacune la sentence du mois, qu'il leur explique en peu de mots. Cela fini, il se retire, après leur avoir donné les ordres ou avis dont il peut être chargé : comme, par exemple, les jours où elles peuvent faire leurs pâques, soit à la lune de mars, soit à celle de septembre, qui sont de règle. Lui retiré, la catéchiste, femme, examine sur le catéchisme celles qui en ont besoin, et en explique quelque chose. Voilà un plan assez grossier de la manière dont se fait notre mission française »[823].

Sous l'administration des lazaristes après leur arrivée en 1785, il indique aussi qu'il y eut quatre principaux oratoires pour les femmes : « Les femmes ne venant point dans notre église, on est obligé de les assembler en des oratoires particuliers pour leur annoncer la parole de Dieu et leur administrer les sacrements. Il y a dans notre district quatre principaux oratoires pour les Chrétiennes, dans chacun desquels un Missionnaire se rend le dimanche une fois le mois ; il y va plus souvent si quelque nécessité l'y oblige »[824]. En 1788, Raux décrit que dans le district de la mission française dont il avait la charge dans la ville et les faubourgs, se trouvait une paroisse particulière. Les femmes ne venant point dans leur église, il fallait les assembler en des oratoires particuliers pour leur annoncer la parole de Dieu et leur administrer les sacrements ; il y avait, dans leur district, quatre principaux oratoires pour les chrétiennes, dans chacun desquels un missionnaire se rendait le dimanche une fois le mois, il y allait plus souvent si quelque nécessité l'y obligeait. « Les femmes n'assistaient pas aux offices de « grande église » : en raison des mœurs du pays, elles se groupaient dans les « petites églises », oratoires semi privés ou, comme disent les liturgistes, semi publics, bâtis à leur intention. Un prêtre se rendait, par roulement, en chacun de ces oratoires, une fois par mois, ou pour un cas spécial »[825].

7.7 Beitang et la naissance de l'Église de Corée

[823] LEC IV, 281. Lettre du père d'Ollières à M. son frère, curé de Lexie, près Longwi. Le 15 octobre 1780.
[824] MCM VII, 720-721.
[825] MCM VIII, 720-721 ; Hubrecht 1939, 85-87.

La mission française de Pékin fit des progrès considérables sous l'administration de Raux. En 1795 elle baptisa 244 adultes. La religion s'étendit dans la Tartarie où il envoya deux missionnaires. Dans une lettre de 1798, Cayla, supérieur général des lazaristes à Paris, tout en le félicitant de ces succès, n'en paraissait pas content, il craignait que Raux n'entreprît au-delà de ses forces, et qu'il ne négligeât les chrétiens du Huguang 湖廣. Aussi il décida de lui envoyer Aubin et Pesné pour seconder son zèle, et puis Clet partit les rejoindre après un court séjour au Jiangxi 江西. L'état de prospérité, de gloire même, où Raux éleva la maison française de Pékin et la mission qui lui était confiée lui valut les éloges multipliés de ses Supérieurs, et notamment de la Sacrée Congrégation de la Propagande. Dans toutes les lettres qu'elle lui adressa, elle louait son zèle, sa prudence, son esprit conciliant, son talent pour l'administration et les autres différentes bonnes œuvres, à mesure qu'elle les apprenait. En particulier, elle ressentit une joie extraordinaire à son annonce de l'introduction de la foi en Corée, par le moyen d'un missionnaire apostolique de la mission française[826].

En fait, avant l'arrivée des trois lazaristes à Pékin, Ghislain nous parle de cette bonne nouvelle du baptême du fils de l'ambassadeur coréen, surtout pendant cette période de « persécution ». Cela lui donna plus d'espoir de prêcher non seulement en Chine, mais aussi en Corée et au Japon : « il y a quelques mois, les missionnaires français de cette ville (Pékin), de donner le saint baptême au fils de l'ambassadeur du royaume de Corée, que ce jeune homme a beaucoup d'esprit et de mérite, et qu'il a intention, aussitôt de retour auprès du Roi de Corée, de proposer à ce Prince, de faire venir à sa Cour pour les sciences et pour les arts, des Européens, comme l'Empereur de la Chine ; jamais les Missionnaires n'ont encore pénétré dans le royaume de Corée, au moins que l'on sache ; si ce projet réussit, il faut espérer que la Religion n'y trouvera pas tant d'obstacles qu'en Chine ; et si jamais elle s'établit dans ce royaume, il sera peut-être aisé de la faire repasser au Japon qui n'en est pas éloigné, et d'où elle fut bannie, il y a plus de cent ans, par le massacre de tous les Chrétiens. Au reste, si les moments de la miséricorde sont arrivés pour ces peuples, il faut espérer qu'ils ne rejetteront pas leur salut »[827].

L'Église de Corée est vraiment fille de celle de Pékin, elle avait été contactée et rattachée depuis Matteo Ricci du Nantang à la paroisse du Beitang. La mission de Pékin voulut introduire la foi en Corée par les mêmes moyens que ceux qui l'avaient introduite en Chine, grâce aux arts

[826] MCM VII, 789. Sur l'histoire des contacts entre la mission de Pékin et la Corée, voir le Mémoire de Shuai Qian 2008, Université Jinan, Canton ; la thèse doctorale de Pierre-Emmanuel Roux 2013, tome 2, EHESS.
[827] MCM VII, 654-655. Lettre de Ghislain, à Canton, le 15 janvier 1785.

et aux sciences de l'Europe[828]. La Corée, était un royaume dont le souverain payait tous les ans un tribut à l'empereur de Chine. Ce tribut était porté par une ambassade composée de trois grands seigneurs coréens, dont le cortège, consistant en plusieurs mandarins subalternes et un grand nombre de domestiques, forment une suite d'environ deux cents personnes. Cette ambassade arrivait à Pékin vers la fin de l'année chinoise, c'est-à-dire, en janvier ou février. Un jeune seigneur coréen, attaché à cette ambassade, embrassa la religion à Pékin, en 1784, et devint ensuite l'instrument dont de la religion chrétienne à la Corée[829]. Voici comment M. Joseph Han 韓約瑟[830], un des premiers Chinois entrés dans la Congrégation à cette époque, et qui fut pour ainsi dire témoin oculaire, a raconté plus tard ce fait : « Le Roi de Corée, vassal de l'Empereur de Chine, envoie tous les ans une ambassade pour offrir ses hommages et ses présents ou tributs à l'Empereur. C'était l'année qui précéda l'arrivée de Raux, en 1784, un Coréen de l'ambassade nommé Li (Yi Seung-hun 李承薰, 1756-1801), entendant parler de la science des Européens en fait de mathématiques et d'astronomie, fut curieux d'en savoir quelque chose et désira en avoir quelques livres qui lui en donnassent quelque connaissance. On l'assura que le meilleur moyen d'obtenir ces livres des Européens, était d'embrasser leur Religion, il résolut de se faire Chrétien et se rendit à cet effet à la maison du Beitang »[831].

L'ex-jésuite du Beitang, P. Grammont était chargé de son instruction et lui conféra le baptême aussitôt qu'il fut suffisamment instruit : « Ces ambassadeurs du roi de Corée vinrent sur la fin de l'année dernière, eux et leur suite, visiter notre église ; nous leur donnâmes des livres de religion. Le fils d'un ces deux seigneurs, âgé de 27 ans et très bon lettré, le lut avec d'empressement ; ... avant de l'admettre au baptême, nous lui fîmes plusieurs questions auxquelles il satisfit parfaitement...[832] » Li Pierre ayant acquis rapidement les éléments de basse de la doctrine demanda, aussitôt après son baptême, des livres de Religion, puis des livres de mathématiques. Il retourna en Corée ; l'année suivante il reparut à Pékin et revint à la maison

---

828 MCM VII, 798-799. Raux, le 28 septembre 1795, à Pékin. « Comme le Roi de Corée en signe de soumission à l'Empereur de la Chine doit lui envoyer chaque année un Ambassadeur, il prit grand soin qu'on n'introduisît aucun Chrétien dans la suite de l'Ambassade et défendit à l'Ambassadeur de laisser rien porter aux églises de Pékin. Malgré ces précautions il se trouva dans l'Ambassade deux envoyés des Chrétiens qui portaient des lettres pour l'Évêque de Pékin, renfermant non seulement des nouvelles de la persécution et de son heureux terme, mais encore la demande de se servir de l'occasion favorable pour leur envoyer le Missionnaire si ardemment désiré ».

829 NLEC V, 255-256. « La nouvelle église de Corée doit son origine à la conversion d'un jeune homme, fils d'un ambassadeur du roi de Corée, appelé Li, qui vint à Pékin en 1784. »

830 Joseph Han, né au sud de Pékin, vraisemblablement à Hanjiazhuang 韩家庄 dans le Gu'an 固安 en 1772 ; reçu au séminaire à Pékin, très probablement le 11 mars 1794 ; il y fit les vœux le 12 mars 1796 ; y fut ordonné prêtre en décembre 1798. Sous-directeur du séminaire interne, puis missionnaire dans le diocèse de Pékin, fit aussi missionnaire pendant quelques années au Henan 河南 d'où il revint en 1835 ; fut digne d'éloges sous tous les rapports. Décédé à Xuanhuafu 宣化府 le 22 juin 1844. Sa sépulture se trouve à l'est de la ville. Van den Brandt, 1936.

831 MCM VII, 790. Mémoire du Joseph Han.

832 LEC IV, 306-307, cf. Pfister 1934, 958-959. La lettre de Ventavon, le 25 novembre 1784.

française demander des livres de mathématiques. Il donna plus tard des preuves non équivoques de la sincérité de sa foi, pour laquelle il versa son sang comme le second coréen baptisé. Ce dernier se nommait Yun Yu-il (尹有一, 1760-1795), un catéchumène qui reçut au baptême le nom de Paul[833]. En 1789, il accepta une mission et se chargea d'une lettre pour les missionnaires de Pékin. Déguisé en marchand, il partit pour Pékin. En 1790, instruit par les missionnaires de la mission française, Roux et Paris, il fut solennellement baptisé à la cathédrale par l'évêque de Gouvea. Le frère Paris fut son parrain. Panzi, ex-frère jésuite du Beitang, fit de lui un portrait dans l'attitude d'un homme lisant les livres de la Religion, et lui en fit présent[834].

Figure 22. Dirigeants de l'Église coréenne rédigeant une lettre aux missionnaires de Pékin[835]
Source : http://www.fortheendoftime.com/story2

De retour chez lui ce Paul fut l'apôtre de son pays. Il prêcha la religion et baptisa un grand nombre de coréens : « Tous les ans, ensuite, plusieurs de ces nouveaux chrétiens qui faisaient partie de l'ambassade coréenne, venaient à l'église française pour se faire instruire plus

833 Mémoire du Joseph Han, MCM II, 195. « Il était grand Mandarin, puissant à la cour du Roi de Corée ».
834 Planchet 1933, 68-69 ; MCM II, 195 ;
835 La lettre de chrétiens coréens au Mgr Gouvea, 1811, voir NLEC V.

parfaitement et pour recevoir le supplément des cérémonies du baptême »[836].

Ghislain désirait ardemment s'associer à ce néophyte devenu l'apôtre laïque de sa nation et aller évangéliser avec lui ce peuple intéressant qui manifestait de si grandes dispositions pour la foi ; il en fit plusieurs fois la demande à Raux. Celui-ci ne put consentir à son désir ; soit parce que Ghislain, admis publiquement à Pékin, ne pouvait s'absenter sans la permission de l'Empereur, soit parce qu'il était absolument nécessaire à Pékin. « On aurait souhaité y envoyer un Missionnaire chinois, mais, outre que les Chinois admis dans la Congrégation étaient encore trop jeunes, ils étaient nécessaires pour la Mission de la province de Pékin, et pour les autres Missions des provinces. De plus c'était au fort de la révolution française qui donnait peu d'espoir de recevoir prochainement des Européens en assez grand nombre pour pouvoir se charger de cette nouvelle Mission. Forcé de l'abandonner, Raux y renonça, et la remit entre les mains de Monseigneur de Pékin qui y envoya un de ses prêtres »[837].

[836] Mémoire du Joseph Han, MCM II, 195-196.
[837] MCM II, 196.

Chapitre 8 - Une religion des livres

Dans son mémoire du 1696, Le Comte nous présente les livres de catéchisme et le plan d'une traduction d'un Missel en chinois, mis à la disposition de la mission française : « On y a des catéchismes parfaitement bien faits, où toute la doctrine chrétienne, la vie, les miracles, la mort de notre Seigneur, les commandements de Dieu et ceux de l'Église sont clairement expliqués. On y trouve des expositions particulières sur les Évangiles, des traités sur les vertus morales et chrétiennes, des controverses solides et à la portée de tout le monde, des pratiques spirituelles pour les différents états de la vie, des prières et des instructions pour l'usage des sacrements, une théologie pour les savants, car on a traduit en partie la *Somme* de saint Thomas, enfin *les Exercices* de saint Ignace pour les spirituels. De manière que cette divine semence de la parole évangélique est partout répandue, et fructifie au centuple. On avait souhaité la traduction du *Missel* dans le dessein de dire la messe en chinois, selon la permission qu'on en avait obtenue ; et une version exacte de l'Écriture sainte. Le *Missel* a été fait, et le père Couplet le présenta il y a quelques années à notre saint Père ; cependant après y avoir bien pensé, on n'a pas jugé à propos de s'en servir ; et l'on continue de dire la messe en latin, comme à l'ordinaire »[838].

Grâce au catalogue de livres chrétiens mis en circulation dans les chrétientés de Pékin et des provinces, en particulier aux paroisses de Missions étrangères au Sichuan, mais aussi jusqu'aux chrétientés coréennes, nous pouvons voir le rôle essentiel de la publication et la diffusion des livres religieux de Pékin, notamment par la paroisse du Beitang au XVIIIe siècle. Les missionnaires à la Cour, « presque tous emploient le peu de loisir que leur laissent leurs fonctions apostoliques à composer d'excellents livres sur la religion ou à en traduire de fort utiles »[839]. En fait, au XVIIIe siècle, en Chine, il y avait plusieurs types de prédication populaire de morale dans la société : les Édits Sacrés, les livres de morale des « trois enseignements », les livres sacrés chrétiens et d'autres livres des religions populaires[840]. Le contrôle institutionnel de la rédaction et de la diffusion des livres chrétiens était nettement différent de la tradition chinoise

[838] Le Comte 1696 II, 275-276. Pour ce qui est de la version entière de la Bible, « il y a de si grandes raisons de ne la pas donner sitôt au public, que ce serait une imprudence téméraire d'en user autrement. D'autant plus qu'on a déjà expliqué en plusieurs livres ce qui est contenu dans l'Évangile, & même ce qu'il y a de plus édifiant dans le reste de la sainte Ecriture ».
[839] LEC III, 775. Lettre du père Loppin, ca. 1740.
[840] Brokaw 1991 ; Sakai 1999 ; Yau 1999 ; Goossaert 2012 ; Clart et Scott (éds.) 2015 ; sur la prédication des livres sacrés dans la société chinoise, voir Berezkin 2011.

qui consistait à présenter les livres sacrés dans les livres de morale, sous forme compilée par un grand nombre de groupes locaux totalement indépendants, certainement « hybride » et de les faire circuler de manière « autonome » parmi les laïcs[841]. Selon Gernet, les notions et les idées essentielles du christianisme ne pouvaient être intégrées dans la vision du monde chinois. Cela concerne toute la dogmatique fondamentale du christianisme : un Dieu unique, qui ne tolère aucun autre dieu à côté de lui, et encore moins un panthéon bureaucratique entier du type chinois. Une création unique et complète de l'univers, à un moment donné, par un acte conscient de la volonté de Dieu, non, comme selon la conception chinoise du cours de la nature, un processus de transformation continu et impersonnel. On peut voir dans un ouvrage comme le *Kouduo richao* 口鐸日抄 de traces d'un dialogue entre ces différentes visons théologiques du monde, même si il y avait aussi toujours des « exhortations » chrétiennes à attaquer et conquérir les « superstitions » des religions chinoises dans les ouvrages chrétiens. En dépit des ces tensions, la société chinoise au XVIIIe siècle accorda une nette « tolérance » à cette religion monothéiste[842].

Ce chapitre présentera l'évolution de la traduction, de la rédaction et de l'utilisation des livres par les communautés catholiques en Chine, surtout le rôle de la paroisse du Beitang, leurs livres sacrés et liturgiques pour les prêtres et les catéchistes édités dans l'imprimerie de l'église de la Cité impériale (Huangcheng tang 皇城堂), et les livres de morale chrétienne pour les laïcs dans l'édition de la chapelle Maison sacrée de Charité (Ren'ai shengsuo 仁愛聖所). On regardera comment les missions utilisent et révisent les sources chrétiennes en chinois, afin de fabriquer une forme de piété analogue à celle développée par les livres de morale dans la société chinoise. Les livres chrétiens comprenaient divers types de textes religieux, comme les catéchismes, les livres de prières, les textes sacramentels et liturgiques, les règlements des confréries, les biographies des saints, les traductions abrégées de la Bible et quelques écrits d'apologie. Compte tenu de l'état de la production et de la circulation des textes chrétiens à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle, la discussion suivante vise à révéler les motivations et l'utilisation de

---

[841] Notamment un ouvrage sous le titre du *Shengjing huizuan* 聖經彙纂 « Compilation des livres sacrés », édition 1806 à Canton, Bnf ms chinois 5680. Gravé par Yang Yongqing 楊永青, de l'imprimerie Yiwen tang 粵東省城西湖街以文堂, c'était une compilation de 36 ouvrages taoïstes produit par l'écriture révélée, et des textes sacrés ou liturgies bouddhiques, avec une liste des 22 bienfaiteurs (同刻芳名) pour la gravure (220 *liang*), et une autre liste des 21 souscripteurs (刷印芳名) pour la diffusion de 240 copies dans divers villes et provinces : Guangdong, Pékin, Zhejiang, Jiangxi, Jiangnan et etc.

[842] Gernet 1982 ; Zürcher 1990, 22-23 ; *Kouduo richao*, un livre de conversation entre Giulio Aleni S.J. (1582-1649) et le lettré Li Jiubiao 李九標 (?-1646 ?) du Fujian, de 1631 à 1640, voir Zürcher 2007a ; sur un panthéon bureaucratique et salvateur en Chine, voir Goossaert 2017. Comme l'étude de Gernet, l'interprétation occidentale sur l'histoire catholique en Chine a souvent présenté une société chinoise (ou plus largement asiatique) comme fondamentalement « anti-chrétienne », ou anti « libération religieuse » ; en fait, comme le montrent les textes de la « controverse de rites » (et de nombreux autres ensuite), l'incompréhension opère dans les deux sens, et il existe de nombreux textes chrétiens qui dénoncent comme « superstitions » les « cultes » locaux chinois.

certains de ces textes suivant la forme et le type de contenu.

8.1 « Recevoir l'enseignement » par le livre

C'est au voisinage du sanctuaire taoïste Louguantai 樓觀台, à l'ouest de la ville de Xi'an, que l'on a découvert entre 1623 et 1625 le plus ancien monument de l'histoire chrétienne en Chine. Cette stèle nestorienne fut érigée en l'an 781, son auteur est le prêtre Jingjing 景淨 dont le nom signifie « Lumière et pureté »[843]. Dans son « Eloge et dissertation gravés sur la stèle rappelant la propagation de la Religion-lumière dans l'Empire du Milieu », elle résume le sens de la rédemption du message chrétien : « Instituant la règle de Huit Béatitudes, pour purifier la nature humaine de ses souillures et appeler à la perfection. Ouvrant les portes des Trois vertus (principes), il révéla la vie et détruisit la mort »[844]. Avec un titre au dessus « Vertu et enseignement immortel (pour toujours) », cela correspond exactement au couplet antithétique (*duilian* 對聯) sur les montants de la porte d'entrée de la paroisse du Beitang (voir Figure 1)[845]. On reconnaît le sens des différentes mentions : celui de *Bajing* 八境, « huit situations ou circonstances », c'est à dire des « huit Béatitudes ». Celui de *Lianchen* 煉塵, « purifier de la poussière, des souillures », a ici une saveur particulière, en raison du sens spécial attaché par le bouddhisme au mot *Chen* ; il signifie alors la souillure provenant des sensations extérieures. Celui de *Chengzhen* 成真, « appeler à la perfection ; ils deviendront saints, semblables à la Vérité divine, habitants des cieux ». Outre ce que nous avons dit plus haut le caractère *Zhen* au sens taoïste et bouddhique, indique les transformations successives des Immortels (*Xian* 仙), des Saints (*Zhen*) et des Esprits (*Shen* 神). Celui de *Chang* 常, prend le sens de « règle constante ; vertu principale ». L'expression du *Wuchang* 五常 « cinq vertus » de Confucius, « bonté, équité, bienséance, sagesse, sincérité », est bien connue. *Sanchang* 三常 « trois vertus » est moins connue, on la trouve chez Guanzi, pour définir les formes du ciel, de la terre et de l'homme. Jingjing a appliqué cette expression aux trois vertus théologales chrétiennes : foi, espérance et charité[846]. Ce texte comprend des expressions

[843] Havret 1897 II, 34-35, III, 5 ; Pelliot 1984, 9-15 ; Charbonnier 2002, 13-15. Les Nestoriens s'étaient soumis à l'usage des religieux bouddhistes.
[844] Sur la traduction de Eloge et dissertation, voir Charbonnier 2002, 16 ; Havret 1902 III, 44.
[845] BNF réserve musée tab-11. Une paire de lignes sur les deux côtés « 制八境之度煉塵成真，啓三常之門開生滅死 », un titre au dessus « 德教長存 ».
[846] Havret 1902 III, 47-48. Des « huit Béatitudes », voir la définition du père Diaz, « *Shengjiao zhenfu baduan* 聖教真福八端 ».

dérivant à la fois du vocabulaire théologique de l'église syrienne et de la langue religieuse populaire d'Asie orientale commune à l'époque[847]. Selon la stèle de 781, il laissait 27 livres sacrés de son écriture[848]. On trouve dans le petit rouleau nestorien de Dunhuang découvert par Pelliot du 1908, une prière émaillée de termes bouddhistes, qui laisse transparaître une foi rayonnante en la Sainte Trinité, car il reproduit en chinois le *Gloria in excelsis Deo* alors en usage dans l'Église syriaque orientale[849].

L'épanouissement du bouddhisme et de la petite communauté nestorienne devait beaucoup au contrôle chinois des routes de l'Ouest. A partir du IXe siècle, ces religions sont d'ailleurs de plus en plus menacées en Chine. Les domaines bouddhistes ne cessent sans doute pas de s'agrandir et de prospérer, mais le trésor impérial s'appauvrit[850]. En 845 eut lieu la grande sécularisation forcée des bonzes. Par décret impérial sont à la fois détruits le bouddhisme et le christianisme, sans doute parce que les anti-bouddhistes voyaient dans la petite Église de Babylone une simple dérivation sectaire de celui-ci[851]. Ricci pense que, même si dans cette situation, la religion bouddhique a vu apparaître une multitude de livres, soit qu'ils vinssent nouvellement de l'Occident, soit qu'ils fussent composés en Chine, et « par ces allumettes ce feu s'est toujours entretenu, elle n'a jamais pu être éteinte »[852].

Le 27 août 1605, Ricci établissait finalement une résidence permanente dans le centre ville de Pékin. Lorsque la nouvelle maison ouvrit sa porte, le nombre de ceux qui s'y assemblaient, des personnes de toute qualité, augmenta de plus en plus, « par quoi il faut quasi qu'un des nôtres soit tout le long du jour assis dans la salle où on reçoit ceux qui nous viennent visiter, ainsi il n'est pas besoin que les nôtres courent par la ville et les rues, pour publier la foi. Mais plusieurs viennent à eux de leur propre mouvement, quand on leur demande pourquoi, ils répondent le plus souvent en deux syllabes : *lingjiao* 領教, comme s'ils disaient : je suis venu pour recevoir la doctrine (l'enseignement) »[853].

Mais, comment et par quels moyens les Chinois recevaient leurs enseignements ? En fait, à la suite de son arrivée en Chine, Ricci avait trouvé en Chine, des livres imprimés, avec leur

---

[847] Charbonnier 2002, version anglaise, 26.
[848] « 經留二十七部 ». Il laissait 73 livres sacrés, selon la stèle de jésuites portugais Icacio da Costa (1603-1666) et José de Almeida (1612-1647) du 1644. BNF ms chinois 6757 ; Chen Yuan 1980 II, 671 ; Nicolini-Zani 2011.
[849] BNF ms Pelliot chinois 3847, « 大秦景教三威蒙度贊 » ; Charbonnier 2002, 30-31.
[850] Gernet 1956 ; Charbonnier 2002, 35-36.
[851] Didier 2011, 38.
[852] Ricci 1617, 91. En revanche, Ricci pense que le taoïsme, « celui-ci (Laozi) n'a laissé aucun livre de sa doctrine, ni ne semble avoir voulu introduire une nouvelle opinion. Mais quelques sectaires l'ont appelé étant mort Daoshi (taoïste) ont écrit plusieurs livres ramassés de diverses sectes & mensonges d'un style très élégant ». Ibid. Ricci, 93.
[853] Ricci 1617, 450.

autorité, leur réputation de vérité pour le peuple ; toutes les sectes avaient été diffusées grâce à des livres écrits plutôt que par des prédications faites au peuple, « car comme ils haïssent extrêmement de faire des assemblées, ils ont eu recours à ce moyen pour faire entendre quelque chose nouvelle ». Par la lecture des livres, « ordinaire de lire les livres est provenu, qu'ils retiennent, sans peine les principaux articles de la foi chrétienne, lisent des livres pieux dans leurs maisons, les communiquent à leurs parents et amis ; ce qui ayant été considéré par les nôtres, les encouragea tous à l'étude des lettres chinoises ». Plus important, la façon d'imprimer en Chine était si facile, que sitôt vue, elle pouvait être entreprise par chacun. De cette commodité provient la grande multitude de livres chinois à si bon marché[854].

Le sens réel de « Seigneur du Ciel » (*Tianzhu shiyi* 天主實義), écrit en chinois par Ricci en 1603, fait partie intégrante de la tradition intellectuelle chinoise, ayant influencé des penseurs comme Fang Yizhi (方以智 1611-1671) et Huang Zongxi (黄宗羲 1610-1695). Il a ouvert la voie à une « quatrième école », celle du « christianisme confucéen », à côté des trois écoles traditionnelles du confucianisme, taoïsme et bouddhisme. Notamment le « christianisme confucéen » essaya de présenter le « vrai sens » de la religion chrétienne, pour attaquer l'école du néo-confucianisme des Song et des Ming. Par un dialogue avec un lettré confucéen, Ricci écarte toutes les données révélées de la religion pour s'engager dans un travail de raison, s'appuyant à la fois sur la philosophie scolastique et sur les textes classiques chinois. Il démontre que la foi chrétienne est compatible avec la tradition chinoise la plus authentique[855]. Pour répondre à une nécessité sociale, un autre ouvrage, le *Traité de l'amitié* (*Jiaoyoulun* 交友论), écrit également par Ricci, fut publié en 1595 à Nanchang, republié en 1599 à Nankin, et de nouveau en 1603 à Pékin, avec une préface élogieuse de Feng Yingjing (馮應京 1555-1606). La troisième œuvre, les *Vingt-cinq Paroles* (*Ershiwu yan* 二十五言), fut écrit à Pékin en 1604, une paraphrase sélective du Manuel d'Epictète, les propos présentés aux chinois dans le cadre de l'enseignement du Seigneur du Ciel y acquièrent une dimension nouvelle. Une préface avait donné aussi par Feng Yingjing, un épilogue de Xu Guangqi. On peut voir évidement, ces ouvrages de premières

[854] Ricci 1617, 227, 417, 16-17.

[855] Meynard 2013, 73 ; un compte rendu de Menegon 2017. En fait, comme il y avait de tradition de *Trois enseignements* en Chine, l'« accord » de Ricci avec le néo-confucianisme était tactique, temporaire et limité. Après avoir détruit les fondements intellectuels du bouddhisme et du taoïsme, Ricci avait attaqué finalement les fondements du néo-confucianisme. Dans cet ouvrage, Ricci avait fait un choix stratégique de s'allier au néo-confucianisme, l'idéologie intellectuelle dominante ; Mettre en évidence les composantes des classiques confucéens qui semblaient soutenir la théologie et l'éthique chrétiennes ; Et faire une guerre à de nombreuses pratiques et conceptions du bouddhisme, du taoïsme et des religions populaires. Ricci avait adopté pour son texte une forme littéraire bien établie à la fois en Occident et en Chine, un dialogue fictif entre une littérature occidentale et chinoise. Ruggieri avait structuré précédemment un ouvrage sous la forme de questions et de réponses, un style habituel de catéchismes, et il avait présenté une démonstration philosophique par la seule raison de l'existence de Dieu et l'éternité de l'âme, l'histoire de la révélation, les doctrines, le décalogue et les prières.

écritures chrétiennes en Chine, sont les œuvres des coopérations entre les missionnaires et les lettrés chrétiens.

Ricci, en rédigeant des livres, trouvait admirable, qu'un ouvrage, à peine édité pouvait être d''une grande utilité non seulement pour les Chinois des quinze provinces des Ming, mais aussi pour les peuples du Japon, de la Corée, de la Cochinchine, des Leuchiques (îles Ryūkyū 琉球) alors que ces dernier étaient tous « entièrement différents de langage, ce qui arrive parce que chaque caractère hiéroglyphique dénote chaque chose ». Cette qualité était tout à fait inusitée dans le reste du monde[856]. Mais il faut souligner que, par apport de l'époque de Ricci, il y eut un grand changement aux XVIIIe siècle, qui utilisa plus souvent les langages vulgaires dans les écritures religieuses[857].

En 1784, comme déjà discuté au chapitre précédant, la naissance de l'Église coréen, Pierre Li résolut d'embrasser la religion après s'en être instruit à fond des livres des européens, et il fut admis au baptême au Beitang par Grammont qui lui donna le nom de Pierre. Au printemps 1784, Pierre Li rentra à la capitale de la Corée, apportant des livres en grand nombre, des croix, des images et quelques objets curieux qui lui avaient été données à Pékin[858]. Parmi les livres qui Li apportait, il y en avait « de la vérité de la religion, des réfutation plus complètes des cultes superstitieux de la Chine et de la Corée, des explications des sept sacrement, des catéchismes, le commentaire des évangiles, la vie des saints pour chaque jour, et des livres de prières. Avec cela, il pouvait voir à peu près ce qu'est la religion, dans son ensemble et dans ses détails... Il leur (à ses parents et à ses amis) distribua des livres en peu de temps, un grand nombre crurent en Jésus-Christ... Il en baptisa beaucoup, et beaucoup d'autres furent baptisés par de nouveaux chrétiens qu'il avait établis catéchistes ». Des document nous permettent d'identifier quelques-uns de ces livre[859] : *Tianzhu shiyi* « Le sens réel de Seigneur du Ciel » de Ricci ; *Qike daquan* 七克大全 « Les explications des sept sacrements » ; *Shengjiao rike* 聖教日課 « Les prières pour chaque jour » de Longobardi ; *Wanyou zhenyuan* 萬有真源 de Aleni ; *Jiaoyao*

---

[856] Ricci 1617, 417-418.

[857] Ricci 1617, 21. « Car aucun livre pour tout n'est écrit en langage vulgaire. Et si d'aventure quelqu'un approche de plus près la façon de parler ordinaire, icelui ni de sujet, ni d'estime, ne s'élève au-dessus du commun. Et toutefois quasi tous les mots de l'un & l'autre langage sont communs ès devis familiers & plus graves écritures ; mais toute la diversité consiste en la seule composition des mots. »

[858] En fait, selon Mgr Gouvea, évêque de Pékin, avec l'intérêt sur « l'études occidentales » *Xixue* 西學, Li Pierre demanda ses livres mathématiques, et les missionnaires lui donnèrent des livres de *Tianxue* 天學, « l'études du Seigneur du Ciel ». « Ce jeune homme, grand amateur des mathématiques, s'adressa aux européens pour leur demander des livres qui traitaient de cette science, et en recevoir des leçons. Les missionnaires profitèrent de l'occasion pour lui présenter des livres sur la religion chrétienne, avec ceux des mathématiques, et lui insinuèrent peu à peu les principes du christianisme. » NLEC V, 260. Lettre de Mgr Gouvea, évêque de Pékin à Mgr de Saint-Martin, vicaire au Sichuan, le 15 août 1797.

[859] Mémoire du Joseph Han, MCM II, 195 ; Dallet 1874, 19-47; Bornet 1946, BCP, 42-43.

xulun 教要序論 de Verbiest ; *Shengjing guangyi* 聖經廣益 « Le commentaire des évangiles »[860], *Shengnian guangyi* 聖年廣益 « La vie des saints pour chaque jour » et *Shengshi churao* 盛世芻蕘 de Mailla et de Thomas Yang du Beitang, faisaient partie de son arsenal apologétique ; et un livre non identifié, dans la maison de Kim Josaphat 金禹範, la résidence des premiers chrétiens coréens : « il y avait un livre, espèce d'introduction à la vraie religion, composé en chinois, sous une forme attrayante et populaire, par les anciens missionnaires de Pékin »[861]. On peut trouver évidemment, parmi ces livres en circulation dans les chrétientés coréennes, quatre ouvrages de la paroisse du Beitang.

Il faut noter qu'avant l'arrivée de la missionnaire française à Pékin en 1688, on peut trouver quelques centres d'impression et de la diffusion des livres chrétiens en Chine, surtout à Pékin, à Canton, à Fuzhou, et à Hangzhou. Dans la totalité des ouvrages rédigés dans les communautés chrétiennes, le taux de livres religieux passe de 76% à 90% du début du XVIIe siècle à la suppression de la Compagnie en Chine en 1773, alors que le taux des études occidentales (*xixue* 西學) est de 38% de la fin des Ming[862].

8.2 Ecrire des livres sacrés à Pékin

La première génération de composition de livres chrétiens chinois se situe au début XVIIe, autrement dit, la fin des Ming, par les premiers jésuites et les lettrés chrétiens. Cependant dès le XVIIIe siècle, Pékin devient un centre de composition et de publication de livres chrétiens, surtout dans la paroisse Beitang, on peut trouver quelques types de « livres sacrés » : les ouvrages de « figurisme » ; les biographies des saints ; la Bible ; les livres apologétiques ; les livres de piété, de sacrements et de liturgie. Ces travaux des missionnaires et de leurs confrères chinois paroissiaux, conduisirent Beitang à devenir le vrai cœur de la grande collection des bibliothèques catholiques de Chine jusqu'au XXe siècle[863].

En fait, dès début XVIIe siècle, il y avait quelques ouvrages connus sur la Bible dans les

[860] « L'explication des évangiles des dimanches et fêtes », une traduction coréenne en fut faite par Jean T'soi, Dallet 1874, 25 ; Bornet 1946, 44.

[861] Ce dernier livre « populaire » est probablement le catéchisme de l'ex-jésuite d'Ollières du Beitang, *Shengshi yaoli* 聖事要理 « Au dialogue sur le baptême, la confession, l'eucharistie et la confirmation », qui quatre ans plus tôt, en 1780, avaient obtenu un vrai succès. Dallet 150 ; Bornet 1946, 44 ; Jai-Keun Choi 2006, 18-29.

[862] Bnf ms chinois 7046, *Beijing kanxing tianzhu shengjiao shumu*. Voir aussi Bernard 1945 I et II ; He Zhaohui 2014, 146. Sur la circulation de livres en Chine, surtout de la mission jésuite portugaise, voir Golvers 2012-15, 3 vols.

[863] La collection de la bibliothèque du Beitang, voir Liu Qinghua 2015.

pratiques des missions, surtout ceux de Dias et de Basset. Cependant, il convient d'observer que traduire la Bible n'était pas le but premier de leurs efforts, d'autant plus qu'à leur époque, les Bibles en langues vulgaires étaient regardées avec une certaine suspicion par l'Église catholique. Il fallait en premier lieu apprendre aux fidèles les prières essentielles de la religion : Pater, Ave ; la nature des sacrements ; une certaine connaissance de Jésus-Christ. Traduire intégralement la Bible n'a certainement pas été le premier souci des missionnaires. Ils ne sont qu'une poignée, en rapport avec peu de chrétiens instruits. Il était urgent de faire tout d'abord des rudiments d'éditer catéchisme, des livres de prières, des exposés sur la religion, des traités sur les sacrements, d'expliquer le Pater, l'Ave, le Symbole des Apôtres, la messe. Il faillait publier des cantiques[864].

Le *Shengjing zhijie* 聖經直解 « Evangiles des dimanches et des principales fêtes de l'année » composé en 1636, par Manuel Dias, Jr. (陽瑪諾 1606-1682), fut non seulement utilisé très couramment dans la mission catholique en Chine, mais aussi comme référence dans la paroisse orthodoxe russe à Pékin (à partir de 1739, par la quatrième mission). Jean Basset (白日昇 1662-1707), missionnaire de M.E.P. au Sichuan, avec l'aide de chrétien chinois Johan Xu (徐若翰, ? -1734), traduisit (ca. 1704-1707) le *Nouveau Testament*, depuis le 1er chapitre de saint Mathieu jusqu'au 1er chapitre inclusivement de l'épître de saint Paul aux Hébreux ; il commença la traduction du Catéchisme de Fleury. Ces traductions n'étaient pas parfaites, au dire de Martiliat qui doit avoir raison. Il composa un assez long mémoire intitulé : *Avis sur les missions de Chine*, dans lequel il préconise la liturgie chinoise, et le recrutement du clergé chinois parmi des hommes d'un certain âge, qui seraient ordonnés sans avoir appris le latin[865].

En 1688, au moment de la mort du P. Ferdinand Verbiest (28 janvier) et de l'arrivée des « cinq Mathématiciens » de Louis XIV (8 février), l'Empereur Kangxi avait compris l'importance des sciences européennes, mais il voulait se les réserver, pour lui-même et pour ses collaborateurs mandchous, sans en faire bénéficier ses sujets chinois qu'il préférait absorbés dans le culte stérile des vieux auteurs classiques. Il désirait donc assimiler tout ce qu'il pouvait de cette culture

[864] On devine l'énorme difficulté de l'entreprise, de mettre en chinois les passages de la Bible qui sont lus dans les messes du dimanche et des fêtes. L'exemple japonais ne peut lever les obstacles, pour une raison très simple : il n'existait pas encore de mots chinois capables d'exprimer correctement la pensée de l'Église catholique. Les jésuites au Japon, décident de limiter le champ de l'accommodation dans le domaine linguistique, pour ce qui est de la traduction, en refusant de traduire en japonais des termes comme Dieu ou les sacrements et en préférant conserver les mots latin ou portugais. Dehergne 1986, 211-213. Le modèle particulier d'accommodation de missions au Japon, voir Vu Thanh 2016, un compte rendu par Andrea Martignoni.

[865] Trois copies du *Nouveau Testament* de Basset : Casanatense ms. 2024 ; Cambridge BFBS ms. 127 ; British Library Sloane ms. 3599. En 1702, Basset écrit l'*Avis sur la Mission de Chine*, présentée son idée de traduire la Bible en chinois. Comme il était au sein de la controverse des rites chinois avec les jésuites en Chine, Basset donna les critiques sur les travaux de traductions des ouvrages religieux et la formation de clergés indigènes. Johan Xu, joua un rôle important dans la traduction de la Bible, et écrit une longue lettre chinoise à Rome (BAV Borgia Cinese, 316.7), pour défendre la légation de Tournon, et fait une critique sévère sur les jésuites en Chine. Song Gang 2016, 2017 ; Bontinck 1962 ; Moussay et Appavou 2004, n° 62.

européenne en faisant indifféremment appel aux jésuites de la mission portugaise et de la mission française. Ceux-ci s'y prêtaient d'autant plus volontiers qu'ils y voyaient le moyen de protéger la diffusion de cet Evangile pour lequel ils étaient venus en Chine ; ils continuèrent donc l'œuvre de propagande chrétienne sur le modèle de leurs prédécesseurs[866]. Au début de la mission française de Pékin, Gerbillon commença à enseigner à l'empereur les éléments d'Euclide, la géométrie pratique et la philosophie ; il eut l'ordre de composer des traités sur ces diverses matières avec Bouvet, et ils rédigeaient leurs démonstrations en mandchou[867]. Ils firent aussi construire à la Cour un laboratoire de chimie et travaillèrent à une *Anatomie complète*, qui fut terminé par Parrenin, et ensuite traduit en mandchou[868]. En même temps, Bouvet avec ses confères à la Cour, s'attacha à retrouver dans les classiques (*jing*) et autres anciens monuments chinois les restes des traditions primitives. Par son ouvrage *Tianxue benyi* 天學本義 (*Observata de vocibus Sinicis Tian et Shangdi*), Bouvet se proposait de prouver que les anciens chinois, avaient connu le vrai Dieu vivant. Il appuyait sa proposition sur les textes des livres classiques, sur les sentiments des lettrés et sur les proverbes populaires. Cet ouvrage a été proscrit par Tournon en 17 juillet 1705, qui s'en fit remettre tous les exemplaires. Au témoignage des anciens livres chinois, Bouvet joint celui des auteurs modernes, en preuve que tous n'ont pas perdu la connaissance du vrai Dieu, dans *Gujin jingtian jian* 古今敬天鑒 (*De cultu celesti Sinarum veterum et modernorum*, traduit en latin par Hervieu et Prémare) de 1706. Il a réuni à la fin de son livre les expression d'un usage journalier, dont les Chinois se servent pour désigner Dieu[869].

Dans une lettre datée du 7 juin 1732, Gaubil présenta les livres qui font du bien dans la société chinoise, écrits par ses confrères de Parrenin, d'Entrecolles et de Mailla. « Ils s'étaient utilement servis des lettrés chrétiens pour des ouvrages de piété, savoir les vies de St Ignace, Xavier, Borgia, Louis de Gonzague, Stanislas, B.J. Régis, St Louis, une année chrétienne, avec des traités de controverse sur Dieu, l'âme, le paradis, l'enfer, les diverses sectes des idolâtres chinois, etc.[870] » En 1710, Prémare a composé deux ouvrages chinois, pour éclairer le « vrai Dieu » et les

[866] Même quand, à la suite des ambassades pontificales du cardinal de Tournon et de Monseigneur Mezzabarba, la controverse des Rites chinois aura été envenimée, Kangxi continuera de favoriser les Pères de Pékin ainsi qu'en témoigneront de grandes entreprises, telles que le levé de la carte de ses Etats, mais, de plus en plus, il s'efforcera de provoquer chez ses fils et ses mandarins une activité scientifique les dispensant de recourir nécessairement à des étrangers. Tous ces traits se refléteront dans la liste des adaptations chinoises d'ouvrages européens qui ont paru à son époque. Bernard 1960, 364.

[867] *Eléments de géométrie*, 1689 ; *Géométrie pratique et théorique*, 1690 ; *Eléments de philosophie*. Pfister 1932, 445 ; 449. Pendant l'époque de Kangxi, en dehors des ouvrages mathématiques de Bouvet et Gerbillon, il y avait d'autre ouvrages scientifiques dans la paroisse du Beitang : le *Tianyuan wenda* « Origine et fondements de l'astronomie » en 1716 de Jean-François Fouquet, le *Zhoujing milv* « Rapports entre la circonférence et le diamètre » en 1717 de Pierre Jartoux.

[868] Pfister 1932, 434.

[869] Un autre ouvrage sur le *Yijing*, Bnf ms fr. 17239. Pfister 1932, 437-438 ; Bernard 1960, 369-371.

[870] Gaubil, *Correspondances*, 313.

doctrines chrétiennes dans les classiques chinois : *Jingchuan yilun* 經傳議論 et *Jingzhuan zhongshuo* 經傳眾說[871]. En 1721, il a composé aussi la *Shengmu jingpei shengruose zhuan* 聖母淨配圣若瑟傳 « Vie de St Joseph, chaste époux de la Ste Vierge », il donna des détails sur le culte dont « nous devons honorer ce grand patriarche »[872].

En 1721, le grand ouvrage posthume de Chavagnac (沙守信, 1670-1717), *Zhendao zizheng* 真道自證 « La vraie doctrine prouvée par elle même », fut publié en quatre volumes par l'église de la Cité impériale (皇城堂, Beitang, voir Figure 23). Il traitait des preuves de la religion chrétienne, avec une préface du supérieur Hervieu, des confrères Parrenin et Etienne-Joseph le Couteulx (顧鐸澤, 1667-1730), et du visiteur vice-provincial Giovanni Laureati (利國安, 1666-1727). Cet ouvrage a été réédité plusieurs fois à Shanghai de la fin du XIXe au début XXe siècle[873]. Sa forme rappelle celle du *Tianzhu shiyi* de Ricci en 1603. Grâce à l'expérience acquise dans l'exhortation de païens au Jiangxi et dans les pratiques taoïstes patronnées par le Maître Céleste Zhang, Chavagnac indiquait qu'il fallait rechercher le vrai « dao ». Il soulignait les trois questions posées à l'homme : son origine, sa vie sur terre et la vie après la mort (人之本原，人之現在，人之究竟) ; il décrivait les éléments essentiels des doctrines chrétiennes, ceux des trois vertus et du décalogue, des huit bénédictions et sept péchés, à la fin, des sept charités matérielles et spirituelles[874]. Par ailleurs, dans la mission française en Chine, Chavagnac fut le premier qui eut l'idée de donner les « Exercices » aux chinois selon la méthode de St Ignace (伊納爵神操) , à l'imitation de ce qui se faisait dans quelques provinces de France, surtout en Bretagne[875].

---

871 La « figurisme » de Prémare, voir Lundæk 1991 ; Chu Pingyi, 2007.

872 Pfister 1932, 522.

873 Bnf ms chinois 7049 ; Pfister 1932, 570. Sur la date de l'édition, il indique l'année Xinchou de Kangxi, c'était 1721, mais avec une préface de Hervieu en 1719. Mais dans sa préface de l'édition de 1796, par l'approbation de Mgr de Gouvea, évêque de Pékin, il indique qu'il avait composé en 1718, c'était une fausse, voir Furyo bunko 風陵文庫 19-F 250, l'Université Waseda.

874 Bnf ms chinois 7049. « 三德，十誡，真福八端，罪宗七端，哀矜七端（神形）».

875 LEC III, 188. Lettre d'Entrecolles au père procureur des missions de la Chine et des Indes, à Raozhou, le 27 août 1712. Ensuivant, d'Entrecolles expliqua les détails de leurs pratiques sur la retraite de huit jours des *Exercices de St Ignace*, dans les chrétientés du Jiangxi : « ces saints exercices ont beaucoup servi à la réformation des mœurs, et à la sanctification des peuples de cette belle province. C'est aussi à l'exemple de ce zélé missionnaire que j'ai fait faire cette année trois retraites à mes chrétiens, deux à Raozhou 饒州, et une à Jingdezhen 景德... Mon principal soin, pendant tout le temps de la retraite, est d'occuper continuellement ceux qui la font, en variant le plus qu'il m'est possible les exercices de chaque jour. ... La communion de la retraite se fait en forme d'amende honorable, pour réparer en quelque sorte les fautes qu'ils auraient pu commettre, en n'apportant point à la sainte table les dispositions que demande la participation du corps de Jésus-Christ. ... Un des exercices qui m'a paru faire le plus d'impression, est l'adoration de la croix. ... Enfin, la retraite finit par une dernière pratique qui en est comme la conclusion. C'est une protestation qu'ils font par écrit de n'oublier jamais les grâces qu'ils ont reçues dans ce saint temps, et d'y correspondre avec toute la fidélité dont ils sont capables ; de haïr tout le reste de leur vie ce qu'ils ont haï pendant leur retraite ; de n'estimer que ce qu'ils y ont estimé, et de reconnaître par une vie fervente l'amour infini que Jésus-Christ a pour eux. » LEC III, 189-190 ; voir aussi Standaert 2012a, 105-110.

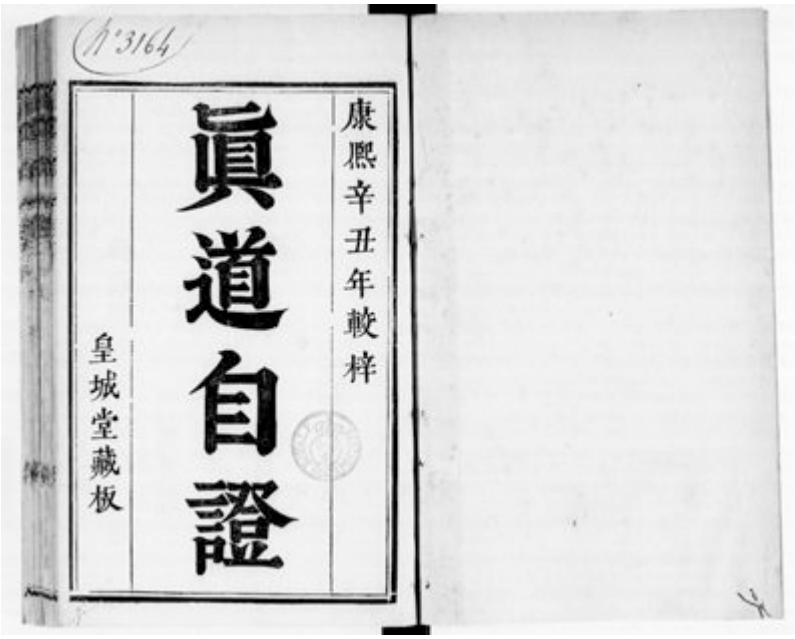


Figure 23. Titre du *Zhendao zizheng*, de Chavagnac, 1721.

Source : Bnf ms chinois 7049.

En 1726 et 1727, Parrenin présenta les vies de St Stanislas Koska et St Louis de Gonzague, par *Dexing pu* 德行譜, et *Jimei pian* 濟美篇[876]. Il fait par ailleurs une traduction en mandchou, pour les dames chrétiennes de la famille Sournima (Sunu), des *Prières vocales de l'Église*[877]. D'après une lettre de Chalier du 1741, c'était Parrenin, qui fut chargé de nombreuses affaire religieuses pendant les règnes de Yongzheng et Qianlong, et de composer les livres chrétiens en chinois : « Parennin mit à profit le loisir qu'il avait, pour consoler et soutenir les princes chrétiens persécutés, emprisonnés, et réduits à une extrême misère ; pour composer des livres utiles à la religion, pour faire des instructions dans la ville et dans l'enceinte de notre maison ; pour visiter un grand nombre de personnes de distinction, et achever leur conversion, qu'il n'avait pu qu'ébaucher dans les longs voyages qu'il faisait à la suite de l'empereur. De tous côtés les chrétiens venaient en foule pour le consulter, pour se consoler auprès de lui, pour s'instruire et pour faire des confessions générales »[878].

Dans les années 1730s-1740s, le supérieur d'Entrecolles a composé un livre en chinois sur

[876] Pfister 1932, 508, 512-513. « Les livres de Parrenin, soit en mandchou, soit en chinois, qu'il a composés pour l'empereur Kangxi, pour l'instruction des néophytes, et pour la conversion des infidèles, prouvent également son érudition, son zèle et sa piété. »

[877] LEC III, 378. Lettre du père Parennin, à Pékin, le 20 août 1724. « Après avoir commencé si saintement la journée, ils en sanctifiaient le reste dans leurs palais par la lecture des livres de piété, par l'instruction de leurs domestiques, et par la prière que chacun d'eux faisait faire en commun dans sa famille. Et comme parmi les princesses chrétiennes et les autres dames il y en avait peu qui connussent les caractères chinois, et qu'elles souhaitaient de comprendre le sens des prières vocales de l'Église, elles prièrent le père Suarès, leur confesseur, de leur en procurer une traduction en langue tartare. »

[878] LEC III, 763. Lettre du père Chalier, à Pékin, le 10 octobre 1741.

la Bible. Avec l'autorisation du P. Hinderer, il composait le *Xunwei shenbian* 訓慰神編 « Livre de la consolation, ou vie du saint patriarche Tobie, avec commentaire » en 1730. Dans les contenus, d'Entrecolles traduit et explique le texte sacré (聖多俾亞古經原本) avec une petite introduction ; il en donne ensuite l'explication et en fait le commentaire en développant tous les sens (句中集註十條, 節次發明五十條) ; et il termine par neuf exhortations essentielles dans un *post-scriptum*, à imiter l'exemple de Tobie (baiyu 跋語：勸人九要)[879]. Il convient de noter qu'il s'agit là d'un des premiers traités chinois sur un livre de l'*Ancien Testament*, il était réalisé en langue vernaculaire Pékinoise, pour une prédication intégrée entre les doctrines chrétiennes et les livres de morale chinois (*shanshu*). Cette introduction de la traduction dans l'écriture des ouvrages religieux, a été utilisée couramment par ses confrère du Beitang, Prémare et de Mailla, et elle serait employée avec succès par le dernier jésuite du Beitang, Poirot[880].

En 1753, le père de la Charme avait travaillé pendant dix ans, pour composer en 6 volumes le *Xingli zhenquan* 性理真詮 « Vraie explication de la philosophie naturelle », réédité à Shanghai en 1889 en 4 volumes (voir Figure 24). Il traite de l'essence de nature spirituelle (靈性之體), et de son origine (源) et du moyenne d'y parvenir (道). Dans cet ouvrage, il présente « la vraie religion » établie par Dieu, qu'il peut connaître et différencier des autres « fausses doctrines ». L'auteur attaqua ensuite les « superstitions » des sectateurs de Confucius, des anciens philosophes chinois, des lettrés chinois, puis il montre en quoi consiste la religion du *Tianzhu* (Seigneur du Ciel). Cet ouvrage attaqué dès sa naissance et déféré à Rome comme favorisant les doctrines récemment condamnées, fut défendu et soutenu par Mgr de Laimbeckhoven, évêque de Nankin. Il avait d'ailleurs, les approbations de Mgr de Souza, évêque de Pékin, et du supérieur portugais de Hallerstein, et des réviseurs Gaubil (supérieur du Beitang), Bahr et Benoist[881]. Il faut souligner que, dans cet ouvrage de la Charme continue d'utiliser des formes et des idées du *Tianzhu shiyi* de Ricci (1603), il commence par un dialogue avec les lettrés, à critiquer l'école du néoconfucianisme des Song et des Ming, qui considéraient certaines notions et pratiques du bouddhisme et du taoïsme comme positives à la société chinoise. Comme son confrère Ricci, il demande un retour du « confucianisme monothéiste » des Han et des Tang[882].

---

[879] Bnf chinois 6782 ; réédition de Zikawei en 1872, Bnf ms 6785, dans DCFY 3, 91-124. Cordier 1901, 21 ; Pfister 1932, 546.
[880] Li Shixue 2013, 83.
[881] Pfister 1934, 722. Notamment dans la préface, le P. de la Charme avait signé sous le titre du *Xijin jushi* 析津居士, « lettré boudhisant de Xijin ». Xijin, ancien nom de Pékin dès 1012, comme capitale du sud des Liao (遼 916-1125). Par ailleurs, il avait corrigé par ses *tongxue* 同學 « camarades, confrères » : Gaubil, Hallerstein, Bahr et Benoist.
[882] Il faut noter ici, dans le même époque des jésuites vivaient à Pékin, il y avait également le début de naissance d'une théologie musulmane de langue chinois. Elle ne démarra vraiment qu'avec les traductions de l'arabe et du persan vers le chinois à la fin de

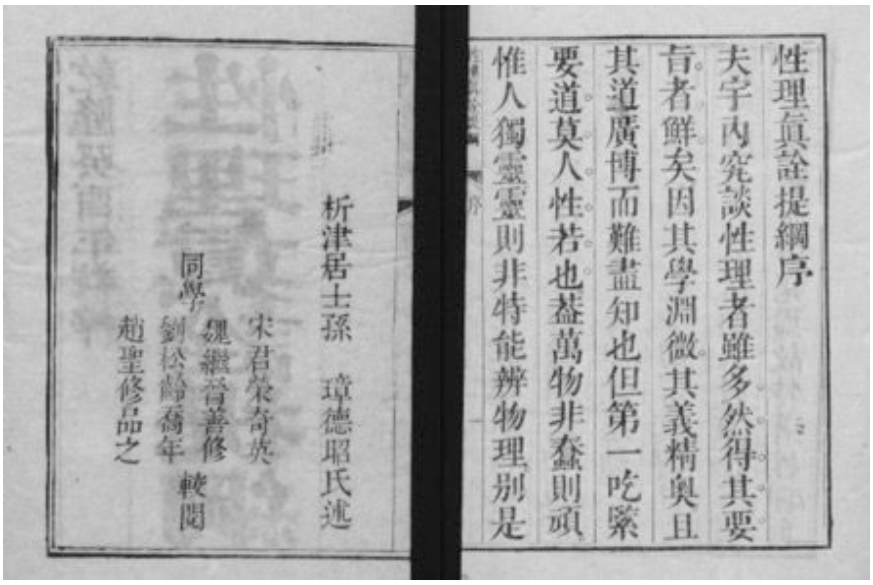

性理眞詮提綱序
夫宇內究談性理者雖多然得其要
旨者鮮矣因其學淵微其義精奧且
其道廣博而難盡知也但第一吃緊
要道莫人性若也蓋萬物非蠢則頑
惟人獨靈靈則非特能辨物理別是
析津居士孫　璋德昭氏述
宋君榮奇英
魏繼晉善修
同學
劉松齡喬年　較閱
趙聖修品之

Figure 24. Préface du *Xingli zhenquan*, de la Charme, 1753.

Source : http://digital.staatsbibliothek-berlin.de

Dans les dernières années des ex-jésuites du Beitang, surtout dans les schismes dans le diocèse et dans la paroisse, le P. de Poirot, comme d'Ollières, fut chargé de la rédaction de livres chrétiens chinois. Arrivé en Chine du 1770, Poirot s'était rendu habile dans les langues mandchou et chinois, dont il donna plus tard des leçons à Grammont et Raux. Cette connaissance lui fit donner la charge de traduire du latin en mandchou entre St Petersburg et Pékin. Remplissant à la Cour l'office de peintre, il exerçait aussi les fonctions du saint ministère et donnait *les Exercices* de St Ignace, faisant alterner ainsi la prédication et la confession dans la paroisse. A partir des années 1790s jusqu'au début 1803, il termina la traduction de la Bible en chinois en 37 *juan*[883] (dont 2 *juan* doublé), qui restera comme une version la plus complète de l'Église catholique en Chine avant le XXe siècle, surtout en langue vernaculaire[884]. Cette

l'époque Ming et au début de l'époque Qing, menée notamment par les lettrés musulmans Wang Daiyu (王岱輿 1580-1660) et Liu Zhi (劉智 1669-1764). Ils se heurtaient à des difficultés qui, bien souvent, étaient les mêmes, notamment les questions de terminologie religieuse. Dans sa traité du 1642, le *Zhengjiao zhenquan* 正教真詮 « La véritable interprétation du bon enseignement », Wang explique les cinq « pilier de l'islam » par les « cinq vertus fondamentales » de Confucius. Il y avait tellement des rapprochements de forme et de style entre ses écritures avec celles de chrétiens, il exposa un enseignement « pure et vrai » comme le bon enseignement, ensuite les moyens de l'enseignement, avec les analyses des idées du néoconfucianisme, du bouddhisme et du taoïsme. Zhu Youwen 2004 ; Sachiko Murata, Chittick, and Tu Weiming, 2009 ; Didier 2011, 44 ; Meynard 2014 ; Hille 2014 ; Petersen 2017.

[883] *Juan*, un rouleau ou un volume de livre chinois, en effet, ces 36 *juan*, étaient quasi comme 57 livres sur 73 livres de la Bible Vulgate. Li Shixue 2013, 52-53.

[884] *Guxin shengjing* 古新聖經 « Ancien et du Nouveau Testament », 1-27 volumes du Ancien, 28-37 volumes du Nouveau, deux juan, 1487 pages, 15 images, voir n° 1871, dans la collection de l'ancien bibliothèque du Beitang, voir Feng Zanzhang 1947, 363. Une version imprimée sortie en 2014 à Pékin, avec une préface de Li Shixue et Zheng Haijuan, voir *Guxin shengjing cangao* 古新聖經殘稿, 9 vols. Il y avait plusieurs études récentes sur la Bible de l'édition chinoise de Poirot, voir Zheng Haijuan 2012 ;

traduction en chinois de la plus grand partie de la Bible est en langue vulgaire Pékinoise, avec des commentaires, sous titre de *Guxin Shengjing* 古新聖經, « Ancien et nouveau Testament » (voir Figure 25). Par ailleurs, ses traductions mandchoues, avec leurs commentaires, ont commencé à partir de l'année 1790[885]. En 1802, Poirot demanda à devenir un nouveau membre jésuite dans la Compagnie de la Russie, qui vivait pendant la suppression ; et les pères demandèrent l'autorisation de ces propriétaires à la mission Russie de Pékin, avant la fermeture en 1827 de l'église catholique. Par conséquent, c'était une copie du *Guxin shengjing* en chinois et en mandchou, dans la collection Archimandrite Peter (Kamensky), 1765-1845, de l'Institut d'études orientales de l'Académie des sciences de Russie[886]. Cette traduction avec commentaires représentait une « modernité Bible » en Chine, avant le Mouvement vernaculaire (ou mouvement de nouvelle littérature) et la révolution au début du XXe siècle. Malheureusement, à cause de l'interdiction de Rome, il resta tranquillement dans la collection de la Bibliothèque du Beitang et à Zikaiwei de Shanghai, mais ne fut jamais imprimé, jusqu'en 2014[887].

Figure 25. *Guxin shengjing*, juan 32. Lettre de saint Paul Apôtre aux Romains, chapitre 1

Source : Zikawei, vol. 34, 220-221.

Wang Shuofeng 2013, Song Gang 2015, 2016. Voir aussi, Standaert 1999 ; Dehergne 1986.

[885] Rappelons qu'à cette époque l'Église catholique n'était guère favorable aux traductions de la Bible en langue vulgaire, aux cantiques chinois pendant la messe, pas plus qu'à l'usage du Missel chinois préparé par Lodovico Buglio (利類思 1606-1682) en l'an 1670. Dehergne 1986, 226-227. Le raison de ne pas diffuser la version mandchoue dans la ville, était que durant la période des Qing, il était plus sensible de prêcher aux Bannières mandchous qu'aux ordinaires chinois.

[886] La version de Russie de Guxin shengjing, voir Song Gang 2015 ; Liu Ruomei, 2012.

[887] Li Shixue 2013, 88-89. Sur la collection de la bibliothèque du Beitang, voir Liu Qinghua 2015.

Il faut souligner que, avant le texte de la Bible, Poirot écrivit deux préfaces pour expliquer sa motivation et la règle de traduction : 1° La Bible est la Parole du Seigneur du Ciel (乃是天主之意，天主之語), il n'avait pas d'intention de l'augmenter ou de la diminuer (無意增減) ; 2° Cette traduction était fait sous l'inspiration du Saint-Esprit, et présentée en langage vernaculaire ; 3° Les lecteurs seraient soit des lettrés de morale (賢人) qui poursuivent les enseignement, ou bien les ordinaires qui lisent pour leurs bonheurs, avec le texte principal en grands caractères, ses commentaires en petits caractères[888]. Ces « ordinaires », étaient évidemment les principaux lecteurs de la Bible de Poirot. Son objet en utilisant le style en « bas » des trois styles des explications doctrinales de Saint Augustin (en haut, en milieu, en bas, *De doctrina christiana*), était l'enseignement de la « grand voie » du Seigneur du Ciel, pour les peuples ordinaires[889].

Table 28. Les livres sacrés rédigées dans la paroisse Beitang au XVIIIe siècle

Date	Nom chinois	Nom de livres	Auteur	Note
1710	經傳議論	*Discussion des classiques, sur les rapports entre le christianisme et les livres classiques chinois*	Prémare	Bnf ch. 7164
1710	經傳眾說	*Citations des classiques à l'appui du christianisme*	Prémare	Bnf ch. 7165-II
1721	真道自證[890]	*La vraie doctrine prouvée par elle même*	Chavagnac	Bnf ch. 7049
1726	德行譜	*Liste des vertus ; vie de St Stanislas*	Parrenin	BAV Borgia 349-20
1727	濟美篇	*Le livre de la parfaite beauté ; Vie de saint Louis de Gonzague*	Parrenin	Bnf ch. 6776
1721	聖母凈配圣若瑟傳	*Vie de St Joseph, chaste époux de la Ste Vierge*	Prémare	
1730	訓慰神編	*Histoire de Tobie, avec commentaire*	d'Entrecolles	Bnf ch. 6782
1753	性理真詮	*Vraie explication de la philosophie naturelle*	La Charme	Berolinensis
1790-1805	古新聖經	*Ancien et nouveau Testament*	Poirot	Zikawei

Source : Cordier 1901 ; Courant 1902 ; Pfister ; Bernard 1960 ; Xu Zongze 2006.

888 Wang Shuofeng 2013, 30-31.

889 « 教人，教的是天主的大道 », préface du *Guxin shengjing*, cf. Li Shixue 2013, 64.

890 Un autre livre *Zhenjiao zizheng* 真教自證 « La vraie religion prouvée par elle-même », par Angelo Zottoli, jésuite (1826-1902), porte la date de 1859. Cf. Courant 1920 III, 69.

8.3 Catéchisme, prières et sacrements

Dans la paroisse du Beitang, de Mailla rédige des livres de prières et de sacrements pour l'apostolat laïque, les confréries et la dévotion paroissiale, soit « pour réfuter les erreurs dans la société locale, soit pour nourrir la piété des fidèles, soit pour prouver les mystères de la foi chrétienne ». Au début des années 1730s-1740s, de Mailla composait un grand ouvrage chinois dans la paroisse. Avec l'assistance du frère Thomas Yang (楊達 1671-1751), en 1738, de Mailla en particulier fait une traduction abrégée des vies des Saints du père Croiset : *Shengnian guangyi* 聖年廣益 « Vie des Saints pour tous les jours de l'année » (voir Figure 26)[891]. Comme un bon livre de méditation, il eut plusieurs rééditions dans le siècle suivant, comme un des ouvrages les plus répandus parmi les chrétiens des diverses provinces de la Chine[892]. « Le père de Mailla en particulier vient de traduire la *Vie des Saints* du père Croiset et un *Abrégé de la dévotion au sacré Cœur* de Jésus. Ces livres répandus parmi les chrétiens, et même parmi les infidèles, produisent les plus grands fruits. Ce sont des espèces de missionnaires qui n'appréhendent point les recherches, et qui contribuent beaucoup aux progrès de la foi »[893].

De Mailla termina en 1740, un autre livre, sous le titre de *Shengjing guangyi* 聖經廣益 « Evangiles des dimanches et des principales fêtes de l'année ». Il indiqua qu'il était imprimé dans l'édition de la Maison de Charité, paroisse du Beitang (皇城西安門內首善堂仁愛聖所), et réalisé dans la même groupe[894] comme celle du *Shengnian guangyi*, les correcteurs : Gaubil, Kögler et de la Charme ; l'appréciateur : le visiteur Philipp Sibin (1679-1759) ; imprimé autorisé par Domingos Pinheiro (陳善策 1688-1748), député de l'administrateur du Diocèse de Pékin, Emmanuel de Silva 曾德良. Au début, il y avait plusieurs explications sur les principes d'une retraite et un plan de huit jours (避靜根本，八日總綱) ; il donnait ensuite un aperçu très détaillé heure par heure du calendrier, de chaque jour d'une retraite de huit jours (八日內每日行工時刻) ; à la manière des exercices spirituels donnés aux laïcs en Bretagne. En un style clair et

---

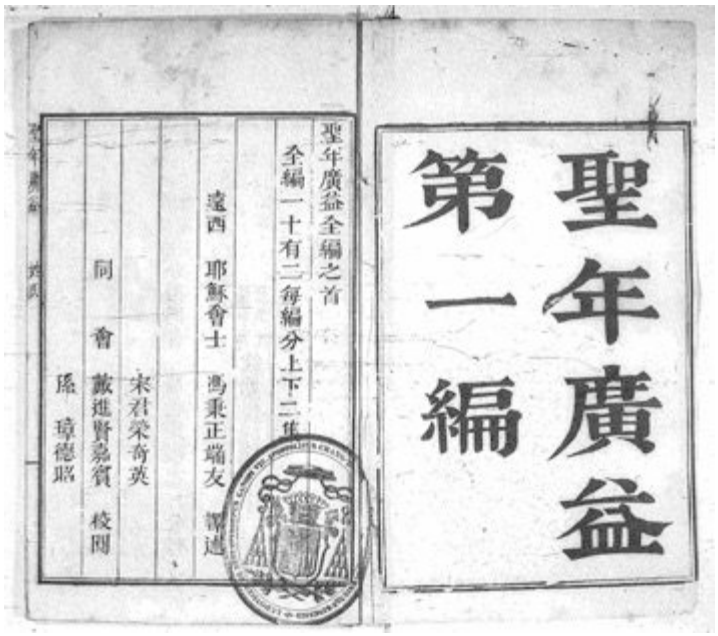
[891] *Exercices de piété pour tous les jours de l'année, contenant l'explication du mystère, ou la vie du saint de chaque jour, avec des réflexions sur l'épitre, et une méditation sur l'évangile de la messe, et quelques pratiques propres à toutes sortes de personnes*, Lyon : Antoine Boudet, 1712-1720, 12 vols.

[892] BAV Borgia Cinese 365-1 ; voir aussi Bnf ms chinois 6786-6791. Pfister 1934, 600 ; les détails de citations de Mailla, voir Standaert 2012a, 113-118.

[893] LEC III, 775. Lettre du père Loppin, ca. 1740.

[894] « 翻譯校錄鑒定允行諸姓氏，與聖年廣義同 », couverture du *Shengjing guangyi*, Bnf ms chinois 6804.

simple, de Mailla ajoutait une courte médiation et l'oraison de chaque jour de la retraite (八日內默想看書題目)[895].


聖年廣益
第一編

聖年廣益全編之首
全編一十有二每編分上下二集
遠西 耶穌會士 馮秉正端友 譯述
宋君榮奇英
同 會 戴進賢嘉賓 校閱
孫 璋德照

Figure 26. Titre du *Shengnian guangyi*, de Mailla, 1740
Source : BAV Borgia Cinese 365-1, courtisé HKDA.

De Mailla fut le premier à introduire à Pékin la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, qui y a établi des confréries de chrétiens mandchous et chinois, et qui a eu soin de la confrérie du St Sacrement. En 1745, le père de Mailla écrivait les ouvrages pour la confrérie et la dévotion particulière dans la paroisse du Beitang : *Shengxin guicheng* 聖心規程 « Méthode pour prier le Sacré Cœur », et *Shengti ren'ai hui guitiao* 聖體仁愛會規條 « Exercices et règlements de l'association charitable du Saint Sacrement »[896]. Il faut noter le *Tianshen huike* 天神會課, « Exercices de la confrérie des S. S. Anges », un catéchisme très connu, composé en 1661 par le jésuite Brancati (潘國光, 1607-1671), pour la chrétienté du Jiangnan, il fut réédité en 1739 au Beitang (皇城西安門內首善堂)[897]. Cependant dans cette édition, l'introduction et les règles de la confrérie étaient supprimée, probablement parce qu'il avait créé un autre confrérie plus « complète » dans la paroisse du Beitang au début du XVIIIe siècle : la confrérie du Saint-Sacrement, sera présentée au chapitre 10.

895 Pfister 1934, 600 ; Standaert 2012a.
896 LEC III, 775. Lettre du père Loppin, ca. 1740. Pfister 1934, 598.
897 Les deux autres éditions du *Tianshen huike*, à Canton et à Hangzhou, voir Bnf ms chinois 6953 et 6958.

Dans *Zhujing tiwei* 主經體味 « Sens de l'oraison dominicale » du 1743, le supérieur d'Entrecolles y explique les diverses demandes du *Pater* en les parcourant successivement mot par mot, en style pur et simple[898]. Dès son arrivée en 1737 en Chine, le P. Louis des Roberts (趙圣修, 1703-1760), fut destiné au Huguang, surtout on lui confia le « soin des chrétiens qui se trouvent en remontant le rivière » de Hankou 漢口, où il y demeura jusqu'à son retour à Pékin pour servir comme supérieur de la mission française de 1748 à 1754. Comme supérieur du Beitang, son zèle ne se bornait pas à la seule enceinte de Pékin ; il allait aussi de temps en temps, évangéliser les chrétiens qui étaient aux frontières du Liaodong. A Pékin, il composa aussi un livre chinois, *Moxiang guicheng* 默想規程 « Règles de la méditation »[899].

Même après la suppression des jésuites en Chine, l'ex-jésuite François d'Ollières (1722-1780) de la paroisse, rédigea un catéchisme sur le symbole, de la préparation au baptême : « Voyant notre mission réduite à trois ouvriers, dont deux passaient cinquante, et le troisième soixante ans, je me sus bon gré des avances que j'avais prises pour le chinois, tant à La Flèche, qu'en voyage, dans les relâches et à Macao. Je me mis à l'étude, et surtout à l'exercice de la langue. Au bout de trois mois, je fis, à l'aide d'un homme qui parlait bien, des instructions sur la pénitence et l'eucharistie : je les travaillais avec lui pendant deux ou trois jours de la semaine ; j'en mettais autant pour les bien apprendre, et je les disais le dimanche aux écoliers de l'école domestique, dont on me chargea de faire les examens pour les confessions de chaque mois, et les instructions dominicales. Comme celles-ci étaient claires, méthodiques, bien analysées, et en bon chinois bien coulant, les enfants aimaient à en recueillir les morceaux, qu'ils me récitaient. Bientôt les chrétiens et même les catéchistes vinrent m'écouter, et copier entre eux mes instructions. Je les répétai l'année suivante, et celle d'après, vers la Fête-Dieu, pour préparer les enfants à la première communion, et les chrétiens les suivirent avec assiduité ». D'Ollières en avait ajouté ensuite, trois autres instructions sur la confession, la communion, la messe, et la confirmation, pour un catéchisme complet, le *Shengshi yaoli* 聖事要理 « Au dialogue sur le baptême, la confession, l'eucharistie et la confirmation ». Chaque dimanche, il en récita un après la prière commune, et avant le sermon qui suit la grand'messe[900].

D'après une lettre datée du 1781, Bourgeois avait fait imprimer 50,000 exemplaires de ce livre de catéchisme en quatre livrets du P. d'Ollières : « Dans ses moments libres, il (d'Ollières) mettait en langue tartare nos livres de religion. Nous avons de lui un catéchisme en chinois qui a

[898] Bnf chinois 7319 ; l'édition de Tushanwan, à Shanghai, 1881. Cordier 1901, 21.
[899] Pfister 1934, 744-747 ; Cordier 1901, 22 ; Standaert 2012a, 112.
[900] LEC IV, 280-281, lettre du père d'Ollières, le 15 octobre 1780.

fait un bien infini. J'en ai fait imprimer plus de 50,000 exemplaires qui ont été répandus dans presque tout l'empire »[901]. Considéré comme un des plus importants catéchismes en forme de dialogue vernaculaire, ce livre de catéchisme d'Ollières, allait se répandre dans toutes les missions de Chine, et il fut très souvent imprimé jusqu'à nos jours, avec quelques modifications, soit en mandarin, soit en dialecte. Il fut romanisé en 1882 à Shanghai, également en version en dialecte en 1883. Ce livre fut imprimé en Corée dans une boutique en 1885-86. Les protestants de Shanghai, ont publié sous la même forme, et parfois avec les mêmes questions, un catéchisme à l'usage de leurs convertis, et il est en deux parties et intitulé : *Jinjiao yaoli wenda* 進教要理問答 « Dialogue sur la nécessité d'embrasser la religion »[902].

D'après une lettre d'octobre 1785, Raux, le supérieur lazariste du Beitang, chargé de conduire une paroisse de 80 personnes, prêche déjà en chinois et fait le catéchisme, pour la Fête-Dieu, le tout sera imprimé dans la forme du P. d'Ollières, sous le titre de *Shengshi wenda* 聖事問答 : « La langue de ce pays est tout à fait singulière, elle n'a aucun rapport avec les langues d'Europe, je l'apprends avec une facilité qui surprend tout le monde et moi-même tout le premier, j'ai déjà prêché en chinois et fait le catéchisme pour la Fête-Dieu ; je l'en bénis, cela vient de lui »[903].

P. Han Joseph 韓若瑟, né en 1772 au sud de Pekin, à Hanjiazhuang 韓家莊 de district Gu'an 固安 ; il fut reçu au séminaire lazariste interne de Pékin en mars 1794 ; y fut ordonné prêtre en décembre 1798. Sous-directeur du séminaire interne, puis missionnaire dans le diocèse de Pékin, il partit aussi en mission pendant quelques années au Henan, d'où il revint en 1835 ; il fut digne d'éloges sous tous les rapports. En 1823, il fait une traduction de la méditation de Jean Buys S.J. (Johannes Busaeus, 1547-1611)[904], pour un ouvrage sous le tire de *Shensi zhinan* 慎思指南 « Manuel de méditation ». Après une introduction sur la manière correcte de la méditation et de la prière mentale (慎思條例) selon François de Sales, ce manuel contient six *juan* : 1° des méditations sur les bénéfices divins et sur les péchés (造生之恩, 大罪之重重於主前) ; 2° les méditations sur les sept péchés capitaux, les misères de la vie humaine et les fins (七罪宗; 人世之苦; 善死之安) ; 3° une retraite de huit jours conçue pour les prêtres et les religieux, mais aussi applicable aux autres fidèles (避靜八日規矩每日默思四次; 鐸德避靜八天規矩) ; 4° les

[901] AFSJ Brotier 112, fol. 187v ; LEC IV, 283. Lettre du père F. Bourgeois, le 17 novembre 1781.
[902] Pfister 1934, 908. Antoine Mostaert (1881-1971), C.I.C.M. a traduit en mongol, Klaus Sagaster (ed.) 1991, 275.
[903] Envoyé à Paris en 1788, voir Bnf ms chinois 7447, intitulé de « Catéchisme inspiré de celui dit de Montpellier », Bernard 1960, 382 ; MCM VII, 660, lettre de Raux, à sa sœur Anna Marie, et à ses frères Antoine, Pierre et Henri, le 30 octobre 1785.
[904] Joannes Busaeus, *Enchiridion piarum meditationum in omnes dominicas, sanctorum festa, Christi passionem, & cætera*, Mainz: Balthasar Lippius, 1606. Cf. Standaert 2012a, 121.

méditations sur les vertus nécessaires aux chrétiens (信德) ; 5° des méditations pour les dimanches selon l'année liturgique ; 6° les méditations des fêtes et des fêtes des saints. Dans le cinquième *juan*, il cite des ouvrages comme le *Shengjing zhijie* de Dias et le *Shengjing guangyi* de Mailla[905].

Dans l'acte liturgique, l'autre langage, intimement lié au langage liturgique dans un entrelacs d'âme, est le langage musical. Le fait est que la parole collective, lorsqu'elle s'élève dans le culte pour lui donner toute sa force d'action de grâces ou sa vertu d'imploration et de recours, pour se faire entendre en somme, est nécessairement chantée[906]. En soutien aux livres sacrés, des instructions liturgiques et musicales devenaient nécessaires de façon urgente pour la pratique de messes et des prières en Chine[907]. A la fin du XVIIIe siècle, il y avait notamment un livret liturgique et musical dans la paroisse de Pékin, interprété par les instruments chinois, comme dans les cérémonies taoïstes et les religions chinoises. En 1779, Amiot envoie de Pékin, quatre groupes de cahiers de musique, manuscrits. Les deux premiers groupes, « Divertissements chinois, ou Concerts de Musique chinoise », de trois cahiers chacun, rassemblent des musiques de divertissement et des ballades en usage à la cour mandchoue. Les deux derniers groupes s'intitulent *Shengyue jingpu* 聖樂經譜 « Musique sacrée, Recueil des principales prières mises en musique chinoise », avec une note de Amiot : « Ce sont les prières que nos Néophytes chantent pendant l'office, les jours de grande solennité »[908]. Certaines des prières chantées (1, 2, 3, 4, 5, 9, 10, 13) figuraient dans le *Tianzhu shengjiao rike* 天主聖教日課 « L'Exercice quotidien de la sainte religion du Seigneur du Ciel » de 1602 (ca. 1602-1624), de Longobardo, il donne un choix de prières qui rythment la journée du chrétien : prières du matin, pour la Messe, en allant

---

[905] DCFY 9, 72-224 ; Brandt 1936, n° 30 ; Standaert 2012a, 121.

[906] Dupront 1987, 497. Dans les religions chinoises, tous les taoïstes, à la suite de leur noviciat, pouvaient jouer de la musique standard pour les rituels les plus fréquentés, pouvaient effectuer les services quotidiens et participer aux rituels *zhai* 齋 et *jiao* 醮 en tant qu'acolytes. Par ailleurs, seulement un spectacle de l'unité de tous les taoïstes de la ville était nécessaire, cependant ses composants se distinguaient par les styles et les qualités musicales des différentes troupes, surtout pour les familles ou les communautés qui les invitaient. Voir Goossaert 2007, 101, 268-270.

[907] En fait, dès arrivée des jésuites français en Chine, il y eut des récits sur les chœurs et les musiques religieuses des chrétiens, voir Le Comte, 1696, vol. II, 277-278 : « Ils (les chrétiens) chantaient à deux chœurs avec une dévotion qui me faisait souvent souhaiter, d'avoir pour témoins de leur piété, les chrétiens d'Europe, dont les manières libres et quelquefois scandaleuses devant nos autels, seront assurément condamnées au jugement de Dieu, par la modestie de ces nouveaux chrétiens. Ils ne savent ni le plain-chant ni la musique comme nous ; mais ils se sont fait des airs qui n'ont rien de choquant, & qui me paraissent même beaucoup plus supportables, que ceux dont on use en plusieurs communautés de l'Europe. Ils avaient aussi plusieurs sortes d'instruments. Les concerts leur en paraissent admirables, & nos villages en France s'en accommoderaient assez. ... Il faut aux Chinois, même en manière de dévotion, quelque chose qui frappe les sens. Les ornements magnifiques, le chant, les processions, le bruit des cloches et des instruments, les cérémonies de l'Église, tout cela est de leur goût et les attire au culte divin ». Picard et Marsone 1999, 13.

[908] Bnf Collection Bréquigny 14, manuscrits du père Amiot X Musique des Chinois I, 105 feuilles, papier en Chine. L'ensemble de ces pièces a été enregistré et publié : Joseph-Marie Amiot (1718-1793), *Messe des jésuites de Pékin*, ensemble XVIII-21, Musique des Lumières, direction Jean-Christophe Frisch, ensemble Meihua Fleur de prunus, chœur du Centre Catholique Chinois de Paris, direction François Picard, Astrée Auvidis E 8642 (1998). Pour le texte, sa traduction et les transcriptions, voir Picard et Marsone 1999, 13-72.

et venant, avant et après les repas, Angelus, prière du soir avec examen de conscience[909].

La combinaison des deux types d'analyse par Amiot, liturgique et musicale, donne des résultats probants. Les prières les plus simples musicalement sont celles de l'ordinaire de la messe. Tous ces textes sont des traductions en chinois de textes originaux en latin, avec inclusion d'un certain nombre de transcriptions phonétiques : 1° *Sa shenghui* 灑聖水 « Aspersion de l'eau bénite » ; 2° *Chuxing gognfu* 初行功夫 « Actiones nostras » ; 3° *Tianzhu jing* 天主經 « L'oraison dominicale ou le Pater » ; 4° *Shengmu jing* 聖母經 « Ave Maria » ; 5° *Shen'er fu* 申爾福 « L'antienne Salve Regina » ; 6° Sandi xima 三弟西瑪 « Sanctissima, à la Ste Vierge » ; 7° *Shengti jing* 聖體經 « Prière au St Sacrement » ; 8° *Beiwu zuiren* 卑汙罪人 « Acte d'humilité » ; 9° *Juyang shengti* 舉揚聖體 « Prière à l'élévation de l'hostie » ; 10° *Juyang shengjue* 舉揚聖爵 « Prière à l'élévation du calice » ; 11° *Shengshi* 聖詩 « Prière pendant que le Prêtre donne la communion » ; 12° *Liangshan* 良善 « Prière à Jésus-Christ » ; 13° *Yiwan gongfu* 已完功夫 « Prière après l'office ». L'absence de Kyrie ou de Gloria en chinois s'explique par le fait que, pendant les années 1750s et 1770s, la Congrégation de Propagande avait interdit de chanter en chinois des parties de la messe, proposées par les missionnaires à Pékin et au Sichuan. Seules les prières qui n'appartenaient pas à la liturgie de la messe elle-même pouvaient être chantées en chinois par ceux qui ont assisté à la messe mais pas par le prêtre et ses assistants[910].

Table 29. Catéchisme et livres liturgiques dans la paroisse Beitang au XVIIIe siècle

Date	Nom chinois	Nom de livres	Auteur	Note
1719	聖體仁愛會規條	*Exercices et règlement de l'association du Saint Sacrement*	Mailla	BAV B.C. 349-21
1719	聖體仁愛經規條	*Exercices et règlement pour la confrérie du Saint Sacrement*	Mailla	Bnf chinois 7293
1739	天神會課	*Exercices de la confrérie des S. S. Anges*	Brancati	Bnf ch. 6946
1743	主經體味	*Sens de l'oraison dominicale*	d'Entrecolles	Bnf ch.7319
1738	聖年廣益	*Vies des saints de l'année*	Mailla	BAV Borgia 365-1
1740	聖經廣益	*Evangiles des dimanches et des principales fêtes de l'année*	Mailla	Bnf ch. 6804
ca.1745	聖心規程	*Méthode pour prier le Sacré Cœur*	Mailla	Bnf ch. 7442

[909] Troisième édition, ca. 1665, composés par Buglio et Verbiest, voir Bnf ms chinois 7353-7354 ; Brunner 1964.
[910] Picard et Marsone 1999, 13-72 ; *Hdo* I, 855-856.

ca.1750	默想規程	*Règles de la méditation*	des Roberts	
ca.1780	聖事要理	*Au dialogue sur le baptême, la confession, l'eucharistie et la confirmation*	d'Ollières	ASJF
ca.1788	聖事問答	*Au dialogue sur les sacrements*	Raux	Bnf chinois 7447
av. 1779	聖樂經譜	*Musique sacrée, Recueil des principales prières mises en musique chinoise*	Amiot	Bnf ms Bréquigny 14
1823	慎思指南	*Manuel de méditation*	Joseph Han	DCFY 9

Source : Cordier 1901 ; Courant 1902 ; Pfister ; Bernard 1960 ; Xu Zongze 2006.

La rédaction du calendrier recevait une importance primordiale dans l'empire chinois, il rythmait la vie des chinois et des peuples vassaux. Le Bureau de l'Astronomie, comme territoire du laboratoire du calendrier, était le champ de bataille entre ces experts chinois, musulmans, et les jésuites comme Schall[911]. « C'est une coutume parmi les Chinois de faire tous les ans le calendrier, à peu près comme on fait ici les almanachs ; mais le calendrier dans ce pays-là est regardé comme une affaire de grande importance dans l'État. Il se fait par autorité publique, et le prince ne dédaigne pas de s'en mêler. Depuis qu'on avait ôté ce soin au père Adam Schall, avec sa charge de président du tribunal des mathématiques, l'ignorance de celui qui avait été mis à sa place y avait laissé glisser tant de fautes que le prince voulut qu'on travaillât à le réformer. ... Le père Verbiest profita de cette lueur de faveur, pour demander la permission de prêcher la religion chrétienne »[912].

Pour rédiger le calendrier liturgique, les missionnaires se procuraient le calendrier impérial de l'année à venir pour s'en inspirer. A la différence du calendrier chrétien au Sichuan (M.E.P.) qui ultilise les deux dates chinoise et européenne, la mission française ne se réglait qu'au rythme du calendrier luni-solaire chinois (*yinyang li* 陰陽曆), avec ses vingt-quatre segments climatiques (*jieqi* 節氣)[913]. Les missionnaires ajoutaient à cette base les fêtes chrétiennes. Pour les calendriers liturgiques de la mission française, on trouve deux manuscrits chinois (*Tianzhu shengjiao zhanli zhaiqi biao* 天主聖教瞻禮齋期表) à la procure de Canton (voir Figure 27 et Figure 28), celui

[911] Sur le pourvoir de divers astronomes dans la Cour et les « bataille » entre les experts musulmans et missionnaires catholiques, voir Huang Yinong 1991 et 1993.
[912] LEC III, 6-7.
[913] Le calendrier chrétien au Sichuan, voir Weber 2010 II, 364-365. L'adaptation et la fabrication du calendrier liturgique du Fujian, il présente également un calendrier des fêtes et des jeûnes de 1747 au Sichuan, AMEP, Chine, vol. 434, 1069r, voir Menegon 2005.

de 1729 dans les lettres de Mailla et Alexis de Gollet (郭中傳 1666-1741), un autre de 1732, dans les sources de Goville, le procureur de la mission française à Canton, dans la collection du procureur M.E.P., Antoine Guignes 計有綱. Dans le calendrier de 1729, la fête de la Noël, était le troisième jour du 11e mois ; on ajoutait trois jours supplémentaires précisés pour l'indulgence : le jour de St. Ignace (6/7), la fête des Saintes Anges (10/8), et le jour de St. François Xavier (12/10). Comme les pratiques de pénitence avec jeûne des religions chinoises, le calendrier chrétien chinois présentait également une grande importance pour le sens et la pratique du jeûne pour toute l'année liturgique : le Carême de quarante jours et l'abstinence de chaque semaine (*dazhai, xiaozhai* 大齋小齋). Etant donné le grand nombre de calendriers à distribuer aux chrétientés, les missionnaires les reproduisaient par impression, en gravant les caractères sur une tablette en bois, comme pour les livres du Beitang (voir Figure 27: celui de 1729, imprimé à Yiyuan tang, Canton 廣城一元堂). Cependant les catéchistes et les chrétiens dans les chrétientés, préféraient faire leurs copies à la main (voir Figure 28 : celui de 1732). Il semble que, Canton, comme siège des procures de tous les ordres et des propagandistes, il fut chargé de diffuser ces calendriers « officiels » aux provinces.

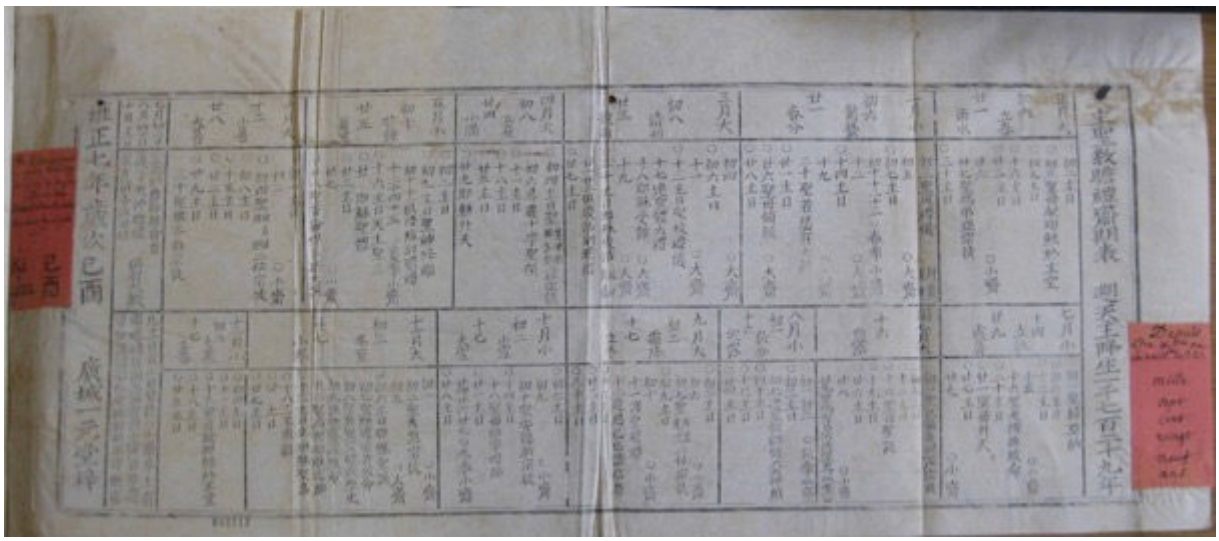


Figure 27. *Tianzhu shengjiao zhanli zhaiqi biao*, 1729

« Calendrier des fêtes et des jeûnes du saint enseignement du Seigneur du Ciel, 1729 »

Source : ASJF Brotier 142, fol. 112.

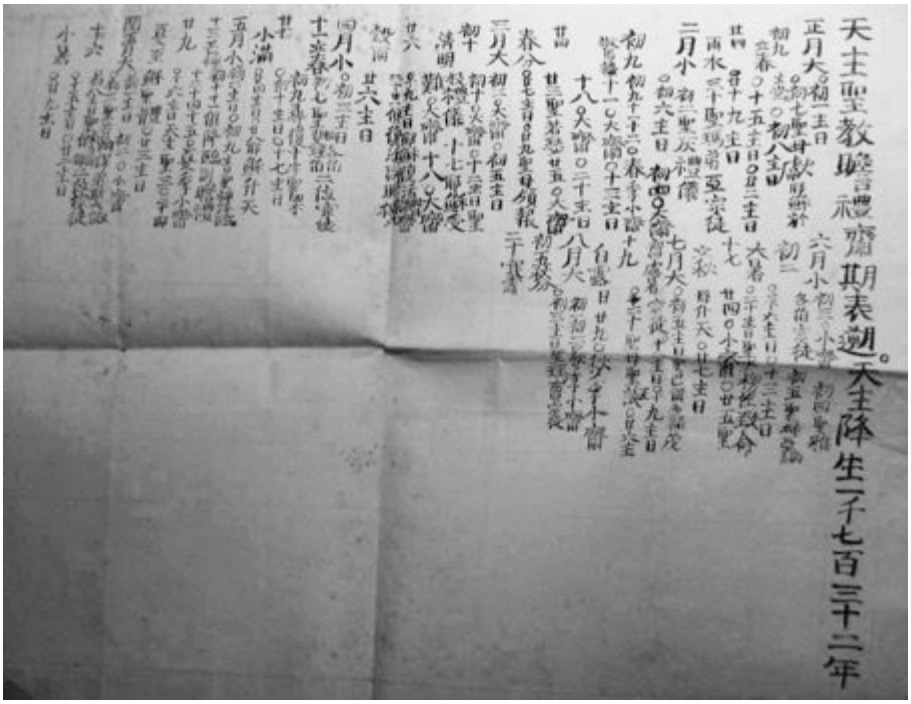


Figure 28. *Tianzhu shengjiao zhanli zhaiqi biao*, 1732

« Calendrier des fêtes et des jeûnes du saint enseignement du Seigneur du Ciel, 1732 »,

Source : BC (Casanatense) ms 2131.

8.4 Livres de morale chrétienne : vers les Quatre Enseignements ?

Le livre de piété chrétienne est un ouvrage essentiellement imprimé en langue vulgaire, de petit format à cause du coût et de sa maniabilité. C'est un produit explicitement destiné aux laïcs, ce qui est souvent précisé dans le titre, le privilège ou l'introduction. Ces petits volumes, sont des textes didactiques ou dévotionnels, qui recouvrent cinq domaines : recueils de prières expliquées ou non, romans pieux, ouvrages de formation qui présentent les fondements de la foi, de spiritualité pour faciliter la réflexion et la formation personnelle, ou de dévotion pour guider le fidèle dans ses pratiques au sein des confréries et lors des offices, etc. Pour retenir l'attention de laïcs de plus en plus sollicités par les romans et poésies, les auteurs de livres de piété ne peuvent se contenter de traités moraux ou de formules laconiques. Ils doivent recourir aux artifices littéraires en vogue à leur époque. Non seulement, cela permet de gagner des lecteurs, mais c'est aussi un moyen de récupérer les genres à la mode[914].

Quand Le Comte arriva en Chine à la fin du XVIIe siècle, il trouva que les Chinois

[914] Martin 2003, 15-16 ; 71.

préféraient entendre des comparaisons, des paraboles et des histoires morales sous la forme de l'exhortation privée : « Le premier était de nourrir la piété des anciens fidèles par la prédication de la parole de Dieu, et surtout par les exhortations particulières, infiniment plus utiles que tout ce qu'on dit en public, qui souvent n'est guère entendu, soit à cause de la grossièreté du peuple, soit à cause du mauvais accent du prédicateur. Ces pauvres gens, que la simplicité et la ferveur rendent dociles, écoutent souvent avec larmes ce qu'ils ne comprennent qu'à demi ; mais ils profitent toujours de ce qu'ils entendent parfaitement. Ils aiment surtout les comparaisons, les paraboles et les histoires ; et quoiqu'ils ne soient pas accoutumés à cette action véhémente, et quelquefois emportée de nos prédicateurs, ils ne laissent pas d'être touchés, quand on leur parle d'une manière un peu vive et animée »[915].

Les livres de morale, *shanshu* occupent une place fondamentale dans la pratique sociale, éthique et religieuse de la Chine moderne, depuis le XIIe siècle jusqu'à nos jours. On peut les définir comme des ouvrages consacrés à exhorter leurs lecteurs, par le raisonnement et l'exemple, à se conduire vertueusement. Ces exhortations se fondent sur la notion, commune à l'ensemble de la religion chinoise, de la rétribution morale des actes, notion que l'on trouve également exprimée, quoique sur des bases théologiques distinctes, dans les classiques des Trois enseignements (confucianisme, bouddhisme et taoïsme). Les livres de morale affirment que tout acte vertueux entraîne, immédiatement ou à terme, des conséquences favorables - bénédictions, tandis que les actes vicieux entraînent des conséquences défavorables - malédictions. Ils mettent en garde le lecteur contre les punitions qu'entraînent les péchés et les enjoignent à faire leur salut en détaillant de façon concrète un programme de vie pure menant à une bonne mort voire à la divinisation[916]. Le contenu des livres de morale relève de trois grandes catégories : les révélations émanant de dieux, en général relativement courtes, sous forme de texte doctrinal ou de poème ; les commentaires à ces écritures, faisant eux-mêmes intervenir des explications didactiques, des anecdotes éclairant la rétribution liée aux divers péchés, des citations d'auteurs anciens (classiques, philosophes) ainsi que d'autres révélations ; enfin des barèmes permettant de compter les mérites et démérites. La langue classique simple des *shanshu* est faite de phrases parallèles de rythme plus ou moins régulier, mais sauf exception non rimées. On peut réciter ces textes pour soi, mais ils ne sont pas, sauf exception, intégrés à une liturgie formelle ; leur format est de plus peu adapté à la

[915] Le Comte 1696, vol. II, 273-274.

[916] Goossaert 2012, xi-xii ; Goossaert 2005, 161-162 ; voir aussi You Zi'an, 1999, 2005. Leurs thèmes principaux de réflexion sont le respect des dieux et des règles de pureté rituelle qui leur sont associées, la libre circulation des êtres et des biens ainsi que les Cinq normes sociales (*wulun*), très marquées par le confucianisme, qui déterminent les liens entre parents et enfants, mari et femme, frères aînés et cadets, souverain et sujet, ami et ami.

lecture publique, où ils seraient peu aisément compréhensibles aux auditeurs[917].

La Chine avait vu à la fin des Ming l'apparition d'une série de livres de morale, intitulé *Riqian chushe* 日乾初揲, datée des années 1631-1641. Par exigences religieuse, cet ouvrage fait référence aux principes du *Fangsheng* et du *Guang'ai* 廣愛 des Trois Enseignements, et des éléments sur le *Gongguo ge* 功過格. En conséquence, le compilateur de la série, Zhao Han (趙韓, fl. 1612-1635), un érudit et poète du sud de la Chine, inclut dans sa série, composée de cinq volumes au total, des extraits de plus de 50 textes en chinois, y compris des livres de morale des Ming. Ce qui est intéressant est que *Lan Yan* 欖言, le premier livre de cette série, prend comme source des trois livres écrits ou traduits par Matteo Ricci et Diego de Pantoja (龐迪我, 1571-1618) : *Jiren shipian* 畸人十篇 « Dix chapitres d'un homme étrange » de 1608, *Qike* 七克 « Les Sept Conquêtes » de 1614, et *Ershiwu yan* 二十五言 « les vingt-cinq Discoures » de 1604. Les deux premiers livres sont évidemment écrits pour démontrer les doctrines chrétiennes, alors que le dernier est une traduction partielle de l'Enchiridion, une collection de passages proverbiaux du stoïcien romain philosophe Epictète. Zhao Han, cependant, n'indique pas clairement ses sources dans *Lan Yan*, par omissions, ajouts et mélange de différentes sources, il réédite ces textes, pour en faire un tout organique, des messages chrétiens[918].

En fait, ce n'est pas le seul livre de *shanshu* chrétien des Ming. Alphonse Vagnoni (高一志, 1566-1640), durant les quatre premières années de son séjour à Nankin (1606-1610), s'appliqua à étudier la langue chinois, dans laquelle il se rendit si habile, que bien peu d'européens l'égalèrent en cette connaissance, et qu'il composa un grand nombre d'ouvrage qui firent l'admiration des lettrés eux-mêmes. Dans son livre *Tongyou jiaoyu* 童幼教育 « Manière de bien élever la jeunesse », 2 vols. du 1620[919], Vagnoni parle le premier volume, du fondement de l'éducation, des moyens à employer, de la nécessité d'une instruction religieuse, puis des études et de l'ordre à y suivre ; il recommande la pureté des mœurs et la modestie ; dans le second, il donne quelques avis généraux pour étudier avec fruit, exclut tous les mauvais livres, entre dans les détails de la méthode suivie en Europe ; enfin il parle de la nourriture, du vêtement, du sommeil, des amitiés et de l'oisiveté. Il faut souligner que, dans cet ouvrage, Vagnoni critiqua fort les « belles lettres » de l'Europe, et il en donna le titre de *xieshu* (邪書, mauvaise livre). Dans son

[917] Goossaert 2012, xiv-xvi ; Goossaert 2005, 163-165. Cette spécificité stylistique des livres de morale détermine donc des modes de diffusion propres, qui jouent aussi un grand rôle dans la construction du genre *shanshu*. Si bon nombre de livres de morale, notamment dans leurs éditions illustrées et abondamment commentées par de grands lettrés, ont circulé et circulent encore par les réseaux habituels des presses commerciales, le moyen privilégié a été celui de la distribution gratuite.
[918] Li Shixue 2014.
[919] La préface du Han Lin.

écriture, il souligna que ces livres de *tianxue* (天學, enseignement du Seigneur du Ciel), occupaient en occident le rôle unique des livres de morale, sous le titre de *zhengshu* (正書, livre correct)[920]. Pour Vaganoni, les livres les plus connus se trouvaient dans la collection de *Xiushen xixue*[921] (修身西學 « Du perfectionnement de soi-même, d'après la morale européenne », 5 vols., 1630 et après. Cet ouvrage montre que le bonheur se trouve dans la recherche dans la perfection de l'âme humaine. Par l'explication de toutes les passions de l'âme, il montre en quoi consistent la bonté et la malice des actions, ou, en d'autres termes, ce que sont la vertu et le vice[922].

Le *Duoshu* 鐸書, un « contrat communautaire » (*xiangyue* 乡约) catholique, fut composé en 1641 par un lettré chrétien, Thomas Han Lin (韓霖, c. 1598-c. 1649), ami de Vaganoni à Jiangzhou (également correcteur des ouvrages chinois de Vaganoni). Dans cet ouvrage, avec les commentaires des Six Edits Sacrés (*shengyu liuyan* 聖諭六言) de l'empereur Hongwu, il avait cité non seulement de nombreux textes confucéens classiques et des textes des missionnaires jésuites, mais aussi d'autres textes qui préconisaient les Trois Enseignements, semblant « incompatibles » avec la foi chrétienne[923]. Dans ce livre, nous trouvons également des influences de livres des religions populaires chinoises tels que le *Gongguo ge*[924]. Ce phénomène indique qu'il y avait une expansion des idées catholiques dans la société chinoise, et que leur premier but était devenu aussi d'exhorter tout acte vertueux. Ce livre peut être considéré également comme un des livres de morale chrétienne dans les écrits catholiques chinois des Ming[925]. Il y a entre autres, un autre livre intitulé *Jin shan lu* 進善錄 « Progrès vers le bien », daté probablement de la Pentecôte 1659[926], un recueil de laïcs chrétiens sous les noms de *Jushi* 居士 (lettrés boudhisants) du Jiangnan, pour exhorter les gens à apprendre les sens chrétiens en quatre sections : des doctrines (benyi 本義), des prières (zhongdao 眾禱), des méditations (moxiang 默想), et des avertissements (jingyu 警語). Sont ajoutées quelques appendices à la fin, sur la demande de St Sacrement, les prières, les questions et réponses et les règles pour le baptême de enfants[927].

---

920 « 飲毒泉者殞命，讀邪書者失心，然邪書之毒更虐 », cf. Li Shixue 2014, 53-54 ; Pfister 1932, 85, 93.

921 Bnf ms chinois 3396-3397, *Xiushen xixue*, Gujiang jingjiaotang cangban 古绛景教堂藏版. Deux autres ouvrages, *Xixue zhiping* 西學治平 (4 vols.), présentent les Cinq normes sociales (*wulun*), du roi à l'égard de ses sujet, du mari vis-à-vis de sa femme, du père envers ses enfants, des amis entre eux et des vieillards avec les jeunes gens ; *Xixue qijia* 西學齊家 (De la mnaière de bien gouverner la famille, selon les européens, 5 vols.), Pfister 1932, 92-93.

922 Pfister 1932, 93.

923 Les structures et contenus du *Duoshu*, voir Huang Yinong 2006, 254-287.

924 Brokaw 1991.

925 Li Shixue 2014, 52 ; Xiao Qinghe, 2006.

926 Suici yihai 歲次己亥, 1659, 1719 ou 1779.

927 Bnf ms chinois 7440, 35 fols. ; Courant III, 174. Composé par Benyi jushi 本一居士 (Lisi 理斯氏, Luis de Yuanling 宛陵; 纂述) ; révisé par Ranzhen jushi 然真居士 (Ruo'ang 若卬氏, Juan de Wulin 武林; 較訂) ; co-lecture par les suivants :

Aux XVIIIe siècle, à cause de crise interne et extérieure, des missionnaires et des catéchistes manquaient toujours pour suivre l'expansion des chrétientés, la prédication par la diffusion de livres, était plus raisonnable et efficace pour les chrétiens aux environs des villes et dans les provinces. Alors il était très important de publier des livres de morale chrétienne sous des formes chinoises, pour les catéchistes, les confréries et tous les laïcs qui pouvaient apprendre les enseignements de la religion dans les liturgies normales et adaptées à la société locale. Dans sa préface du *Shengshi churao* 盛世芻蕘 « Modeste recueil chrétien » de 1733, le frère jésuite chinois, Thomas Yang, expliqua ses raisons d'écrire des livres piétés pour les chrétiens : « ce n'est pas possible de faire prédication pour tout le monde, jusqu'à la lointain campagne. Chacun pouvait lire un livre par soi-même, c'est tout à fait équivalent d'écouter la prédication. S'il y avait quelqu'un ne connaissait pas ses caractères, soit les femmes, ou bien les vieillards et les malades, lorsqu'il besoin de prédication, il pouvait demander à un des proches de lui réciter. C'est à dire, il y a une langue dans le livre, et c'est la même chose que nous avons parlée »[928].

Dans les lettres des missionnaires, on trouve souvent des histoires d'exhortation et de conversion de païens : un converti ou un fidèle mérite une vie de bonheur, par contre un païen ou un infidèle n'obtient qu'un mauvaise résultat[929]. D'après une lettre datée de 1741, le supérieur Chalier présenta les résultats des « exhortation » de ces livres de missionnaires : « Les chrétiens lâches et tièdes ne pouvaient pas tenir contre ses exhortations (de Parrenin et des autre missionnaires), et c'est au zèle de ce bon pasteur que quelques apostats doivent leur retour au sein de l'Église ; il allait les chercher, sans se rebuter ni des fatigues, ni des peines, ni des affronts qu'il

---

Shihuang jushi 士皇居士 (Mige 彌格氏, Miguel de Jinling 金陵; 同閱) ; Xiaojian jushi 蕭閒居士 (Rulue 儒略氏, Julio de Gushe 古歙; 同閱) ; Jiyuan jushi 寄園居士 (Daoming 道明氏, Domingo de Sanshan 三山; 同閱).

928 Bnf ms chinois 7052. *Shengshi churao*, préface, 1-2. « 況窮鄉僻壤，安得人人而口授之。得此一編，各人自己批閱，即與聽講無異。若係不識字之人，或婦人女子，或衰老病軀，欲聞聖道而無人能講，只須一位識字之親友，看書朗誦，又與講道無異。正所謂書中有舌，如獲面談也。 »

929 Par exemple, dans LEC IV 109-110, « Difficultés à vaincre pour maintenir les chrétientés », le 8 septembre 1768. Il y avait deux chrétiens occupés à vendre et à fabriquer les choses « superstitieuses », ensuite « leurs morts tragiques frappèrent tous les chrétiens » : « Un chrétien qui ouvrait boutique avait quelque marchandise superstitieuse, comme des monnaies de papier destinées à être jetées sur les tombeaux des morts, des bâtons odoriférants pour brûler devant les idoles. Je visite cet endroit. Après une longue exhortation, je ne pus obtenir de lui que la promesse de ne plus rien acheter de semblable, mais il refuse absolument de sacrifier ce qui lui reste de pareille marchandise, et veut renvoyer sa confession à la visite de l'année suivante. J'ai beau lui représenter qu'il n'y aura peut-être plus de visite pour lui, tout est inutile. Je pars. A peine arrivé dans la chrétienté suivante, je trouve des billets de mort. J'ouvre, et je lis avec horreur le nom de ce malheureux. Un autre, qui faisait de ces sortes de bâtons odoriférants, se rend à mes exhortations. Le tentateur lui apparaît souvent, et le menace de le tuer s'il ne continue ce commerce. Il succombe. Je reviens à la charge, il m'obéit, et cela à diverses reprises. Enfin le démon, pour n'essuyer plus tant de contradictions de ma part, le fait apostasier. Il meurt peu après, et fait dans ces derniers moments des efforts inutiles pour avoir les secours spirituels. Celui dont il avait mieux aimé porter le joug que celui de Jésus-Christ, gardait trop bien sa place. Sa femme, qui était sa complice, meurt la même année, en mettant au monde un enfant conçu par un crime, et sa fille est en même temps tuée par son mari. Ces trois morts tragiques frappèrent les chrétiens, mais moi plus que personne, parce que j'avais vu de plus près toute cette trame diabolique ».

avait souvent à essuyer avant que de pouvoir toucher leur cœur »[930].

Parmi ces livres de morale du Beitang, le *Ru jiao xin* 儒交信 « Les lettrés et la foi », ca. 1729, du P. Prémare, est un ouvrage exceptionnel dans l'histoire du livre chrétien en Chine (voir Figure 29). Avec ses expériences profondes sur les langues vulgaires chinoises[931], il composa cet ouvrage, avec une signature de Monsieur l'Anonyme (Wuming xiansheng 無名先生). Comme premier roman chrétien en Chine, il utilisa un style courant aux XVIIIe siècle, pour six épisodes[932], sur l'histoire de la conversion de deux docteurs du Jiangxi et leurs dialogues avec leurs proches. C'était évidemment un livre de morale chrétienne unique dans la société chinoise[933].

Avant le texte chinois, Prémare mis un sommaire en latin sous le titre de « *Brevis epitome libri sinici de condodia legis sinicæ cum lege christiana* », avec une signature de « Prémare ». Comme c'était un livre de prédication, Prémare insérait tout entier un livret du *Xinjing zhijie* 信經直解 « Explication exacte du symbole des Apôtres », dans le récit du troisième épisode sous le titre *Un mot pour réveiller les amis fonctionnaires, douze explications pour rappeler les lettrés confucéens* (fol. 21 : 一片言喚醒宦海客，十二解提醒儒教人). Dans cet ouvrage, Prémare empruntait de manière créative le roman traditionnel chinois à épisode et la structure du quiz, ce qui contribue à exprimer ses vues plus visuellement et clairement. Bien que dans l'accommodation de sa stratégie d'écriture à une culture hétérogène, aux pensées confucéenne et bouddhique, il avait ressenti un danger qui a causé une grande controverse au sein de l'église ; elle n'a donc pas été promue dans les missions en Chine. De mettre des petites histoires de fiction dans les efforts d'évangélisation de la mission, sa tentative d'écrire une brochure de romans vernaculaires avait en fait créé une nouvelle façon de communiquer plus largement avec les lecteurs laïques chinois. Ce style a été repris par les missionnaires protestants au XIXe siècle, ce qui prouvera son applicabilité et son efficacité dans la société chinoise[934].

---

[930] LEC III, 763. Lettre du père Chalier, à Pékin, le 10 octobre 1741.

[931] Le P. Prémare, auteur d'un ouvrage connu sous le nom de *Notice sur la langue chinoise*, composé à Canton en 1728, resté longtemps inédit et imprimé à Malacca en 1831, par les protestants. Cet ouvrage du « Notice » traite de langue chinoise vulgaire et du style familier, il montre le génie propre de la langue en expliquant l'emploi de certaines lettres, des diverses particules négatives, diminutives, augmentatives, itératives, initiales et finales et des principales figures de mots, comme la répétition, l'antithèse, l'interrogation, et il termine par une nombreuse collection de proverbes. Un autre ouvrage, la traduction d'un drame des Yuan, le *Zhaoshi gu'er* 趙氏孤兒, « L'Orphelin de la maison de Zhao », dans du Halde III, 339. Pendant longtemps, il fut le seul échantillon sur lequel on pût juger en Europe, du théâtre chinois. Pfister 1932, 523-525.

[932] *Zhanghui xiaoshuo* 章回小說, roman à épisodes, notamment populaire de la Chine moderne, comme les « Quatre livres extraordinaires » de la littérature chinoise : au début du XVIIe siècle, sous la dynastie Ming : ce sont *Les Trois Royaumes* (*Sanguo yanyi* 三國演義), *Au bord de l'eau* (*Shui hu zhuan* 水滸傳) ; *La Pérégrination vers l'Ouest* (*Xi you ji* 西遊記) et le *Fleur en fiole d'or* (*Jin Ping Mei* 金瓶梅). Une autre liste datée des Qing : les mêmes ouvrages, à l'exception du *Fleur en fiole d'or*, remplacé par le *Rêve dans le pavillon rouge* (*Honglou meng* 紅樓夢).

[933] Un compte rendu du P. Xu Zongze 2006, 123 : « Le texte élégant, un livre de morale » (文字雅俗，信為善書).

[934] Song Lihua 2010 ; Li Zipeng 2012, 2017. Les romans chrétiens chinois protestants, par exemples : William Milne (米憐,

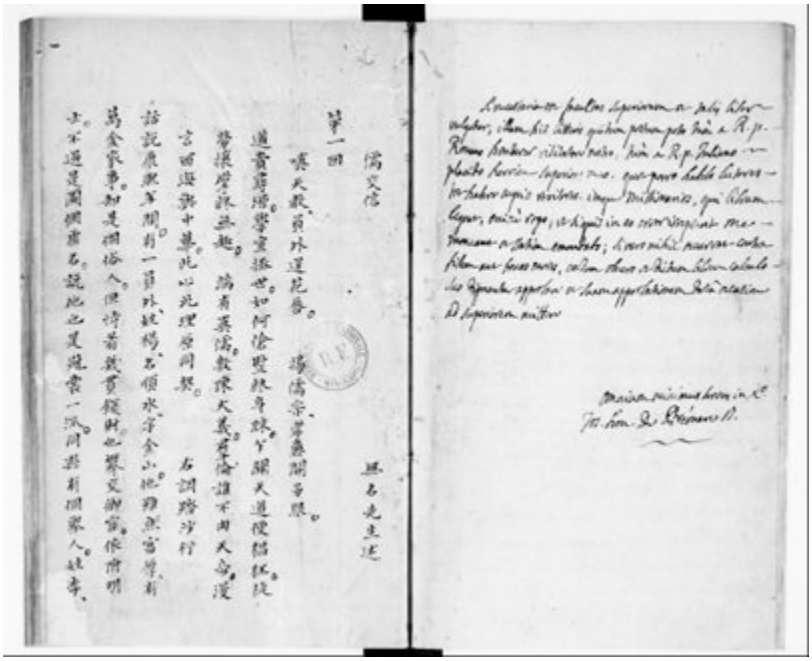


Figure 29. La premier page du *Ru jiao xin*, ca. 1729, de Prémare

Source : Bnf ms chinois 7166.

Pour maintenir les croyances des fidèles laïcs, le supérieur d'Entrecolles a composé deux ouvrages, sous les formes de langues vulgaires et en dialogue : *Ni'er zhongyan* 逆耳忠言 « Paroles fidèles pour frapper l'oreille » de 1730, c'est à dire les conseils aux convertis pour les temps de persécution. Il parle dans la 1ère partie, de la rémunération du bien et du mal dans une autre vie ; dans la 2e, de l'utilité des persécutions ; dans la 3e, il propose des exemples de saints martyrs chrétiens, apprenant aux nouveaux convertis ce qu'ils peuvent dissimuler devant les païens, et ce qu'ils sont tenus de confesser. Il faut souligner que, le deuxième livre d'Entrecolles, *Moju xiong'e quan* 莫居兇惡勸 « Exhortations aux apostats », utilise des idées d'exhortation (quanshan) des religions chinoises, pour maintenir les chrétiens fidèles dans la religion[935].

Parmi les clercs indigènes du Beitang, il est noté que le frère Thomas Yang, travailla avec le père de Mailla, pour composer trois ouvrages en langages vulgaires pour les laïcs de la paroisse. Thomas Yang, était au service des jésuites français de la mission, lorsque dans sa 80e année et sur le point de mourir, ils lui accordèrent, sur sa demande, en reconnaissance pour tous les services

1785-1822), *Zhang Yuan liangyou xianglun* 張遠兩友相論 du 1819 ; Karl Gützlaff (郭實臘, 1803-1851), *Shuzui zhidao zhuan* 贖罪之道傳 du 1834 et *Huimo xundao* 誨謨訓道 du 1838 ; Ferdinand Genähr (葉納清, 1823-1864), *Miaozhu wenda* 廟祝問答 du 1856.

935 Un autre ouvrage *Contre les Mahométans*, sous forme de dialogue. Pfister 1932, 545-546 ; Cordier 1901, 21.

qu'il avait rendus, la permission de faire ses vœux de religion[936]. Les premiers deux livres indiquèrent qu'ils étaient composés par Thomas Yang, sous la direction (zhishi 指示) de Mailla. Tous les trois ouvrages furent imprimés dans la « Maison sacrée de charité » (*Ren'ai shengsuo*). Le P. Fang Hao, pense qu'il n'a pas utilisé un nom « monothéiste » comme Jingyi 敬一, Chongyi 崇一, Jiushi 救世[937], à fin d'éviter de provoquer le gouvernement et les peuples locaux, surtout dans le contexte de la controverse des rites chinois[938]. Une autre raison : comme il y avait deux noms d'éditeurs dans la paroisse, soit l'église de la Cité impériale (*Huangcheng tang*), soit la chapelle de Maison sacrée de charité, ce dernier livre était consacré pour les laïcs dans la confrérie de la paroisse, comme sera discuté au chapitre 10.

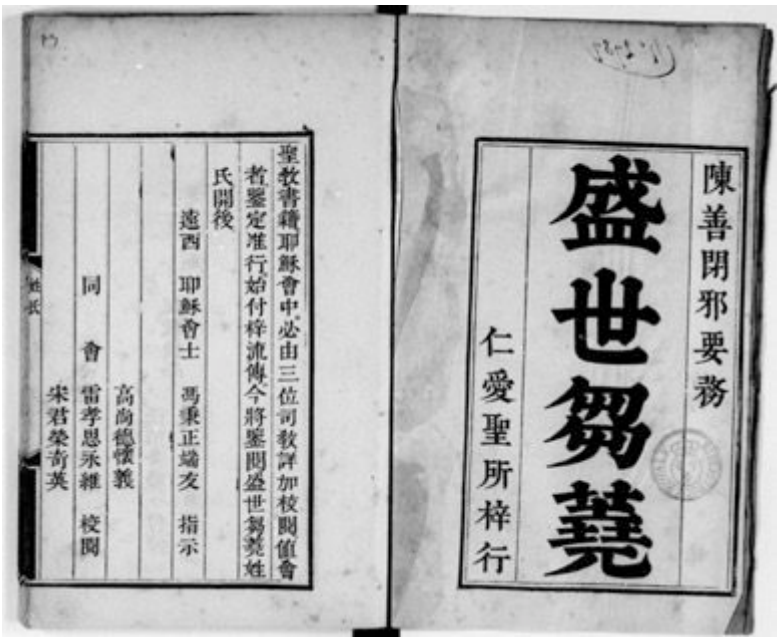


Figure 30. Préface du *Shengshi churao*, Thomas Yang, ca. 1733
Source : Bnf ms chinois 7052.

Son premier livre, en forme de demandes et réponses entre les chrétiens et leurs proches (amis ou membres de la famille), *Shengshi churao* 盛世芻蕘 « Modeste recueil chrétien », ca. 1733, a été réédité plusieurs fois à Pékin en 1796 et 1818, à Shanghai en 1863 et 1926, un livre très populaire pour les chrétiens (voir Figure 30). Surtout, sur la couverture, il y a un sous-titre

936 Pfister 1934, 868-869.
937 Église du Beitang, il appelé comme Temple du Sauveur, *Jiushi tang* 救世堂.
938 Fang Hao 1988, 309.

ainsi rédigé *Chenshan bixie yaowu* 陳善閉邪要務, un phrase tirée d'un écrits de Mencius (380-289 av. J.-C.), interprétée par Zhuxi (1130-1200), « la première priorité, pour un homme vertueux, est qu'il faut présenter (au monarque) de la bonne loi, afin d'éviter la méchanceté »[939]. Par ailleurs, le sens original du titre de cet ouvrage, *Shengshi churao*, « les peuples d'une époque de prospérité », n'avait aucun sens chrétien, mais le livre était imprimé évidemment pour « enseigner » les laïcs. Dans sa préface, Yang critique et abandonne les méthodes précédentes d'écriture des « belles lettres » des trois grands chrétiens des Ming (Xu Guangqi, Yang Tingyun et Li Zhizao), et indique l'importance d'écrire en langue vernaculaire, pour mieux communiquer avec les ordinaires : « 辭多華藻，誰家爨婢，盡屬文人？既難應對親朋，何以兼通雅俗？若欲得心應口，必須俗語常言 »[940]. Pour son contenu, le texte est composé de cinq chapitres, il traite de 1° *su yuan* 溯源 de Dieu et de la création ; *jiu shu* 救贖 de la chute d'Adam et de la rédemption ; *ling hun* 靈魂 de l'âme ; *shang fa* 賞罰 du mérite et du démérite ; *Yiduan* 異端 des « fausses religions » et de leurs erreurs. Dans le dernier chapitre sur l'hérésie et la superstition, il donne des réponses sur les diverses divinités et pratiques des religions chinoises : le Wenchang 文昌 et le Chenghuang 城隍 (ff. 5-9) ; les quatre erreurs du bouddhisme (ff. 10-16) ; les fausses pratiques des maîtres taoïstes (ff. 17-41, *Zhanpu, qiuqian, zeri, huafu, nianzhou, fuji, xiangmian, suanming, kan fengshui, qiqing daoyu* etc., ff. 55-58, l'alchimie interne), et à la fin, les concubines et la calomnie (ff. 59-63).

Le deuxième livre, *Penglai jishuo* 朋來集說 « Recueil d'entretiens d'amis chrétiens qui se rencontrent » (ca. 1730), est en forme également de dialogue et est destiné à sauver deux groupes de chrétiens tièdes : quatre chapitres pour les enfants et six chapitres pour les adultes, avec les explications en détails sur les origines de la « maladie » de la tiédeur (*lengdan bingyuan*, 冷淡病源) et comment faire la réconciliation pour eux par quelques instructions (*xiuhe*, 修和). Il a tiré ses sources des livres chrétiens chinois des missionnaires : *Simo zhenlun* 四末真論, *Shijie* 十誡, *Dizui zhenggui* 滌罪正規, *Shengti yaoli* 聖體要理, *Shengti dayi* 聖體答疑, etc.[941].

Le troisième, *Sizheng enyan* 思正恩言 « Méditations sur la vie de Notre Seigneur » de 1714 ?, un petit manuel divisé en 33 chapitres, explique les détails sur toute la vie de Jésus sous la forme de sept caractères en langages vulgaires (voir Figure 31)[942]. Le texte se compose de

---

[939] 《孟子・離婁上》: 責難於君謂之恭，陳善閉邪謂之敬，吾君不能謂之賊。L'interprétation de Zhuxi, voir la préface du *Shijing jizhuan* 詩經集傳, « Commentaires recueillis sur les Odes », ca. 1186.
[940] Préface du Shengshi churao, Bnf ms chinois 7052 ; Pfister 1934, 600 ; Li Shixue 2013, 83.
[941] Bnf ms chinois 7055.
[942] Bnf ms chinois 7462.

trente-trois poèmes heptasyllabiques, un poème sur chaque demi-folio, de huit lignes dans les même rimes, ou des méditations (*moxiang*) sur trente-trois événements de la vie de Jésus (ff. 1a-17a) et deux autres poèmes sur les images de la transfiguration de Jésus au mont Thabor (fol. 17b, 恭頌吾主大博山中顯聖容之像) et de l'apaisement de la tempête par Jésus en traversant la mer (f. 18a, 恭頌吾主渡海止風之像). Il remarque que ce livre a été composé sous une forme de *Baojuan* 寶卷 « précieux volumes », qui était populaire dans les prédications des religions populaires dans la société chinoise[943].

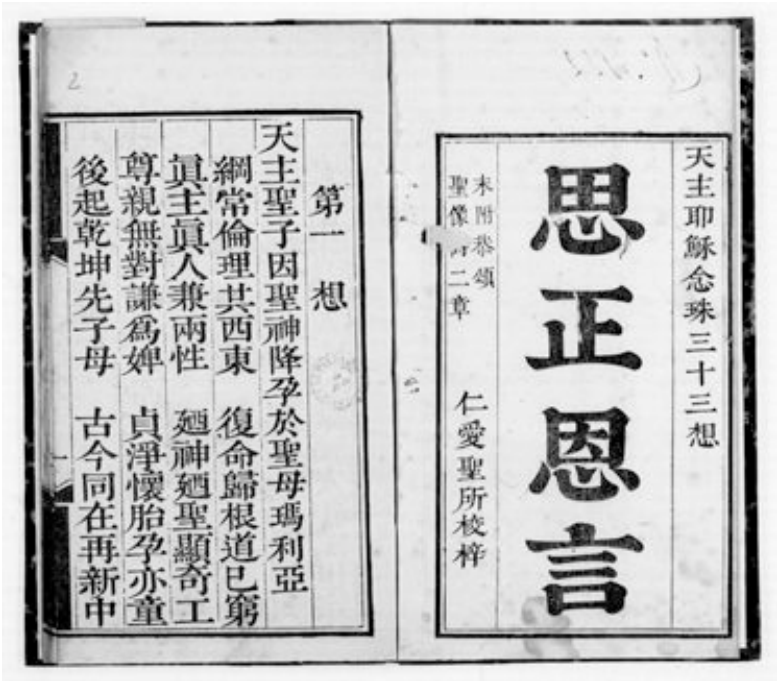

天主耶穌念珠三十三想
思正恩言
末附恭頌聖像四二章
仁愛聖所校梓
第一想
天主聖子因聖神降孕於聖母瑪利亞
綱常倫理共西東　復命歸根道已窮
眞主眞人兼兩性　廻神廻聖顯奇工
尊親無對謙爲婢　貞淨懷胎孕亦童
後起乾坤先子母　古今同在再新中

Figure 31. Préface et la première médiation du *Sizheng enyan*, ca. 1752

Source : Bnf ms chinois 7462.

Table 30. Les livres de morale chrétienne rédigés à la paroisse Beitang au XVIIIe siècle

Date	Nom chinois	Nom de livres	Auteur	Note
1714 ?	思正恩言	*Méditations sur la vie de Notre Seigneur*	Thomas Yang	Bnf chinois 7462

943 Les *baojuan* sont des ouvrages produits par des mouvements religieux généralement qualifiés de « sectaires » qui apparaissent sous la dynastie Ming et se multiplient par la suite. Ils sont composés de récits et de harangues en prose et de poèmes qui en répètent le contenu. La tradition des *baojuan* se caractérise selon lui par une religiosité populaire issue de milieux d'une culture peu formelle. Overmyer 1999, le compte rendu de Goossaert 2000, ASSR, vol. 110,

ca.1729	儒交信	*Les lettrés et la foi*	Prémare	Bnf chinois 7166
ca.1729	信經直解	*Explication exacte du symbole des Apôtres*	Prémare	Bnf chinois 7166
1730	逆耳忠言	*Paroles fidèles pour frapper l'oreille*	d'Entrecolles	Bnf chinois 7018
?	莫居兇惡勸	*Exhortation à éviter les hommes vicieux*	d'Entrecolles	
ca. 1733	盛世芻蕘	*Modeste recueil chrétien*	Thomas Yang	Bnf chinois 7052 ; BAV B.C., 381.6-8
ca. 1730	朋來集說	*Recueil d'entretiens d'amis ; Conversations chrétiennes*	Thomas Yang	Bnf chinois 7055
1720 ?	聖教眞實利益	*Vérité et avantage de la religion*	Jean Surgiyen[944]	Bnf chinois 7248

Source : Cordier 1901 ; Courant 1902 ; Pfister ; Bernard 1960 ; Xu Zongze 2006.

8.5 Diffusion des livres pour eux-mêmes

En 1747, un chrétien Jiang Yingju 蔣應舉 du Guizhou 貴州, présenta au Gouverneur, sa motivation de lire et diffuser les livres sacrés chrétiens et les objets de dévotion, rapportés par son père dans ses voyages commerciaux. Il avait entendu dire que par l'offrande aux divinités chrétiennes, il pourrait « éliminer la catastrophe et éliminer le danger » (*xiaozai miannan* 消災免難), et qu'il pourrait également « rappeler les principes célestes et faire de bonnes actions » grâce à ces livres chrétiens (*cun tianli, xing haoshi* 存天理行好事)[945]. Ce cas nous donne aussi une très bonne représentation du mode de vie religieuse dans la société chinoise. Lamatte, jésuite français au Huguang, nous présente en 1750, qu'il y avait une société bien informée sur les morales des hommes, avec « assez de droiture » pour connaître la vérité de la religion :

« On travaille avec plus de succès, surtout dans les campagnes. Ici nous avons affaire à des hommes qui sont en état d'entendre les instructions qu'on leur fait, et qui ont assez de droiture pour reconnaître la vérité lorsqu'on la leur présente, quoique la crainte les empêche souvent de la suivre. Mais en Canada et aux Indes, on ne trouve pour la plupart que des gens qu'il faut faire hommes avant de les faire chrétiens si ce que j'en ai ouï dire est vrai »[946].

L'alphabétisation progresse en France au XVIIIe siècle, avec une forte augmentation de la production de livres : 29% des français adultes savaient signer vers 1700, ils sont 37% à pouvoir le faire en 1790. Le taux pour les femmes passe de 14 à 27%, le taux pour les sexes réunis passe

[944] Jean Surgiyen (Su Erjin, Johannes) 蘇爾金 (c. 1687-1727), le troisième fils de Sunu, convertir au Catholicisme en 1721.
[945] DASL 1, 128 ; Huang Xiaojuan 2006, 50.
[946] LEC IV, 83. Lettre du père Lamatthe au père de Brassaud, le 20 août 1759.

de 21 à 37%. C'est dire que la plus grande partie de la population n'avait avec le catéchisme qu'un contact oral sans l'appui du livre qui permet de rafraîchir, de consolider et de rectifier les connaissances. Il serait certainement facile d'accumuler les documents nombreux sur l'inculture religieuse des masses et le suivi des superstitions dans le dernier siècle de l'Ancien Régime[947]. Par rapport, en Chine, d'après une estimation de Rawski et la retouche de Zhang Pengyuan, jusqu'à l'année 1880, le taux de l'alphabétisation en Chine était d'un peu moins de 20% en général, dont 35% pour l'homme, 5% pour la femme. Il faut souligner que, sur la population chinoise au cours du XVIIIe siècle, il existerait un fort contraste entre la croissance modérée des provinces du Nord et les rythmes plus soutenus du Sud et de l'Ouest. La croissance aurait atteint son rythme maximum pendant le dernier quart du siècle. En chiffres bruts, la population chinoise se serait accrue d'une centaine de millions entre 1750 (240 millions) et 1800 (340 millions). Avec le progrès de l'éducation primaire dans les écoles privée ou publiques (Sishu 私塾 et Yixue 義學) et la diffusion de l'imprimé sur planches, une plus grande proportion de la population pouvait lire dans les villes et dans les campagnes[948]. Par ailleurs, l'utilisation et la diffusion de livres en langues vernaculaires donnèrent également une nouvelle croissance pour la fabrication et la distribution du livre religieux[949].

Dans la mission française, en mars 1702, Fouquet trouve qu'il était très efficace de faire prédication dans la ville de Fuzhou 撫州 du Jiangxi, par la diffusion des livres religieux de Ricci, Aleni et Adam Schall :

> « Je recommençai mes conférences avec les lettrés. Comme c'était un temps d'examen pour eux, la ville en était remplie, et ils venaient me rendre visite en si grand nombre, que dans une seule après-dînée j'en comptai jusqu'à quinze. Je leur distribuai quelques ouvrages de nos anciens missionnaires, et entre autres l'excellent livre du père Matthieu Ricci qui a pour titre en chinois *Tianzhu shiyi* 天主實義, c'est-à-dire, de la véritable intelligence du mot Tianzhu, qui signifie le Seigneur du ciel. Ce livre fait des effets merveilleux sur l'esprit des Chinois qui ont de la capacité, et il en est peu qui ne soient ébranlés quand ils l'ont lu avec attention. Un autre livre que je donnai à plusieurs est celui du père Jules Aleni, qui a pour titre, *Wanyou zhenyuan* 萬有真源, la véritable origine de toutes choses. Ce missionnaire a été dans son temps une des plus fermes colonnes de cette mission, et son ouvrage a eu un si grand cours dans toute la Chine, et est d'ailleurs si touchant et si instructif, que je crois pouvoir assurer qu'il a converti plus d'infidèles qu'il n'a de syllabes et même de lettres. Il serait à souhaiter que chaque missionnaire fût en état de semer dans les lieux de

[947] Michel Fleury et Pierre Valmary 1957, 89 ; Delumeau 1979, 333-334.
[948] Rawski 1979 ; le compte rendu par Zhang Pengyuan ; Cartier 1979.
[949] Zheng Haijuan 2016.

sa mission un grand nombre d'instructions. Ce sont des prédicateurs muets mais très éloquents et très efficaces, qui reprochent aux Chinois les désordres de leur vie sans blesser leur délicatesse, qui éclairent leur esprit sans les choquer, et qui les conduisent peu à peu, et presque sans qu'ils s'en aperçoivent, à la connaissance de la vérité. Je ne sais pas encore tout l'effet qu'auront eu ceux que j'ai répandus, il m'est revenu seulement qu'ils avaient beaucoup contribué à la conversion d'un lettré qui a reçu le baptême depuis mon départ de ce pays-là.

C'est par la lecture de quelques livres de piété que le fameux père Adam Schall donna à un mandarin, il y a plus de 40 ans, que s'est convertie une famille entière, dont j'ai baptisé neuf personnes cette année. Ce mandarin s'étant trouvé dans sa jeunesse à la cour, où il avait un emploi de distinction, alla voir par curiosité le père Adam Schall, qui s'était acquis par son mérite une grande réputation dans tout l'empire. Le père lui parla de la religion chrétienne et le porta à l'embrasser ; mais le jeune mandarin, qui aimait les plaisirs, et qui n'avait alors en tête que sa fortune, ne fit pas grande attention à tout ce que disait l'homme de Dieu ; il reçut néanmoins les livres qu'il lui donna. Il parcourut ensuite plusieurs provinces où il eut des charges considérables, se livra à toutes les ridicules superstitions des bonzes, chercha dans les livres des tao-sse (taoïstes) qui sont d'insignes imposteurs les moyens de se rendre immortel, jusqu'à ce qu'enfin, revenu de ses erreurs et de ses folies à l'âge de 80 ans, il trouva dans la lecture des livres dont le père Adam Schall lui avait fait présent autrefois, ce qu'il avait cherché vainement ailleurs, je veux dire son salut éternel, et celui de la plupart de ses enfants.

Cet exemple, et plusieurs autres que je pourrais rapporter, montrent assez de quelle utilité sont ici les bons livres. Pendant que j'étais à Fuzhou, ne pouvant pas fournir aux frais d'en donner à tout le monde, chaque dimanche après le service je prêtais aux chrétiens ceux qu'ils me demandaient, afin qu'ils pussent ensuite les prêter eux-mêmes à leurs parents et à leurs amis ; ce qui produisait ordinairement la conversion de quelqu'un »[950].

A Raozhou 饒州, d'Entrecolles fit le premier baptême, un pauvre maçon du nombre de ceux qui avaient travaillé au bâtiment de la petite chapelle. Par la suite, de plus nombreuses personnes vinrent à leur chapelle, il y avait demandé de distribuer les livres à cette foule d'infidèles, pour maintenir la nouvelle chrétienté : « Comme c'était le nouvel an, temps auquel on ne pense ici qu'aux divertissements et aux visites, le peuple désoccupé accourut en foule à l'église. De grandes et belles images, dont elle était toute tapissée, arrêtaient les yeux des Chinois, qui n'avaient jamais rien vu de semblable ; ils en demandaient l'explication. Durant près de trois semaines, ce fut chaque jour un monde nouveau et de nouvelles questions ; il vint plus de 10,000

[950] LEC III, 59-60. Lettre du père Fouquet au duc de la Force, le 26 novembre 1702.

personnes, et ce fut alors, dit le père d'Entrecolles dans la lettre qu'il écrit, que je ressentis une véritable douleur de ne pouvoir, faute d'entendre encore assez bien la langue, expliquer nos saints mystères à cette foule d'infidèles qui désiraient d'en être instruits. J'y suppléai, ajoute-t-il, le mieux qu'il me fut possible par mes domestiques qui, sachant bien leur créance, se faisaient écouter avec assez d'attention, et par les livres que je distribuai à ceux qui étaient capables d'en profiter. Plusieurs de ces derniers revinrent proposer des doutes que la lecture de ces livres leur avait fait naître »[951].

En même temps, le père Prémare visita une petite mission à six lieues de la ville de Jianchang 建昌, sur le bord de la rivière, les hommes y étaient presque tous pêcheurs. Il laissa des livres dans la « salle des ancêtres » dans le village, et demanda à son catéchiste d'expliquer les doctrines de la religion : « J'en abordai un d'entre eux qui me parut avoir la physionomie heureuse, et je lui parlai de Dieu. Il entra sans peine dans tous les sentiments que je voulus lui inspirer ; il me parut content de ce que je disais, et m'invita par honneur à aller dans la salle des ancêtres. C'est la plus belle maison de toute la bourgade : elle est commune à tous les habitants, parce que, s'étant fait depuis longtemps une coutume de ne point s'allier hors de leur pays, ils sont tous parents aujourd'hui, et ont les mêmes aïeux. Ce fut donc là que plusieurs, quittant leur travail, accoururent pour entendre la sainte doctrine. J'en fis expliquer les principaux articles par mon catéchiste ; je leur laissai quelques livres ; et, ne pouvant demeurer avec eux bien longtemps, je partis après avoir baptisé dix-neuf catéchumènes »[952].

En année 1703, dans la ville de Fuzhou, père Chavagnac raconte qu'un pauvre homme, aveugle, qui vivait d'aumônes, vint leur prier de lui donner deux ou trois livres, « je ne pouvais me figurer l'usage qu'il en voulait faire ; c'était pour les donner à lire à douze infidèles qu'il avait à demi instruits des mystères de notre sainte religion »[953].

Selon un mémoire de 1703, dans l'ile de Chongming 崇明, où on comptait plus de 3,000 chrétiens, les missionnaires distribuèrent leurs temps aux hommes dans les premiers jours, et aux femmes dans les jours suivants, les catéchumènes vinrent après. En chaque lieu il choisit deux ou trois des principaux chrétiens pour conduire les autres, et pour les instruire en l'absence du missionnaire. En chaque maison il fit afficher une conduite de vie, sur laquelle toute la famille doit se régler, avec un calendrier qui marque, outre les dimanches et les fêtes (*zhanli*) qu'il faut s'assembler, les jours de jeûne (*zhaiqi*) qui sont d'obligation. Enfin il distribua des catéchismes,

[951] LEC III, 56-57. Lettre du père Fouquet au duc de la Force, le 26 novembre 1702.
[952] LEC III, 68-69. Lettre du père Fouquet au duc de la Force, le 26 novembre 1702.
[953] LEC III, 77. Lettre du père Chavagnac au père Le Gobien, le 10 février 1703.

des livres de piété, de l'eau bénite, des chapelets, des images, et tout ce qui est capable d'entretenir la piété des fidèles et d'animer leur foi[954]. « Quoique la plupart des chrétiens soient ou artisans ou laboureurs, ils ne laissent pas dans leurs assemblées, à l'imitation des premiers fidèles, de ramasser des aumônes qu'on emploie à secourir les malades et ceux qui sont dans une extrême pauvreté, et à imprimer des livres de piété pour la conversion des idolâtres et l'édification des fidèles qui n'en pourraient pas acheter »[955].

En fait, le troisième des fils de Sunu, Jean Surgiyen, fut converti à cette religion par les livres de l'église de Pékin. Il communiqua ces livres à ses frères et à ses parents, ils donnèrent lieu à de fréquentes disputes ; ils visitèrent plusieurs fois l'église pour éclaircir leurs doutes, et fixer leurs incertitudes, ils discutèrent souvent avec les Pères et avec les lettrés chrétiens :

« La simple exposition de ses magnifiques attributs me faisait d'autant plus de plaisir, que je trouvais cette doctrine conforme à celle des anciens livres ... les réponses (des Pères) me paraissaient solides, et mes doutes ne se dissipaient point ». En plus, Jean Surgiyen composa deux volumes[956], où il ramassa tous les motifs qui lui portaient à croire les révélations divines, et tout ce que il avait lu de plus clair et de plus pressant dans les livres de la religion chrétienne, « j'y ajoutai les difficultés qu'on peut y opposer, et les réponses qui les éclaircissent ; je donnai à ce petit ouvrage l'ordre et l'arrangement qui me parut le plus naturel, n'ayant d'autre vue que d'achever de me convaincre moi-même, et de convaincre ceux de ma famille qui m'attaquaient vivement »[957].

En 1775, par le moyen de deux catéchismes nouveaux d'Ollières, « nous étions venus à bout de porter dans nos familles chrétiennes plus d'instruction qu'il n'y en avait ci-devant. Nos néophytes se formaient : nous avions eu la consolation d'ouvrir une nouvelle mission dans la Tartarie, elle eût été bientôt florissante : nous comptions l'étendre jusqu'au Heilongjiang 黑龍江, qui sépare les domaines de l'empereur de ceux de la Russie. J'ai eu l'honneur de voir deux rois dans ces contrées. L'un est venu dans notre église : j'ai rendu visite à l'autre, avec l'ancien de notre maison »[958].

Les livres de Pékin étaient devenus également populaires dans les chrétientés des provinces. Pour la mission française au Nanyang 南陽, les livres et la dévotion au Sacré Cœur, devinrent les

---

954 LEC III, 75. François Noël, « Mémoire sur l'état des missions de la Chine », 1703.
955 LEC III, 73.
956 聖教眞實利益(*Vérité et avantage de la religion*), Bnf ms chinois 7248.
957 LEC III, 368-369. Lettre du père Parennin, à Pékin, le 20 août 1724.
958 LEC IV, 271. Lettre du père F. Bourgeois, à M. l'abbé de Charvet, prévôt de l'insigne collégiale de Pont-à-Mousson, à Pékin, le 15 mai 1775.

éléments essentiels pour les communautés des femmes chrétiennes :

« Il faut avouer que les peuples de cette province (Henan) paraissent mieux disposés qu'ailleurs. S'ils cultivaient un peu plus les lettres, et qu'ils pussent lire nos livres, on ferait beaucoup de bien parmi eux. Les femmes surtout semblent être nées pour la vertu. Celles qui sont chrétiennes font honneur à leur religion. Dans la ville de Nanyang, elles sont en grand nombre. Elles fréquentent leurs assemblées avec beaucoup de zèle. Elles sont fort assidues à toutes les pratiques de piété établies. Pour revenir à ces familles nouvellement chrétiennes, je vous dirai que ce qui m'a encore donné une grande consolation, c'est qu'elles sont peu éloignées les unes des autres, et placées aux environs de la petite chapelle qui se bâtit dans ces quartiers, et où il y avait auparavant peu de chrétiens ; en sorte que cette église va devenir le centre de nos chrétientés. C'est une protection du Sacré Cœur qui se ménage des adorateurs dans ce canton ou son culte est connu et bien pratiqué[959]. »

D'après un catalogue dans l'archives M.E.P. du 1748 (voir Figure 32), établi par le prêtre indigène André Li (李安德, 1692-1774), après le départ du Vicaire Joachim Enjobert de Martiliat (馬青山, 1706-1755)[960], il y avait les livres nouveaux arrivés dans la bibliothèque de la chrétienté de vicaire apostolique des missions étrangères au Sichuan : 21 copies de *Moju xiong'e* ; 39 copies de *Shengshi churao* ; 5 copies de *Xunwei shenbian* d'Entrecolles ; 2 copies de *Zhendao zizheng* de Chavagnac (2 vols.) ; 4 copies de *Zhuti jingwei* d'Entrecolles (26 vols.); surtout 112 copies de *Shengnian guangyi* de Mailla (versions anciennes et nouvelles inclues)[961].

Dans le contexte de la mission du Sichuan, empruntant des idées d'exhortation aux religions chinoises, André Li utilisa cet ouvrage d'Entrecolles pour critiquer les pratiques « superstitieuses » des religions locales. Selon le journal d'André Li de décembre 1748, les copies de l'ouvrage d'Entrecolles, *Moju xiong'e,* furent utilisées dans une paroisse à la campagne :

« … à cause de l'hostilité de leurs voisins païens ; ils conservent chez eux une tablette païenne et certains ont toutes les apparences d'un apostolat. Je leur ai envoyé l'un des livres de notre très illustre supérieur sur ces sujets, le *Moju xiong'e*, pour qu'au moins ils reçoivent à sa lecture, et s'ils le veulent bien, les exhortations indispensables que je ne peux leur faire de vive voix »[962].

---

[959] LEC III, 396. Lettre du père Du Gad au père Foureau, le 22 août 1745.
[960] Sur la vie missionnaire en Chine de Joachim Enjobert de Martiliat, voir thèse de Marie-Alpaîs Torcheboeuf, ENC, 2012.
[961] AMEP vol. 443, fol. 405 ; *Journal d'André Ly*, 267.
[962] *Journal d'André Ly*, 182, le 16 décembre 1748.

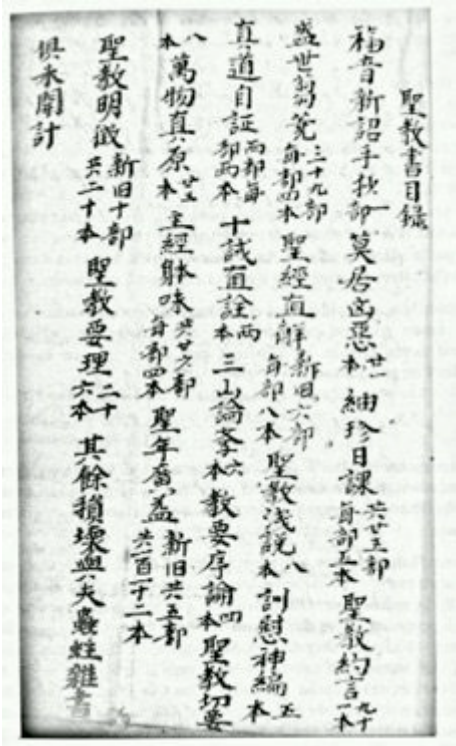


Figure 32. *Shengjiao shumu*, Catalogue des livres chrétiens de la mission du Sichuan, 1747
Source : AMEP vol. 443, fol. 405 ; *Journal d'André Ly*, 267.

D'après un autre journal de juillet 1750, les copies de deux ouvrages, *Shengnian guangyi* de Mailla, *Zhendao zizheng* de Chavagnac furent préparées et mises en circulation dans les paroisses locales du Sichuan de la chrétienté du Vicaire apostolique des Missions étrangères, avec les prix des matières :

« Paule Fan, qui a nourri cette année des vers à soie avec les feuilles du mûrier de notre jardin, nous a versé un taël d'argent selon l'accord que nous avons conclu ; mais elle n'a tiré aucun bénéfice de l'entreprise, elle avoue elle-même avoir perdu son temps et sa peine ; en effet, elle n'a recueilli que deux livres de soie pour valeur de un taël et huit mas : une fois payés un taël pour nous et huit mas pour le salaire de l'artisan, il ne lui est rien resté. Pour soulager la mère qui est veuve et la fille vierge consacrée, j'ai voulu leur faire cadeau de cet argent, avec l'accord de M. Luc, mais elles ont refusé toutes deux. Le même jour, en recherchant des livres chinois traitant de la religion chrétienne que notre évêque m'a ordonné de vendre aux chrétiens, j'ai trouvé en fouillant dans les coffres des exemplaires d'autres livres : trois d'un calendrier de la vie des Saints

(*Shengnian guangyi*), et un d'un ouvrage apologétique (*Zhendao zizheng*) »[963].

On peut voir que, dans la ville ou aux environs de Pékin, comme il y avait plus de missionnaires, les chrétiens pouvaient demander ou diffuser les livres par les églises. Mais en provinces et dans les petites chrétientés à la campagne, les chrétiens souvent faisaient les copies par eux-mêmes, une forme plutôt proche de la tradition chinoise dans la fabrication et la diffusion de livres de morale ou de *baojuan* (précieux volumes)[964].

8.6 Édit Sacré et l'interdit des livres chrétiens

Dans son ouvrage « Instructions et explications sur l'Édit Sacré de l'empereur Kangxi (*Shengyu guangxun* 聖諭廣訓) » de 1724, Yongzheng explique également dans la septième instruction, « Effacez les croyances étranges pour élever la doctrine correcte » (黜異端以崇正學), concernant le Seigneur du Ciel, le Pape et l'enseignement occidental. Avec aucune explication sur les détails, c'était plutôt une réponse à la politique de Rome[965]. La proscription du christianisme avait été officiellement annoncée en 1724, par l'empereur Yongzheng, le décret impérial ne commandait que l'expulsion des missionnaires sans *piao* et la confiscation des églises dans les provinces, cependant il n'avait pas fait de déclaration précise sur les textes chrétiens. Au début de 1733, en raison de la politique papale à l'égard des « rites chinois », il avait reformulé des accusations à l'égard des chrétiens de « ne pas honorer leurs Parents » et de « ne pas faire de sacrifices aux tombeaux de leurs ancêtres » (不孝父母，不拜祖墳). L'empereur Yongzheng, avait convoqué Ignatius Kögler et quelques autres missionnaires de la Cour et leur avait reproché ce scandale et leur violation ouverte des enseignements confucéens. En citant de l'histoire de l'autorisation donnée aux jésuites de servir en Chine (depuis Ricci), les missionnaires avaient refusé toutes les accusations, et ils avaient soumis quelques textes chrétiens au Grand Secrétariat, afin de prouver que l'acte d'accusation était infondé et une simple « calomnie » contre le christianisme[966].

---

[963] *Journal d'André Ly*, 266, le 16 juillet 1750. En effet, André Li, lui-même, vinait de terminer en 1756, un ouvrage qu'il nomma *Sanjiao yaozhi* 三教要旨 (Préceptes Fondamentaux des Trois Religions), « dans lequel sont recensés les éléments principaux de l'idolâtrie chinoise, ses superstitions et ses croyances dénuées de fondement, et cela à l'usage des élèves chinois de notre province du Sichuan ; sans préjuger des avis compétents, et avec l'accord des prélats concernés, je souhaite que nos supérieurs veillent bien l'examiner et donner leur approbation pour une publication qui serait utile aux chrétiens », *Journal d'André Ly*, 577, le 19 septembre 1756.

[964] Zhang Xianqing 2007, 137-141.

[965] *Shengyu guangxun yongzheng zhijie* « 又如西洋教宗天主，亦屬不經。因其人通曉歷數，故國家用之。爾等不可不知也。夫左道惑眾律所不宥，師巫邪術，邦有常刑。朝廷立法之意，無非禁民為非，導民為善，黜邪崇正，去危就安 ».

[966] *Rui jian lu* 睿鑒錄, 1737, Han Qi et Wu Min (éds.) 2008, 54-60. Voir aussi APF SOCP, vol. 42, ff. 203-214, cf. Huang

En fait, on voit déjà dans le texte précédant que, pendant les règnes de Yongzheng et Qianlong, les missionnaires de Pékin avaient même prêché le christianisme par la compilation et l'impression de textes chrétiens chinois. Dans le cas de l'interrogation de 1747 au Guizhou, il est indéniable que de nombreux fonctionnaires du règne de Qianlong ne distinguaient pas les pratiques chrétiennes des autres dévotions populaires ; néanmoins, il semble que la plupart des fonctionnaires provinciaux ne considéraient pas le christianisme comme équivalent aux diverses religions confessionnelles qualifiées du *Bailian jiao* 白蓮教 « Enseignements du Lotus blanc ». Chaque fois que les écritures chrétiennes avaient été trouvées et confisquées au cours des enquêtes, les fonctionnaires provinciaux mentionnaient souvent dans leurs mémoriaux que de telles écritures « ne contiennent aucune expression rebelle » (無悖逆之語), bien que leur contenu soit souvent « absurde et sauvage » (荒誕不經)[967].

Cependant à la fin du XVIIIe siècle, avec la floraison des mouvements sectaires après la rébellion du Lotus blanc, Jiaqing commença un contrôle plus fort sur ces activités religieuses. Les affaires de Adeodato en 1804 et 1805, sur la circulation clandestine de courriers et de cartes entre missionnaires de Pékin et la procure de Macao (voir chapitre 5 et 6), provoquèrent une forte préoccupation et vigilance de la Cour, surtout la questions des chrétiens bannières dans la capitale (Zhou Bingde et etc., voir chapitre 7)[968]. Dans la confession de chrétiens de la résidence de la mission française de Haidian (海甸楊家井地方), ceux-ci déclarèrent que, au cours des dernières années, il y avait eu 31 rouleaux sacrés chinois, répandus partout, et les planches avaient été déposées dans l'église[969].

La Grand Conseil fut envoyé par l'empereur pour saisir les livres et les planches. Il déclara à l'empereur le 4 juin 1805, qu'il y avait 173 titres d'ouvrages, et 7 autres volumes déjà soumis[970]. Jiaqing ordonna un édit très dur (voir Figure 33), avec des critiques sur les contenus de livres chrétiens : tout d'abord il soulignait le *Jiaoyao xulun* 教要序論 de Verbiest (1670), qui

---

Xiaojuan 2006, 183-186 ; Marinescu 2008 ; Xiao Qinghe 2016, 91-93. En fait, il y avait plusieurs copies en Europe, par exemple, Casanatense ms 2131.

[967] DASL 1, 128 ; cf. Huang Xiaojuan 2006, 186.

[968] MCM VIII, 184-185. Lamiot envoya en Europe la relation de la persécution initiée à Pékin, à Pékin, le 10 octobre 1807. « Nos confrères de Macao ayant envoyé un Chrétien apporter ici des lettres, ce même Chrétien se chargea à son retour des lettres de tous les Missionnaires de Pékin. Arrivé à la province du Jiangxi 江西, où l'on recherchait des voleurs, et où il était inconnu, il fut arrêté et visité. On saisit d'abord ses paquets de lettres, qu'il ne pouvait pas cacher ; cependant, à l'en croire il fit bonne contenance, et assura qu'il n'avait rien contre les lois ; il dit même qu'on était prêt à le relâcher, quand on découvrit parmi ses lettres une carte de la province du Chan-Tong, en caractères chinois, qui s'étendait depuis la mer jusqu'à la province du Beizhili 北直隸 : ces derniers mots de la carte la firent saisir. On trouva aussi dans ses paquets une lettre du Père Paul Ko, Missionnaire chinois de la Propagande, qui renfermait certains comptes en caractères chinois ; ces deux objets donnèrent des soupçons, et on en avertit l'Empereur. Un de mes amis m'en donna avis aussitôt, le 9 février 1805. »

[969] DASL 2, 835 ; Zhang Xianqing 2007, 94.

[970] DASL 2, 845 ; Wu Boya 2008.

présentait « *le Seigneur du Ciel* est le grand roi de tous les états » ; un autre livre, le *Shengnian guangyi* de Mailla (1730s), déclarant aussi « Jésus comme le fils du Seigneur, est le grand roi pour tout le monde ; comme le chef de cet enseignement, il est le vrai *Seigneur du ciel* et des personnages sur terre » ; un troisième ouvrage, l'*Hunpei xunyan* 婚配訓言 « Dicton sur le mariage » de l'évêque de Pékin Mgr de Gouvea (1795), déclarant que toutes les enseignants étrangers (païens et hérétiques) étaient comme Satan et le diable. Le livre racontait en plus, une histoire fictive ou un prince mandchou se trouvait en enfer avec un groupe de diables. En fin, Jiaqing avait ordonné la destruction de livres et de planches, et il avait demandé que les bannières lisent les livres de saints et de morale (聖賢書), et évitent les paroles hérétiques (邪說)[971].

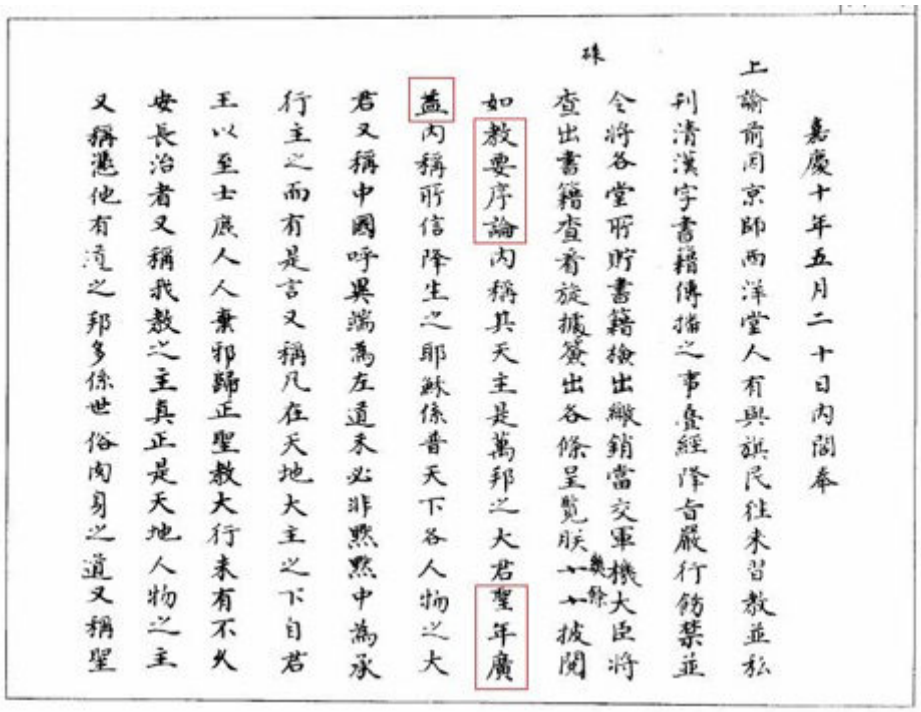

嘉慶十年五月二十日內閣奉
上諭前因京師西洋堂人有與旗民往來習教並私
刊清漢字書籍傳播之事查經降旨嚴行飭禁並
令將各堂所貯書籍檢出繳銷當交軍機大臣將
查出書籍查看旋據覆出各條呈覽朕一一披閱
如教要序論內稱其天主是萬邦之大君聖年廣
蓋內稱所信降生之耶穌係普天下各人物之大
君又稱中國呼異端為左道未必非默默中為承
行主之而有是言又稱凡在天地大主之下自君
王以至士庶人人棄邪歸正聖教大行未有不久
安長治者又稱我教之主真正是天地人物之主
又稱港他有道之邦多係世俗肉身之道又稱聖

Figure 33. L'Édit de Jiaqing, sur le *Shengnian guangyi* de Mailla, 1805

Source : DASL 2, 859.

Quant aux missionnaires de Pékin, ils avaient été avertis que l'Empereur leurs défendait de prêcher la religion, « d'ailleurs, l'empereur n'avait rien contre nous. Il y eut ordre d'arrêter les lettrés chrétiens dont nous nous servions, de briser les planches dont nous faisions usage pour imprimer des livres de religion, de rechercher ceux qui la prêchaient, en un mot, de faire tout

971 DASL 2, 859-860 ; Huang Xiaojuan 2006, 188-189 ; Wu Boya 2008 ; Roux 2013, 180.

pour l'abolir dans l'empire. On avouait cependant qu'il était impossible d'en extirper la racine. Outre ces ordres communs à tout l'empire, et envoyés en même temps dans les provinces, il y en avait de plus rigoureux pour les Tartares de Pékin ; ce qui a toujours eu lieu en pareilles circonstances ; car la politique du Gouvernement est surtout d'empêcher que la Religion ne soit propagée parmi eux »[972].

D'après Lamiot, comme il y avait beaucoup de livres et de planches dans la paroisse du Beitang, ils avaient cachés quelques planches, comme les confrères portugaises, ils sauvèrent les ouvrages par eux même :

« En conséquence de ces ordres sévères, 10 ou 12 Mandarins firent la visite dans nos maisons (du Beitang), pour saisir les livres de Religion et les planches à imprimer. Dans les maisons portugaises et la maison italienne, on en sauva une partie (au Zhalan 栅欄) ; mais on y fît aussi à cette occasion des pertes considérables. Dans notre maison française, nous en avions beaucoup nous avons tout conservé. Voici le stratagème qui nous réussit au commencement de cette malheureuse affaire, j'avais acheté un homme sûr, qui me communiquait tous les ordres avant qu'ils fussent mis à exécution ; par ce moyen, j'avertissais ceux qui devaient être arrêtés. J'avais été prévenu de la saisie qu'on devait faire de nos planches à imprimer ; j'en donnai avis à Mgr l'Évêque, qui le communiqua aux autres missionnaires. Pour nous préparer à cette visite, nous cachâmes tous nos livres le mieux que nous pûmes, en réservant pour les perquisitions un certain nombre qui pourrait leur convenir. Nous cachâmes aussi nos planches ; nous avions quelques ouvrages dont les planches étaient doubles, parce que les premières étant usées, on en avait fait de nouvelles. Ayant fait mettre en morceaux ces vieilles planches qui ne pouvaient plus servir, nous en recouvrîmes un monceau de planches et de bois de chauffage »[973].

Lorsque les mandarins inquisiteurs s'étaient présentés pour avoir les livres et les planches, Lamiot les conduisit dans leurs bibliothèques, où ils avaient déjà brûlé une partie des planches (quelques-unes des vieilles copies) ; il leur en montra encore une partie mise en morceaux pour être brûlées ; et ils étaient d'ailleurs parfaitement libres de visiter toute la maison. « Après mon petit discours, ils se dirent entre eux : il a vraiment parlé en galant homme. Je les conduisis ensuite à notre bibliothèque : ils y prirent les livres laissés à leur disposition. Je leur montrai ensuite les monceaux recouverts des débris de nos planches à imprimer. Un d'eux, qui, dans cette affaire, s'était déclaré notre ardent Persécuteur, frémit de voir que la proie lui échappait. Il fallait

[972] MCM VIII, 190. Lamiot, à Pékin, le 10 octobre 1807.
[973] MCM VIII, 190-191. Lamiot, à Pékin, le 10 octobre 1807.

évaluer dans leur rapport la quantité de ces planches ; en marquant une petite quantité, on nous exposait à une seconde visite ; un des plus jeunes Mandarins dit qu'il fallait écrire quatre charretées, et finir ainsi. Les planches brisées pouvaient au plus faire la charge de quatre hommes. Les plus honnêtes parmi eux ne firent point d'autres perquisitions ; les autres visitèrent quelques chambres, mais en vain : c'est à quoi aboutit cette redoutable visite »[974].

Dès 1805, l'enquête sur les livres chrétiens de Pékin eut également une grande influence en provinces et aux environs. Notamment en 1811, les chrétiens coréens écrivirent des lettres à Pékin et à Rome, afin de présenter les difficultés de diffusion des livres et des objets de dévotion, et de demander à diminuer le format des livres pour faciliter leur circulation entre eux :

« L'église de Pékin étant rigoureusement surveillée, et nos affaires exigeant le plus grand secret, ... depuis la grande persécution, tout ce qui concerne la religion, ses lois et sa doctrine, est connu dans tout le royaume. En vain voudrait-on cacher ou dissimuler les lois qui défendent de sacrifier aux ancêtres et aux idoles. Celles qui prescrivent les jeûnes et les abstinences font aussi reconnaître les chrétiens. ... Les livres et objets de dévotion qui ont été portés au tribunal des archers ont été la proie des flammes. Ce qui était au tribunal royal a été mis sous clef pour être conservé. ... Les chrétiens n'ont pu conserver que très peu de choses des livres qu'ils avoient. Il ne leur en reste guère que des lambeaux ou des feuilles séparées. Les images du père, ses livres, son calice, tout a disparu. Il ne reste de ses livres que deux petits volumes qui sont entre les mains d'une chrétienne. Les livres imprimés en Chine, que nous avons vus, sont en grand format, et pour cela difficiles à cacher. Si vous les faisiez imprimer en petit format, vous pourriez nous les envoyer plus facilement, et il nous serait plus aisé de les cacher. Nous vous prions d'avoir égard à cela »[975].

En février 1815, les chrétiens de Gubenkou, une des cinq missions aux environs de Pékin rattachée à la paroisse du Beitang, avaient été dénoncés et des iconographies, des livres sacrés et des objets de dévotion avaient été soumis au gouverneur du Zhili[976]. En mai de la même année 1815, huit chrétiens de Chifeng 赤峰, furent arrêtés par le gouverneur du Zhili, en présentant quelques iconographies, des objets, et deux ouvrage du Beitang : un de Mailla, le *compilation complète du Shengnian guangyi* 聖年廣義全編 ; un autre de Aleni, le *Wanwu zhenyuan* 萬物真原, également réimprimé dans l'église de la Cité impériale (皇城首善堂重梓)[977]. Le Censorat

[974] MCM VIII, 191. Lamiot, à Pékin, le 10 octobre 1807.
[975] NLEC V, 337-339, lettre des chrétiens de Corée à l'évêque de Pékin Mgr Gouvea, le 18 décembre 1811.
[976] DASL 3, 1029-1031 ; Zhang Xianqing 2007, 97.
[977] DASL 3, 1037-38, une copie de la préface de *Shengnian guangyi quanbian*, voir DASL 3, 1049. Zhang Xianqing 2007, 97 ;

Yinghe 英和, demanda ensuite en septembre une interrogation du supérieur Lamiot, Lamiot lui indiqua qu'ils avaient brûlé toutes les planches et qu'il y avait aucun livre déposé dans l'église[978].

En 1829, le supérieur chinois, Mathieu Xue (薛瑪竇 1780-1860), sur l'accusation d'avoir accaparé les biens du Beitang, fut obligé de se retirer en Mongolie au nord de la Grande muraille, dans la petite chrétienté de Xiwanzi, qui devint pour lors le centre de la mission française. La bibliothèque et les livres avaient été transportés au cimetière de Zhengfusi, et confiés à la garde d'un chrétien bannière mandchou, nommé Tu Si 圖四, descendant de la famille princière de Sunu[979].

Jusqu'en septembre 1840, un inspecteur du tribunal des Travaux publiques (gongbu 工部), se trouvait à l'ouest de la ville. Dans les maisons de chrétiens bannières (Wen Liu 文六 et Wen Ba 文八[980]), dans le *Zhengfu si* 正福寺, le cimetière de la mission française[981], il y avait 610 volumes de livres et des objets de dévotion (voir Figure 34) ; dans une autre maison de Zhalan 柵欄 (*shala difang*, 沙拉地方), le cimetière de la mission portugaise, se trouvaient 2,692 volumes de livres chinois, et 348 volumes de livres étrangers (洋字經) et d'autres objets (voir Figure 35) ; dans la muraille de la maison, se trouvaient 1,512 pièces de planches[982].

En fait, comme nous en avons déjà discuté dans le chapitre 5, au lendemain de la fermeture du Beitang en 1827, Pirès Pereira, le dernier des missionnaires au service de la Cour, démissionna à son tour de ses fonctions au Bureau de l'astronomie. Parvenu au soir de sa vie (1838), il sollicita de la Cour de Pékin l'autorisation de confier le Nantang, le cimetière français, les objets religieux et les autres biens à Beniamin Moratchevitch 魏若明, archimandrite de l'Église orthodoxe russe de Pékin[983]. D'après un catalogue des archives étrangères de Russie, il y eut 3,345 ouvrages qui furent transférés à la bibliothèque de la mission Russie de Pékin. Ces réserves furent retournées à la mission française, quand les églises de Pékin rouvrirent dans les années 1860s[984].

Selon les listes de livres à Zhengfusi et à Zhalan, deux ouvrages du Beitang sont parmi des trois plus populaires dans les chrétientés (le premier *Zaoke xiaoyin* 早課小引, pour 520 copies) : *Moxiang guicheng* 默想規程 « Règles de la méditation » de Roberts, pour 356 copies ; le

---

Huang Xiaojuan 2006, 190-191.

978 DASL 3, 1050-1051.

979 Verhaeren 1949, xvii-xviii.

980 Wen Liu et Wen Ba, les fils de Tu Si 圖四, qui était expulsé à Yili en 1838, DASL 3, 1266.

981 Planchet 1918.

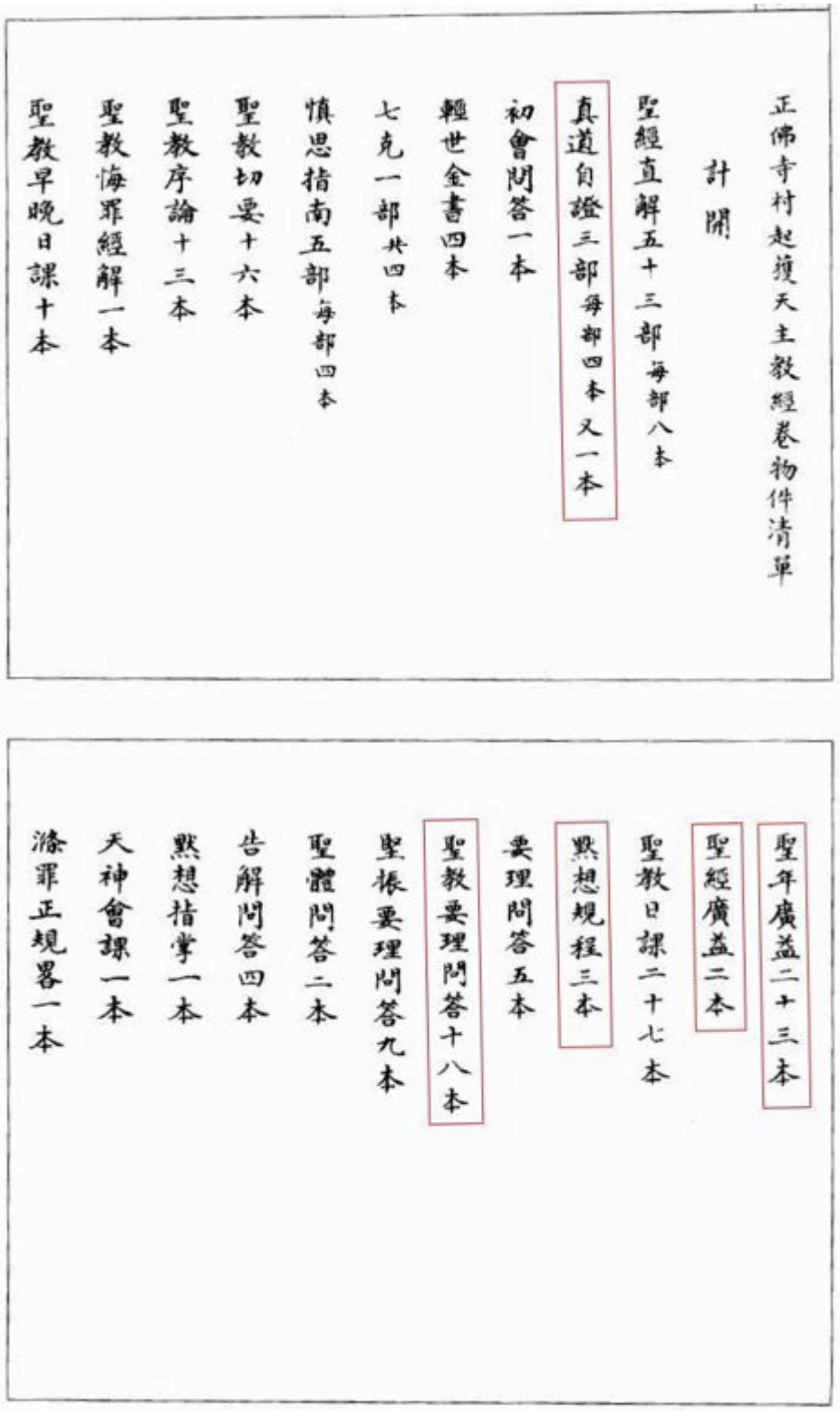
982 DASL 3, 1266-1273.

983 DASL 3, 1274 ; Huang Xiaojuan 2006, 194-197. Les détails de propriétaires, voir Liu Ruomei 2012, 116 : « Deux *yinpiao*, billets de l'argent, 5,800,000 wen ; argents blancs, 500 liang ; or, 20 liang ; etc. »

984 Xiao Yuqiu 2006, 84.

Shengjiao yaoli wenda, 聖教要理問答 « Au dialogue sur le baptême, la confession, l'eucharistie et la confirmation », d'Ollières, pour 327 copies. Les autres ouvrages du Beitang : *Shengnian guangyi*, 51 copies ; *Zhendao zizheng*, 13 ; *Shengshi churao*, 8 ; *Xingli zhenquan*, 3 ; *Shengjing guangyi*, 3 ; *Ni'er zhongyan*, 1[985].

[985] DASL 3, 1269-1273 ; Huang Xiaojuan 2006, 197-198. Le *Shengjiao yaoli wenda*, probalement fut le *Shengshi yaoli* d'Ollières ou le *Shengshi wenda* de Raux, Huang Xiaojuan, 207-210.



正佛寺村起獲天主教經卷物件清單

計開

聖經直解五十三部每部八本

真道自證三部每部四本又一本

初會問答一本

輕世金書四本

七克一部共四本

慎思指南五部每部四本

聖教切要十六本

聖教序論十三本

聖教悔罪經解一本

聖教早晚日課十本

聖年廣益二十三本

聖經廣益二本

聖教日課二十七本

默想規程三本

要理問答五本

聖教要理問答十八本

聖振要理問答九本

聖體問答二本

告解問答四本

默想指掌一本

天神會課一本

滌罪正規畧一本

Figure 34. La liste des livres catholiques de Zhengfu si, 1840

Source : DASL 3, 1269.

沙拉地方起獲天主教經卷物件清單

計開

洋字經大小三百四十八部

聖母行實五十五部每部二本

聖經直解二十三部每部八本

天主實義五十八部每部二本

默想規程三百二十二本

幼學四字文二百三十五本

天主聖教十誡真詮五十三部每部二本

輕世全書二十二部每部二本又大小零碎八本

聖教要理問答三百零九本

初會問答二百六十本

滌罪正規六本

聖教切要二本

真道自證十本

言行紀畧十七部每部二本

盛世芻蕘八本

聖年廣益二十八本

聖經廣益一本

哀矜行詮一本

性理真詮三本

主教緣起二本

逆目忠言一本

聖母小日課十四本

Figure 35. La liste des livres catholiques de Zhalan, 1840

Source : DASL 3, 1271-1272.

Chapitre 9 - Les membres chinois

Après la suppression de la Compagnie, selon une liste du supérieur Bourgeois, 64 personnes au service de la paroisse composaient la maison du Beitang, au 1er mars 1779 : 12 missionnaires ex-jésuites, dont 9 français, 3 chinois ; les autres 52 personnes, étant des chinois au service des prêtres, d'autres responsables de chrétientés et entretenaient l'église[986].

L'évêché de Pékin comprenait les provinces de Pékin (Beizhili), du Shandong, et du Liaodong, ou « Tartarie orientale », quant aux chrétientés qui dépendaient de la paroisse du Beitang, à part ces missions du nord, il y avait également les autres missions du Huguang, du Jiangxi, du Jiangnan. Dans ce contexte, les prêtres et les catéchistes chinois étaient très importants pour maintenir cette grande mission française. Dans sa circulaire de janvier 1791, M. Cayla, supérieur général de la Congrégation de la Mission, citant à l'ordre du jour les missionnaires de Pékin, écrivait : « Il est difficile de comprendre comment deux hommes[987], avec le peu de ressources qu'ils ont d'ailleurs, ont pu jusqu'ici fournir au gouvernement d'une paroisse nombreuse, aux exercices de deux grandes retraites par an, aux travaux qu'amène, aux grandes fêtes, le concours des néophytes, à la desserte de quatre oratoires, où se rassemblent les femmes chrétiennes, à la direction d'un petit séminaire, enfin à des missions périodiques dans les districts »[988].

En effet, quand les missionnaires furent expulsés à Canton dans l'année 1732, Gaubil avait déjà présenté les avantages des prêtres chinois de la mission : « ici nous allons bride en main, c'est aujourd'hui qu'on voit à l'œil le grand avantage des prêtres chinois »[989]. En 1788, le supérieur lazariste Raux, indique que l'ex-jésuite chinois Etienne Yang 楊德望, qui eût assez de force et de courage pour s'exposer aux danger, dans cinq missions éloignées de la capitale, sous

[986] ASJF Brotier 135, ff. 212-213 ; Dehergne 1961, 257-259. L'état de la mission française de Pékin, envoyé au Ministre de la Marine, par Bourgeois. La composition des 54 personnes au service de la paroisse du Beitang : 3 lettrés ; 2 catéchistes ; 3 portiers ; 4 ramasseurs de rentes, 1 suppléant ; 4 charretiers de la ville, 1 suppléant ; 3 charretiers de Haidian 海甸; 3 cuisiniers (des missionnaires, des domestiques et de Haidian) ; 1 acheteur à la ville ; 1 acheteur à Haidian ; 1 cordonnier ; 1 sacristain ; 1 chauffeur de *Kang* (炕, lit de briques, sous lequel on fait du feu pendant l'hiver, dans le nord de la Chine) ; 1 jardinier ; 1 boulanger ; 1 balayeur ; 2 gardiens de la sépulture ; 1 homme d'affaires ; 2 aides de Ventavon ; 12 domestiques (chaque missionnaire français et même chinois a le sien) ; 3 prosélytes. Dans la liste, il y avait aussi 7 missionnaires dans les provinces, dont 3 français au Huguang ; 1 français au Jiangxi ; 3 chinois (au Huguang, Jiangxi et Jiangnan).

[987] MCM VII, 786. Hanna et Lamiot. Enfin en 1794 il vint à bout d'avoir cette permission tant désirée de faire venir à Pékin et publiquement par la voie officielle MM. Hanna et Lamiot. Ils arrivèrent tous deux à Pékin le 30 juin 1794.

[988] MCM VII, 786 ; Hubrecht 1939, 90-91.

[989] *Correspondance*, 347. Le 6 novembre 1732, à Pékin.

l'administration du Beitang : « nos cinq principales missions du dehors ont été heureusement visitées cette année. Trois l'ont été par M. Yang, ex-Jésuite chinois, une par M. Ghislain, mon confrère, et j'ai fait moi-même la visite et l'administration de la cinquième laquelle est dans les montagnes, et donc appelée de l'Occident ou Xishan 西山. Les trois missions visitées par M. Yang, n'avaient point eu de missionnaire depuis quatre ou cinq ans, tant à cause de la persécution générale de 1784 et 1785, que par le défaut d'un prêtre chinois qui eût assez de force et de courage pour s'exposer aux dangers. Ainsi, n'ayant eu durant tout ce temps d'autre secours que celui des catéchistes, elles ne pouvaient pas être en bien bon état ; et c'est ce que M. Yang a reconnu par lui-même. Ce digne Missionnaire, confesseur de Jésus Christ, a consacré le premier usage de sa liberté à voler au secours de ces trois Missions désolées »[990].

Après les arrivées de missionnaires lazaristes en Chine en 1785, la Congrégation était chargée par suite de la fondation des deux établissements portugais de Pékin et de Macao, de former des prêtres indigènes pour les évêchés de Macao, de Nankin et de Pékin. Quant aux missions qui dépendaient de la mission française de Pékin, grâce aux dix-huit prêtres chinois formés par M. Ghislain et aux quelques autres élevés par M. Lamiot, dans le séminaire interne du Beitang, elles purent « plus facilement se soutenir pendant le temps qu'elles furent dépourvues d'Européens »[991]. Ce chapitre présente la formation et les rôles essentiels de membres chinois dans la paroisse du Beitang, soit les jésuites chinois formés en France, soit les dizaines d'élèves au nouveau séminaire interne lazariste du Beitang, qui devint de plus en plus important en suivant le développement et l'expansion des chrétientés. Surtout Mathieu Xue (薛瑪竇 1780-1860), le supérieur chinois exceptionnel du Beitang, fut le ministre à qui l'on doit la conservation des héritages de la paroisse, de la fermeture de l'église à Pékin jusqu'au renouvellement de l'église du nouveau Beitang, durant le milieu du XIXe siècle.

9.1 Les clergés indigènes de la mission en Chine

Pour Ricci, un des fondateurs de la mission en Chine, une Église sans clergé autochtone est une plante sans racines, dans un pays de civilisation millénaire. Par conséquent, il faudra en premier

[990] MCM VII, 723-724, rapport en 1788 du supérieur Raux.
[991] MCM VIII, 448-449 ; III, 7-8. Cependant les missionnaires portugais n'avaient guère formé que des prêtres séculiers et n'avaient qu'un ou deux chinois appartenant à la Congrégation, ce qui fit que leurs missions dépourvues de prêtres européens, tombèrent bientôt dans un état déplorable.

lieu, créer une liturgie en langue nationale ; ensuite, fonder des séminaires où les futurs prêtres recevront une formation profondément humaniste, chrétienne et sacerdotale qui les rende capables d'annoncer l'Évangile à la classe intellectuelle de leur pays et, par cette voie, au peuple chinois tout entier. Dès le début, les jésuites entrent en contact personnel avec les milieux cultivés de grands lettrés, des mandarins, chrétiens ou non-chrétiens, leur offrent la plus précieuse collaboration. Parmi les plus illustres de ces personnalités, Paul Xu Guangxi (徐光啟 1562-1633), Léon Li Zhizao (李之藻 1571-1630) et Michel Yang Tingyun (楊廷筠 1562-1627), saisissant l'envergure du christianisme, sont de véritables pionniers de l'apostolat laïc, bras droit d'une Église dont la fondation s'ébauche déjà[992].

L'institution des séminaires diocésains avait été prescrite par le concile de Trente (1545-1563). En 1580, les jésuites fondent au Japon un premier séminaire ; en 1591, ils admettent dans leur institut deux premiers novices chinois à Macao : Sébastien Fernandes Zhong Mingren (鐘明仁 1562-1622)[993] et François Martines Huang Mingsha (黄明沙 1573-1606), tous deux élèves de Ricci[994]. Mais par une décision du supérieur local, ces novices ont été obligés de renoncer, par écrit, au sacerdoce[995].

Pour la formation d'un clergé du pays, il importait d'avoir des ordinaires du lieu, des évêques. En réalité, jusqu'à la fin du XVIIème siècle, il y eut en Chine un seul siège épiscopal : le diocèse de Macao, suffragant de Goa ; ce siège, créé en 1575, fut vacant de 1633 à 1692. Pour revendiquer dans les pays lointains l'exercice des devoirs pastoraux, des droits de l'Église universelle, le pape Grégoire XV fonda en 1622, la S. Congrégation de la Propagande Fide, ministère des missions lointaines. Il lui revenait de préparer la création de vicariats apostoliques, détachés des diocèses portugais et sous l'autorité directe de Rome. Il faut attendre jusqu'en 1658, lorsque le Saint-Siège nomma en Indochine et en Chine les premiers vicaires apostoliques français, François Pallu et Lambert de la Motte, pour que le problème de l'Église de Chine revienne alors à l'ordre du jour. En 1670, les jésuites envoient à Rome leur confrère Prosper Intorcetta (1626-1696) avec mission de solliciter la mise en pratique du privilège octroyé par Paul V. Intorcetta prie Clément X d'accorder aux prêtres chinois « des facilités pour la célébration de la messe et la récitation du bréviaire, etc ». Ses démarches n'eurent pas de résultat

---

[992] Standaert 1988 ; Jami et al. (eds.) 2001 ; Charbonnier 2002, 97-108 ; Huang Yinong 2006.

[993] Son frère Jean Fernandez Zhong Mingli 鐘鳴禮 (1581-1620) se convertit en même temps que son père à Macao, il entra au service des premiers pères de la Mission, voir Pfister 1932, 121-123.

[994] Ce projet a été dirigé par le visiteur Alessandro Valignano (1539-1606), pour former les clergés indigènes pour la mission de l'extreme-orient. Sur l'histoire du collège St Paul de Macao, voir Li Xiangyu 2006.

[995] Bontinck 1962, 12-14, compte-rendu Louis Wei 1965, 585.

immédiat[996].

En fait, en 1697, le Pape Innocent XII songea a leurs fournir de bons ouvriers, la S.C. de la Propagande prépara une expédition apostolique pour la Chine, se composant de 32 religieux, parmi lesquels étaient des Dominicains, des Augustins et des Franciscains, puis un prêtre lazariste italien, M. Louis Appiani, directeur spirituel du Collège de la Propagande[997], accompagné d'un prêtre séculier, M. Mullener, Saxon d'origine, qui sortait de ce même Collège. Après leurs arrivées en Chine en 1699, l'intention de la Sacrée Congrégation était d'établir en Chine un séminaire pour y former un clergé indigène. Pour fournir à Appiani les moyens de réaliser ce projet, elle lui donna le titre et les pouvoirs de Visiteur apostolique. Cependant Appiani abandonna ce plan, il proposa un projet de règlement pour l'éducation des enfants, que « l'on corrigerait ou que l'on augmenterait ici ; car l'expérience est un maître »[998].

Appiani fut choisi par le légat de Tournon en 1705, pour lui servir d'interprète, et il ne devait reparaître au Sichuan qu'enchaîné. Il fallut attendre l'année 1725 pour qu'un séminariste chinois appartenant au clergé diocésain reçoive l'ordination sacerdotale. C'était André Li (1692-1775), élève de Martin de La Baluere (1668-1715), des Missions étrangères de Paris. On lui avait refusé la tonsure, parce que « les Chinois sont orgueilleux, inconstants et ingrats ». Enfin grâce à l'appui de son maître, André Li obtint une intervention personnelle de Mgr Maillard de Tournon, légat de Clément XI en Chine, qui fut interné à Macao par les Portugais[999].

A partir de 1740, comme il était presque impossible de fonder un noviciat en Chine, les jésuites français envoyèrent quelques jeunes Chinois à Paris, au Collège Louis le Grand. Du côté des missionnaires italiens, déjà en 1742, le P. Matteo Ripa, musicien à la Cour de Pékin, quittait la Chine, emmenant avec lui quatre jeunes gens ; en 1732, il fondait à Naples, le Collège chinois de la Sainte Famille. Ce collège forma, jusqu'à la fin du siècle dernier, date de sa fermeture, environ une centaine de prêtres chinois. Quant aux jésuites, lazaristes portugais et français, ils fondèrent leur noviciat à Macao[1000] ; de même ils y établirent le Collège Saint-Joseph, pour

---

[996] Bontinck 1962, 63, 129.

[997] Ce Collège fut érigé à Gênes en 1626, pour la formation d'un clergé spécialement destiné aux missions étrangères. Cf. Ferreux 1963, 54.

[998] Appiani à Giordanini, le 3 mars 1704, in MCM IV, 111-112 : « Par les lettres que je reçois de la Sacrée Congrégation je vois qu'elle m'envoie une somme d'argent pour acheter une maison destinée à un Séminaire, elle me donne ordre de toucher cet argent et d'élever des jeunes gens. Je pourrais penser d'après cela qu'elle veut confier cette Maison à notre Congrégation. Néanmoins elle veut que la maison soit achetée et reste au nom de la Sacrée Congrégation de la Propagande. J'y vois un peu d'inconvénient, parce que la Maison étant au nom de la Propagande, chaque Missionnaire se croira le droit d'y venir, d'y demeurer et d'y vivre à sa guise, ce que pour mon compte je ne pourrais supporter ; et dès aujourd'hui je déclare positivement que si quelque mauvaise tête vient troubler ce qui sera établi, j'abandonnerai la place. Je ne veux pas vivre au milieu des scandales, en attendant que de Rome vienne le remède à un mal, quand il ne servirait plus de rien de l'appliquer ». Crapez 1938, 17-18.

[999] En effet, André Li était, lui-même, un excellent latiniste. Voir *Journal d'André Ly*, traduit par Colette Douet, 2015.

[1000] Pendant que la France s'occupait à substituer les lazaristes aux jésuites de Pékin en 1785, le Portugal introduisait, à Goa et à

recruter des élèves chinois destinés au sacerdoce. L'empereur Kangxi était un protecteur puissant de l'Église et des œuvres missionnaires ; finalement il se lassa des pénibles querelles que suscitaient les rites chinois. Dès avant sa mort en 1723, les missions catholiques entrèrent dans une longue période de rigoureuses « persécutions ». En 1742, la condamnation définitive des rites chinois par Benoit XIV provoqua une véritable séparation entre l'Église et l'État, entre la haute société chinoise et la chrétienté de Chine. Cette catastrophe entraîna, d'une part, des excommunications, d'autre part, des expulsions de missionnaires et des arrestations de chrétiens. De plus, à partir de la suppression de la Compagnie de Jésus, en 1773, il n'y eut plus, en Chine, de missionnaires savants et sinologues. La Révolution française arrêta enfin complètement l'envoi de missionnaires en Extrême-Orient dès la fin du XVIIIème siècle[1001].

Avant les années 1840s, on comptait en Chine environ 120 prêtres, dont 40 européens. Parmi les 80 prêtres chinois, 50 étaient lazaristes. Trois séminaires préparaient le clergé indigène :

1° Le Collège de la Sainte-Famille, dirigé à Naples par Matteo Ripa (馬國賢 1682-1746) en 1732, sous la direction de la Sacré Congrégation de la Propagande[1002].

2° Le Séminaire Saint-Joseph, fondé à Macao par Mgr de Gouvea en 1784, sous la direction des Lazaristes portugais, d'abord diocésain, ensuite commun pour les Lazaristes de Chine. Nous avons vu que Mathieu Xue de Xiwanzi 西灣子 envoya ses huit séminaristes à Macao ; et ainsi, tous les séminaristes du Nord auront places à Macao jusqu'en 1842, lors de l'érection d'un séminaire par Mgr Mouly en Mongolie, lequel sera transféré à l'Anjiazhuang 安家莊 (Xianxian 獻縣), puis définitivement à Pékin.

3° Le Séminaire de Pinang (Malacca), fondé par Létondal, M.E.P., en 1812, pour la Société des Missions Etrangers.

Quant au nombre des chrétiens des trois diocèses confiés en fait à la sollicitude des Lazaristes portugais, et en seconds aux Lazaristes français, à cette date (1838), et à défaut de chiffres rigoureusement exacts, on peut admettre les chiffres suivants :

Macao, les Lazaristes de sa nation. Leur établissement de Macao fut le mérite de Mgr Gouvea, le nouvel évêque de Pékin, qui, en l'absence de l'évêque de Macao, avait obtenu de Lisbonne l'autorisation d'y fonder un séminaire pour les jeunes clercs chinois. Il avait, à cette fin, invité deux Lazaristes de Goa, MM. Correa et Villa, à venir le rejoindre dans cette ville. Le 1er octobre 1784, avait eu lieu l'ouverture des cours, avec un premier groupe d'élèves, dans l'ancien Collège St Joseph des Jésuites, maison vaste et pour un séminaire fort commode. On y enseignerait, outre la langue latine et la langue chinoise, la philosophie et la théologie, avec encore les éléments des sciences profanes. La Reine du Portugal s'offrait à assurer, sur sa cassette privée, l'entretien de cinq professeurs et des élèves. Cf. Hubrecht 1939, 45.

[1001] Bontinck 1962, 340-346, 363-366 ; compte-rendu Louis Wei 1965, 590-591.

[1002] Ripa, missionnaire propagandiste italien, peintre, graveur et cartographe à la Cour de Pékin de 1711 à 1723, après son retour, il avait fondé à Naples le Collège chinois (Collegio dei Cinesi). Voir Fatica (éd.), 1999, 2006. Le journal de Ripa, voir Fatica (éd.) 1991, 1996, *Giornale (1705-1724),* 2 vols.

Dans le Diocèse de Macao : 15,000 fidèles. Dans le Diocèse de Pékin : 34,000 fidèles. Dans le Diocèse de Nankin : 40,000 fidèles. Mais les Lazaristes français de Pékin avaient pour eux seuls environ 40,000 fidèles, dispersés dans les provinces du Zhili, de la Mongolie, du Zhejiang, du Jiangxi et du Heibei[1003].

9.2 Formation des prêtres chinois en France, 1740-1766

Sur les clergés indigènes de l'ancienne mission jésuite, le *Catalogus Patrum et Fratrum S. J.* compte de 1581 à 1780, le chiffre de 45 prêtres chinois, admis et ordonnés dans la compagnie. « On a accusé parfois les missionnaires d'avoir tenu le clergé indigène à distance ; nous ne comprenons pas ce reproche : les missionnaires étrangers étaient, pour le clergé indigène, leurs éducateurs, leurs supérieurs ; une certaine distance, de ce fait, s'imposait, comme elle s'impose en tout groupement hiérarchisé. On pourrait, à ce prix, reprocher aux évêques de tenir le clergé, tant étranger qu'indigène à une certaine distance, quand ils réclament certains honneurs et leur refusent une trop grande intimité. Quoi qu'il en soit de cette question de distance, reprochée à l'aveuglette, reconnaissons que les jésuites français de Pékin avaient eu, pour l'éducation de leurs prêtres, leurs futurs confrères indigènes, des soins infinis »[1004].

Du point de vue de l'avenir du christianisme en Chine, une des œuvres les plus importantes, était certainement la formation de prêtres indigènes. Dès les premiers temps de la mission, les jésuites avaient déjà formé de catéchistes indigènes, et même quelques prêtres chinois, dès le 17e siècle.

Avant la réalisation du programme jésuite de former les clergés chinois aux collèges jésuites en France, il y eut trois chinois qui vinrent à Paris, de la fin du XVIIe siècle jusqu'au début du XVIIIe siècle. Le premier chinois présenté à Louis XIV le fut par Couplet (1624-1693) en 1684. Nommé procureur des missions de Chine à Rome, Couplet partit de Macao avec un nommé Michel Shen Fuzong (沈福宗 c. 1658-1691), de Nankin, et au cours de son voyage en Europe, ils furent tous deux présentés à Louis XIV. Après cette visite, Michel Shen alla en Angleterre et y resta plusieurs années. Il travailla en 1687 avec l'orientaliste Thomas Hyde (1636-1703) à Oxford, où il catalogua les livres chinois de la bibliothèque Bodléienne et annota la carte de

[1003] Ferreux 1963, 112-113.
[1004] *Catalogus Patrum et Fratrum S. J.*, 1892 ; Hubrecht 1939, 68.

Selden. Il rencontra le roi Jacques II qui fit faire son portrait et l'accrocha dans sa chambre[1005]. Au contraire, à son arrivée en 1702 à Paris avec Artus de Lionne M.E.P. (1583-1663), Arcade Huang (黄嘉略 1679-1716) sera attaché à la Bibliothèque du Roi en qualité de traducteur[1006]. Le troisième chinois venu à Paris, fut un portier de la maison propagandiste à Canton, Jean Hu (胡若望 1681- ?), que Jean-François Fouquet, rappelé en Europe, avait amené avec lui à Paris en 1722, pour l'aider dans la lecture des 4,000 volumes soigneusement choisis qu'il apportait. Malheureusement, il devint finalement un « fou dans un mythe », abandonné par ses confrères à Paris et commis dans « l'asile de Charenton » en 1623 pour trois ans, avant sa délivrance pour la Chine en 1726[1007].

Pendant la période de persécution du règne Yongzheng, Julien-Placide Hervieu (賀蒼璧, 1671-1746)[1008], était le supérieur de la mission française en Chine (1719-1736 ; 1740-1745). Comme un missionnaire chevronné qui depuis 1703 évangélisait le Huguang, devant le besoin urgent de prêtres chinois, Hervieu résolut de passer à l'action. Il écrivit à tous ses subordonnés pour leur demander leur avis au sujet de la création d'un clergé chinois. Vers le milieu d'août 1724, la plupart avaient répondu. La situation était si grave que le supérieur ne voulut plus attendre l'avis des autres et le 16 août, il exposa au Général son avis et celui de ses confrères en cinq arguments, certains estimant qu'il fallait rejeter la formation d'adolescents au sacerdoce[1009] :

1° Si ces adolescents sont éduqués à l'intérieur de la Chine, notre bonne renommée court le plus grand danger, à cause du scandale d'une telle cohabitation ;

2° Si elle se fait à l'extérieur de la Chine, abstraction faite des autres inconvénients, nous courons le danger que l'affaire soit déférée aux mandarins et par eux à l'empereur et qu'ainsi leurs soupçons augmentent encore, surtout en ces temps ;

3° Supposons ces adolescents doués de toutes les qualités, cependant jamais ils n'auront l'autorité requise auprès de leurs compatriotes, soit chrétiens soit païens, à cause de leur ignorance des lettres chinoises et de leur basse extraction ;

4° Le succès de cette formation est des plus incertain ;

5° Même aux meilleurs, on ne pourra confier le ministère sacré, qu'après une longue probation durant laquelle ou bien ils abandonneront ou bien ils oublieront le latin et leurs

[1005] Brook 2013, 159 ; Dehergne 1964, 374-376.
[1006] En 1702, à cause de la controverse des rites, François Noël S.J. et Artus de Lionne M.E.P. étaient renvoyés en Europe pour présenter l'état de la mission en Chine. Xu Minglong, 2004 ; Elisseeff 1985 ; Dehergne 1964, 376-377.
[1007] Spence 1988 ; compte rendu de Bruce Mazlish, *History and Theory*, vol. 31, No. 2 (May, 1992), 143-152.
[1008] Julien-Placide Hervieu, né à Josselin, en Bretagne, le 14 janvier 1671, entré dans la Compagnie le 7 septembre 1687, arrivé en Chine le 16 septembre 1701, mourut le 26 août 1746.
[1009] APF, SOCPS, 1725, f. 326-327, cf. Bontinck 1962, 302-303.

autres connaissances.

En même temps, les missionnaires des autres ordres en Chine, comme Mgr. Maigrot M.E.P., le propagandiste Guiseppe Cordero et Mgr Nicolais O.F.M., proposèrent des avis négatifs sur une liturgie chinoise[1010]. Alors en 1725 et 1726, Hervieu, suivi par la très grand majorité de ses missionnaires (sauf François-Jean Noëlas, 1669-1724 ? Huguang), a décidé de ne pas entreprendre la formation de jeunes candidats, et se déclarèrent en faveur de l'ordination de candidats âgés en vertu du privilège d'Alexandre VII[1011].

Jean François Fouquet (傅聖澤 1663-1740), ancien professeur de mathématiques au Collège la Flèche, était arrivé en 1699 pour la mission française en Chine. Après quelques années d'apostolat aux provinces du Fujian et Jiangxi, il fut appelé à Pékin. Après son retour en France en 1722, avec une riche bibliothèque chinoise, il fut nommé évêque par Benoît XVIII à Rome. Le 20 juillet 1726, Fouquet présenta son avis sur les ordinations des prêtres chinois, avec trois arguments. Il est à souhaiter, et on doit s'efforcer avec vigueur, de conférer la prêtrise aux Chinois[1012] :

> 1° les Apôtres ne procédèrent pas autrement. Dès que les fondements de l'Église étaient posés dans un pays déterminé, ils conféraient immédiatement le sacerdoce et l'épiscopat aux autochtones. Ainsi furent converties Rome, l'Italie, la France, l'Espagne, l'Allemagne et toute l'Europe, pourquoi voudrait-on procéder autrement en Chine ?
>
> 2° Le bénéfice que retirerait de telles ordinations toute la mission chinoise. A cause du manque de prêtres locaux, le christianisme, même après 150 ans, n'a pas encore poussé de racines en Chine. Par l'ordination de prêtres autochtones, quantité d'obstacles à la conversion de cet empire seront écartés ; la difficulté de la langue, l'aversion des Chinois pour tout ce qui est étranger ;
>
> 3° La nécessité de l'ordination de Chinois. Si nous ne voulons pas voir arriver en Chine ce qui s'est produit au Japon, nous devons agir promptement. Aussi longtemps qu'il y eut des prêtres locaux, la chrétienté japonaise se maintint vivante, même après la mort ou l'exil des missionnaires européens. Comme il n'y avait pas d'évêque japonais, l'Église du Japon mourut avec les prêtres japonais. ...

[1010] Bontinck 1962, 311-316.

[1011] « Evidemment, les missionnaires craignaient toujours le scandale de la cohabitation avec des enfants, mais en plus Hervieu avait été défavorablement impressionné par ce qu'il voyait faire par les Propagandistes, exilés comme lui à Canton », cf. Bontinck 1962, 333-334.

[1012] APF, SOCPS, 1726, f. 852-863, cf. Bontinck 1962, 318-319.

L'empereur Yongzheng ouvrit à Pékin en 1729, un Collège Latin où de jeunes mandchous vinrent étudier la langue latine pour être ensuite employés dans les relations diplomatiques avec la Russie. La direction de ce collège mandchou, qui n'était pas pour les chrétiens, ni pour le service de la mission, fut cependant confiée aux jésuites français, et le père Parrenin en fut le premier Recteur. Il subsista quinze ans, mais ses élèves ne furent jamais employés comme interprètes. Parrenin étant venu à mourir, Gaubil le remplaça, pour peu de temps cependant, car le collège fut dissous quatre ans après la mort de son premier Recteur[1013].

En la même année 1729, Gaubil se mit à préparer deux chrétiens âgés pour l'ordination, Julien Xavier Chen (陳儒良 1699-1753 ?) et Mathieu Luo (羅秉中 1685-1746). Un troisième candidat, Jean-Etienne Gao (高若望 1705-1766) se joignit bientôt à eux et ils commencèrent leur noviciat à Pékin, le 5 février 1730. Vers la fin du mois d'août, ils quittèrent Pékin pour se rendre à Canton, et de là au début de décembre, Hervieu les envoya à Macao pour y être ordonnés par Mgr Francisco da Purificaçao O.E.S.A., l'évêque de Pékin, exilé à Macao[1014]. En 1732, Gaubil annonça qu'on allait admettre un mandarin dans la Société, en vue de l'ordonner prêtre. Hervieu et Porquet, trouvèrent à Canton, un catéchiste de la mission française de Pékin, « il a été reçu dans notre Compagnie et est prêtre depuis deux ans ; nous lui apprenions la langue latine »[1015].

Cependant la situation de la mission s'aggrava encore en 1732, du fait que les missionnaires, concentrés à Canton, furent conduits à Macao. Face à la situation désespérée, la mission française se contenta d'un minimum de science religieuse chez ses candidats à la prêtrise, mais ceci aussi provoqua des réactions tant en Chine qu'à Rome. En effet, le 14 octobre 1735, le secrétaire de la Propagande s'est adressé au Général de la Compagnie, pour attirer son attention sur les déficiences des candidats promus trop jeunes au sacerdoce par la mission française en Chine : manque de connaissance du latin et de la théologie morale. Le Général fut chargé de prescrire à ses missionnaires que les ordinations devaient être bien instruites dans la théologie morale, et qu'après leur ordination ils ne pouvaient être envoyés seuls en mission. La douzaine de

---

[1013] Rochemonteix 1915, 57-58.

[1014] « Cependant le vice-provincial portugais, n'était pas d'accord avec l'ordination de candidats de la « Mission française », et proposa la question au Général en novembre 1730. En 1734, la mission française eut gain de cause : le général Retz rendit à son Supérieur la faculté d'admettre au noviciat. » *Correspondance*, 233, Gaubil, le 10 décembre 1729 ; Bontinck 1962, 336-337.

[1015] LEC III, 677. Lettre du père Porquet au père de Goville, le 11 décembre 1732 ; *Correspondance*, 315, le père Gaubil au père Souciet, à Pékin, le 13 juin 1732 : « 2 prêtres chinois de notre mission française font bien aussi dans le Jiangxi et Bei zhili. Le 3e prêtre chinois qui est fort jeune apprend fort bien le latin et les cas de conscience, ce sera un excellent sujet. Porque et Hervieux sont ses maîtres. Hervieu et de Prémare ont presque achevé leur dictionnaire latin et chinois. »

candidats au noviciat à Macao, devraient attendre pour l'ordination jusqu'à ce qu'ils soient plus âgés[1016].

En 1736, Joseph Labbe (胥孟德 1679-1745) succéda à Hervieu comme Supérieur de la mission (1736-1740). Contrairement à Hervieu, il était d'avis que la formation de jeunes Chinois pouvait être tentée à l'étranger. En 1740, les missionnaires français, persécutés et réduits à un nombre insuffisant d'ouvriers, reconnurent l'urgente nécessité de chercher dans l'élément chinois des recrues destinées à aider, et même à remplacer les missionnaires que la persécution tenait éloignés de leurs chrétientés. Quant aux Chinois, déjà initiés aux premiers éléments de la grammaire et reconnus capables d'être un jour utiles à la mission par leur vertu et leur science sacerdotale, on résolut de les envoyer en France terminer leurs études ; et les supérieurs, après un examen attentif de la situation, chargèrent le père Pierre Fourreau (吳君 1700-1749)[1017] d'aller en Europe, « fonder un séminaire où l'on formerait à la science et à la vertu des jeunes gens envoyés de Chine, qui retourneraient ensuite propager la foi dans leur patrie ».

Fourreau partit, cette même année 1740, de Macao, avec cinq Chinois, Philippe Kang 康斐理, Paul Liu 劉保祿[1018], Ignace-Xavier Lan 藍方濟, Maur Cao 曹貌祿 et Tao 陶 (voir Table 31). Arrivé à Paris, il les plaça au collège Louis-le-Grand, où il surveilla leurs études et les dirigea dans les voies de la piété. Leurs études littéraires et théologiques terminées, et ordonnés prêtres, ils revinrent en Chine : Kang et Liu avec le père Amiot, en 1750, et les trois autres avec le père Nicolas-Marie Roy (王尼閣 1726-1769) en 1754[1019].

La même l'année 1740, Hervieu redevint Supérieur de la mission. Fourreau, satisfait des progrès de ses jeunes écoliers chinois, lui écrivit pour obtenir de nouveaux étudiants dès 1744, mais Hervieu s'opposa à tout nouveau départ. Contre l'avis de tous ses confrères, il obtint même du Général François Retz, la défense stricte d'envoyer à Paris de nouveaux Chinois[1020]. Hervieu mourut le 26 août 1746, aussitôt les partisans de la formation en France reprirent leurs instances. Supérieur du Beitang, le père Valentin Chalier (沙如玉 1697-1747)[1021] lui succéda comme

---

[1016] APF, lettre Inde-Or., 1731-1735, f. 401v – 403v, cf. Bontinck 1962, 338-339.

[1017] Pierre Fourreau, né au diocèse du Mans, le 30 novembre 1700, entré dans la Compagnie le 26 septembre 1720, était arrivé à Pékin en 1733. Il s'y occupa de la chronologie et de la grammaire chinoises. Il mourut à Paris, en 1749.

[1018] Notons que le Père Paul Liu de la mission française n'est pas à confondre avec son homonyme et contemporain de la mission portugaise, Paul Liu, né dans le Huguang, admis dans la Compagnie en 1763, dont la stèle est au cimetière de Zhalan 柵欄, sépulture des Portugais, tandis que les stèles de l'autre Paul Liu, Lan François et Liu Thomas sont à Zhengfusi 正福寺, sépulture des Français, Pfister 1934 ; Hubrecht 1939, 74.

[1019] Roy, né à Langres, le 15 mars 1726, entré au noviciat le 7 mars 1743, arriva en Chine le 16 août 1754 et mourut le 8 janvier 1769. Pfister 1934, 872-877 ; Rochemonteix 1915, 58-60 ; Bontinck 1962, 339.

[1020] Rochemonteix 1915, 60 ; Bontinck 1962, 339.

[1021] Valentin Châlier, né à Briançon, le 17 décembre 1697, entré chez les jésuites le 8 septembre 1715, arrivé en Chine le 30 août 1728, mourut à Pékin le 12 avril 1747.

supérieur général de la mission française en Chine (1745-1747), il écrivit immédiatement au Général pour lui demander de lever l'ancienne prohibition, et de continuer la formation du clergé indigène. Sa lettre datée du 10 novembre 1746, donna sa réponse aux plaintes que lui avait exprimées le P. Hervieu :

« J'avoue que le P. Hervieu n'avait jamais approuvé cette œuvre et pour de très graves raisons. C'est un argument de grand poids que l'avis d'un homme d'aussi vaste expérience. Cependant tous les missionnaires de divers instituts, quelle que soit leur nation, pensent, et le P. Hervieu pensait avec eux que, sans prêtres chinois, jamais la mission ne pourra prospérer. Jamais la religion chrétienne ne parviendra à jeter de profondes racines sans le secours et le travail des Chinois eux-mêmes, cela à cause de la langue difficile du pays et pour une infinité d'autres causes. Toute, la controverse, est sur le lieu et le mode de formation des Chinois destinés au sacerdoce. Cette formation n'est pas la même chez les congrégations religieuses. Quant à nous, notre seul moyen de les former est de les envoyer en France ».

Chalier donna ensuite une idée claire des difficultés parmi lesquelles les missionnaires se débattaient : « d'abord, il est difficile de prendre, pour les préparer à la prêtrise, des sujets avancés en âge, car ils sont moins aptes aux études. Il vaut mieux les choisir jeunes. Mais élever des Chinois en Chine et leur apprendre le latin et les sciences ecclésiastiques, il ne faut pas y songer. L'expérience en a été faite et sans résultat. Si on veut leur donner une éducation sacerdotale convenable, on doit les éloigner de leur patrie. Les Pères portugais en préparent à leur séminaire de Macao, mais les Pères français ne peuvent et ne doivent pas mêler leurs étudiants avec les étudiants portugais. Reste à les envoyer en Europe, où les dépenses sont les mêmes qu'en Chine. Les frais du voyage pourront être payés aisément par la mission »[1022].

Le père Jean-Sylvain de Neuvialle (1696-1764 紐若翰)[1023], qui remplaça Chalier de 1747 à 1752, comme supérieur général, était dans les mêmes idées et écrivit au révérend père Retz en 1747. Il lui fit même savoir qu'on élevait et instruisait à Pékin quelques jeunes Chinois pour les envoyer ensuite en Europe. En 1749, le Général Retz révoqua sa défense. A La Flèche où ces jeunes chinois faisaient leurs études, on était très satisfait. On demandait que d'autres fussent envoyés et cela pour que, dans l'étude du latin, les anciens pussent aider les nouveaux. Par ailleurs on ne les faisait partir de Chine qu'après une sérieuse formation préliminaire de quatre ans. Trois

[1022] ARSJ Jap. Sin., Chalier au P. Général, le 10 novembre 1746, cf. Rochemonteix 1915, 61-62 ; Brou 1927, RHM, 396-397 ; voir aussi Bontinck 1962, 339-340.

[1023] Le père Jean-Sylvain de Neuvialle, né à Angoulême le 2 février 1696, entré au noviciat des jésuites le 21 septembre 1711, arrivé en Chine, le 4 août 1729, mourut, le 30 avril 1764.

Chinois partirent à la fin du 1751, sous la conduite du père Jean Baborier (卜日昇 1678-1752), pour aller faire leurs études au collège. Deux de ces candidats avaient déjà été éprouvés durant quatre ans à la résidence du Beitang, Étienne Yang et Pierre Louis Gao ; le troisième n'avait pas été mis si longtemps à l'épreuve mais donnait bon espoir[1024].

Table 31. Les Chinois en formation au collège jésuite en France, 1740-1766

	Nom	Nom chinois	Vie	Départ	Retour	Mission
1	Philippe Kang	康斐理	1728-1750	1740	1750	mourut en mer
2	Paul Liu	劉保祿	1717-1794	1740	1750	Gubeikou
3	Ignace-X. Lan	藍方濟	1727-1796	1740	1754	Huguang, Pékin
4	Maur Cao	曹貌祿	1728- ?	1740	1754	Huguang
5	Tao	陶	?	1740	1754	Huguang
6	Etienne Yang	楊德望	1733-1798 ?	1751	1766	Pékin, Jiangxi
7	Louis Gao	高仁	1733-1780	1751	1766	Pékin, Huguang

Source : Pfister 1934.

Les cinq premiers candidats envoyés par Foureau, avaient été admis dans la Société en 1748, et parmi eux, deux rentrèrent en Chine en 1750. Alors en 1752, ils étaient six dans ce collège, « étudiant et se formant, tous désireux d'entrer, après leurs études, au noviciat de la Compagnie de Jésus et de revenir, ensuite dans leur patrie, où ils espéraient travailler avec ardeur à la conversion de leurs compatriotes, les uns comme catéchistes, les autres comme missionnaires, la plupart incorporés à la Compagnie de Jésus, même avant leur théologie. Quelques-uns revinrent en Chine immédiatement après la réception des ordres sacrés, leurs deux ans de théologie terminés, et le plus grand nombre, après le noviciat, n'étant pas encore prêtres. Ces derniers, on les confiait à un missionnaire expérimenté, qui s'en servait comme catéchistes et les formait aux vertus religieuses et à la vie apostolique, pendant un ou deux ans. Alors, s'ils offraient les garanties suffisantes, on les ordonnait prêtres ; dans le cas contraire, le sacerdoce était refusé et, s'ils n'étaient pas renvoyés de la Compagnie, ils restaient le plus souvent catéchistes »[1025].

C'est le père Michel Benoist 蔣友仁 qui fut chargé d'élever à Pékin les trois Chinois envoyés en France en 1751 : « Dès les premières années que j'ai été ici, on m'avait confié le soin d'instruire de jeunes Chinois, pour les disposer à nous aider dans nos fonctions de missionnaires.

[1024] ARSJ Jap. Sin., 184, f. 223-224, lettre du père de Neuvialle au révérend père général Retz, à Macao, le 20 décembre 1751, cf. Rochemonteix 1915, 63-64 ; Brou 1927, 397 ; Bontinck 1962, 340-341.
[1025] ASJF, le père du Gad au révérend père Retz, le 3 nov. 1752, cf. Rochemonteix 1915, 64.

En 1751, deux furent envoyés en France pour y faire leurs études[1026]. » Ces deux Chinois lui firent grand honneur. Louis Gao et Étienne Yang, devenus jésuites, « furent deux missionnaires pleins de zèle, de lumière et de sagesse. On lui donna ensuite jusqu'à six néophytes, il en était bien capable »[1027]. De son côté, le père Gaubil a élevé et reçu dans la Compagnie, le 29 octobre 1748, Thomas-Jean-Baptiste Liu (劉多默 1726-1796), de la province du Beizhili ; le père des Robert l'avait formé à la carrière apostolique par des études conformes à sa vocation, et enfin on l'a promu au sacerdoce le 16 août 1754[1028].

A l'arrivée du père Amiot à Pékin en 1750, la mission française comptait cinq Chinois, catéchistes ou missionnaires. Sous la direction du nouveau supérieur Du Gad, la mission eut la pensée en 1757, de construire un séminaire, soit à Pékin, soit à Macao, pour donner à cette œuvre une forme plus sûre et plus ferme, et en même temps un plus grand développement. Le Général Ignace Visconti (1751-1755), avait approuvé cette fondation. Mais l'opposition de Pombal, et surtout la destruction de la Compagnie en France, ne permirent pas de mettre ce projet à exécution. La mission française continua donc de diriger sur La Flèche les étudiants chinois qu'elle destinait à venir un jour l'aider dans ses chrétientés ; et quand la Compagnie de Jésus fut chassée de France par les Parlements en 1762, Bertin les prit sous sa protection[1029].

Démissionnaire, et par conséquent, plus libre dans l'expression publique de ses sympathies, Bertin se fit le défenseur des jésuites persécutés, et principalement de leur mission de Chine. Son premier acte fut en faveur de deux jeunes Chinois, Louis Gao et Étienne Yang, qui étaient venus en France, envoyés par le père Benoist, à l'âge de 19 ans, et avaient fait, au collège de la Flèche, leurs études littéraires, la philosophie et une partie de la théologie. Au mois d'août 1762, ils entrèrent au noviciat de la Compagnie de Jésus à Paris (rue du Pot-de-fer). Obligés, d'en sortir l'année suivante, à la fermeture de cet établissement, par ordre du duc de Choiseul, Bertin les prit sous sa protection et les plaça au séminaire des lazaristes, où « on les reçut avec amitié, en attendant qu'on eût rendu compte au roi de leur situation. A la demande de leur protecteur, Sa Majesté leur accorda une pension qui leur fournit les moyens de continuer leur théologie ; elle s'acheva au commencement de 1764. Le désir de revoir leur patrie les détermina alors à demander leur passage sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes, qui devaient mettre voile : il

[1026] LEC IV, 123. Lettre du père Benoist à M. Papillon d'Auteroche, à Pékin, le 16 novembre 1767. Le père Benoist était arrivé en Chine, le 12 juillet 1744.
[1027] LEC IV, 230. Lettre d'un missionnaire de Chine, à Pékin, l'année 1775.
[1028] Pfister 1934, 834 ; Rochemonteix 1915, 65-66.
[1029] Du Gad, supérieur général de la mission, au révérend père général Laurent Ricci, à Macao, le 21 décembre 1757. Le père de Brassaud était alors à La Flèche, chargé de la direction des jeunes Chinois. ASJF, cf. Rochemonteix 1915, 66-67 ; Bontinck 1962, 341-342.

leur fût accordé. ... Ce projet fut accepté par les deux Chinois »[1030].

Bertin chargea deux membres de l'académie royale des Sciences, Brisson, de leur donner des leçons de physique et d'histoire naturelle, et Cadet, de les instruire des principes de la chimie et de leur donner des leçons de pratique dans cet art. Bertin crut ensuite qu'il était important de leur faire prendre quelque teinture du dessin et de l'art de graver... Au bout de quelques mois, ils furent l'un et l'autre, en état de graver eux-mêmes à l'eau-forte, des vues de paysages chinois. Il jugea aussi convenable de les faire voyager dans nos provinces méridionales. Ils partirent pour Lyon, bien recommandés, et y prirent connaissance des manufactures d'étoffes de soie, d'or et d'argent. C'était la saison de la récolte des soies ; ils passèrent en Dauphiné où ils virent les opérations les plus essentielles de l'art de tirer la soie des cocons. De là, ils se rendirent à Saint-Étienne, où ils apprirent tout ce qu'on peut savoir en peu de jours sur la fabrication des armes à feu, et virent la trempe et l'emploi de l'acier. De retour à Paris, il ne leur restait plus que quelques leçons à prendre de l'art d'imprimer. Ils s'essayèrent sur une petite imprimerie portative, qui faisait partie des présents que le roi joignit à ses bienfaits.

Au mois de décembre 1765, ils s'embarquèrent pour l'orient, comblés des présents du roi et porteurs des commissions de plusieurs académiciens pour les missionnaires. En effet, Bertin ne cessa jamais d'être le protecteur et le défenseur de la mission française. Les deux Chinois, Gao et Yang furent admis dans la Compagnie à leur arrivée à Pékin, et ce « qu'ils racontèrent de la bonté et du dévouement du ministre d'État toucha profondément les Pères ». La Compagnie faisait naufrage en France, mais la misère régnait à Pékin, ou plutôt elle commençait à se faire sentir[1031].

9.3 Séminaire lazariste de Pékin, 1790-1812

Vers la fin du XVIIIe siècle, il y avait en Chine trois diocèses sous statut patronal : Pékin, Nankin et Macao, et trois vicariats apostoliques effectivement pourvus de titulaires : Fujian, confié aux dominicains espagnols ; le vicariat formé par les provinces de Shanxi et Shaanxi, confié aux franciscains italiens ; et le Sichuan confié aux missionnaires français des Missions étrangères. A cette époque, l'ordination en vertu du privilège d'Alexandre VII devenait de plus en plus rare ; les missionnaires mettaient avant tout leur espoir dans une formation latine de jeunes candidats dans

[1030] MCC, préface, I ; la correspondance de Bertin montre qu'il dirigea seul l'instruction et la formation des deux Chinois et qu'il leur fournit tous les fonds nécessaires pour leur voyage en France. Cf. Rochemonteix 1915, 103-104.
[1031] Rochemonteix 1915, 104-107.

leurs séminaires respectifs[1032].

Le séminaire de St Joseph à Macao, fut établi par les jésuites portugais en Chine, pour former les missionnaires pour la vice-province, de 1728 jusqu'à l'expulsion des jésuites à Macao en 1762. Selon Pfister et Dehergne, il y avait 33 élèves et professeurs dan ce collège pendant cette période[1033].

En fait, pendant que les prêtres lazaristes français s'occupaient de se substituer aux jésuites dans la mission de Pékin en 1784, la Reine de Portugal avait fait la même chose à Goa et à Macao. Les prélat Jean-Augustin Villa et ses confrères portugais étaient même arrivés à Macao avant que Raux et ses confrères Ghislain et Paris eussent mis le pied en Chine. La Reine de Portugal avait consenti que Mgr l'Évêque de Pékin Alexandre de Gouvea (1751-1808) érigeât un séminaire à Macao, pour y élever de jeunes Chinois et les former à l'état ecclésiastique.

Le 1er octobre 1784, le Supérieur Manoel Correa Valente (1735-1804)[1034], fit l'ouverture du séminaire par un discours latin qu'il prononça en présence de Mgr Gouvea et du Sénat de la ville. Suivant des lettres datées de janvier 1786, il y avait huit élèves au Séminaire : « Ce Prélat Villa muni des pouvoirs de la Reine, se rendit à Goa. Il conféra sur ce nouvel établissement avec les confrères qui sont dans cette ville ; et voyant le bel ordre qui régnait dans les Séminaires qui sont sous leur conduite, il engagea M. Corréa, portugais et M. Villa, italien, de venir le joindre à Macao, pour diriger celui qu'il allait y établir. Trois jours après nos Missionnaires arrivèrent à Macao ; ils y furent reçus par Monseigneur l'Évêque de Pékin avec toutes sortes de démonstrations d'affection et de joie. Ce Prélat a choisi le Collège de Saint-Joseph que les jésuites occupaient avant leur destruction. ... Il en fit faire les réparations et le fournit de tout et donna un règlement selon lequel on doit y enseigner la grammaire en langue latine et chinoise, la rhétorique, la philosophie, la théologie dogmatique et morale et les mathématiques. Sa Majesté la Reine de Portugal qui se prête avec plaisir à tout ce qui peut procurer la Propagation de la Foi, a donné ses ordres pour faire payer de son trésor les dépenses qui ont été faites et qui seront à faire

---

[1032] Bontinck 1962, 378.

[1033] Comme le séminaire Saint Paul fut établi au début plutôt pour la vice-province du Japon, un nouveau séminaire avait besoin d'être construit pour la vice-province de la Chine après sa séparation de celui du Japon. Manuel Pinto fut le premier supérieur (recteur). Ye Nong 2005 ; Tang Kaijian 2016, 67-68.

[1034] Manoel Correa Valente, supérieur du Séminaire de Saint-Joseph et Procureur de la mission de Pékin. Né à Reguengo, diocèse de Leiria (Portugal), le 3 août 1735 ; reçu au séminaire à Rilhafoles (Lisbonne) le 19 mars 1757. Destiné à Goa, il s'embarqua le 21 mars 1779, et y arriva le 3 octobre suivant. Il fit mission pendant quelques mois. Le 12 juin 1780, il assista à l'inauguration du séminaire de Chorâo et prononça le discours d'ouverture ; le 3 août suivant, il recommença les missions. Envoyé à Macao, il y arriva le 28 juillet 1784, et fut nommé supérieur du séminaire Saint-Joseph. En 1802, il fit un voyage à Lisbonne, durant lequel il s'occupa de faire nommer deux de ses confrères aux évêchés de Pékin et de Nankin. Il repartit pour la Chine le 29 mai 1804, avec plusieurs nouveaux missionnaires, mais n'arriva pas à destination : il mourut en mer le 19 juillet 1804. Brandt 1936, n°11.

pour la réparation de la maison, la nourriture et l'entretien de cinq Missionnaires et des élèves »[1035].

Ce séminaire Saint-Joseph, durant plus d'un demi-siècle, allait fournir des prêtres pour plusieurs provinces de Chine : Guangdong, Guangxi, Jiangxi, Hunan et aussi pour le diocèse de Pékin, etc. Jusqu'en 1800, ce séminaire fut le « épiscopal » de Pékin ; les lazaristes portugais, n'en avaient que la direction. Par l'intermédiaire de ce collège, les lazaristes portugais se trouvèrent amenés insensiblement à s'occuper des missions de Chine. Dès 1801, deux lazaristes portugais, Ribeiro et Ferreira, étaient mis en possession du Dongtang à Pékin[1036].

Par décret du 7 décembre 1783, la mission française de Pékin a également été transférée aux lazaristes français. Cette mission française en Chine, « la paroisse du Beitang » comprenait, à cette époque, des chrétientés éparses dans les provinces du Zhili (Pékin), du Huguang, du Jiangxi du Jiangnan, du Zhejiang, du Henan, et jusque dans la « Tartarie » ou pays des Mongols. Ils fondèrent alors les missions du nord et de l'ouest de Pékin, celles qui étaient situées au-delà de la Grand-muraille, presque toutes celles de la partie du nord du Huguang (Hubei occidental) et quelques-unes au Henan. Dans ces différents endroits, il y avait souvent d'autres chrétientés appartenant, soit à la mission portugaise, soit à d'autres Ordres religieux[1037].

Lorsque leurs arrivées des lazaristes à Pékin en 1785, ils trouvèrent des écoles de garçons furent établis à Pékin et dans quelques chrétientés de province. L'école de Pékin comptait plus de cent enfants, non compris ceux qu'on préparait de loin pour l'état ecclésiastique et qui étaient au nombre de quarante. Raux avait pensé à établir un séminaire interne de la Congrégation à l'île Bourbon, sous la direction des missionnaires qui y avaient des établissements ; les européens tenaient les prêtres chinois et autres à trop grande distance. La Sacrée Congrégation de la Propagande approuva et pressa l'exécution de ce dessein. Mais Cayla, Supérieur Général, d'après le conseil de messieurs des missions étrangères de Paris, jugea que les jeunes missionnaires chinois seraient mieux formés et avec moins de frais sous les yeux de Raux à Pékin.

Le supérieur Raux, confia la direction du seminaire à son confrère Ghislain, qui fournît un certain nombre de bons missionnaires chinois qui ont travaillé avec fruit et édification. Deux furent exilés pour la foi, presque tous sont morts, estimés et aimés des chrétiens. Deux qui leur avaient survécu jusqu'au rétablissement de l'Église en 1840, les messieurs Mathieu Xue et Joseph Han (韓約瑟 1772-1844), avaient travaillé avec fruit dans cette mission. Raux avait aussi

[1035] MCM VII, 746-747. La lettre du supérieur générale de la CM, le 1er janvier 1786.
[1036] Ferreux 1963, 112 ; Crapex 1938, 21-22 ; Bontinck 1962, 378.
[1037] Crapex 1938, 26-28.

dessein de fonder une espèce de société de Filles de la Charité qui devaient instruire les catéchumènes femmes, diriger les écoles de filles, baptiser les enfants infidèles moribonds, etc. Il avait déjà formé à cet effet plusieurs vierges qu'il envoya même dans la province. Il examinait les progrès des enfants des deux sexes, et leur distribuait des récompenses selon leur mérite, afin d'exciter leur émulation. Il en faisait de même à Pékin, où Mgr. de Gouvea ne dédaignait pas de venir honorer de sa présence ces espèces de distributions de prix. Ces enfants apprenaient d'abord le catéchisme et les prières ordinaires du chrétien, ensuite ils étudiaient différents livres chinois de religion, qui s'imprimaient chez les missionnaires en Chine, et dont les planches sont heureusement restées jusqu'à ce jour, puis enfin les livres des anciens savants de la Chine[1038].

A la fin du XVIIIe siècle, le supérieur de la mission, Raux se proposa d'envoyer deux prêtres chinois au secours de Clet, qui était resté seul dans la grande province du Huguang. Mais la guerre qu'on y a faite aux rebelles n'a pas permis de suivre ce projet. Comme cette guerre a eu les plus heureux succès et que les rebelles ont été exterminés, les exercices de la mission reprendront leur cours ordinaire et sa correspondance avec Clet se poursuivra. Cependant Raux profita de cet intervalle pour envoyer deux missionnaires dans la grande « Tartarie » qui ouvrait un vaste champ à leur zèle[1039].

Dès 1802, Ghislain avait être confirmé dans son titre de supérieur de la mission française de Pékin avec les droits et les devoirs de son prédécesseur Raux[1040]. Il faut noter que'au début 1804, les lazaristes portugais ouvrirent à la capitale leur séminaire à eux, distinct de celui de leurs confrères français. En 1806, Ribeiro annonça l'ouverture d'un séminaire interne, avec six séminaristes, sous la direction de Pirès[1041].

Ghislain prouva par ses travaux qu'il avait lui de la vertu pour les chrétientés, ce qu'il préférait c'était les missions dans les villages, surtout la formation des prêtres. Il visitait les chrétientés les plus proches de la capitale un mois ou deux pendant les vacances. Le reste de son temps était entièrement consacré au séminaire. Ces prêtres chinois, il le prévoyait, devaient être pendant les mauvais jours, les seuls soutiens de la Foi. Il ne fut d'ailleurs pas toujours seul attaché à cette œuvre ; il se fit aider par un propagandiste, le P. Giocomo Ferreti (王雅各比

[1038] MCM VII, 704-705. Bontinck 1962, 378-379.
[1039] Le 1er janvier 1798, lettre de Cayla, MCM VII, 788.
[1040] Hubrecht 1939, 161-162 : « Entre ces deux supérieurs Ghislain et Raux, on constatait un contraste : l'un, de stature imposante, de manières gracieuses, gagnait d'emblée l'admiration et l'amitié ; l'autre, ami de retraite, d'humeur plus timide, semblait fuir le monde, n'entretenait, avec les personnages officiels, que des rapports de stricte convenance, maniait d'ailleurs la langue chinoise avec moins d'aisance et ne tenait au palais aucune charge officielle. Ses goûts le portaient vers le silence et la simplicité. On a blâmé parfois, chez les missionnaires de Pékin, une allure trop mondaine ; Ghislain risquait de tomber dans l'autre travers quand, les jours de congé, il se rendait à la campagne en compagnie de ses élèves, c'était à pied ou à dos d'âne ».
[1041] MCM VIII, 222, Pékin, 19 septembre 1805.

1754- ?)[1042] ; puis par Joseph Han comme sous-directeur du noviciat ; enfin par Lamiot sur la fin de sa vie. En effet, Ghislain contribua peu à la prospérité de l'établissement public de Pékin, considéré comme maison de savants et d'habiles artistes, cependant il contribua puissamment à la prospérité de la chrétienté de la capitale et de celles des provinces, soit en visitant, tout le temps que cela lui fut permis, les chrétientés de la ville et des environs jusqu'à 20 ou 30 lieues, soit en formant une vingtaine de missionnaires chinois[1043].

Le séminaire fut l'œuvre de prédilection pour Ghislain. Les élèves du séminaire, c'est à eux que Ghislain réservait son temps et son talent ; il eut la joie de conduire à l'autel 18 prêtres, choisis entre plus de 200 candidats, qui reçurent dans cette maison une première formation (voir Table 32)[1044]. Ghislain en donnait un rapport en 1802 :

> « Nous avons ici trois jeunes prêtres, un sous-diacre et un minoré ; tous de notre congrégation, de plus deux étudiants en théologie et cinq en latin. Quand les nouveaux confrères seront arrivés, nous en recevrons probablement quatre au Séminaire. Après la mort de M. Raux nous avons été obligés de prier M. Ferreti (Italien propagandiste de Pékin), de se charger de notre classe de théologie. Excepté les dimanches et fêtes qu'il est obligé d'aller à son église, il reste habituellement chez nous et nous sommes fort contents de ses leçons. En outre nous avons cinq autres étudiants en latin, trois sont néophytes baptisés depuis quatre ou cinq ans seulement ; deux de nos prêtres sont néophytes aussi bien que le sous-diacre, il est vrai que ce dernier et un autre prêtre ont été baptisés à l'âge de 8 ou 10 ans. Mais il faut remarquer :
>
> 1° que leur éducation ici est au moins de douze ans avant que d'être faits Prêtres, et que ceux qui ont fait les vœux jusqu'à présent se comportent fort bien ;
>
> 2° qu'en Chine la Religion vieillit presque en naissant : dans la famille la deuxième génération vaut rarement la première, jugez ce qui doit en être de la troisième et de la quatrième génération.
>
> En recevant ces sujets nous n'avons pas été sans craindre le néophytisme, mais il est difficile en Chine de faire des choix à son gré : les enfants des familles aisées et Chrétiennes depuis plusieurs générations sont ceux qui conviendraient le mieux ; ils sont d'ordinaire passablement instruits des caractères chinois et ont plus d'éducation, mais il s'en trouve peu qui aient cette inclination et les

---

[1042] Giocomo Ferreti, fut né 1754, un membre de la congrégation du St Jean Baptiste. Il fut envoyé au Shaanxi, d'après son arrivé en Chine en 1783. Il fut arrêté durant la persécution. Lorsqu'il fut libéré, il resta au Xitang jusqu'à sa fermeture en l'année 1811, il retourna en Europe avec son confrère Emmanuele Conforti. Cf. Willeke 1948, 21, note 14 ; Louis Wei 1960, 105.

[1043] MCM VIII, 119-120 : « Un des principaux ennuis qu'éprouva Ghislain fut la situation sans issue que lui créa l'obstruction portugaise empêchant les missionnaires d'arriver à Pékin. Pendant que de jeunes prêtres se morfondaient pendant des années à Macao ou à Canton, il voyait les œuvres de Pékin végéter, faute d'ouvriers. D'autre part, comme supérieur, les tracas ne lui manquèrent pas, surtout quand éclata la persécution de 1811. Toutes ces préoccupations ruinèrent la santé de Ghislain. En 1812, il quitta la résidence du Beitang et se retira au temple Zhengfusi, à sept kilomètres de Pékin. Le 12 août 1812, assisté de Lamiot et entouré de ses novices, Ghislain mourut à l'âge de 62 ans, dont 28 ans passés en Chine ».

[1044] Hubrecht 1939, 161-163.

parents les marient dès qu'ils ont l'âge de puberté, en sorte qu'il est rare d'en trouver de 18 à 20 ans, âge le plus convenable d'après l'expérience, qui ne soient au moins fiancés depuis longtemps. Pour les pauvres on en aurait tant qu'on voudrait, mais il est à craindre que la pauvreté ne soit le principal motif de leur vocation. Vous demandez, notre très honoré Père, si parmi nos élèves nous avons des Tartares. Parmi les néophytes latinistes dont j'ai parlés, nous en avons un qui est Tartare mongol et qui a de la facilité pour étudier et un autre né en Tartarie, mais d'origine, chinoise. En général ils se comportent tous assez bien »[1045].

Le premier lazariste chinois du séminaire au Beitang, s'appelait Joseph Li, qui était un néophyte, converti d'une famille musulmane. Venu à Pékin pour les affaires de son négoce, il y entendit parler de la religion chrétienne et alla s'en instruire à la mission française, où il reçut le baptême[1046]. Joseph Li fut envoyé dans la mission du Huguang, Jiangxi, et mourut dans la mission à Wuxi, Jiangnan. Jean Zhang, de Pékin, fit les vœux en 1791. Ordonné prêtre en 1796, il fut envoyé, deux ans plus tard, dans le Huguang, d'où il passa dans le Jiangnan 江南. Il y trouva quelques chrétiens aisés, dont il recevait l'argent pour son ministère parmi les pêcheurs pauvres de sa chrétienté de Wuxi 無錫, où il mourut en 1828.

Parmi ces clergés, il y avaient quelques prêtres qui restèrent à Pékin, soit au service du séminaire, soit pour les missions de Pékin. Joseph Han fit les vœux en 1796, fut ordonné prêtre en 1798, il travailla avec zèle dans les chrétientés du diocèse de Pékin et se montra digne de tous les éloges. Han fut l'auteur du *Shensi zhinan* 慎思指南 « Cours de méditations » de Busée, un manuel pour la méditation dans la chrétienté du Beitang (voir chapitre 8.3)[1047]. Paul Deng fit ses vœux en 1797, en présence de Ghislain, et fut ordonné prêtre en 1801. On voulait le retenir au séminaire, pour l'enseignement du latin, mais une maladie de langueur l'enleva prématurément, en 1803. Wang Joseph fit ses vœux en 1803. Il avait acquis une connaissance remarquable de la langue latine ; il se forma aussi, avec le Frère Paris, aux travaux d'horlogerie[1048].

Mathieu Xue, du Shanxi, fit ses vœux en 1807 ; fut ordonné prêtre en 1809. Xue devint supérieur de la mission française, quand Lamiot fut obligé de quitter la capitale. « De tous les élèves de Ghislain, c'est le plus remarquable. Il allait mourir en 1860, à l'âge de 80 ans, après

[1045] MCM VIII, 89-91, Ghislain, Pékin, le 3 septembre 1802 ; Hubrecht 1939, 161-163.
[1046] Li Joseph était marchand, avant sa conversion. Sur les chrétiens marchands au XVIIIe siècle Pékin, voir Chapitre 7.
[1047] Après 47 ans de vocation, il mourut dans la chrétienté de Xuanhuafu 宣化府 en 1844, âgé de 71 ans. Brandt 1936, n° 30.
[1048] Quand le Frère Paris mourut, en 1804, la mission avait désiré lui confier la succession dans sa charge au palais ; mais, seul prêtre indigène, il devait s'absenter trop souvent, pour la visite des chrétientés ; usé avant l'âge, il mourut à Pékin en 1814.

s'être montré, toute sa vie, un modèle de vie sacerdotale »[1049]. Dans les dernières années du séminaire, Jean Kang et Yao Jean furent, en présence de Ghislain et Lamiot, ordonnés prêtres en la même année 1811, ils allèrent au service du ministère dans la paroisse de Pékin.

Quelques prêtres furent envoyés au Huguang, surtout au secours du Père Clet, dans la chrétienté importante de la mission française hors Pékin. Jouventin Zhang fit les vœux en 1795. Ordonné prêtre en 1799, il fut envoyé au Huguang, où il mourut après trois ans de ministère, ayant reçu les sacrements des mains du Bx Clet. Paul Song du Henan, fit ses vœux en 1801, et fut ordonné prêtre en 1803. Il fut de longues années le compagnon du Bx Clet, il conserva pieusement 37 lettres qu'il en reçut, qui revinrent à sa famille religieuse. Lors de la cession du Hubei aux missionnaires de la Propagande, il se rendit au Henan, où en 1852 il prêcha la foi dans les prisons de Kaifeng 開封.

Deux autres envoyés au Huguang, arrêtés pendant les persécutions, furent exilés au Xinjiang. Ordonné prêtre en 1806, He Ignace fut envoyé au Huguang, arrêté en 1830 et fut exilé. Il avait changé son nom en celui de He Tong 何童, pour mieux échapper aux poursuites. Chen François fit ses vœux en 1807, ordonné prêtre en 1808, il fut envoyé au Huguang et arrêté en même temps que le Bx Clet, il fut exilé en 1820. Il serait mort vers 1835, tué par les rebelles, qui avaient occupé la ville où il se tenait.

Stanislas Ai du Hubei, fit ses vœux en 1812, en présence de Lamiot. Ordonné prêtre en 1817, il fut envoyé dans sa province natale. L'année 1820 fut celle du martyre du Bx Clet ; après lui, aucun missionnaire européen ne vint au Huguang, jusqu'en 1833. Quand le soin du Huguang fut confié à d'autres ouvriers en 1839, il se rendit dans la province du Henan, où il allait mourir en 1849, âgé de 65 ans, après 34 ans de vocation.

Deux prêtres ont été au service finalement au Jiangxi. Cyrus Shen du Shanxi, fit ses vœux en 1797 et fut ordonné prêtre en 1800. Il travailla d'abord en Mongolie et ensuite en Jiangxi, où il mourut vers 1826. Antoine Deng fit ses vœux en 1807, le même jour que Mathieu Xue. Ordonné prêtre la même année 1809, il fut envoyé au Huguang, d'où il passa dans le Jiangxi, où il allait mourir en 1835.

Les derniers prêtres élevés au séminaire, furent transférés à la petite chrétienté Xiwanzi de Mongolie, avec Mathieu Xue. Vincent Lin fit les vœux en 1810 ; il est mort à Xiwanzi en 1837, âgé de 57 ans, après 27 ans de vocation. Thomas Gao fit ses vœux en 1812, en présence de Lamiot. Ordonné prêtre vers la même date, il travailla dans la mission de Pékin, jusqu'en 1832.

[1049] MCM II, 350.

II est mort à Xiwanzi, où il s'était rendu pour le ministère.

Parmi les élèves, cependant, un seul séminariste, Etienne Cheng dut être congédié de la congrégation. Cheng était né de parents païens, avait été baptisé à Pékin. Pour l'étude de la théologie, on l'envoya au Séminaire St Joseph de Macao. Hanna, missionnaire destiné à la mission de Pékin, mais encore retenu à Macao, lui fit suivre les exercices du noviciat[1050]. Dans les Mémoires de la congrégation, mentionnons encore un clerc « exorciste », qui fut admis dans la congrégation en 1796 et dut, peu après, être dispensé de ses vœux, son renvoi conseilla à Ghislain une admission plus discrète : il ne permit les vœux perpétuels qu'après le diaconat. Lamiot reviendra à l'ancien usage, autorisant les vœux perpétuels, après les deux années du noviciat[1051].

Table 32. La liste des prêtres indigènes formés au séminaire interne de Pékin, par Ghislain

	Nom	Nom ch.	Vie	Ordin.	Mission
1	Joseph Li	李約瑟	1754-1827	1792	Huguang, Jiangxi, Wuxi
2	Paul Wang	王保祿	1751-1827	*1790*	*Frère coadjuteur*, Pékin
3	Jean Zhang	張讓	1769-1833	1796	Huguang, Jiangxi, Zhejiang, Nankin, Wuxi
4	Jouventin Zhang	張儒凡	1770-1803	1799	chez Clet au Huguang
5	Joseph Han	韓約瑟	1772-1844	1798	Sous-directeur du séminaire ; *Shensi zhinan* ; mission au Henan, à Xuanhua
6	Antoine Yang	楊安東	1776-1817	*1796*	*Frère coadjuteur*, Pékin
7	Cyrus Shen	申西斯	1769-1827	1800	Mongolie, Jiangxi
8	Paul Deng	鄧保祿	1771-1803	1801	Professeur de latin et plain-chant du séminaire
9	Paul Song	宋保祿	1774-1851	1803	chez Clet jusqu'en 1852, prison
10	Joseph Wang	王約瑟	1777-1814	1803	Remplace Fr. Paris comme horloger ; ministère du Beitang
11	Ignace He	何依納	1781-1844	1808	Hubei, Mongolie, Henan, exilé 1830
12	François Shen	沈方濟	1780-1825	1808	En captivité avec Clet, exil 1825
13	Mathieu Xue	薛瑪竇	1780-1860	1809	Ministère et supérieur du Beitang, 1819, 1829
14	Antoine Deng	鄧安東	1778-1835	1809	Hubei, Jiangxi
15	Jean Kang	康讓	1764-1814	1811	Pékin
16	Jean Yue	岳讓	1785-1813	1811	Pékin
17	Vincent Lin	林凡桑	1779-1836	1815	Mongolie

[1050] « Mal préparé au sacerdoce par sa naissance, Tcheng Etienne ne donna pas satisfaction ; on dut le dispenser de ses vœux. »
[1051] Hubrecht 1939, 163-166.

18	Thomas Gao	高托馬	1782-1832	1813	Mongolie
19	Stanislas Ai	艾史泰	1785-1849	1817	Hubei, Henan, Jiangnan
20	Etienne Cheng	程	?-1826	1791	Pékin, sorti

Source : MCM VIII, 120-124 ; Brandt 1936 ; Ferreux 1963, 93.

Pendant la persécution de 1805, Ghislain donna des nouvelles du séminaire de Pékin : « M. Lamiot et moi nous nous portons bien. Nous avons eu le bonheur de pouvoir retenir en cachette nos élèves du Séminaire ; ainsi nous ne manquons pas d'occupation malgré les vacances forcées que nous a imposées l'Empereur ; nous sommes assistés pour ceux qui étudient le latin par un Missionnaire propagandiste qui s'en tire fort bien »[1052].

En 1808, Jean Richenet, procureur des lazaristes à Macao, adresse à M. Placiard, Vicaire Général de la Congrégation ces infomations : « Nous avons reçu les lettres qui nous ont été envoyées en 1806 et 1807. M. Ghislain se porte mieux qu'il n'a fait depuis plusieurs années. L'état des choses à Pékin s'améliore de jour en jour. L'administration des Chrétiens, les offices publics dans les églises de la capitale, les Séminaires, les retraites, tout a repris cours avec, à peu de chose près, autant de liberté qu'avant la persécution. Dans la retraite annuelle que l'on donna dans notre maison, l'automne dernier, il y avait environ cent personnes. Le catalogue de 1807, du nombre des confessions, communions et baptêmes, tant d'adultes que d'enfants, surtout d'enfants d'infidèles, in *articulo mortis*, est assez considérable »[1053].

9.4 Derniers séminaristes à Pékin et à Macao, 1813-1830

A la suite de la nouvelle persécution en 1811, un décret impérial du juillet ordonna aux missionnaires de Pékin soit de cesser toute prédication soit de partir. Les quatre missionnaires italiens de la Propagande quittent le Xitang. Les sept autres restent et gardent trois églises, bientôt complètement réduites à deux à la suite de l'incendie du Dongtang en 1812. Après la mort de Ghislain en août 1812 et celles des religieux ex-jésuites (Poirot mourut en 1814), Lamiot resta seul missionnaire français, pour soutenir les travaux multiples de la capitale et des provinces[1054]. De 1813 à 1819, aidé par Mathieu Xue, Lamiot voulut poursuivre l'entreprise de prédilection de

[1052] MCM VIII, 218, Pékin, 31 décembre 1805. Crapez 1938, 30.
[1053] MCM VIII, 246-247, lettre de M. Richenet à M. Placiard, Vicaire Général de la Congrégation. Macao, le 23 août 1808.
[1054] MCM VIII, 325-326. Lamiot, Pékin, 25 octobre 1815.

Ghislain : l'éducation de prêtres indigènes. Ils eurent la joie, d'admettre dans la compagnie six nouveaux confrères indigènes, dont quatre devinrent prêtres[1055].

Luc Xu (1790-1822), né de parents chrétiens du Hubei, fit ses vœux en 1817, en présence de Lamiot, et fut ordonné prêtre en 1819. Il mourut en 1822, dans la mission occidentale de cette province. Mathieu Li (1794-1862) fit ses vœux le juillet 1817, en présence de Lamiot, il fut ordonné prêtre en 1820. Il alla travailler dans la province du Jiangxi, il fut chargé en 1835 de la chrétienté de Wuxi au Jiangnan. Il semble avoir quitté Jiangnan en 1844, lors du départ des Lazaristes, et s'être rendu alors au Zhejiang. Décédé à l'ile de Zhoushan 舟山 en janvier 1862. Son tombeau se trouve au cimetière de Leigushan 擂鼓山[1056].

Deux confrères reçus au séminaire de Pékin le même jour du 10 décembre 1822. Jean Guo (1803-1851), né d'une famille chrétienne de Jinan, capitale du Shandong, fit ses vœux en 1824, en présence de Xue, et fut ordonné prêtre en 1826. Il exerça le ministère dans la province de Pékin, sous la direction de M. Mouly. Il mourut à Xianxian. André Wang (1798-1843), né de famille chrétienne de la mission orientale de Pékin, fit ses vœux en 1824, en présence de Xue, et fut ordonné prêtre en 1826. Il fut peu de temps après envoyé au Hubei, où il travailla avec M. Rameaux. Il suivit plus tard Monseigneur Rameaux quand il quitta le Hubei pour le Jiangxi, et depuis 1843 resta à Pékin. Il mourut quelques années après, en 1843 à Panjiaying 潘家營[1057].

Michel Li (1788-1817), de la province du Henan, avait fait ses vœux dès 1812, en présence de Lamiot. Promu au diaconat, il accompagna Xue dans la mission occidentale de Pékin. Rappelé à Pékin, il fut arrêté en chemin. Comme le mandarin en voulait surtout aux rebelles du Lotus-Blanc, il le condamna seulement à regagner sa province natale, sous escorte. S'étant échappé, Michel Li fut arrêté à nouveau. Il réussit à s'évader une seconde fois et revint vers Lamiot ; mais ces courses forcées lui laissèrent une infirmité, qui l'enleva en 1817, n'étant encore que diacre. Lamiot admit aussi dans la Compagnie un frère coadjuteur, Vincent Li (1764-1836), reçu au séminaire le 18 juillet 1815 ; il fit les vœux le 19 juillet 1817. Il fut chargé de recueillir les revenus des biens du Beitang[1058]. Il partit probablement pour la Mongolie en 1829 avec Xue ; en 1830 il devint aveugle. Décédé à Xiwanzi, le 6 septembre 1836[1059].

Le séminaire interne de Pékin, n'était pas à vrai dire seulement pour la paroisse urbaine de

---

[1055] MCM VIII, 346-347 ; MCM II, 505, 529 : Richenet, Paris, 30 juillet 1817. Crapez 1938, 30.
[1056] Brandt 1936, n° 63, n°64.
[1057] Brandt 1936, n° 70, n°71.
[1058] La collection des comptes chinois des biens du Beitang, surtout les cahiers du 1820, probablement traités par Vincent Li, voir ACM 166 ; ANTT n° 1098.
[1059] MCM VIII, 347 ; Brandt 1936, n° 59, n°65 ; Hubrecht 1939, 179.

Pékin, il devait fournir aussi des prêtres indigènes jusque dans les provinces lointaines, où les lazaristes français desservaient des chrétientés, et notamment dans celles des provinces Hubei du Huguang, et de Mongolie. Rappelons que le Père Clet avait admis également au Hubei, un frère coadjuteur, du nom de Joseph Wang, qui dirigea une école jusqu'en 1810, date de sa mort[1060]. C'est dans le nord du Hubei que les lazaristes français avaient un beau noyau de 10,000 fidèles ; ils vivaient au milieu d'eux, cachés dans une vallée sauvage Mopanshan 磨盤山[1061], non loin du bourg de Gucheng 谷城[1062].

Table 33. La liste des prêtres indigènes formés au séminaire interne de Pékin, par Lamiot

	Nom	Nom ch.	Vie	Ordin.	Mission
1	Michel Li	李	1788-1817	1813	Diacre, Pékin
2	Vincent Li	李凡桑	1764-1836	1817	Diacre et trésorier, Pékin, Xiwanzi
3	Luc Xu	徐	1790-1822	1819	Hubei
4	Mathieu Li	李瑪竇	1794-1862	1820	Jiangxi, Wuxi, Zhejiang
5	Jean Guo	郭讓	1803-1851	1826	Pékin
6	André Wang	王安德	1798-1843	1826	Hubei, Jiangxi, Pékin

Source : MCM VIII, 120-124 ; Brandt 1936.

Arrêté en 1819 comme « complice de Clet », Lamiot comparaît devant les tribunaux de Pékin et de Wuchang fu. Il est déclaré hors de cause, mais il n'en est pas moins condamné à sortir de Chine. Il se rend à Canton, puis à Macao, où il établit son séminaire et y fait venir ses élèves de Pékin. Mathieu Xue, nommé supérieur du Beitang, aidé de Joseph Han, continua à diriger le séminaire et les chrétientés de la mission française, pendant que M. Serra, lazariste portugais, prend en main l'administration des biens du Beitang. Dans les premiers jours d'octobre 1826, Serra reçoit l'ordre de quitter la Chine, et le gouvernement en profite pour démolir l'église du Beitang.

Expulsé du Beitang, Mathieu Xue se réfugie au Nantang, et de là il administre les chrétientés de la mission française. Mais, en 1828, « après avoir vu s'élever six persécutions en l'espace de neuf ans », il se vit dans la nécessité de se cacher dans les envions de Pékin, puis dans

[1060] MCM VIII, 347.
[1061] Sur la chrétienté de Mopanshan, voir Kang Zhijie 2006.
[1062] Quatre lazaristes français vinrent y travailler : Aubin, de 1788 à 1795 ; Pesné de 1791 à 1796 ; Après la mort en 1818 de M. Dumazel (1800-1818), Clet (1791-1820) resta seul missionnaire européen, pour desservir cette nombreuse mission du Huguang et des provinces limitrophes, aidé heureusement de quelques confrères chinois, qu'il dirigeait et encourageait. « Il faut admirer ici la clairvoyance des lazaristes de Pékin, qui, privés, par la Révolution Française, de tout renfort venu d'Europe, surent créer sur place un clergé suffisant pour traverser ce temps de crise ». Cf. Hubrecht 1939, 177-179.

la paroisse de Xuanhuafu. Même là n'ayant pas trouvé les garanties de sécurité, il passa peu après la Grand-muraille et se fixa dans le village de Xiwanzi, où il établit le siège de l'administration du Beitang, et y installa les huit séminaristes qu'il avait amenés de Pékin[1063].

Expulsé à Macao en 1820, Lamiot se réfugia dans cette ville et y transporta son séminaire de Pékin. C'est près de cette maison du collège St Joseph que Lamiot groupa ses élèves après 1820, quand l'exil le retint loin de sa mission de Pékin ; c'était là aussi qu'en 1829 fixa sa résidence le successeur de Lamiot, M. Torrette, qui fit du séminaire son œuvre principale. En 1834, il écrivait : « Outre ceux dont M. Xue commence l'éducation en Mongolie, j'ai à Macao treize élèves, dont le bon esprit me donne les plus sérieuses espérances »[1064].

A dater de cette époque jusqu'en 1845, les jeunes gens y étaient envoyés après une étude sommaire du latin, et l'heure venue, ils étaient admis dans la Congrégation de la Mission, comme c'était la règle jadis chez les jésuites. Cette méthode avait l'avantage d'éviter deux catégories de prêtres et de cimenter l'union entre eux, il n'y avait pas cependant obligation stricte car plusieurs élèves de Macao restèrent prêtres séculiers[1065].

Lamiot, en effet, avait appelé près de lui ses élèves de Pékin, du moins les aînés ; dans la même lettre de 1827, il ajoutait : « J'ai trois élèves, qui traduisent Confucius, pour s'exercer au latin ; sept autres commenceront bientôt la théologie ». En 1828, accablé par l'âge et les infirmités, Lamiot se décida à envoyer en France six de ces clercs chinois. Voyant qu'il ne pouvait plus continuer l'éducation des jeunes missionnaires chinois, Lamiot prit le parti d'en envoyer quatre premiers en France, au mois de novembre 1828, et deux autres quelques mois après[1066].

Ils embarquèrent le 26 novembre 1828 de Macao, et M. Umpierre, Procureur de la Propagande, les chargea de la lettre suivante qu'il adressait au Supérieur Général lazariste : « M. Lamiot est tombé gravement malade, qu'il ne pourra pas se relever et que cette maladie le conduira certainement au tombeau. Supposé qu'il en soit ainsi, qui gouvernera toutes ces Missions confiées aux soins de votre Congrégation ? Aucun missionnaire français des vôtres n'est venu depuis longues années. On nous a toujours fait espérer qu'il en arriverait, mais quand cela aura-t-il lieu ? Il ne nous appartient pas de connaître l'avenir. Il n'est pas nécessaire que les

---

1063 MCM II, 594, 612, 615-616, III, 569, 573. Crapez 1938, 31.
1064 Hubrecht 1936, 265.
1065 MCM VIII, 451, Macao, 23 novembre 1830 : « Il est incontestable, et c'est une chose prouvée par l'expérience, que les Missions ne peuvent se maintenir sans des Missionnaires européens qui dirigent les ouvriers indigènes et veillent sur leur conduite ; mais en même temps il est certain que les Prêtres séculiers indigènes sont nécessaires. ... il faut que les Prêtres chinois fassent partie d'une corporation religieuse : c'est ainsi que l'ont pratiqué les Jésuites et que nos confrères français l'ont continué. Vous devez donc commander aux Portugais de suivre cette même méthode » ; Crapez 1938, 22-23.
1066 MCM VIII, 440-441 ; MCM II, 612 ; Hubrecht 1939, 191.

missionnaires soient de savants mathématiciens ; car l'Église de Jésus- Christ ne doit pas être défendue comme un camp militaire ; il suffit qu'ils puissent enseigner aux peuples les choses nécessaires au salut, mais leur doctrine doit être saine »[1067].

Table 34. Les lazaristes chinois en formation en France, 1828-1831

	Nom	Nom ch.	Lieu natale	Vie	Ordin.	Mission
1	Joseph Li	李約瑟	Hubei	1803-1854	1832	Jiangxi, Zhejiang, Guangdong
2	François Qiu	邱方濟	Canton	1808-1871	1833	Zhejiang, Jiangxi
3	Mathieu Lü	呂瑪竇	Jiangxi	1802-1858	1838	Jiangxi
4	Jean Zheng[1068]	鄭若翰	Guangdong	?	?	?
5	Mathieu Zhao	趙瑪竇	Hubei	1810-1869	1838	Jiangxi, Zhejiang, Jiangnan, Mongolie, Pékin
6	Antoine Tan	譚安東	Guangdong	1808-1858	1842	Jiangxi

Source : Brandt 1936 ; *La Chine catholique* 1829 ; Fang Hao 1969, 384, 394-395.

Arrivés à Londres le 12 avril 1828, et ce ne fut que dans les premiers jours de mai qu'ils touchèrent le rivage français. M. Bailly, supérieur du séminaire des lazaristes d'Amiens, les conduisait. Lorsque le P. Etienne, sous-directeur de Paris, alla les chercher et les conduisit au séminaire de la rue de Sèvres, où « ils doivent rester jusqu'à la fin de leurs études, ce qui ne peut pas être avant six ou sept ans »[1069]. Avant de quitter leur costume national, les quatre séminaristes furent présentés au roi, aux princes et princesses de la famille royale. Joseph Li répondit avec satisfaction à toutes les questions qui lui avaient été adressées, et « ils avaient montré de la candeur, et surtout de la véracité dans toutes leurs réponses ». Pendant le peu de temps qu'ils avaient conservé leur costume, le public avait été admis à les voir : « chaque jour plus de 600 personnes, attirées par la curiosité ». Joseph Li avait répondu à toutes les questions en latin, et il écrivit en caractères chinois la réponse suivante (voir Figure 36)[1070] :

> « Quoiqu'un grand nombre de citoyens aimables se réunissent comme une seule famille pour nous visiter, nous éprouvons cependant le vif regret d'être absents d'une patrie qui nous est chère. C'est avec plaisir que nous nous trouvons à Paris ; nous sommes surtout bien étonnés de la facilité avec

[1067] MCM VIII, 439-440.
[1068] On ne trouve pas de biographie ou d'autre infos sur M. Zheng, sauf une brève introduction sur sa présence à Paris en 1829.
[1069] *La Chine catholique* 1829, 42 : « A leur départ de Macao, il y avait dans le séminaire, 11 jeunes chinois qui commençaient à apprendre le latin, et se destinaient à la prêtrise ; il serait possible qu'à la première occasion, ce supérieur Lamiot en envoya encore quelques-uns en France. »
[1070] *La Chine catholique* 1829, 45-46.

laquelle nous avons pu voir face à face, un roi plein de bonté, et tous les princes de l'état. Nous ne sommes pas moins émerveillés de l'accueil affectueux qu'ils nous ont fait. Et lorsque après avoir terminé nos études, notre supérieur nous ordonnera de retourner dans notre patrie, ce sera avec douleur que nous nous éloignerons de la France et de ses aimables habitants. »

« 雖城中可愛之眾人，聚合瞻顧吾等，猶如一家，到底思念回鄉之意，難以休之。吾等今在拂朗西亞，亦受飴樂，但最可奇者，容易面見良善、國王及眾諸侯矣。又代吾等如何親愛。指于後日攻書已成，長上將命吾等依還本鄉，那時如何忍心留下拂郎西亞國。及可愛之眾人。»

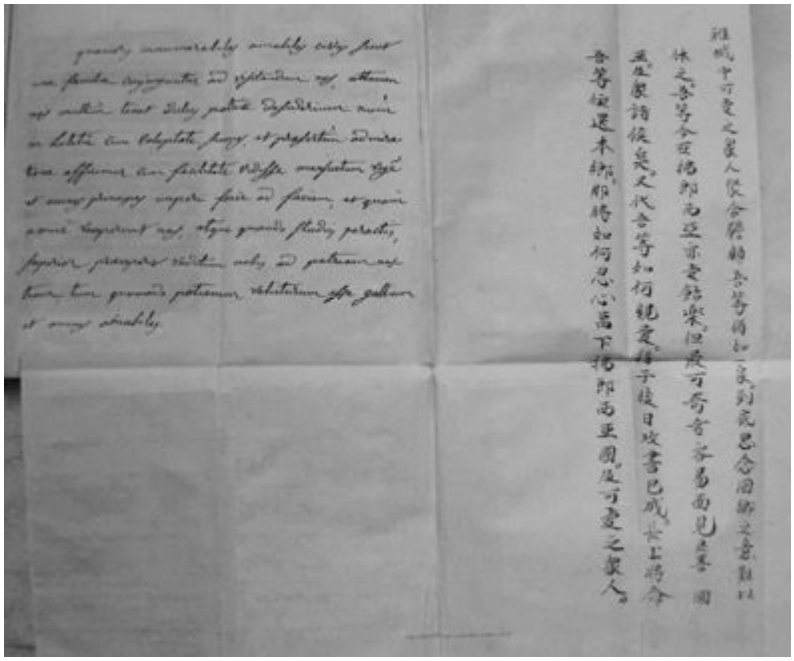


Figure 36. Fac-similé de la réponse publique de Joseph Li, à Paris, 1829

Source : *La Chine catholique* 1829.

Quelques mois après ce premier envoi de jeunes chinois à Paris, Lamiot en envoya encore deux autres qui arrivèrent comme les premiers en France, et y excitèrent beaucoup la curiosité du public. Pendant que Lamiot prenait cette précaution pour assurer l'avenir de la mission, le Supérieur Général, M. Dewailly, lui envoyait un puissant secours dans la personne de M. Torrette. Ce dernier arriva à Macao au commencement de 1829. « Cela est d'autant plus urgent que cette mission est peut-être la seule qui actuellement puisse donner quelque espoir de faciliter l'entrée des missionnaires dans la Corée, et par elle dans le Japon : c'est l'idée de M. Lamiot. Tous les autres moyens, sont bien périlleux et hasardeux. Pensez à plus de 30,000 Chrétiens dont

nous sommes chargés qui ne peuvent pas être visités une fois par an ; pensez à ce grand nombre d'idolâtres qui, peut-être, se convertiraient…; d'autant mieux que plus vous vous occuperez des missions, plus vous verrez le nombre des jeunes gens se multiplier dans notre Congrégation, et certainement ceux qui viendront pour aller à l'étranger ne seront pas les pires »[1071].

Malheureusement les circonstances ne favorisèrent pas ce projet, la France venait de se mettre en nouvelle révolution en 1830. Le caractère nettement antireligieux qui avait présidé à la chute du gouvernement de Charles X avait jeté le désarroi parmi les catholiques de France. Ce fut sous cette impression que M. Dominique Salhorgne, supérieur général lazariste (1829-1835), crut devoir renvoyer au plus tôt ces six séminaristes chinois à Macao. Il les mit sous la conduite de M. Jean-Louis Perboyre (1807-1831, frère de Jean-Gabriel Perboyre 董文學 1802-1860), qui devait mourir en mer, près de Batavia, le 2 mai 1831[1072].

Le 18 octobre 1829, Lamiot recevait un collaborateur de choix et son futur successeur, M. Jean-Baptiste Torrette (陶若翰 1801-1840)[1073]. Ce jeune missionnaire venait juste à temps pour ne pas se laisser interrompre la tradition entre l'ancienne et la nouvelle mission, car Lamiot mourait peu après le 5 juin 1831. Torrette prit la succession comme supérieur de la maison de Macao et comme visiteur des missions françaises confiées aux lazaristes. Comme il n'y avait pas encore d'Evêque à Macao, il fit bientôt ordonner à Manille cinq des ses séminaristes ; avec six autres qui furent ordonnés depuis, cela faisait en 1840, en tout 33 prêtres et missionnaires chinois ordonnés dans l'espace des 54 ans pendant lesquels la Congrégation de la Mission avait été chargée (d'une partie) des missions de Chine[1074].

M. Bernard-Vincent Laribe (和廣德 1802-1850, évêque en 1840), nouvellement arrivé à Macao avec M. François-Alexis Rameaux (穆導沅 1802-1845, évêque en 1845), dans une lettre datée du 2 avril 1832, exprimait en ces termes son admiration sur la tenue des élèves du séminaire de Macao : « Notre cœur fut attendri surtout lorsque nous vîmes jusqu'à 13 jeunes

---

[1071] MCM VIII, 441-442.

[1072] MCM VIII, 453. Lettre de Monseigneur Roch-José Carpenna, Vicaire Apostolique du Fujian, adressée à M. Borja, Supérieur du Séminaire Saint-Joseph à Macao, Fu'an, 4 octobre 1830 : « Pendant que la Mission portugaise semblait reprendre des forces, le Supérieur Général n'oubliait point d'envoyer du secours à M. Torrette pour les Chrétientés qui dépendaient de la Mission française. Après la révolution de 1830 ne sachant encore quelle tournure prendraient les événements, M. Salhorgne, Supérieur Général, s'empressa de renvoyer à Macao les six Séminaristes chinois qui étaient arrivés à Paris deux ans auparavant et il les mit sous la conduite de M. Louis Perboyre. Le voyage de cette colonie touchait presque à son terme, lorsque M. Louis Perboyre mourut en mer près de Batavia. Il avait voyagé en la compagnie de quatre Prêtres des Missions Étrangères parmi lesquels M. Borie plus tard martyr en Cochinchine et M. Verroles aujourd'hui Vicaire Apostolique de la Mandchourie ». Crapez 1938, 23.

[1073] Arrivé à Macao le 18 octobre 1829, fut le premier lazariste français qui vint en Chine après le rétablissement de la Congrégation. Expulsé de Macao par les portugais en 1834, il alla résider à Canton. Brandt 1936, n°86.

[1074] MCM VIII, 457-459 ; III, 20-21 : « Les révérends Pères Jésuites de l'Église française pendant les 80 ans qu'ils en furent chargés, ne firent ordonner en tout que 7 à 8 prêtres. Lors de l'arrivée de M. Raux il n'y en avait que deux en activité, M. Gao au Hubei et M. Yang dans la Mission de Pékin. Il y en avait à Pékin quatre autres fort âgés qui ne faisaient plus mission. »

séminaristes chinois s'empresser de venir nous entourer, et nous faire des félicitations bien sincères, sans doute, sur l'heureuse issue de notre voyage. Quel espoir pour nos Missions ! Il y a aujourd'hui quinze jours que cinq d'entre eux, comme il n'y a pas encore d'Évêque à Macao, sont partis pour Manille. Ils doivent tous en revenir Prêtres sous peu de jours. M. Li (Joseph), le plus instruit de ceux qui ont été à Paris, se trouve du nombre. Ils auraient dû être six, mais le bon Dieu a encore dans ses desseins impénétrables, jugé à propos, il y a quelques mois, d'appeler le sixième à lui. On se propose de les former à leur arrivée pendant quelque temps, et le mieux qu'on pourra. Après quoi ils nous devanceront dans nos Missions »[1075].

Laribe ecrivit ensuite le 20 juin 1832 : « Ce qui obligera M. Rameaux de passer avec moi dans le Jiangxi, où il restera jusqu'à ce qu'il voie jour à pouvoir se rendre à son véritable poste. M. Péira travaillera avec M. Rameaux. M. Kien se rendra dans nos Missions près de la Tartarie. Quant à M. Li (Joseph), Torrette se propose de le garder pour quelque temps auprès de lui. Son excellent caractère et son imperturbable occupation pour quelque genre de travail que ce soit, le mettent à même de lui rendre des services tout-à-fait importants. Sans ce moyen, quelqu'extrême que fut le besoin qu'éprouvent nos Missions, Torrette n'aurait jamais pu se résoudre à rester seul, et de notre côté nous n'aurions pu non plus y consentir, vu qu'il aurait pu s'en suivre de trop malheureuses conséquences »[1076].

On trouvait parmi les séminaristes, Joseph Li, né à Mianyang du Hubei, le 23 mars 1803, reçu au séminaire de Macao le 28 avril 1827 ; en 1828 fut envoyé en France ; fit les vœux à Paris le 17 juillet 1829 ; revint en Chine en 1831 ; ordonné prêtre à Manille le 8 avril 1832. Fin de 1833 et durant 1834, fut chargé de la direction du séminaire pendant l'exil de Torrette. Envoyé au Jiangxi en novembre 1833 ; fit mission au Zhejiang de 1841 à 1845 ; fut alors chargé des chrétiens du Guangdong, avec le titre de Vicaire Général. Comme il protestait contre l'évêque de Macao, qui déviait du droit chemin, il fut relevé de ses fonctions, et retourna au Jiangxi en 1850, où il y mourut le 9 juin 1854[1077].

[1075] MCM VIII, 463, III, 25 ; Crapez 1938, 24.
[1076] MCM VIII, 465-466.
[1077] Brandt 1936, n° 81.

Figure 37. Les quatre séminaristes chinois à Paris, 1829

Source : *La Chine catholique* 1829.

En 1845, le séminaire de Macao fermait ses portes. Le traité de Huangpu 黄埔條約 du 1844, signé par Théodore de Lagrené (1800-1862) et Qiying (耆英 1787-1858), en faisant entrevoir l'aurore de la « liberté religieuse », avait changé les conditions d'existence des missions, et permettait à celles-ci de tenter de faire sur place et à moins de frais la même œuvre qu'à Macao.

D'autre part le développement des missions exigeait impérieusement la constitution de séminaires diocésains, et les vicaire apostoliques tenaient à diriger eux-mêmes l'éducation cléricale de leurs futurs collaborateurs. Ce fut ainsi qu'à partir de 1845, le séminaire régional, ou central, de Macao cessa d'exister, et les élèves furent répartis dans les divers vicariats confiés à la Congrégation : à Xiwanzi pour Pékin et la Mongolie, un autre pour le Jiangxi et le Zhejiang[1078].

9.5 Les rôles des Chinois : prêtres et catéchistes

En 1743, il y avait à Pékin, 22 jésuites dans trois églises, 10 français à la paroisse du Beitang, et 12 dans les deux autres maisons. Sept étaient occupés au service de l'empereur. Cinq prêtres chinois étaient envoyés dans les lieux et dans les maisons où un européen ne pouvait pas aller sans risque et pouvant se comporter avec bienséance : les missionnaires cultivaient non seulement la chrétienté qui était dans la ville de Pékin mais encore celles qui se trouvaient jusqu'à 30 et 40 lieues à la ronde, où ils allaient de temps en temps faire des excursions apostoliques[1079].

Utiles en tout temps pour venir en aide aux missionnaires européens, les prêtres indigènes devenaient indispensables aux époques de persécution[1080]. Dans une lettre écrite de Macao en 1754, sont décrits les difficultés des missionnaires en Chine et les avantages offerts par les clergés indigènes : « Les missionnaires, pour n'être point connus, sont obligés de se vêtir à la mode du pays. Mais, eussent-ils le talent de prendre l'air, les manières, la démarche, et tout ce qui est propre des Chinois, on les distinguera toujours ; et ça a été sans doute jusqu'ici un très grand obstacle à la conversion des infidèles. Pour parer aux inconvénients qu'entraînent ces sortes de reconnaissances, on fait, autant qu'on peut, des prêtres du pays. Les missionnaires les élèvent dès l'âge le plus tendre ; leur apprennent la langue latine, et les instruisent peu à peu dans le ministère. Quand ils ont atteint un certain âge, on en fait des catéchistes, qu'on éprouve jusqu'à quarante ans ; temps auquel on les ordonne prêtres ». Ensuite, est présentée l'œuvre de confrères des Missions Étrangères au Siam : « La maison des M.E.P entretient un séminaire dans la capitale du royaume de Siam, et c'est là particulièrement qu'on envoie les enfants chinois pour y faire leurs études et s'y former au ministère évangélique. On en fait ordinairement de très bons sujets. Ces prêtres de la nation, n'étant point connus pour tels, peuvent faire beaucoup plus de fruits

[1078] MCM VIII, 670 ; Crapez 1938, 26.
[1079] LEC III, 795. Lettre du père Attiret à M. d'Assaut, à Pékin, le 1er novembre 1743.
[1080] Rochemonteix 1915, 56-57.

que les Européens »[1081].

En 1735, Julien Chen, nouvellement ordonné prêtre, parcourut la Tartarie, baptisa 89 adultes et 253 enfants, entendit 1,127 confessions et donna 880 communions. En 1743, il avait soin des chrétiens du Liaodong, sur une toute petite barque, et y recueillit des fruits nombreux. Il avait aussi la charge de visiter et de consoler les chrétiens exilés dans le pays appelé Ningguta 寧古塔. Jean-Etienne Gao, à la demande en 1734 de son compagnon de Labbe, après avoir fondé la chrétienté de Mopanshan 磨盤山 au Huguang, il retourna à Pékin en 1745. Il servit dans des districts aux environs de Pékin ; en 1750, il comptait 2,450 confessions, 2042 communions, 150 baptêmes d'adultes et 250 d'enfants ; en 1751, 2600 communions, 91 adultes et 181 enfants baptisés ; en 1754, 133 adultes et 197 enfants baptisés[1082].

En 1736, Gaubil indique qu'ils avaient envoyé des prêtres chinois aux missions de la campagne, pendant les périodes de persécution : « La persécution excitée cette année contre les chrétiens à été ici terrible, et nous a fait un mal infini. Elle est aujourd'hui assoupie, mais non éteinte. Depuis la fin d'avril nous, européens, ne sortions pas en ville pour administrer les sacrements, nous nous servions de quelques jésuites chinois. Aujourd'hui, dans cette maison, j'ai recommencé à sortir pour évangéliser, et nous envoyons les Chinois aux missions de la campagne. Vous voulez peut-être savoir si notre maison française fait dans cette grande ville de grands biens ? Je vous dirai que chaque année avec les aumônes qu'on nous procure, nous procurons le baptême a plus de 700 ou 800 enfants exposés qui presque tous meurent d'abord, et très peu sont sauvés par des gens charitable ; nous cultivons près de 300 familles chrétiennes dont quelques-unes ont des mandarins considérables, nous conférons par an le baptême à plusieurs catéchumènes et il y des années où il y en a plus de 150 ou même 200 de la ville ou des faubourgs sans compter ceux qui viennent de la campagne pour se faire baptiser »[1083].

En 1738, Gaubil informe que la mission française a demandé l'aide de l'Europe, principalement pour l'éducation de chinois et pour l'envoi d'instructeurs et de prédicateurs aux maisons et aux missions en campagne (5 des 8 buts décrits ci-après) ; il nous montre que même si il y avait beaucoup des missionnaires dans la ville de Pékin, il y avait un besoin urgent de prêtres et d'assistants chinois pour maintenir les divers chrétientés : les églises, les missions et les maisons chrétiennes. Il faut de l'argent[1084] :

1081 LEC IV, 36. Lettre écrite de Macao le 14 de septembre 1754.
1082 LEC IV, 57 ; Pfister 1934, 728-731.
1083 *Correspondance*, 445. Lettre de Gaubil, à Pékin, le 19 octobre 1736.
1084 *Correspondance*, 503. Un feuillet intercalaire collé dans la lettre de Gaubil, à Pékin, le 2 novembre 1738.

1° Pour le baptême des petits enfants, surtout les exposés ;

2° Pour l'envoi d'instructeurs et de prédicateurs chinois, aux maisons, villages ;

3° Pour des prédicateurs et instructeurs dans l'église, nous ne pouvons tout faire par nous-même ;

4° Pour élever des Chinois à être un jour prêtres. Depuis que je suis ici cette maison française, a procuré 4 prêtres chinois, un chinois va l'être incessamment et il y a deux prosélytes ;

5° Pour des maîtres d'écoles chrétiennes ;

6° Pour aider des chinois chrétiens à être en état d'être médecins, lettrés, etc., pour le mariage de jeunes et pauvres filles ;

7° Pour les gens des tribunaux en temps d'accusation et de persécution ;

8° Pour faire des présents à l'empereur, aux princes, mandarins, etc., pour cela nous avons souvent envoyé des catalogues à Paris.

Parmi cinq jeunes chinois en formation au Collège jésuite en France de 1740 à 1766, le plus jeune de ce groupe, Philippe Kang, n'avait que 12 ans. Il excella, remportant chaque année un bon nombre des premiers prix au collège. Il fut reçu au noviciat de la Compagnie en 1748. En 1750, il partit en compagnie du P. Amiot, qui se rendait en Chine. Philippe Kang ne put atteindre Macao : il mourut en mer, après avoir prononcé ses vœux. Il avait profité des loisirs de la traversée, pour rédiger un *Journal Poétique* de son voyage, et, sans le secours d'aucun dictionnaire, composer, sur ce sujet, environ 200 vers latins d'une facture excellente. En cette même année 1750, revenait aussi, avec le même Père Amiot, le P. Paul Liu. Il avait été reçu dans la compagnie en 1747, une année avant le précédent. Dès son retour, on lui assigna des missions qui dépendaient de l'église du Beitang, et qui s'étendaient jusqu'au delà de la Grande Muraille. Il y retrouvait sa propre famille, étant natif de Xuanhuafu 宣化府, évangélisée par la mission française. En 1772, le Père Paul Liu se décida à aller secourir une famille de Zhao 趙氏 du Shandong, exilée à Ou-la-ha-ta, en Mongolie, à 100 lieues au nord de Jehol ; sur ce long trajet, il trouva quelques autres familles chrétiennes et put conférer 30 baptêmes d'adultes. Il continua, tant qu'il le put, à refaire, chaque année, ce long et pénible voyage. Raux l'emploiera durant neuf ans encore, sa mort suivint en 1794[1085].

[1085] LEC IV, 194-197, Lettre du père Bourgeois, le 13 septembre 1773 : « Les catéchumènes se présentèrent pour être baptisés. En peu de temps on en mit vingt-cinq en état de recevoir le saint baptême. Les anciens chrétiens passaient le jour et la nuit auprès

Le Père François-Xavier Lan, lui aussi originaire du Zhili, admis dans la compagnie en 1748 (la même année que Philippe Kang), ordonné prêtre cinq ans plus tard en 1753, fut, à son retour, désigné pour les missions du Huguang. Pendant les révoltes musulmanes de Altishahr Khojas, Lan allait y être arrêté par l'autorité locale, « comme il put, ce que nous Européens ne pouvons pas, nommer ses parents et sa patrie, on ne le prit que pour un chrétien, et non pas pour un missionnaire. Le jugement fut favorable aux chrétiens, et le mandarin défendit aux infidèles de les inquiéter désormais »[1086]. Relâché et rappelé à Pékin, il fut chargé, avec le Père Paul Liu, son ancien condisciple, du soin des fidèles dans la ville et les missions. Raux allait l'avoir à ses côtés, puisqu'il est mort à Pékin, en 1796, deux ans après le P. Paul Liu.

Le Père Tao était revenu en Chine en 1754, une année après le précédent, et, comme lui, envoyé d'abord dans les missions du Huguang. Tao était à parcourir les montagnes, comme il y avait beaucoup d'endroits où un européen ne peut aller. Voici enfin le P. Cao Maur, « comme son nom est un peu dur pour un gosier européen, on l'appelait communément le Père Maur ». Admis dans la compagnie comme les précédents, et, comme eux, ordonné prêtre, il fut envoyé dans la mission du Huguang, où il aida le P. de la Roche, puis le P. de Lamathe, comme un « excellent ouvrier et digne coopérateur de son zèle », dans le soin de cette chrétienté, qui représente la ferveur de la primitive église. C'était alors « la chrétienté la plus belle, et, si l'on excepte celle de Pékin, la plus nombreuse de toute la Chine ». Il fut chargé des quartiers éloignés de plusieurs journées de leur résidence ordinaire, parce qu'il peut sans danger loger chez des infidèles sur la route. Il prenait grand soin de l'instruction des enfants, et veillait à ce que les examens eussent lieu régulièrement[1087].

De ces cinq anciens élèves de France, Raux trouva à Pékin, nous l'avons dit, le P. Paul Liu et le P. François Lan. Il y connut aussi le Père Thomas Liu ; mais celui-ci, on croit, fit ses études cléricales en Chine. Le P. Liu Thomas, né dans le Zhili, avait été admis dans la mission française en 1748, ordonné prêtre en 1754. On le trouve au Huguang entre 1750 et 1752, avant sa prêtrise. Aucun autre détail ne nous est parvenu ; on sait cependant qu'il mourut à Pékin, puisqu'il y a sa stèle, dans la sépulture de la mission française. La date de sa mort est 1796,

---

du missionnaire et de son catéchiste pour apprendre ce qu'il faut savoir pour approcher avec fruit des sacrements de pénitence et d'eucharistie. En huit jours on en prépara une trentaine ; les autres seront remis à l'année suivante ». Pfister 1934, 861-863 ; Hubrecht 1939, 68-69.

[1086] LEC IV, 94. Lettre du père Roy, le 12 septembre 1759 : « Il ajouta que si la religion chrétienne était une fausse secte, l'empereur ne souffrirait pas quatre églises au milieu de Pékin, et sous ses yeux, et ne comblerait pas de tant d'honneur les présidents du tribunal des Mathématiques, qui sont des chrétiens ».

[1087] LEC IV, 91-94 : « Tout ce que je sais, par le voyage que j'ai fait, c'est que ces Pères voient avec consolation continuer la ferveur et les saints usages qu'établirent autrefois et qu'ont entretenus successivement les pères Labbe, de Neuvialle et La Roche. Grande quantité d' idolâtres attirés par leurs exemples entrent tous les jours dans la religion » ; Pfister 1934, 880-881.

comme celle du P. Lan François. Mettons en regard les noms et les dates de ces trois prêtres indigènes, que Raux eut avec lui pour le ministère : Paul Liu, mort en 1794, âgé de 77 ans. Lan François, mort en 1796, âgé de 69 ans. Liu Thomas, mort en 1796, âgé de 70 ans. Les prêtres affectés aux missions du Huguang restaient, remarquons-le, soumis à un droit de regard, de la part du supérieur de la mission française de Pékin, qui en faisait le choix et la nomination. C'est, sur son ordre et sous son obédience, qu'on se rendait au Huguang et que la mission lazariste en revenait[1088].

Amiot présenta en 1754 leur fruits spirituels, avec le jésuite chinois Louis Gao (avant ses études en France) et ses confrères catéchistes chinois : « Nous avons eu le bonheur, dans l'enceinte même de Pékin, de procurer la grâce du saint baptême, ou par nous-mêmes, ou par nos catéchistes, à plus de 3,000 enfants, tant exposés que malades ou moribonds, à 30 enfants de chrétiens, et à 35 adultes. Hors de la ville, dans nos missions françaises dépendantes de notre maison, la récolte a été un peu plus abondante. Le seul père Gao, jésuite chinois, a baptisé 133 adultes, et 197 enfants »[1089].

En 1759, Lamatthe souligna le rôle essentiel des catéchistes chinois, surtout là ou la religion faisait des progrès comme dans les montagnes du Huguang, la mission française le plus importante hors de Pékin, et qu'elle en ferait bien davantage si ils avaient de bons catéchistes ambulants. Il était rare de trouver des gens qui réunissent les qualités nécessaires pour cet important emploi, et ils en étaient en fort grande disette : « C'est cependant par les catéchistes que le royaume de Dieu s'étend, et nous n'avons guère d'autre moyen de le faire, parce que vous n'ignorez pas que depuis longtemps les circonstances ne permettent pas aux missionnaires d'aller par eux-mêmes prêcher aux infidèles »[1090].

Lamatthe expliquait ensuite que les chrétiens chinois avaient été bien instruits par les catéchistes, et qu'ils pouvaient être admis dans la religion, « le préjugé de bien des gens en France, c'est que nous les admettons fort facilement pour faire nombre, et que par là nous n'avons guère que des chrétiens de nom. Les épreuves que je trouve établies à notre montagne ne sont pas d'accord avec ces préjugés ». Enfin, il présentait une longue durée nécessaire pour confimer une conversion, après le travail des catéchistes sur plusieurs années : « On ne les admet ordinairement qu'après deux ou trois ans d'exercice, même ceux qui paraissent les plus fervents parmi les catéchumènes ; et quatre ou cinq ans même ne suffisent pas lorsqu'on croit avoir lieu de douter

[1088] Pfister 1934, 834 ; Hubrecht 1939, 69-71.
[1089] LEC IV, 57. Lettre du père Amiot au père de la Tour, Pékin, le 17 d'octobre 1754.
[1090] LEC IV, 83. Lettre du père Lamatthe au père de Brassaud, le 20 août 1759.

de la sincérité et de la solidité de leur conversion ; c'est-à-dire que ces préjugés n'ont d'autre fondement que la jalousie, qui ne nous épargne pas plus ici qu'en Europe.... depuis plusieurs années, il n'y en a aucun à la montagne qui n'ait fait son devoir lorsqu'il a été appelé aux tribunaux et maltraité ; et ceux qui se laissèrent vaincre, il y a quatre ou cinq ans, demandèrent aussitôt à être admis à pénitence, et, quelque rude qu'elle soit, tous, ou presque tous l'ont embrassée. Ils ont été privés trois ans de confession, dix ans de communion, et ont été condamnés à jeûner et à faire d'autres pénitences pendant trois ans, tous les vendredis, pendant la récitation du chapelet, une fois le mois en public, à réciter le rosaire tous les samedis, et à faire des aumônes proportionnées à leurs facultés. Les trois ans expirés, on leur a donné le choix de continuer ces pénitences encore deux ans, à condition de les admettre ensuite à la communion, ou d'attendre encore sept ans cette grâce. Tous ont préféré la pénitence à ce long retardement »[1091].

Voici le retour en 1766 de deux prêtres jésuites chinois à Pékin : Etienne Yang et Louis Gao. Ils avaient commencé leur éducation à la mission française, sous la direction du Père Benoist ; ils furent envoyés en France, en 1751, au Collège de La Flèche ; ils furent admis ensuite pour les études cléricales au Collège Louis le Grand ; après l'expulsion des jésuites, ils furent confiés au Collège St Firmin, l'ancien Collège des Bons-Enfants à Paris, tenu par les Lazaristes. La collaboration des lazaristes et des jésuites de la mission française avait donc commencé à l'occasion de l'éducation de ces deux jeunes clercs chinois. Chargés enfin des largesses de la famille royale, entre autres d'une petite imprimerie, les deux jeunes jésuites chinois reprirent, en 1765, le chemin de leur patrie. Ils reçurent dans la suite, une pension annuelle de 1,200 livres, comme leurs confrères français.

Après un court séjour à Pékin dans la mission française de 1766 à 1767, Etienne Yang fut envoyé dans la province du Jiangxi, où les missionnaires français desservaient quelques rares localités, placées sous la juridiction du vicaire apostolique du Fujian, où confiées aux dominicains espagnols. En 1777, il fut nommé procureur de la mission française, en résidence à Canton, pour faciliter les transmissions qui prenaient la voie maritime. Nous trouvons dans une note de Raux que le Père Etienne Yang était revenu du Jiangxi : « Un peu avant Pâques de l'an 1787, M. Yang, faisant la mission dans la province du Jiangxi, fut dénoncé au mandarin, pris et conduit à Pékin, pour être jugé par le gouverneur de cette ville, lieu de la naissance dudit missionnaire. Des amis que nous avons auprès du gouverneur de la ville, quelques présents de 100 taëls d'argent (800

[1091] LEC IV, 83-84. Lettre du père Lamatthe au père de Brassaud, le 20 août 1759.

francs) ont arrêté cette affaire. Elle n'a eu aucune mauvaise suite : M. Yang, trois jours après son arrivée à Pékin, a été rendu à sa première liberté »[1092].

Quatre missionnaires ex-jésuites français, qui demeuraient dans leurs missions des provinces, étaient tous morts ; il ne restait plus, dans ces vastes chrétientés, que deux prêtres chinois attachés au service de la mission française. Etienne Yang allait finir ses jours à Xuanhuafu 宣化府, que desservait la mission française : sa stèle s'y trouve ; il avait 67 ans, à sa mort en 1798[1093].

Par ce mot du Père Benoist, Louis Gao fut envoyé au secours de la chrétienté du Huguang : « Le traité sur la langue et les caractères chinois, que le Père Gao a l'honneur de présenter à Votre Grandeur. ... Conséquemment à la mort de quelques missionnaires et aux infirmités qui en ont mis quelques autres hors de combat, notre mission du Huguang se trouvait destituée d'ouvriers. Les missionnaires européens qui sont à Pékin, n'étant pas libres de sortir, le Père Gao s'est offert d'aller au secours de son compatriote, ne perdant pas de vue que, dans ce voyage, il trouverait peut-être l'occasion de faire quelques découvertes, dont la France pourrait tirer quelque profit. Dans son départ, notre maison de Pékin fait une grande perte ; mais j'espère que ce ne sera pas pour longtemps et qu'on prendra, s'il est possible, des arrangements, pour qu'il puisse bientôt revenir à Pékin[1094]. »

Quand Raux arriva à Pékin en 1785, le Père Gao n'était pas de retour ; on signale sa présence au Huguang : « M. Gao demeure toujours dans le Huguang ; je (Raux) lui envoie, tous les ans, outre la pension de la Mission, les autres choses dont il peut avoir besoin ». Ainsi disait Raux, en 1789, dans une lettre à M. Bertin. Quant au Père Gao, « il ne fit aucune découverte que nous sachions, et mourut dans son Huguang en 1796, assisté, à ses derniers moments, par le Bx Clet, lazariste, venu dans cette mission en 1793 »[1095].

9.6 Question de l'ordination des clergés indigènes

Thomas Yang (楊達 1668-1751), un « lettré » chrétien du Beitang, était depuis longtemps au service des missionnaires français de la mission, lorsque dans sa 80e année et sur le point de

[1092] Rapport de M. Raux, adressé en 1788 au Ministère de la Marine.
[1093] Hubrecht 1939, 71-73.
[1094] Père Benoist au ministre Bertin, le 25 novembre 1770. Pfister 1934, 923-925.
[1095] Hubrecht 1939, 73-74.

mourir, on lui accorda finalement la permission de devenir un Frère jésuite, en reconnaissance pour tous les services qu'il avait rendus. On a vu précédemment, que dans sa préface du livre de Mailla, *Shengnian guangyi*, Yang avait signé avec les titres de lettré confucéen (*Rulin lang* 儒林郎) et de chancelier du Collège impérial (Guozijian, *Jijiu sheng* 祭酒生). Cependant dans le texte de son ouvrage *Shengshi churao*, il indique les chrétiens ne pouvaient pas entrer l'école publique, qu'il était difficile d'éviter que l'on offrit des sacrifices à la statue de Confucius et à la tablette du *Tian di jun qin shi* (天地君親師)[1096].

Cet exemple montre clairement l'enchevêtrement et le dilemme de l'identité personnelle, parmi les lettrés chrétiens en Chine[1097]. Pour les gouvernements locaux, ces propositions liturgiques et théologiques de l'Église catholique en Chine, conduisirent certains jeunes élèves à abandonner à devenir un lettré ou un bureaucrate chinois (donc également une perde de la place sociale), autrement dit, une autre aspect de la question de l'ordination du clergé en Chine[1098].

Au début 1766, ordonnés prêtres de l'archidiocèse de Paris durant les suppression des jésuites en France, les deux élèves chinois, Etienne Yang et Louis Gao, rentrèrent à la paroisse de Pékin. Cependant le supérieur P. Benoist, qui avant leur départ pour la France les avait instruit durant quatre ans dans les rudiments du latin et du chinois, se rendit bien compte des désavantages d'un si long séjour hors de la Chine : « Pendant quatorze ans qu'ils ont été en France où avec les Français, ils ont pris les idées françaises, les manières françaises, et à leur arrivée à Canton ils ont vu qu'il leur faudrait bien réformer leurs idées, et que le gouvernement et les mœurs de Chine étaient bien différents des mœurs et du gouvernement de France. Avant de laisser sortir les deux Pères de Pékin, mon intention était d'abord qu'ils se conformassent à leurs sages instructions et qu'ils commençassent par se former tant à l'emploi de missionnaire, qu'à la littérature chinoise. C'est pour cela que j'ai admis à notre église un très bon lettré en état de les former tant à cette littérature qu'aux mœurs et coutumes de leurs pays »[1099].

On voir plus clair dans le cas décrit dans le *Journal* d'André Li, au sujet des chrétientés du Sichuan. Les clergés chinois chez les missionnaires M.E.P., parlaient en effet le dialecte local dans leur environnement familial. Etant donné les origines modestes de la plupart, ils ne savaient probablement pas écrire les caractères chinois. C'est seulement une fois auprès des missionnaires,

---

[1096] Pfister 1934, 399-400 ; Fang Hao 1988 II, 310 ; Standaert 2012a, 114. Yang, né de Qiantang, du Zhejiang, auteur des plusieurs ouvrages chrétiens du Beitang.

[1097] L'histoire mentale de la première génération des lettrés chrétiens des Ming, voir Huang Yinong 2006.

[1098] Le recrutement et la carrière des fonctionnaires en Chine, par les examens de trois niveaux : le local pour le titre de bachelier (*shengyuan* ou *xiucai*), et puis le provincial pour le titre de licencié (*juren*, littéralement « homme recommandé »), et finalement métropolitain, pour le titre de docteur (*jinshi*, littéralement « lettré accompli »). Chaussende 2013, 94-95.

[1099] Lettre de Benoist à Bertin, Pékin, le 12 octobre 1766, cf. Cordier 1917-1918, *T'ong Pao* (18), 295-296, Bontinck 1962, 342.

puis au collège, qu'ils commençaient leur étude. Cela était différent pour les chrétiens lettrés des Ming, très tôt attirés dans le giron de l'Église catholique, ils avaient reçu en héritage la culture occidentale avant de compléter, tout au long de leur existence, leur connaissance des lettres chinoises. Un seul prêtre du Sichuan, Paul Su, qui relevait de la Sacré Congrégation, était titulaire d'un grade de « disciple en mathématiques », cependant il perdit son titre en 1745, lorsque l'empereur décida de dissoudre le corps auquel il appartenait, dans la mesure où il avait accueilli plus de membres qu'il ne lui était permis – dépassement d'effectifs qui coûtait cher aux finances impériales. Les archives M.E.P. montrent que ce prêtre, introduit parmi les lettrés, séjournait régulièrement à Pékin, où il fréquentait des fonctionnaires dont il cherchait à se concilier les bonnes grâces, peut-être pour avoir leur protection en cas de persécution, ou bien même les convertir. Il demeure cependant une exception au sein du clergé du Sichuan[1100].

En effet, de 1784 à 1785, le cas du prêtre indigène Pierre Cai (蔡伯多禄 1739-1806), au service de la procure propagandiste de Canton, illustrant le problème du « bureaucratie » de l'église, et de l'envoi (sans permission) de missionnaires dans les provinces de l'ouest de la Chine, l'empereur Qianlong avait ordonné un Édit, interdisant aux chinois d'être élevés à la prêtrise, et le P. Cai fut finalement expulsé au Xinjiang : « 內地民人有稱神父者，即與受其官職無異，本應重治其罪，姑念愚民被惑，利其協助，審明後，擬發伊犁，給額魯特為奴 »[1101].

Ensuite, durant les affaires Adeodato de 1805 jusqu'au 1811, les inquiétudes sur l'existence d'une hiérarchie « bureaucratique » catholique autochtone éveilla également la suspicion des autorités car elle semblait précisément calquée sur la hiérarchie des fonctionnaires du gouvernement. Au début de l'année 1811, on arrêta à Fufeng 扶風 du Shaanxi, un Prêtre chinois dénommé Zhang 張鐸德, qui avait été ordonné acolyte à Pékin, et d'autres chrétiens dans le district. Ce prêtre Zhang avait déclaré, dans les interrogatoires[1102] :

1° Qu'il avait été examiné par l'Évêque de Pékin (Mgr. Alexandre de Gouvea, qui mourut en 1808), et avait reçu de lui les Ordres mineurs (en chinois le *quatrième Ordre*) et la Prêtrise (en chinois le *septième Ordre*) ;

2° Que le même Évêque l'avait envoyé au Vicaire Apostolique du Shanxi, qui lui avait confié le soin de tels ou tels districts.

Agé de 42 ans, le P. Zhang reconnut dans sa déposition : « C'était en 1792, Monsieur Li

[1100] AMEP, *Journal de Martiliat*, vol. 434, 760, le 28 août 1745, cf. Weber 2010, 219-220.
[1101] *QSL* juan 1219, 11e moie, QL 49. Sur Cai et la procure, voir chapitre 6.
[1102] MCM VIII, 298-299. Les Neuf Ordres (neuf hangs, *jiupin*) mandarinaux de Chine, voir Chaussende 2013, 82-83.

du Huguang, m'avait envoyé une lettre d'invitation à l'église de Pékin, pour apprendre les enseignements et réciter les prières (學習念經). En 1799, j'ai obtenu le quatrième ordre (si pin, 四品) conféré par Mgr de Gouvea ; en 1801, voyant que j'avais de bonne connaissances, Mgr. Gouvea m'éleva au septième ordre, sans toutefois me délivrer de Patente (並沒執照)[1103]. Il me donna dix taëls et vingt ligatures de sapèques et m'enjoignit de me rendre au Shanxi, auprès du vicaire apostolique occidental Monsieur Lu (Mgr. Luigi Antoinio Landi), qui m'enverrait en mission »[1104].

Comme Mgr. Gouvea mourut en 1808, l'empereur Jiaqing ordonna l'expulsion du P. Zhang au Xinjiang. Ces considérations causèrent de vives alarmes à l'Empereur et aux mandarins, comme ils n'avaient aucune idée d'une autorité purement spirituelle ; ils s'imaginèrent que les missionnaires européens faisaient en Chine comme l'empereur ; qu'ils établissaient un système basé sur des mandarins et qu'ils leur donnaient des districts à gouverner ; qu'il y avait une correspondance entre les européens de Pékin et ceux du dehors ; que de cette manière les européens se rendraient peu à peu les maîtres de l'Empire. Ils s'imaginèrent aussi que, les européens de Pékin étaient le centre et le principal mobile de ce prétendu plan de domination : en conséquence, ce fut contre eux spécialement qu'ils dirigèrent leurs batteries.

En cette occasion, l'Empereur renvoya chez eux tous les européens qui n'étaient pas membres du bureau de l'Astronomie, c'est-à-dire qu'il n'en conservait que trois de la mission portugaise dans l'église cathédrale (Nantang) et orientale (Dongtang) ; elle seule depuis l'origine fournissait les trois membres européens de ce bureau. Sur cet ordre, les missionnaires italiens de la Propagande remirent leur maison et leur église occidentale (Xitang), et se disposèrent à partir. Peu de temps après on parvint à faire révoquer l'ordre, et Lamiot put rester. Peu de temps après leur église fut démolie, la maison française fut chargée par le grand Vicaire du soin du très petit nombre de chrétiens qu'ils avaient dans la capitale et dans les environs[1105].

[1103] DASL 2, 616. Par contre, un autre cas en 1785, dans sa déclaration le prêtre Ximan Liu 劉西滿 indique qu'il a déjà obtenu un Patente (License) de Prêtrise au collège européen (Naples) : « 我因在西洋住過多年，熟習洋字經典，所以人都稱我為神甫，實為受有執照 ».

[1104] DASL 2, 901. Bin Jing 2007, 34-35 ; Roux 2013, 183.

[1105] MCM VIII, 299-300. DASL 2, 904 , l'Édit de Jiaqing : « 彼教中竟有教化皇及總牧，司鐸待各目，並仿效職官設立品級，以品多為貴，伊系內地民人，膽敢混入西洋堂習教誦經考得品級，待仗總牧字諭出外傳教，煽惑多人，不可不嚴行懲辦 ».

Chapitre 10 - Confréries et dévotions

La fin du XVIIe et le début du XVIIIe siècle constituent la période du plus grand succès des confréries dans la société urbaine. Elles en reflètent les changements socioprofessionnels, la géographie et la composition sociale. Elles « animent » les paroisses par leurs processions ou leurs activités charitables. La confrérie est devenue un outil de formation du « chrétien intérieur » à travers les prédications qu'elle organise et les livrets de piété qu'elle fait imprimer. Elle est aussi plus ouverte à tous, puisqu'elle n'exige plus que de modestes cotisations. Elle se féminise. La confrérie est aussi une école de prière : litanies particulières à la dévotion qui fonde le groupe, Saluts au Saint-Sacrement, prières pour les morts, prières à dire pendant la messe[1106]. Les études sur les confréries se sont profondément renouvelées au cours des dernières décennies, surtout depuis que l'histoire religieuse a privilégié l'étude des pratiques, des croyances et des mentalités des fidèles ordinaires du XVIIIe au XIXe siècle. La confrérie est une micro-société dans son organisation propre (officiers et membres), sa vie économique et sa fête, sommet de la communion confraternelle. Les formes d'expressions communautaires de la piété y dominent[1107].

En fait, il y avait également en Chine, la tradition vivante des associations laïques dans les pratiques des religions locales. Pour la mission catholique de la Chine, on voit qu'elle a partagé ses expériences avec les confréries en Chine donnant un espace actif à la piété et à la dévotion dans les paroisses aux XVIIe et XVIIIe siècles. Surtout à l'occasion de la transition de l'église en Chine dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, les confréries de la mission jouèrent un rôle irremplaçable, pendant les tensions politiques-religieuses sous l'ombre de l'expansion européenne et des mouvements sociaux autour des centres et des frontières de l'empire[1108]. Cette représentation nous donne aussi une perspective plus vivante sur les réalités de la vie religieuse en Chine[1109].

D'après une lettre de Amiot en 1752, quoique la religion catholique soit toujours

---

[1106] Froeschlé-Chopard, compte rendu de Simiz 2002, in *RHMC* 2005/4 (n. 52-4), 212.

[1107] Gabriel le Bras est regardé comme le grand initiateur de l'étude historique des confréries. Les archives de confréries, qui permettent d'aller au plus près de ces questions, ont fait l'objet de nombreux travaux touchant à leur recrutement social, à leur typologie ou encore à leur place dans la sociabilité. Depuis quelques années, c'est sans doute la dimension proprement religieuse des confréries qui est au cœur de la recherche, et c'est aussi sous cet angle qu'elles seront abordées ici, à la fois dans la mission française en Chine. Le Bras 1940-1941, 310-363 ; Simiz 2002, 11 ; Dompnier 2010, 79-91.

[1108] Sur les révoltes pendant la transition des XVIIIe et XIXe siècle, voir Kuhn 1970, 1990 ; Naquin 1976, 1981 ; Ter Haar 1999.

[1109] Sur la tradition vivante de la religion de la Chine, voir Schipper 2008 ; Granet 1926.

« proscrite » en Chine, les missionnaires ne laissent pas à Pékin d'exercer librement leur ministère dans l'enceinte de leurs maisons, et même au dehors en prenant certaines précautions. Amiot montre qu'ils avaient plusieurs confréries, toutes très ferventes, qui servaient grandement à entretenir et à développer la foi parmi les néophytes : Congrégations du Saint-Sacrement, du cœur de Jésus, de la sainte Vierge ; congrégation de pénitence, dont « l'objet est de faire pénitence non seulement pour ses propres péchés, mais aussi pour ceux des autres et de demander à Dieu, par ses œuvres satisfactoires, qu'il veuille bien se laisser fléchir en faveur de tant d'infidèles qui ignorent et qui blasphèment son saint nom ». Et lui-même Amiot fut également chargé pendant quelques mois de la congrégation des enfants (de la deuxième classe de la confrérie du Saint-Sacrement), qui est sous le titre et sous les auspices des saints anges gardiens et il étudia avec ardeur la langue chinoise[1110].

Ce chapitre montre la naissance des confréries et des dévotions françaises dans la société urbaine chinoise au début de XVIIIe siècle ; elles allèrent se développer, et se fortifier pendant tout le règne de Kangxi ; elles seront providentielles, pour prendre un rôle de première importance durant les persécutions qui à partir de 1723 feront périodiquement obstacle au travail missionnaire. Les laïcs dans la paroisse du Beitang jouèrent les divers rôles essentiels (les chefs 會長, les assistants 會助, et les congréganistes 在會之人) dans les confréries, participèrent aux liturgies quotidiennes et aux grandes fêtes pendant toutes les années. En même temps, dans les cinq missions aux environs de Pékin et dans les missions provinciales de la mission française, le modèle de la confrérie de Pékin paraît avoir été le type idéal à reproduire, tant leurs fruits semblaient assurés et abondants.

10.1 Congregatio devotorum et xianghui

La constitution d'une association est en effet sous l'Ancien Régime la forme la plus achevée de l'acceptation d'une nouvelle dévotion, le vecteur le plus solide de sa diffusion. On peut le vérifier, par exemple, au sujet d'une dévotion des plus récentes, celle du Sacré-Cœur. La naissance de la confrérie se fait en plusieurs étapes : on diffuse d'abord des livres de piété et des images ; ensuite,

[1110] « Le service divin se fait dans l'église tous les dimanches, comme dans la paroisse la plus régulière. Les chrétiens y viennent sans crainte et assidûment. Ils y chantent les louanges du Seigneur en langue chinoise ; ils entendent le sermon et assistent à la grand'messe qui s'y dit avec autant de solennité qu'on pourrait le faire en Europe. » LEC III, 838-839. Lettre du père Amiot au père Allart, à Pékin, le 20 octobre 1752.

lorsque la dévotion s'est largement répandue, qu'elle est devenue « populaire », on constitue une confrérie[1111].

L'origine des associations confraternelles est évidemment très antérieure à l'époque qui nous intéresse. Pour partie donc, à côté de ses créations propres, l'époque moderne gère un héritage, fait de strates empilées et de structures diversifiées. Parmi ces dernières, souvent placées sous le patronage d'un saint, certaines ne sont ouvertes qu'à un groupe social particulier, alors que d'autres ont un recrutement beaucoup plus large ; les confréries du Saint-Esprit, dont la fonction est principalement de solidarité, accueillent même en leur sein, en certaines régions, la totalité des habitants de la localité. Dans les paroisses, le culte du Saint-Sacrement a souvent pris la forme d'une confrérie du *Corpus Domini*, dont la fonction principale est l'honneur rendu à l'hostie consacrée, notamment à travers l'entretien du luminaire. Puis, au XVIe siècle surtout, même si le mouvement se poursuit au-delà, de nombreuses villes des régions méridionales ont accueilli un ou plusieurs groupements de pénitents, dans le contexte de l'émergence des communautés protestantes et des tensions interconfessionnelles, tandis que commençait aussi l'essor des confréries du Rosaire, toutes entières tournées vers des finalités dévotionnelles. La densification de la carte des associations pieuses s'accompagne de plusieurs évolutions majeures de leur typologie[1112].

L'accroissement du nombre global des confréries traduit aussi une plus grande dissémination sur le territoire. Le phénomène, majoritairement urbain jusqu'au XVIe siècle, touche les bourgs et même les villages aux XVIIe et XVIIIe siècles. Dans certains diocèses, au milieu du XVIIIe siècle, presque toutes les paroisses, y compris à la campagne, comptent une confrérie du Saint-Sacrement et une autre du Rosaire. Dans la pratique, la première est alors souvent masculine et la seconde féminine. La présence des femmes se renforce dans les confréries, indubitablement support de l'attachement des femmes à la religion, la confrérie peut aussi être un lieu de sociabilité féminine. Le trait majeur du nouveau panorama confraternel est toutefois assurément à rechercher dans la répartition de leurs sièges : la majorité des confréries est désormais établie dans des églises paroissiales. Les confréries qui y sont hébergées correspondent pour la plupart aux nouvelles dévotions dont les réguliers se font les propagateurs et qui prennent

[1111] Froeschlé-Chopard 2008, « La dévotion du saint sacrement. Livres et confréries », in Dompnier et Vismara (dir.), 91.

[1112] La première est assurément la prééminence désormais solidement établie des confréries que l'on appellera de dévotion, c'est-à-dire d'accomplissement d'actes de piété ou de charité qui vont au-delà des strictes obligations du chrétien. Un autre trait marquant réside dans le foisonnement des titulatures, qui reflète la diversité des objets de la dévotion : les confréries dédiées aux saints demeurent nombreuses, mais les fondations nouvelles sont pour une bonne part tournées vers le Christ (Saint-Sacrement, Nom de Jésus, mais aussi Sainte-Famille, plus tardivement Sacré-Cœur), vers la médiation de la Vierge (Rosaire, Vierge des Sept-Douleurs, Vierge auxiliatrice) ou vers la mort et l'au-delà (Agonisants, Suffrage). Dompnier 2010, 79-81.

ainsi racine dans leurs églises dans un premier temps, avant de se répandre ensuite plus largement ; les confréries du Rosaire, que diffusent les dominicains, ou ultérieurement celles du Sacré-Cœur, promues d'abord par les jésuites et les visitandines, fournissent des exemples de cette diffusion en étapes successives[1113].

Il faut se souvenir que pour une très grande partie de l'Europe qui va de la Moselle à la Vistule, le XVIIIe siècle fut le temps du renouveau catholique. Entre 1662 et 1701, le jésuite Scouveille, procéda à la fondation de 132 confréries de la Doctrine chrétienne. Un des ses successeurs, le père Wiltz, en cinq ans seulement (1726-1731), en établit 206. Dans l'ancien diocèse de Strasbourg, près de 40% des confréries qui existaient en 1790 n'avaient été établies qu'entre 1750 et 1790. Si on ne fait porter l'enquête que sur trois confréries particulièrement bien représentées dans le diocèse qui vient d'être mentionné : le Saint Sacrement, le Sacré-Cœur et l'Agonie du Christ, 72% d'entre elles furent fondées après 1750s. On peut être surpris de trouver, dans ce groupe de tête deux confréries (l'Agonie du Christ et, partiellement, le Sacré-Cœur), les jésuites furent des ardents promoteurs à une époque où ils étaient attaqués de toutes parts avant de disparaître en 1773[1114].

En Chine, en l'absence de toute instance de contrôle, le clergé ne pouvait aucunement imposer de prêcher la morale à la population, la pratique des prières générales et des dévotions en particulier ne pouvait être mise en œuvre que dans le cadre d'associations. Ce sont ces associations, nommées *yi, she* ou *hui*[1115], qui ont constitué le socle de la diffusion bouddhique en Chine, finançant les petits temples et ermitages, l'érection de statues et de stèles votives, l'organisation de rituel, la copie de sûtras et autres activités pieuses et méritoires. Sous l'influence bouddhique, des associations taoïstes semblables se formèrent, sans doute parallèlement et en sus des structures du Tianshi dao 天師道, pour accomplir des œuvres méritoires. Les associations ont probablement existé dès les premiers siècles de l'introduction du bouddhisme ; on les voit se développer fortement à partir du Ve siècle. Une typologie complète reste à établir, ainsi l'on observe, surtout dans les premiers temps, des groupes de quelques dizaines de personnes, menés par des moines ou de riches bienfaiteurs et fondés pour l'organisation régulière d'œuvres pieuses. Par la suite, sous les Tang, se forment des groupes plus larges et plus structurés, par exemple les

[1113] Les ordres masculins les plus actifs de la Réforme catholique, qu'il s'agisse des jésuites, des capucins ou des carmes déchaux, considèrent leurs maisons comme des lieux de retraite du monde et répugnent de ce fait à multiplier les associations dévotionnelles de laïcs dans leurs églises. Dompnier 2010, 81-82.
[1114] Châtellier 2008, « De la mutation des confréries au XVIIIe siècle », in Dompnier et Vismara (dir.), 193-195 ; Châtellier 1981, 416-438.
[1115] Schipper 2008, 359.

« associations de dix mille personnes » (Wanren hui 萬人會), basées sur l'entraide systématique et qui ont vocation à être permanentes, puisque chaque défunt est remplacé par une nouvelle recrue. Ces groupes semblent constituer une fusion des associations purement pieuses et charitables et des traditionnelles communautés de culte locales[1116].

Avec la formation de l'organisation moderne de la religion chinoise, entre les Xe et XIVe siècle, les associations pieuses connaissent une évolution. Au terme de cette mutation, les communautés territoriales de culte aux saints locaux, ainsi que dans certains régions, les temples des lignages, prennent la première place ; les monastères taoïstes et bouddhiques perdent leur rôle de centre de la vie religieuses locale. On continue certes de trouver des associations religieuses *she* ou *hui* expressément bouddhiques ou taoïstes, mais elles sont en minorité ; depuis l'époque des Song, la plupart des associations religieuses, les *xianghui* 香會, sont consacrées au culte d'un saint et non à des œuvres pieuses bouddhiques ou taoïstes. A partir des Song, le type le plus fréquent d'association bouddhique est celui consacré au culte de la terre pure (*jingtu*, 淨土), dont les membres se rassemblent régulièrement pour réciter le nom du bouddha Amitābha, réitérer le vœu de renaître dans sa Terre pure et pratiquer diverses œuvres charitables ou de dévotion. Un autre type d'association qui connaît alors un grand essor est celui destiné à la libération d'être vivants (*fangsheng*, 放生), qui devint l'expression privilégiée de l'injonction de non-violence. Les deux pratiques, culte de la Terre pure et *fangsheng*, étaient d'ailleurs concurremment encouragées par les bouddhistes qui fondèrent à cette époque des associations composées essentiellement de laïcs mais parmi lesquelles les moines de l'école Tiantai 天台 jouaient un rôle éminent[1117].

Les communautés laïques organisées autour du culte de leurs saints s'appuyaient sur les services des clercs taoïstes et bouddhistes pour un large éventail de besoins, plaçant ainsi leur culte dans un cadre universel de sens, de moralité et d'économie globale de salut. Les bouddhistes et les taoïstes ont contribué à la croissance des cultes locaux en fournissant des hagiographies, des écritures et des liturgies adaptées aux besoins de ces cultes. Ils ont servi non seulement des communautés structurées, mais aussi des individus qui pouvaient s'adresser à eux pour des demandes spécifiques, telles que des remèdes, des rituels de mort et des exorcismes. Mais alors que les spécialistes non cliniques tels que les prêtres vernaculaires, les spiritueux et les guérisseurs, ou les adeptes, s'adressaient principalement à une clientèle d'individus, la plupart des bouddhistes

[1116] Goossaert 2005, 60-61.
[1117] Goossaert 2005, 62-63.

et de nombreux taoïstes étaient d'abord et avant tout soutenus par les communautés[1118].

Dans la société moderne de Pékin, la collectivité la plus commune à Pékin était l'association ou la congrégation. Parmi elles, cependant, les différents types de congrégations entretenaient des relations différentes avec les clercs. Les associations de dévotion et de pèlerinage (*xianghui, shenghui, ou shanhui*)[1119] ne semblent pas avoir employé les clercs souvent, même si les manuels liturgiques détaillent les rituels que les taoïstes ont accomplis pour eux. Ces congrégations dévotionnelles ont été divisées en deux catégories fondamentales, qui se trouvent aussi dans d'autres parties de la Chine : les *wuhui* 武會, « congrégations martiales », spécialisées dans la présentation des spectacles pendant les festivals, les processions et pèlerinages, y compris les danses avec de la musique de percussion, la marche sur échasses et courtes pièces ; par contraste, les *wenhui* 文會, « congrégations civiles », spécialisées dans la fourniture d'un service de dévotion ou de bienfaisance, comme apportant des offrandes spécifiques aux temples (nourriture, fleurs, offres de papier), le nettoyage des temples avant les fêtes, l'offre de thé, de bouillies de riz ou de médicaments[1120]. Il faut souligner que, dans ces types des congrégations, parmi ses membres composés de bannières et d'ordinaires, les femmes mariées occupèrent souvent plus que la moitie[1121].

Nous avons vu que la plupart des associations de pèlerinage étaient basées dans des temples gérés par des taoïstes et que les taoïstes ont joué un rôle central dans la montée du culte de *Bixia yuanjun* 碧霞元君, la plus importante divinité parmi les associations de pèlerinage[1122]. Les clercs du temple ont évidemment travaillé en relation étroite avec les associations : leurs noms apparaissent sur les inscriptions des associations, et des troupes de pèlerinage qui étaient destinées aux clercs du Baiyun Guan 白雲觀 et ailleurs. Mais la liturgie de ces associations était telle que

---

[1118] Les communautés religieuses chinoises, peuvent être classées en tant que communautés ascriptives de trois types : les communautés territoriales, les clans et les sociétés, ou les congrégations caractérisées par une adhésion volontaire. Les clans, généralement basés à la campagne, étaient presque absents à Pékin et les groupes de communautés dominants étaient donc des communautés territoriales, des entreprises et des congrégations. Goossaert 2007, 47-48, 52.

[1119] *Xianghui*, *shenghui* 圣會, ou *shanhui* 善會, « associations sacrés » ou congrégations laïques dans la vie et l'entretien du sanctuaire, littéralement associations d'encens. A la fin des Ming, dans le nord de la Chine, il y avait des associations religieuses urbaines, qui réunissaient des individus pour mener des pèlerinages annuels et recueillir de l'argent pour réparer les temples locaux. Naquin a tracé la montée, à partir de 1550 environ, de ces assemblées, qu'elle appelle « associations de temple », composées de membres qui ont visité les temples régulièrement, sans en construire ou posséder aucun, dans le but d'honorer le saint patron plutôt que de financer les clercs ou demandant des services liturgiques. Au cours de leurs premières phases, les *Shenghui* étaient dirigés par les riches et dévots d'eunuques et les femmes du palais. Leur rôle a été repris par les banquiers pendant les Qing, même si les eunuques continuaient d'être impliqués. Cependant, leur recrutement se déploie dans les classes sociales et les quartiers. Gu Jiegang, 1928 ; Ownby 1993, 43 ; Naquin 1999, 553-554 ; Goossaert 2007, 52 ; Schipper 2008, 362 ; Liu Xiaomeng 2008, 369-370.

[1120] Gossaert 2007, 52-53.

[1121] Par exemple, *Ruyi shenghui* 如意圣會, établi en 1719. Liu Xiaomeng 2008, 373-374.

[1122] *Dijing suishi jisheng*, 1981, 81. « 京師香會之勝，惟碧霞元君為最 ». Les congrégations consacrées à *Bixia yuanjun* et à ses sites de pèlerinage, le plus important était Miaofeng Shan 妙峰山.

les membres laïcs eux-mêmes jouaient devant la déesse ou fournissaient des services de bienfaisance. Ils n'ont pas embauché des prêtres. En d'autres termes, les membres de l'association n'utilisaient pas vraiment d'intermédiaires avec leurs divinités et étaient leurs propres prêtres. Un deuxième type d'association était en contact plus étroit avec les clercs, qu'ils soient bouddhistes ou taoïstes. Ces associations ont partagé de nombreuses fonctionnalités avec les associations de pèlerinage, mais au lieu d'exercer elles-mêmes elles ont donné des terres ou de l'argent aux clercs en échange de services liturgiques. Certaines de ces associations étaient basées dans des monastères bouddhistes, notamment le temple Tanzhe 潭柘 et le temple Jietai 戒臺 dans la banlieue ouest éloignée de Pékin, et d'autres dans les temples taoïstes. Les documents les plus intéressants concernant ces associations ont été trouvé au Baiyun Guan 白雲觀[1123]. Ces associations, contrairement aux associations de pèlerinage, ne se sont pas consacrées à un saint local, mais à des dieux taoïstes ou patriarcaux avec un mandat universel, et les célébrations qu'ils ont parrainées ont pu être observées dans toute la Chine[1124].

10.2 Fondation des confréries en Chine

Les confréries représentent pour le clergé un instrument de rénovation de la piété et des mœurs. Lieux d'élaboration et de mise en application d'une conception exigeante de la vie chrétienne, instruments d'un façonnement des comportements, elles assurent aussi à leurs membres la distribution de bienfaits spirituels en nombre. Elles ont aussi une vertu pédagogique, tant par l'émulation interne que par le spectacle de dévotion qu'elles offrent aux autres fidèles. De la sorte, progressivement remodelée dans son organisation, ses finalités et ses pratiques, la confrérie devient un instrument majeur pour la diffusion des idéaux de la Réforme catholique, dont elle offre à l'historien l'un des meilleurs miroirs[1125].

Pour obvier à la pénurie de prêtres, il fallait de toute évidence s'appuyer sur l'élite des chrétiens. Cette action catholique avant la lettre avait ses cadres tout tracés : la congrégation, la confrérie. Le fondateur des missions catholiques en Chine, Matteo Ricci, avant d'entrer dans la

---

[1123] Il y avait aussi *Shenghui* consacré à Guandi ou Yaowang. Les autres congrégations de divinités, par exemple, *Zushi shenghui* 祖師圣會, la congrégation de patriarche Lüzu 吕祖, établi en 1875, célèbre son anniversaire le 14 avril. Inscription en 1887, *Chongxiu lüzu beiji* ; une autre congrégation *Yongqing shanhui* 永慶善會, consacrée au Huozu 火祖, a son anniversaire le 23 juin. Gossaert 2007, 52 ; 263 ; Liu Xiaomeng 2008, 403-404.
[1124] Naquin 1999, 515, 547-554 ; Goossaert 2007, 262-263.
[1125] Dompnier 2010, 90.

Compagnie, avait été membre de la Congrégation de la Sainte Vierge, la *prima primaria*, fondée par le P. Leunis. Cet apostolat laïque en Chine, dont l'action fut si efficace en tout temps, si nécessaire, pour ne pas dire indispensable aux époques de « persécutions », où les chefs naturels des chrétientés, les missionnaires, étaient exilés ou ne pouvaient circuler qu'en cachette, s'exerça par les congrégations[1126]. En 1608, il comptait plus de 2,000 néophytes[1127].

C'est le 8 septembre 1609 que Ricci institua la première congrégation en Chine. Selon Trigault, le mandarin Luc Li Zhizao (李之藻 1571-1630), qui avait entendu parler des congrégations d'Europe, est à l'origine de la congrégation pékinoise, et nous avons noté qu'une des particularités de son activité consistait avant tout dans le soin et la beauté des enterrements chrétiens, surtout des familles pauvre. Dans la Chine Impériale, les chrétiens ont souvent été accusés de manque de piété filiale aux yeux des païens. Les besoins divers de l'apostolat suggérèrent l'idée d'établir sous des noms différents des congrégations ou congrégations spécialisées selon leur activité propre. Il rédigea des règles et les présenta à Ricci qui ajouta ce qu'il jugea bon des règles de la congrégation de Rome. La congrégation de Pékin, établie sous le vocable de la Mère de Dieu, comptait quarante associés, qui se réunissaient le premier dimanche de chaque mois. Un des congréganistes faisait une exhortation et répondait aux difficultés des néophytes. Les membres devaient surtout chercher à donner le plus d'éclat possible aux funérailles, quand il s'en faisait, et en plus de cela ils avaient à venir en aide aux pauvres. De plus, aux jours de grandes fêtes, le soin de la décoration de l'église leur était confié. Ricci n'a fondé qu'une congrégation pour les hommes, car il mourut moins d'un an après[1128].

C'est ainsi qu'en 1658, Adam Schall raconte dans son *Historica Relatio* comment les congrégations de Pékin s'étaient multipliées à cette date. La congrégation des femmes arrivait à Pékin en 1630. « Cinq congrégations pour les fidèles des deux sexes se réunissent à des jours fixes durant le mois. Il y en a trois pour les hommes : l'une du mont-de-piété (prêtant de l'argent à plus faible intérêt que les commerçants), l'autre pour le soulagement des âmes du purgatoire par les suffrages et les prières des associés ; la troisième pour la solennité des funérailles l'emporte en nécessité sur les autres... les femmes d'une manière semblable, sont distribuées en trois groupes d'associées.[1129] » Schall insiste sur la grande importance de cette confrérie pour les enterrements, c'est la réfutation pratique des attaques des païens qui accusent les chrétiens de négliger leurs

[1126] Dehergne 1956, 967 ; Bornet 1948, 41.
[1127] Rochemonteix 1915, xvii.
[1128] Trigault 1618 ; Bornet 1948, 50 ; Dehergne 1956, 968-969 ;
[1129] *Relation historique d'Adam Shcall*, éditée par Bernard et Bornet, Tientsin 1942, 328-332, cf. Dehergne 1956, 969.

morts[1130].

Après celle de Pékin, la plus ancienne congrégation est celle de Shanghai. Lazzaro Cattaneo (郭居靜 1560-1640) y arrivait en septembre 1608 et y fondait en 1609 une congrégation de la Ste Vierge peu après celle de Pékin, dont il empruntait les règles. Et il fit même faire aux plus avancés de membres les Exercices de St Ignace pendant huit jours[1131]. Vers 1650, la chrétienté de Shanghai possède 79 confréries de Notre Dame et 29 de Notre Seigneur, « qui aident à cultiver cette terre », les officiers de la congrégation ayant pour fin principale de coopérer avec les prêtres pour la prédication de l'Evangile[1132].

On comptait 6 congrégations différentes en 1664 à Shanghai, sous la direction de François Brancati (潘國光 1607-1671)[1133] : 1° de la Passion, pour les hommes, qui comptait 33 confréries ; 2° des Saints Anges, pour les enfants, 40 confréries ; 3° de la Ste Vierge, avec 140 confréries, pour les femmes ; 4° de St Louis de Gonzague, pour les étudiants ; 5° de St Ignace, pour les lettrés ; 6° de St François-Xavier, pour les catéchistes, ces trois dernières n'avaient chacune qu'une confrérie. Les bacheliers (xiucai) s'assemblaient le premier jour de chaque mois, chacun préparait des sermons et des instructions sur les principales vérités et sur les mystères de la foi, et s'ils étaient jugés d'une saine doctrine, on les envoyait les prêcher dans les églises où les missionnaires ne pouvaient se rendre[1134]. Il y en avait 9 en 1683, dont les trois nouvelles à ajouter sont : des bonnes œuvres, de l'Immaculée Conception, de St Jean l'Evangéliste[1135].

C'est aussi au Cattaneo qu'est due la fondation de la confrérie de Hangzhou en 1611, il fondait en 1620 un nouveau centre à Jiading 嘉定, où il y avait ouvert une école[1136]. En 1664, le

---

[1130] Chaque mois, au jour fixé, hommes et femmes (à part) arrivaient, déposaient selon leurs moyens une offrande destinée à couvrir les frais de la congrégation, puis assistaient à la messe suivie d'une instruction et de la récitation des litanies ou d'autres prières. Une obligation commune à tous était de baptiser les enfants abandonnés, d'amener les malades à se confesser, de faire l'aumône aux pauvres, d'accompagner les convois funèbres. Pendant les 5 ou 6 ans que le P. Etienne le Fèvre passa à Pékin, à partir de 1641, il y fonda encore des congrégations pour stimuler le zèle et la piété des fidèles. Bornet 1948, 50-51 ; Dehergne 1956, 969.

[1131] Les Exercices de St Ignace de huit jours en Chine, voir Standaert 2012a. En fait, le premier supérieur lazariste du Beitang, Raux donne également deux fois par an les Exercices à des chrétiens choisis en nombre de plus de 100. Pfister 1934, 973.

[1132] ARSI Jap. Sin., t. 117, annuelle de 1651-1652, cf. Dehergne 1956, 970 ; Pfister 1932, 53-54.

[1133] Brancati composait plusieurs ouvrages chinois dans la chrétienté, qui furent republié à Shanghai plusieurs fois pendant XIXe siècle : *Shengti guiyi* 聖體規儀, *Traité sur le dogme de la St Eucharistie et sur la manière de la recevoir*, illustré de divers exemple, 1 vol. ; *Shengjiao sigui* 聖教四規, *Explication des commandements de l'Eglise*, 1 vol., etc. Pfister 1932, 228-230.

[1134] Parmi ces congrégations, celle des catéchistes, était la plus importante dans la chrétienté de Changshu. Ses membres s'occupaient de la propagation de la foi, et devenaient les meilleurs aides des Pères dans l'œuvre des missions, qu'ils parcourent sans cesse les bourgs et les campagnes. Brancati composait en 1661 pour eux un catéchisme *Tianshen huike* 天神會課, *Leçons pour la congrégation des Anges (Exercices de la confrérie des S. S. Anges)*, 1 vol. Réédité en 1739, du Beitang (皇城西安門內首善堂), les règles sur cette confrérie sont supprimés ; réédité en 1861, et réimprimé en 1882 et 1914. Le texte fut en présenté par demandes et réponses, avec un style simple et à la portée de tous. L'archimandrite Hyacinthe Bithchourin, qui a été longtemps chef de la mission russe à Pékin, en a fait imprimer dans cette ville un extrait adapté au rite grec ; ainsi le mot *messe* est remplacé par celui de *liturgie*. Pfister 1932, 226-229. Voir aussi Bornet 1948, 47 ; Verhaeren 1934, 647.

[1135] Bornet 1948, 52.

[1136] Pfister 1932, 54.

jésuite français, Humbert Augery (洪度貞 1616-1673), y dirigeait la piété dans les congrégations de la Passion et de la Ste Vierge pour les deux sexes, et stimula leur zèle pour la conversion de païens. Il avait composé aussi deux manuels chinois sur les règlements de ces deux congrégations[1137].

En 1611, après avoir construit sa belle église à Nankin, le P. Alfonso Vagnoni (高一志 1566-1640) fonda une congrégation de la Ste Vierge pour les dames, sous la protection de la Reine des Anges. La réunion se faisait dans la maison d'une des plus nobles d'entre elles, et c'est le Fr. Sébastien Fernandez (鐘鳴仁 1562-1622), premier jésuite chinois, qui y faisait l'introduction. Un bon nombre des membres joignaient à la pratique de la pénitence l'oraison mentale et une chasteté perpétuelle. Un peu plus tard, Nankin avait huit congrégations qui s'occupaient de soulager les pauvres et les infirmes, visitaient les prisonniers, priaient pour les défunts, recueillaient les enfants abandonnés[1138].

Appelé à Changshu 常熟 en 1623 par Mathieu Qu (héritier de Qu Taisu 瞿太素), le P. Giulio Aleni (艾儒略 1582-1649) fonda une nouvelle chrétienté qui se développa par les soins de Thomas Qu (瞿式耜 1590-1650), cousin de Mathieu, originaire de cette ville et que Aleni y avait baptisé. Dans les années 1660s et 1670s, François de Rougemont (魯日滿 1624-1676) administrait 14 églises et 21 chapelles dans cette chrétienté, développant 14 congrégations sous la direction de dix lettrés, comme les confréries de la Passion, des SS. Anges, de la Ste Vierge, de St Ignace et de St François-Xavier, suivant le modèle de Brancati à Shanghai. C'est ainsi qu'en 1662, un bachelier membre de la confrérie, demanda la permission de prêcher dans l'ile de Chongming 崇明, et il amena plus de 200 catéchumènes en trois mois[1139].

Jean-Dominique Gabiani (畢嘉 1623-1696), jésuite français, commença son apostolat dans la province du Jiangnan dès qu'il fut arrivé en 1659. Il bâtit en 1660, une résidence et une église à Yangzhou 揚州, avec les libéralités d'une Dame pieuse Justa Zhao. En 1663, il bâtit de même résidence et église à Zhenjiang 鎮江 et plusieurs chapelles, avec l'aide surtout de Monique Min. Il fit ériger des confréries sur le modèle de celles de Brancati, en 1664, il en avait cinq dans la ville de Yangzhou. La quatrième était destinée à élever les enfants exposés et abandonnées. Celle des catéchistes comptait 12 membres, tous bacheliers, ayant beaucoup

---

[1137] ARSI Jap. Sin., t. 173, 2b ; 3. *Shengmu huigui* 聖母會規, ca. 1660, avec le titre *Regulae Congregationis Marianae*, 17 articles de règlements ; *Tianzhu yesu kunan huigui* 天主耶穌苦難會規. Albert Chan 2002 ; Bornet 1948, 52 ; Pfister 1932, 286.
[1138] Pfister 1932, 86 ; 47-48 ; Bornet 1948, 52-53.
[1139] Pfister 1932, 127, 334-335 ; Golvers 1999.

d'ardeur pour apprendre la doctrine, quoique le Père ne sût guère alors que balbutier la langue. Gabiani faisait des expéditions apostoliques jusqu'à Nankin, Changzhou et Yizheng, desquelles il revenait toujours avec de nombreuses conversions de soldats, de marchands et d'autres personnes. Il fut nommé le Vice-provincial de la mission jésuite en 1680 ; et il fut nommé ensuite en 1684, supérieur de la résidence de Nankin. Il établit à Nankin une sorte de séminaire pour former, sous la conduite de lettrés chrétiens, les jeunes Chinois aux bonnes mœurs et à l'étude de leur littérature ; il avait aussi des congrégations de lettrés et de catéchistes qui étaient florissantes[1140].

Vers 1660, après la mort du P. Nicholas Longobardi (龍華民 1559-1654), le jésuite français Jean Valet (汪儒望 1599-1696) se vit confier l'administration de la chrétienté de Jinan, capitale du Shandong, où il amena 500 catéchumènes par an. De Jinan, il étendit ses convertions aux villes voisines et jusqu'à Pékin, 8 congrégations de la Ste Vierge, une des SS. Anges, 10 chapelles avec de nouveaux chrétiens, dont une seule comptait 190 familles, et une église à Tai'an 泰安[1141].

Parmi les autres chrétientés des provinces, Aleni établit sa première congrégation de la Ste Vierge en 1626 à Fuzhou, province du Fujian ; Vagnoni, en 1626-1627, fut le fondateur de la congrégation à Jiangzhou 绛州 du Shanxi, avec l'aide de deux frères lettrés chinois ; en 1637, Vagnoni établit encore une congrégation à Puzhou 蒲州, composée uniquement de mandarins. Le jésuite français Etienne le Fèvre (方德望 1598-1659), fonda une congrégation à la même époque à Hanzhong 漢中 du Shaanxi[1142].

Dès 1661, à la mort de l'empereur Shunzhi, l'affaire du calendrier chinois entre le lettré musulman Yang Guangxian et ses confrères missionnaires, provoqua une réaction contre les étrangers et leur religion en Chine. Elle éclata de façon terrible en 1664 ; les missionnaires exilés ne reprendront leurs postes qu'en 1671. La lettre annuelle de 1669-1670 écrite par les missionnaires exilés nous montre le bienfait apporté aux églises par l'institution des congrégations. Les missionnaires étaient partis, prisonniers à Canton ; mais il y avait un fréquent échange de lettres et le dispositif mis en place joua à plein. En somme on pouvait compter jusqu'à 400 de ces

---

[1140] Lorsque Kangxi faisait sa première tournée d'inspection au sud de l'empire (nanxun 南巡) en 1684, Gabiani se trouvait dans son palais de Nankin. L'empereur voulut encore en passant à Yangzhou, y visiter l'église de Gabiani. Il se rendit à Yangzhou en 1687, pour recevoir les premiers cinq jésuites français qui se rendaient de Ningbo à Pékin. L'année suivant, Fontaney vint habiter avec lui à Nankin, pour deux ans. Lors de son second passage à Nankin, au commencement de 1689, Kangxi voulut encore donner des marques de son estime aux Gabiani et Fontaney en les entretenant familièrement. Chargé en 1690, de porter et d'offrir à l'empereur un baromètre, il se rendit à Pékin, où Kangxi le retint durant trois ans. Pfister 1932, 315-319.

[1141] Appelé à Pékin vers 1656 pour aider Adam Schall, Valat prit soins des fidèles de la capitale, et comme, alors il n'était pas permis aux Buglio et de Magalhaens de sortir hors des murs, il fut le premier qui, après la conquête mandchoue, recommença à évangéliser les villes et les bourgs de Pékin. Pfister 1932, 279-283.

[1142] Bornet 1948, 55-56.

confréries et associations chrétiennes destinées à épauler l'apostolat des missionnaires, à protéger la chrétienté en leur absence[1143]. Après la tempête de l'exil des missionnaires pendant la période 1664-1671, les congrégations vont se développer, se fortifier pendant tout le règne de Kangxi, et ce sera providentiel, pour reprendre un rôle de première importance durant les persécutions qui à partir de 1723 feront périodiquement obstacle au travail missionnaire[1144].

L'annuelle de 1694-1697 distingue quatre congrégations générales, ouvertes à tous les habitants de Pékin. La première et la plus noble, qui renferme l'élite des chrétiens *« tam intra quam extra muros »* est toujours celle de l'Annonciation de Notre Dame : elle a son siège dans l'église du collège des jésuites, du Nantang. La seconde a pour nom Saint-Joseph, le patron tutélaire de la mission de Chine : elle est établie dans l'église du Dongtang en l'année 1696. La troisième, dite des Ames, reprend son ancien éclat avec une nouvelle organisation et de nouveaux statuts en 1697. La quatrième, celle de la Passion, instituée, il y a quelques années, par les chrétiens dans leurs maisons et transférée pour plus de commodité dans l'église du Dongtang[1145].

Cette annuelle de 1694-1697 montre pour la congrégation de l'Annonciation 66 confrères ayant émis leur profession, et 58 novices. Ils se réunissent chaque mois pour assister à une solennelle messe des morts avec cénotaphe, discours, asperges par le prêtre et encensement du cénotaphe. Les chrétiens prient, le Père fait alors un triple absous tous restant à genoux. La première partie de la cérémonie est finie. Alors l'on sort du local pour aller se rendre en grande pompe à la messe de congrégation, suivie des Litanies de la Ste Vierge et d'un triple Salve Regina solennel. Le Père raconte ensuite un miracle de la Vierge ; après quoi l'on tire au sort le nom du saint du mois qu'il faudra spécialement honorer, et l'on récite en deux chœurs le chapelet[1146].

Dès 1703, un mémoire de François Noël au Général de la Compagnie, nous montre les congrégations en pleine activité dans la mission de Pékin : « Les associations de la Passion de Notre-Seigneur, et les congrégations de la sainte Vierge ne contribuent pas peu à les entretenir dans de si saintes dispositions. Les femmes, animées pur l'exemple des hommes, ont fait aussi

---

[1143] Annuelle de 1669-1670, ARSI Jap. Sin., t. 122, fol. 357-358, cf. Dehergne 1956, 971-972.

[1144] Bornet 1948, 57.

[1145] Outre ces congrégations générales, il y en avait d'autres qu'on pourrait appeler des congrégations de quartiers qui se tiennent dans l'oratoire local sous la direction d'un catéchiste mandaté par le Père et qui, chaque mois, vient exhorter non seulement les chrétiens mais les infidèles eux-mêmes invités à cet effet et qui s'empressent de venir écouter l'orateur. Formule originale, qui n'est pas sans produire d'excellents résultats. Mais il faut se borner ici à la congrégation mariale dite de l'Annonciation, à Pékin, et de l'Assomption, à Nankin. Voir « Remarques de Fontaney, Emouy 14 novembre 1697, au P. Assistant de France contre les règles de la Congrégation de Notre Dame établie à Pékin en 1694, et dont le P. Suarez a soin. » in ARSI, Jap. Sin., t. 116, fol. 279 ; t. 117, fol. 259-262, cf. Dehergne 1956, 973-974.

[1146] La cérémonie, qui dure en tout deux heures, se termine par l'exposé des affaires de la congrégation. Les jours de l'Annonciation et de l'Assomption, où se font les professions après les confessions des votants, il y a grand messe en musique et symphonie, puis communion suivie d'un banquet en l'honneur des votants. Ibid., cf. Dehergne 1956, 973-974.

entre elles des sociétés où elles pratiquent à peu près les mêmes exercices. Il y a environ huit cents dames à Pékin qui s'assemblent en différents quartiers de la ville, et qui s'apprennent les unes aux autres à instruire et à gagner à Dieu les personnes de leur sexe, autant qu'elles en sont capables »[1147].

10.3 Confrérie du Saint-Sacrement du Beitang

Au début du XVIIe siècle, quelques chapitres des livres de piété peuvent suggérer aux confrères des pratiques dévotes précises. L'organisation du grand rassemblement que constitue la confrérie reste la seule véritable préoccupation de ces publications qui s'exprime dans les titres : règles, constitutions ou statuts. En France, les seuls ouvrages qui puissent être comparés à ces livrets romains sont ceux des confréries de pénitents du Saint-Sacrement. La plus caractéristique à cet égard est celle que la confrérie de Roanne, créée en 1617, publie en 1627. Les prières que doit dire le pénitent s'intègrent dans les règles qui régissent une société confraternelle, même si certaines, comme la distribution des saints du mois, ont un aspect nettement personnel.

Dans une somme d'exercices exactement codifiés, la dévotion spécifique au Saint-Sacrement n'a droit à aucun développement particulier. Elle s'exprime uniquement par des actes : le troisième dimanche de chaque mois, les pénitents doivent se rassembler dans la chapelle pour chanter l'Office, ouïr la messe, communier et porter en procession le Saint-Sacrement. A travers l'évolution du XVIe siècle, les confréries du Saint-Sacrement semblent vouloir rassembler, dans leurs titulatures comme dans leurs fêtes, des dévotions qui reçoivent un accueil favorable au cours du XVIIe siècle sans véritablement abandonner les anciennes. Dans une telle alliance, les confrères du Saint-Sacrement paraissent absorber, sublimer et réunir à la fois toutes les autres dévotions. Pour eux, la révérence à Jésus-Christ présent dans d'Eucharistie, but des confréries, ne supprime pas l'importance des autres dévotions des autres protections[1148].

Arrivés à Pékin au printemps de 1688, les jésuites français logèrent d'abord chez les

---

[1147] « On tient ces assemblées tous les mois, et quelquefois plus souvent. Après les exercices de dévotion accoutumés, on choisit cinq ou six congréganistes des plus fervents et des plus habiles, qu'on charge d'aller visiter les maisons des chrétiens, et de s'informer si tout le monde est baptisé, si l'on fait exactement la prière du matin et du soir, si l'on approche des sacrements, si l'on assiste les malades, si l'on a de l'eau bénite ; enfin si l'on travaille à gagner les infidèles à Jésus-Christ par de bons discours et par de saints exemples. Dans l'assemblée suivante, ces députés rendent un compte exact de leur commission, et nous voyons, par une expérience constante que rien n'entretient davantage l'union et la piété dans les Églises où ces saintes associations sont établies. », LEC III, 73. Mémoire sur l'état des missions de la Chine, présenté en latin à Rome, au révérend Père général de la Compagnie de Jésus, l'an 1703, par le père François Noël, missionnaire de la même compagnie, et depuis traduit en français.

[1148] Froeschlé-Chopard 2008, 80-81, 100-101.

confrères portugais. Cependant tout au début du XVIIIe siècle, ils formèrent en Chine une mission à part, eurent aussi leurs propres congrégations. Deux locaux spéciaux leur étaient destinés dans le plan de la nouvelle église qui fut ouverte solennellement le 9 décembre 1703. De chaque côté de la cour qui précède l'église : « deux corps de logis bien proportionnés ; ce sont deux grandes salles à la chinoise : l'une sert aux congrégations et aux instructions des catéchumènes, l'autre sert à recevoir les personnes qui nous rendent visite »[1149].

En 1706, Bouvet rend compte des œuvres et de la création d'une nouvelle confrérie de la charité sous le titre du Saint-Sacrement dans la paroisse du Beitang. En faveur de tous les confrères, le père Gerbillon fit également un discours « fort touchant » à la fin de leur première assemblée terminée par une messe solennelle. Dans sa lettre, Bouvet montre tout d'abord le soin qui a présidé au choix des membres de cette confrérie : « Pour faire estimer davantage le bonheur de ceux qui sont agrégés dans cette confrérie, on a jugé qu'il n'était pas à propos d'y admettre indifféremment tous ceux qui se présenteraient. Ainsi nous avons fait entendre aux Chinois que cette grâce ne serait accordée qu'à ceux qui joindraient à une vie exemplaire un zèle ardent pour le salut des âmes, et qui auraient assez de loisir pour vaquer aux diverses actions de charité qui y sont recommandées. On s'est donc contenté d'abord d'y recevoir seulement 26 des chrétiens les plus fervents ; 26 autres leur ont été associés, pour les aider dans leurs fonctions, et pour se disposer à être reçus dans le corps de la confrérie, quand ils auront donné des preuves de leur piété et de leur zèle »[1150].

Pour s'attaquer avec plus précision, aux besoins du temps des actions de charité, et pour se conformer en même temps aux pieuses intentions du souverain pontife, cette confrérie est partagée en quatre classes (*hui*)[1151] différentes, selon les quatre sortes de personnes qui ont le plus besoin de secours ; et il a été choisi un patron pour chaque classe. La première, est constituée de ceux qui doivent s'employer auprès des fidèles adultes. Leur patron est saint Ignace. Ils sont chargés d'instruire les néophytes soit par eux-mêmes, soit par le moyen des catéchistes ; de ramener dans la voie du salut ceux qui s'en seraient écartés ou par lâcheté, ou par quelque dérèglement de vie ; enfin de veiller sur les chrétiens à qui Dieu donne des enfants, pour s'assurer qu'ils ne manquent point à leur procurer de bonne heure la grâce du baptême.

Dans la seconde, sont ceux qui doivent veiller à l'instruction des enfants adultes des chrétiens, et les conduire tous les dimanches à l'église pour y être instruits des devoirs du

---

[1149] LEC III, 143. Lettre du père Jartoux au père de Fontaney, à Pékin, ce 20 d'août 1704.
[1150] LEC III, 160-161. Lettre du père Bouvet, 1706.
[1151] BAV Borgia Cinese, 349.21 ; il indique comme *jing* 經 dans Bnf ms chinois, 7293.

christianisme. Et comme on expose tous les jours un nombre incroyable d'enfants dans cette grande ville qu'on laisse mourir impitoyablement dans les rues, ceux qui composent cette classe sont chargés du soin de leur administrer le saint baptême. Ils sont sous la protection des saints anges gardiens.

Dans la troisième classe sont compris ceux dont la charge est de procurer aux malades et aux moribonds tous les secours spirituels qui leur sont nécessaires pour les préparer à une sainte mort. Leur fonction est d'avertir les missionnaires lorsque quelqu'un des fidèles est dangereusement malade ; d'assister les moribonds à l'agonie et lorsqu'on leur administre les derniers sacrements ; de les ensevelir quand ils sont décédés ; de présider à leur enterrement et de les secourir de leurs prières ; enfin d'avoir un grand soin qu'on ne fasse aucune cérémonie superstitieuse à leurs obsèques. Saint Joseph est le patron de cette classe.

Enfin ceux de la quatrième classe sont principalement destinés à procurer la conversion des infidèles. Ils doivent par conséquent être mieux instruits que le commun des chrétiens, et se faire une étude plus particulière des points de la religion. Et pour cela ils sont obligés de s'appliquer à la lecture des livres qui en traitent, d'être assidus aux instructions qui se font dans leurs églises, pour jeter ensuite les premières semences de la foi dans le cœur des idolâtres et les amener aux missionnaires quand ils les trouvent disposés à se convertir. Il a mis cette dernière classe sous la protection de saint François-Xavier.

Toutes les confréries de chaque classe se distribuent en divers quartiers de la ville, qu'on leur assigne et y vaquent séparément à leurs fonctions. Elles ont trois principaux officiers à leur tête ; on a donné le nom de préfet au premier, et aux deux autres les noms d'assistants. On en fait l'élection tous les ans, afin que ces charges soient moins onéreuses, et que ceux qui les possèdent soient incités, par le peu de durée, à les remplir avec une plus grande exactitude. Ils sont aidés dans leurs emplois par quelques officiers subalternes, qu'on leur choisit aussi à la pluralité des voix. Les aumônes que font les fidèles sont administrées par les principaux officiers, qui les emploient à l'assistance des pauvres, aux frais des funérailles de ceux qui n'ont pas laissé de quoi fournir à cette dépense, et enfin à l'achat des livres sur la religion, qu'on distribue aux gentils qui veulent s'instruire.

Sur les dispositions de cette confrérie, il y a deux sortes d'assemblées, une générale (*zonghui*, 總會), et les autres particulières. Les assemblées générales se tiennent une fois le mois (le 3e dimanche de chaque mois)[1152], outre les quatre principales, qui se tiennent quatre fois l'année, où

[1152] *Shengti ren'ai hui guitiao*, BAV Borgia Cinese, 349.21, fol. 6. « 每月第三主日瞻禮五，為本會總會之期. »

il y a communion générale, et indulgence plénière. Les assemblées particulières se tiennent aussi tous les mois, ou plus souvent quand quelque raison y oblige. C'est dans ces assemblées particulières que les confrères rendent compte des œuvres de charité qu'ils ont faites le mois précédent, et qu'ils proposent celles qu'on peut faire le mois suivant.

Ce qu'il y a de plus considérable s'écrit sur une grande feuille de papier, et le jour de l'assemblée générale, le préfet, au nom de tous les confrères, en fait l'offrande à Notre-Seigneur, par une courte oraison qui a été composée exprès. On en fait ensuite la lecture dans la conférence pour l'édification des confrères, et afin de les animer de plus en plus à la pratique de la charité chrétienne. Dans la salle des conférences, on a dressé une bibliothèque des principaux livres de la religion. Il y a plusieurs exemplaires de ceux qui sont d'un plus grand usage ; tous les confrères peuvent emprunter celui qui leur plaît, et par ce moyen ils sont pourvus de tous les livres propres à leur instruction, et à celle des fidèles et des gentils[1153].

Evidemment, la confrérie semble le complément naturel de toute chrétienté qui s'ouvre, le modèle de confrérie du Beitang n'était pas la seule à fonctionner dans la paroisse urbaine de Pékin, il y avait les mêmes dans les cinq missions aux environs de Pékin et dans les missions provinciales de la mission française.

Parrenin, à son retour de Jehol 熱河, repassait à Gubeikou 古北口 de la Grand Muraille où quelques mois auparavant il avait baptisé une quarantaine de soldats de la petite garnison : « J'allai les revoir à mon retour, tous se confessèrent avec une ferveur digne des plus anciens chrétiens ; je leur fis une longue exhortation à la fin de laquelle ils me présentèrent 20 de leurs compagnons, qui étaient bien instruits, et que je baptisai. Ils me prièrent ensuite d'établir parmi eux une confrérie, et de mettre à la tête ceux que je jugerais les plus capables de les instruire et de veiller sur leur conduite ».

Par ailleurs, le détail montre que le fonctionnement des congrégations était connu : ils avaient déjà pourvu à l'élection des trois principaux dignitaires : « Ils avaient déjà écrit chacun leurs suffrages dans de petits billets cachetés séparément. J'ouvris ces billets et je trouvai que leur choix était fort sage, car ils nommaient les trois plus fervents, qui étaient les mieux instruits, et qui avaient le plus de loisir pour vaquer à cette bonne œuvre. Je confirmai leur choix. » A la fin, comme ils étaient fort resserrés dans la petite maison où ils s'assemblaient, Parrenin leurs donna 50 taels, pour en acheter une autre, où ils pussent tenir plus commodément leurs assemblées[1154].

[1153] LEC III, 160-161, lettre du Bouvet, 1706, Pékin.
[1154] LEC III, 182. Lettre du père Parrenin, à Pékin, 1710 ; Bornet 1948, 62-63.

Pour les missionnaires en provinces, le modèle de la confrérie de Pékin paraît avoir été le type idéal à reproduire, tant les fruits leur semblaient assurés et abondants. Le P. de Neuvialle écrivait de ses montagnes de Mopan[1155] dont il dirigea la chrétienté pendant 6 ans (1740-1746) dans les années 1740s. Il montre que le père Labbe, Supérieur de la mission, qui avait pénétré le premier dans ces montagnes, avait projeté d'y établir la congrégation du Saint-Sacrement, sur le modèle de celle de Pékin, qui était très florissante[1156].

Neuvialle exécuta ce projet, et chacun des membres de la congrégation avait ses fonctions particulières. Ces fonctions partagées, contribuèrent beaucoup à maintenir la ferveur parmi leurs chrétiens : « les uns président au culte du saint Sacrement, de la messe, des cérémonies de l'Église, des prières, etc., d'autres sont chargés de l'instruction des nouveaux chrétiens et des jeunes gens. Il y en a qui ont soin d'assister les moribonds dans leurs besoins spirituels et temporels, de présider aux enterrements, aux exécutions testamentaires, aux prières qu'ils leur ménagent après leur mort par des billets imprimés qui s'envoient à tous les chrétiens, même à ceux des autres provinces, pour demander leurs suffrages. Quelques-uns sont établis pour combattre les superstitions des infidèles et leur enseigner les vérités de la foi. Quelques autres pour exhorter et ranimer ceux dont la piété s'est affaiblie, ou qui sont de mauvais exemple ; pour veiller aux mariages, empêcher qu'on n'en contracte avec les infidèles, et qu'il ne s'y fasse rien contre l'esprit de l'Église ».

Parmi ces confréries, ce qui produisait le plus de fruit, c'était l'assistance aux moribonds et l'instruction de la jeunesse. Dans chaque quartier, il y avait des chrétiens chargés d'avertir, lorsque quelqu'un était attaqué par une maladie dangereuse. Aussitôt ceux qui devaient assister les moribonds se rendaient dans la maison du malade. Ils avaient des instructions propres à l'exhorter, à le disposer aux sacrements et à demander pour lui au Seigneur la grâce d'une sainte mort. Ensuite ils venaient chercher le P. Neuvialle pour administrer les derniers sacrements[1157].

En 1759, dans la chrétienté de Gucheng 谷城, le P. Mathurin Lamathe (河彌德 1723-1787) montre que les congrégations du Saint-Sacrement et des Saints-Anges y faisaient un bien qu'on ne saurait exprimer : « On y instruit les enfants avec soin, et ils viennent tous les mois régulièrement se faire examiner. A l'examen général, qui se fait à la fin de l'année, ils étaient l'an

---

[1155] L'histoire de chrétienté du Mopanshan, voir Kang Zhijie 2006.

[1156] « Cette congrégation comprend ce que plusieurs congrégations de France ont de plus édifiant. On n'y admet que les plus fervents, et après qu'ils ont rempli un certain temps d'épreuves. On n'y est reçu qu'après une confession générale à laquelle on s'est préparé pendant un mois, par une recherche exacte de toutes ses fautes, et par divers exercices de piété. Je puis vous assurer que ces confessions se font avec autant d'exactitude, de détail et de componction qu'on peut l'attendre des fidèles d'Europe les mieux instruits. », LEC III, 780. Lettre du père de Neuvialle au père Brisson.

[1157] Ibid., LEC 780.

passé environ 350 des deux sexes, et nous n'y laissons venir que ceux qui sont à une lieue de distance ou à peu près ; les autres sont examinés ailleurs. Les persécutions presque continuelles, et la timidité de quelques chrétiens avaient un peu fait négliger ces examens quelques années ; mon collègue s'est donné bien des mouvements pour les faire rétablir, et il en est venu à bout ; et, depuis mon arrivée je n'ai eu autre chose à faire qu'à tenir les choses sur le pied où je les ai trouvées. La congrégation de la Bonne-Mort fait au moins autant de bien auprès des moribonds. Que je voudrais, si c'est la volonté de Dieu, que vous puissiez en être témoin vous-même ! Quelle consolation de les voir aller par troupes assister le malade, veiller plusieurs nuits de suite pour l'aider à bien mourir, et ne l'abandonner qu'après qu'il est rétabli ou enterré, et, s'il est trop pauvre, fournir aux frais de ses funérailles ! Leur charité sur cet article fait même impression sur les idolâtres, et il y en a qui ont été attirés par là à la religion chrétienne »[1158].

10.4 Une « véritable piété filiale » : les règlements

Il convient donc d'étudier de plus près les améliorations que l'expérience avait introduites au Beitang : sa structure et les règlements de la confrérie du Saint-Sacrement. Nous utiliserons pour cela le manuel chinois de la susdite congrégation qui est intitulé « Exercices et règlements de l'association charitable du Saint-Sacrement » (*Shengti ren'ai hui guitiao*). Il a été composé par le P. de Mailla, révisé par les PP. du Tartre et Parrenin, approuvé par les supérieurs le visiteur de vice province Laureati et le supérieur de la mission française d'Entrecolles, et édité dans la paroisse du Beitang. La préface du P. de Mailla donne la date du 21 mars 1719[1159]. En même temps, comme d'autres ouvrages édités par les prêtres dans la paroisse, la maison d'édition de cet ouvrage s'était également donnée un nom comme « le temple de la Cité impériale (de la porte Xi'an) avec un mérité du meilleux moralite » (*huangcheng xi'an men nei Shoushan tang*, 皇城西安門內首善堂).

Le manuel est divisé en 15 chapitres : dans les deux premiers on indique le but de l'association et les conditions d'admission ; les chapitres 3 à 8 présentent les règles des divers officiers : préfet (zong huizhang, 總會長), vice-préfet (fu huizhang, 副會長)[1160], qui sont aidés

[1158] LEC IV, 82-83. Lettre du père Lamathe, « Congrégations et catéchistes », le 20 août 1759.

[1159] Deux versions : une version de l'église du Beitang 本堂, BnF MS Chinois 7293, *Shengti ren'ai jing guitiao* 聖體仁愛經規條, une autre version de la résidence du Beitang 本會所, BAV Borgia Cinese, 349 (4), *Shengti ren'ai hui guitiao* 聖體仁愛會規條. Il faut souligner que, même si il n'y avait pas de grande différence des contenus entre les deux version, celui de la première version de *jing* fut consacré aux instructions liturgiques, et celui la deuxième de *hui* fut plutôt pour l'organisation de confréries.

[1160] BAV Borgia Cinese, 349.21 ; il indique comme daozhang 道長 et fu daozhang 副道長 dans Bnf ms chinois, 7293

par quelques officiers subalternes : secrétaire, trésorier, sacristain (zongbi 總筆, zongku 總庫, zongtang 總堂), et chefs de section et leurs assistants (huizhang 會長 et huizhu 會助)[1161] ; les chapitres 9 à 12 que nous allons passer en revue, sont le règlement des quatre sections (classes, hui) qu'embrasse la congrégation de Saint-Sacrement ; les chapitres 13 à 15 relatent les prières à réciter aux divers réunions (songjing 誦經), avec le texte de ces prières et les faveurs spirituelles (jingzan zhuwen 經讚祝文), et les confessions et indulgences (dashe 大赦). Voici les règlements des quatre sections des chapitres 9 à 12, dont les fonctions principales des quatre confréries consistent à baptiser et à instruire les enfants, à avoir soin des pauvres et des malades, à exciter les âmes tièdes à la dévotion, et les chrétiens scandaleux à la pénitence, et enfin à prêcher aux idolâtres la loi de Jésus-Christ. Le PP. Verhaeren et Dehergne, en avaient donné deux versions de traduction pour quelques parties[1162] :

Chapitre IX. Règlement de la première section : Confrérie des Saints Anges

(Jeunesse, 8 articles)

1° Le premier lundi de chaque mois sous le patronage des Saints Anges gardiens 守護天神, tous les jeunes gens de la confrérie se réuniront à leur chapelle (*huisuo*, 會所) à l'heure de midi, écouteront le prêtre faire l'examen du *huike*[1163] et réciteront les prières prescrites. Les préfets s'informeront du nombre de baptêmes conférés et de celui des néophytes (新奉教之人).

2° L'étude du catéchisme dans cette section est de la première importance pour la jeunesse[1164]. C'est pourquoi, dans la famille, le devoir de former à la vie chrétienne appartient aux parents et aux aînés, à l'église, aux chefs de section et à leurs assistants (*huizhang* et *huizhu*)[1165] ; en temps ordinaire, c'est aux coassociés de s'avertir mutuellement. Défense de maudire le prochain ou de s'en moquer ; d'aimer le vin jusqu'à en faire tort à sa santé ; de lire des romans et d'écouter des propos indécents capables de souiller l'imagination ; défense de fréquenter les mauvais garnements, de perdre le temps à des bagatelles, de peur de se créer la mauvaise habitude du jeu et de l'inconduite, défense de fréquenter les lieux superstitieux, de crainte que cette ambiance

---

[1161] BAV Borgia Cinese, 349.21, 17-23. Ces dispositions de *huizhang*, comme les huishou 會首 ou xiangshou 香首 dans les associations des religions locales. Par exemple, dans une association *Xiangong douxiang gaoyao shenghui* 獻供斗香膏藥圣會, établie en 1730 à l'ouest de Pékin, qui fut chargé d'offrir aux pèlerins les encens et les emplâtres. Dans cette comités de l'association, il avait des xiangshou 香首, fu xiangshou 副香首, duguan 都管, sidu 司都, chufang duguan 廚房都管, chaozi duguan 吵子都管, etc. Inscription 1787, *Xiangong douxiang gaoyao shenghui bei*, cf. Liu Xiaomeng 2008, 378-379.

[1162] LEC IV, 187 ; Verhaeren 1934 ; Dehergne 1956.

[1163] *Tianshen huike* 天神會課, du P. Brancati.

[1164] *Guitiao* 26a, « 天神會之責，其首重者，在同教之幼童 ».

[1165] Dans la version Bnf 7293 : *Lingxiu* 領袖 et *xiezhu* 協助.

n'ébranle la foi[1166]. Il faut observer la modération dans les repas et la modestie dans la tenue ; soit qu'on étudie à l'école ou qu'on apprenne un métier, il faut éviter l'oisiveté ; les prières du matin et du soir ne doivent jamais s'omettre ; les jours de fête on se fera un devoir d'assister à la messe. Si on rencontre un ami congréganiste, on lui témoignera respect et affection, on s'entretiendra avec lui de la doctrine et de la vertu (談論道德) avec le sérieux qui convient à des hommes faits. A ceux qui n'observeront pas ces instructions, le chef de section fera de sévères remontrances et dans les cas plus graves en référera au prêtre qui prendra les mesures convenables[1167].

3° Tous les enfants de chrétiens âgés de plus de 7 ou 8 ans et de moins de 20 ans peuvent être admis dans la congrégation.

4° A la réunion mensuelle, on fixera à chacun des enfants, suivant leur capacité, la quantité de leçons du catéchisme (*huike*) et on leur prescrira de les apprendre par cœur à la maison. A la réunion du mois suivant, ils auront à répondre aux questions en présence du prêtre.

5° Les prières communes à réciter aux réunions pourront se dire soit avant soit après l'examen du *huike*, suivant qu'on le jugera plus commode.

6° Les enfants de 8 ans et au dessus devront tous apprendre la manière de se confesser et de communier ; ils observeront fidèlement toutes les abstinences et ne se permettront aucune indulgence sur ce point.

7° Ceux qui ont dépassé l'âge de 16 ans apprendront les rites de l'ondoiement ; s'ils rencontrent un malade en danger ou un enfant abandonné, ils agiront suivant les instructions fixées ; dans la section on désignera aussi quelques confrères pour aller rechercher et ondoyer ces enfants ; ils rendront compte ensuite du nombre de baptême conférés.

8° Les néophytes qui n'ont pas encore été suffisamment instruits sur l'assistance à la messe, la confession et la communion doivent suivre la première section et s'appliquer à apprendre par cœur le *Tianshen huike* (leçons du catéchisme) : au bout d'un an on les examinera et s'ils ont bien appris ils ne seront plus dans la catégorie des nouveaux chrétiens.

Chapitre X. Règlement de la deuxième section : Confrérie de Saint Joseph

(Malades et défunts, 14 articles[1168])

1° Le second dimanche du mois sous le patronage de Saint Joseph tous les associés après

---

[1166] *Guitiao* (*Shengti ren'ai hui guitiao*), 26 a, b. « 不許罵人、不許戲侮，不許嗜酒以酒壞性情。不許看小說、聽淫詞，以亂心目。不許交接匪類、廢時失事，而釀成異日賭錢迷色之害。併，不許來往異端之地，以致習俗移人 ».

[1167] *Guitiao,* 26 b, « 有不率教者，會長即嚴飭之。甚者，聽神父定奪 ».

[1168] Il y avait 15 articles dans la version BAV, qui ajouter les explications sur définition des congréganistes dans cette confrérie, dans article 2 : tous les malades chrétiens.

avoir assisté à la messe se réuniront à leur chapelle.

2° La tâche spéciale des congréganistes de la seconde section est de prendre soin des malades et de s'occuper des funérailles des défunts ; les chefs de section veilleront à tout et leurs assistants auront chacun un quartier désigné[1169]. On donnera une attention spéciale aux malades en danger, pour les exhorter avant tout à se confesser et communier et à demander l'Extrême-onction. ...

3° Les associés de la section, pour les souffrances endurées par Notre-Seigneur mourant sur la Croix, doivent honorer les sept grandes douleurs (七大苦) qui ont autrefois transpercé le cœur de la Ste Vierge.

4° Parmi les choses les plus urgentes il n'y en a point qui dépasse en gravité l'approche de la mort ; la moindre négligence ou retard peut avoir des conséquences irréparables. Aussi de toutes les œuvres des quatre sections celle-ci est la plus importante. ...

5° Quand le malade est sur le point d'expirer, bien qu'il se soit déjà confessé, etc., les associés devront se tenir à son chevet pour l'exhorter et lui suggérer d'invoquer intérieurement les saints Noms de Jésus et de Marie. ...

6° Il existe des prières déterminées à réciter soit avant soit après le dernier soupir du malade. Il faut d'avance les apprendre par cœur ; ceux qui ne les savent pas pourront réciter le Pater (天主經), l'Ave (聖母經), ou les Litanies de la Ste Vierge (聖母禱文).

7° S'il se rencontre un chrétien pauvre, sans famille et sans soutien, n'ayant personne pour l'assister en sa maladie ou prendre soin de ses funérailles, on en préviendra aussitôt le préfet qui avisera sur le moyen de lui venir en aide.

8° Pour la mise en bière, le convoi et l'ensevelissement, il faudra surveiller toutes choses, en sorte qu'il ne s'y mêle rien de superstitieux (不可雜入異端). Si la famille du défunt, par suite de son ignorance, use de ces pratiques, le chef et ses associés les en détourneront, mais sans indignation ni colère.

9° Si la famille n'a personne pour s'occuper de la mise en bière, les associés se mettront en avant pour rendre ce service et ne resteront pas spectateurs oisifs.

10° Après la mise en bière, d'après le *Xiuye zonggui*[1170], il est dit que les associés à l'heure fixée se rendent tous à la maison du défunt pour prier, et que le jour des obsèques ils accompagnent tous le convoi au cimetière. ...

[1169] *Guitiao* 28a, « 照管病人、料理亡者, 凡在圣若瑟會之人皆其專責。為會長者更要時時查察, 會助各有派定之一方 ».
[1170] *Xiuye zonggui* (修業總規), « Règles générales de la Congrégation », chapitre II de *Guitiao*.

11° Quand le défunt est un associé, ceux qui vont réciter les prières peuvent aussi prendre chez lui leurs repas ; mais si la famille est pauvre, chacun pourvoira lui-même à sa nourriture ; il accomplit en effet une œuvre de charité spontanée, et n'est point là pour ajouter à la pompe des obsèques.

12° A la réunion plénière (總課之期) mensuelle on célébrera une Absoute spéciale pour les défunts de la congrégation et une pareillement, le second dimanche du mois, pour les fidèles défunts en général. ...

13° D'après la liste des indulgences (神赦條) du S. Sacrement, les Lundi, Vendredi et Mercredi, les curés (本堂) peuvent gagner l'indulgence de l'autel privilégié (恩赦彌撒), pour délivrer au purgatoire l'âme (煉靈升天) d'un chrétien défunt. ...

14° Les coutumes mondaines veulent que dans les familles influentes on recherche ce qu'il y de plus beau pour les vêtements, le cercueil, etc. ; cela ne sert qu'à manifester le regret des survivants, et à contribuer à l'honneur de leurs parents et amis, mais ne profite en rien au défunt lui-même[1171]. Les fidèles doivent s'abstenir de suivre ces coutumes ; s'ils appliquent les économies ainsi faites à distribuer des aumônes et faire prier les pauvres pour le défunt, la moindre parcelle lui sera profitable. Ceux des congréganistes qui ont du talent pour parler, doivent constamment enseigner cette vérité aux chrétiens ; si toutefois la famille est actuellement occupée aux funérailles, il ne faut pas l'empêcher de continuer, mais se contenter d'intervenir contre les superstitions et tout ce qui est contraire à la doctrine ; là il y a obligation de s'opposer, tout en prenant des ménagements[1172].

Chapitre XI. Règlement de la troisième section : Confrérie de S. Ignace

(Les chrétiens tièdes, 10 articles)

1° Au 3e Dimanche du mois, sous le patronage de S. Ignace, tous les membres de la section, après l'assistance à la Messe, se réunissent à leur chapelle, récitent les prières d'usage et entendent une instruction ; les chefs de section s'informent auprès des associés de leurs travaux et projets.

2° Elle est spécialement établie pour s'occuper des chrétiens tièdes. C'est pourquoi il faut que les congréganistes connaissent tous les fidèles qui dépendant de leur paroisse ; ils noteront aussi ceux qui viennent du dehors ; ce devoir regarde tous les associés de cette section et pas

---

[1171] *Guitiao,* 31 b, « 世俗有力之家，於衣冠棺槨等，極其華麗，此不過盡生者不忍之心，為親戚交游光寵，與亡人無涉 ».

[1172] *Guitiao,* 31 b, « 凡在聖教者，不可專務世俗，若將餘力行哀矜、施貧乏、為亡者祈求，分釐俱得實濟。本會善言之人，宜常以此理提醒教眾，若喪家現在行事時，不必阻撓，惟干涉異端，不合正理者，不得不婉轉禁抑之 ».

seulement le chef et ses assistants[1173].

3° S'il se rencontre des chrétiens n'observant pas les commandements de Dieu et de l'Église, il faut commencer par leur témoigner de l'affection, puis saisir les occasions pour les exhorter[1174]. Si des exhortations répétées demeurent sans effet, il faut en délibérer avec le chef de section mais ne pas craindre sa peine et se désister ; faire tous ses efforts pour les ramener et aller jusqu'au bout de sa tâche de congréganiste.

4° Ceux qui conseillent ou exhortent (講道勸人) ne doivent pas se donner des airs pour produire de l'effet (不必拘泥外貌), mais tenir compte de leur influence et leur situation sociales pour apprécier leur aptitude à cet emploi. ...

5° Si des chrétiens, dans le métier qu'ils exercent, pratiquent des superstitions, ou manquant de conscience commettent des fraudes (或干涉異端，或昧心欺罔), et violent ainsi les préceptes de l'Église, il faut les exhorter à renoncer à cet emploi et, pour la paix de leur conscience, à chercher un autre moyen de subsistance ; il ne faut pas en effet pour le bien du corps faire du tort à l'âme, ni pour sauvegarder l'accessoire, perdre le principal (不可因肉身而害靈魂，養小以失大也).

6° Dans les mariages et enterrements les superstitions populaires sont nombreuses (婚喪之事，每多世俗之異端) : il peut arriver que des chrétiens par ignorance suivent ces coutumes défendues ; les congréganistes doivent prendre soin d'examiner la chose, et s'il s'en rencontre, les exhorter à s'en abstenir. Sil n'est pas absolument certain que ce qu'ils pratiquent est vraiment superstitieux, il ne faut pas se hâter, et prier le missionnaire de décider en la matière[1175].

7° Si dans une famille chrétienne, par suite de la négligence des parents, il y des enfants non encore baptisés, ou des enfants baptisés qui à l'âge de 5 ou 6 ans n'ont appris aucune prière, ou qui âgés de 7 ou 8 ans ne savent pas se confesser, ou qui à 11 ou 12 ans n'ont pas fait la première communion, il faut exhorter les parents à y remédier au plus tôt. Pour ceux qui n'ont plus de parents, il faut en parler à leur parrain et marraine (代父母), et prévenir aussi les associés de la 1er section, pour qu'ils s'en occupent (併通知第一經照看).

8° Pour les jeunes filles de familles chrétiennes qui avant la conversion des parents étaient déjà mariées ou financées (à des païens), il est impossible de revenir sur le fait accompli ; il ne reste d'un côté qu'à exhorter ces personnes à demeurer fermes dans leur résolution (de se

---

[1173] *Guitiao,* 32 a, « 圣依納爵會，專為照管冷淡教中人。故所隸本堂之教友，必要認識，即外來遠客，亦要留心。凡在本會者，俱有是責，非獨會長之責也 ».
[1174] *Guitiao,* 32 a, « 先當加意親愛，然後乘機勸勉 ».
[1175] *Guitiao,* 32b-33 a, « 若所行之事，是否異端，介在疑似之間者，不可輕率妄言，宜請政於神父 ».

convertir), persuadées que Dieu les protégera, et de l'autre à exhorter la famille du mari et à lui faire comprendre la doctrine chrétienne, afin de procurer la paix à son épouse. Si une fille déjà chrétienne est demandée en mariage, on n'y procédera que s'il ne subsiste aucune obstacle pour l'âme de cette enfant ; s'il y a le moindre doute à cet égard, il faut en prévenir le chef de section, et s'en rapporter au prêtre pour la décision à prendre ...[1176].

9° Quand on se trouve en compagnie d'autres chrétiens en voyage ou à l'hôtel (同行同止), même si ceux-ci sont fervents, on ne manquera pas à l'occasion des jours de fêtes ou de jeûnes, de profiter de ces relations pour les stimuler, afin de prévenir toute négligence.

10° Chaque année à l'approche des grandes fêtes (大瞻禮), de peur que certains chrétiens ignorent les devoirs de la religion (不知教規), les congréganistes habiles à prêcher (善講之人) expliqueront à l'église les règles de la confession et de la communion et les commenteront avec clarté, afin que ceux qui les ignorent y trouvent lumière pour leur esprit, et ceux qui les connaissent, une augmentation de respect et de vénération[1177].

Chapitre 12. Règlement de la quatrième section : confrérie de S. François-Xavier

(Elle groupe les catéchistes qui expliquent la doctrine aux païens, 8 articles)

1° Le 4e Dimanche du mois, sous le patronage de S. François-Xavier, tous les associés, après avoir entendu la S. Messe, se réunissent à leur chapelle, disent les prières d'usage et écoutent l'instruction ; les chefs de section se font rendre compte par les associés de leurs travaux et projets.

2° Expliquer la doctrine, exhorter les païens à renoncer à leurs erreurs et à embrasser la vérité, pour l'honneur de Dieu et avec le secours de leur patron[1178]. Tous les congréganistes s'appliqueront à étudier les livres de religion et à écouter l'enseignement et la doctrine[1179] ; ensuite ils rassembleront et systématiseront dans leur esprit tout ce qu'ils auront lu et entendu, de façon à le transformer en leur propre langage, pour répondre aux difficultés sans aucune hésitation.

3° Dans *la voie de l'exhortation* (勸人之道), il faut avancer de proche en proche, commencer par ses parents, puis de là atteindre ceux qui sont éloignés. C'est pourquoi ceux qui s'appliquent à cette œuvre commenceront par leur propre famille, parents, frères, enfants et

---

[1176] *Guitiao*, 33b-34a, « 倘稍涉疑惑，必與會長商酌，回明神父定奪。如或貪其勢利，不顧此女之靈魂者，或不應婚配之親戚，而議婚配者，或欲嫁女為妾，賣女為婢者，在籍之人皆當竭力匡救之 ».

[1177] *Guitiao* 33a, « 庶不知者，啟其明悟；而已知者，愈加警策焉 ».

[1178] Guitiao 34a, « 講解聖教道理，勸人棄邪歸正，欽崇天主，乃方濟各沙勿略會之專責也 ».

[1179] *Guitiao* 34a, « 凡在會者，眼中要多看聖教書籍，耳中要多聽聖教道理 ».

proches parents. S'il y en a qui ne sont pas encore chrétiens, ils s'appliqueront continuellement à les instruire et n'auront de relâche qu'ils ne les aient amenés à *la Vrai foi*[1180].

4° Il n'en est pas des parents de degré supérieur comme des égaux, auxquels on peut directement adresser ses exhortations ; pour ceux qui sont au dessus de nous, oncles, tantes, grands-parents, la chose est beaucoup plus difficile[1181]. Cependant il faut se rappeler que la *Piété filiale* est le premier devoir de la charité chrétienté, qu'avoir soin de leur corps et ne pas travailler à sauveur leur âme, ce n'est pas *la Véritable piété* ; aussi faut-il les exhorter avec larmes ; car si Dieu veut leur faire la grâce de les éclairer, quelle difficulté y a-t-il[1182] ?

5° En dehors de la parenté, toutes les personnes connues sont nos amis ; examinons si ces personnes sont susceptibles de nous écouter, et instruisons-les petit à petit, évitant les paroles brusques et les reproches : au sujet des *superstitions et erreurs*, contentons-nous d'en signaler simplement la fausseté ; si on en fait plus, cela ne fera que susciter disputes et aversions ; ce n'est pas le vrai moyen de persuader, et les associés devront s'en abstenir[1183].

6°[1184] Dans nos exhortations, il faut tenir compte de la qualité des personnes : si nous rencontrons un *homme instruit*, il faudra choisir, pour l'entretenir, un associé ayant fait des études, et celui-ci lui fera lire les livres principaux de la religion ; car pour l'éclairer à fond, une séance d'entretien ne vaut pas une sérieuse lecture[1185].

7° En prêchant il faut s'appuyer sur le texte des livres de religion, se contentant d'en traduire le style en langage parlé, sans en modifier le sens. Si on laisse aller sa langue, pour y ajouter ou en retrancher, sans se soucier du vrai ou du faux, on n'évitera pas la critique des savants et on augmentera les erreurs des ignorants, ce qui n'est pas un mal léger[1186]. Quant à citer les *classiques chinois*, seuls le peuvent faire ceux qui sont au fait du *sens exact* de ces livres ; il ne faut point s'y risquer à la légère[1187].

8° A quiconque désire embrasser la religion, il faut d'abord expliquer les *six articles essentiels*,

---

[1180] *Guitiao* 34b, « 若有不曾進教者，須時時講解，期於信從而後止 ».
[1181] *Guitiao* 34b, « 尊長之親，不比同輩可以直言勸化，上而至於伯叔父母、祖父母等 ».
[1182] *Guitiao* 34b, « 更難而又難者，然當知孝敬父母乃聖教愛人之首務。徒養其身，不救其靈魂，非真孝也。故必垂涕泣而道之：倘蒙天主默照之恩，又何難哉 ».
[1183] *Guitiao* 35a, « 即如異端邪說，只分晰其謬妄而已，若加以辱罵之言，不起爭釁，即致怨尤，非所以為勸也，在會者當以此為戒 ».
[1184] 6° et 7° : Importance des livres de religion pour la conversion des païens. S'associer un homme ayant fait des études, utiliser les ouvrages de la paroisse.
[1185] *Guitiao* 35a, « 講道之事，須因人而施。如遇讀書之人，會中選稍知文理者接引之，併將聖教緊要之書，令其詳看。蓋一席之談不若展卷之益，更深切著明也 ».
[1186] *Guitiao* 35a-b, « 講道當照依聖教書內之言，不過以俗話，改其文、不改其意也。若隨口增減，不顧虛實，既難逃知者之察，更添不知者之妄傳，為害不淺 ».
[1187] *Guitiao* 35b, « 至援引中國經傳，為書義精通者能之，不可牽強塞責 ».

et enseigner les *principales prières*[1188] ; en effet, les articles de foi les plus importants sont tous contenus dans le *Credo* 信經, et pour arriver au ciel l'essentiel est d'observer les *dix commandements* 十誡 ; il faut donc les leur expliquer mot par mot[1189]. Quant au catéchisme du baptême, il faudra aussi qu'ils le sachent intégralement, après quoi on les conduira au prêtre et on attendra sa décision[1190]. Pour la réception du baptême il y des règles fixées, inutile de les rappeler ici. Après le baptême, comme la doctrine n'est peut-être pas encore suffisamment connue, on confiera les néophytes aux soins de la Première section (confrérie des Saints Anges).

D'après le P. Verhaeren C.M., « ces règlements des quatre sections de la confrérie, c'est à cette élite de congréganistes, à tous ceux qui ont eu le courage de vivre ainsi leur foi, que nous devons la fermeté de croyance et la piété sincère de nos vieux chrétiens. Si nous voulons amener peu à peu à ce niveau de ferveur la masse de nos néophytes, c'est encore par l'influence constante d'une élite d'action catholique que nous pourrons espérer d'y réussir ». Ses règles nous montrent l'extension de la congrégation, dans le cœur de la paroisse du Beitang, et dans la vie de la chrétienté du cœur de Pékin. Au lieu d'une élite fermée, c'est une action paroissiale organisée. On comprend mieux à présent les chiffres de 800 dames congréganistes à Pékin cité dans le mémoire du P. François Noël au Général de la Compagnie en 1703[1191].

Elles nous montrent également que l'église en Chine au XVIIIe siècle, avait hérité de l'« expérience chinoise » des missionnaires depuis le XVIe siècle, et qu'elle était pratiqué plus pleinement et de manière plus approfondie par une Église bien constituée en Chine : surtout la diffusion de livres, les associations pour la construction d'églises catholiques, comme les nouvelles formes des « maisons de Charité » en Chine.

Grâce à ces livres et organisations, les missionnaires, les prêtres et les catéchistes indigènes et les organisations laïques, avaient commencé à planifier l'action, la mise en œuvre de leur vie religieuse. Un exemple dans la confrérie du Beitang, fut la compréhension et la réponse à la culture de la piété filiale en Chine. A cause du célibat monastique (le moine quitte sa famille 出

[1188] Bnf ms chinois 7408, *Yaoli liuduan* 要理六端, ca. 1670, composé par François de Rougemont au Jiangnan. Un petit volume très souvent réimprimé en Chine, pour enseigner les six essentiels pour entrer dans l'Église, il comprend les vérités (Unité de Dieu, Trinité, Incarnation et Rédemption, Immortalité de l'âme, Vie future, Église), et six prières (signe de la croix, Pater, Ave, Credo, les dix commandements de Dieu et les quatre commandements de l'Église, l'acte de contrition ; auxquelles on a ajouté le Gloria Patri, le Confiteor, les trois actes de foi, d'espérance et de charité, et le Salve Regina). Cf. Pfister 1932, 336 ; Golvers 1999.
[1189] *Guitiao* 35b, « 凡欲進教者, 必先講明要理六端, 熟悉五段經文, 蓋聖教吃緊之道, 全包含於信經, 身後升天之路, 只要能守十誡, 故必使其句句明白 ».
[1190] *Guitiao* 35b,
[1191] Verhaeren 1934, 657 ; Dehergne 1956, 980.

家), le Bouddhisme chinois avait déjà crée le sutra *Yulanpen* 盂蘭盆[1192], qui avait permis au bouddhisme de prendre en charge la piété filiale, si importante dans la mentalité chinoise[1193]. Les chrétientés devaient également s'enrichir d'une connotation de la culture chinoise, à fin de présenter une « véritable piété filiale » dans la société[1194]. Dans ses efforts, la communauté ne devait pas sous estimer les risques de conflits. D'ailleurs il existe, dans les règlements de confrérie, des termes spéciaux qui demandent à ses membres d'être patient et d'essayer d'éviter les conflits dans la persuasion et l'exhortation des « païens ».

10.5 Les laïcs dans les confréries

A partir de la fin des Ming, il y avait d'autres congrégations diverses dirigées par des laïcs locaux, comme celle de *Shengshui hui* 聖水會 à Hangzhou, dirigé par Yang Tingyun (楊廷筠, 1562-1627), qui était un ancien membre d'une *fangsheng hui* ; la confrérie Charité *Renhui* 仁會 de Wang Zheng (王徵, 1571-1644), qui servit pour les pauvres[1195]. Parmi les congrégations les plus remarquables signalons celles de la « Bonne Presse » qui s'occupait de l'impression et de la diffusion des livres de piété. D'autres prenaient soin des chrétiens étrangers accourus souvent de fort loin pour les fêtes, à noter également une congrégation particulière des musiciens, surtout dans la paroisse du Beitang[1196].

En fait, dès début de 1706, « Quand nous aurons bâti une église particulière pour les femmes, nous espérons ériger une confrérie à peu près semblable pour elles, suivant les pouvoirs que nous en avons du Saint-Siège. Elle aura des règlements différents afin de se conformer à ce que les coutumes chinoises permettent à ce sexe. Mais il y a lieu de croire que la religion en tirera pareillement de grands avantages »[1197]. Les femmes ne venaient pas à l'église, l'usage du pays ne leur permettant pas de paraître en public[1198]. Cependant, « nos églises sont remplies ici les jours de fêtes et de dimanches, comme elles le sont en France. En France, ce sont les dévotes qui les

---

[1192] La fête des morts destinée à nourrir les ancêtres dans l'autre monde, Cette fête est souvent désignée du nom énigmatique de « bol d'offrande », *Yulan pen* , appelée aussi « fête des fantômes », voir Teiser 1988.
[1193] François Martin, « Les bouddhistes laïcs, leurs idéaux et leurs pratiques », in Lagerwey (dir.) 2009, 559.
[1194] Les traductions et commentaires sur la piété filiale (*Xiaojing*, 孝經 « Le livre sacré de la piété filiale ») dans la paroisse du Beitang, de François Noël et de Poirot. Voir Pan Fengjuan, 2009, 2010.
[1195] Standaert 2001, 457 ; Standaert 1988. Bnf ms chinois 7348, *Renhui yue*, 仁會約.
[1196] Dehergne 1956, 972-973.
[1197] LEC III, 161. Bouvet 1706.
[1198] ARSI, lettre du père Bourgeois au père Tassin, 15 sept. 1768. cf. Rochemonteix 1915, 54.

fréquentent ; ici, ce sont les dévots »[1199]. Elles s'assemblaient dans une maison de leur quartier, où s'élevait un oratoire. Les congréganistes s'y réunissaient tous les mois. Les dimanches et jours de fêtes, et même plus, souvent, un missionnaire allait y dire la messe, confesser et prêcher[1200].

Quant aux confréries pour femmes, elles étaient dirigées par des catéchistes femmes dans une chapelle à part : « Les femmes ne viennent et ne peuvent venir à l'église. De temps en temps elles s'assemblent au nombre de 15 à 25 dans une maison où il y a une chapelle. Le missionnaire va les y confesser, dire la messe, et les communier. S'il y a des prosélytes, ou des enfants non baptisés, il les baptise. Celles qui sont de la congrégation s'assemblent tous les mois, un jour marqué, dans la maison de leur quartier où il y a un oratoire destiné à cet usage. Après leurs prières, qu'elles font, ainsi que les hommes, à l'église, en commun, toutes à genoux, à voix haute, et en un certain plain-chant fort gracieux et très touchant, et qui n'est qu'une routine assez variée, mais facile à retenir et à suivre, un catéchiste envoyé pour cela leur donne à chacune la sentence du mois, qu'il leur explique en peu de mots. Cela fini, il se retire, après leur avoir donné les ordres ou avis dont il peut être chargé : comme, par exemple, les jours où elles peuvent faire leurs pâques, soit à la lune de mars, soit à celle de septembre, qui sont de règle. Lui retiré, la catéchiste, femme, examine sur le catéchisme celles qui en ont besoin, et en explique quelque chose. Voilà un plan assez grossier de la manière dont se fait notre mission française »[1201].

En 1715, d'Entrecolles montre qu'une dame catéchumène, était membre de la confrérie (*Xianghui*) bouddhique de la fameuse montagne Jiuhua 九華山 : « elle vivait selon toute la rigueur de sa secte, et, depuis quarante ans, elle n'avait rien mangé qui eût vie. De plus, c'était une dévote du dieu Fo, à longues prières : elle était enrôlée dans la confrérie du fameux temple de la montagne Jiuhuashan. On va de fort loin en pèlerinage à ce temple ; les pèlerins, dès qu'ils sont au bas de la montagne, s'agenouillent et se prosternent à chaque pas qu'ils font pour y monter »[1202].

Dans les années 1740s, des princes et des princesses participèrent activement à la confrérie du Saint-Sacrement de la paroisse Beitang : « C'est une espèce de congrégation ou d'association où sont admis un certain nombre de chrétiens pleins de zèle et de ferveur, depuis l'âge de 20 jusqu'à 40 ans, en qui nous apercevons des talents propres à enseigner les vérités de la religion à leurs compatriotes. Ils étudient avec application les meilleurs livres où elles sont clairement

---

[1199] LEC IV, 57. Lettre du P. Amiot au père de la Tour, à Pékin, le 17 octobre 1754.
[1200] Rochemonteix 1915, 54-55.
[1201] LEC IV, 281. Extrait d'une lettre du père Dolliers, le 15 octobre 1780.
[1202] LEC III, 245. Lettre du père d'Entrecolles au père de Broissia, à Raozhou, le 10 mai 1715.

expliquées ; ils s'en remplissent l'esprit et le cœur ; ils nous rendent compte de leur travail et des connaissances qu'ils ont acquises ; ils s'exercent à écrire et à réfuter les superstitions chinoises. Parmi les meilleurs sujets de cette association nous comptons quatre jeunes princes chrétiens, plusieurs autres d'honnêtes familles, deux bacheliers et un jeune homme que j'ai eu pendant neuf ans auprès de moi, et que j'ai formé à ces sortes d'exercices. » Parmi les congréganistes, le prince Jean avait la plus haute piété, il tenait le premier rang parmi les membres de la confrérie, et « il emploie avec la bénédiction du Seigneur, les grandes connaissances qu'il a de la langue chinoise et tartare à gagner à Jésus-Christ un grand nombre d'infidèles »[1203].

A la suite de l'affaire de sorcellerie de 1768, Joseph Ma, un chrétien gendarme de Pékin, fut exilé en juin 1770 à l'ouest. En effet, il était membre depuis longtemps des deux associations du Saint-Sacrement et du Sacré-Cœur de la Paroisse du Beitang. Il était même un des assistants, du P. d'Ollières, qui en fut chargé dès 1767, après la mort du père de la Charme : « lorsqu'en 1769 il fut envoyé en exil, je lui promis qu'outre les prières des assemblées générales de chaque mois, nous en ferions pour lui en commun tous les mercredis dans les assemblées particulières des quatre classes, et je l'invitai à se joindre à nous d'intention. Ses lettres m'ont constamment assuré qu'il était fidèle à cette pratique, et qu'il y avait une grande confiance »[1204].

Le fils de Joseph Ma qui se nommait André, était un congréganiste de la confrérie du Beitang. En effet, il y a 25 ans que, quand le père Benoist était chargé de faire le catéchisme aux enfants du Beitang, dans la confrérie de Saints Anges[1205]. André se rendait exactement à toutes les assemblées, « quoique sa maison fût fort éloignée de la nôtre et même hors de notre district, sans que les études de la langue tartare, de la littérature chinoise et des exercices militaires auxquels son père l'appliquait, l'empêchassent de s'instruire de sa religion ». Le supérieur du Beitang, Des Robert, jugeait André Ma, ce jeune homme, « ayant reçu de Dieu un esprit solide et droit, une mémoire des plus heureuses et un talent admirable de s'énoncer avec grâce, s'était tellement appliqué à connaître notre sainte religion »[1206].

André fut placé dans un tribunal pour y travailler et s'y former aux affaires, tout le temps que ses occupations lui laissaient de libre, il l'employait avec plusieurs catéchistes de la paroisse, à exhorter les fidèles, à instruire les chrétiens ignorants, ou à les ramener à leur devoir, et à aider les pauvres de ses libéralités. Il avait acheté près de l'église du Beitang, une maison pour y abriter les

---

[1203] LEC III, 766-767. *Correspondance*, 544-545. Lettre du père Gaubil, de Pékin, le 29 octobre 1741.
[1204] LEC IV, 181. Lettre d'Ollières, sur la mort de Ma Joseph.
[1205] Ensuite, Benoist fut appelé au Palais d'été de Qianlong (Yuanming yuan), pour y faire construire différentes machines hydrauliques, et il ne venait à Pékin que très rarement.
[1206] LEC IV, 173. Lettre du père Benoist au père Dugad, de Pékin, le 26 août 1770.

pauvres chrétiens, « qui n'ont ni feu ni lieu, et à qui leurs infirmités ne permettent pas d'aller eux-mêmes demander l'aumône ». En plus de la « nourriture corporelle », André procurait abondamment la « nourriture spirituelle » : les instruire, les consoler, les exhorter et les disposer à recevoir avec fruit les sacrements de l'Église, qu'il avait soin de leur faire administrer[1207].

Quoique les Chinois en général aient tous du goût et des dispositions pour la musique, la plupart des chrétiens ne pouvaient avoir toutes les aides dont ils avaient besoin pour se former. Le supérieur Des Robert avait choisi alors une trentaine de jeunes gens qu'il a réunis sous le titre de « congrégation de la Musique », et qu'il rassemblait ordinairement l'après-midi sous la direction d'un maître habile qui leur a donné des leçons pendant deux ans, avec un succès qui a dépassé leurs espérances. Ma André fut un de principaux élèves et il fit tant de progrès dans l'art qu'il fut bientôt jugé digne de remplacer son maître, que ses infirmités et sa vieillesse obligèrent d'abandonner son emploi. « Son successeur ne tarda pas à justifier la haute idée qu'on avait conçue de son talent. En effet, il forma en très peu de temps d'excellents musiciens, qui en formèrent d'autres à leur tour ; de sorte que la Congrégation se trouva insensiblement composée de sujets instruits »[1208].

Vers le milieu de 1768, on tira des bannières, des troupes pour le Yunnan, qui était alors le théâtre d'une guerre, et André Ma fut nommé pour prendre part à cette expédition. Avant son départ, il fit une retraite, après laquelle il pourvut à la continuation des bonnes œuvres de charité qu'il avait commencées, et employa en aumônes le reste de l'argent qu'il possédait. « Comme il avait du talent pour composer en chinois et en tartare, on lui donna un emploi parmi ceux qui sont occupés à faire les placets, les relations et les autres écrits qui doivent être envoyés à l'empereur, ce qui l'obligeait à être toujours à la suite des généraux et des premiers officiers de l'armée, et à préparer toujours de quoi fournir aux courriers, qu'on fait partir presque tous les jours pour rendre à la cour un compte exact de ce qui se passe ». Dans les troupes, André pouvait en rassembler quelques membres, principalement les jours de fêtes, « il récitait des prières avec eux, et leur faisait ensuite un discours, où il leur rappelait leurs obligations, les précautionnait

---

[1207] LEC IV, 173-174 : « Comme dans notre église nous avons un endroit destiné à loger les chrétiens du dehors, nous y en avons presque toujours quelques-uns, soit des environs, soit des différentes provinces de l'empire, et dans certaines grandes fêtes de l'année, il arrive que le nombre de ces chrétiens étrangers monte souvent à près de deux cents. Nous ne leur permettons de loger chez nous qu'afin d'être plus à portée de pourvoir à leur nourriture spirituelle ; et comme il arrive de temps en temps que quelques-uns d'entre eux ont passé plusieurs années sans rencontrer de missionnaires, nous avons alors plusieurs catéchistes occupés à les instruire de leurs obligations de chrétiens, et en particulier de la soumission entière qu'ils doivent aux décrets émanés de la cour de Rome, et à les disposer à s'approcher avec fruit des sacrements. Charmé du talent et du zèle de Ma André, je l'avais engagé à venir, avec les catéchistes de notre église, partager le mérite de cette bonne œuvre ; et par la manière dont il s'en acquitta, il fit bien voir ce que peut la force du zèle uni à l'amour de Dieu ».

[1208] LEC IV, 174-175.

contre les occasions qu'ils pouvaient avoir de satisfaire leurs penchants, et ranimait leur ferveur par les exhortations les plus pathétiques et les plus touchantes ». Malheureusement, André mourut à la guerre, ses restes étaient rapportés à Pékin, par son oncle Jobe Ma[1209].

Les missionnaires dirigeaient chacun une ou plusieurs de ces congrégations, ce qui ne les empêchait pas, quand la prudence le permettait, de visiter leurs nombreuses et ferventes missions de Pékin et d'y exercer toutes les fonctions du ministère apostolique[1210].

On trouve que, André Ma, comme son père, était assistant de prêtre en charge d'une congrégation. L'existence de la congrégation des musiciens était exceptionnelle dans la paroisse urbaine de Pékin. On trouve celle des musiciens, chargée du chant et de la symphonie des grandes fêtes et celle des servants de messe, composée d'une quarantaine de jeunes néophytes, choisis pour servir de clercs dans toutes les fonctions ecclésiastiques : « la congrégation des musiciens est chargée du chant et de la symphonie des grandes fêtes. Les pères y lèguent leurs places à leurs enfants ; les nouveaux néophytes qui ont du talent y sont admis, et quoiqu'elle se renouvelle sans cesse, elle se soutient à merveille. J'y connais actuellement trois princes, plusieurs mandarins, et un grand nombre de pauvres néophytes, qui dérobent au travail dont ils subsistent les moments qu'ils emploient à y chanter les louanges de Dieu ; le baptême y rend tout le monde égal ».

La congrégation des servants de messes, est composée d'une quarantaine de jeunes néophytes choisis pour servir de clercs dans toutes les fonctions ecclésiastiques : « imaginez-vous un petit séminaire ; grâce à la modestie, à la gravité et au zèle de ceux qui le composent, nous sommes en état de faire toutes les cérémonies de l'Église avec la solennité et la dignité que demande le culte divin. Vous ne sauriez croire, monsieur, avec quelle ardeur toute cette fervente jeunesse étudie et observe la manière dont nous célébrons les fêtes. Oh ! Que la religion est aimable dans ses joies ! C'est un véritable triomphe dans les familles quand un enfant a été admis pour servir le prêtre à l'autel un jour de cérémonie ; la raison en est qu'on ne prend que les mieux instruits. Un vieillard préside à leur instruction ; c'est ordinairement un homme grave et sévère, qui ne leur fait pas grâce de la moindre rubrique, principalement les jours de grandes fêtes, comme celle du Sacré-Cœur de Jésus »[1211].

[1209] LEC IV, 175.
[1210] Rochemonteix 1915, 54-56.
[1211] LEC IV, 187. Lettre du Cibot, ca. 1773.

10.6 Dévotions et fêtes

D'après le mémoire de Le Comte, il y avait en Chine, une piété « extrême fervente » à la Sainte Vierge, surtout pour les femmes dans leurs maisons, ou dans un temple particulier pour elles : « Ils avaient outre cela une dévotion pour la très sainte Vierge, qui eût été peut-être trop loin, si l'on n'eût eu soin de la régler. Ils la nomment la sainte Mère, et ils l'invoquent en tous leurs besoins. L'expérience qu'ils ont de sa protection, les a confirmés dans cette tendre dévotion ; et les grâces qu'ils en reçoivent tous les jours, leur persuadent qu'elle est agréable à Dieu »[1212].

Ensuite il juge que l'instruction particulière des femmes chinoises était beaucoup plus embarrassante que celle des hommes, cependant il n'osait croire aux fruits qu'il y put récolter : « Je me rendais le vendredi au soir à cette église pour y confesser. C'était toujours dans un lieu exposé à la vue de tout le monde, car en cette matière on ne peut prendre trop de précaution ; le samedi matin j'achevais les confessions de celles qui n'avaient pu avoir place le jour de devant. Elles se confessaient presque toutes, et elles se seraient volontiers confessées tous les jours, si elles en avaient eu la liberté. Soit tendresse de conscience, ou estime du sacrement, ou quelqu'autre raison qui leur est particulière, elles ne trouvent jamais assez de temps pour découvrir leurs défauts. Il faut à la Chine les écouter avec beaucoup de patience ; et comme elles sont naturellement fort douces, elles seraient scandalisées, si on les traitait avec aigreur. Elles ont néanmoins cela de commode, qu'elles ne sont point entêtées d'elles-mêmes. Elles reçoivent les instructions de leur directeur avec humilité, elles suivent aveuglément ses avis, on ne leur donne jamais trop de pénitences ; et quoiqu'on ait de la peine à les corriger des défauts ordinaires, elles n'en ont point à les faire pleurer »[1213].

Par ailleurs, les femmes chinoises tombent très rarement dans des péchés considérables, parce que leur état les éloigne de la plupart des occasions dangereuses : « si on pouvait les obliger à conserver la paix dans leur domestique, leur vie d'ailleurs serait extrêmement innocente. J'ai vu en plusieurs, une dévotion qui n'était pas éloignée de la sainteté, toujours appliquées au travail, ou à la prière, veillant à l'éducation des enfants, ou à leur propre édification ; scrupuleuses dans

[1212] Le Comte 1696 II, 279-280 : « Les femmes sont encore plus touchées de ces sentiments que les hommes. Toutes leurs églises lui sont dédiées sous le titre de *Shengmu tang* 聖母堂, C'est-à-dire, temple de la sainte Mère. C'est là qu'elles s'assemblent, car jamais elles n'entrent dans l'église des hommes : comme aussi les hommes n'oseraient jamais se trouver dans la leur ».

[1213] Le Comte 1696 II, 282-284 : « On ne les visite point hors les temps de la maladie, elles ne viennent aussi jamais visiter les missionnaires ; mais on leur parle dans leur église, où l'on peut les assembler de quinze en quinze jours, pour leur dire la messe & leur administrer les sacrements. Elles n'osent y venir plus souvent, crainte de scandale. Les lois du pays ne leur en permettent pas même tant ; parce que les désordres qui arrivent, toutes les fois que les femmes païennes visitent les temples des bonzes, rendent nos assemblées suspectes, et donnent toujours aux gentils un prétexte spécieux de décrier la religion ».

l'observation de toutes les pratiques chrétiennes ; charitables, mortifiées, zélées surtout pour la conversion des idolâtres, & attentives à toutes les occasions qui se présentent de pratiquer les bonnes œuvres »[1214].

Dans les chrétientés de la mission française à Pékin et en provinces, il existe une longue tradition de dévotion au Sacré Cœur. En 1712, à Raozhou du Jiangxi, « la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, qui croît de plus en plus en France, est très commune parmi nos chrétiens, et produit dans leurs cœurs un grand amour pour la sainte humanité du Sauveur. Le livre qu'on a composé sur ce sujet, et qui nous a été apporté par le feu père de Broissia[1215], a été traduit à Macao en portugais : j'espère que, par le moyen de cette traduction, une dévotion si solide passera jusque dans les îles Philippines et dans l'Amérique espagnole. J'ai envoyé un de ces livres à M. le marquis de Puente, notre insigne bienfaiteur. Ce sont là des particularités que je devrais peut-être me dispenser de vous écrire : je ne le fais qu'afin que dans l'occasion vous profitiez de ces connaissances pour nous procurer un nouveau secours de prières des personnes qui, en France comme ici, ont une dévotion particulière au sacré cœur de Jésus »[1216].

En 1732, tout ce qu'il y avait de missionnaires à Canton, ecclésiastiques, dominicains, franciscains et jésuites, avait été chassé de cette capitale et relégué à Macao, ville qui appartenait au roi de Portugal. « Notre unique ressource est dans la miséricorde du grand Maître que nous servons. Aussitôt que s'éleva cette tempête, nous fîmes une neuvaine au Sacré Cœur de Jésus, et une à la très sainte Vierge, la priant d'être auprès de lui notre avocate. Les effets sensibles que nous avons si souvent éprouvés de sa protection nous entretiennent dans la douce confiance qu'elle ne nous abandonnera pas dans notre extrême douleur »[1217]. Pendant les années 1740s, le P. Loppin, un missionnaire clandestin de Canton au Jiangxi, se trouvait dans un état imprévu, « je m'adressai au Sacré Cœur de Jésus, auquel j'ai une dévotion particulière, et j'implorai la protection de la très sainte Vierge, avec toute la ferveur dont j'étais capable »[1218].

L'expression collective de la piété faisait partie des principaux éléments constitutifs de la vie confraternelle. Au moins une fois par an, le jour de la fête de « son » saint, la confrérie rassemblait

---

[1214] Le Comte 1696 II, 284-285 : « De manière que j'ai souvent ouï dire aux plus anciens missionnaires, que si la Chine devenait un jour chrétienne, presque toutes les femmes se sauveraient. Ce n'est point là un panégyrique affecté des dames chinoises ; je rapporte fidèlement ce que j'ai vu, & je juge des autres églises par celle dont j'avais la conduite ».

[1215] LEC III, 155. Sur la mort du père Charles de Broissia, son frère : « Il avait une dévotion tendre envers l'adorable sacrement de nos autels ; c'est ce qui entretenait cette union si intime qu'il avait avec le Sauveur. Ses lettres étaient pleines des sentiments les plus propres à augmenter le nombre des fervents adorateurs du sacré cœur de Jésus. »

[1216] LEC III, 191. Lettre du père d'Entrecolles au père procureur des missions de la Chine et des Indes, à Raozhou, le 27 août 1712.

[1217] LEC III, 680-681 ; 687. Lettre du père de Mailla, à Pékin, le 18 octobre 1733.

[1218] LEC III, 772. Lettre du père Loppin.

ses membres dans une église pour une célébration religieuse. À l'époque moderne qui nous occupe, les pénitents se distinguent par l'importance de leurs dévotions collectives : disposant d'un lieu de culte qui leur est propre, ils s'y retrouvent les dimanches et les jours de fête du Christ et de la Vierge pour y réciter et y chanter ensemble l'office, ou du moins matines et vêpres ; ils solennisent particulièrement plusieurs fêtes du calendrier, à commencer par la Semaine sainte et ont une intense activité processionnelle, organisant généralement un cortège propre un dimanche par mois et s'associant à d'autres. La forte visibilité des pénitents, choisie dès leurs origines pour affirmer la foi catholique dans un contexte de conflits confessionnels, s'exprime de manière privilégiée à travers leurs cérémonies collectives. Mais ils ne sont pas seuls à se réunir pour des exercices de piété. Beaucoup de confréries proposent à leurs membres des exercices communs, dont une procession, l'un des dimanches de chaque mois, souvent le premier pour celles du Rosaire et le troisième pour celles du Saint-Sacrement. Ces dernières s'emploient à accroître l'honneur dû à l'eucharistie par l'entretien du luminaire, comme le faisaient déjà les frairies médiévales du *Corpus Domini*, mais surtout, désormais, par des actes collectifs de vénération (offices, messes, saluts du Saint-Sacrement), dont le nombre et la solennité culminent à l'occasion de la Fête-Dieu et de son octave[1219]. On voir à Strasbourg, pour la confrérie du Saint-Sacrement établie en l'église Saint-Louis, le grand jour c'est le dimanche qui suit la Fête-Dieu[1220].

Au début des années 1760s, il ne restait donc plus à la résidence du Beitang, que trois prêtres français, de la Charme, Benoist et Amiot. Heureusement que cette même année arrivaient à Pékin, le 6 juin 1760, deux missionnaires, Cibot et d'Ollières. Ils joueront un rôle important, de 1773 à 1782, dans les tristes démêlés de l'Église à Pékin. Aussi est-il à propos de les faire connaître. Cibot dirigeait avec zèle la congrégation du Saint-Sacrement, la plus importante de toutes, et son influence au palais s'accrut à ce point que, malgré les défenses de l'empereur, il parvint à instruire et à baptiser plusieurs princes de la famille impériale[1221]. Le père d'Ollières, son compagnon de route de France en Chine, apôtre comme lui versé dans la science astronomique, parlait également comme lui avec élégance et facilité, le chinois et le tartare, si bien qu'il devint l'interprète de l'empereur dans les relations des Moscovites avec le gouvernement des Qing. Il traduisit en mandchou plusieurs livres de religion, et composa en chinois un catéchisme qui fit un bien infini.

[1219] Dompnier 2010, 86-87.
[1220] Châtellier 1981, 423.
[1221] ARSI, lettre inédite, le père Cibot écrivait au père Brotier, à Paris, le 22 octobre 1767, cf. Rochemonteix 1915, 94-95.

Chargé de la congrégation du Sacré-Cœur du Beitang[1222], le père d'Ollières donna à cette œuvre une extension extraordinaire. Cette congrégation et celle du Saint-Sacrement devinrent entre les mains de ces deux missionnaires, les œuvres les plus florissantes et les plus populaires de l'église du Saint-Sauveur[1223]. C'était vers 1767, d'Ollières fut chargé de remplacer le père de la Charme, dans la congrégation du Saint-Sacrement, qui faisait la base de leur chrétienté : « cela me mit comme à la tête de toutes les opérations du saint ministère, et outre les instructions particulières et le sermon du second dimanche de chaque lune, dont j'étais déjà chargé, j'eus à prêcher celui du quatrième dimanche. Voilà, pour le ministère de la parole, le gros de mon emploi depuis quinze ans. J'ai donné des retraites en particulier à six, huit, dix personnes. Nous en avons fait deux publiques, où j'étais chargé des examens, des conférences, et d'une partie des sermons ou méditations. J'ai été dix ou douze fois dans les missions du dehors, dans le besoin. J'ai même passé au delà de la grande muraille »[1224].

Le 18 juin 1773,[1225] le jour de la fête du Sacré-Cœur, comme l'église française du Beitang, était la seule où on la célèbre, « les néophytes de toutes les autres églises y viennent en foule ; mais ce que l'Europe aura de la peine à croire, quand les travaux de la campagne le permettent, nous y voyons arriver des néophytes de 50 à 60 lieues, quelquefois de plus loin ».

Cibot présente d'abord la disposition de grande scène aux caractéristiques chinoises :

« Le lieu où elle se célèbre est la chapelle de la congrégation du Saint-Sacrement ; cette chapelle[1226] est à la droite de l'avant-cour du parterre (la grande cour de l'église), environnée d'une galerie couverte qui est devant notre église ; la grande cour est à peu près comme celle des pensionnaires de La Flèche ; on en sort par un portique qui fait face au frontispice de l'église : elle a trois grandes portes sur l'avant-cour où est la congrégation. Comme la congrégation serait trop petite pour la célébration de la fête, on l'allonge de toute la cour par le moyen d'une grande tente de toile, au milieu de laquelle est un arc de triomphe de vingt ou vingt-quatre pieds ; cet arc de

---

[1222] Il n'y a pas de date précise de la fondation de cette congrégation du Sacré-Cœur, selon une lettre de Cibot des années 1770s, elle était déjà unie avec celle du Saint-Sacrement et fut à la tête de toutes les autres. LEC IV, 187. Sur la confrérie et la dévotion au Sacré-Cœur aux XVIIIe siècle, voir Froeschlé-Chopard 2000.

[1223] Pfiseter 1934, 906 ; Rochemonteix 1915, 96.

[1224] « Trois ou quatre ans après, notre ancien, qui (de la Charme) était chargé de la congrégation du Saint-Sacrement, qui fait ici la base de notre chrétienté, mourut ». LEC IV, 280-281, l'extrait d'une lettre du père d'Ollières à M. son frère, curé de Lexie, près Longwi, le 15 octobre 1780.

[1225] Ou le 14 juin 1776. La lettre de Cibot n'indique pas une année précise, on peut la déterminer par conjecture d'après sa place dans les recueils de LEC, et d'après son contenu : « Nous sommes à la veille de la Fête du Sacré Cœur, qui est établie à Pékin depuis plusieurs années, dont les apprêts nous coûtent beaucoup de soins et de travail », d'après le calendrier ecclésiastique, la date de cette fête la plus rapprochée après le 11 juin, serait le 18 juin 1773, ou le 14 juin 1776. Pfister 1934, 901-902.

[1226] D'après une lettre datée du mai 1775, le supérieur Bourgeois a déjà fini de bâtir une belle maison de congrégation, qu'il en envoie le plan à Paris. Il était de six pieds de haut, quatre de large ; elle comprenait encore l'église et tout le terrain que parcourt la procession du Saint-Sacrement, le jour de la Fête-Dieu : « c'est un beau morceau ». LEC IV, 272. Lettre du père F. Bourgeois, à M. l'abbé de Charvet, prévôt de l'insigne collégiale de Pont-à-Mousson, à Pékin, le 15 mai 1775.

triomphe est couvert de pièces de soie de différentes couleurs, entrelacées en différentes manières, et suspendues en forme de guirlandes et de festons ; toute la tente est ornée de banderoles et d'autres ornements chinois. Nos lettrés chrétiens n'ont pas manqué d'y semer des inscriptions à la louange du sacré cœur de Jésus ; comme elles sont écrites sur de longues pièces de satin blanc, et enfermées dans des cadres dorés, ou des bordures de soie de diverses couleurs, elles n'ajoutent pas peu à l'éclat et à la magnificence des décorations. Vous aimeriez l'amphithéâtre où se placent les musiciens ; il s'avance dans la cour de plusieurs pieds hors de la galerie du corps de logis qui lui sert de fond, et relève fort agréablement le frontispice de la chapelle par sa petite balustrade de soie, son tapis, ses vases à fleurs, et les pièces de satin dont il est orné. Tout le pavé de la cour est couvert de nattes fines, de toiles peintes et de tapis rares et précieux, sur lesquels on met de petits carreaux, qui sont les seules chaises des églises chinoises ; les degrés qui mènent à la chapelle sont absolument couverts de tapis, ainsi que le pavé ; et quoique l'église soit petite, sa galerie, ses deux rangs de colonnes, ses murailles même, tout est embelli de manière à plaire aux plus curieux amateurs d'Europe »[1227].

Avant les messes, voici les préparations des musiciens :

« Vers les deux heures après midi du jeudi de l'octave du Saint-Sacrement, tout étant préparé, et les chrétiens assemblés, les missionnaires, après avoir fait leur prière dans la chapelle, viennent s'asseoir sous la tente pour entendre la répétition des motets, des cantiques et des différents morceaux de symphonie que la congrégation des musiciens a préparés pour le lendemain : cette répétition dure plus d'une heure ; elle a coûté bien des jours d'étude à ces bons néophytes. Il n'est jamais arrivé qu'on ait été obligé de rien changer à ce qu'ils proposent pour le lendemain. Les missionnaires n'ont que des éloges à donner au zèle des anciens et à l'application des nouveaux. Ces derniers ont réussi cette année au gré de tout le monde, et les anciens, qui sont leurs maîtres, en ont paru les plus enchantés »[1228].

A la suite de la répétition de la musique, c'étaient les Vêpres et les confessions des néophytes : « Les néophytes récitent, avec de petites reprises en chant, « les prières chinoises qui leur servent de premières Vêpres, mais qui sont souvent beaucoup plus longues. Pendant ce temps-la tout le monde est à genoux dans le silence le plus respectueux et le plus profond. Les plus petits enfants même, grâce à la bonne éducation qu'ils ont reçue, et à la gravité naturelle de leur nation, y sont d'une modestie admirable ; aussi l'exercice préparatoire qui précède la

[1227] LEC IV, 186-187.
[1228] LEC IV, 187-188.

procession est plutôt un simple usage qu'une précaution nécessaire. Chacun a vu d'avance, sur les catalogues affichés, la place qu'il doit tenir et ce qu'il doit y faire. On voit de petits chantres de dix à douze ans, qui ne cèdent en rien pour la dévotion aux plus fervents novices. Tels sont aussi ceux qui sont destinés à jeter des fleurs devant le Saint-Sacrement. Les néophytes qui n'ont point d'emploi particulier profitent de ce qui reste de temps jusqu'au souper des missionnaires pour se confesser »[1229].

A quatre heures de la matinée, avait lieu la première grand'messe, avec musique et symphonie, « il y a un motet à l'exposition du très saint Sacrement ; la symphonie qui est sous la tente remplit les intervalles des messes ; celle qui est dans la chapelle a ses temps marqués dans chaque messe. Les musiciens sont en surplis et à genoux sur deux lignes, au-dessous de la table de communion. Les messes étant finies, on chante solennellement les grandes prières ; la tente est alors aussi pleine que la chapelle ».

Ensuite en chantait une seconde messe vers les six heures ; « on ne la commence pas d'abord, afin de donner le temps à tout le monde de se préparer à l'entendre, et aux musiciens celui de prendre une tasse de thé. Ce petit vide est rempli par la grande symphonie de la tente, et par la réception des nouveaux congréganistes ».

Après les prières, vient le sermon, puis la troisième grand'messe. Cette dernière grand'messe dure une heure et demie, et finit par la bénédiction du Saint-Sacrement, qui est précédée d'une amende honorable, pendant laquelle il y a bien des larmes répandues. On porte ensuite le saint Sacrement en procession, et voici l'ordre dans la marche :

« Après la croix sont quatre petits chantres en longue robe de soie violette et en bonnet de cérémonie ; suit la partie des musiciens qui sont en habits séculiers ; vient ensuite *la congrégation du Sacré-Cœur de Jésus*, avec les musiciens en surplis, et quatre petits chantres en aubes, avec des ceintures de soie de diverses couleurs, des rubans et des crépines d'or. Immédiatement après sont deux porte-encensoirs, deux porte-navettes, et deux enfants en aubes et en rubans de soie ; ceux-ci portent des corbeilles de fleurs et en sèment sans discontinuer devant le Saint-Sacrement ; les thuriféraires et les fleuristes se succèdent et se relèvent tour à tour pour encenser ou jeter des fleurs, et ce changement se fait avec un ordre qui ne varie jamais ; le maître des cérémonies suit en surplis, et il ne fait que présider ; deux des principaux membres de la confrérie tiennent les

[1229] LEC IV, 188. « Les confessions recommencent après la prière du soir, qu'on chante à l'église à l'ordinaire, et durent jusqu'à dix heures, parce que les néophytes étrangers demeurent à l'église, et que tous ceux de la ville qui trouvent place dans les salles destinées à cet usage ne s'en retournent pas chez eux ; outre cela, plusieurs passent la nuit sous la tente pour la défendre en cas d'accident, ou pour veiller sur les décorations ; les confessions recommencent à trois heures et demie, et durent toute la matinée ».

cordons du dais sous lequel est le très saint Sacrement ; le prêtre qui le porte, revêtu des habits sacerdotaux, est environné de ses acolytes, et suivi des missionnaires, qui portent chacun un cierge à la main »[1230].

« Quand la croix entre dans l'église, les tambours et autres instruments se font entendre, et continuent jusqu'à ce que le très saint Sacrement soit sur l'autel ; ce troisième corps de musiciens se trouve au jubé qui est dans le fond de l'église. Le Saint-Sacrement passe au milieu des congréganistes, qui sont à genoux un cierge à la main ; le reste des néophytes est derrière eux et remplit l'église : tous ceux qui sont en surplis, et il y en a plus de cinquante, vont se ranger au sanctuaire dans un fort bel ordre. Après les motets, les encensements et les prières, il se fait un petit silence qui finit par une symphonie et une musique universelle, au moment que le prêtre se tourne pour donner la bénédiction »[1231].

Raux, comme supérieur de la paroisse du Beitang et membre du Bureau de l'Astronomie, s'appliqua à établir dans 1'église la pompe du culte extérieur ; les offices s'y célébraient avec la même solennité et la même piété qu'en Europe. La messe et les vêpres s'y chantèrent longtemps tous les dimanches et fêtes d'obligation. Il partageait en cela la manière de voir de son Supérieur ecclésiastique, Monseigneur Gouvea, avec lequel il vécut jusqu'à la fin dans la plus parfaite harmonie. « Les *processions du Saint-Sacrement* se faisaient solennellement dans les cours du Nantang, le jour de la Fête-Dieu dans la cathédrale où se réunissait tout le clergé des quatre églises avec leur compagnie de musiciens. Le dimanche suivant elles avaient lieu dans les autres églises avec toute la pompe possible. Les Chrétiens s'y rendaient de toutes les parties de la province ; et les Païens qui ne pouvaient pas entrer dans l'enceinte de l'habitation des Européens, montaient en grand nombre sur le toit des maisons et sur les remparts de la ville avoisinant le Nantang. On voulait ainsi frapper les sens des Chinois tout livrés à l'extérieur, et attirer par ce moyen les chrétiens dans les églises auparavant peu fréquentées »[1232].

Selon Raux, les Chinois étaient surtout enthousiasmés dans les processions solennelles du Saint-Sacrement qui se faisaient sous la galerie de l'église du Beitang et dans la cour de l'établissement. « Ces fêtes donnaient une grande idée de la sainte Religion et de la Majesté infinie du Dieu trois fois saint qu'ils adorent. Aussi l'église du Beitang devint-elle alors très

---

[1230] LEC IV, 188-189. « Depuis le portique qui sépare l'avant-cour de l'église, il y a des enfants de chaque côté du chemin, tenant à hauteur d'appui de longues pièces de soie de diverses couleurs ; les deux chœurs de musique chantent sans interruption et sans confusion, et leurs reprises sont le signal des évolutions des fleuristes et des thuriféraires ».
[1231] LEC IV, 189.
[1232] MCM VII, 702-703.

fréquentée par les chrétiens ; tous les jours de fêtes et de dimanches, ils s'y rendaient publiquement et en grand nombre, « quelques grands ou riches y venaient en voiture ». Plus tard cependant, Raux dut se restreindre un peu pour ne pas surcharger et ses prêtres et ses séminaristes. Cayla, successeur Supérieur Général de Jacquier, craignit que Raux ne succombât à tant de fatigues, il l'en reprit plusieurs fois et lui recommanda de se restreindre sur ce point. Il réduisit dans la paroisse du Beitang, les messes chantées aux principales fêtes, et prescrivit de psalmodier seulement les vêpres »[1233].

Jusqu'en 1788, les chrétiens femmes n'entraient jamais dans l'église de la maison, la paroisse leur avait bâti une église dédiée à la sainte Vierge où elles pouvaient se réunir. Les retraites spirituelles que Raux établit dans la maison pour les Chrétiens de la capitale et de la province, produisirent à Pékin les grands biens qu'elles faisaient en France, à Saint- Lazare et ailleurs. Elles avaient lieu deux fois par an, vers la fin du Carême et à la Toussaint.

Sur l'invitation de Raux, messieurs les missionnaires des autres églises de Pékin, vinrent plusieurs fois prêcher ces retraites, « tout s'y passait comme à Saint-Lazare, ceux qui le pouvaient, donnaient la somme d'environ trois francs pour aider un peu à la dépense, les pauvres ne donnaient rien et étaient aussi bien reçus que les autres ». Ce saint exercice, interrompu après la persécution de 1805, fut repris à différentes époques, mais il ne put être continué à cause des persécutions[1234].

[1233] MCM VII, 703.
[1234] MCM VII, 703-704.

Conclusion

Dans le présent travail, la première partie a montré l'évolution de la paroisse du Beitang, depuis son émergence en 1688 dans la Cité impériale à sa fermeture en 1827. La création des chrétientés pékinoises a été décrite dans le contexte de la ville, afin de mieux comprendre les rôles des missionnaires et la place du christianisme dans une société « diverse mais unifiée » au centre de l'Empire. Nous avons ensuite rappelé les services rendus à la Cour par les jésuites suivant leurs divers « métiers », afin de comprendre comment les missionnaires équilibraient et réajustaient leur stratégie entre apostolat et travaux séculiers. Nous avons notamment discuté la situation des jésuites de Pékin après 1773, au moment de la crise de la Compagnie de Jésus en Europe et en Chine. La mission française de Pékin joue un rôle important durant toute la transition des XVIIIe et XIXe siècles. Pour poursuivre la mission française, les lazaristes arrivèrent en Chine en 1785 dans le chaos où se trouvaient les jésuites. Ils leur succédèrent à la Cour des Qing. À la suite des révoltes et des crises de la deuxième moitié de l'Empire, l'état de la mission à Pékin devint de plus et plus fragile, et se posa alors le problème du maintien des chrétientés fragmentées avant leur expulsion par l'empereur mandchou.

La deuxième partie montre la constitution d'un réseau, d'une structure et de la vie religieuse d'une paroisse urbaine en Chine. Dans la coopération de tous les membres de la paroisse, on voit comment cette communauté a pu établir et maintenir une église, une maison charitable et (ou) une école dans la société locale. On y voit une religiosité chrétienne sous une forme française ; mais d'autre part, elle rejoint également la tradition des diverses religions chinoises. Nous avons présenté les formes de la piété, les missionnaires, les procureurs, et les laïcs dans toutes leurs fonctions importantes pour former une paroisse active au centre ville, dans l'exercice de sa vie religieuse, plus que dans une perspective « politique » déjà connue ; au total, une communauté religieuse dans certain cas plus vivante que celles d'Europe à la fin du XVIIIe siècle. Avec une liste des livres sacrés et livres de morale chrétiens de langue chinoise, les confréries et les laïcs jouèrent un rôle important, alors que pendant la Révolution le nombre de missionnaires s'était fortement réduit.

Essayons un bref résumé de l'héritage de cette ancienne paroisse urbaine de Pékin. Cette communauté urbaine du XVIIIe siècle représente une période de transition, les croyants sont plus

nombreux, du fait entre autres de la croissance économique et de l'urbanisation, rendant la composition de la paroisse plus diversifiée. Dans la liste des livres chrétiens qui ont circulé dans la chrétienté coréenne à la fin du XVIIIe siècle, nous pouvons voir le rôle essentiel de la publication et la diffusion des livres religieux dans le diocèse de Pékin, particulièrement à la paroisse du Beitang. Les missions utilisent et révisent les sources chrétiennes et l'idée morale des livres chinois, afin de proposer une nouvelle forme de livres de morale chrétienne dans la société chinoise. Par ailleurs, ces livres ne sont pas rédigés de façon classique comme à l'époque de Ricci. Avec l'usage des langages vernaculaires, ils deviennent plus familiers, et facilitent l'échange et l'utilisation générale du public. Malgré la controverse sur les stratégies théologiques entre les Missions étrangères de Paris et les jésuites, dans la pratique religieuse paroissiale, ils utilisent les mêmes livres du Beitang. On peut voir dans leurs procures de Canton, qu'ils sont également plus proches et prêts à collaborer pour maintenir l'unité de leurs communautés. En ce qui concerne les versions abrégées de la Bible, celle de la mission protestante de Morrison est devenue une référence essentielle. Une version complète de la Bible chinoise protestante est également imprimée avant les traductions catholiques. Dans un certain sens, l'expérience d'une « théologie chinoise » semble avoir été davantage héritée par l'Église protestante, ce qui constitue un phénomène intéressant.

Le nombre des clercs chinois dans la paroisse du Beitang, qu'il s'agisse des jésuites chinois formés en France, ou des dizaines élèves du nouveau séminaire interne des lazaristes du Beitang, devint plus en plus important avec le développement et l'expansion des chrétientés. Matthieu Xue, le supérieur chinois du Beitang, eut le mérite de conserver l'héritage de la paroisse, de la fermeture de l'église à Pékin jusqu'à la guerre de l'opium au milieu du XIXe siècle. Ces prêtres chinois, il le prévoyait, devaient être pendant les mauvais jours, les seuls soutiens de la foi. Il faut souligner également le rôle essentiel des catéchistes chinois ; grâce à eux surtout la religion progressa aux environs de Pékin et dans les montagnes du Huguang, où se trouvait la plus importante mission française hors de Pékin. Il faut noter la naissance de confréries et dévotions françaises dans la société urbaine chinoise au début de XVIIIe siècle ; elles allaient se développer et se fortifier pendant tout le règne de Kangxi ; elles seront providentielles, et de première importance, durant les persécutions qui à partir de 1723 feront périodiquement obstacle au travail missionnaire. Les laïcs dans la paroisse du Beitang remplirent le rôle de chefs (*huizhang*) et congréganistes (*zaihui zhiren*) dans les confréries, ils participèrent aux liturgies quotidiennes et des grandes fêtes pendant toutes ces années. En même temps, dans les cinq missions aux environs

de Pékin et aux missions provinciales de la mission française, le modèle de la confrérie de Pékin paraît avoir été perçu comme le type idéal à reproduire.

Dans l'ordre de l'empire des Qing, Qianlong, se voyait et se voulait à la fois mandchou et monarque universel d'un empire multi-ethnique. Il remit en valeur l'identité mandchoue, mais aussi les différences entre les populations : Mandchous, Mongols, Tibétains, Uighurs et Chinois, placées sous la suzeraineté de Pékin, différences qui témoignaient de la nature cosmopolite de son pouvoir. Sur la longue frontière mongole et chinoise, l'empereur Qianlong a utilisé son fonds privé pour construire un certain nombre de temples bouddhiques tibétains pour consolider les relations ethniques en formant une « Grande Muraille de religion ». Pékin, Jehol, et la montagne Wutai deviennent les nouveaux centres du bouddhisme tibétain. Cependant, pour Qianlong, ses ministres et ses successeurs, l'échec de l'administration des communautés chrétiennes, ainsi que le contrôle des musulmans du nord-ouest de la Chine, est un échec de la gouvernance impériale multi-ethnique et multi-religieuse. Mais cela ne signifie pas qu'ils n'ont pas essayé de faire des ajustements. Seule la crise sociale et économique du début du XIXe siècle, et la croissance des puissances impériales occidentales, ont rapidement brisé la situation apparemment équilibrée et calme. Ils n'eurent plus le temps ni l'opportunité pour résoudre ce problème dans un aussi vaste pays. Après le traité de 1842, l'histoire de la mission changera dans son ensemble, non seulement pour le gouvernement, mais même pour les croyants, les nouveaux missionnaires étant perçus comme radicalement étrangers[1235].

Après l'expédition anglo-française en 1860, les églises et les cimetières de Pékin furent restitués à Mgr Joseph-Martial Mouly (孟振生 1807-1868), vicaire apostolique qui reprit possession du Beitang. La résidence épiscopale sera désormais au Beitang. Après son voyage en Europe, Mgr Mouly songea à reconstruire l'église du Beitang. La première pierre fut posée le 1er mai 1855 en présence de M. Berthemy, ministre de France, de tous les ministres étrangers et des mandarins du Zongliyamen 總理衙門[1236]. La bénédiction solennelle de la nouvelle église eut lieu le 1er janvier 1867. En 1885, alors que Mgr Tagliabue venait de succéder à Mgr Louis-Gabriel Delaplace (田嘉璧 1820-1884), surgit la fameuse affaire de l'échange du Beitang avec la famille impériale pour procurer un lieu de retraite, voisin du Palais, à la majorité du nouvel empereur Guangxu. Habilement menée par Mgr François Tagliabue (戴濟世 1822-1890), aide de M.

[1235] Bays 2012, 53. On voir également les lettres dans les archives jésuites à Rome, écrit par les chrétiens chinois de Shanghai, accusant les nouveaux missionnaires de ne pas se conformer aux méthodes de Ricci, etc. Voir ARSI, Jap. Sin. 1002, IV-21.

[1236] L'emplacement de la nouvelle église était sur un terrain nouvellement acheté, à l'est de l'enceinte du Beitang ; de style gothique, elle mesurait à l'intérieur 49 mètres de long sur 30 de large au transept et 21 à la nef ; les tours avaient 90 pieds de haut.

Alphonse Favier (樊國梁 1837-1905), l'affaire fut traitée avec toutes les autorités intéressées, le Souverain Pontife Léon XIII, le Supérieur général des lazaristes M. Fiat, le gouvernement français, représenté alors à Pékin par M. Jean Antoine Ernest Constans (1833-1913), et le gouvernement chinois ; une convention très précise, sanctionnée par un décret impérial, donnait non loin de l'ancien emplacement qui était cédé au gouvernement chinois, un terrain plus grand, le Xishiku 西什庫. Le 30 mai 1887, Mgr Tagliabue bénissait solennellement la première pierre de la nouvelle église ; au mois de décembre 1887, il livrait les clefs de l'ancien Beitang ; et le 9 décembre 1888, on faisait la bénédiction de la nouvelle cathédrale de Pékin[1237]. Telle est cette église du Beitang qui a acquis depuis une renommée universelle, entrant dans l'histoire (et presque dans la légende), à la suite des tragiques événements qui se déroulèrent autour d'elle en 1900. Du 15 juin au 16 août 1900, l'église et la résidence du Beitang furent assiégées par les Boxers. L'église, objet principal de l'attaque et des coups, eut à subir de multiples dégâts ; mais grâce aux marins français et italiens, que commandait l'enseigne de vaisseau Paul Henry, les missionnaires et les chrétiens réfugiés au Beitang furent préservés du sabre des Boxers jusqu'à l'arrivée de l'armée de secours, le 16 août 1900. Alors que toutes les autres églises de Pékin, celles du Nantang, du Dongtang, du Xitang, de Zhalan avaient été détruites et brûlées, le Beitang, malgré quelques avaries facilement réparées, était toujours debout, prêchant l'espoir à ceux que pouvaient attrister le sang versé de plus 6,000 chrétiens et toutes les ruines accumulées.

Grâce aux archives inédites dans la collection des lazaristes de Pékin, on peut faire une histoire continue, pour cette paroisse urbaine, des années 1840 à 1950. L'ouverture de la Chine aux missions, et une « libération religieuse » présentée en Chine, indiquent un progrès de l'occidentalisation et (pour les chrétiens) l'espoir d'un abandon de la religion traditionnelle comme des « superstitions »[1238].

Pour poursuivre une étude sur les procures de Macao, il faut faire une enquête des contenus des procures, à travers les XVIIIe et XIXe siècles, avec des livres de comptes, recettes et dépenses, des registres des bibliothèques, des registres de conversion et de la formation des clergés locaux, etc. Ces sources peuvent être utilisées pour analyser la vie religieuse quotidienne des paroisses de Pékin. Avec un travail complet sur cette institution et ses contenus, on peut mettre en évidence la source que constituent les procures, pour une meilleure compréhension de la dimension économique et sociale des paroisses locales dans la société chinoise moderne. Ses

[1237] Elle mesure 84 mètres de longueur, 33 mètres de largeur au transept, 20 dans la nef et 22 de hauteur sous la clef de voûte. Sa façade, de style gothique, où abonde le marbre, apparaît blanche et élégante au fond d'une majestueuse avenue.
[1238] Schipper 2008, 382.

interactions avec les paroisses nous offrent une perspective non seulement pour une sociologie religieuse, mais aussi pour une histoire sociale de la vie urbaine et rurale chinoise à l'époque moderne. Pour les livres du Beitang, à part des livres religieux, on constate une évolution, l'édition de livres de langues et de manuels scolaires, pour les lectures des nouveaux arrivés, qui faisaient le commerce dans les ports de Chine. La paroisse de Pékin a construit de plus en plus d'institutions scolaires et d'hôpitaux, contribuant ainsi à un nouveau paysage religieux dans la société chinoise.

Pour conclure, citons une partie d'une lettre de Lamiot en 1820, le dernier missionnaire du Beitang, ses paroles dans sa route de Pékin à Macao :

> « Ainsi, vous voyez, mon frère, que, si l'Église de Chine a, comme la primitive Église, des pertes à déplorer, elle a aussi ses confesseurs, ses patrons, ses protecteurs dans le ciel ; et si Tertullien trouvait dans le sang des martyrs la semence des chrétiens, nous avons lieu d'en espérer ici les mêmes résultats... Depuis Pékin jusqu'ici, je n'ai trouvé ni mandarin, ni soldat, ni satellite, qui m'ait parlé contre notre religion. Les uns la regardaient comme bonne, les autres comme innocente... Dans le midi surtout de la Chine, continuellement on brûle de l'encens devant les idoles, on se prosterne, on allume des chandelles : ce n'est pas qu'on y croie, mais c'est uniquement une crainte vague, une terreur qui s'empare des esprits, un pressentiment de la divinité.
>
> Aucune nation n'est plus religieuse que les Chinois ; je suis tenté de croire que leur respect pour les idoles est plutôt une disposition qu'un obstacle à leur conversion : les dévots aux idoles, embrassent le christianisme plus facilement que les autres... Je ne crois pas que nos Chinois puissent vous aider en rien dans vos savantes recherches ; ce n'est pas de leur domaine : je n'ai jamais connu de Chinois qui y fût propre, pas même les lettrés : ils donnent les sens d'un caractère, vous citent des faits ; les plus instruits connaissent l'histoire, savent les noms, les dates, etc. ; mais, faut-il raisonner, discourir, ce n'est plus de leur sphère. J'ai toujours admiré leur mémoire, et surtout comment les meilleurs d'entre eux savaient tirer parti d'une langue si singulière pour se rendre intelligible, clairs, pour toucher, émouvoir même : le reste se réduit à peu de chose[1239]. »

[1239] Lettre de Lamiot, Wuchangfu, à l'hôtel près de la prison, le 19 février 1820. LEC IV, 515-520.

Sources primaires

Archives et bibliothèques

AAE : Archives des Affaires étrangères, La Courneuve

AAE-CADN : Centre des Archives diplomatiques de Nantes

ACM : Archives de la Congrégation de la Mission, Paris

ACM-ALP : Archives des Lazaristes de Pékin, Paris

AMEP : Archives des Missions Etrangères de Paris

ARSI : Archivum Romanum Societatis Iesu, Rome

APF : Archivio Storico della Congregazione per l'Evangelizzazione dei Popoli (Propaganda Fide)

ASJF : Archive des jésuites de la Province de France, Vanves

BAV : Biblioteca Apostolica Vaticana

BnF : Bibliothèque nationale de France, Paris

BC : Biblioteca Casanatense, Rome

HKDA : Hong Kong Catholic Diocesan Archives, Hong Kong

NLC : Nantional Library of China, Beijing

YSG : Zhongguo diyi lishi dang'an guan (N°1 Archives nationales de Chine), Beijing

Sources imprimées chinoises

AMDA : *Mingqing shiqi aomen wenti dangan wenxian huibian* 明清時期澳門問題檔案文獻彙編 (Les documents de Macau en dynasties Ming & Qing), Zhongguo diyi lishi dang'anguan, Macau Fondation & Jinan University, Beijing: Renmin chubanshe, 1999.

ANTT : *Putaoya dongbota dang'an guan cang qingdai aomen zhongwen dang'an huibian* 葡萄牙東波塔檔案館藏清代澳門中文檔案彙編 (Collection des documents Sínicos do Arquivo Nacional da Torre do Tombo sur Macau en dynastie Qing). LIU Fang, ed. Macau: Macau Fondation, 1999, 2 vols.

BSWX : *Beijing shifan daxue tushuguan guancang jidujiao wenxian huibian* 北京師範大學圖書館館藏基督教文獻彙編 (Les documents Christianismes en Universite Normale de Pékin, microfiches). Beijing: Beijing shifan daxue tushuguan, 2003.

DASL (YSG) : *Qing zhong qianqi xiyang tianzhujiao zaihua huodong dang'an shiliao* 清中前期西洋天主教在華活動檔案史料(Archives chinois des missionnaires catholique en chine de la période pré-mid Qing). Beijing : Zhonghua shuju, 2003, 4 vols.

FGWX : *Faguo guo jia tu shu guan Ming Qing tian zhu jiao wen xian*. 法國國家圖書館明清天主教文獻 (Textes chrétiens chinois de la Bibliothèque national de France), 26 vols., edited by Nicolas Standaert, Ad Dudink et Nathalie Monnet. Taipei: Ricci institute, 2009.

Guxin Shengjing. Li Shixue et Zheng Haijuan, (éds.) 2014. *Guxin shengjing cangao* 古新聖經殘稿, 9 vols., Beijing : Zhonghua shuju.

HAN Qi 韓琦 et Wu Min 吳旻 (éds.), *Ouzhou suocang yongzheng qianlong chao tianzhujiao wenxian huibian* 歐洲所藏雍正乾隆朝天主教文獻彙編. Shanghai : Shanghai renmin, 2008.

KXLM : *Kangxi yu luoma shijie guanxi wenshu* 康熙與羅馬使節關係文書 (Documents des envoyés entre Rome et Kangxi). CHEN Yuan, ed. Beijing: Gugong bowuyuan, 1932, rpt. in *Zhongguo shixue congshu xubian,* nº 23, Taipei: Xuesheng shuju, 1973.

QSL : Qing shilu 清實錄 (Annales Véridiques de la dynastie des Qing), *60 vols.,* Pékin: Zhonghua shuju, 1985-1987.

SJHB : *Zhongguo tianzhujiao shiji huibian* 中國天主教史籍彙編 (Les documents sur l'histoire catholique en Chine) , Taipei: Université Catholique Fu-Jen, 2003.

Rixia jiuwen kao 日下舊聞考 (Recherches sur les Récits anciens entendus près du trône), compliation supervisee par YU Mingzhong 于敏中, et YINGLIAN 英廉, 160 juan, 1785; in Siku quanshu, vol. 497-499.

Shuntian fuzhi 顺天府志 (Monographie de la préfecture de Shuntian), 1886, rééd., 16 vols. Beijing: Beijing guji chubanshe, 1987.

Zikawei : *Xujiahui cang shu lou Ming Qing Tian zhu jiao wen xian xu bian* 徐家匯藏書樓明清天主教文獻 (Sequel to Chinese Christian texts from the Zikawei Library), 34 vols., edited by Nicolas Standaert, Ad Dudink, Wang Renfang. Taipei: Ricci institute, 2013.

Sources imprimées latines

AMIOT Jean-Joseph-Marie. 1998. *Messe des Jésuites de Pékin*, composé par Teodorico Pedrini, Simon Boyleau, Jean Joseph Amiot. Jean-Christophe Frisch et al. Musique des Lumières XVIII-21 (CD).

Correspondance : GAUBIL Antoine. *Correspondance de Pékin 1722-1759.* Renée Simon, éd., Genève : Librairie Droz, 1970.

DU HALDE Jean-Baptiste. *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*. Paris : P.-G. Le Mercier, 4 tomes, 1735 ; rééd. Le Haye : H. Scheurleer, 1736, 4 tomes.

Instructions, pratiques, et prières pour la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus: L'Office, vespres et messe de cette dévotion. Paris: Valleyre, 1752.

HARLEZ Charles de. 1887. *La religion nationale des Tartares orientaux : Mandchous et Mongols, comparée à la religion des anciens Chinois, d'après des textes indigènes, avec le rituel Tartare de l'empereur K'ien-long*. Bruxelles : F. Hayez.

LANGLÈS Louis Mathieu. 1804. « Recueil des usages (et cérémonies) établis pour les offrandes et sacrifices des Mantchoux par l'ordre de l'empereur (Rituel des Mantchoux) », in *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*, VII, Paris, L'imprimerie de la République, 241-308+x.

LECOMTE Louis. *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine*, Paris : Jean Anisson, 1696.

LE GOBIEN Charles. *Histoire de l'Edit de l'Empereur de la Chine en faveur de la religion Chrétienne avec un Eclaircissement sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius et aux morts*. Paris, 1698.

LEC : *Lettres édifiantes et curieuses, concernant l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, avec quelques relations nouvelles des missions, et des notes géographiques et historiques*. Louis Aimé-Martin (dir.), Paris : Société du Panthéon littéraire, 1843, tome III-IV.

MCC : *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, etc. des chinois*, par les missionnaires de Pékin, Paris: Nyon, 1776-1791, 15 tomes.

MCM : *Mémoires de la Congrégation de la Mission : la Chine*. édition 5 vols. Paris : Maison principale de la CM, 1865-66, tome IV-VIII (nouvelle édition, 1911-12, I-III, 3 vols.).

NLEC : *Nouvelles lettres édifiantes des missionnaires de la Chine et des Indes Orientales.* Paris: Adrien Leclerc, 1818-1823, 8 vol. in-12, puis par: *Annales de l'Association de la Propagande*

de la Foi. Recueil périodique des lettres des Evêques et des missionnaires des deux mondes, et de tous les documents relatifs aux missions et à l'Association de la Propagande de la Foi.

RICCI Matteo. *Le sens réel de « Seigneur du Ciel »,* Texte établi, traduit et annoté par Thierry Meynard. Paris : Les Belles Lettres, 2013.

RIPA Matteo. *Memoirs of Father Ripa, During Thirteen Years' Residence at the Court of Peking in the Service of the Emperor of China.* Prandi, ed., 1844.

———. Michele Fatica (ed.), *Giornale, 1705-1724.* Napoli : Istituto Universitario Orientale, 2 vols., 1991-1996.

SALDNAHA António Vasconcelos de. éd. *De Kangxi para o papa, pela via de Portugal : Memória e Documentos relativos à intervenção de Portugal e da Companhia de Jesus na quesetã o dos Ritos Chineses e nas relações entre o Imperador Kangxi e a Santa Sé.* Lisboa : Instituto Português do Oriente, 2002.

SLAVICEK Karel. Josef Kolmaš, ed., *Listy z Číny do vlasti a jiná korespondence s evropskými hvězdáři (1716-1735)*. Praha : Vyšehrad, 1994.

Bibliographie

ABEL-RÉMUSAT Jean-Pierre. 1829. *Nouveaux mélanges asiatiques*, 2vols. Paris : Éditions Schubart et Heideloff.

ALDEN Dauril. 1996. *The Making of an Enterprise: The Society of Jesus in Portugal, Its Empire, and Beyond, 1540-1750*. Stanford : Stanford University Press.

ALET Victor. 1871. *La France et le Sacré-Cœur*. Paris : Lethielleux et Dumoulin.

ALLAN C. W. 1975. *Jesuits at the Court of Péking*. Virginia: University Publications of America.

AMYOT Alphonse. 1881. *Les Hommes utiles. Vie et testament du R. P. Amiot, membre de la Compagnie de Jésus, missionnaire apostolique en Chine 1718-1793*, Paris.

ANIZAN Félix. 1910. *Qu'est-ce que le Sacré-Cœur ?* Paris : Lethielleux.

D'ARELLI Francesco e Adolfo Tamburello (éds.) 1995. *La missione cattolica in Cina tra i secoli XVII-XVIII: Emiliano Palladini, 1733-1793*. Napoli: Instituto universitario orientale.

ARMOGATHE Jean-Robert (dir.) 2010. *Histoire générale du christianisme*. 2 vols. Paris : Puf.

——— (dir.) 1989. *Le Grande Siècle et la Bible*. Paris : Beauchesne.

———. 1985. *Croire en liberté. L'Eglise catholique et la révocation de l'Edit de Nantes*. Paris : O.E.I.L., Histoire.

———. 1976. « Voltaire et la Chine : une mise au point », in *La mission française de Pékin aux XVIIe et XVIIIe siècles : actes du 1er Colloque international de sinologie, 20-22 septembre 1974, Centre de recherches interdisciplinaire de Chantilly (CERIC).* Paris : Les Belles Lettres, 27-40.

AROUD Cyprien. *La Vie en mission : extrait des lettres de Cyprien Aroud, C.M. missionnaire en Chine 1899-1928*. Vichy : La Maison du missionnaire.

ATWILL David. 2006. *The Chinese Sultanate : Islam, Ethnicity, and the Panthay Rebellion in Southwest China, 1856-1873*. Stanford : Stanford University Press.

AUBIN Françoise. 1991. « L'apostolat protestant en milieu musulman chinois », *Chine et Europe : évolution et particularités des rapports Est-Ouest du XVIe au XXe siècle. Actes du IVe Colloque international de Sinologie de Chantilly, 1983*. Taipei, Paris, Hong Kong: Institut Ricci, Institute for Chinese-Western Cultural History (San Francisco), 12-74.

———. 1989 a. « La version chinoise de l'islam », *European Journal of Sociology*, 30, 192-220.

———. 1989 b. « La vision catholique de la religiosité chinoise et mongole. L'expérience des missionnaires de Scheut en Mongolie chinoise (XIXe-XXe siècles) », *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Italie et Méditerranée*, t. 101, n°2, 991-1035.

BARTLETT Beatrice. 1991. *Monarchs and Ministers: The Grand Council in Mid- Ch'ing China, 1723-1820*. Berkeley, CA: University of California Press.

BAYS Daniel H. 2011. *A New History of Christianity in China*. Malden: Wiley- Blackwell.

———. 1996 ed. *Christianity in China: From the Eighteenth Century to the Present*. Stanford: Stanford University Press.

BAINVEL Jacques. 1938. « Dévotion au cœur-sacré de Jésus », *Dictionnaire de Théologie Catholique*, vol. 3. Paris: Letouzey, 271–351.

BELSKY Richard. 2005. *Localities at the Center : Native Place, Space, and Power in Late Imperial Beijing*. Cambridge, MA: Harvard University Asia Center.

BENITE Zvi Ben-Dor. 2005. *The Dao of Muhammad: A Cultural History of Muslims in Late Imperial China*. Cambridge, MA: Harvard University Press.

BEREZKIN Rostislav. 2011. « Scripture-Telling (Jiangjing) in the Zhangjiagang Area and the History of Chinese Storytelling », *Asia Major*, vol. 24, no. 1, 1–42.

BERGER Patricia. 2003. *Empire of Emptiness : Buddhist Art and Political Authority in Qing China*, Honolulu : University of Hawai'i Press.

BERGHOLZ Fred W. 1993. *The Partition of the Steppe : The Struggle of the Russians, Manchus and the Zunghar Mongols for Empire in Central Asia, 1619-1758 : A Study in Power Politics*, New York : Peter Lang.

BERNARD Barbiche. 1990. « Les procureurs des rois de France à la cour pontificale d'Avignon », in: *Aux origines de l'État moderne. Le fonctionnement administratif de la papauté d'Avignon. Actes de la table ronde d'Avignon (23-24 janvier 1988).* Rome : École Française de Rome, 81-112.

BERNARD-MAITRE Henri. 1960 « Les adaptations chinoises d'ouvrages européens : Bibliographie chronologique. Deuxième partie. Depuis la fondation de la Mission française de Pékin jusqu'à la mort de l'empereur K'ien-long, 1689-1799 », *Monumenta serica* (19), 349-383.

———. 1954. « Le Père Nicolas-Marie Roy S.J. (1726-1769): un promoteur de la spiritualité de l'abandon en Chine au XVIIIe siècle ». Extrait de la *Revue d'Ascétique et de Mystique* 119.

———. 1945. « Les adaptations d'ouvrages européens: Bibliographie chronologique depuis la

venue des portugais à Canton jusqu'à la Mission française de Pékin, 1514-1688 », *Monumenta serica* (10), 1-57, 309-388.

———. 1949. « Deux Chinois du XVIIIe siècle à V école des Physiocrates français ». *BUA* (10) : 151-197.

———. 1948. « Le « petit Ministre » Henri Bertin et la correspondance littéraire de la Chine à la fin du XVIIIe siècle », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (92) : 449-451.

———. 1943. « Le Frère Attiret au service de K'ien-long (1739-1768). Sa première biographie écrite par le P. Amiot rééditée avec notes explicatives et commentaires historiques». *BUA* (4), tiré à part 92 p.

BERTRAND Romain. 2011. *L'Histoire à parts égales : Récits d'une rencontre Orient-Occident (XVIe-XVIIe siècles)*, Paris : Éditions du Seuil.

BEURDELEY Cecile et Michel. 1971. *Giuseppe Castiglione : peintre jésuite à la cour de Chine*. Paris : Bibliothèque des Arts.

BEYLERIAN Arthur. 1968. « Deux lettres de Louis XIV au roi des Ouzbeks à propos de missionnaires jésuites », in: *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 9, n°2, 230-234.

BIAIS Arnaud. 1997. « L'organisation des catéchistes chinois par les Jésuites au XVIIe siècle », in Raymond Brodeur et Brigitte Caulier (éds.) *Enseigner le catéchisme, autorité et institutions, XVIe-XXe siècles*. Sainte-Foy, Québec et Paris : Pul et Cerf, 101-110.

BING Jing 賓靜. 2007. *Qingdai jinjiao shiqi huaji tianzhu jiaotu de chuanjiao huodong yanjiu*(1721—1846) 清代禁教時期華籍天主教徒的傳教活動研究 (Les activités misionnaires de chrétiens chinois pendant la période de persécution des Qing). PhD Thesis, Guangzhou: Jinan University.

BOARDMAN Eugene Powers. 1952. *Christian Influence upon the Ideology of the Taiping Rebellion, 1851–1864*. Madison, WI: University of Wisconsin Press.

BONTINCK François. 1962. *La Lutte autour de la liturgie chinoise aux XVIIe et XVIIIe siècles*. Louvain : Nauwelaerts ; Paris : Béatrice-Nauwelaerts.

BONZON Anne. 19999. *Prêtres et paroisses dans le diocèse de Beauvais (1535-1650)*. Paris : Cerf.

BONZON Anne, Philippe Guignet et Marc Venard (dir.) 2014. *La paroisse urbaine. Du Moyen Age à nos jours*. Paris : Cerf.

BORNET Paul. 1948a. « L'Apostolat laïque en Chine au XVIIe et XVIIIe siècle », *BCP* : 41-67.

———. 1948b. « Origine et débuts de la mission française », *BCP* : 322-343.

———. 1948c. « Les biens des anciennes missions de Chine », *BCP* : 432-457.

———. 1946. « Le christianisme en Corée et les Jésuites de Peking à la fin du XVIIIe siècle », *BCP* : 39-47.

———. 1945. « Les anciennes églises de Pékin. Notes et histoire », extrait du *BCP*, 142 p.

———. 1942. « Les Vierges institutrices et catéchistes en Chine au XVIIIe siècle », *BCP :* 434-442.

———. 1938. « La Mission Française à Pékin (1688-1775) : notes sur son origine et son personnel », *BCP* : 555-563, 609-616.

———. 1937. « Notes sur l'origine de quelques chrétientés du Tcheli et de la Tartane aux XVIIe et XVIIIe siècles », Extrait du *BCP*, Sienhsien : Imprimatur P. Nicolaus Wagner, 168 p.

BOSSIERRE Mme Yves de Thomaz de. 1994. *Jean-François Gerbillon, S.J. (1654-1707): Un des cinq mathématiciens envoyés en Chine par Louis XIV.* Leuven: K. U. Leuven.

———. 1982. *François Xavier Dentrecolles (Yin Hong-Siu Ki-Tsong) et l'apport de la Chine à l'Europe du XVIIIe siècle*. Paris : Les Belles lettres.

———. 1977. *Un Belge, mandarin à la cour de Chine aux XVIIe et XVIIIe siècles : Antoine Thomas 1644-1709*. Pairs : Les Belles lettres.

BOUDON Jacques-Olivier et Françoise Thelamon (dir.) 2006. *Les chrétiens dans la ville*. Mont-Saint-Aignan : Publications de l'Université de Rouen et du Havre.

BOXER Charles Ralph. 1979. « European missionaries and Chinese clergy, 1654–1810 », in Blair B. Kling and M. N. Pearson, eds. *The Age of Partnership: Europeans in Asia before Dominion*, Honolulu: The University Press of Hawaii, 97-121.

———. 1965. *The Portuguese Seaborne Empire, 1600–1800*. London: Hutchison.

BRANDT Joseph van den. 1936. *Les lazaristes en Chine, 1697-1935: notes biographiques, recueillies et mises à jour*. Pei-p'ing: Imprimerie des Lazaristes.

———. 1938. « Mgr Gaëtan Pirès Péreira, C. M. (1763-1838) », *BCP* : 616-628.

———. 1942 « Le Clergé Chinois du diocèse de Pékin et du Tche-li Nord jusqu'à 1900: Essai de notices biographiques», *BCP* 29 : 349-351, 483-492, 538-548, 598-608, 657.

BREJON DE LAVERGNÉE Matthieu et TORT Olivier, dir. 2012. *L'union du Trône et de l'Autel ? Politique et religion sous la Restauration*. Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne.

BROCKEY Liam Matthew. 2014. *The Visitor: André Palmeiro and the Jesuits in Asia*. Cambridge, MA: Harvard University Press.

———. 2007. *Journey to the East: The Jesuit Mission to China, 1579–1724.* Cambridge, MA: The Belknap Press of Harvard University Press.

BROKAW Cynthia Joanne. 1991. *The Ledgers of Merit and Demerit: Social Change and Moral Order in Late Imperial China*. Princeton : Princeton University Press.

BROOK Timothy. 2013. *Mr. Selden's Map of China: The Spice Trade, a Lost Chart, and the South China Sea*. London: Profile Books.

———. 2008. *Vermeer's Hat: The Seventeenth Century and the Dawn of the Global World*. New York, London: Bloomsbury.

———. 1993. *Praying for Power: Buddhism and the Formation of Gentry Society in Late-Ming China*. Cambridge: Harvard University.

BROTONS A., Y. Bruneton, N. Kouamé, dir. 2011. *Etat, religion et répression en Asie - Chine, Corée, Japon, Vietnam (XIII-XXIème siècles)*. Paris : Karthala.

BROU Alexandre. 1926-27. « Notes pour servir à l'histoire du clergé indigène en Chine », *Revue d'histoire des missions* (3) : 519-540, 4 : 391-406.

———. 1934. « Les Jésuites sinologues de Pékin et leurs éditeurs de Paris », *Revue d'histoire des missions* (11) : 557-566.

BROWN Stewart J. and Timothy Tackett (eds.) *The Cambridge History of Christianity, vol. 7: Enlightenment, Reawakening and Revolution, 1660–1815*. Cambridge: Cambridge University Press, 2006.

BRUCKER Joseph. 1881. « La mission de Chine de 1722 à 1735. Quelques pages de l'histoire des missionnaires français à Pékin au XVIIIe siècle », *Revue des questions historiques* 29 : 491-532.

———. 1885. « La Chine et l'Extrême-Orient d'après les travaux historiques du P. Antoine Gaubil », *Revue des questions historiques* 37 : 485-539.

BRUNNER Paul. 1964. *L'euchologe de la mission de Chine : « Editio princeps » 1628 et développements jusqu'à nos jours (Contribution à l'histoire des livres de prières)*. Münster (Westfalen): Aschendorff.

BUJARD Marianne et Dong Xiaoping. 2011, 2013. *Beijing neicheng simiao beike zhi* 北京内城寺廟碑刻志 *(Temples et stèles de Pékin).* 2011 : Vol. 1 et 2 ; 2013 : vol. 3. Beijing : Guojia tushuguan chubanshe.

BURSON Jeffrey D. 2013. « Chinese novices, Jesuit missionaries and the accidental construction of Sinophobia in Enlightenment France », *French History* 27(1): 21-44.

CAI Xiangyu 蔡香玉. 2014. *Jianren yu shouwang : jindai HanJiang xiayou de fuyin ziniang* 堅忍與守望: 近代韓江下游的福音姿娘. Beijing: Sanlian shuduan.

CAHEN Gaston. 1912. *Histoire des relations de la Russie avec la Chine sous Pierre le Grand: 1689-1730*, Paris: Félix Alcan.

CAI Xiaoqing. 2001. *L'apport des missionnaires jésuites dans les relations culturelles et scientifiques entre la Chine et l'Europe du XVIe au XXe siècle*, Rapport de recherche bibliographique, École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques.

CAMS Mario. 2017. *Companions in geography: East-West collaboration in the mapping of Qing China (c.1685-1735)*. Leiden : Brill.

CARTIER Michel. 1979. « La croissance démographique chinoise du XVIIIe siècle et l'enregistrement des Pao-Chia ». In: *Annales de démographie historique, Statistiques de peuplement et politique de population*, 9-28.

CERTEAU Michel de. 2005. *Le Lieu de l'autre: histoire religieuse et mystique*. Paris : Éditions du Seuil ; Gallimard.

———. 1975. *L'Écriture de l'histoire*. Paris : Gallimard.

CHARLEUX Isabelle. 2015. *Nomads on Pilgrimage: Mongols on Wutaishan (China), 1800-1940*. Leiden: Brill.

———. 2011. « Kangxi/Engke Amu γ ulang, un empereur mongol ? Sur quelques légendes mongoles et chinoises », *Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines* (42) : 1-28.

CHAN Albert. 2001. *Chinese books and documents from the Jesuits Archives in Rome : A descriptive catalogue: Japonica-Sinica I-IV*, New York: M. E. Sharpe.

CHAN Alan K. L. and Sor-hoon Tan, (eds.) 2004. *Filial Piety in Chinese Thought and History*. London: Routledge Curzon.

CHAN Hok-Lam 陳學霖. 2008. *Legends of the Building of Old Peking*. Seattle: University of Washington Press.

CHANG Michael G. 2007. *A Court on Horseback: Imperial Touring and the Construction of Qing Rule, 1680-1785*. Cambridge, MA: Harvard University Press.

CHARBONNIER Jean. 2002. *Histoire des Chrétiens de Chine*. Paris : Indes savantes.

CHARTIER Roger. 1991. *The Cultural Origins of the French Revolution*. Durham : Duke University Press.

CHÂTELLIER Louis. 2008. « De la mutation des confréries au XVIIIe siècle », in Dompnier et

Vismara (dir.), *Confréries et dévotions dans la catholicité moderne (mi-xve siècle-début xixe siècle)*. Rome : École française de Rome, 193-200.

———. (dir.) 2000. *Religions en transition dans la seconde moitié du XVIIIe siècle*. Oxford : SVEC.

———. 1993. *La religion des pauvres : les missions rurales en Europe et la formation du catholicisme moderne : XVIe-XIXe siècle*. Paris : Aubier.

———. 1987. *L'Europe des dévots*. Paris : Flammarion.

———. 1981. *Tradition chrétienne et renouveau catholique dans le cadre de l'ancien diocèse de Strasbourg (1650-1770).* Paris : Ophrys.

CHAU Adam Yuet. 2006. *Miraculous Response: Doing Popular Religion in Contemporary China*. Stanford : Stanford University Press.

———. 2012. « Script Fundamentalism: The Practice of Cherishing Written Characters (Lettered Paper 惜字紙) in the Age of Literati Decline and Commercial Revolution », in Philip Clart (ed.), *Chinese and European Perspectives on the Study of Chinese Popular Religions*. Taipei: Boyang, 130-167.

CHAUNU Pierre. 2010. *Conquête et exploitation des nouveaux mondes*. Paris : Puf.

CHAUSSENDE Damien. 2013. *La Chine au XVIIIe siècle : L'apogée de l'empire sino-mandchou des Qing*. Paris : Les Belles Lettres.

CHEN Yuan 陳垣. 1980. *Chen Yuan xueshu lunwen ji* 陳垣学术論文集. Beijing : Zhonghua shuju, 2 vols.

CHU Pingyi 祝平一. 2010. « Medicine Cures Only Benign Illnesses. The Buddha Saves Only Those with the Right Karma : The Medical Market, Medical Knowledge and Patient-Physician Relationships in the Ming-Qing Period », *BIHP* 68 : 1-50.

———. 2007. « *Jingzhuan Zhongshuo*: Joseph de Prémare's History of the Chinese Classics », *BIHP* 78.3 : 435-472。

———. 2004. « The Nan-t'ang Imperial Commissioned Stele and Christianity in the Early Qing », *BIHP* 75.2 : 389-421.

CHU Pingyi et al. 2012. « Yi zhongwen cailiao yanjiu qingdai tianzhujiao shi de liji hezai » 以中文材料研究清代天主教史的利基何在 (Les sources chinoises pour l'étude de l'histoire catholique des Qing), *New History*, 23.1 : 1-7.

CLARKE Jeremy. 2013. *The Virgin Mary and Catholic Identities in Chinese History.* Hong Kong: Hong Kong University Press.

CLART Philip and Gregory Adam Scott (éds.) 2015. *Religious publishing and print culture in modern China, 1800–2012*. Boston–Berlin–Munich: de Gruyter.

CLAY Richard. 2006. « The expulsion of the Jesuits and the treatment of Catholic representational objects during the French Revolution », in John W. O'Malley, et al., eds., *The Jesuits II: Cultures, Sciences, and the Arts 1540-1773*, Toronto : Toronto University Press, p. 691-706.

CLÉMENT Ph. 1917. « Vicariat apostolique de Pékin : l'église et la paroisse du Pé-t'ang », *BCP* : 42-48 ; Nan t'ang : 85-91 ; Si-t'ang : 121-126 ;

CLOSSEY Luke. 2008. *Salvation and Globalization in the Early Jesuit Missions.* Cambridge: Cambridge University Press.

COLLANI Claudia Von. 2005. (éd.) *Joachim Bouvet, S.J., Journal des voyages* (Variétés Sinologiques New Series 95). Taipei : Ricci Institute.

———. 2015. « Francois Noël and his Treatise on God in China », in: Ferdinand Verbiest Institute (eds.), *History of the Catholic Church in China: From its Beginning to the Scheut Fathers and the 20th Century unveiling some less known sources, sounds and pictures*. Leuven : KU Leuven, 23-64.

———. 2014. « Kangxi's Mandate of Heaven and Papal Authority », in: Shu-Jyuan Deiwiks, Bernhard Führer, Therese Geulen (eds.), *Europe meets China. China meets Europe. The Beginnings of European-Chinese Scientific Exchange in the 17th Century.* Sankt Augustin, Ger.: Institut Monumenta Serica; Oxford: Oxbow, 177-209.

———. 2012. « Missionising from inside: Lady Candida Xu. The role of Chinese Women in Chinese Christianity », in: Paul Widmer (ed.), Europe in China - China in Europe: Mission as a vehicle to intercultural dialogue. Stuttgart: Franz Steiner Verlag, 49-74.

———. 2010. « Lady Candida Xu: a widow between Chinese and Christian ideals », in: Jessie G. Lutz (ed.), *Pioneer Chinese Christian Women: Gender, Christianity, and Social Mobility*. Bethlehem: Lehigh University Press, 224-245.

———. 2008. « Mission and Medicine in China: between Canon Law, Charity and Science », in Staf. Vloeberghs (ed.) *History of Catechesis in China.* Leuven : K. U. Leuven, 37-68.

———. 2007. « Parishes, Priests and Lay People: Christian Communities as Described in the *Neue Welt-Bott* », in Noël Golvers, Sara Lievens (eds.) *A lifelong dedication to the China mission : Essays Presented in Honor of Father Jeroom Heyndrickx, CICM, on the occasion of his 75th Birthday and the 25th anniversary of the F. Verbiest Institute K. U. Leuven*. Leuven : K.

U. Leuven, 669-704.

———. 2003. « Thomas and Tournon: Mission and money », in W. F. Vande Walle, Noël Golvers (eds.) *The History of the Relations between the Low Countries and China in the Qing Era (1644-1911)*. Leuven : Leuven University Press, 115-135.

COMENTALE Christophe. 1991. « Une Carte inédite du Père Antoine Gaubil, S.J.: Chine et Tartarie », *Actes du IVe Colloque international de Sinologie*, Chantilly, 125-133.

COOPER Michael. 1972. « The Mechanics of the Macao-Nagasaki Silk Trade », *Monumenta Nipponica* 27 : 423-433.

CORDIER Henri. 1904-1924. *Bibliotheca sinica. Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'Empire chinois*, Paris : E. Guilmoto, 5 vol.

———. 1922. « *Les correspondants de Bertins, Secrétaire d'Etat au XVIIIe siècle »,* extrait de *T'oung Pao*, 2e Série, Vol. 14, 15, 16, 18 et 21, 1913-1922.

———. 1916. « La suppression de la Compagnie de Jésus et la mission de Péking », *T'oung Pao,* 2e Série, Vol. 17, 271-347, 561-623.

———. 1913. « Les Conquêtes de l'empereur de la Chine », *Mémoires concernant l'Asie orientale*, Paris, tome I, 1-18.

———. 1911. *La mission de M. le chevalier d'Entrecasteaux à Canton en 1787 : d'après les archives du Ministère des Affaires étrangères*. Paris : Impri. Nationale.

———. 1910. *La Chine en France au XVIIIe siècle*. Paris : H. Laurens.

———. 1908. « Le Consulat de France a Canton au XVIIIe siècle », *T'oung Pao*, 2e Série, Vol. 9, 47-96.

———. 1901. *L'imprimerie sino-européenne en Chine : bibliographie des ouvrages publiés en Chine par les Européens au XVIIe et au XVIIIe siècles*. Paris : Impr. Nationale.

CORSI Elisabetta. 2005. « Jesuit Perspective at the Qing Court. Chinese Painters, Italian Technique and the Science of Vision », in Xiaoxin Wu, ed. *Encounters and Dialogues: Changing Perspectives on Chinese-Western Exchanges from the Sixteenth to Eighteenth Centuries*. St. Augustin ; Nettetal: Steyler Verlag, 239-261.

———. 2004. « Masons of Faith. Images and Sacred Architecture of the Jesuits in Late Imperial Beijing », *International workshop: Court, Ritual Community and the City: Chinese and Christian Rituality in Late Imperial Beijing*, Katholieke Universiteit Leuven, June 17-19 2004, Leuven, June 17-19.

COURANT Maurice. 1902-1912. *Catalogue des livres chinois, Coréens, japonais, etc*. Paris : E.

Leroux.

CRAPEZ Henri. 1938. « Les Lazaristes et le clergé chinois de 1697 à 1900 », *Revue d'histoire des missions* (15) : 14-59.

CRIVELLER Gianni. 2012. *La controversia dei riti cinesi. Storia di una lunga incomprensione*. Milano: Museo Popoli e Culture PIME.

———. 1997. *Preaching Christ in Late Ming China: The Jesuits' Presentation of Christ from Matteo Ricci to Giulio Aleni*. Taipei: Taipei Ricci Institute.

CROQ Laurence et David Garrioch (dir.) 2013. *La religion vécue. Les laïcs dans l'Europe moderne*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

CROSSLEY Pamela Kyle. 1999. *A Translucent Mirror: History and Identity in Qing Imperial Ideology*. Berkeley: University of California Press.

———. 1997. *The Manchus*. Oxford: Blackwell Publishing company.

———. 2008. « Pluralité impériale et identités subjectives dans la Chine des Qing », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2008/3, 597-621.

CROSSLEY Pamela K. et al. (éds.) 2006. *Empire at the Margins: Culture, Ethnicity, and Frontier in Early Modern China*, Berkeley: University of California Press.

CUMMINS J.S. (ed.) 1997. *Christianity and missions, 1450-1800*. Aldershot: Ashgate.

CURTIS Emily B. 2009. *Glass Exchange between Europe and China, 1550-1800: Diplomatic, Mercantile and Technological Interactions*. Farnham & Burlington: Ashgate.

Dai Guoqing 代國慶. 2014. *Sheng mu Maliya zai Zhongguo* 聖母瑪利亞在中國 (Vierge Marie en Chine). Xinbei Shi : Taiwan jidujiao wenyi chubanshe.

DEHERGNE Joseph. 1973. *Répertoire des les jésuites de Chine de 1552 à 1800*. Rome : Institutum Historicum Societatis Iesu.

———. 1965. *Les Deux Chinois et Bertin : l'enquête industrielle de 1764 et les débuts de la collaboration technique franco-chinoise*. Paris EPHE, Thèse de VI sec.

———. 1995. « Travaux des jésuites sur la Bible en Chine », in Yvon Belaval et Dominique Bourel (dir.) *Le siècle des Lumières et la Bible*. Paris : Beauchesne, 211-228.

———. 1970. « Note sur le recrutement géographique des jésuites de la Province de France de 1745 à la suppression de 1762 », *AHSI* 39 : 356.

———. 1964. « Voyageurs Chinois venus à Paris au temps de la marine à voiles et l'influence de la Chine sur la littérature Française du XVIIIe Siècle », *MS* 23 : 372-397.

———. 1961. « Les biens de la maison française de Pékin en 1776-1778 », *MS* 20: 246-265.

———. 1955-1956. « Les Congrégations dans l'empire de Chine aux XVIIe et XVIIIe siècles », *Marie: Études sur la sainte viêrge* 4 : 967-980.

———. 1954. « Un apôtre chinoise de la dévotion au Sacré-Cœur : Le Père de Prémare », *Revue d'ascétique et de mystique* 30 : 158-167.

———. 1953. « La mission de Pékin à la veille de la condamnation des rites, étude d'histoire missionnaire », *NZM* 9 : 90-108.

———. 1953. « La mission de Pékin vers 1700. Étude de géographie missionnaire », *AHSI* 22 : 314-338.

DE LA SERVIERE. 1924. *Les anciennes missionnes de la compagnie de Jésus en Chine (1552-1814).* Chang-hai : Zi-Ka-Wei.

DELUMEAU Jean. 1979. *Le catholicisme entre Luther et Voltaire*, 2e édition. Paris : Puf.

DERMIGNY Louis. 1964. *La Chine et l'occident : Le commerce à Caton au XVIIIe siècle, 1719-1833*. 3 vols. Paris : S.E.V.P.E.N.

DEVINE W. 1930. *The Four Churches of Peking.* Tientsin: The Tientsin Press.

DEW Nicholas 2009. *Orientalism in Louis XIV's France*. Oxford: Oxford University Press.

DI COSMO Nicola. 2012. « From Alliance to Tutelage : A Historical Analysis of Manchu-Mongol Relations before the Qing Conquest ». *Frontiers of History in China*, 175-197.

———. 2002. *Ancient China and its Enemies: The Rise of Nomadic Power in East Asian History.* Cambridge: Cambridge University Press.

———. 1999. « Manchu Shamanic Ceremonies at the Qing Court », in Joseph P. McDermott (ed.), *State and Court Ritual in China*. Cambridge: Cambridge University Press, 352-98.

DI FIORE Giacomo. 1995. *Lettere di missionari dalla Cina (1761-1775). La vita quotidiana nelle missioni attraverso il carteggio di Emiliano Palladini e Filippo Huang con il Collegio dei Cinesi in Napoli.* Napoli: Istituto universitario orientale.

DIDIER Hugues. « L'empathie en marche : Matteo Ricci et son Traité de l'amitié », *Histoire et missions chrétiennes* 2011/2 (n°18), 27-46.

DING Huiqian 丁慧倩. 2015. « Mingqing beijing chengqu ji guangxiang diqu de qingzhensi » 明清北京城區及關廂地區的清真寺 (Les mosquées musulmanes à l'intérieur de la ville et les quartiers périphériques de Pékin des Ming et Qing), *Huizu yanjiu*, vol. 97, 32-39.

DOMPNIER Bernard et Paola Vismara (dir.) 2008. *Confréries et dévotions dans la catholicité moderne (mi-xve siècle-début xixe siècle)*. Rome : École française de Rome.

———. 2010. « Les mutations des modèles confraternels en France aux XVIIe et XVIIIe siècles », in Albiana-Corte Ajaccio (éd.) *Les confréries de Corse. Une société idéale en Méditerranée*. Musée de la Corse, 79-91.

DUDINK Ad. 2011. « The Chinese Christian texts in the Zikawei collection in Shanghai: A preliminary and partial list ». *Sino-Western Cultural Relations Journal*, vol. 33, 1-41.

———. 2004. « The Chinese Christian books of the former Beitang Library », *Sino-Western cultural relations journal*, vol. 26, 46-58.

———. 2004. « Mass in Seventeenth- and Eighteenth-Century China », *International workshop: Court, Ritual Community and the City: Chinese and Christian Rituality in Late Imperial Beijing*, Katholieke Universiteit Leuven, June 17-19.

DUMONS Bruno et Christian Sorrel (dir.) 2013. *Le catholicisme en chantiers. France, XIXe-XXe siècles*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.

DUNNE George H. 1962. *Generation of Giants: The Story of the Jesuits in China in the Last Decades of the Ming Dynasty*. Notre Dame, IN: University of Notre Dame Press.

DUPRONT Alphonse. 2015. *L'image de religion dans l'Occident chrétien. D'une iconologie historique*. Paris : Gallimard.

———. 2001. *Genèses des temps modernes. Rome, les Réformes et le Nouveau Monde*, édité par Philippe Boutry et Dominique Julia, Paris : Seuil - Gallimard.

———. 1996. *Qu'est-ce que les Lumières ?* Paris : Gallimard.

———. 1987. *Du Sacré. Croisades et pèlerinages. Images et langages*. Paris : Gallimard.

DUTEIL Jean-Pierre. 1994. *Le Mandat du Ciel : Le Rôle des Jésuites en Chine, de la Mort de François-Xavier à la Dissolution de la Compagnie de Jésus (1552- 1774)*. Paris : Arguments.

ELLIOT Mark C. 2009. *Emperor Qianlong: Son of Heaven, Man of the World*. New York: Pearson Longman.

———. 2001. *The Manchu Way: The Eight Banners and Ethnic Identity in Late Imperial China*. Stanford: Stanford University Press.

ELMAN Benjamin A. 2006. *A Cultural History of Modern Science in China*. Cambridge, MA: Harvard University Press.

———. 2005. *On Their Own Terms. Science in China, 1550–1900*. Cambridge, MA: Harvard University Press.

ELISSEEFF Danielle. 1985. *Moi Arcade, interprète du Roi-Soleil*. Paris : Arthaud.

ELVERSKOG Johan. 2010. *Buddhism and Islam on the Silk Road*. Philadelphia: University of

Pennsylvania Press.

———. 2006. *Our Great Qing : The Mongols, Buddhism and the State in Late Imperial China*. Honolulu : University of Hawai'i Press.

ENTENMANN Robert. 2017. « A Mission Without Missionaries: Chinese Catholics Clergy in Sichuan, 1746-1756 », in Zheng Yangwen (ed.), *Sinicizing Christianity*. Leiden: Brill, 31-54.

———. 2009. « Chinese clergy and their European colleagues in Sichuan, 1702-1800 », in: *Silent force: Native converts in the Catholic China mission*. Leuven: Ferdinand Verbiest Institute, 75-94.

———. 1996. « Catholics and Society in Eighteenth-Century Sichuan », in: Daniel H. Bays (ed.), *Christianity in China. From the Eighteenth Century to the Present*. Stanford: Stanford University Press, 8-23.

ETHERINGTON Norman. 2005. ed. *Missions and Empire*. Oxford: Oxford University Press.

ÉTIEMBLE René. 1988-1989. *L'Europe chinoise,* Paris : Gallimard, 2 vols.

———. 1966. *Les jésuites en Chine : la querelle des rites (1552-1773)*. Paris : René Julliard.

FABRE Pierre-Antoine. 1992. *Ignace de Loyola. Le lieu de l'image*. Paris : Vrin ; EHESS.

———. 2014. « Introduction - De la suppression à la restauration de la Compagnie de Jésus : nouvelles recherches », *MEFRIM* 126-1, 5-14.

FABRE Pierre-Antoine et Patrick Goujon. 2014. *Suppression et restauration de la Compagnie de Jésus : 1773-1814*. Bruxelles : Lessius.

FABRE Pierre-Antoine et Catherine Maire (dirs.) 2001. *Les Antijésuites. Discours, figures et lieux de l'antijésuitisme à l'époque moderne*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.

FABRE Pierre-Antoine et Antonella Romano (dirs.) 1999. *Les jésuites dans le monde moderne. Nouvelles approches historiographiques*, Revue de Synthèse.

FAIRBANK John K. 2006. *China: A New History*. 2nd Enlarged Edition. Cambridge, MA: Belknap Press of Harvard University Press.

FANG Hao 方豪. 2002. *Zhongguo tianzhujiaoshi renwuzhuan* 中國天主教史人物傳 (Biographies catholiques chinois), Shanghai : Guangqi she.

———. 1987. *Zhongxi jiaotongshi* 中西交通史 (Histoire de relation Sino-Occidentale). Changsha : Yuelu shushe.

———. 1969. *Fanghao liushi ziding gao* 方豪六十自定稿 (Recueil des ouvrages du soixantième anniversaire). Taibei : Xuesheng shuju.

FATICA Michele et Francesco d'Arelli (éds.) 1999. *La missione cattolica tra i secoli XVIII-XIX, Matteo Ripa e il Collegio dei Cinesi*. Napoli: Università degli Studi di Napoli « L'Orientale ».

———. 2006 (ed.). *Matteo Ripa e il Collegio dei Cinesi di Napoli (1682-1869)*. Napoli: Università degli Studi di Napoli « L'Orientale ».

FAVIER Alphonse. 1897. *Péking : histoire et description*. Pékin : Imprimerie des lazaristes au Pé-tang.

FERREUX Octave. 1963. *Histoire de la Congrégation de la Mission en Chine (1699-1950),* in *Annales de la Congrégation de la Mission (*127) : 3-530.

———. 1952. « La formation du Clergé indigène : histoire et statistiques ». *Annales de la Congrégation de la Mission* (117) : 37-42.

FLEURY Michel et Pierre Valmary. 1957. « Les progrès de l'instruction élémentaire de Louis XIV à Napoléon III, d'après l'enquête de Louis Maggiolo (1877-1879) », in: *Population*, 12e année, n°1, 71-92

FOREST Alain. 1998. *Les missionnaires français au Tonkin et au Siam, XVIIe - XVIIIe siècles : analyse comparée d'un relatif succès et d'un total échec*, 3 vols. Paris : L'Harmattan.

FOREST Alain et Yoshiharu Tsuboï (éds.) 1988. *Catholicisme et sociétés asiatiques*. Paris : L'Harmattan.

FORÊT Philippe. 2000. *Mapping Chengde. The Qing Landscape Enterprise*. Honolulu: University of Hawaii Press.

FRANKEL James D. 2001. *Rectifying God's Name. Liu Zhi's Confucian Translation of Monotheism and Islamic Law*. Honolulu: University of Hawai'i Press.

FRISON Daniele. 2010. « 'El Officio de Procurador al qual Aunque Tengo Particular Repugnancia.' The Office of Procurator Through the Letters of Carlo Spinola S.J. ». *Bulletin of Portuguese - Japanese Studies*, vol. 20, junio, 9-70.

FIGUEIRA DE FARIA Francisco. 2007. « The Functions of Procurator in the Society of Jesus. Luís de Almeida, Procurator? » *Bulletin of Portuguese - Japanese Studies*, vol. 15, diciembre, 29-46.

FROESCHLÉ-CHOPARD Marie-Hélène. 2007. *Dieu pour tous et Dieu pour soi. Histoire des confréries et de leurs images à l'époque moderne*. Paris : L'Harmattan.

———. 2008. « La dévotion du saint sacrement. Livres et confréries », in Bernard Dompnier et Paola Vismara (dir.). *Confréries et dévotions dans la catholicité moderne (mi-xve siècle-début*

xixe siècle). Rome : École française de Rome, 77-102.

———. 2000. « La dévotion au Sacré-Cœur, Confréries et livres de piété ». In: *Revue de l'histoire des religions*, tome 217 n°3, 2000. La prière dans le christianisme moderne. 531-546.

———. 1991. « La dévotion du Rosaire à travers quelques livres de piété », in: *Histoire, économie et société*, 10e année, n°3. *Prières et charité sous l'Ancien Régime*, 299-316.

FU Lo-shu. 1966. *A Documentary Chronicle of Sino-Western Relations (1644-1820)*. Chicago: University of Chicago Press.

FUMA Susumu 夫馬進. 1997. *Chūgoku zenkai zendōshi kenkyū* 中国善会善堂史研究, Kyoto: Dohosha Shuppan.

GABBIANI Luca. 2011. *Pékin à l'ombre du Mandat Céleste. Vie quotidienne et gouvernement urbain sous la dynastie Qing (1644-1911)*. Paris : EHESS.

———. 2011. « "Qiren ye ? Hanren ye ?" : Manzhou ren Shengyin (1762-1834) yu qi qingnian shiqide shenghuo jingyan » 旗人也，漢人也：滿洲人升寅與其青年時期的生活經驗 (Bannerman or Chinaman? The life and administrative career of the Manchu Shengyin, 1762-1834), in Institute of Modern History, CASS (ed.), *Qingdai Man-Han guanxi yanjiu/A Study on Machu-Han relations in the Qing Dynasty*, Beijing : Shehui kexue wenxian chubanshe, 266-274.

——— (ed.) 2016. *Urban life in China (15th-20th century): communities, institutions, representations*. Paris : École française d'Extrême-Orient.

GAO Xiang 高翔. 2000. *Jindai de chushu, shiba shiji zhongguo guannian bianqian yu shehui fazhan* 近代的初曙：18 世紀中國觀念變遷與社會發展 (Aube de moderne : transformation de idées et développement social au 18ème siècle Chine). Beijing : Shehui kexue wenxian chubanshe.

GAO Zhiyu 高智瑜 and Edward Malatesta. (eds.) 2001. *Zhalan-Suishi youcun: Beijing zuigulao de tianzhujiao mudi* 雖逝猶存：柵欄，北京最古老的天主教墓地 *(Le cimetière catholique le plus ancien de Pékin)*, Macau & San Francisco: Institut Culturel de Macau, Institut Ricci.

GERNET Jacques. 1982. *Chine et christianisme, action et réaction*. Paris: Gallimard.

———. 1972. *Le Monde chinois*, Paris: Armand Colin.

———. 1956. *Les aspects économiques du Bouddhisme dans la Société chinoise du Ve au Xe siècle*. Saïgon: École Française d'Extrême-Orient.

GILLEY Sheridan, and Brian Stanley (eds.) 2006. *The Cambridge History of Christianity, vol. 8:*

World Christianities, c.1815–c.1914. Cambridge: Cambridge University Press.

GOLVERS Noël. 2012-15. *Libraries of Western Learning for China. Circulation of Western Books between Europe and China in the Jesuit Mission (ca. 1650 - 1750)*. 3 vols. (1. Logistics of book acquisition and circulation, 2012 ; 2. Formation of Jesuit libraries, 2013 ; 3. Of Books and Readers ; 2015). Leuven : Ferdinand Verbiest Institute.

———. 1999. *François de Rougemont S.J., Missionary in Ch'ang-Shu (Chiang-Nan) : Study of the Account Book (1674-1676) and the Elogium*. Leuven: Ferdinand Verbiest Institute K.U. Leuven.

———. 1993. *The Astronomia Europaea of F. Verbiest, S.J. (Dillingen, 1687): Text, Translation, Notes and Commentaries,* Nettetal: Steyler Verlag.

GOOSSAERT Vincent. 2017. *Bureaucratie et salut. Devenir un dieu en Chine*. Genève : Labor & Fides.

———. 2012. *Livres de morale révélés par les dieux*, édités, traduits, présentés et annotés. Paris : Belles-Lettres.

———. 2007. *The Taoists of Peking, 1800-1949: A Social History of Urban Clerics*. Cambridge, MA : Harvard University Asia Center.

———. 2005. *L'interdit du bœuf en Chine. Agriculture, éthique et sacrifice*. Paris : Collège de France, Institut des hautes études chinoises.

———. 2000. *Dans les temples de la Chine. Histoire des cultes, vie des communautés*. Paris : Albin Michel.

———. 2008. « Irrepressible Female Piety. Late Imperial Bans on Women Visiting Temples », *Nan Nu¨(Men, Women and Gender in China)* 10(2): 212-241.

———. 2001. « La gestion des temples chinois au XIXe siècle : droit coutumier ou laisser-faire ? ». *Extrême-Orient, Extrême-Occident,* n°23. *La coutume et la norme en Chine et au Japon*, sous la direction de Jérôme Bourgon, 9-25.

GOOSSAERT Vincent et David A. Palmer 2011. *The Religious Question in Modern China*. Chicago, IL : University of Chicago Press.

GOOSSAERT Vincent et Valentine Zuber. 2002. « Introduction. La Chine a-t-elle connu l'anticléricalisme ? », In: Vincent Goossaert (éd.) *Extrême-Orient, Extrême-Occident*, n°24. *L'anticléricalisme en Chine*, 5-16.

GOUJARD Philippe. 2004. *L'Europe catholique au XVIIIe siècle. Entre intégrisme et laïcisation*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.

GOYAU Georges. 1938. *La Congrégation de la Mission des Lazaristes*. Paris : Grasset.

GRANET Marcel. 1926. *Danses et légendes de la Chine ancienne*. 2 vols. Paris : Puf.

GROOT J. J. M. de. 1903-1904. *Sectarianism and Religious Persecution in China: A Page in the History of Religions.* 2 vols. Amsterdam : Johannes Müller.

———. 1903. *Is there Religious Liberty in China* (Miltheil. des Seminars fur orient. Sprachen zu Berlin, Ve année, 1er section : Ostasiatische Studien, 103-151. (*Compte rendu,* Paul Pelliot 1903, *BEFEO*, 102-108.)

GROOTAERS Willem A. 1950. « Les deux stèles de l'église du Nan-t'ang à Pékin », in *NZM* (6) : 248-251.

GUAN Xiaojing 關笑晶. 2014. « Qing qianai beijing simiao manwen bei chutan » 清前期北京寺廟滿文碑初探 (Une étude sur les inscriptions mandchoues du stèle dans les temples de Pékin) *Manxue luncong*, Shenyang : Liaoning minzu chubanshe.

Gu Jiegang 顧頡剛. 1928. *Miaofengshan*. Guangzhou : Zhongshan daxue minsu xuehui.

HAMON Auguste. 1923-39. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*. Paris : Beauchesne, 5 vols.

HAN Qi 韓琦. 2011. « Kexue, zhishi yu quanli : riying guance yu kangxi zai lifa gaige zhong de zuoyong » 科學、知識與權力——日影觀測與康熙在曆法改革中的作用, (Sciences, savoirs, et pourvoir : Observations des ombres du soleil et le rôle de l'empereur Kangxi dans la réforme Calendrical), *Studies in the History of Natural Sciences* 30(1): 1-18.

———. 2004. « 科學與宗教之間：耶穌會士白晉的《易經》研究 », in Tao Feiya, Liang Yuansheng, eds. 東亞基督教再詮譯. Hong Kong : The Chinese University Press, p. 413-434.

HANCOCK Christopher. 2008. *Robert Morrison and the Birth of Chinese Protestantism*. London: T&T Clark.

HANSEN Valerie. 2000. *The Open Empire: A History of China to 1600*. New York: W. W. Norton.

———. 1995. *Negotiating Daily Life in Traditional China: How Ordinary People Used Contracts, 600-1400*. New Haven: Yale University Press.

———. 1990. *Changing Gods in Medieval China, 1127-1276*. Princeton: Princeton University Press.

HARRISON Henrietta. 2013. *The Missionary's Curse and Other Tales from a Chinese Catholic Village*. Berkeley: University of California Press.

HE Zhaohui 何朝暉. 2014. « Mingqing tianzhujiao wenxian chuban de yanbian » 明清間天主教文獻出版的演變, in *Journal of Shandong University* (4), 136-147.

HEYNDRIKX Jerome (ed.) 1994. *Historiography of the Chinese Catholic Church: Nineteenth and Twentieth Centuries*, Leuven : Ferdinand Verbiest Instituut K. U. Leuven.

——— (ed.) 1990. *Philippe Couplet, S.J. (1623—1693): The Man Who Brought China to Europe*, Steyler Verlag.

HILLE Marie-Paule. 2014. *Le Xidaotang, une existence collective à l'épreuve du politique. Ethnographie historique et anthropologique d'une communauté musulmane chinoise (Gansu, 1857-2014)*. Thèse de doctorat, EHESS.

HOSTETLER Laura. 2001. *Qing Colonial Enterprise: Ethnography and Cartography in Early Modern China*. Chicago and London: University of Chicago Press.

HOU Renzhi 侯仁之 (ed.) 2000. *Beijing chengshi lishi dili* 北京城市歷史地理 (Histoire géographique de la ville de Pékin). Beijing : Yanshan chubanshe.

———. 1985. *Beijing lishi ditu ji* 北京歷史地圖集 (Atlas historique de Pekin). Beijing: Beijing chubanshe.

HOU Renzhi 侯仁之 and Deng Hui 鄧輝. 2001. *Beijing cheng de qiyuan yu bianqian* 北京城的起源與變遷 (Origine et transformation de la ville de Pékin). Beijing: Zhongguo shudian.

HSIA Florence. 2009. *Sojourners in a Strange Land: Jesuits and Their Scientific Missions in Late Imperial China*. Chicago: University of Chicago Press.

HSIA Ronnie Po-chia. 2015. « Jesuit Survival and Restoration in China », in Robert A. Maryks and Jonathan Wright (eds.) *Jesuit Survival and Restoration. A Global History, 1773-1900*, Leiden: Brill, 245-260.

———. 2010. *A Jesuit in the Forbidden City: Matteo Ricci, 1552-1610*. Oxford: Oxford University Press.

———. 2006. *Noble Patronage and Jesuit Missions: Maria Theresia von Fugger-Wellenburg (1690-1762) and Jesuit Missionaries in China and Vietnam*. Rome: Institutum Historicum Societatis Iesu.

———. 2005. *The World of Catholic Renewal, 1540–1770*, 2nd ed. Cambridge: Cambridge University Press.

———. 2001. « Conversion and Conversation: A Dialogical History of the Catholic Missions in China from the Sixteenth to the Eighteenth Century », in Eszter Andor and Istvan Gyorgy Toth, eds. *Frontiers of Faith. Religious Exchange and the Constitution of Religious Identities*

1400-1750. Budapest: Central European University, 37-54.

———. 1999. « L'édit de tolérance en Chine du XVII siècle », in Guy Saupin et al. (eds.) *La Tolérance. Colloque international de Nantes mai 1998. Quatrième centenaire de l'édit de Nantes*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes.

———. 1998. « Etre chrétien et chinois: les témoignages des convertis aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siecles », in Gabriel Audisio (éd.) *Religion et Identité: actes du colloque d'Aix-en-Provence, octobre 1996*. Aix-en-Provence: Presses de l'Université de Provence, 241-248.

HUANG Xiaojuan 黃曉娟. 2006. *Christian Communities and Alternative Devotions in China, 1780–1860*. Princeton University : PhD dissertation.

HUANG Paul. 1908 *Zhengjiao fengbao* 正教奉褒 (Praise for Orthodox). Shanghai: Tushanwan Cimutang.

HUANG Yinong 黃一農. 2006. *Liang tou she: mingmo qingchu de diyi dai tianzhu jiaotu* 兩頭蛇：明末清初的第一代天主教徒 (Deux-tête de serpents: première génération de catholiques chinois de la fin de Ming au début des Qing) Shanghai: Shanghai guji.

———. 1993. « Qing chu tian zhu jiao yu hui jiao tian wen xue jia de zheng dou » 清初天主教與回教天文學家的爭鬥, in: *Jiu zhou xue kan* 九州學刊 5:2, 47-69.

———. 1991. « Qing chu qintianjian zhong ge minzu tianwen jia de quanli qifu » 清初欽天監中各民族天文家的權力起伏, in: *Xin shi xue* 新史學 2,2 (June), 75-108.

HUBRECHT Alphonse. 1939. *La mission de Péking et les Lazaristes*. Pékin : Imprimerie des Lazaristes.

———. 1935. « Les Origines du Clergé Indigène en Chine », *Dossiers de la Commission synodale*, 8 : 8-21.

———. 1928. *Grandeur et suprématie de Péking*. Pékin: Imprimerie des Lazaristes.

HUGON Joseph. 1926. « Les premiers missionnaires français en Chine (1688-1720) », *Revue d'histoire des missions* 3 : 40-51.

HUMMEL Arthur W, ed. 1943–44. *Eminent Chinese of the Ch'ing Period.* Washington : US Government Printing Office.

JACKSON Peter. 2005. *The Mongols and the West, 1221–1410*. London: Routledge.

JAMETEL Maurice. 1883. *La politique religieuse de l'occident en Chine*. Paris : Ernest Leroux.

JAMI Catherine. 2012. *The Emperor's New Mathematics: Western Learning and Imperial Authority*

During the Kangxi Reign (1662-1722). Oxford: Oxford University Press.

JAMI Catherine, Peter Engelfriet & Gregory Blue (eds.) 2001. *Statecraft and Intellectual Renewal in Late Ming China: The Cross-Cultural Synthesis of Xu Guangqi (1562-1633)*. Leiden: Brill.

JENKINS Philip. 2002. *The Next Christendom: The Coming of Global Christianity*, 3rd ed. Oxford: Oxford University Press.

JONAS Raymond. 2000. *France and the Cult of the Sacred Heart. An Epic Tale for Modern Times*. Berkeley : University of California Press.

———. 2004. *Le Sacré-Cœur, histoire d'une dévotion du XVIe au XXe siècle*. La Crèche : Geste Editions.

JULIA Dominique. 2016. *Le Voyage aux saints. Les pèlerinages dans l'Occident moderne (XVe-XVIIIe siècle).* Paris : Éditions du Seuil.

———. 2006. « Un passeur de frontières. Gabriel Le Bras et l'enquête sur la pratique religieuse en France », *Revue d'Histoire de l'Église de France*, 92, 381-413.

KANG Zhijie 康志杰. 2013. *Jidu de xin niang : Zhongguo tianzhujiao zhennü yanjiu* 基督的新娘：中國天主教貞女研究. Beijing: Zhongguo shehui kexue chubanshe.

———. 2006. *Shangzhu de putaoyuan: E Xibei Mopan shan tianzhujiao shequ yanjiu, 1634–2005* 上主的葡萄園：鄂西北磨盤山天主教社區研究. Taipei: Furen daxue chubanshe.

KILCOURSE Carl S. 2016. *Taiping theology: the localization of Christianity in China, 1843-64*. New York: Palgrave Macmillan.

KIM Sangkeun. *Strange names of God. The missionary translation of the divine name and the Chinese responses to Matteo Ricci's Shangti in Late Ming China, 1583–1644*. (Studies in Biblical Literature, 70.) New York: Peter Lang, 2004.

KOUAME Nathalie. 2011. « La répression religieuse d'État en Asie orientale. Quelques clefs pour comprendre », dans *État, religion et répression en Asie. Chine, Corée, Japon, Vietnam. XIIIe- XXIe s.*, Paris, Éditions Karthala, 7-25.

KOUAME Nathalie et GOOSSAERT Vincent. 2006. « Un vandalisme d'État en Extrême-Orient ? Les destructions de lieux de culte dans l'histoire de la Chine et du Japon », dans *Numen,* 53(2), 177-220.

KRAHL Joseph. 1964. *China Missions in Crisis: Bishop Laimbeckhoven and His Times, 1738-1787*. Rome : Gregorian University Press.

KUHN Philip A. 1990. *Soulstealers: The Chinese Sorcery Scare of 1768*. Cambridge, MA: Harvard University Press.

———. 1970. *Rebellion and its Enemies in Late Imperial China: Militarization and Social Structure, 1796-1864*. Cambridge, MA: Harvard University Press.

KÜNG Hans, and CHING Julia. 1993. *Christianity and Chinese Religions*. London: SCM.

LAAMANN Lars P. 2006. *Christian Heretics in Late Imperial China: Christian Inculturation and State Control, 1720-1850*. London, New York: Routledge.

LAI John Tsz-Pang (LI Zipeng) 黎子鵬. 2017. *Fuyin yanyi : wanqing hanyu jidujiao xiaoshuo de shuxie* 福音演義：晚清漢語基督教小說的書寫 (Attuning the Gospel: les romans chrétiens chinois de la période de Qing tardive). Taipei : NTU Press.

———. 2012. *Negotiating Religious Gaps: The Enterprise of Translating Christian Missionary Tracts by Protestant Missionaries in Nineteenth-Century China*. Sankt Augustin: Institut Monumenta Serica.

LANDRY-DERON Isabelle. 2002. *La Preuve par la Chine, La « Description » de J.-B. Du Halde, jésuite, 1735,* Paris : Éditions de l'EHESS.

———. 2001. « Les Mathématiciens envoyés en Chine par Louis XIV en 1685 », *Archive for History of Exact Sciences,* 55, Springer Verlag, 423-463.

LAGERWEY John. 2010. *China: A Religious State*. Hong Kong: Hong Kong University Press.

——— (dir.) 2009. *Religion et société en Chine ancienne et médiévale*. Paris : Editions du Cerf.

——— (ed.) 2004. *Chinese Religion and Society*, 2 vols. Hong Kong: The Chinese University of Hongkong.

LAI Chi Tim 黎志添 2016. « Spatial Analysis of the Temples in Guangzhou during the Daoguang Period and Its Meaning: A Case Study of the *Guangzhou shengcheng quantu* », *Journal of Chinese Studies*, n° 63, 151-199.

LATOURETTE Kenneth Scott. 1929. *A History of Christian Missions in China*. New York: The Macmillan Company.

———. 1939. *A History of the Expansion of Christianity, vol. 3: Three Centuries of Advance, A.D. 1500–A.D. 1800*. New York: Harper & Brothers.

LATTIMORE Owen. 1940. *Inner Asian Frontiers of China*. New York: American Geographical Society. Reprinted: Boston: Beacon, 1967.

LE BRAS Gabriel. 1955-1956. *Études de Sociologie religieuse*. Paris : Puf, 2 vols.

———. 1940-1941. *Les confréries chrétiennes : problèmes et propositions*. Paris : Sirey.

LÉCRIVAIN Philippe S.J. 2015. « Les missions étrangères au cœur du rétablissement de la Compagnie de Jésus en France », *AHSI* vol. 84, issue 167, 15-49.

———. 2014. « Une prosopographie des ex-jésuites « parisiens » (1762-1848) », *MEFRIM* 126-1, 15-42.

LEIBUNDGUT Brice. 2007. *La rhubarbe et la pivoine : Dominique Parrenin, 1665-1741 : missionnaire jésuite à la cour des empereurs mandchous*. Paris : Comtois illustres.

LEGGE James. 1888. *The Nestorian monument of Hsî-an Fû in Shen-hsî, China*. London: Trübner & co., repr New York: Paragon Book.

———. 1880. *The religions of China : Confucianism and Tâoism described and compared with Christianity*. London : Hodder and Stoughton.

———. 1879-1891. *The Sacred Books of China*. 6 vols. In Max Müller, ed. *Sacred Books of the East*. Oxford : The Clarendon Press.

LEMAITRE Nicole (éd.) 2014. *La chrétienté dans l'histoire. Une notion mouvante*. Paris : Les Editions Parole et Silence.

LENOIR Yves et Nicolas Standaert (éds.), 2005. *Les danses rituelles chinoises d'après Joseph-Marie Amiot : aux sources de l'ethnochorrégraphie.* Namur, Bruxelles : Presses universitaires de Namur, Lessius.

LI Ji 李紀. 2015. *God's Little Daughters: Catholic Women in Nineteenth-Century Manchuria*. Seattle: University of Washington Press.

———. 2016. « Sacred Heart and the Appropriation of Catholic Faith in Nineteenth-Century China », in Song Gang, (ed.) *Reshaping the Boundaries: The Christian Intersection of China and the West in the Modern Era*. Hong Kong: Hong Kong University Press, 76-90.

LI Shenwen 李晟文 (ed.) 2010. *Chine, Europe, Amérique : Rencontres et échanges de Marco Polo à nos jours*. Laval : Les Presses de l'Université Laval.

———. 2001. *Stratégies missionnaires des Jésuites français en Nouvelle-France et en Chine au XVIIe siècle*, Laval, Paris : Les Presses de l'Université Laval, L'Harmattan.

LI Sher-shiueh (Li Shixue) 李奭學. 2014. « Ruhe zhizao Zhongguo shi de shanshu ? Shikui Zhao Han 'Lanyan' jiqi yu Mingmo xixue de guanxi » 如何製造中國式的善書: 試窺趙韓《欖言》及其與明末西學的關係 (How to turn Christian texts into traditional Chinese *shanshu* ? A critical look at Zhao Han's Lanyan and Late-Ming Western Learning), in: *Wen bei* 文貝, no. 1, 18-54.

———. 2013. « Jindai baihuawen, zongjiao qimeng, Yesuhui chuantong: shikui He Qingtai jiqi suo yi 'Guxin shengjing' de yuyan wenti » 近代白話文•宗教啟蒙•耶穌會傳統: 試窺賀

清泰及其所譯《古新聖經》的語言問題 (Louis de Poirot and his « Guxin shengjing » at the linguistic crossroads of China), in: *Zhongguo wen zhe yan jiu ji kan* 中國文哲研究集刊, 42 (March), 51-108.

———. 2010. *Zhongguo wan Ming yu Ouzhou wen xue: Ming mo ye su hui gu dian xing zheng dao gu shi kao quan* 中國晚明與歐洲文學：明末耶穌會古典型證道故事考詮 (European literature in late-Ming China: Jesuit exemplum, its source and its interpretation). Beijing: Sanlian shudian.

LIAN Xi. 2010. *Redeemed by Fire: The Rise of Popular Christianity in Modern China*. New Haven, CT: Yale University Press.

LIANG Qizi (Angela Leung) 梁其姿. 2001. *Shishan yu jiaohua: Ming-Qing de cishan zuzhi* 施善與教化：明清的慈善組織 (Charité et enseignement : Organisation charitables des dynasties Ming et Qing). Hebei : Hebei jiaoyu chubanshe.

LIAO Jenn-Wang (Liao Zhenwang). 2008. «Wansuiye yisishuo: Shilun shijiu shijilai Hua Xinjiao chuanjiaoshi dui Shengyu guangxun de chuban yu renshi » 「萬歲爺意思說」--試論十九世紀來華新教傳教士對《聖諭廣訓》的出版與認識 (“The Meaning of the Emperor” : On Protestant Missionaries’ Publishing and Understanding of the Sacred Edict in 19th Century China), in : *Hanxue yanjiu* 漢學研究 (26 : 3), 226-262.

LIN Meicun 林梅村. 2007. « Papal Envoys’ Arrival in 13th-Century China: Pictorial Evidence Found » 元人畫跡中的歐洲傳教士, in *Wenhua chuancheng yu lishi jiyi xueshu yantaohui lunwenji* 文化傳承與歷史記憶學術研討會論文集, 35-51.

LIPMAN Jonathan N. 1997. *Familiar Strangers: A History of Muslims in Northwest China*. Seattle and London: University of Washington Press.

LIU Kwang-Ching 劉廣京, and SHEK Richard, eds. 2004. *Heterodoxy in Late Imperial China*. Honolulu, HI: University of Hawai‘i Press.

LIU Qinghua 劉清華. 2015. « The Beitang Collection in Ningxia and the Lazarist Mission Press in the Late Qing Period », in *History of the Catholic Church in China: From its beginning to the Scheut Fathers and 20th century. Unveiling some less known sources, sounds and pictures*. Ferdinand Verbiest Institut, KU Leuven, 419-442.

———. 2008. « Kangxi shiqi airuoshe chushi luoma shimo kaocha » 康熙時期艾若瑟出使羅馬始末考察 (Essay sur l’envoyé P. Joseph-Antoine Provana à Rome sous le règne de Kangxi). Master thesis, Guangzhou: Jinan University.

LIU Qinghua et Tang Kaijian. 2009. « Kangxi shiqi airuoshe chufang luoma shimo kao » 康熙時期艾若瑟出使羅馬始末考（1707-1720） (Essay sur l'envoyé P. Joseph-Antoine Provana : de Kangxi à Rome), in Li Xiangyu et Li Changsen, eds. *Mingqing shiqi de zhongguo yu xibanya: guoji xueshu yantaohui lunwenji*. Macao : Macao Polytechnic Institute, 233-280.

LIU Ruomei 柳若梅. 2012. « Shijiu shiji putaoya tianzhujiao zaihua yiliu caichan yu eluosi dongzhengjiao zhu beijing shituan » 19 世紀葡萄牙天主教在華遺留財產與俄羅斯東正教駐北京使團, in *Xingzheng*, 25 vol., n°95, 109-121.

LIU Xiaomeng 劉小萌. 2008. *Qingdai beijing qiren shehui* 清代北京旗人社會 (La société bannière de Pékin des Qing). Beijing : Zhongguo shehui kexue chubanshe.

LIU Zuochen 劉祚臣. 2000. *Beijing tanmiao wenhua* 北京壇廟文化 (La culture de l'autel et du temple de Pékin). Beijing : Beijing chubanshe.

LOUPÈS Philippe. 1993. *La vie religieuse en France au XVIIIe siècle*. Paris : Editions SEDES.

LUNDBÆK Knud. 1991. *Joseph de Prémare (1666–1736), S.J.: Chinese philology and figurism*. (Acta Jutlandica, LXVI: 2, Humanities Series, 65.) Aarhus: Aarhus University Press.

LUO Guang 羅光. 1961. *Jiaoting yu zhongguo shijieshi* 教廷與中國使節史.(Histoire de l'envoyé entre Chine et Saint Siège) Taipei : Guangqishe.

LUTZ Jessie G. 2010. « Beyond Missions : Christianity as a Chinese Religion in a Changing China », in Jessie Lutz, ed. *Pioneer Chinese Christian Women : Gender, Christianity, and Social Mobility*. Bethlehem : Lehigh University Press, 423-437.

———. 2008. *Opening China: Karl F. A. Gützlaff and Sino-Western Relations, 1827–1852*. Grand Rapids, MI: Wm. B. Eerdmans.

MA Weihua 馬偉華. 2015. « Guojia zhili yu junchen zhiyi : Kangxi banbu rongjiao zhaoling de kaoliang » 國家治理與君臣之誼：康熙頒布容教詔令的考量 (Gouvernance de l'état et amitié entre monarque et ministre: des considérations de Kangxi sur l'édit de tolérance sur le Christianisme), *Shijie zongjiao yanjiu*, 5: 148-160.

MAIRE Catherine. 1998. *De la cause de Dieu à la cause de la nation. Le jansénisme au XVIIIe siècle*. Paris : Gallimard.

MALEK Roman. (éd.) 2002-2003. *The Chinese Face of Jesus Christ*. Volume 1-2. Sankt Augustin, Germany: Institut Monumenta Serica and China Zentrum.

———. (éd.) 2000. *From Kaifeng ... to Shanghai: Jews in China*. Nettetal, Germany: Steyler

Verlag.

MARIN Catherine. 2008. « La mission française de Pékin après la suppression de la Compagnie de Jésus en 1773 », *Transversalités* 107 : 11-28.

MARINESCU Jocelyn M. N. 2008. *Defending Christianity in China: the Jesuit defense of Christianity in the lettres edifiantes et Curieuses & « Ruijianlu » in relation to the Yongzheng proscription of 1724.* Phd dissertation, Kansas State University.

MARTIN Philippe. 2003. *Une religion des livres (1640-1850)*. Paris : Cerf.

MARTINEZ-SERNA J. Gabriel. 2009. « Procurators and the Making of the Jesuits' Atlantic Network », in Bernard Bailyn and Patricia L. Denault (eds.), *Soundings in Atlantic History: Latent Structures and Intellectual Currents, 1500-1830*, p. 182-183.

MAURO Frédéric. *1996. L'Expansion européenne, 1600-1870*. Paris: Puf.

MCDERMOTT Joseph P. (ed.), 1999. *State and Court Ritual in China*. Cambridge: Cambridge University Press.

MCMANNERS John. 1998. *Church and Society in Eighteenth-Century France*. Oxford : Oxford University Press, 2 vols.

MENEGON Eugenio. 2009. *Ancestors, Virgins, and Friars: Christianity as a Local Religion in Late Imperial China*. Cambridge. MA: Harvard University Asia Center.

———. 2010. « Wanted: An Eighteenth-century Chinese Catholic Priest in China, Italy, India and Southeast Asia », *Journal of Modern Italian Studies*, 15.4 (September), 502-518.

———. 2006. « Deliver Us from Evil: Confession and Salvation in Seventeenth and Eighteenth Century Chinese Catholicism», in Nicolas Standaert and Ad Dudink (eds.), *Forgive Us Our Sins: Confession in Late Ming and Early Qing China*. Sankt Augustin ; Nettetal: Steyler Verlag, 9-101.

———. 2005. « Between Two Worlds and Two Times: Teachings of the Lord of Heaven in Fujian », in Lynn Struve (ed.), *Time, Temporality, and Change of Empires: East Asia from Ming to Qing*. Hawai'i: University of Hawai'i Press, 181-243.

METZLER Josef 1985. "Das Archiv Der Missionsprokur Der Sacra Congregatio De Propaganda Fide in Canton, Macao Und Hong Kong", in A. Gallotta, U. Marazzi (eds.), *La conoscenza dell'Asia e dell'Africa in Italia nei secoli XVIII e XIX*, Napoli: Instituto Universitario Orientale, 75-139.

MEYNARD Thierry (éd.), 2013. *Le sens réel de Seigneur du ciel. Tianzhu shiyi* 天主實義 de Matteo Ricci, traduit, introduit et annoté. Paris : Les Belles Lettres.

———. 2014. « Yesu huishi yu rujia jingdian : fanyi zhe, yihuo panni zhe ? » 耶穌會士與儒家經典：翻譯者，抑或叛逆者？ *Xiandai zhexue*, 137 (6), 67-78.

MCKAY John P. et al. (eds.) 2011. *A History of World Societies*, Boston : Bedford/St. Martin's.

MICHAEL Lackner. 1993. « A figurist at work: The 'Vestigia' of Joseph de Prémare S.J », in C. Jami & H. Delahaye, éd. *L'Europe en Chine: Interactions scientifiques, religieuses et culturelles aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, Collège de France, 23-56.

MILLWARD James et al, eds. 2004. *New Qing imperial history: the making of Inner Asian empire at Qing Chengde*, London: RoutledgeCurzon.

———. 1998 Beyond the Pass：Economy, Ethnicity, and Empire in Qing Central Asia, 1759-1864. Stanford : Stanford University Press.

MING Xiaoyan 明曉艷, WIEST Jean-Paul (éds.), 2007. *Lishi yizong : Zhengfusi Tianzhujiao mudi* 歷史遺蹤：正福寺天主教墓地 (Le cimetière cathlique de Zhengfusi). Beijing : Wenwu chubanshe.

MITCHELL Nathan D. 2009. *The Mystery of the Rosary. Marian Devotion and the Reinvention of Catholicism*. New York : New York University Press.

MORGAN David. 2015. *The Forge of Vision: A Visual History of Modern Christianity*. Berkeley: University of California Press.

———. 2008. *The Sacred Heart of Jesus: The Visual Evolution of a Devotion*. Amsterdam: Amsterdam University Press.

MOULE A. C. 1930. *Christians in China Before the Year 1550*. London : Society for Promoting Christian Knowledge.

MUNGELLO D. E. 2015. *The Catholic Invasion of China: Remaking Chinese Christianity*. Lanham, MD : Rowman and Littlefield.

———. 2009. *The Great Encounter of China and the West, 1500-1800*. 3rd ed, Lanham, MD: Rowman & Littlefield Publishers.

———. 2001. *The Spirit and the Flesh in Shandong, 1650-1785*. Lanham, MD: Rowman & Littlefield Publishers.

———. 1994. *The Forgotten Christians of Hangzhou*. Honolulu: University of Hawaii Press.

MURATA Sachiko 村田幸子. 2000. *Chinese Gleams of Sufi Light: Wang Tai-yü's Great Learning of the Pure and Real and Liu Chih's Displaying the Concealment of the Real Realm, with a New Translation of Jāmī's Lawā'iḥ from the Persian by William C. Chittick*, with a foreword by Tu Weiming. Albany: State University of New York Press.

MURATA Sachiko, William C. Chittick and Tu Weiming. 2009. *The Sage Learning of Liu Zhi: Islamic Thought in Confucian Terms,* Foreword by Seyyed Hossein Nasr. Cambridge, MA: Harvard University Press.

NAQUIN Susan. 2000. *Peking: Temples and City Life, 1400-1900*. Berkeley, CA: University of California Press.

———. 1981. *Shantung Rebellion: The Wang Lun Uprising of 1774*. New Haven, CT: Yale University Press.

———. 1976. *Millenarian Rebellion in China: The Eight Trigrams Uprising of 1813*. New Haven, CT: Yale University Press.

NAQUIN Susan and Evelyn Rawski. 1987. *Chinese Society in the Eighteenth Century*. New Haven, CT: Yale University Press.

NG Tze Ming Peter (Wu Ziming) 吳梓明. 2012. *Chinese Christianity: An Interplay between Global and Local Perspectives*. Leiden: Brill.

NICOLINI-ZANI Matteo. 2011. « The Late-Ming Jesuit Stele of 1644 and its Tang Ancestor of 781: Parallels between two Christian stones found in Xi'an », in Dirk Van Overmeire, Pieter Ackerman (éds.). *About Books, Maps, Songs and Steles: the Wording and Teaching of the Christian Faith in China*. Leuven : Ferdinand Verbiest Institute, 9-33.

OMATA RAPPO Hitomi. 2016. *Des Indes lointaines aux scènes des collèges : les reflets des martyrs de la mission japonaise en Europe (XVIe - XVIIIe siècle).* Thèse doctorale de l'EPHE.

OKA Mihoko. 2006. « A Memorandum by Tçuzu Rodrigues: The Office of Procurador and Trade by the Jesuits in Japan. » *Bulletin of Portuguese - Japanese Studies*, vol. 13, december, 81-102.

ORSI Robert A. 1985. *The Madonna of 115th Street: Faith and Community in Italian Harlem, 1880-1950*. New Haven, Conn.; London: Yale University Press. Third edition, with a new introduction, "History, Real Presence, and the Refusal to be Purified", 2010.

———. (ed.) 1999. *Gods of the City: Religion and the American Urban Landscape*. Bloomington: Indiana University Press.

OVERMYER Daniel L. 2009. *Local Religion in North China in the Twentieth Century: The Structure and Organization of Community Rituals and Beliefs*. Leiden: Brill.

OWNBY David. 1996. *Brotherhoods and Secret Societies in Early and Mid-Qing China: The Formation of a Tradition*. Stanford : Stanford University Press.

———. 1993. « Chinese *Hui* and the Early Modern Social Order: Evidence from

Eighteenth-Century Southeast China », in David Ownby and Mary Somers Heidhues (eds.), *"Secret Societies" Reconsidered. Perspectives on the Social History of Modern South China and Southeast Asia*. Armonk, New York : M. E. Sharp.

OWNBY David, Vincent Goossaert and Zhe Ji (eds.) 2017. *Making Saints in Modern China*. Oxford: Oxford University Press.

PAGANI Catherine M. 2001. *Eastern Magnificence and European Ingenuity: Clocks of Late Imperial China*, Ann Arbor : University of Michigan Press.

PAN Feng-Chuan (Pan Fengjuan) 潘鳳娟. 2013. *The Burgeoning of a Third Option: Re-reading the Jesuit Mission in China from a Glocal Perspective*. Leuven: Ferdinand Verbiest Instituut.

———. 2016. « Jieyu jingdian yu mengshu zhijian de minjian jiaocai: Bi Zhiwen yu Zhongxi jiaoyu mailuo zhong de <Xiao jing> fanyi » 介於經典與蒙書之間的民間教材: 裨治文與中西教育脈絡中的《孝經》翻譯, in: *Hanxue yanjiu* 漢學研究 34, no. 4 (Dec.), 235-262.

———. 2012. « Xiaodao, diguo wenxian yu fanyi: Faji yesu huishi Han Guoying yu 'Xiaojing' » 孝道、帝國文獻與翻譯: 法籍耶穌會士韓國英與《孝經》, in *Bianyi luncong* 編譯論叢 (Compilation and translation review) 5:1 (March), 71-99.

PAVONE Sabina. 2012. « Dentro e fuori la Compagnia di Gesu: Claude Visdelou tra riti cinesi e riti malabarici », in José Martínez Millán et al. (éds.), *Los jesuitas: religión, política y educación (siglos XVI-XVIII)*, vol. 2, p. 943-960.

PELLIOT Paul. 1995. *Inventaire sommaire des manuscrits et imprimés Chinois de la Bibliothèque Vaticane*. A posthumous work, révisé et édité par TAKATA Toki. Kyoto : Istituto Italiano di Cultura, Scuola di Studi sull'Asia Orientale.

———. 1930. « L'origine des relations de la France avec la Chine. Le premier voyage de "l'Amphitrite" en Chine », Extrait du *Journal des savants*, 1928-29. Paris : P. Geuthner.

———. 1920-1921. « Les "Conquêtes de l'Empereur de la Chine" », *T'oung Pao*, vol. 20, no. 3/4, 183-274.

———. 1903-1904. « La secte du Lotus Blanc et la secte du Nuage Blanc », *BEFEO*, III, 304-317 ; IV, 436-440.

PFISTER Louis. 1932-34. *Notices biographiques et bibliographiques sur les jésuites de l'ancienne mission de Chine 1552-1773.* 2 vols. Shanghai : Imprimerie de la mission lazariste.

PERDUE Peter C. 2012. « The Jesuits at Nerchinsk: Language, War, and Ethnicity », in », in Artur K. Wardega and António Vasconcelos de Saldanha, eds. *In the Light and Shadow of*

an Emperor. Tomás Pereira, SJ (1645-1208), the Kangxi Emperor and the Jesuit Mission in China, 504-511.

———. 2010. « Boundaries and Trade in the Early Modern World: Negotiations at Nerchinsk and Beijing ». *Eighteenth-Century Studies*, Vol. 43, Issue 3, 341-356.

———. 2005. *China Marches West: The Qing Conquest of Central Eurasia*. Cambridge, MA: Harvard University Press.

———. 1998. "Boundaries, Maps, and Movement: Chinese, Russian, and Mongolian Empires in Early Modern Central Eurasia". *The International History Review*. Vol. 20, No. 2 (Jun.), 263-286.

PETERSEN Kristian. 2017. *Interpreting Islam in China. Pilgrimage, Scripture, and Language in the Han Kitab*. Oxford: Oxford University Press.

PICARD François. 2006. « Joseph-Marie Amiot, jésuite français à Pékin, et le cabinet de curiosités de Bertin », in Florence Gétreau, éd. *Les collections d'instruments de musique (1ère partie)*, Paris : CNRS, 69-86.

PICARD François et Pierre Marsone. 1999. « Le cahier de Musique sacrée du père Amiot, un recueil de prières chantées en chinois du XVIIIe siècle », in *Sanjiao wenxian* 三教文獻 *(Matériaux pour l'étude de la religion chinoise)* 3, Paris-Leiden : EPHE/CNWS, 13-72.

PIRAZZOLI-T'SERSTEVENS Michèle. 2007. *Giuseppe Castiglione : 1688-1766 Peintre et architecte à la cour de Chine*, Paris : Thalia.

———. (éd.) 1969. *Gravures des conquêtes de l'Empereur de Chine K'ien Long au Musée Guimet* (Publications du Musée Guimet, Hors Série). Paris : Musée Guimet.

PLANCHET Jean-Marie. 1923-1933. (Pseudonyme en A. Thomas). *Histoire de la mission de Pékin*. 2 vols. (1. depuis les origines jusqu'à l'arrivée des lazaristes ; 2. Depuis l'arrivée des lazaristes jusqu'à la révolte des Boxeurs). Paris : Louis-Michaud.

———. 1928. *Le cimetière et les œuvres catholiques de Chala 1610-1927*. Pékin : Imprimerie des lazaristes.

———. 1918. *Le Cimetière et la paroisse de Tcheng-Fou-Sse 1732-1917*. Pékin : Impr. des Lazaristes.

PORTER Andrew. 2004. *Religion versus Empire? British Protestant Missionaries and Overseas Expansion, 1700–1914*. Manchester: Manchester University Press.

PRITCHARD E. H. 1934. « Letters from Missionaries at Peking Relating to the Macartney Embassy (1793-1803) », *T'oung Pao* 31(1, 2) : 1-57.

PRODI Paolo. *Christianisme et monde moderne. Cinquante ans de recherches*. Paris : Éditions Gallimard - Éditions du Seuil.

PUENTE-BALLESTEROS Beatriz. 2011. « Jesuit Medicine in the Kangxi Court (1662-1722): Imperial Networks and Patronage », *EASTM* 34 : 86-162.

———. 2006. « F.-X. D'Entrecolles and Chinese Medicine: A Jesuit's Insights in the French Controversy surrounding Smallpox Inoculation », *Revista de Cultura* 18, 89-98.

RAWSKI Evelyn S. 1998. *The Last Emperors: A Social History of Qing Imperial Institutions*. Berkeley, CA: University of California Press.

———. 1979. *Education and Popular Literacy in Ch'ing China*. Ann Arbor: University of Michigan Press.

REILLY Thomas H. 2004. *The Taiping Heavenly Kingdom. Rebellion and the Blasphemy of Empire*. Seattle: The University of Washington Press.

RHOADS Edward J. M. 2000. *Manchus and Han: Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861—1928*. Seattle: University of Washington Press.

RI Jean Sangbae. 1979. *Confucius et Jésus Christ. La première théologie chrétienne en Corée d'après l'œuvre de Yi Piek lettré confucéen 1754-1786*. Paris : Éditions Beauchesne.

RICHENET Jean-François. 1920. « Note sur la mission des Lazaristes en Chine, spécialement a Pékin », *T'oung Pao* 20(2) : 117-129.

RIDDER Koen de, ed. 2000. *Footsteps in Deserted Valleys: Missionary Cases, Strategies, and Practice in Qing China,* Leuven: K. U. Leuven.

ROBERT Dana L. 2009. *Christian Mission: How Christianity Became a World Religion*. Chichester: Wiley-Blackwell.

———, ed. 2008. *Converting Colonialism: Visions and Realities in Mission History, 1706–1914*. Grand Rapids, MI: Wm. B. Eerdmans,

ROBINSON David M. 2008. « The Ming Court and the Legacy of the Yuan Mongols », in David M. Robinson (ed.), *Culture, Courtiers, and Competition: The Ming Court (1368–1644)*, Cambridge, MA: Harvard University Press.

ROCHEMONTEIX Camille de. 1915. *Joseph Amiot et les derniers survivants de la Mission française à Pékin (1750-1795)*. Paris : Picard et fils.

ROMANO Antonella. 2016. *Impressions de Chine : l'Europe et l'englobement du monde (xvie-xviie siècle)*, Paris : Fayard.

———. 1999. *La Contre-Réforme mathématique : constitution et diffusion d'une culture*

mathématique jésuite à la Renaissance, 1540-1640. Rome : École française de Rome.

RONAN Charles E. and OH Bonnie, eds. 1988. *East Meets West: The Jesuits in China 1582—1773*. Chicago : Loyola University.

ROSS Andrew C. 1994. *A Vision Betrayed : The Jesuits in Japan and China, 1542-1742*. Maryknoll, New York : Orbis Books.

ROULEAU Francis A. 1962. « Maillard de Tournon Papal Legate at the Court of Peking. The first Imperial Audience (31 December 1705) », *AHSI* 31 : 264-323.

ROUX Pierre-Emmanuel. 2013. *La Trinité antichrétienne: Essai sur la proscription du catholicisme en Chine, en Corée et au Japon (XVIIe-XIXe siècles)*. Thèse doctorale de l'EHESS.

ROWE William T. 2011. « Introduction: The Significance of the Qianlong-Jiaqing Transition in Qing History », *Late Imperial China* 32(2) : 74-88.

———. 2009. *China's Last Empire: The Great Qing*. Cambridge, MA: The Belknap Press of Harvard University Press.

RULE Paul. 2005. « From Missionary Hagiography to the History of Chinese Christianity », in *MS* 53 : 461-475.

———. 2003. « François Noël S. J. and the Chinese rites controversy », in VANDE WALLE Willy, GOLVERS Noël, eds. *The History of the Relations between the Low Countries and China in the Qing Era (1644-1911*), Leuven : Leuven University Press, 137-165.

SACY Jacques Silvestre de, ANTOINE Michel. 1970. *Henri Bertin dans le sillage de la Chine (1720-1792)*, Paris : Éditions Cathasia, les Belles Lettres.

SAKAI Tadao 酒井忠夫. 1999. *Zōho Chūgoku zenshu no kenkyū* 増補中國善書の研究, Tokyo : Kokusho kankōkai.

SEBES Joseph. 1961. *The Jesuits and the Sino-Russian treaty of Nerchinsk [1689] (The diary of Thomas Pereira S.J.)*. Rome : IHSI.

SEIWERT Hubert and MA Xisha. 2003. *Popular Religious Movements and Heterodox Sects in Chinese History*. Leiden: Brill.

SCHIPPER Kristofer. 2008. *La religion de la Chine. La tradition vivante*. Paris : Fayard.

———. 1982. *Le corps taoïste. Corps physique, corps social*. Paris : Fayard.

———. 1996. « Some Naive Questions about the Rites Controversy: A Project for Future Research », in Federico Masini, ed. *Western Humanistic Culture Presented to China by Jesuit Missionaries (XVII-XVIII centuries).* Rome : IHSI, 293-308.

SEGUY Marie-Rose. 1976. « À propos d'une peinture chinoise du Cabinet des estampes à la

Bibliothèque nationale », *Gazette des beaux-arts* 88 : 228-230.

SIMIZ Stefano. 2015. *Prédication et prédicateurs en ville, XVIe-XVIIIe siècles (France de l'Est)*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion.

———. (éd.) 2012. *La parole publique en ville des Réformes à la Révolution*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion.

———. 2002. *Confréries urbaines et dévotion en Champagne, 1450-1830*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion.

SIU Victoria M. Cha-Tsu. 2013. *Gardens of a Chinese Emperor: Imperial Creations of the Qianlong Era, 1736–1796*. Bethlehem : Lehigh University Press.

SOMMER Deborah. 2004a. « The Art and Politics of Painting Qianlong at Chengde », in James Millward et al, eds. *New Qing imperial history: the making of Inner Asian empire at Qing Chengde*, London: RoutledgeCurzon, p. 136-145.

———. 2004b. « A letter from a Jesuit painter in Qianlong's court at Chengde », in James Millward et al, eds. *New Qing imperial history,* 171-184.

SONG Gang 宋剛. 2017. « Xiao renwu de dalishi: Qingchu Sichuan Tianzhujiaotu Xu Ruohan ge'an yanjiu de qishi » 小人物的大歷史：清初四川天主教徒徐若翰個案研究的啟示 (Small Figure, Big History: A Study on Johan Su, an Early Qing Sichuan Catholic Convert), in: International Sinology (*Guoji hanxue*), No. 10, 30-57.

———. 2016. « Weiceng kanxing de bukan zhidian: Qing zhongqianqi Tianzhujiao hanyi Shengjing wenxian erzhong kaoshi » 未曾刊行的不刊之典：清中前期天主教漢譯《聖經》文獻二種考釋 (Unpublished Classics: A Study on Two Biblical Translations in Mid-Qing China). In *Zongjiao yu lishi: Hanyu wenxian yu Zhongguo Jidujiao yanjiu* 宗教與歷史：漢語文獻與中國基督教研究, edited by Tao Feiya and Yang Weihua, 230-274. Shanghai: Shanghai daxue chubanshe.

———. 2015. « Benyi yu tuyu zhijian: Qingdai Yesuhui shi He Qingtai de Shengjing hanyi ji quanshi » 本意與土語之間：清代耶穌會士賀清泰的《聖經》漢譯及詮釋 (Between Original Meaning and Vernacular Language: The Translation of the Bible and Exegesis of the Jesuit Louis de Poirot during the Mid-Qing Period), in: International Sinology (*Guoji hanxue*), No. 5, 23-49.

SONG Lihua 宋莉華. 2010. « Ma ruoshe yu zaoqi tianzhujiao chuanjiaoshi xiaoshuo Ru jiao xin » 馬若瑟與早期天主教傳教士小說《儒交信》, in *Wenhua zazhi*, 17-28.

SONG Liming宋黎明. 2011. *Shenfu de xinzhuang : Li Madou zai Zhongguo, 1582-1610*神父的新裝：利瑪竇在中國, 1582-1610 (La robe nouvelle du Père : Matteo Ricci en Chine). Nanjing : Nanjing daxue chubanshe.

SOUZA George Bryan. 1986. *The Survival of Empire: Portuguese Trade and Society in China and the South China Sea 1630-1754*. Cambridge: Cambridge University Press.

SPENCE Jonathan D. 1996. *God's Chinese Son: The Taiping Heavenly Kingdom of Hong Xiuquan*. London: HarperCollins.

———. 1990. *The Search for Modern China*. London: W. W. Norton.

———. 1988. *The Question of Hu*. New York: Alfred A. Knopf. (Édition française : 1990. *Le Chinois de Charenton : de Canton à Paris au 18e siècle*, trad. par Martine Leroy-Battistelli, Paris : Plon).

———. 1984. *The Memory palace of Matteo Ricci*. New York: Viking.

———. 1969. *To Change China: Western Advisors in China, 1620-1960*. Boston: Little, Brown and Company.

STANDAERT Nicolas. 2012. *Chinese Voices in the Rites Controversy: Travelling Books, Community Networks, Intercultural Arguments*. Roma : Institutum Historicum Societatis Iesu.

———. 2012a. « The Spiritual Exercises of Ignatius of Loyola in the China mission of the 17th and 18th centuries », *AHSI* 81 : 73-124.

———. 2012b. « The 'Edict of Tolerance': A Textual History and Reading », in Artur K. Wardega and António Vasconcelos de Saldanha (eds.), *In the Light and Shadow of an Emperor. Tomás Pereira, SJ (1645-1208), the Kangxi Emperor and the Jesuit Mission in China*. Newcastle upon Tyne, UK : Cambridge Scholars Publishing, 308-358.

———. 2008. *The Interweaving of Rituals : funerals in the cultural exchange between China and Europe*, Seattle, WA: University of Washington Press.

———. 2003. *L'autre dans la mission : leçons à partir de la Chine*. Bruxelles : Lessius.

———. 1995. *The Fascinating God: A Challenge to Modern Chinese Theology Presented by a Text on the Name of God Written by a 17th Century Chinese Student of Theology*. Roma: Editrice Pontificia Universita Gregoriana.

———. 1988. *Yang Tingyun, Confucian and Christian in Late Ming China: His Life and Thought*. Leiden: Brill.

STANDAERT Nicolas (ed.) 2001. *Handbook of Christianity in China, vol. 1, 635-1800*. Leiden:

Brill.

SUGIRTHARAJAH R. S. 2001. *The Bible and the Third World: Precolonial, Colonial and Postcolonial Encounters*. Cambridge: Cambridge University Press.

SWANSON R. N. 1995. *Religion and Devotion in Europe, c. 1215-c. 1515*. Cambridge: Cambridge University Press.

TACKETT Timothy. 1986. *Religion, Revolution and Regional Culture in Eighteenth-century France : The Ecclesiastical Oath of 1791*. Princeton : Princeton University Press. (Édition française 1986. *La révolution, l'église, la France : le serment de 1791*. Paris : Cerf.)

TAKASE Koichiro. 1981. *Lezusukai to nihon* イエズス会と日本. Tokyo: Iwanami shoten.

TANG Kaijian 湯開建. 2015. *Setting Off from Macau. Essays on Jesuit History during the Ming and Qing Dynasties*. Leiden : Brill.

———. 2014. « Yongzheng jiaonan qijian quzhu chuanjiaoshi zhi guangzhou shijian shimo kao » 雍正教難期間驅逐傳教士至廣州事件始末考 (L'expulsion des missionnaires à Canton pendant la persécuton de Yongzheng), *Qingshi yanjiu*, vol. 2, 1-33.

TEISER Stephen F. 1988. *The Ghost Festival in Medieval China*. Princeton: Princeton University Press.

TER HAAR B. J. 1999. *The White Lotus Teachings in Chinese Religious History*. Honolulu, HI: University of Hawai'i Press.

TERPSTRA Nicholas. 1995. *Lay Confraternities and Civic Religion in Renaissance Bologna*. Cambridge: Cambridge University Press.

——— (ed.) 2000. *The Politics of Ritual Kinship: Confraternities and Social Order in Early Modern Italy*. Cambridge: Cambridge University Press.

THOMPSON Dorothy G. 1972. *The Confiscation and administration of Jesuit Porperty under the Jurisdiction of the Parlement of Paris, 1762-1798*. Phd. thesis, Vancouver: The University of British Columbia.

———. 1999. « Modern Persecution: Breton Jesuits under the Suppression of 1762–1814 », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century,* 378 : 319-320.

———. 1987. « French Jesuit Wealth on the Eve of the Eighteenth-century Suppression », *Studies in Church History*, 24 : 307–319.

TIEDEMANN R. G. (ed.) 2010. *Handbook of Christianity in China, vol. 2, 1800-present*. Leiden: Brill.

TIMMERMANS Claire. 2002. *Entre Chine et Europe : taoïsme et bouddhisme dans les publications*

jésuites de l'époque moderne (XVIe-XVIIIe siècles). Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion.

TU Jing-Ying 塗靜盈. 2009. *A Study of the Sunu Family and Their Faith in Catholicism* 蘇努家族與天主教信仰之研究. Mémoire, Taoyuan : National Central University.

UHALLEY Stephen, and WU Xiaoxin, (eds.) 2001. *China and Christianity: Burdened Past, Hopeful Future*. Armonk, NY: M. E. Sharpe.

VAN BRAAM André Éverard. 1897-98. *Voyage de l'Ambassade de la Compagnie des Indes Orientales Hollandaises, vers l'Empereur de la Chine, dans les années 1794 et 1795.* Publié en français par M. L. E. Moreau de Saint-Méry, 2 vols.

VAN KLEY Dale. 1996. *The Religious Origins of the French Revolution: From Calvin to the Civil Constitution: 1560–1791*. New Haven: Yale University Press.

———. 1975. *The Jansenists and the Expulsion of the Jesuits from France 1757–1765*. New Haven: Yale University Press.

VAN WAGENBERG M. 1946-47. « Le Portugal, Macao et les Lazaristes », *BCP*, 1946 : 137-159, 224-260, 313-354, 409-451 ; 1947 : 33, 141.

VANDE WALLE Willy and Noël Golvers (eds.) 2003. *The History of the Relations between the Low Countries and China in the Qing Era (1644-1911*). Leuven : Ferdinand Verbiest Instituut K. U. Leuven.

VAUCHEZ André. 1987. *Les laïcs au Moyen Age. Pratiques et expériences religieuses*. Paris : Cerf.

VENARD Marc (éd.) 2010. *Les confréries dans la ville de Rouen à l'époque moderne (XVIe-XVIIIe siècles)*. Rouen : Société de l'histoire de Normandie.

VERHAEREN Hubert Germain. 1949. *Catalogue de la bibliothèque du Pé-t'ang*. Pékin : Imprimerie des Lazaristes.

———. 1940. « Ordonnances de la Sainte Église », *MS* 4(2) : 451-477.

———. 1934. « Action catholique d'autrefois », *BCP* 21 : 646-657.

VISSIÈRE Isabelle et Jean-Louis. 1983. « Un carrefour culturel : la mission française de Pékin au XVIIIe siècle », in *Actes du IIIe colloque international de Sinologie : Appréciation par l'Europe de la tradition chinoise, à partir du XVIIe siècle*, Paris : Les Belles Lettres-Cathasia, 211-222.

VLOEBERGHS Staf et al. (eds.) 2008. *History of Catechesis in China*. Leuven : Ferdinand Verbiest Instituut, K. U. Leuven.

VON GLAHN Richard. 2004. *The Sinister Way: The Divine and the Demonic in Chinese Religious Culture*. Berkeley, CA: University of California Press.

VU THANH Hélène. 2016. *Devenir japonais. La mission jésuite au Japon (1549-1614)*. Paris : PUPS (Presses de l'université Paris-Sorbonne).

WAKEMAN Jr. Frederic. 1985. *The Great Enterprise: The Manchu Reconstruction of Imperial Order in Seventeenth-Century China.* Berkeley: University of California Press, 2 vols.

WALTER Xavier. 2008. *La troisième mort des missions de Chine*, Paris : François-Xavier de Guibert.

———. 2001. *Le voyage de « L'Hippopotame » : jusqu'en Chine au temps de Louis XVI : chronique*. Paris : F.-X. de Guibert.

WANG Dongping 王東平. 2010. *Gangzhi zhong fanying de mingqing beijing niujie huizu shehui de zuqun guanxi*《岡志》中反映的明清北京牛街回族社會的族群關係, *Huizu yanjiu*, vol. 79, 69-74.

WANG Lianming 2014. « Church, A Sacred Event, and the Visual Perspective of an Etic Viewer: an 18th Century Western-Style Chinese Painting held in the Bibliotheque nationale de France », in: Rui O. Lopes et al. (eds.), *Face to Face. The Transcendence of the Arts in China and Beyond - Historical Perspectives*. Lisboa : Centro de Investigação e Estudos em Belas-Artes da Universidade de Lisboa, 370-397.

WANG Shuofeng 王碩豐. 2013. *He Qingtai « guxin shengjing » yanjiu* 賀清泰《古新聖經》研究 (Une étude sur la Bible de Poirot). PhD thesis, Beijing University of Foreign Studies.

WATSON James L. 1993. « Rites or Beliefs? The Construction of a Unified Culture in Late Imperial China », in Lowell Dittmer and Samuel Kim, (eds.) *China's Quest for National Identity*. Ithaca : Cornell University Press, 80-103.

———. 1985. « Standardizing the Gods: The Promotion of T'ien Hou ("Empress of Heaven") along the South China Coast, 960-1960 », in David Johnson, Andrew Nathan and Evelyn Rawski (eds.) *Popular Culture in Late Imperial China*. Berkeley: University of California Press, 292-324.

WEBER Anne. 2010. *Missionnaires et chrétientés en Chine au XVIIIe siècle : l'exemple de la mission du Sichuan (années 1730-1760) : autour du journal du prêtre chinois André Li et la correspondance missionnaire*. Thèse de doctorat, Université Paris Diderot - Paris 7, 2 vols.

WEI Tsing-Sing Louis (Wei Qingxin) 衛青心. 1960. *La politique missionnaire de la France en chine 1842-1856 : l'ouverture des cinq ports chinois au commerce étranger et la liberté religieuse*. Pairs : Nouvelles Editions Latines.

———. 1963. « Louis XIV et K'ang-hi, l'épopée des missionnaires français du Grand Siècle en

Chine », *NZM* : 93-194.

WILFRED Felix, ed. 2014. *The Oxford Handbook of Christianity in Asia*. Oxford: Oxford University Press.

WILL Pierre-Étienne. 1980. *Bureaucratie et famine en Chine au 18e siècle*. Paris : La Haye.

WILLS John E., Jr. (ed.) 2011. *China and Maritime Europe, 1500-1800: Trade, Settlement, Diplomacy, and Missions*. Cambridge: Cambridge University Press.

WILLS John E., Jr. 2001. *1688: A Global History*. New York: W.W. Norton & Company. (Edition française : 2003. *Lima, Pékin, Venise. 1688, une année dans le monde*. Paris : Autrement.)

WITEK John W. 1982. *Controversial Ideas in China and Europe: A Birgraphy of Jean Fransois Foucquet, S.J. (1665—1741)*. Rome: Institutum Historicum Societatis Iesu.

———. 2013. « Manchu Christians and the Sunu family », in Lars Laamann, ed. *Critical Readings on The Manchus in Modern China (1616 - 2012)*. Leiden: Brill, 1175-1178.

———. 2011. « Catholic Missions and the Expansion of Christianity, 1644-1800 », in John E. Wills 2011, 135-182.

———. 2005. « The emergence of a Christian community in Beijing during the late Ming and early Qing period » in Xiaoxin Wu, ed. *Encounters and Dialogues: Changing Perspectives on Chinese-Western Exchanges from the Sixteenth to Eighteenth Centuries*, St. Augustin ; Nettetal: Steyler Verlag, 93-116.

———. 1996. « The Jesuits in China during the Seventeenth and Eighteenth Centuries », *AHSI* 65 : 233-244.

———. 1995. « Claude Visdelou and the Chinese Paradox », *Images de la Chine: Le Contexte occidental de la sinologie naissante*, Taipei & Paris: Institut Ricci, 371-385.

———. 1993. « Manchu Christians at the Court of Peking in Early Eighteenth-century China », in E. Malatesta et Y. Raguin (éds.) *Succès et échecs de la rencontre Chine et Occident du XVIe au XXe siècle*. Taipei, Paris: Institut Ricci, 265-279.

WU Boya 吳伯婭. 2008. « De Tianci an chu tan » 德天賜案初探, *Qingshi luncong*, 229-244.

———. 2004. « Qian Jia shiqi qingting de xifang wenhua zhengce » 乾嘉時期清廷的西方文化政策, *Jinan shixue*, 464-485.

WU Huiyi 吳蕙儀. 2017. *Traduire la Chine au XVIIIe siècle. Les jésuites traducteurs de textes chinois et le renouvellement des connaissances européennes sur la Chine (1687-ca. 1740)*. Paris : Honoré Champion.

WU Xiaoxin (ed.) 2005. *Encounters and Dialogues: Changing Perspectives on Chinese-Western Exchanges from the Sixteenth to Eighteenth Centuries*. Sankt Augustin, Germany: Monumenta Serica Institute; San Francisco: Ricci Institute for Chinese-Western Cultural History.

XIAO Qinghe 肖清和. 2016. « Bianhu yu quanshi : mingmo qingchu tianzhujiao hujiao sixiang yanjiu » 辯護與詮釋：明末清初天主教護教思想研究, in *Jinan xuebao* (208), 85-94.

XIAO Yuqiu 肖玉秋. 2006. « Eguo dongzheng iao zhu Beijing chuanjiaoshi tuan yu qingdai zhong'e tushu jiaoliu » 俄國東正教駐北京傳教士團與清代中俄圖書交流, in *Qingshi yanjiu* (2), 79-89.

XU Minglong 許明龍. 2004. *Huang Jialue yu Faguo zaoqi hanxue* 黃嘉略與早期法國漢學 (Arcade Huang et début de la sinologie française). Beijing: Zhonghua shuju.

YAN Zonglin (Yian Tsouan Lin) 閻宗臨. 2007. *Zhongxi jiaotongsh* 中西交通史 (L'histoire de relation entre la chine et l'occident). Guilin : Guangxi shifan daxue chubanshe.

———. 1937. *Essai sur le Père du Halde et sa description de la Chine*. Thèse de lettres de l'université de Fribourg. Fribourg : Fragnière Frères.

YAZAWA Toshihiko 矢沢利彦. 1987. *Pekin shi-tenshudo monogatari* 北京四天主堂物語：もう一つの北京案内記 (Les quatre églises catholiques de Pékin). Tokyo: Hirakawa.

YANG Jingyun 楊靖筠. 2009. *Beijing tianzhujiao shi* 北京天主教史 (Histoire catholique de Beijing). Beijing : Zongjiao wenhua chubanshe.

YAU Chi-on (You Zi'an) 游子安. 2005. *Shan yu ren tong: Ming qing yilai de cishan yu jiaohua* 善與人同：明清以來的慈善與教化. Beijing : Zhonghua shuju.

———. 1999. *Quanhua jinzhen. Qingdai shanshu yanjiu* 勸化金箴：清代善書研究. Tianjin : Tianjin renmin chubanshe.

YOUNG John D. 1983. *Confucianism and Christianity: The First Encounter*. Hong Kong: Hong Kong University Press.

YU Anthony C. 2005. *State and Religion in China: Historical and Textual Perspectives*. Chicago: Open Court Publishing Company.

YU Sanle 余三樂. 2006. *Zhongxi wenhua jiaoliu de lishi jianzheng: mingmo qingchu Beijing tianzhu jiaotang* 中西文化交流的歷史見證：明末清初北京天主教堂 (Les données historiques des échanges culturels : l'églises catholiques de Pékin de la fin des Ming au début des Qing). Guangzhou : Guangdong renmin chubanshe.

ZHANG Xianqing 張先清. 2009. *Guanfu, zongzu yu tianzhujiao: shiai zhi shijiu shiji Fu'an xiangcun jiaohui de lishi xushi* 官府、宗族與天主教: 17-19 世紀福安鄉村教會的歷史敘事 (Mandarinat, lignage et l'église catholique : récit historique d'une chrétienté du village de Fu'an du 17-19e siècle). Beijing: Zhonghua shuju.

———. 2007. « Kanshu chuanjiao : qingdai jinjiao qi tianzhujiao jingjuan zai minjian shehui de liuchuan » 刊書傳教：清代禁教期天主教經卷在民間社會的流傳, in *Shiliao yu shijie, Zhong wen wen xian yu Zhongguo ji du jiao shi yan jiu* 史料與視界: 中文文獻與中國基督教史研究, 83-141.

———. 2006. « Kangxi sanshiyi nian rongjiao zhaoling chutan » 康熙三十一年容教诏令初探 (Essay sur l'édit de tolerance en 1692), *Lishi yanjiu* (5) : 72-87.

ZHAO Zhan 趙展. 1993. *Manzu wenhua yu zongjiao yanjiu* 滿族文化與宗教研究 (Une étude culturel et religieuse sur les Mandchous). Shenyang: Liaoning minzu chubanshe.

ZHAO Shiyu 趙世瑜. 2002. *Kuanghuan yu richang : Mingqing yilai de miaohui yu minjian shehui* 狂歡與日常：明清以來的廟會與民間社會(Les carnavals dans la vie quotidienne : les foires du temple et la société locale depuis les Ming et les Qing). Beijing : Sanlian shudian.

———. 2009. « Minguo chunian yige jingcheng qiren jiating de liyi shenghuo: yiben yiming riji de duhougan » 民國初年一個京城旗人家庭的禮儀生活——一本佚名日記的讀後感 (Vie rituelle de la famille d'un capitale bannière au début républicain : compte rendu d'un journal anonyme), *Journal of Central China Normal University* 48(5) : 66-75.

———. 1994. « Cong Limadou dao Magaerni: xiezai yingshi shouci fanghua 200 zhounian zhiji » 從利瑪竇到馬戛爾尼——寫在英使首次訪華 200 週年之際. (De Matteo Ricci à Macartney : à l'occasion de 200e anniversaire de la première visite anglaise en Chine), *Journal of Beijing Normal University* (5), 25-33.

ZHENG Haijuan 鄭海娟. 2012. *He Qingtai « Guxin shengjing » yan jiu* 賀清泰《古新聖經》研究 (Essay sur la Bible de Louis Poirot). PhD Thesis, Peking University.

———. 2016. « Mingqing yesu huishi de hanyu baihua shuxie shijian » 明清耶穌會士的漢語白話書寫實踐 (Emploi des chinois vernaculaires dans l'écriture des jésuites dans les dynasties Ming et Qing), in *Guoji hanxue* (9), 59-65.

ZHOU Weichi 周偉弛. 2013. *Taiping tianguo yu qishilu* 太平天國與啓示錄 (Révolte des Taiping et l'Apocalypse). Beijing : Zhongguo shehui kexue chubanshe.

ZHU Youwen 朱幼文. 2004. « Yesu huishi yu songming lixue » 耶穌會士與宋明理學, *Wenhua zazhi* (53), 85-92.

ZÜRCHER Erik. 2013. *Buddhism in China: Collected Papers of Erik Zürcher*, Jonathan A. Silk, (ed.). Leiden: Brill.

———. 2007a. *« Kouduo richao » : Li Jiubiao's Diary of Oral Admonitions, A Late Ming Christian Journal*. Translated, with introduction and notes Monumenta Serica Monograph Series LVI/1, 2. Sankt Augustin: Institut Monumenta Serica; Brescia: Fondazione Civiltà Bresciana, 2 vols.

———. 2007b. *The Buddhist Conquest of China: the Spread and Adaptation of Buddhism in Early Medieval China*, 3rd ed. Leiden : Brill.

———. 2006. « Buddhist *chanhui* and Christian Confession in Seventeenth-Century China », in Nicolas Standaert and Ad Dudink, (eds.) *Forgive Us Our Sins*. Nettetal: Steyler Verlag, 103–127.

———. 1995. « From Jesuits Studies to Western Learning », in W. Ming and J.Cayley, eds. *Europe Studies China: Papers from an International Conference on the History of European Sinology (1992)*, London: Han Shan Tang Books, 264-279.

———. 1990. *Bouddhisme, christianisme et société chinoise.* Paris : Julliard.

Annexes

Annexe 1. Évêché de Pékin, 1690-1856

1° **Bernardin della Chiesa O.S.F.** 伊大仁 (伊大任), 1690-1721. Vénitien, naquit le 8 mai 1644. Il prit l'habit franciscain au Couvent de Saint-Damien, à Assise, le 16 août 1663. En 1674 il était gardien du couvent d'Orvieto et le resta jusqu'en 1679, date où il fut appelé à Rome, pour être affecté aux Missions de Chine. Nommé évêque titulaire d'Argolis et coadjuteur de Mgr Pallu, vicaire apostolique de la Chine du Sud, en 1680, il fut sacré à Rome, la même année, et arriva en Chine en 1684. En 1690, il fut nommé évêque de Pékin, mais ne prit possession qu'en 1700. Ne pouvant séjourner à Pékin, il fixa sa résidence à Linqingzhou 臨清州 (Shandong 山東), où il mourut, le 21 décembre 1721.

2° **François de la Purification O.S.F.** 陶來斯, 1725-1731. Augustin italien, élu vers 1725, fit paraître les deux lettres pastorales qui furent supprimées par Benoît XIV (bulle *Ex quo singulari*), et mourut à Macao, le 31 juillet 1731, sans avoir pu pénétrer dans Pékin, à cause de la persécution.

3° **Polycarpe de Souza S. J.** 索智能, 1740-1757. Né à Coïmbre (Portugal) le 26 janvier 1697, entré dans la Compagnie de Jésus le 31 octobre 1712, arrivé en Chine le 26 août 1726, profès le 8 décembre 1732, confirmé évêque de Pékin le 19 décembre 1740, sacré à Macao (selon d'autres au Fujian) en 1741, mourut à Pékin le 26 mai 1757. **God.-Xavier de Laimbeckhoven** S.J., évêque de Nankin, Administrateur, désigne, pour le remplacer, son grand-vicaire le R. P. JOSEPH DE STE THÉRÈSE. Il y eut un autre administrateur en la personne du P. JOSEPH d'ESPINHA, ex-jésuite portugais, nommé par l'évêque de Macao ; le Beitang (Français) et le Xitang (Propagandistes) tinrent pour le premier, seul légitime.

4° **Jean-Damascène Sallusti de la Conception O.S.A.** 安德義 (安泰), 1778-1781. Augustin, missionnaire de la Propagande, un des peintres de « Les Conquêtes de l'empereur de la Chine »,

fut nommé évêque de Pékin (20 juill. 1778) ; étant dûment averti de l'expédition de ses bulles, il les attendit inutilement pendant deux ans. Sur le conseil de quelques missionnaires présents, il se fit sacrer, sans bulles, par Mgr Nathanaël Burger, O. S. F., vic. ap. du Shansi, le 2 avril 1780, au Xitang. Cela occasionna une scission entre les missionnaires de Pékin : une partie ne voulut pas le reconnaître. La question, portée à Rome, fut résolue en faveur des deux prélats ; mais déjà Mgr Salutti était mort d'apoplexie le 16 sept. 1781.

5° **Alexandre Gouvea O.S.F.** 湯士選, 1782-1808. Portugais, du Tiers-Ordre de S. François, né en 1751, nommé le 22 juillet 1782, arriva à Pékin en janvier 1785 ; il présida à l'installation des Lazaristes français au Beitang (8 mai 1785), et des Lazaristes portugais au Dongtang (1801); avec le concours de ses nouveaux ouvriers, il fit disparaître les Rites chinois, qui avaient survécu aux Bulles Pontificales. Il mourut au Nantang le 6 juillet 1808.

6° **Joachim Souza-Saraiva C.M.** 沙賴華, 1808-1818. Lazariste portugais, né au diocèse de Leiria 23 oct. 1774, arrivé en Chine le 15 ou 16 sept. 1804, fut nommé évêque de Typasa et coadjuteur de Mgr Gouvéa le 20 déc. 1804, et sacré à Macao le 4 octobre 1805. La persécution l'ayant empêché de venir à Pékin, il succéda à Mgr Gouvea le 6 juillet 1808, mais ne put se rendre dans son diocèse et mourut à Macao le 6 janvier 1818.

Après la mort de Mgr Souza-Saraiva, **M. Verissimo Monteiro da SERRA C.M.** 高守謙, 1818-1826. Lazariste Portugais, fut nommé comme évêque de Pékin par la cour de Lisbonne, mais Rome ne ratifia pas cette nomination.

Joseph Nunez Ribeiro, C.M. 李拱臣 (李拱辰), 1808-1826. Arrivé à Pékin (Dongtang) en 1801, supérieur des Lazaristes portugais (8 février 1803), fut nommé par Mgr Souza-Saraiva vicaire général ; il administra, en cette qualité, le diocèse de Pékin en l'absence du titulaire ; à la mort de ce dernier (6 janvier 1818), il resta administrateur jusqu'au 14 octobre 1826, date de sa mort.

Gaétan Pirès-Pereira C.M. 畢學源, 1826-1838. Lazariste portugais, sacré à Pékin en 1806 évêque de Nankin, ne fut pas autorisé à entrer dans son diocèse. Administrateur de Pékin à la mort de M. Ribeiro (14 oct. 1826), il dirigea le diocèse jusqu'à sa mort, arrivée au Nantang le 2

novembre 1838. Il fut le dernier missionnaire européen admis au Bureau de l'Astronomie.

Jean de França-Castro E Moura C.M. 趙若望, 1838-1846. Lazariste portugais, fut le dernier missionnaire nommé évêque de Pékin par le Portugal. A la mort de Mgr Pirès, le S. Siège, qui voulait supprimer le siège pour couper court aux ennuis du Patronat portugais, devenu un obstacle aux missions, nomma M. Castro évêque titulaire de Claudiopolis et Administrateur apostolique de l'évêché de Pékin. Mgr Castro ayant refusé cette dignité, un décret du 28 avril 1846 lui retira la juridiction sur Pékin. Revenu au Portugal, il fut nommé évêque de Porto, où il mourut le 14 octobre 1868.

Mgr Mouly C.M. 孟振生, 1846-1856. Vicaire apostolique de Mongolie, fut nommé par la Propagande Administrateur du diocèse de Pékin le 28 avril 1846. Il remplit cette fonction jusqu'à la suppression du siège en 1856.

(Souce : Hubrecht 1939, 355-358.)

Annexe 2. Approche chronologique

Pékin	Chine	Europe
		1257 Fondation du Collège de la Sorbonne à Paris
1288 Jean de Montcorvin, aborde en Chine, est nommé par le pape Clément V	1279-1368 Dynastie des Yuan	1270 Mort de Saint-Louis et Philippe III lui succède
		1298 Le Livre des Merveilles de Marco Polo
	1368-1644 Dynastie des Ming	1492 Christophe Colomb découvre l'Amérique
1420 Achèvement du Palais Impérial de Pékin	1517 Arrivée des premiers vaisseaux portugais en Chine	1497 Vasco da Gama part de Lisbonne et double le cap de Bonne-Espérance
		1515 François 1er
	1552 Mort de Saint Françoix-Xavier à l'ile de Shangchuan, près de Macao	1534 Jacques Cartier découvre le Canada
	1560 Arrivée des premiers jésuites à Macao	1540 La fondation de SJ par Ignace de Loyola (1491-1556)
	1573 Début du règne Wan li	1547 Mort de François 1er et Henri II lui succède
	1581 Ruggieri bâtit la première chapelle à Canton	1549 Henri II déclare la guerre à l'Angleterre
	1582 : Arrivée de Matteo Ricci à Macao	1557 Henri II déclare la guerre à Philippe II, roi d'Espagne
	1583 10 sept. Ruggieri et Ricci à Zhaoqing, première résidence jésuite en Chine propre	1562-98 : Guerre de religion en Europe

Pékin	Chine	Europe
		1589 Henri IV devient Roi de France
	1589 3 août, les Jésuites expulsés de Zhaoqing. En novembre, seconde résidence des jésuites fondée à Shaozhou	1602 Création de la Compagnie hollandaise des Indes
1601 Matteo Ricci arrive à Pékin	1596 Résidence jésuite à Nanchang	1610- Règne de Louis XIII
1610 Matteo Ricci est inhumé à Pékin	1599 Ricci à Nankin avec Xu Guangqi, le 24 mai il y fonde une résidence	1624 Richelieu est nommé chef du Conseil du Roi
		1625 La fondation de C.M. par Saint Vincent de Paul (1681-1660)
1650 Première église de Pékin : Nantang	1604 la mission des jésuites de Chine déclarée indépendante de Macao	1629 Édit de grâce de Louis XIII en faveur des protestants
1670 L'ambassade portugaise à la cour des Qing	1624 Les Hollandais occupent les côtes de Formose	1643 Louis XIV devient roi de France
	1644 Début dynastie Qing et règne Shunzhi	1664 Création de la Compagnie française des Indes
1675 Kangxi visite Nantang et leur donne l'inscription *Jingtian* (honorer le Ciel) qui figurera dans toutes les églises jésuites de Chine	1650 4 nov. lettre de l'impératrice Hélène des Ming au Pape Innocent X	1669 Colbert est nommé secrétaire d'État à la marine
	1662-1722 Règne Kangxi	1673 23 déc. Constitution de Clément X *Decet Romanum Pontificem* en faveur des vicaires apostoliques de Chine
1688 Arrivée des cinq jésuites français à Pékin	1669 Arrivée de Louis Appiani à Canton	
	1685 Ouverture du port de Canton au commerce avec les étrangers	1680 Interdiction des synodes protestants, début des dragonnades
1693 : Kangxi donne aux jésuites français la résidence Beitang et délègue à Versailles le P. Bouvet	1692 « Édit de la Tolérance » de Kangxi	1685 Départ de Brest des six « mathématiciens du Roi »

Pékin	Chine	Europe
		pour la Chine
1698 Premier voyage de l'Amphitrite par P. Bouvet	1700 Création de la mission des jésuites français de Chine	1687 Publication de *Confucius Sinarum Philosophus* du P. Couplet à Paris
1699 Début de la construction de l'église Beitang ; Belleville, sculpteur et architecte, peintre, a fait l'autel de Périgueux, construit l'église de Pékin (-1703) et de Canton (-1704)	1706 Obligation du *Piao* pour tous les missionnaires en Chine	1689 La France déclare la guerre à l'Espagne, l'Angleterre déclare la guerre à la France
1701 Seconde voyage de l'Amphitrite par P. de Fontaney	1709-1718 Kangxi fait dresser la nouvelle carte de Chine par les jésuites français	1696 Publication du *Dictionnaire historique et critique* de Bayle
1703 L'achèvement du Beitang à la Cité impériale, avec l'inscription impériale « Wanyou zhenyuan »	1723-1735 Règne de Yongzheng, persécution	17e siècle Le développement des missions (France, Europe, Asie, Amérique, Afrique) La présence auprès des pauvres, malades, esclaves, pestiférés…
1705 Mgr de Tournon à Pékin	1736-1796 Règne Qianlong	L'accompagnement spirituel L'apostolat intellectuel
1720 Mgr Mezzabarbar, légat du Pape à Pékin	1736 Édit d'interdiction de pratiquer la religion parmi les militaires des Huit Bannières	L'architecture Les autres arts : peinture, sculpture, théâtre, musique…
1747 Construction Yuanmingyuan	1745 Persécutions antichrétiennes dans plusieurs provinces	La querelle entre les jansénistes et les jésuites
1775 La Compagnie de Jésus est supprimée à Pékin, ses églises et résidences passeront aux lazaristes	1757 Le commerce européen est limité au seul port Canton	18e siècle La querelle des rites chinois
1776 « Schisme de Pékin » (1776 - 27 jan. 1785) terminé par l'arrivée de Mgr. Alessandro de Gouvea	1780 Tentative du ministre Bertin pour faire ériger un évêché français à Moukden et 2 évêques à Pékin, 1 portugais et 1 français	1764 La France supprime la S.J.
	1788 21 septembre. Deux lazaristes Pierre-Antoine Papin et Robert Hanna à	

Pékin	Chine	Europe
1784 Ambassade à Pékin de Li Chengxun, coréen, baptisé sous le nom de Pierre au Beitang par P. Gammont ; retourne apôtre en Corée 1785 Les Lazaristes remplacent les Jésuites à Pékin 1790-1812 Dix-huit lazaristes chinois formés à Pékin, par Ghislain 1793 P. Amiot, le dernier jésuite français meurt à Pékin 1794 30 juin. Arrivée à Pékin de MM. Hanna et Lamiot 1820 M. Serra et Mgr Pirès viennent s'établir au Beitang ; 1820-1821 Relève de la mission russe à Pékin 1827 Beitang confisquée par le gouvernement (M. Yu) est détruite ; ruine de l'œuvre. Les lazaristes chinois du Beitang se retirent au Nantang 1830 Fin des établissements français et portugais de Pékin 1883 Ruis Beitang 1888 Cixi, déplacement Beitang et les autres maisons, de Canchikou à Xishiku	Macao 1792 24 septembre. Les missionnaires à la Cour ont demandé à la procure de Canton d'acheter des marchandises à Macao 1793 L'abdication de Qianlong ; 1796 Mort de Qianlong 1818-19 Persécution. Prêtres chinois du Sichuan exilés 1820 Lamiot expulsé au Macao, et Matteo Xue lui succède 1821-1851 Règne Daoguang 1829 Persécution ; 18 oct. Arrivée de M. Torrette à Macao 1829 Xue au Xiwanzi 1829-1831 M. Lamiot envoie ses élèves chinois en France 1831 5 juin, Mort de M. Lamiot à Macao 1842 Le retour des jésuites français en Chine 1844 Chine-France « Traité de Huangpu » 1858 Tianjing, « Traité de Beijing »	1774-1792 Louis XVI 1775-1799 Pie VI pape 1789-1799 Révolution française 14 mai. 1790 Vente des biens du clergé ; 12 juillet. Vote de la Constitution civile du clergé 1791 Pie VI condamne la constitution civile du clergé 1795 21 février. L'État abandonne l'Église institutionnelle 1798 Pie VI accorde aux vic. apostoliques d'Extrême-Orient le pouvoir de se choisir et consacrer un coadjuteur 1801 15-16 juillet. Signature du Concordat entre la France et le Saint-Siège 1808 Napoléon fait occuper Rome. Guerre d'Espagne 1814-1830 La Restauration 1825 Mai. Sacre de Charles X à Reims 19e siècle Le rétablissement de la S.J. Les missions reprennent…

Résumé

Ce travail présente une histoire sociale de la paroisse du Beitang à Pékin.
La première partie montre l'évolution de la paroisse, depuis son émergence en 1688 dans la Cité impériale à sa fermeture en 1827. Après avoir rappelé les services rendus à la Cour par les jésuites suivant leurs divers « métiers », nous avons analysé la situation des jésuites de Pékin après 1773, au moment de la crise de la Compagnie en Europe et en Chine. Les lazaristes arrivèrent en 1785 dans une situation de chaos où se trouvaient les jésuites et leur succédèrent à la Cour des Qing. À la suite des révoltes et des crises de l'Empire, l'état de la mission à Pékin devint de plus et plus fragile, et se posa alors le problème du maintien des chrétientés fragmentées avant l'expulsion des lazaristes par l'empereur mandchou.
La seconde partie illustre la constitution d'un réseau, d'une structure et de la vie religieuse d'une paroisse urbaine. En mettant en lumière la coopération de tous les membres de la paroisse, on voit comment cette communauté a pu établir et maintenir une église, une maison charitable et un séminaire dans la société locale. On y voit une religiosité chrétienne sous une forme française ; mais d'autre part, elle rejoint également la tradition des diverses religions chinoises. Nous avons présenté les formes de la piété, les missionnaires, les procureurs, les clergés indigènes et les laïcs dans toutes leurs fonctions pour former une paroisse active au centre ville, dans l'exercice de sa vie religieuse. Avec une liste des livres sacrés et livres de morale chrétiens de langue chinoise, les confréries et les laïcs jouèrent un rôle important dans cette vie, dans le contexte de la Révolution française où le nombre de missionnaires envoyés en Chine était particulièrement réduit.

Abstract

This dissertation explores a social history of the Beitang parish in Beijing.
The first part presents the evolution of the parish from its emergence in 1688 in the Imperial City to its closure in 1827. After an examination of the services rendered to the Qing Court by the Jesuits according to their various "metiers", we have discussed the situation of the Jesuits in Beijing after 1773, at the time of the crisis of the Society in Europe and China. The Lazarists arrived in 1785 in a situation of chaos where the Jesuits were embroiled and succeeded them to the Qing Court. Following the revolts and crises of the Empire, the state of the mission in Beijing became more and more fragile, and the problem arose of maintaining a fragmented Christianity before their expulsion by the Manchu emperor.
The second part illustrates the constitution of a network, a structure and the religious life of an urban parish. In the cooperation of all the members of the parish, we see how this community was able to establish and maintain a church, a charitable house and a seminary within the local society. It developed a Christian religiosity in a French form; but on the other hand, it also rejoins the tradition of the various Chinese religions. We have presented the forms of piety, missionaries, procurators, indigenous clergy and laity in all their important functions to form an active parish in the city center, in the exercise of its religious life. As documented by the list of the Christian scriptures and morality books in Chinese language, the confraternities and the laity played an important role, in a context of a lack of missionaries during the French Revolution.

Mots Clés

Paroisse urbaine, mission catholique, chrétienté, jésuite, lazariste, Pékin

Keywords

Urban parish, Catholic mission, Christian community, Jesuit, Lazarist, Beijing